QUESTIONS

D'HISTOIRE LITTERAIRE

L'ABBÉ VICTOR CHARLAND

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE DE LÉVIS

QUESTIONS D'HISTOIRE LITTERAIRE

MISES EN RAPPORT AVEC LE PROGRAMME DE L'UNIVERSITE LAVAL

NOUVELLE ÉDITION (4e mille)

REVUE PAR

LE R. P. PAUL-VICTOR CHARLAND,

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Or le bon est beau.
PLATON, *Timée.*

LEVIS

MERCIER & CIE., LIBRAIRES-ÉDITEURS

1899

m
e
co
n

et

sa

gr
co
Ca
Ra

l'é
po
l'a
de
gie
tio
jou
tou

no
rat
ave

Ce livre est resté ce qu'il était en 1884. Comment alors nous avons pu l'écrire, et comment, tiré à près de trois mille exemplaires, il a pu passer, nous n'en savons rien ; mais comment aujourd'hui, voulant le corriger, nous l'aurions gâté, nous pouvions le craindre :

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Nous nous sommes donc borné a revoir la dernière épreuve, et plût à Dieu que rien n'eût échappé à notre myopie !

Un seul jugement a été réformé, le jugement porté jadis, sans doute en une heure sombre, sur *Athalie*.

Le nouveau programme de l'Université Laval pose un plus grand nombre de *questions* que l'ancien, du moins en ce qui concerne certains auteurs modernes ou contemporains: Camoëns, Caldéron, Goethe, Byron, Lamartine, Victor Hugo, Lacordaire, Ravignan, Berryer, Montalembert.

Malheureusement notre manuel restera incomplet, comme l'était l'ancien programme. La disparition de notes que nous possédions autrefois sur tous les écrivains de quelque valeur ; l'appel infuctueux que nous avons fait à des professeurs, leur demandant de nous fournir le supplément désiré ; la vie religieuse, absorbée, comme on sait, par le ministère et la prédication ; l'impossibilité physique et morale où nous sommes aujourd'hui de nous remettre aux études purement littéraires : tout nous contraint à laisser subsister cette lacune.

C'est à regret.

Nous aimons notre temps, et si la Providence l'eût voulu, nous aurions mis en œuvre, pour une petite histoire de sa littérature, des matériaux que nous avions réunis, il nous souvient, avec beaucoup d'*orgueil* et de *tendresse*.

Au contraire, voici un livre purement *classique* : classique au moins en ce sens qu'il ne traite que des CLASSIQUES : des vieux écrivains démodés de la Rome antique, de la Grèce antique, de la Judée plus antique encore ; puis du moyen âge, vieux, très vieux, lui aussi ; puis de la vieille France littéraire ; puis de quelques vieux hommes dont personne ne s'occupe plus guère : saint Bernard, Dante Alighieri, le Tasse, de Maistre, Chateaubriand... Il nous souvient ici, en passant, qu'un de nos anciens élèves, installé de la veille, nous demandait un jour, en classe, pendant un *Deo gratias* : "Monsieur, serait-il vrai, comme on le dit, que vous en êtes encore à Chateaubriand ?"

Nous n'étions pas, nous ne sommes pas plus à Chateaubriand qu'à un autre : nous sommes au GÉNIE—au Génie ancien, ou moderne, ou contemporain— pourvu que seulement, il SOIT ! Nous sommes à la page de certain livre du jour, à tel accent de voix qui nous a remué hier, même à tel article de journal qui a paru ce matin, tout autant qu'à Homère, Virgile, Dante, ou Bossuet, car, franchement, si, comme le disait un homme d'un grand sens et d'un grand flair, "le génie court les rues en sabots", nous croyons qu'il peut aussi fréquenter encore les cabinets dorés des littérateurs en vogue et les mansardes nues des publicistes sans le sou.

Seulement, on l'avouera, de même qu'il faut du temps au sentiment public pour déterminer la *valeur d'un homme*, de même il lui en faut—et il lui en faut beaucoup plus—pour déterminer la *valeur relative des hommes.* Des anciens ou des modernes, des "vieux" ou des "jeunes," que faut-il étudier de préférence, étant donné qu'on ne peut les étudier tous, c'est-à-dire étant donné la brièveté de la vie et l'incapacité de l'esprit, si ample qu'il soit, à tout embrasser ?

Pris comme corps, les uns et les autres, les "vieux" ont sur les "jeunes" un avantage : ILS ONT SUBI L'ÉPREUVE DU TEMPS. Le temps est le grand justicier, le grand trieur de renommées. Lentement, mais sûrement il procède, et tandis que pour le génie du jour il nous fait attendre son verdict, pour le genie du passé, il l'a donné, il l'a donné il y a cent, deux cents, cinq cents ans et plus ; il a vu depuis des siècles le bon sens des grands hommes s'associer—chose étonnante—au bon sens populaire, pour proclamer que ces vieux-là—sans exclusion des "jeunes"—avaient du génie.

Et parmi toutes ces voix qui disent une même chose, il y en a toujours eu une autre, plus puissante que toutes, pour la dire plus fort que toutes ensemble, la voix du Pape. *Euntes docete* : Allez, et enseignez : *omnem veritatem*, enseignez toute vérité, toute vérité dans l'ordre doctrinal, moral, ou même

littéraire. Rappelez au monde un mot que le monde lui-même a trouvé : *Vox populi, vox Dei* : Ce qui, depuis longtemps, longtemps, est reconnu par la masse comme beau, bon et vrai, doit être beau, bon et vrai, et donc, avant que le temps ait fait son triage, et marqué sur les œuvres de l'esprit leur valeur réelle en même temps que leur valeur relative, restons-en à l'*ancien*, à ce qui désormais est PROUVÉ.

Encore une fois et tout récemment, cette grande voix du Pape a parlé ; encore une fois, elle nous répète que les littératures mortes sont les littératures immortelles, et au moment où nous remettons, non sans appréhension, notre "vieux" volume sous presse, rien ne nous est plus bienfaisant que d'entendre un pape comme Léon XIII recommander encore, comme ont fait tous ses devanciers, les auteurs anciens et les anciennes méthodes.

Ecoutons un instant :

"Après avoir fait à l'exigence des programmes la part qu'imposent les circonstances, il faut que les études des aspirants au sacerdoce demeurent fidèles aux méthodes traditionnelles des siècles passés. Ce sont elles qui ont formé les hommes éminents dont l'Eglise de France est si fière à juste titre....C'est l'étude des belles-lettres qui a puissamment aidé ces hommes à devenir de très savants et utiles ouvriers au service de l'Eglise, et les a rendus capables de composer des ouvrages vraiment dignes de passer à la postérité....En effet, c'est le propre des belles-lettres, quand elles sont enseignées par des maîtres chrétiens et habiles, de développer rapidement dans l'âme des jeunes gens tous les germes de vie intellectuelle et morale, en même temps qu'elles contribuent à donner au jugement, de la rectitude et de l'ampleur, et au langage, de l'élégance et de la distinction.

"Cette considération acquiert une importance spéciale quand il s'agit des littératures grecque et latine, dépositaires des chefs-d'œuvre de science sacrée que l'Eglise compte à bon droit parmi ses plus précieux trésors....

"Si, depuis plusieurs années, les méthodes pédagogiques en vigueur dans les établissements de l'Etat réduisent progressivement l'étude de la langue latine, et suppriment des exercices de prose et de poésie que nos devanciers estimaient à bon droit devoir tenir une grande place dans les classes des collèges, les petits séminaires se mettront en garde contre ces innovations inspirées par des préoccupations utilitaires et qui tournent au détriment de la solide formation de l'esprit. A ces anciennes méthodes, tant de fois justifiées par leurs résultats, nous appliquerions volontiers le mot de saint Paul à son disciple

Timothée, et avec l'apôtre, nous vous dirions, Vénérables Frères : " Gardez-en le dépot" avec un soin jaloux. Si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, elle devaient disparaître complètement des autres écoles publiques, que nos petits séminaires et collèges libres les gardent avec une intelligente et patriotique sollicitude. Vous imiterez ainsi les prêtres de Jérusalem qui, voulant soustraire à de barbares envahisseurs le feu sacré du Temple, le cachèrent de manière à pouvoir le retrouver et à lui rendre toute sa splendeur, quand les mauvais jours seraient passés."

LÉON XIII, 8 sept. 1899.

L'Univers, mardi 19 sept. 1899.

Nous aurions fini si quelque chose ne nous travaillait la pensée—et cela depuis longtemps—comme une réparation à faire. Nous disons dans la préface de cet ouvrage que les livres ont une *âme*. Quand à son *âme*, à son " idée mère," à quelques " idées saines " qu'on y a trouvées, ce présent volume est moins à nous qu'à notre ancien professeur de seconde au séminaire de Québec ; c'est sa critique éminemment judicieuse et honnête qui a le plus souvent guidé la nôtre ; et en même temps que nous lui offrons ce tardif remerciement, de la terre étrangère nous revenons par le cœur à l'*Alma Mater* et aux frères qu'elle contenait, frères par l'esprit, par l'âme, par la communauté des idées et des sentiments, par le tout de l'homme et de la vie.

Lewiston, Maine, 15 octobre, 1899.

FR. PAUL-VICTOR CHARLAND, des Frères-Prêcheurs.

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION

Ecrire est un art, et penser est un don. On a beau se piquer de bonne volonté, souhaiter vivement d'être utile ; on a beau même avoir le cœur généreux et la tête ardente, il faut de longues années de méditation et de pratique, de comparaison des modèles et d'exercices de cabinet, pour arriver à comprendre les lois constitutives d'une phrase littéraire, et pour écrire *en écrivain*. Il faut de plus, au préalable, ce quelque chose dont nous ne savons pas le nom, qui vit en l'écrivain, qui parle au dedans de lui avant de parler au dehors. Les anciens disaient *mens divinior*. Avec ce *mens divinior* et avec le style,—et à ce compte seulement,—on mérite d'être lu.

L'auteur du présent volume a placé trop haut son idéal du Beau littéraire pour penser que lui-même pût seulement y aspirer, et prendre place—une place quelconque—parmi les écrivains—les vrais. Ce livre s'est fait quasi à son insu. Voué comme il l'était depuis quelques années à l'enseignement des lettres, et ne trouvant aucun ouvrage, aucun manuel, qui répondît exactement au programme d'études adopté dans nos collèges, il s'est mis au travail, comme ont fait avant lui et comme font encore tant d'autres professeurs d'histoire littéraire. Il avait commencé par devoir,—pour faciliter à ses élèves l'examen du baccalauréat,—il a continué par goût. Chaque année ses cahiers ont été *revus, corrigés et augmentés*. Autour de lui se trouvaient des bibliothèques, il avait parfois quelques loisirs : il a écrit. Mais, en toute honnêteté, il ne songeait pas d'abord à la publicité pour ses notes ou essais de plume, assez peu rassuré qu'il était déjà sur celle que leur imposaient jour par jour les nécessités de l'enseignement.

Ici il faudrait employer la formule ordinaire et quelque peu conventionnelle : Des amis nous ont fait entendre...etc. Qu'on nous pardonne de la négliger. Pour couper court, voici notre livre. C'est avant tout un manuel. Sera-t-il utile ? nous n'en

savons rien. Sera-t-il jugé suffisamment élaboré ? nous ne l'espérons pas. "D'une chose seulement supplié-je le lecteur, disait Etienne Pasquier : qu'il veuille recevoir ce mien labeur du mesme cœur que je le luy présente," et c'est aussi ce que nous demandons à nos chers étudiants en leur offrant notre livre.

Mais quel est-il ce livre ? quel est le plan qu'on y suit, la forme qu'on y adopte, l'idée mère qui nous a dominé dans la critique des hommes et des choses ?

Le plan nous était indiqué par le programme universitaire, et si nous ne l'avons pas suivi en tout point, c'est qu'il nous semblait impossible de le faire sans nous exposer à d'ennuyeuses redites.

Un détail à ce propos. Bien des fois nous avons eu peine à suivre dans les écrivains la division des genres qui nous sert habituellement de cadre et de guide, parce que bien des fois aussi ces genres se mêlent et se confondent dans un même auteur. Ne voulant pas scinder l'œuvre de l'écrivain, nous le rattachons de notre mieux à l'inspiration qui le domine. C'est au lecteur bienveillant à réparer la confusion que ne peut éviter le critique.

Pour la forme, elle semblera peut-être un peu nouvelle dans un ouvrage de ce genre. Peu de place pour la biographie, presque tout pour l'étude des idées et du style. Et encore paraissons-nous oublier parfois l'analyse de la phrase ou de la diction, pour n'étudier que l'*âme* des livres. Car les livres ont une âme ; c'est elle qui émeut la nôtre, c'est par elle que s'opère la merveille de ces communications secrètes mais puissantes qui agissent sur les esprits, les portent en haut ou les abaissent, selon que l'écrivain s'élève ou s'abaisse lui-même.

La plupart des critiques n'ayant pas envisagé l'histoire des lettres sous ce point de vue, et cette étude étant pleine de difficultés, on devine combien de recherches il nous a fallu faire au dehors, et combien de fois aussi nous avons dû nous aider des travaux d'autrui. S'il est vrai que tout le monde emprunte à tout le monde et que ce grand travail de sympathies est universel et impérissable, il faut s'attendre à trouver ici de nombreuses citations. Qu'on nous les pardonne. Nous n'avions pas près de nous la bibliothèque nationale de Paris, et l'étude des auteurs dans leurs œuvres mêmes, outre qu'elle demanderait plus d'une vie, nous a souvent été rendue impossible par le manque de livres.

***

Et maintenant dans un livre consacré à l'histoire du Beau ttéraire, quelle idée s'y fait-on de l'art, que demande-t-on à écrivain-artiste ? C'est ce qu'il nous reste à dire.

L'art est l'expression sensible du Beau.

Il n'est pas facile de définir le Beau. Est-ce, comme le voulait Socrate, l'alliance de ce qui est bon et juste, ou comme le pensait Platon, la manifestation du bien et du vrai? Faut-il croire avec Aristote que le beau est l'ordre associé à la grandeur ; ou avec saint Augustin, l'unité dans la simultanéité, l'égalité et la convenance des parties ; ou avec saint Thomas l'union intime de la variété, de l'intégrité, de la proportion, de l'unité et de la splendeur? Le beau est tout cela, et c'est pourquoi il est peut-être indéfinissable.

Quoi qu'il en soit, il y a le beau physique, le beau moral, le beau intellectuel. Chacun de nous peut discerner ces trois ordres. Or placez l'âme en face de quelque chose où resplendisse ce caractère de la beauté, elle subit à son égard diverses impressions. Elle la perçoit, elle s'en ressouvient, elle l'orne de ses propres conceptions, elle l'idéalise autant qu'elle peut, c'est-à-dire qu'elle la rapproche d'un type qu'elle entrevoit en dehors de la réalité. Et après que, par le souvenir, par le sentiment, par l'imagination, par le goût, elle s'en est pénétrée, elle éprouve le besoin de la reproduire, et alors cette image, cette idée, ce sentiment qu'elle a du beau, jaillissent au dehors et s'expriment, ou dans la pierre et le marbre, ou sur la toile, ou dans la parole. L'œuvre produite est belle ou vulgaire : le tout dépend de la vigueur avec laquelle le génie a étreint cet idéal qui fuyait devant lui.

L'art n'est donc pas la réalisme, la reproduction de la beauté telle qu'elle se présente aux yeux du corps. C'est, si nous pouvons nous servir d'un terme aussi technique, l'actualisation extérieure de l'idéal combiné avec le réel ou plutôt servi par lui. Le sentiment de beauté que l'artiste retire des objets, il le féconde avec sa pensée ; il se crée à lui-même un type supérieur à la nature ; il contemple ce que contemplait Raphaël, qui disait : "Comme je n'ai pas sous mes yeux de modèle qui me satisfasse, je me sers d'un certain idéal de beauté que je trouve en mon âme ;" ce que contemplait Michel-Ange quand il écrivait à son tour : "Déployant ses ailes pour s'élever vers les cieux d'où elle est descendue, l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui est aussi fragile que trompeuse ; mais elle cherche, dans son vol sublime, à atteindre le principe du beau universel."

Ces paroles d'un sublime artiste nous le disent assez, cette beauté idéale dont la nature dans son plus grand éclat n'offre qu'une révélation imparfaite, elle est en Dieu, elle est Dieu même. Sans doute chaque être est beau d'une beauté qui lui est propre et sans laquelle il ne peut-être conçu, mais qu'il l'est

bien davantage si, à part le rayonnement de sa propre beauté, il laisse voir comme à travers un voile symbolique un rayon de la beauté de Dieu !

Mais pour voir, pour saisir en quelque sorte ce beau idéal, il faut se dégager des sens et de la matière. Les ténèbres ne comprennent pas la lumière, et la chair n'entend pas l'esprit. L'esprit et la lumière viennent d'en haut, et c'est pourquoi l'art, qui vit de l'un et de l'autre, doit être spiritualiste. Rien n'agrandit les aspirations, n'approfondit le regard du génie artistique, comme l'esprit de religion. " De même, dit Bossuet, qu'on voit un fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi après son commerce avec la divinité, la pensée de l'homme, en se communiquant, conserve la vigueur et la beauté qu'elle apporte du ciel d'où elle descend." Et en effet, nommez tous les plus grands artistes qui aient paru dans le monde : dans les lettres, David, Homère, Augustin, Dante, Bossuet ; dans la peinture, Raphaël, Michel-Ange, Fra Angelico ; dans la musique, Palestrina, Mozart, Haydn, et dites s'il en est un seul parmi eux qui n'ait pas été un homme religieux.

Avec sa foi, l'artiste doit faire entrer dans son œuvre l'amour, l'amour de Dieu et l'amour de l'homme, car ainsi qu'on l'a écrit, " art veut dire amour, et artiste celui qui aime." La création du monde n'a été qu'un fruit de l'amour : c'est l'amour de Dieu qui s'est épandu hors de lui-même selon le penchant de sa divine bonté : *amor sui diffusivus*. L'artiste, lui aussi, est créateur, et pour lui surtout, l'amour est un principe de force et de fécondité. S'il n'aime pas, il sera peut-être encore habile, il ne sera pas vraiment beau ; il pourra peut-être avoir du génie, mais cette puissance du génie sans le ressort du cœur ne fera rien de ravissant. Car c'est l'amour qui ravit : il fait sur l'œuvre de l'artiste ce que, par la vertu de Dieu, il a fait au commencement dans les choses qu'il a créées : il y fait fleurir la beauté.

Avec la foi et avec l'amour, l'art atteint sa fin. Car il a une fin, une fin suprême qui est de raconter à sa manière la gloire de Dieu ; une fin plus rapprochée de lui, une fin sociale, qui est de perfectionner la vie humaine en la rapprochant de son idéal, d'élever les âmes en les attirant vers les hauteurs, d'imprimer à l'humanité une marche ascensionnelle et progressive ; en un mot, de l'entraîner avec lui dans le sens de sa vraie destinée.



Telle est, avec trop de développements peut-être pour une préface, notre pensée sur l'art. Ceux qui se contentent de

reproduire la beauté sensible qui les frappe, ou la nature telle qu'elle se rencontre, sans s'occuper de cette beauté idéale qui est la vie et le tourment des artistes, ce sont pour nous des ouvriers, des manœuvres. Ils ne connaissent point l'art, ils ne savent qu'un métier.

On nous pardonnera notre préférence pour l'art et les artistes. Si nous ne nous faisons point illusion, c'est l'originalité de notre manuel et son mérite. Nous aurions voulu inspirer à nos élèves l'amour de l'art véritable tel que nous venons de le décrire, et leur apprendre à ne jamais admirer dans les littératures anciennes ou modernes ce qui n'est point la splendeur visible du bien et du vrai. C'est toute notre ambition. Si nous réussissons, ce sera notre plus douce récompense.

"Mon Dieu, s'écriait un orateur, c'est-à-dire un artiste, le Père Lacordaire, envoyez-nous des saints ! Notre monde ébranlé penche vers de grands abîmes." Qu'ils viennent et leur vertus corrigeront nos vices, et ils régénéreront le beau moral par la religion.

Mon Dieu, pourrions-nous dire à notre tour, envoyez au monde des hommes d'art ! L'art a oublié sa mission sublime. Au lieu d'élever l'homme, il l'a incliné vers la terre, en s'inclinant lui-même devant la triple idole de pourpre, d'or et de chair. *Salva nos perimus* ! Sauvez le monde, il va périr.

Et vous, jeunes gens, à qui Dieu aurait donné déjà de comprendre les mystères de l'art, vous dont la pensée vit déjà dans l'atmosphère du beau, contemplez, aimez toute beauté dans la contemplation et dans l'amour de la souveraine beauté ; et par la puissance de cette contemplation et de cet amour, vous ferez plus tard des miracles ; vous rendrez la vie à l'art qui va mourir, vous créerez des œuvres que le monde admirera et qui le feront monter par ses admirations jusqu'à l'amour de l'infinie Beauté.

Collège de Lévis, juillet 1884.

V. C.

ERRATA

Nous avions espéré que cette nouvelle édition, faite sur un imprimé, serait à peu près sans fautes. Il s'en est glissé au contraire un grand nombre. Plusieurs passeront inaperçues, nous l'espérons : immence (p. 13), syllables (26), constation (35), les caractère (39), braboure (39), subjuger (62), recuilli (69), s'était retité (102), obsénites (109), résissance (I11), à huit clos (111), comme le faisait les poètes (128), consultat (134), orgueuil (191), cette ouvrage (191), tu avait armé (219), honnêté (288), eux le trouvait (390) Champfort (402), lui a value (409), etc., etc.

D'autres doivent être signalées :

Page		
1	peuple levez les yeux...........	lire :..peuples, levez les yeux.
18	Baruch.........................	" ..Baruch 2.
26	à rendre les nuances les plus communes..................	" les nuances les plus délicates de la " pensée ; ils disent les choses les " .. plus communes.
27	la seconde que nons nommerons.	" ..la seconde, que nous nommerons.
46	audessus.....................	" ..au-dessus.
70	il conserve.....................	" ..lui, il conserve.
88	entre ses deux génies...........	" ..entre ces deux génies.
105	o. VI..........................	" ..c. VI.
109	que sa sœur....................	" ..que celle de sa sœur.
117	comme on le voit, dejà le.......	" ..comme on le voit déjà, le.
139	Decius Fabius, Cunctator.......	" ..Décius, Fabius Cunctator.
155	Luciens........................	" ..Lucius.
160	Naziance	" ..Nazianze.
164	de Galilée sans lettres....	" ..de Galilée, sans lettres.
191	Epipane........................	" ..Epiphane.
214	sa ruine au triomphe du paganisme........	" sa ruine au triomphe du christia " .. nisme.
230	auteur de cette retraite.........	" ..autour de cette retraite.
280	meilleurs épitres................	" ..meilleures épîtres.
353	d'Agvrigny.....................	" ..d'Avrigny.
363	du Cauge.......................	" ..du Cange.
381	Gilbrrt................	" ..Gilbert.
398	qui ne se change pas............	" ..qui ne change pas.
409	le reconnaître pour maître......	" ..pour leur maître.
446	Bassalin........................	" ..Basselin.
450	Léhérains......................	" ..Loherains.
455	12e ligne doit être en type courant et dégagée des vers qui précèdent et qui suivent.	
456	gisant sur un pin..............	" ..gisant sous un pin.
462	vous vous laissez pas...........	" ..ne vous laissez pas.
467	incrée.........................	" ..incréee.

D

et
an
po
ap
les

tro
les
ach
tion
guis
sans
astr
toire
mon
quel
nsé.

QUESTIONS

D'HISTOIRE LITTERAIRE

LITTERATURE HEBRAÏQUE

Voici mon Orient : peuple levez les yeux !

Commençons par une page vraiment magistrale de Donoso Cortès :

" Il existe un livre, trésor d'un peuple devenu la fable et le jouet du monde ; un livre qui fut dans les temps anciens l'étoile de l'Orient ; un livre où tous les grands poètes des régions occidentales ont puisé l'inspiration et appris le secret des mystérieuses harmonies qui ravissent les âmes. Ce livre, c'est la Bible, le *livre* par excellence.

" Livre prodigieux où le genre humain, il y a trente-trois siècles, a commencé de lire, a lu tous les jours, toutes les nuits et à toutes les heures, et dont il n'a pas encore achevé la lecture. Livre où tout se calcule avant l'invention de la science des nombres ; où, sans étude de la linguistique, on donne la clef de l'origine des langues ; où, sans études astronomiques, on dit les révolutions des astres ; où, sans documents historiques, on raconte l'histoire ; où, sans études physiques, on révèle les lois du monde. Livre qui voit tout et qui sait tout ; qui sait quelles pensées s'élèvent dans le cœur de l'homme et quelles pensées sont présentes à l'esprit de Dieu ; ..qui raconte

ou prédit toutes les catastrophes des nations, et dans lequel entrent et s'entassent tous les trésors de la miséricorde, tous les trésors de la justice et tous les trésors de la vengeance. Et ce livre, quand les cieux se replieront sur eux-mêmes comme un évantail gigantesque, quand la terre éprouvera des défaillances, quand le soleil rappellera sa lumière et quand les étoiles s'éteindront, ce livre restera seul avec Dieu dont il est la parole éternelle, éternellement retentissante au plus haut des cieux.

" La Bible renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations ; elle renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égalera jamais celle de Moïse et de Débora célébrant le triomphe du Dieu d'Israël. Si des hymnes de victoire nous passons aux hymnes de louange, nos temples eux-mêmes n'en ont pas de plus beaux que ceux qui montaient vers Jéhovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens. Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu ; si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique nous n'en trouverons point de plus frais ni de plus purs qu'à l'époque des patriarches [1]."

C'est donc avec raison que nos ancêtres de France portaient la Bible en triomphe et la couvraient d'or. Pour eux, ce premier des livres anciens était le premier des livres modernes, et, pour ainsi parler, l'auteur de ces livres mêmes, car de ses pages ils voyaient sortir toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie et toute la civilisation des temps nouveaux.

Que le dix-huitième siècle, au contraire, n'ait pas compris la beauté de ce livre ; qu'il en ait parodié les pages les plus brillantes dans je ne sais quelles traductions sacrilègement burlesques ; qu'il ait eu, après l'avoir ainsi travesti, l'odieux courage de le vouer aux dérisions des peuples, comme si ce masque d'emprunt eût été sa véritable physionomie, ce n'est pas merveille, et il ne faut pas s'arrêter à ces jeux d'un enfant plus méchant que terrible.

---

1 D. Cortès, *Discours sur la Bible.*

Voyez plutôt comme nos contemporains ont été bien plus justes, et mieux inspirés. Il en est peu, surtout parmi les plus distingués, qui n'aient rendu hommage aux écrivains sacrés, et qui ne les aient honorés d'une fleur pour recomposer leur couronne. A côté de l'orateur espagnol, avant ou après lui, c'est le comte de Maistre, c'est Chateaubriand, de Bonald, lord Byron, Lamartine, Mgr Dupanloup, Mgr Plantier, Louis Veuillot. Et que dire de tant d'écrivains plus spécialistes qui ont fait de la Bible leur principale étude : les abbés Glaire, Le Hir, Vigouroux et Bacuez, Trochon, Fillion, Lamy, etc ? En tout cas, il n'est personne aujourd'hui qui oserait contester les beautés littéraires des saintes Ecritures, même parmi ceux qui refusent leur croyance aux grandes vérités qu'elles enseignent

Mais combien cette admiration universelle serait plus grande encore si l'on pouvait lire et étudier la Bible dans le texte primitif ! Car, ne l'oublions pas, si belles que soient les traductions qu'on en possède, elles ne sauraient approcher de l'original. Tout traducteur est un traître, disent les Italiens, *traduttore traditore*, et ils ont raison. " Vous ne verrez jamais, écrit à ce propos saint Jérôme, les beautés d'une langue apparaître avec le même éclat dans un idiome étranger.... Chaque langue possède sa vie propre, son caractère individuel et national ; telle parole rendue littéralement semble absurde : effrayé, je veux changer l'ordre ou la tournure de la phrase ; aussitôt l'on me dit que je manque aux devoirs du traducteur. Quoi de plus beau que les Psaumes et les livres hébreux ? Eh bien ! ceux qui les lisent dans la traduction les trouvent sauvages, farouches, incultes ; ils n'en pénètrent pas le sens et la moelle ; ils n'aperçoivent qu'une draperie de traduction souillée et flétrie [1]."

Mais aussi, ajoutent les hébraïsants, rendez les auteurs sacrés à leur idiome, vous ne les reconnaissez plus, tant leur parole est plus riche, leur coloris plus ardent, leur marche plus animée. Ils changent soudain, comme

[1] Cité par P Chasles, *Etudes sur le moyen âge*, p. 159.

une plante déclimatée se régénère au soleil de son pays, du moment qu'elle en retrouve la salutaire influence.

Sans aucun doute, cette beauté supérieure de langage est due à l'inspiration divine : l'homme ici s'efface pour n'être que l'organe de la divinité. Toutefois, il ne faudrait pas croire que l'homme cesse d'être, sous la main de Dieu, un instrument intelligent. Dieu l'inspire, mais l'écrivain approprie à la pensée divine le tour de son esprit et les images qui lui sont familières ; en un mot, il lui communique son *style*. De là, d'une part, la diversité entre les écrivains sacrés, de l'autre, la céleste harmonie de leurs accents.

UN MOT SUR LA LANGUE HEBRAÏQUE.

L'hébreu est la plus simple des langues anciennes, sa richesse consistant uniquement à ne pas manquer du nécessaire. Par un trait qui respire admirablement une civilisation primordiale, il ne possède, en grande partie, que des termes sensibles, et ne compte qu'une très faible quantité de ces termes abstraits, signe et conquête ordinaires d'une langue enrichie par les siècles ; bref, le nombre de ses expressions, au dire de l'abbé Glaire, se renferme dans des bornes si resserrées, " qu'en les analysant, à peine les grammairiens hébreux ont-ils pu rassembler pour leur lexique, deux mille racines fondamentales."

De plus, outre que les verbes n'ont là que deux temps et deux modes rigoureusement dignes de ce nom, ils expriment pour la plupart des phrases entières. Les prépositions et les pronoms ne sont le plus souvent que des lettres ajoutées au commencement ou à la fin des mots. La syntaxe est à peu près nulle, tant elle enveloppe peu de combinaisons et permet peu d'artifices. Sous la plume de l'écrivain, même le plus étudié dans son style, cette langue respire toujours un abandon voisin de la négligence ; elle a le tour généralement audacieux, mais toujours sans apprêts ; elle présente peu de variétés dans la constru

tions et les coupes ; on dirait presque toutes ses phrases fondues dans un moule uniforme et découpées sur la même mesure.

Ce n'est pas tout. La langue sainte semble se complaire dans l'inachevé ; "après avoir jeté le mot important de la pensée ou le trait principal de l'image, elle s'arrête ; une expression de plus circonscrirait plus nettement l'idée ; encore un linéament qu'elle pourrait aisément tracer, finirait son tableau, couronnerait heureusement la figure ; elle ne tient nullement à se donner ce mérite, et demeure pour satisfaite, du moment que son laconisme, fût-il informe, suffit, je ne dis pas à rendre, mais à trahir la pensée [1]."

On comprend par là quelle somme de travail ont demandé les premières TRADUCTIONS des saints livres, quelle science exégétique et quelle souplesse de style il a fallu pour les transporter sans les défigurer dans un autre idiome. Aussi, deux de ces versions, celle des *Septante* et la *Vulgate* occupent-elles une place d'honneur au premier rang des grandes œuvres littéraires [2].

LE LIVRE DE JOB.

Les plus illustres interprètres de l'Écriture sainte croient que ce livre extraordinaire a été écrit par le grand homme qui lui a donné son nom, avant même le Pentateuque ; que Moïse, y ayant ajouté le commencement et la fin de l'importante histoire qui s'y trouve, en avait fait le livre de lecture et presque le catéchisme religieux et philosophique du peuple hébreu pendant son séjour en Égypte, et ensuite pendant sa pérégrination dans le désert.

---

1 Plantier, *Poëtes bibliques*, t. I, p. 93.—V. aussi Muller, *La science du langage* ; Dupanloup, *De la haute éduc. intell.*—Glaire, *Introd. aux livres saints*.

2 Quant aux traductions en langues vulgaires, si elles sont loin de valoir celle saint Jérôme, elles servent du moins dans l'ensemble à prouver l'immense crédit dont jouit partout la Bible. Aujourd'hui, les versions atteignent le chiffre 200, si l'on ne compte que les idiomes, et de 260 si l'on ajoute les dialectes—Le nombre d'exemplaires du saint livre, distribués par la seule société biblique anglaise depuis le commencement du siècle, s'élève à 137 millions. (Voy. *Annales philosophie*, décembre 1880.)

Ce qui est certain, c'est que, indépendamment de son inspiration divine, c'est le livre le plus précieux, le plus sublime, le plus magnifique, le plus parfait qu'il y eût alors chez le peuple juif, même comme œuvre littéraire et philosophique.

Job habite la terre de Hus, sur les confins du pays d'Edom et de l'Arabie (vers 1800 avant Jésus Christ) ; il vit au milieu d'un peuple qui a depuis longtemps apostasié son Dieu et renié ses croyances. Ce peuple infidèle, il veut le convertir, le ramener par le raisonnement. Non content de proposer le dogme, il le démontre, il le défend, il associe à la plus haute théologie, la philosophie la plus solide, la plus entraînante, et en même temps la plus variée, la plus brillante et la plus gracieuse. Les dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu, de sa providence dans le gouvernement de l'univers, de la création du monde, de l'origine du mal, de la chute de l'homme, de sa réhabilitation par le Rédempteur futur, de ses devoirs, de ses espérances, de sa résurrection, de ses peines et de ses récompenses dans une autre vie, toutes ces vérités qui constituent le fondement de notre foi, il les prouve, les venge de toute objection et les met dans leur plus beau et plus grand jour. Voyez avec quelle énergie il combat l'orgueil de la raison privée et flétrit la prospérité du vice, tandis qu'il rehausse et console la simplicité de la foi, les malheurs de la vertu ! Voyez comme il sait étonner et émouvoir, réprimander et instruire, faire trembler et espérer, montrant d'un côté la sévérité des jugements de Dieu, de l'autre la douce figure du Rédempteur [1] !

Et quelle magnificence de style dans ces immortels tableaux ! quelle sublimité de pensées ! quelle grandeur d'images ! quelle grâce d'expression ! "Où te chercher, s'écriait l'illustre orientaliste Herder, où trouver ta tombe, poète sublime, confident des conseils de Dieu, des pensées des hommes et du ministère des anges ? Tu embrasses d'un regard le ciel et la terre. Tour à tour pathétique et sublime, ton génie soupire avec le malheureux dans

---

1 R. P. Ventura, dans le *Réveil*, No. du 29 janvier 1859.

le royaume des larmes ; et, plus rapide que la lumière, il s'élève au-dessus des merveilles de la création. Un cyprès toujours vert ombrage-t-il ta tombe ? ou bien est-elle ignorée comme ton berceau ? Du moins tu nous as laissé un monument immortel de ton passage sur la terre ; et sans doute tu chantes autour du trône de l'univers avec les étoiles du matin [1]."

HISTOIRE.

MOÏSE (1735-1605)

Homère chante Achille, Moïse chante Jéhovah.
D. CORTÈS.

A la fois guerrier, législateur, historien, poète et prophète, Moïse apparait au berceau du peuple juif, venge Israël de la politique inhumaine des Pharaons, s'impose à sa croyance, détermine sa valeur comme nation, sa mission comme race, sa destinée exceptionnelle comme témoin de la vérité. Après avoir puisé dans une éducation princière toutes les connaissances que l'Egypte, à cette époque, pouvait procurer à une intelligence d'élite, le fils de Jocabed a reçu de Dieu la mission de gouverner Israël, et, sous l'inspiration divine, il écrit pour son peuple les cinq livres du *Pentateuque*.

Là, il déroule avec autant de force que de solennité, les origines du monde et l'époque patriarcale qui précéda l'esclavage en Egypte ; les prodiges et les maux que coûta le long enfantement de la liberté des fils de Jacob, les institutions politiques, morales, et religieuses que Dieu lui avait dictées sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et des éclats de tonnerre ; le système complet de la théocratie, base fondamentale de la constitution sociale chez les Hébreux ; enfin le tableau des dissensions et des souffrances qui désolèrent le peuple errant dans le désert, avant son arrivée au séjour de ses pères.

---

1 Herder, *Essai sur le génie hébraïque*, t. I, p. 130.

Comme l'a prouvé Bossuet, la véracité de Moïse ne saurait être contestée, même par ceux qui voudraient lui refuser l'inspiration divine. Il n'avait pas en effet à déterrer de bien loin les traditions de ses ancêtres. Il était né cent ans après la mort de Jacob; les vieillards de son temps avaient pu vivre plusieurs années en intimité avec ce saint patriarche; la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait opérées par lui en Egypte était encore récente; la vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait pour ainsi parler à l'origine des choses [1].

Mais il n'y a pas que de l'histoire dans ces livres. On y trouve encore une philosophie qui laisse loin derrière elle toutes les maximes de la sagesse humaine. C'est que lorsque Moïse écrit, il ne fait que traduire en langage humain les paroles qu'il a entendues sur les hauteurs brûlantes du Sinaï; c'est que Jéhovah parle par sa bouche, dictant à son serviteur la loi de tous les peuples, de tous les temps et de tous les climats; et, à cette parole puissante et douce, on reconnaît le Dieu qui laisse également tomber de sa main le grain de blé dont se nourrit l'insecte, et le soleil qui éclaire le monde.

On l'a souvent répété après Chateaubriand: "Rien n'est comparable à l'ouverture de la Genèse; cette simplicité de langage en raison inverse de la magnificence des faits semble le dernier effort du génie [2]." Rien non plus de plus gracieux ni de plus touchant que les tableaux de la vie patriarcale. Dans l'histoire de la création, c'était l'énergie dans la concision; maintenant, c'est la suavité dans l'abondance des détails. De grandes et douces figures passent sous nos yeux: Abraham, "béni du Dieu très haut;" Jacob, "mourant avec joie parce qu'il a revu les traits de son fils;" ce fils lui-même, Joseph dont la touchante histoire arrachait des larmes à Voltaire; Agar "errant avec son enfant dans la solitude de Bersabée;" Rébecca "la vierge très sage;" Rachel "dont le Seigneur

---

1 *Discours sur l'Hist. univ.*, chap. III.

2 *Génie du Christianisme* (1868), p. 307.

s'est souvenu ;" en un mot, c'est la vie, la famille, la société d'Israël représentées sous les couleurs à la fois les plus douces et les plus saisissantes.

Car Moïse n'est pas seulement le plus grand des historiens, il est encore l'un des premiers poètes lyriques. Sans parler de cet admirable *Cantique* du Deutéronome où il rappelle au peuple d'Israël les bienfaits de Dieu et ses propres ingratitudes ; de cette sublime *Prophétie de Jacob*, où le patriarche mourant retrace à grands traits les destinées futures des douze tribus ; quel chant de victoire peut-on comparer au Cantique sur le passage de la mer Rouge, que " tout le monde apprit par cœur par l'ordre de Dieu [1]," et qui respire encore, après trois mille ans, l'enthousiasme de l'heure solennelle où Moïse le chanta avec son peuple pour la première fois ?

II. SUITE DE L'HISTOIRE.

Après Moïse, JOSUÉ, son successeur dans la conduite d'Israël, continue l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à la captivité, en 1580. L'auteur inconnu du livre des *Juges* vient ensuite et poursuit cette histoire jusqu'à la mort de Samson. C'est dans ce dernier ouvrage, comme on sait, que se trouve le sublime cantique de Débora.

Le livre d'*Esdras* ne présente rien de très remarquable du côté de l'élocution, mais la narration n'est pas sans intérêt. " On y admire cette belle simplicité de style qui est un des principaux caractères de l'éloquence sacrée, mêlée à une certaine noblesse qui naît de la grandeur du sujet [2]."

L'ouvrage de NÉHÉMIAS est plus artistique et aussi plus touchant. Dès le début, la manière simple dont l'auteur dépeint en quelques mots le malheureux état de sa patrie et la douleur qu'il ressent à ce spectacle, vont droit au cœur. Il y a de même une force et une éloquence admirables dans le discours adressé aux riches de Jérusalem et dans le récit de la promulgation de la loi au milieu des

[1] *Deutéronome*, XXXI, 19.
[2] Glaire, *Livres saints vengés*, t. III, p. 243.

cris et des pleurs de tout le peuple. Cette dernière scène est l'une des plus belles de la Bible.

Les quatre livres des *Macchabées* offrent également des morceaux d'une rare éloquence, "de cette éloquence du cœur qui ne s'occupe, ni du choix, ni de l'arrangement artificiel des mots, mais qui consiste tout entière en pensées fortes, en sentiments généreux, en figures d'autant plus belles et plus vraies qu'elles sont inspirées par la situation et le caractère des personnages [1]." Mentionnons en particulier le magnifique résumé des exploits d'Alexandre ; Tacite n'eût pas mieux dit.

III. HISTOIRES EPISODIQUES

Le livre de *Ruth* paraît avoir été écrit sous le règne de Saül, et bon nombre de rabbins et de savants en font honneur à Samuel. Quel que soit d'ailleurs l'auteur de cette délicieuse histoire, il est du moins bien certain que c'est la plus aimable églogue qui existe dans aucune langue connue. Nulle part les détails de la vie rurale n'ont autant de charmes ; nulle part la poésie ne les a attachés à un fond d'un intérêt plus tendre. Voltaire lui-même s'émeut à cette lecture : "L'histoire de Ruth, dit-il, est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère ni dans Hérodote qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : "J'irai avec "vous, et partout où vous resterez, je resterai ; votre peu-"ple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu ; je "mourrai dans la terre où vous mourrez.—Il y a du sublime dans cette simplicité [2]."

Le livre de *Tobie* nous peint la famille pieuse, éprouvée et puis récompensée : sujet fort ordinaire, dont l'historien sacré a fait, sans recherche et sans effort, un récit des plus émouvants. Le cantique qui le termine est un des plus beaux de l'Ecriture. "Ici le saint homme est devenu prophète ; la lyre de David vibre sous ses doigts ; il chante

1 Salgues, *De la litt. des Hébreux*, p. 321.

2 On indique le tome 47e des *Œuvres*, p. 370.

Jérusalem avec la sublimité d'Isaïe, l'éclat de son imagination et le charme infini de son style [1]."

Que dire maintenant de l'histoire de *Judith?* Au point de vue du symbolisme, quels magnifiques horizons elle nous présente, et au point de vue littéraire, quelles narrations, quels discours, quelle poésie noble et élevée !

Que dire aussi d'*Esther*, de cette douce et modeste héroïne dont le souvenir a inspiré une des œuvres les plus parfaitement belles de la scène française? Or, il est bon de le rappeler, pour les détails les plus intéressants et les situations les plus dramatiques, Racine n'avait eu qu'à consulter sa bible. C'est qu'en effet, encore après tant de siècles, "l'Ecriture sainte est un monde toujours nouveau qui donne toujours des fleurs et de l'or [2]."

POÉSIE.

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain.
Fontanes.

Une question se présente tout d'abord.—La poésie des Hébreux était-elle mesurée, et entra-t-il en son essence de s'emprisonner dans des vers?

Depuis longtemps cette question s'agite ; elle a divisé une foule d'hommes illustres, et nul sentiment n'a pu réunir encore les philologues. Nous croyons cependant pouvoir citer ici l'opinion de M. Edmond Bouvy qui a fait de cette question une étude très savante et très complète : " Plus une poésie est populaire, dit-il, plus elle réclame des rythmes sensibles et pour ainsi dire matériels. La poésie hébraïque fut la plus populaire de toutes : il fallait donc que les lois de sa versification pussent subir à l'oreille un facile contrôle." Plus loin le même M. Bouvy ajoute : " Voici une belle et glorieuse carrière ouverte aux professeurs et aux étudiants catholiques de nos séminaires et de nos universités : mieux goûter et mieux comprendre les saintes Ecritures dans leurs plus sublimes passages, se

1 L'abbé Vuillaume, *L'Orient et la Bible*, p. 188.
2 L. Veuillot *Les Filles de Babylone*, préface.

mettre en possession non seulement des sens littéraux et figurés, acceptés par l'Eglise, mais encore de l'architecture merveilleuse des poèmes de David et d'Isaïe, retrouver enfin ces rythmes antiques sur lesquels l'Esprit-Saint, dans sa merveilleuse condescendance, a voulu mouler ses divines inspirations [1]."

DÉBORA (XIVe siècle).

Nous avons admiré plus haut dans le livre de Job un œuvre philosophique et poétique du premier ordre ; nous avons vu aussi comment Moïse sait chanter les victoires du Seigneur sur ses ennemis, et quel accent vraiment lyrique il sait prendre à certaines heures. Comme lui, Débora, prophétesse et guerrière, exhale en un cantique immortel, sa reconnaissance pour le Dieu qui l'a fait triompher des Chananéens. Comment une femme étrangère au culte des lettres, est-elle parvenue à ces hauteurs, à cette connaissance du sublime ? Nous n'avons pas besoin de répondre. On le sait, les sources du sublime sont dans le cœur ; on le sait aussi, chez les Hébreux, "les femmes elles-mêmes contractaient l'habitude de ces hautes pensées, de ces sentiments et de ce langage passionnés qui placent si haut la poésie lyrique des livres saints [2]." Au reste, *l'esprit de Dieu souffle où il veut*, et l'esprit de Dieu est comparé dans l'Ecriture à un torrent qui déborde, *velut torrens inundans*, dit Isaïe (XXX, 28).

DAVID (m. 1001).

Ego clamavi..
Psaume 16.

"David est le premier des poètes du sentiment. C'est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves. Jamais la

---

1 *Lettres chrétiennes*, 1880, Nos. 3, 4, 5.

2 Salgues, *Litt. des Hébreux*.

pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste. Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants. Tous les gémissements les plus secrets ont trouvé leur voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de ce barde sacré [1]."

Pour concevoir la beauté des *Psaumes*, il faudrait les avoir entendus dans la bouche des musiciens, accompagnés de toute la magnificence des fêtes religieuses ; il faudrait, dit Bossuet, nous placer dans le temple de Salomon, au milieu de cette multitude innombrable qui en remplissait les cours et les portiques, voir autour de l'autel chargé de victimes les prêtres revêtus de leurs habits blancs, les lévites distribués en plusieurs troupes, les uns jouant des instruments, les autres chantant et dansant avec modestie et gravité. Cet appareil, auquel n'a jamais rien existé de comparable, montre assez quelle était la majesté de l'ode hébraïque [2].

On le voit, les *Psaumes* sont avant tout des hymnes populaires : le poète les avait destinés à être chantés par le corps de la nation dans les grandes solennités du temple. Dès lors, il avait dû imprimer à leur poésie les caractères qui la distinguent, c'est-à-dire un caractère de simplicité pour qu'elle pût être saisie de tout le monde ; de vivacité, pour répondre aux élans de la multitude ; d'uniformité dans le tour, parce que les masses n'aiment pas à varier leur mode ; enfin d'appel à toutes les créatures pour en éveiller les accents, parce que la haute reconnaissance éprouve le besoin de multiplier sa voix par toutes les voix de l'univers.

Si nous cherchons les caractères plus intimes de cette poésie, nous verrons que David, à n'envisager que l'objet immédiat de ses hymnes sacrées, s'est ordinairement inspiré de sa vie. Ainsi s'explique l'immence variété de ses compositions. Tantôt, c'est un chant de triomphe et en

1 Lamartine, *Cours de littétature*, t. VI, p. 203.

2 Au témoignage du même Bossuet, quatre mille musiciens, divisés en vingt-quatre classes, sous la conduite de 288 directeurs se succédaient de semaine en semaine pour le service du temple.

même temps un hymne de reconnaissance au Dieu des armées ; tantôt c'est le cri d'une âme noyée dans la tristesse, une prière où le poète soupire après le retour des célestes rosées ; tantôt c'est l'élégie du repentir et le langage des larmes.

Et qui dira la suavité de cette poésie ? Cette suavité, M. de Lamartine l'a comprise et l'a exprimée dans de délicieuses paroles : " David, dit-il, fait éternellement couler les larmes de son cœur dans le cœur d'autrui avec le doux murmure du suintement de la source de Siloé dans la vallée des Lamentations."

Roi, guerrier, poète sublime, David fut encore grand prophète. Le Messie promis, il l'a vu de loin et l'a chanté avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils, et tout à coup, ravi hors de lui-même et transporté bien loin au delà, il voyait celui *qui est plus que Salomon en gloire et en sagesse.* Il a élevé ses yeux plus haut encore ; il a vu le Messie *dans les splendeurs des Saints, assis à la droite du Père* ; il l'a contemplé avec amour sur sa croix, quand *ses ennemis frémissaient autour de lui et s'assouvissaient de son sang.* Puis il a chanté son triomphe et salué ces multitudes qui viennent, *se ressouvenant enfin de leur Dieu.* Avec de tels sujets d'inspiration, jusqu'où ne monte pas l'enthousiasme du poète et la sublimité de son langage ?

Aussi bien, nulle poésie n'a joui dans le passé et dans le présent d'une popularité aussi glorieuse. Répétés depuis trois mille ans par toutes les voix de la prière,

Les cantiques sacrés du barde de Solyme [1]

ne sauraient périr, et l'Eglise, en les adoptant dans sa liturgie, en les chantant sous toutes les voûtes de ses temples, leur a communiqué dès longtemps sa propre immortalité.

---

[1] O. Crémazie, *Les Morts.*

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Ce livre renferme à la fois une allégorie et une églogue. Salomon y célèbre, sous la forme d'un épithalame, l'amour de Dieu pour Israël, et l'union mystérieuse de l'âme humaine avec Jésus-Christ. Mais à côté du sens mystique, il y a le sens littéral que personne ne recommande avec plus de charme que Bossuet : 'C'est partout, dit-il, la douce image des champs, la grâce du printemps, le charme des ombrages, les eaux limpides, les fontaines jaillissantes, l'odeur des fleurs, l'infinie variété des plantes, les colombes qui murmurent, et dans les deux époux, la beauté unie à la pureté, *casta oscula, amores tam pudici quam blandi.* Mais, pour contempler ces peintures, il faut, ajoute-t-il, des regards chastes, des cœurs innocents qui respirent l'amour de Dieu, et qui, comme ces chèvres et ces biches rapides dont parle le *Cantique* même, effleurent à peine la terre, et, s'élançant au-dessus de tous sentiments humains, atteignent en quelques bonds les hauteurs divines [1]."

II. LES GRANDS PROPHÈTES.

A partir de David, le prophète-roi, Dieu députa successivement à son peuple des hommes inspirés qui devaient préparer les voies au Messie. Seize d'entre eux nous ont laissé des écrits. Tous, ou presque tous, ils développent les mêmes sujets : les bienfaits du Seigneur envers Jérusalem, l'ingratitude de cette cité rebelle, les malheurs que ses prévarications lui préparent et que la main de Dieu s'apprête à faire éclater, le retour des divines faveurs un instant évanouies, la chûte enfin des ennemis de Dieu.

"Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de spectacle plus beau que celui des prophètes du peuple de Dieu, luttant par la seule force de la parole contre toutes les puissances du monde. Il n'y a pas dans le monde de poètes plus sublimes, d'orateurs plus éloquents, d'hommes plus

---

1 *Praefatio in Cantic. Cantic.* § IV.

grands, plus saints et plus libres. Rien ne manque à leur gloire, ni la sainteté de la cause qu'ils soutiennent, ni la couronne du martyre [2]."

ISAIE.

Audite cœli.... *(Is. I, 2.)*

Isaïe, le plus grand des prophètes, naquit vers 772 avant Jésus-Christ. Son ministère commença dans les derniers jours du règne d'Ozias et se continua sous Joathan, Achaz, Ezéchias et Manassé. Suivant une ancienne tradition regardée comme très certaine par les Juifs, ce dernier monarque, blessé des justes reproches du prophète, le fit périr par le supplice de la scie.—Glorieux martyre et sublime couronnement d'une existence magnifique !

Isaïe, disions-nous, est le plus grand des prophètes. Personne, en effet, n'a pénétré plus intimement que lui dans les conseils encore inaccomplis de la Providence. Il voit tout autour de Jérusalem une ceinture d'empires florissants et d'opulentes cités : là, c'est Ninive ; ici, c'est Babylone, la reine superbe de l'Euphrate ; ailleurs, deux filles de la mer, Tyr et Sidon ; au pied du Liban, Damas s'épanouit comme une rose ; plus loin, entre l'occident et le midi, l'Égypte élève, par-dessus les roseaux de son grand fleuve, une tête couronnée de tours et de murailles : c'est la puissante Memphis. Tous ces royaumes sont fermes, leurs bases n'ont pas encore chancelé. Mais des hauteurs où habite sa pensée, le prophète perce comme à l'infini dans les futures destinées de ces Etats si fiers d'eux-mêmes. Insensés, ils rêvent l'immortalité du temps ; et lui, se tournant aux divers points des cieux sous lesquels ils reposent, leur jette à grande voix une sentence de mort : " Prophétie contre Babylone, s'écrie-t-il. Prophétie contre Moab. Prophétie contre l'Egypte. Prophétie contre Tyr, *Onus Tyri !*" Des cris plus solennels n'ont jamais retenti dans le monde.

---

1 D. Cortès, *Discours sur la Bible.*

Dans ces prophéties, comme dans celles des autres prophètes, l'inspiration se produit ordinairement en thèmes rompus et disparates. Le fils d'Amos est désuni dans ses oracles. Il s'élance où l'action du vent inspirateur le pousse, comme ces fantômes mystérieux dont parle Ezéchiel ; et si vous lui demandez pourquoi la marche de son génie est brisée par tant de bonds, pourquoi, dans sa course vagabonde, il promène les éclats de sa voix de Jérusalem à Damas, et de Damas à Babylone, il vous répond : Adressez-vous à Dieu ; mes cris ne sont que l'écho de sa grande parole.

Et s'il faut maintenant se jeter dans les banalités de la critique sur le style, nous dirons d'Isaïe qu'il est le poète du mouvement et de la vie, et qu'il possède au suprême dégré la véhémence oratoire. Sa diction est semée d'images tour à tour aimables, terribles ou solennelles ; au milieu de sa magnificence partout étonnante, certains mots, certains traits étincellent dont plusieurs ont passé dans le langage public, tant l'esprit général les a trouvés sublimes. En résumé, le roi de la poésie hellénique, le grave et harmonieux Homère, ne saurait entrer en parallèle avec le fils d'Amos[1].

JÉRÉMIE (629-586).

Jérémie est sans contredit le plus national des poètes sacrés. Il ne fait guère, d'un bout à l'autre de ses prophéties, que dépeindre les désordres ou crayonner les futurs désastres de sa patrie : Israël est toujours l'objet principal de ses chants. Son accent est ordinairement moins austère que celui d'Isaïe, et au lieu d'éclater par sa bouche comme un prince en courroux, Dieu se plaint comme le ferait un père contristé.

La renommée des *Lamentations* est depuis longtemps populaire, et s'il est une chose généralement convenue dans le monde des lettres, c'est qu'elles dominent sans rivales toutes les autres poésies consacrées par le regret à gémir

1 V. Plantier, *Etudes littéraires sur les Poètes* [illegible]*ues*, t I, pp. 23-70 passim.

sur un revers. Comme situation, elles sont incomparables, puisque nul poète ne chanta sur des ruines plus émouvantes que celles de Jérusalem. Comme objet, elles sont d'une solennité sans mesure, puisqu'il s'agit en elles de la chute et de la captivité d'un grand peuple ; comme économie, elles ne manquent pas d'une certaine gradation ; comme littérature, elles sont, au point de vue de l'expression, neuves, hardies et saisissantes ; au point de vue de l'image, tour à tour simples, sévères et sublimes ; enfin, au point de vue du sentiment, parfois douces et tendres, ailleurs aiguës et déchirantes ; constamment justes, naturelles, et par-dessus tout, marquées au sceau d'une frappante sincérité.

Le style de Jérémie plaît à notre époque. Aujourd'hui, on veut que la figure tienne à l'idée même, et que le tissu général de la phrase revête un caractère de métaphore, disons mieux, d'énigme littéraire. Et c'est là justement une des nuances les plus saillantes de l'élocution du prophète [1].

Au nom de Jérémie on a coutume d'associer celui de BARUCH. Ce n'est pas sans raison, car autant leur liaison fut étroite, autant la ressemblance de leurs genres comme poètes est frappante. C'est dans l'intinct de la mélancolie que repose à tous deux le caractère dominant de leur poésie .

EZÉCHIEL, au sixième siècle, eut pour mission spéciale de relever le courage des tribus captives. Poète du merveilleux, inégal dans son style, prolixe dans les détails, il pousse les descriptions jusqu'au dernier degré d'énergie. Il y a dans sa diction quelque chose de sombre et de lugubre, et sa manière est habituellement austère, quand elle n'est pas terrible. La vision racontée au chapitre XXXVII est un morceau unique en son genre ; on en peut juger par le *Dithyrambe sur la poésie sacrée* de Lamartine (*Méditations.*)

DANIEL (VII S.) se distingue par des qualités plus

1 V. Plantier, lieu cité, t. II, pp. I—59.

2 —" Avez-vous lu Baruch ? disait un jour la Fontaine. En vérité c'était un grand homme." On peut sourire à ce trait de candeur, mais cette parole n'en conserve pas moins toute la valeur d'un oracle.

positives ; aussi son livre est-il l'un des plus instructifs de la Bible. Il raconte les événements futurs comme il ferait une page d'histoire contemporaine ; il nous montre les grands États de l'univers antique, celui des Babyloniens, celui des Mèdes et des Perses, celui des Grecs, celui des Romains, appelés tour à tour par la voix de Dieu à frayer la route au règne du Christ. Ailleurs, il annonce à Balthasar qu'il sera tué dans quelques heures ; il le lui annonce au milieu d'une cour brillante et parmi les enivrements du plaisir, et c'est là un tableau dont la sombre réalité n'a pas été surpassée par les plus tragiques situations de la poésie dramatique.

III. LES PETITS PROPHETES.

Pourquoi cette dénomination que l'usage a consacrée ?—C'est d'abord que ces prophètes ont moins écrit que leurs devanciers ; c'est aussi que pour eux, Dieu n'a soulevé qu'un pan du voile qui dérobait l'avenir. Mais, eux aussi, ont été éclairés par un rayon émané de la lumière infinie. A ce point de vue, ils dominent encore tous les génies humains.

Osée se présente le premier (VIIIe s.). Par origine, enfant de Sichem, par mission le fléau de l'idolâtrie, il est par genre l'homme de l'indication rapide, de l'allusion voilée, des contrastes abrupts ; par coloris enfin, le plus imagé des prophètes.

Joel est le poète de la détresse. Il prévoit les maux à venir, il les prédit, non pas avec sévérité mais avec douleur. On a dit de lui : " Au début de son poème c'est une tourterelle plaintive qui gémit d'avoir perdu ses bocages ; à la fin, c'est un aigle qui s'élance jusque dans les rayons du soleil de la felicité [1]."

Amos était berger (VIIIe s.). A son langage quelquefois inculte, peut-être monotone, on reconnaît le pâtre sous les traits du prophète, et c'est là une jouissance. On aime ce mélange de grandeur et d'ingénuité.

---

[1] Eicchorn, dans Glaire, *Livres saints vengés*, t. IV, p. 378.

ABDIAS a été mis en parallèle avec Jérémie. Tous deux prophétisent contre les Iduméens ; de plus, pour certaines idées et certaines images dans les menaces, il se rencontre entre eux une identité presque complète. Il ne reste d'Abdias qu'un oracle unique et très court.

Il nous faut abréger. Mais nous ne pouvons passer sous silence les noms de JONAS, dont la vie fut si dramatiquement accidentée ; de MICHÉE, que l'admiration de plusieurs critiques a placé à côté d'Isaïe ; de NAHUM qu'on a proclamé le plus sublime des petits prophètes ; d'HABACUC où un chapitre admirable rappelle les hymnes de Moïse et de Débora ; d'AGGÉE qui se recommande par de véhémentes exhortations ; de ZACHARIE pour qui le livre des décrets divins s'est ouvert et où il a lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité ; enfin de MALACHIE, moins élégant que ses devanciers, mais plein de hardiesse dans l'élocution.

IV. POESIE DIDACTIQUE.

Les *Proverbes* de SALOMON sont, comme l'indique le titre, un livre de maximes, ce qui ne veut pas dire un livre ennuyeux. Ici en effet, l'autorité des conseils et des préceptes est tempérée par les images les plus douces et le coloris le plus gracieux. L'*Ecclésiaste* décrit en termes énergiques les vanités humaines. Lowth a pu porter un jugement peu favorable sur le mérite littéraire de cet ouvrage, mais cela n'a pas empêché d'autres critiques d'y trouver des scènes fort belles. On pourrait sans doute désirer plus de jeunesse et d'élégance : "l'Ecclésiaste, dit l'abbé Darras [1], est la parole refroidie d'un vieillard qui s'adresse à une assemblée d'hommes faits," mais on aime cette parole comme toutes celles qui nous font du bien. En tout cas, ces deux ouvrages si profonds et si graves feront toujours regretter ce qui nous manque de l'œuvre philosophique et scientifique de Salomon. Salomon savait tout, et il n'eut pas de peine, pour ne citer que ce détail,

1 *Histoire de l'Eglise*, t. II, p 51.

à traiter de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Malheureusement, les Juifs conçurent peu d'estime de ce savoir si étendu, et le roi Ezéchias fit brûler, dit-on, les rouleaux de l'Aristote hébreu, craignant qu'ils ne finissent par létourner le peuple de l'attention qui est premièrement due aux livres saints.

Plusieurs auteurs attribuent à Salomon le livre de la *Sagesse*. Il est cependant très probable que cet ouvrage appartient à un écrivain postérieur. Saint Augustin semble l'affirmer dans la *Cité de Dieu*. Malgré les imperfections de détail signalées par Lowth, on peut dire que ce livre est l'un des plus sublimes de l'Ecriture par l'élévation et la force des pensées.

Telle fut donc la littérature des Hébreux : littérature des grands souvenirs et des grandes espérances, la plus religieuse et la plus patriotique, la plus divine et la plus humaine, la plus universelle et la plus intime des littératures. Pour peu qu'on l'étudie, on comprend l'enthousiasme qui animait M. Léon Gautier quand il s'écriait :

“ Lisez, lisez la Bible, sculpteurs et peintres, musiciens et poètes ; puis, fermant le livre divin, sculpteurs, taillez vos marbres et faites-en jaillir les statues superbes de ces géants qui s'appellent Moïse, David, Judas Macchabée ; trempez vos pinceaux dans les couleurs les plus énergiques et les plus brillantes, ô peintres, et jetez sur la toile les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testement, enveloppées pour ainsi parler dans le soleil de l'Orient ; poètes, chantez ; musiciens, faites chanter les cordes et pleurer les cuivres ; orateurs, ouvrez la bouche et parlez.. C'est en vain que depuis vingt ou trente siècles vous vous livrez sur la Bible à ce travail qui vous attire toujours et ne vous satisfait jamais : le sujet, l'incomparable sujet demeure toujours entier. Il n'est pas épuisé, il est inépuisable. Et si le monde vivait vingt mille siècles, dans vingt mille siècles les sculpteurs, les poètes, les musiciens, les orateurs, les peintres trouveraient encore, trouveraient

toujours dans la Bible des inspirations toutes fraîches, des idées toutes nouvelles, et la matière d'œuvres tout à fait originales. La sainte Ecriture est comme le soleil : on a beau le contempler, l'admirer, le peindre, il est toujours nouveau, et l'aurore est toujours charmante [1]."

---

1 Léon Gautier, *Portraits littéraires* (1868), p. 401.—On sait pourquoi l'Eglise catholique ne permet pas à tous indistinctement la lecture de la Bible. "Etonnante profondeur des Ecritures! disait saint Augustin. Leur surface semble nous sourire comme à de petits enfants ; mais quelle profondeur, ô mon Dieu! A la considérer je me sens un vertige d'effroi, effroi de respect, tremblement d'amour!" (*Confessions*, liv. II, § 14). Quand un tel homme dit de telles choses, comment peut-on taxer l'Eglise de rigorisme

LITTERATURE GRECQUE ANCIENNE

La Grèce avait adoré la beauté.
E. HELLO.
Tirons des livres profanes ce qu'ils ont d'utile, de conforme à la vérité.
S. Basile, *Aux jeunes gens.*

"Si le beau, sous tous ses aspects, est le rayonnement du vrai, si les créations de l'art sont une expression sensible des idées divines, si les chefs-d'œuvre de l'esprit glorifient Dieu en faisant éclater le genie de l'homme, si le progrès des sciences et des lettres contribue à développer dans l'humanité ce que Dieu a mis en elle de grandeur et de vie ; si tout ce qui élève l'homme, sa nature, ses facultés tend à son perfectionnement religieux et moral, et sert à l'accomplissement de ses destinées, la Grèce qui, dans l'éloquence, dans la poésie, dans l'art en général, a découvert le beau, en a fixé les caractères et transmis les modèles, la Grèce occupe dans le plan providentiel, une place qu'on n'a besoin ni d'amoindrir ni d'exagérer ; par elle-même cette place est grande et belle [1]."

"Ses plus nobles représentants ont dit dans un magnifique langage quelques-unes de ces vérités qui forment la base impérissable de la raison et de la science humaines : ils ont travaillé à creuser le lit dans lequel allait couler le fleuve de la doctrine révélée. En faisant de sa langue un des plus beaux instruments de la pensée, la Grèce préparait au Verbe divin un vêtement splendide : elle était l'artiste destinée à prêter une forme humaine au fond divin dont l'humanité devait entrer en possession plus tard [2]."

Cette pensée de Mgr Freppel est grande et féconde. Elle ouvre à la critique de vastes horizons, elle lui trace

---

1 Freppel, *Les Apologistes chrétiens*, 2e partie, p. 29.
d. *Ibid.*

une route nouvelle à suivre, elle semble l'inviter à chercher dans les écrivains de l'antiquité, sous l'écorce du faux qui les enveloppe, la sève circulante du vrai qui est partout. Certes, interroger ainsi un à un les auteurs grecs, leur demander ce qu'ils ont retenu des révélations de l'Eden primitif, ce serait une belle et intéressante étude, et nous souhaitons de toute notre âme qu'il se rencontre un jour un homme qui ait le temps et les moyens de la faire.

Pour nous, qui n'avons ni l'un ni l'autre, et qui sommes réduit bon gré mal gré aux vieilleries de la critique de manuel, nous ne perdons pourtant pas l'espoir d'entrer quelquefois dans cette belle et vaste carrière, dussions-nous n'y faire que des courses rapides. Nous demanderons à quelques-uns des poètes ce qu'ils ont pensé de la divinité, quelle influence ont exercée sur eux les traditions juives, et comment ils les ont comprises et interprétées. Ils nous parleront d'un Dieu suprême, créateur, tout-puissant, souverainement puissant et juste. La philosophie à son tour, si courte, indécise et flottante qu'elle puisse paraître sous certains angles, s'épanouira parfois à nos yeux dans la justice et dans la vérité. Car, quoique blessé dans son âme par le péché, l'homme est demeuré religieux. A toutes les époques, il a senti le besoin de s'élever au-dessus de la terre, et les tristesses, les terreurs et les larmes dont ses jours ont été remplis, en lui montrant le vide des jouissances terrestres, l'ont fait soupirer après un monde meilleur, monde qu'il ne connaissait pas, mais qu'il entrevoyait par moments à travers ses ténèbres.

LA LANGUE GRECQUE.

" Magnifique langage," " vêtement splendide," disait tout à l'heure Mgr Freppel, et c'est bien ainsi qu'il faut appeler la langue d'Homère et de Démosthène, " la plus belle peut-être que les hommes aient jamais parlée [1]."

Nous n'avons pas à examiner si le grec à ses origines dans la nuit des temps, s'il a ses sources dans l'hébreu,

---

1 J. de Maistre, *Du Pape*, liv. IV, ch. IX.

l'arabe ou le persan ; s'il est un emprunt fait aux Chinois, ou s'il se rattache au gothique, au mésogothique ou à l'allemand. *Adhuc sub judice lis est*, et nous laisserons les savants vider le débat.

Mais, dit Mgr Dupanloup, " née sur le sol le plus riant, sous un ciel délicieux, au sein d'une nature que mille couleurs d'une richesse et d'une harmonie ravissante embellissent, la langue grecque sembla trouver dans cette atmosphère, dans cette lumière si douce et si vive, une sérénité plus pure, et comme quelque chose de cette transparence et de cette illumination radieuse dont la Grèce était perpétuellement éclairée.

" Dès lors, cultivée par les écrivains les plus illustres, elle reçut de chaque âge de nouveaux embellissements. Poètes, orateurs, historiens, philosophes même, tous se disputèrent l'honneur de la parer de toutes les formes les plus brillantes du langage humain, et ajoutèrent à sa première beauté tout ce que la gloire et le génie peuvent donner d'éclat et de magnificence [1]."

D'autres idiomes ne se prêtent pas moins à traduire, celui-ci les enthousiasmes de la passion, celui-là les conceptions idéales de la raison, l'un les austérités de la science, l'autre la pompe des amplifications oratoires : il n'en est pas qui réunisse au même degré que le grec des qualités si disparates et en apparence incompatibles. Chez les Hellènes, l'art et la poésie, formés des mêmes éléments, l'un et l'autre libres de toute autre entrave que celle du goût, n'ont pas cessé de grandir côte à côte et de se prêter un mutuel appui ; aucune langue n'est plus riche en figures et en mots qui ont le relief de la statuaire comme l'éclat de la couleur et la douceur du rythme musical ; aucune ne s'est montrée plus docile aux hardiesses de la pensée et aux nouveautés du sentiment.

Le grec est clair et précis, il met sous les yeux l'essence des choses les plus abstraites et les plus subtiles ; et c'est pour cette raison, que les premiers Pères de l'Eglise

---

1 *De la haute éducation intell.*, t. I, p. 190.

s'en servirent de préférence au latin dans la définition des mystérieux énoncés du dogme chrétien.

Il est concis ; il peut combiner plusieurs mots dans un seul ; il rend par une ou deux prépositions placées devant le verbe, les mille circonstances capables de modifier une action ; quelques syllables de plus communiquent à un seul mot la valeur d'une phrare entière : Ἐπευφήμησαν[1], par exemple, signifie : Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre.

Il est gracieux et délicat. Pour charmer l'oreille, les Grecs savent mettre à profit la richesse de leur vocabulaire, la variété des inflexions et des désinences, la multiplicité des temps et des modes, la profusion des suffixes et des préfixes destinées à rendre les nuances les plus communes, les plus petites, avec une naïveté, un charme, une finesse inimitables ; les grandes, avec noblesse, avec cette grâce d'élocution qu'on est convenu de nommer l'*atticisme*.

Mais parmi les qualités de cette langue, la plus éclatante de toutes, c'est l'harmonie.

Ici tous les mots résonnent à l'oreille en même temps qu'ils peignent à l'imagination et parlent à l'esprit ; presque toujours le son exprime l'idée ; c'est merveilleux.

Ainsi, gracieux flexible, harmonieux, tendre, fort, délicat, insinuant, le grec est-il toujours, comme l'a dit le poète,

> Un langage aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines [2].

DIVISIONS ET SUBDIVISIONS.

L'histoire de la littérature grecque peut se diviser en trois grandes périodes. La première, qui comprend les premiers développements de la langue, se résume en la grande figure d'Homère : c'est la période de *formation* ; dans la seconde, qui s'étend de Solon à Alexandre (594-336), le génie grec se déploie dans toute sa magnificence : c'est la période de *perfection* ; la troisième est une époque

---

1 *Iliade*, ch. I, v. 376.
2 V. Dupanloup, l. cit., 183-4, et *Lettres chrétiennes*, t. IV, p. 178.

de *décadence*, et elle va de 336 avant J.-C. aux derniers monuments de la littérature grecque.

La première période se partage en deux époques, dont la première remonte au delà des temps héroïques pour s'arrêter à la guerre de Troie (1270) ; c'est l'âge *divin* ou *mythique* ; la seconde que nous nommerons *héroïque* ou *homérique* s'arrête à la législation de Solon (594).

La période de décadence comprend trois époques, auxquelles les critiques ont donné les noms de Gréco-Alexandrine (334 à 136 av.), Gréco-Romaine (146 av. 306 ap.), et Byzantine (306-1454 [1]).

PÉRIODE DE FORMATION.

I. AGE DIVIN OU MYTHIQUE.

La poésie, à son origine, a été associée à la religion.
J. J. AMPÈRE, *Hist. litt. de la Fr.*, I, 49.

Les premiers poètes de la Grèce se presentent à nous avec un triple caractère ; ils sont à la fois poètes, musiciens et prêtres. Chez eux, ce dernier caractère domine. Entre leurs mains, le harpe ou la lyre n'a qu'une corde, et cette corde vibre toujours en l'honneur de la divinité. Ils parcourent le nord de la Grèce, la Thessalie, la Béotie et la Thrace, répétant partout leur hymne mystique, et, grâce aux douces leçons de l'*homme divin*, la barbarie disparaît peu à peu et fait place à la civilisation.

Les plus célèbres de ces poètes législateurs, musiciens et pontifes sont : Linus de Calcis, fils d'Apollon et de Calliope ; Olen, chef d'une tribu sacerdotale établie à Délos ; Eumolpe, instituteur des grands mystères d'Eleusis ; Orphée et Musée. Des trois premiers il ne reste rien ou à peu près rien.

C'est au quatorzième siècle avant notre ère que l'on fait remonter la naissance de ce fameux ORPHÉE, "dont

---

1 Cette date de 1454 étant donnée par de bons auteurs, nous la laissons subsister. On nous permettra cependant d'observer qu'à cette époque le paganisme était bien mort, et que partant, il ne pouvait plus avoir de littérature.

les accents, suivant la légende, touchaient les animaux féroces et frappaient d'émotion les rochers." Son existence est attestée par les institutions qui lui survécurent, par ces initiations et ces mystères qui, destinés à garantir la pureté de ses doctrines, dégénérèrent plus tard en superstitions et en jongleries. Nous avons sous son nom un recueil d'hymnes religieux, un traité sur l'origine du monde et trois autres poèmes. Si ces compositions ne sont pas, sous leur forme actuelle, l'œuvre d'Orphée, on peut les rapporter à son disciple Onomacrite, ou du moins à l'école orphique en général. C'est à cette conclusion que s'est arrêté le docteur Hermann [1].

Musée, un autre disciple d'Orphée et l'héritier de sa lyre, continua dans la Grèce l'œuvre civilisatrice que son maître avait commencée en Thrace. On lui attribue un recueil d'*Oracles*, une *Théogonie*, des *hymnes* d'initiation, des préceptes de morale, une *Guerre des Titans*, etc.

A côté des poètes, il y avait les aèdes, qui furent jusqu'à la fin de cette période, des chantres d'hymnes sacrés. Dans la Piérie, au pied de l'Olympe, et dans la Béotie, voisine de l'Hélicon, ils étaient groupés en familles ou en écoles ; à Délos et à Delphes, dans le temple consacré à l'Apollon Pythien, ils se réunissaient pour chanter des *péans*, des *hyménées*, des *thrènes*, au son de la flûte, de la phorminx et de la cithare. Un de ces poètes-musiciens, Thamyris, est le lien qui rattache aux anciens aèdes religieux, ceux qu'on peut appeler les aèdes épiques, ces maîtres ou du moins ces précurseurs d'Homère.

II. AGE HEROIQUE OU HOMERIQUE (1270-594).

> Ils chantent encore les dieux,
> ils célèbrent surtout les héros.
> PIERRON.

Jusqu'ici la poésie a été intimement liée à la religion ; c'est elle qui a servi d'expression à ses dogmes. Une ère nouvelle va s'ouvrir devant elle. Au lieu de rester exclu-

1 V. Freppel, *Les Apologistes*, 1ère partie, p. 198.

sivement attachée au sanctuaire, elle veut prendre un plus libre essor. Fille du ciel, elle descend de l'Olympe et veut chanter les passions et les destinées de l'homme comme elle a ci-devant célébré les dieux et dévoilé leurs desseins. Mais le chantre voit décroître son influence ; il ne commande plus aux nations [1].

CYCLES ÉPIQUES [2].

Phémius et Démodocus n'ont plus guère du prêtre d'autrefois que la cithare et la voix harmonieuse. Si nous savons leurs noms, c'est grâce à Homère ; mais, quand même il serait avéré que ces personnages ont été inventés par le poète ionien, "l'existence d'épopées, plus ou moins complètes, ou si l'on veut d'embryons d'épopées, antérieurs aux compositions homériques, et, par conséquent, l'existence d'aèdes épiques antérieurs à Homère, n'en serait pas moins un fait incontestable et valablement acquis à l'histoire [3]."

Les poètes de cette époque accompagnent les rois ou les guerriers. Ils peuvent se comparer à ce que furent les bardes dans la Gaule, les scaldes chez les Scandinaves, ou les troubadours dans les châteaux des princes et des seigneurs du moyen âge. C'étaient des improvisateurs inspirés par chaque circonstance. D'ailleurs, les sujets ne leur faisaient pas défaut. Les événements amenés par les migrations des peuples, les guerres, les révolutions intérieures étaient pour eux des textes inépuisables. De même, l'expédition des Argonautes et les noms brillants de Jason et d'Hercule, de Castor et de Pollux, fils de Tyndare ; de Pélée, père d'Achile ; de Nestor et d'Orphée ; la guerre des sept chefs contre Thèbes, à laquelle se rattachent les catastrophes d'Œdipe et de ses deux fils Etéocle et Polynice ; les Héracléides, et enfin la guerre de Troie qui enrôla une si nombreuse génération de héros : tout cela pouvait

---

1 H. de Riancey, *Hist. du Monde*, t. I, p. 458.

2 Le cycle est un ensemble de poèmes relatifs à un même événement.

3 Pierron, *Litt. grecque*, p. 28.

fournir aux poètes de quoi défrayer vingt épopées. Aussi, quand parut Homère, non seulement les traditions religieuses avaient été fixées ; non seulement le mètre épique était inventé et la langue assouplie et façonnée par un long usage à tous les besoins de la muse : l'art épique existait, sinon l'épopée.

HOMÈRE.

O géant Homère !
Hugo, *Voix intér.*, IX.
Le poète-enfant a pour type Homère.
Hello, *L'Homme*, p. 413.

Ce que l'on sait de la vie du grand poète peut tenir en deux ou trois lignes : Homère, né probablement à Smyrne [1] entre l'an 850 et l'an 1000, visita les principales villes grecques et y chanta ses poèmes. Il eut à souffrir de l'injustice des hommes, devint aveugle dans sa vieillesse, et se vit réduit à mendier dans les villes de l'Hellade, qui marchandaient pour un peu de pain les accents de sa lyre.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont l'œuvre d'Homère. Sans doute les matériaux qui ont servi à leur construction ont été empruntés à de vieilles légendes, chères au peuple grec mais on peut admettre ce fait sans se croire obligés de nier la personnalité du poète, comme l'a fait Vico, ou de reconnaître avec Lachmann, seize Homères ni plus ni moins.

A ceux qui ont voulu voir dans ces deux poèmes deux mosaïques de ballades et autres menus chants d'abord distincts, puis arrangés plus tard, peut-être bien par quelque diascévète du temps de Pisistrate, on a répondu que l'œuvre du génie n'est jamais collective ; que l'harmonie parfaite de l'ensemble, l'unité de l'action, de la pensée et du langage, la peinture soutenue et parfaitement égale des personnages accusent dans les deux œuvres un génie unique et puissant. On a ajouté que les contradictions qui paraissent exister entre certaines parties peuvent s'expli-

---

1 M. Ampère, parlant de Smyrne, s'écrie : "J'atteste ces montagnes, ce ciel, ces flots, c'est ici qu'a dû naître Homère !" *(La Grèce, Rome et Dante*, p. 32.*)*

quer suffisamment par les interpolations postérieures ; que la différence qui existe entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* naît de la différence des sujets et de la distance qui les sépare dans la vie du poète ; enfin, pour abréger, on a posé cette simple mais victorieuse question : Si vous ôtez à Homère l'un ou l'autre poème, ou l'un et l'autre, à qui les donnerez-vous ?

L'*Iliade* et l'*Odyssée* vécurent d'abord dans la mémoire des rhapsodes. Lycurgue en copia les fragments épars, et " diligemment ", dit Plutarque[1] ; Pisistrate les disposa dans l'ordre où ils nous sont parvenus, et Aristarque les divisa en vingt-quatre chants.

L'*Iliade.*—Les premiers vers de l'*Iliade* indiquent le sujet du poème : " Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée, colère qui causa bien des malheurs aux Achéens."

Il s'était passé, pendant le siège de Troie, un événement qui avait fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon, s'est retiré dans son camp : son absence affaiblit l'armée des Grecs et ranime le courage des Troyens, qui sortent de leurs murailles et livrent plusieurs combats, où ils sont presque toujours vainqueurs ; déjà ils portent la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle paraît revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque et lui fait mordre la poussière. Achille, que n'avaient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam le corps de son fils Hector[2].

Deux passions, pas plus : une colère héroïque et une enthousiaste amitié dans le cœur du principal personnage, tels sont les deux pôles autour desquels tourne l'*Iliade*, et le poème tire sa beauté de la simplicité de ce plan. Point de complication d'intrigue, point de tentative pour nous intéresser ou nous tenir en haleine en nous montrant Achille aux prises avec toute sorte de contretemps. Le poète

---

1 *Lycurgue*, § V. trad. d'Amyot.

2 Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, t. I. p. 29.

dédaigne ces subtilités. Il grandit son héros, il met en lui toute sa confiance, il le croit de taille à remplir à lui seul toute une épopée.

Le caractère d'Achille est le triomphe du génie d'Homère. Par ses défauts comme par ses qualités, par sa fougue et son orgueil comme par son courage à défier le destin, Achille est le digne ancêtre des Hellènes qui plus tard, s'illustraient à Marathon et à Salamine ; il est l'idéal " d'une race qui subordonnait la morale à l'art, et la politique aux convenances personnelles [1]." Peu à peu cependant, ce cœur gros de haine, cette âme passionnée va se purifiant ; à la fin, quand Patrocle meurt, ce qu'il y avait de trop humain en elle s'est évanoui, et c'est le héros seul qui reste.

Les caractères des personnages secondaires sont développés avec non moins de perfection. Ce n'est pas seulement par des épithètes que nous les connaissons, nous les voyons agir, nous les entendons parler. Agamemnon, roi des rois, se montre vindicatif, ambitieux, irascible : il préfère à la vie le souverain pouvoir. Ulysse est l'exacte personnification de l'esprit fin et rusé des Grecs ; Nestor, lumière vivante de l'armée, orateur devenu prolixe en vieillissant, vante le passé et se plaît à raconter les exploits du temps jadis. Ajax est impitoyable et farouche ; Diomède intrépide et plus fougueux encore. Priam représente la paternité royale : son cœur se déchire à la vue des souffrances de ses enfants. Hector, époux fidèle, frère généreux, fils dévoué, se montre, de plus, soldat magnanime ; et s'il a pris les armes, c'est pour la défense de la religion, de la famille et de la patrie. Andromaque enfin est le modèle de l'épouse et de la mère. Pendant que le vaillant Hector combat pour Ilion, elle se retire au fond du palais et brode les vêtements de son époux. L'Andromaque d'Homère est plus qu'un caractère, c'est un type.

L'*Odyssée*.—L'*Iliade* est une épopée guerrière et pleine de combats gigantesques : c'est, si l'on veut, le tableau de la vie héroïque des Grecs ; l'*Odyssée* est le tableau de leur

---

1 *Revue britannique*, mars 1875.

vie domestique. Là sont retracés les sentiments, les idées, les mœurs de la famille antique.

Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'Ulysse avait quitté les rivages d'Ilion, et il n'avait pu encore revenir à Ithaque, sa patrie. D'injustes ravisseurs dissipaient ses biens. Ils voulaient contraindre Pénélope, l'épouse désolée, à contracter un second hymen, et déjà le choix ne pouvait plus être différé. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'*Odyssée*. Télémaque, fils d'Ulysse, se rend à Pylos et à Lacédémone, où il intérroge Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Cependant, Ulysse part de l'île de Calypso, et après une navigation pénible, il est jeté sur les rivages des Phéaciens. Antinoüs accorde au naufragé une hospitalité généreuse ; il est charmé de ses récits, le comble de présents et lui donne un navire qui le ramène dans sa patrie. Le héros revoit ses domaines, se fait reconnaître à son fils, et se venge avec lui de leurs ennemis communs.

L'*Odyssée*, dans l'opinion de la plupart des critiques, est inférieure à l'*Iliade*. On y reconnaît, disent-ils, des traces de vieillesse, et Homère s'y montre plus que jamais *babillard outré*. Ses acteurs ne savent prendre une arme, se mettre en marche, à table ni au lit, sans un bout de harangue quelquefois adressée à eux-mêmes, quand ils n'ont à qui parler, et ces beaux diseurs ne sont pas toujours sublimes. On assure encore que Calypso, les vents enfermés dans une outre, les Latophages, les Cyclopes, les Lestrigons, les bœufs du Soleil, la lutte d'Ulysse et d'Irus, la pendaison des douze mauvaises servantes de Pénélope, sont de vrais *Contes de ma mère l'Oie*, en comparaison desquels *Riquet à la Houpe*, *Cendrillon* et *Peau d'Ane* pourraient sembler ingénieux.

Qu'est-ce pourtant que des taches comme celles-là, quand on retrouve partout dans l'*Odyssée* des sentiments délicats, des pensées gracieusement naïves, de charmantes descriptions de la vie des champs, et dans la peinture des personnages, le même art, la même puissance de burin que dans l'*Iliade* ? Ulysse, véritable type de l'Hellène, est plus complet qu'Achille. Tour à tour guerrier, monarque, fils, époux, citoyen, il nous apparaît encore ici comme une

touchante personnification de l'amour paternel. Pénélope, fidèle à la foi conjugale après vingt années d'isolement, est l'un des plus beaux types de femme que l'antiquité païenne ait jamais conçus.

Caractères généraux.—On ne louera jamais trop dans le poète ionien les charmes de la composition et du style. De fait, dès qu'un homme dit ce qu'il doit dire, et tout ce qu'il doit dire, et comme il le doit dire, rien ne manque à son éloquence ; l'art ne franchit pas ces colonnes d'Hercule, et Homère y a touché du premier bond. Sa phrase, toujours simple, a la limpidité du flot, comme elle en a la fluidité. Pleine de feu dans le dialogue, abondante et pompeuse dans la description, elle est d'une harmonieuse douceur dans l'expression des sentiments tendres et affectueux. Le poète sait trouver le terme qui rend l'idée plus sensible et d'un mot il fait un tableau. "Il sait *répandre* la voix divine autour de l'oreille humaine, comme une atmosphère sonore qui résonne encore après que le dieu a cessé de parler. Il peut évoquer Andromaque, et nous la montrer comme son époux la vit pour la dernière fois, frissonnant de tendresse et RIANT DES LARMES[1]."

Cependant, il faut bien l'avouer, tout n'est pas immanquablement divin dans Homère. Bien des endroits faibles, traînants, justifient à l'évidence le célèbre *quandoque dormitat.* On rencontre aussi des descriptions trop détaillées, des répétitions désagréables, des comparaisons trop uniformes. trop accumulées ou dénuées de justesse. De plus, on peut être médiocrement charmé de certaines histoires peu édifiantes. et du spectacle que nous offrent tous ces dieux rapetissés à la taille humaine, qui ont toutes nos passions et toutes nos faiblesses, qui mangent, boivent, se fâchent, s'injurient et se battent à qui mieux mieux.

Si de pareilles fantaisies ne révoltent pas tous les lecteurs invariablement, c'est peut être que Homère a une foi robuste à ses dieux comme à ses héros.

Au demeurant, le caractère distinctif de ce poète, c'est la crédulité et la sincérité de l'enfance. M. Hello, après

1 J. de Maistre, *Soirées*, 2e entret., t. I, p. 119.

le mot que nous citions en tête de cette esquisse, ajoute que "Homère est un enfant immortel."—"Les épithètes homériques, poursuit-il, si choquantes dans toute traduction, s'expliquent par l'âge du poète, par le caractère de l'enfance. Homère regarde beaucoup plus qu'il ne réfléchit. Il regarde son Achille, et comme la légèreté des pieds est une qualité visible, frappante pour l'œil d'un enfant, il associera désormais cette qualité à l'idée d'Achille indissolublement, et Achille sera toujours pour lui *Achille aux pieds légers.* S'il nous le montrait blessé, s'il nous le montrait paralysé, il l'appellerait encore Achille aux pieds légers, comme il nomme Jupiter *sage*, même quand il le montre dupé, moqué, trompé insensé. L'épithète homérique ne provient pas d'une reflexion faite au moment où elle est exprimée. Elle résulte d'une ancienne constatation faite une fois pour toutes, un jour où Achille courait. Homère est le poète de la constation. Il s'émerveille et ne discute pas.... Il a tant de plaisir à regarder le bouclier d'Achille, qu'il s'arrête, sans regarder l'heure, devant cet objet curieux..[1]"

Et que devient, dira-t-on, le "géant" de M. Hugo? Le voici revenir.—Homère est le père de la grande littérature grecque. Epopée, drame, ode, éloquence, histoire : il a tout fécondé du souffle de son génie. Jamais dans l'antiquité païenne, aucune voix n'a parlé avec plus d'éloquence cette langue universelle des passions qui ne vieillit pas. Jamais poète n'a eu plus d'influence sur l'art, les idées, les mœurs, l'avenir de sa nation. Ce goût délicat et pur qui maintint toujours les Grecs dans un sage milieu entre les extravagances fantastiques de l'Orient et la raison trop froide, trop positive des autres nations de l'Occident, c'est Homère le premier qui l'avait inspiré. "Sa parole excita dans le cœur des Hellènes un vif amour de la patrie, un grand respect pour l'unité nationale, et un véritable enthousiasme pour la valeur. Elle créa les beaux-arts en leur traçant des modèles à reproduire : le Jupiter de Phidias n'était que le Jupiter de l'*Iliade* exprimé par le mar-

---

1 Hello, *L'homme*, p. 813.

bre. Tout l'avenir de la Grèce se trouva pour ainsi dire en germe dans la poésie d'Homère. En consacrant la généalogie des héros, ce poète fonda le principe de la noblesse des races ; en chantant les jeux de la lice, il donna du prix à la vigueur physique et à la force morale ; en célébrant les braves, il prépara les journées de Marathon et d'Arbelles [1]."

Il serait intéressant de rechercher dans les littératures des autres nations, tant anciennes que modernes, les traces de l'influence exercée par la poésie homérique. Contentons-nous de dire, après la comte de Maistre, que, au commencement de ce siècle, il existait déjà trente mille tra ductions d'Homère [2]. C'est prouver par un chiffre, et cette preuve en vaut d'autres, que le poète d'un petit coin du monde est devenu le poète de l'humanité, et que tous les siècles ont reconnu en lui un "géant."

POÉSIE DIDACTIQUE. HÉSIODE.

Hésiode, né peut-être avant, peut-être après Homère, peut-être dans le même siècle que lui, qui le sait ?—vécut en Béotie, dans la petite ville d'Ascra, au pied de l'Hélicon.

Ce que l'on sait bien, c'est qu'il eut un frère nommé Persès qui lui suscita des ennuis de toute sorte. Tandis que le poète trouvait ses délices à l'étude de la sagesse, son frère se livrait sans retenue aux passions intempérantes de la jeunesse, et il eut bientôt dissipé la part qui lui revenait de l'héritage paternel. Il intenta un procès à son aîné, eut recours à mille chicanes pour extorquer la part de biens qui ne lui était pas échue, et réussit même à corrompre les juges.

C'est à cette occasion que Hésiode composa son poème des *Travaux et des Jours.* Il y exhorte Persès au travail, à la justice, à la religion envers les dieux ; il lui donne des règles relatives à l'économie, aux moyens d'augmenter

---

1 Drioux, *Litt gr.*, p. 18.
2 *Lettres et opusc.*, t. I, p. 52

sa fortune : c'est l'objet de la première partie. Le ton général du style trahit une certaine amertume. Le poète, en s'adressant à son frère, devient acerbe, acrimonieux, sarcastique même. On sent que le souvenir des injustices subies est encore vivant, et lui a laissé au cœur de poignantes angoisses.—Dans la seconde partie, qui paraît plus récente, le poète donne à son frère divers conseils sur l'agriculture et sur la navigation. Il y joint une série de préceptes et de maximes qui se rapportent aux différentes situations de la vie. Le tout se termine par l'énumération des jours favorables et défavorables.

Cette composition d'un genre indécis rappelle, dans l'épisode de Prométhée et des cinq âges du monde, la majesté de l'épopée ; elle renferme, dans les réprimandes adressées aux rois et à Persès, les germes de la poésie ïambique et de la satire ; mais ce qui domine, c'est la morale. La nécessité des œuvres, le travail, l'observation de la justice : tel est le sommaire de l'enseignement d'Hésiode [1].

La *Théogonie* est un poème sans art et sans invention, une froide énumération de noms propres, un catalogue des divinités reconnues en ce temps-là. Mais c'est aussi un monument instructif de la philosophie religieuse de l'antiquité. Ici, comme dans le poème des *Travaux et des jours*, notre poète se montre le continuateur direct de l'école sacerdotale qui l'avait précédé, et son Jupiter est presque le vrai Dieu.

Hésiode n'est pas un artiste, c'est un moraliste. Il n'a ni la fécondité d'Homère, ni sa puissance de création, ni l'harmonie de son style. Quintilien lui donne la palme dans le genre tempéré.

POÉSIE ÉLÉGIAGIQUE

L'exemple d'Homère suscita un grand nombre de poètes. Les uns se firent les imitateurs ou même les continuateurs de l'*Iliade*, sans approcher toutefois de la

---

Gonnet, *Lettres chrétiennes*, No 14, pp. 192 et 205.

perfection de leur modèle ; les autres essayèrent, et avec plus de succès, d'ouvrir de nouvelles voies à la poésie. Alors naquirent ou se développèrent, l'ode guerrière et l'ode érotique, la poésie ïambique ou satirique, le dithyrambe. Tous ces poèmes, et beaucoup d'autres de nature infiniment diverse, entraient, chez les Grecs, dans le genre élégiaque. Ils appelaient *élégie* toute pièce de vers où le pentamètre alternait avec l'hexamètre.

La plupart des poètes qui parurent au huitième et au septième siècle, et qui furent tous célèbres dans l'antiquité, ne nous sont parvenus qu'avec leurs noms et les éloges des anciens.

Parmi ceux dont il nous reste quelques fragments, le premier qui se présente est ARCHILOQUE (VIIIe s.). Son génie le plaçait au premier rang des poètes, mais les impudences de sa vie, la violence de ses satires et la licence effrénée de ses écrits le rendirent odieux et méprisable. Il l'est encore.

ALCMAN (VIIe s.), le père de la poésie érotique, fut le poète favori de Sparte. " Ses chansons licencieuses faisaient les délices des Spartiates et l'éducation littéraire de leurs enfants, ce qui prouve peu éloquemment l'austérité fameuse et les vertus si vantées de la république de Lycurgue.

" ALCÉE, son contemporain, chantait bravement l'éclat des armes, après avoir laissé son bouclier sur le champ de bataille. Plus brave aux orgies et aux débauches, il a laissé de sa corruption de courts mais dégoûtants trophées [1]."

A ce point de vue, les fragments qui nous restent de SAPHO de Mytilène (née 612) ne valent guère mieux. Nous admettrons avec tout le monde qu'il ne faut pas confondre cette Sapho avec son homonyme d'Erésus, mais nous ne voyons pas bien ce qu'elle y gagne. Il y a, de fait, dans les cent soixante vers que nous avons sous son nom, tout ce qu'il faut pour autoriser des conjectures fâcheuses, d'abord sur le ton général des pièces perdues, ensuite sur

---

1 *Opinion publique*, 20 août 1874.

la vie de la célèbre poétesse. En tout cas, on a beau décorer du nom d'*amour* ce qu'elle chante, et trouver dans sa manière tous les caractère de la "vraie poésie lyrique [1]," nous ne voyons en tout cela que l'infamie décrite en vers simplement élégants.

TYRTÉE est peut-être, avec Callinus, le seul poète de cette époque qui n'ait point déshonoré son génie. Général des Spartiates dans la seconde guerre de Messénie (681), ses odes guerrières enflammaient le courage des soldats :

> Tyrtæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit [2].

S'il n'a pas l'enthousiasme de Judith ou de Débora, son émotion contenue est du moins forte et vraie. Le fragment qu'il a laissé nous offre l'image fidèle de la braboure des enfants de Sparte, bravoure un peu rude, mais ferme, sans exaltation excessive et sans faiblesse.

Comme Tyrtée, CALLINUS d'Ephèse trouva pour chanter les combats de patriotiques accents, et les quelques vers que nous avons de lui ne manquent pas d'élévation morale.

Scolie.—Cette époque vit encore naître le scolie, petit poème au mètre irrégulier dont les strophes étaient chantées dans les festins, et successivement, par les convives. Les plus anciens scolies remontent à TERPANDRE d'Antissa (né 670). Ce poète ajouta trois cordes à la lyre, qui auparavant n'en avait que quatre, et fixa par des notes le chant qui convenait aux poésies d'Homère.

PÉRIODE DE PERFECTION.

DE SOLON A ALEXANDRE, 594 A 336 AVANT.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Le peuple athénien a été le plus merveilleux des peu-

---

1 P. Chasles, *Etudes sur l'antiquité*, p. 284.

2 Horat, *Ad Pisones*, v. 402.

ples du monde. Eschine l'a dit, et nul n'y contredira [1]. Pendant les deux siècles qui s'écoulèrent entre Pisistrate et Alexandre, ils multiplièrent en tout genre les prodiges. Dans les étroites limites du pays qu'elle habitait, une population de deux ou trois cent mille hommes libres produisit plus de talents illustres que n'en a produit tout le reste de l'Europe ancienne. Si l'on nous demandait une preuve, nous rappellerions que la Grèce peut revendiquer à elle seule près des trois quarts des seize cents ouvrages intacts ou mutilés que nous a légués l'antiquité païenne.

Cette fécondité s'explique.

Au milieu des luttes même les plus sanglantes, les Grecs gardaient toujours le culte du vrai et du beau comme une sorte de religion patriotique. La guerre du Péloponèse, une des périodes les plus agitées de leurs annales, fut en même temps l'une des plus glorieuses pour eux dans les arts et dans les lettres. Nul revers ne les décourageait de la passion du beau, et quand le sombre Lysandre vint les humilier au nom de leurs ennemis vainqueurs, ils purent fièrement lui montrer les merveilles de l'Acropole entreprises et achevées au milieu des horreurs même de la guerre, et faire fléchir des rivalités implacables devant le prestige tout puissant de leur génie.

Cette séduction a vaincu bien d'autres adversaires ; après avoir subjugué les Macédoniens et les Romains, elle dure encore avec ce qui reste de leurs chefs-d'œuvre, et elle perpétue l'autorité des traditions grecques chez les peuples qui couvrent la meilleure partie du monde civilisé.

Disons-le cependant, si puissante et si légitime que soit notre admiration, elle ne peut faire oublier ni les vices qu'a nourris l'élégante civilisation des Grecs, ni les cruautés que se permit leur ambition à l'égard des autres Hellènes, leurs frères par le sang, et qui honoraient, eux aussi, le nom grec par leur courage et leur dévouement pour la patrie, comme par leur amour des sciences et des arts. Plus humains que les autres peuples du monde ancien

1 V. le chapitre des orateurs attiques, épigraphe.

envers leurs esclaves, ils avaient élevé un autel, à la compassion, et pourtant, tout près de cet autel, ils immolaient *mille* citoyens de Lesbos coupables du seul crime d'avoir voulu défendre contre eux leur indépendance nationale. En remuant la lie de la corruption profonde qu'il reproche à ses compatriotes, Démosthène nous rappelle que depuis longtemps, cette corruption salissait quelques-unes des plus belles œuvres de leurs poètes. Auprès de Socrate et de Sophocle, on se rappelle malgré soi les impudences d'Aristophane.

Ainsi tous ces dons que les Grecs avaient reçus pour charmer et pour instruire, ils en abusèrent pour corrompre et pour égarer. Et en même temps commença la décadence. Leur grandeur s'écroula parce qu'elle ne servait plus qu'à leur égoïsme : elle s'écroula par leurs fautes plus encore que sous les coups des ennemis. Ce fut une sorte de suicide [1].

POÉSIE.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui. (Horat., *Ad Pisones*, v. 323.)

I. Poésie gnomique et poèmes philosophiques. II. Fable. III. Elégie proprement dite. IV. Poésie lyrique. V. Poésie dramatique.

I. POÉSIE GNOMIQUE.

Au temps de Solon, les préceptes moraux que les aèdes de la première époque et les poètes de la seconde mêlaient dans le tissu complexe de leurs chants, se dégagent pour former un genre spécial qu'on appelle la *poésie gnomique*.

Solon lui-même (640-559), voulant unir le myrte du poète aux palmes imposantes de l'homme d'Etat, s'exerça dans ce genre de composition. Le fameux législateur, dit Plutarque, dans Amyot, " n'usa de la poésie, au commencement, que par manière de passe-temps, quand il était de

---

1 V. *Le Correspondant* du 25 février 1868, p. 339 ; article de M. Egger ; et *Lettres chrétiennes*, No. 11, janvier 1882, p. 174.

loisir ; mais depuis il y composa plusieurs graves propos de la philosophie.. ; et si en a qui veulent encore dire qu'il essaya de mettre ses ordonnances et ses loix en vers et en récitent le commencement qui en estoit tel :

Premièrement je prie à Jupiter
Roy de la terre et du ciel, de prester
Bonne fortune à mes loix avec gloire
Telle que point n'en meure la mémoire 1."

Nous avons sous le nom de Théognis de Mégare (550) douze cents sentences plus ou moins authentiques, où l'on recommande la piété religieuse et filiale, ainsi que la prudence dans le choix des amis.

Les *Vers dorés* de Pythagore ont été recueillis par Empédocle, l'un de ses disciples. C'est un abrégé de morale excellent par le style comme par les idées.

POÈMES PHILOSOPHIQUES

Les grands philosophes précurseurs de Socrate, au lieu de versifier des sentences isolées, firent servir la poésie à l'exposition de leurs systèmes.

Xénophane de Colophon (617-517) et son disciple, Parménide d'Elée (535-456), mirent en vers leurs brillantes hypothèses sur le système de la nature. Ils furent surpassés par Empédocle d'Agrigente (né 420), dont le poème sur la *Nature* a inspiré Lucrèce. De ce poète et de Parménide, il nous reste quelques fragments.

II. FABLE

Nous trouvons dans Hésiode la première fable grecque, celle du *Rossignol et de l'Epervier*. Tous les poètes les plus anciens nous en offrent aussi des exemples.

Mais le fabuliste dont le nom s'est pour ainsi dire identifié avec l'apologue chez les Grecs, c'est Esope (m. 560). Esope traçait des leçons d'une main si légère que

1 Vie de Solon, § V, tome II de la traduction.

l'orgueil n'en était point blessé. On le voyait timide, parce qu'il était laid, esclave et malheureux ; toutefois, il sentait profondément la nécessité de présenter à l'humeur ombrageuse des hommes le miroir impalpable de leurs défauts, en leur épargnant l'affront d'un reproche trop direct. Ses fables, qu'elles aient été écrites par lui-même, ou qu'elles soient, dans leur rédaction dernière, l'œuvre de ses admirateurs, sont des modèles de style rapide et simple. Recueillies pour la premières fois par Démétrius de Phalère (345-283 av.), elles furent remaniées et mises en vers choriambiques par Babrius, poète qui vivait sous le règne d'Alexandre Sévère. Ce dernier recueil, comme on sait, a été découvert en 1842 dans un couvent du mont Athos. L'helléniste Boissonade ayant donné ses soins à la publication du manuscrit, le livre est devenu classique.

III. ELÉGIE PROPREMENT DITE

Simonide de Céos (559-468) chanta les dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les règnes de Cambyse et de Darius, les triomphes des athlètes. Son grand triomphe fut l'élégie. Personne en effet, chez les Grecs, n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir. Les plaintes de Danaé, exposée avec son fils sur une nacelle à la merci des flots, passent à bon droit pour un modèle de pathétique.

IV. POÉSIE LYRIQUE

Alcman, Archiloque, Alcée et Sapho trouvèrent au iècle de Périclès d'illustres continuateurs. La Grèce, nivrée de ses triomphes et fière de sa liberté, célébra à envi la puissance des dieux, les exploits des guerriers et es athlètes, les douceurs d'une vie molle et voluptueuse.

Au premier abord, il semblerait que les Grecs ont gnoré toujours cette mélancolie, cette sentimentalité rêveu- dont notre siècle en particulier, s'est montré si fier. hez eux, c'est la force, la jeunesse, ce que Lucrèce appelle *ovitas florida mundi*. On vit dehors, au milieu des gym-

nases, des fêtes, des assemblées populaires, des armées ; on n'a pas le loisir de s'arracher aux divertissements extérieurs ; le ciel est serein, il n'y a pas d'âmes *maladives* [1].

Or, la réalité répond-elle ici à l'apparence ? Non certes. "L'homme a pleuré, nous dit-on, pleuré amèrement sur l'Acropole d'Athènes comme sur les collines de la ville éternelle [2]." Encore que la poésie grecque, dans sa partie extérieure, soit toujours sereine et pleine de vigueur, on y découvre cependant, et sans trop chercher, des vers où se dévoile la préoccupation poignante de la destinée, des réflexions chagrines provoquées par le spectacle habituel du monde. Au reste, on l'a dit aussi avant nous, tous les poètes de la Grèce ont été tristes ; chez eux, si le visage rit, le cœur souffre.

Qu'il nous suffise d'indiquer sommairement ce caractère. Observons cependant que si nous l'avons noté, ce n'est pas pour relever d'autant la poésie grecque. La mélancolie n'est pas indispensable à la poésie, et à la voir, en nos temps surtout, si peu chrétienne, on souhaiterait qu'elle n'y entrât jamais.

Stésichore, né à Himera, en Sicile, vivait sous Phalaris, tyran d'Agrigente, vers l'an 570 av. J.-C. Sa *Destruction de Troie*, son *Orestiade* et ses hymnes aujourd'hui presque entièrement perdus, chantaient, sous la forme lyrique, les dieux, les guerres fameuses, les héros du passé.

---

1 "On ne restait guère chez soi ; l'on sortait aussitôt le soleil levé. Etait-ce jour d'assemblée, on montait au Pnyx. Sinon, après avoir fait un tour au marché pour acheter ses provisions, le commerçant et le journalier allaient à leur travail, les gens de loisir couraient après les nouvelles, et, pour les commenter, formaient sur la voie publique des groupes bruyants, semblables à ceux qui, dans la moderne Athènes, barrent si souvent le chemin aux voitures, là où se croisent les rues d'Eole et d'Hermès. La séance quotidienne du sénat attirait les politiques ; mais parfois une barrière en bois, tirée devant la porte du Tholos, indiquait que ce corps siégeait *en comité secret*. C'était alors vers les tribunaux que l'on se dirigeait ; on avait appris devant lequel d'entre eux se plaiderait, ce jour-là, le procès le plus intéressant, et la salle était bien vite remplie. Le suprême plaisir, c'était d'écouter quelque discussion entre orateurs de talent, quelque belle plaidoirie ; quand l'assemblée et les tribunaux chômaient, on se rabattait sur la conversation. Comme le Vulteius Ménas d'Horace, les uns s'asseyaient sous l'auvent de quelque barbier,

......vacua tonsoris in umbra ;

d'autres se promenaient en bavardant sous les portiques ou dans les cours et les allées des gymnases. On ne rentrait guère chez soi que pour y prendre ses repas, pour s'y reposer à l'heure de la sieste et pendant la nuit." *(Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1873.)

2 *Soury, Théories naturalistes de l'antiquité.*

ANACRÉON n'a pas cette allure martiale. C'est comme l'a dit V. Hugo, un

......poète aux ondes érotiques [1].

Né à Céos en Ionie vers l'an 560, il passa sa vie dans une orgie continuelle, chanta jusqu'à la vieillesse, sans jamais paraître fatigué, les petits plaisirs, le vin, la volupté, et mourut étranglé par un pepin de raisin. C'est à peine si l'on trouve, parmi les fragments qui nous restent de lui, quelques inspirations honnêtes et décentes. On a beaucoup vanté les grâces de son style, et il ne faut pas s'en étonner. Il est de mode chez certains littérateurs d'exalter le mérite avec d'autant plus d'entrain que ce mérite se cache sous des turpitudes plus révoltantes.

Cela dit, arrivons au plus célèbre des lyriques grecs.

PINDARE (552-442).

Monte decurrens velut amnis......
Horace, *Ode* II, liv. IV

" Comme un torrent qui se précipite de la montagne, lorsque, grossi par les orages, il a franchi ses rives accoutumées, le divin Pindare, de sa source profonde, jaillit et s'élance avec majesté."

Ainsi parle Horace, et sans doute il était bon juge. Mais on ne comprendrait pas bien chez lui une telle admiration, si l'on ne se rappellait que la plus grande partie des œuvres du poète thébain a péri pour nous. Nous n'avons plus que ses *Odes triomphales*, c'est-à-dire ce qu'il y avait de moins sincère et de moins intime dans son œuvre. L'inspiration poétique ne vient pas à telle heure donnée, et d'ordinaire, ce n'est pas dans des pièces de commande, ni dans des poésies payées, qu'elle se montre la plus vive, ou la plus vraie.

D'ailleurs, Pindare avait à lutter ici contre un obstacle invincible, la sécheresse ou plutôt la nullité des sujets. Il ne sagissait pas en effet pour lui, comme pour les poètes hébreux, de chanter des hymnes inspirés par le sentiment

---

1 *Chants du Crépuscule*, XIX.

religieux, ou par le spectacle des merveilles divines. Les luttes du pugilat, des courses de chars, les assauts du disque : voilà les seuls sujets sur lesquels avait à s'exercer le génie du poète, sujets sans importance et complètement isolés des grands intérêts de la Grèce ; sujets qui, par eux-mêmes, n'offraient à la poésie aucun de ces vastes tableaux qui la fécondent et la colorent ; sujets enfin dont le spectacle pouvait être émouvant la première fois qu'on en était témoin, mais dont les impressions, à force d'être répétées, devenaient vagues ensuite, et, tout en continuant de flatter le cœur, cessaient de le soulever jusqu'à la hauteur de l'inspiration lyrique.

Ainsi réduit à des thèmes doublement stériles et par la pauvreté de leur nature, et par leur constante uniformité, que fait Pindare? Il crée des épisodes, il se jette dans des écarts ; et tel est ordinairement le malheur de ses déviations, qu'il se perd dans les voies détournées où sa fougue l'emporte ; si bien qu'au milieu des idées et des images accessoires dont il s'environne, il oublie la pensée qui devait cependant le dominer seule, je veux dire celle de son héros [1].

Gardons-nous pourtant de lui en savoir mauvais gré. Il est vrai que souvent il ne sait plus comment revenir à ce héros, tant il en est loin ; mais quelle poésie était possible sans ces digressions et ces détours? Le poète sentait bien que des triomphes à la course ou au pugilat n'étaient pas par eux-mêmes des sujets dignes de son génie. Aussi, quand il s'égare, ce n'est pas pour paraître enthousiaste ou inspiré ; c'est comme il l'a dit lui-même, pour "étancher cette soif de poésie" qui le brûle [2] ; c'est parce que son idéal est infiniment audessus de ce qu'il voit ; parce qu'il sent vivement et profondément ; parce que c'est lui tout le premier qu'il veut enivrer de ses mélodies.

Comme celles de David, les poésies de Pindare étaient composées pour être accompagnées de musique, et il n'est pas étonnant qu'une partie de leur charme ait disparu

---

1 Plantier, *Poètes bibliques*, t. I, pp. 237, 239.

2 *Pythique* IX, v. 179.

pour nous. Ce ne sont plus, il est vrai, que "des espèces de cadavres [1]," et pourtant, telles que nous les avons, avec leurs grandes images, leurs métaphores hardies, leurs magnifiques sentences sur la toute-puissance de la divinité et la misérable grandeur des hommes [2], elles nous séduisent encore, au moins à certaines heures, et à les étudier, on comprend que l'antiquité ait pu regarder leur auteur comme le roi des lyriques.

Après lui, il faut citer Bacchylide de Céos, dont les écrits se recommandent par la richesse de la diction ; Timothée de Milet, Asclépiade et plusieurs femmes célèbres : Erinne, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille. Quoique moissonnée à la fleur de l'âge, Erinne avait eu le temps de composer un recueil de poésies qui a immortalisé son nom. Il n'en reste rien. Corinne de Thèbes eut la gloire de vaincre Pindare dans cinq combats poétiques.

A toute cette poésie, et même à celle de Pindare, des auteurs ont préféré les *Chœurs* des grandes tragédies. Ils y ont vu la vraie poésie nationale et religieuse de la Grèce. Eschyle, disent-ils, est avant tout un poète lyrique : les *Perses* sont un chant de victoire, *Agamemnon*, un hymne triomphal et un chant funèbre. Dans les chœurs de son *Œdipe à Colone*, Sophocle chante sa patrie avec tous les élans de l'enthousiasme vrai ; Euripide, moins hardi, a dans ses vers une harmonie exquise, et son *Hippolyte* touche souvent au sublime.

V. POÉSIE DRAMATIQUE. TRAGÉDIE.

Le drame grec est né du culte du Dionysos ou Bacchus. On sait l'histoire du bouc. Une troupe de chanteurs barbouillés de lie ou de vermillon, de blanc ou de noir, menant avec eux l'autel et la victime, se rendaient en procession au lieu désigné. Un personnage couvert d'une robe *couleur safran*, portant sur l'épaule une peau de chèvre *noire*, et couronné de lierre, représentait le dieu. Il

1 J. de Maistre, *Soirées*, t. II, p. 54.

2 "Créature d'un jour, qu'est-ce que l'être, qu'est-ce que le néant ? Homme, tu n'es que le rêve d'une ombre." *Pythique* VIII, v. 35.

y avait sacrifice, puis festin, κῶμος et réjouissance. Autant les chants étaient lamentables avant le repas sacré, autant ils étaient joyeux après.

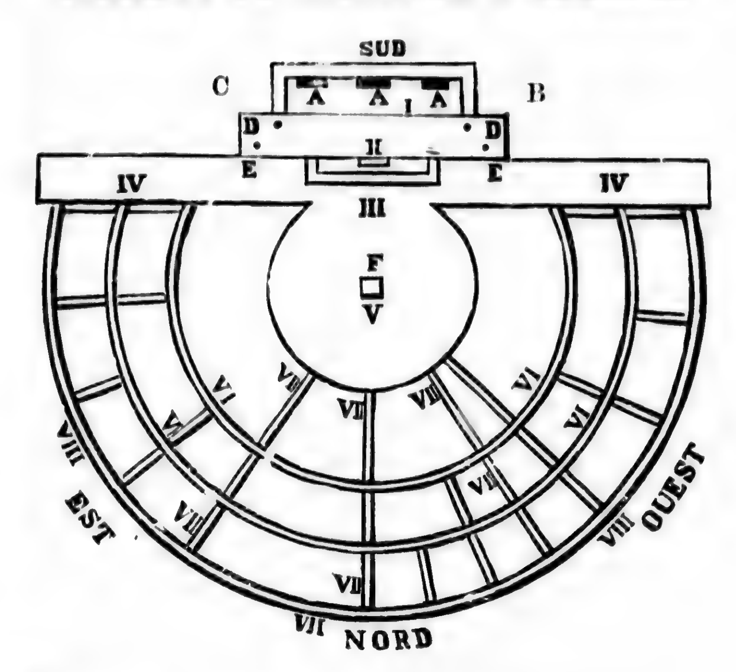
La célébration des Dionysiaques suivit les progrès de la civilisation. Peu à peu les compagnons du dieu se débarbouillèrent ; puis ils devinrent des musiciens, des ïambistes, des dithyrambistes, des comédiens, des *artistes de Dionysos*, et la pompe de Bacchus alla toujours croissant de luxe et de splendeur.

La tragédie prit naissance dans la partie de la cérémonie qui précédait le sacrifice. Elle naquit du dithyrambe, sans cependant le supprimer. Sous l'empire de l'émulation, l'art du chant se perfectionna, le poème et sa mise en musique se compliquèrent. Des poètes et des musiciens spéciaux consacrèrent leurs talents à la gloire de Bacchus, cherchant à gagner le prix par des innovations heureuses.

THESPIS le premier sépara les chants du chœur par un récitatif confié à un seul acteur masqué et costumé. Puis cet acteur changea de costume et représenta successivement plusieurs personnages ; mais il restait toujours seul en scène. Les pièces de PHRYNICHUS, le prédécesseur et le contemporain d'Eschyle, ne s'écartèrent point de cet usage. Eschyle fit paraître pour la première fois deux acteurs dialoguant. Primitivement, l'acteur de Thespis ne parlait pas d'autre chose que des aventures du dieu ; les premières pièces d'Eschyle eurent aussi son culte pour sujet. Mais bientôt, une foule d'autres personnages parurent sur la scène, et avec eux d'autres motifs.

La MISE EN SCÈNE se perfectionna comme le reste. On éleva des théâtres en bois, puis en pierre, et, en 500 avant J. C., la tragédie se jouait dans l'hercos de Dionysos, théâtre immense construit à Athènes sur le versant méridional de l'Acropole.

THÉATRE DE DIONYSOS A ATHÈNES



I. Scène, *σκηνή*, décorations.
II. Proscenium, *λογεῖον*.
III. Marches, joueurs de flûte.
IV. Parodes.
V. Orchestre, (chœur).
VI. Couloirs.
VII. Escaliers.
VIII. Colonnade.

A. Portes.
B. Côté de la ville.
C. Côté de l'étranger
D. Coulisses mobiles.
D. à D. Rideau.
E. Hyposcenium, mur faisant face à l'orchestre.
F. Thymélé, autel de Bacchus.

Ce théâtre, long de six cents pieds environ, pouvait contenir plus de trente mille spectateurs. Autour de l'édifice régnait un portique, et l'intérieur, élevé en amphithéâtre, avait trois rangées de gradins. Des escaliers (vii) et des couloirs (vi) assuraient la circulation. Sur les premiers gradins se plaçaient les magistrats, les généraux, les

sénateurs, les prêtres ; sur les seconds, les jeunes gens ; on laissait les troisièmes au reste du peuple. Des sièges d'honneur étaient réservés aux grandes dames et aux citoyens les plus illustres. En face était la scène ; elle comprenait l'orchestre, le *proscenium* ou scène proprement dite, et la partie affectée aux décorations et aux machines.

Les *choreutes*, dont le nombre s'élevait de quinze à soixante, suivant la magnificence de la représentation, entraient par les *Parodes* (IV), et exécutaient autour de la *Thymélé* (F) l'*emmélie*, danse tragique, ou la *cordace*, danse comique. Bientôt ces dances et les autres furent remplacées par des allées et venues symétriques. Vis-à-vis, sur les marches (III) qui conduisaient à la scène, se rangeaient les *ombres* et les joueurs de flûte. Les acteurs se tenaient sur le *proscenium*, appelé par les Grecs *λογεῖον*, *lieu où l'on parle.* Là était le rideau (D à D) et les coulisses mobiles. Au fond de la scène se trouvaient trois portes (— — —) : celle du milieu, réservée au rôle principal, les deux autres, aux acteurs secondaires. On savait qu'un personnage venait de la ville ou de l'étranger, selon qu'il se présentait par le côté de droite (B) ou par le côté de gauche (C).

L'immensité de la scène permettait aux décorateurs non seulement d'imiter la nature, mais encore de la transporter sur le théâtre, d'y faire voir, comme au temps d'Euripide, le jour et la nuit, la plaine, les montagnes, les forêts, la mer et les vagues agitées, les grottes, les abîmes, les antres souterrains, l'enfer et ses feux, les nuages, les éclairs, les tonnerres, et au-dessus de tout cela, les dieux suspendus en l'air dans leur gloire.

ACTEURS.—Une semblable scène exigeait des personnages extraordinaires. Les acteurs chaussaient des cothurnes très élevés, portaient sur leurs épaules un masque, dont la conformation les grandissait encore ; prolongeaient leurs bras au moyen de gantelets ; s'entouraient, pour se grossir, de coussins ou d'étoffes repliées, et fortifiaient leur voix en plaçant des lames d'airain ou d'acier sur la bouche du masque[1]. C'était, dit l'auteur inconnu de l'opuscule

---

1 Un peu plus tard, on distribua des vases de bronze entre les sièges. Ces vases, par la réflexion, rendaient la voix des acteurs plus sonore. (H. C. Guilhe, *Périodes de la litt. et des arts*, p. 2[illegible]5.)

sur la *Danse*, un spectacle affreux que de voir ces personnages d'une grandeur gigantesque, ouvrant la bouche d'une manière effroyable comme pour avaler les spectateurs [1] !

Les costumes ne différaient entre eux que par leur plus ou moins de richesse. Les rois, ceints du diadème et appuyés sur un sceptre, étaient vêtus de longues robes de pourpre souvent brodées d'or. Les héros, couverts d'une peau de lion ou de tigre, portaient les armes qui leur étaient attribuées par la tradition : massue, lance, arc ou épée.

Les premiers rôles étaient tirés au sort par l'archonte. Pour paraître sur la scène, même dans le chœur, il fallait avoir le titre de citoyen. Les hommes seuls montaient sur le théâtre, le masque pouvant donner à chaque personnage la figure que réclamait son rôle.

De même que le chœur chantait des morceaux lyriques, les personnages du dialogue, et cela est aujourd'hui bien démontré, avaient une déclamation notée, à peu près semblable à notre récitatif moderne. Cette mélopée était accompagnée de la flûte.

Le chœur. — C'est dans le chœur que se déployaient toutes les ressources de la poésie et de la musique. Soit que le poète fût en même temps musicien, soit qu'il associât à son œuvre un homme de l'art, l'élément lyrique, représenté par le chœur, était une des parties les plus essentielles de la tragédie. Les Grecs étaient particulièrement sensibles à la justesse du chant et, au témoignage de Denys d'Halicarnasse, on vit souvent l'auditoire tout entier éclater en murmures, s'il arrivait à un chanteur d'aller contre la mesure ou de donner une note fausse [2].

C'est aussi dans le chœur que la poésie étalait de préférence toutes ses séductions. Là elle célèbre la puissance des dieux, leur bonté, leur sagesse ; elle pleure avec ceux qui pleurent, elle chante avec les heureux ; sa voix s'élève

---

1 Il faudrait pourtant, avant de trouver ridicule cette mise en scène, se reporter aux conditions dans lesquelles elle se produisait. On doit se rappeler que le théâtre était immense et ouvert, que la scène était éloignée du public par l'orchestre, qu'il fallait se faire voir et entendre de loin......

2 *Traité de l'arrangement des mots.*

pour louer la vertu et flétrir le vice, pour déplorer les tristesses de l'heure présente, ou pour annoncer les joies de l'avenir. Et, il est bon de le noter, jamais cette poésie ne dégénère, comme dans les opéras modernes, en une plate et insignifiante versification.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

La tragédie grecque avait été précédée par l'épopée, et elle trouva dans l'épopée la matière de ses compositions et ses premières règles. Les tragiques n'eurent rien à imaginer, ni en sujets, ni en art, ni en religion, la Grèce leur fournissant tout, son épopée homérique, ses héros, ses dieux, son histoire politique. Las catastrophes des maisons royales, c'étaient les histoires locales de la Grèce. Œdipe, Thésée, Ménélas : autant de noms qui rappelaient les anciens rois de la contrée. En un mot, la tragédie grecque n'est que l'histoire religieuse du pays et des hommes du pays ; et de même qu'elle séduisait les Grecs en flattant leur sentiment national, de même elle nous charme encore parce qu'elle est vraie, et dans la peinture des caractères, et dans les détails de mœurs.

Tout le drame se déroulait sous les yeux du chœur dont les chants remplissaient les intervalles de l'action. Que les Grecs n'aient ni connu ni observé la fameuse règle des trois unités, c'est possible, et pour quelques-uns même tout à fait certain[1]. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à peu d'exceptions près, l'action était toujours *une* et que la présence constante du chœur ne contribuait pas médiocrement à faire ressortir l'unité et la simplicité du drame.

Les Grecs ignoraient presque complètement ce qu'on a depuis appelé les effets de théâtre. Au lieu de rechercher, comme tant de poètes de nos jours, des péripéties dramatiques, ils faisaient des développements en quelque sorte calmes et contemplatifs, et concentraient tous leurs efforts sur l'expression des sentiments et la peinture de la passion.

---

1. V. G. de Cassagnac, *Etudes littéraires*, pp. 224 ss.

Cette passion, c'est tour à tour la vengeance, l'ambition, la piété filiale ou fraternelle ; c'est rarement, très rarement l'amour. "Chose curieuse, dit Saint-Marc Girardin, plus le poète est ancien, moins l'amour domine dans ses tragédies. Il n'y en a pas dans le vieil Eschyle. Il lui semblait que ce sentiment était indigne de figurer dans le drame et dans la poésie. Sophocle déroge à peine à cette règle sévère dans *Antigone* et les *Trachiniennes*[1]." Quant à Euripide, il est sans doute moins austère, mais on ne saurait trouver dans aucune de ses pièces ce que nous nommons une intrigue amoureuse. M. Granier de Cassagnac a expliqué pourquoi les anciens n'ont pas pu aborder ce sujet, et comment ils n'ont pas dû l'aborder[2].

A défaut de ce "grand ressort" (c'est le mot consacré), quelle puissance de séduction n'a pas sous d'autres points de vue la tragédie grecque ! Par le tableau de redoutables catastrophes elle se plaît à exciter la terreur et la pitié, elle sait produire l'effroi et pleurer, et faire pleurer.

Ici d'ailleurs, plus encore que chez les poètes lyriques, nous retrouvons cette mélancolie méditative, cette tristesse profonde que n'avaient pu dissiper ni un ciel d'azur, ni une vie tout extérieure et pleine d'enchantements. Euripide, Sophocle et surtout Eschyle, dont "l'âme est comme vêtue de deuil," ont d'énergiques sentences sur les rigueurs de la fortune et la fragilité de nos espérances. Pour eux "la vie ressemble au néant, et l'homme le plus heureux n'a que l'apparence du bonheur[3] ;" ils proclament "cette vaine impuissance, pareille à un rêve, dont est frappée l'aveugle race des humains[4] ;" ils mêlent leurs "gémissements" à ceux de "l'oiseau plaintif messager de Jupiter[5]," ou bien encore aux "doux accents de l'alcyon, qui, sur les bords de la mer, chante sa lamentable destinée[6]." Et tous ces

---

1 *Cours de Littérature dramatique*, t. II, pp. 325, 226.

2 *Etudes litt.* (1852), pp. 178 ss.

3 *Œdipe roi*, vers 1173. Homère avait déjà dit : "Il n'est pas d'être plus misérable que l'homme, de tous ceux qui respirent et se meuvent sur la terre." *Iliade*, ch. XVII, v. 446.

4 Eschyle, *Prométhée*, v. 546.

5 *Electre* de Sophocle, v. 143.

6 Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 1089.

aveux nous permettent de conclure que la civilisation païenne, même dans ses plus beaux jours de gloire, était impuissante à combler tous les désirs, à satisfaire toutes les aspirations du cœur humain. Le christianisme seul pouvait guérir les maux que les sages du monde déclaraient sans remède.

Malgré la longueur de ces préliminaires, qu'on nous permette d'ajouter encore une considération.

Nous disions tout à l'heure que la Grèce avait tout fourni au théâtre athénien. Nous disions la vérité mais non pas toute la vérité. La Bible—oui, la Bible elle-même,—lui a fourni beaucoup aussi, et nous osons dire après d'autres, qu'elle est, sous un point de vue, la SOURCE DES PRINCIPALES TRAGÉDIES GRECQUES.

A bien examiner les grandes traditions païennes, on voit qu'elles ont leur origine dans le *Pentateuque.*

Les Grecs en effet, purent facilement prendre connaissance des livres saints. Leurs poètes, leurs philosophes allaient s'instruire chez les Egyptiens et les Chaldéens, qui eux mêmes étudiaient les livres de Moïse ; en outre, de nombreux esclaves de race juive servaient dans les diverses contrées de la Grèce ; en outre encore, les Phéniciens voisins de la Syrie et de la Palestine, parlant la langue des Juifs et connaissant leurs livres, étaient par leur commerce en rapport avec presque toutes les nations du monde, et principalement avec la Grèce. Il y a d'autres preuves, mais celles-ci peuvent suffire. Au reste, la ressemblance des fables anciennes avec les récits bibliques est à peu près avouée par les écrivains de toutes les nuances.

Ainsi, l'histoire d'Abraham a été travestie par la fable d'Œdipe.—Abraham, Sara et leur fils Isaac ; Laïus, Jocaste et leur fils Œdipe.—Abraham signifie *père élevé d'une multitude*, et Sara, *odorante.*—Laïus signifie *peuple, multitude*, et Jocaste, *belle violette*, fleur très odorante.

Abraham vient dans la terre de Chanaan, pays voisin de la Phénicie ; Laïus sort de la Phénicie, pays voisin de Chanaan.—Abraham, obéissant aux ordres de Dieu, va

sacrifier son fils Isaac ; Laïus, pour éviter l'accomplissement des oracles, veut faire périr son fils Œdipe.—La principale richesse d'Abraham, consiste en troupeaux ; la principale richesse de Laïus consiste également en troupeaux. — Dieu promet à Abraham de lui donner un fils ; l'oracle d'Apollon fait à Laïus la même promesse.—Sara ne croit pas à la parole du Seigneur ; Jocaste ne croit pas à l'oracle.—C'est avec un glaive que doit être immolé Isaac ; c'est avec un glaive que les pieds d'Œdipe sont percés.—Isaac lié au bois du sacrifice, va être immolé sur le mont Moriah, mais un ange arrête le bras d'Abraham ; Œdipe doit périr lié à un arbre sur le mont Cithéron, quand un berger de Corinthe, un messager, ἄγγελος vient le sauver.

De même, la fable d'Œdipe et de ses fils jumeaux, Etéocle et Polynice, est calquée sur l'histoire d'Esaü et de Jacob.—Isaac, fils d'Abraham et de Sara. Œdipe, fils de Laïus et de Jocaste.—Esaü et Jacob, fils d'Isaac ; Etéocle et Polynice, fils d'Œdipe.—Œdipe signifie : *qui a les pieds enflés* ; Jacob signifie *talons*, et par métaphore, *pieds, tes pieds*.—Isaac quitte sa patrie à cause de la famine ; Œdipe, pour éviter les malheurs prédits à sa famille, s'exile de Corinthe.—Œdipe, comme Isaac, possède un grand nombre de serviteurs et de nombreux troupeaux.—Isaac aveugle se plaît à toucher ses enfants ; Œdipe, qui, dans l'exès de sa douleur, s'est crevé les yeux, aime à toucher de ses mains ses enfants.—Esaü signifie *homme fait* ; Etéocle, *qui est à la fleur de l'âge, homme fait*.—Esaü, l'aîné, disait souvent en lui-même : Je tuerai mon frère Jacob ; Etéocle, l'aîné, s'écrie également plein de fureur : Je tuerai Polynice.—Jacob, tendrement aimé de Rebecca sa mère, se soustrait à la colère d'Esaü en se réfugiant chez Laban, et il épouse une de ses filles. Polynice, aussi tendrement aimé par sa mère, s'enfuit chez Adraste pour échapper aux coups d'Etéocle, et il épouse une de ses filles.—Laban signifie *blanchi par l'âge, arrivé à la vieillesse* ; Adraste signifie *qui ne peut rien fair , faible, sans forces*.—Lia signifie *fatiguée, qui se repose*, et Rachel, *brebis, offrande agréable à Dieu* : Lia et Rachel, filles de Laban. Argie signifie *repos*,

et Déiphile *qui aime Dieu* : Argie et Déiphile, filles d'Adraste [1].

Il serait à propos d'étendre encore cette étude au *Prométhée* d'Eschyle. Là en effet, que de merveilleux échos de la Bible ! Qu'il suffise de dire que des critiques de nos jours, inspirés peut-être par la pensée de Tertullien, qui songeait à la croix devant le Caucase, ont vu dans cette tragédie la *passion du Christ*, et senti l'existence d'un grand mystère derrière le voile de cette œuvre immense. Prométhée prévaricateur a été comme Adam frappé par la justice divine. Le terre est maudite pour lui, et il s'est retiré sur la cime désolée du Caucase. Cependant Prométhée ne voit pas seulement dans l'avenir tomber des larmes. Comme Adam, il sait par révélation, et il attend une époque joyeuse, un *libérateur* qui ne sera pas un homme, et qui ne doit venir qu'après bien des siècles. Ces siècles écoulés, une *vierge* d'Inachus, touchée par une main divine, deviendra mère, et enfantera un fils qui détrônera Jupiter. Et ce Fort trouvera une flamme plus puissante que la foudre, une voix plus retentissante que le tonnerre ; il prendra sur lui les maux de l'humanité, et l'humanité sera sauvée [2].

Or ces rapprochements ne peuvent être l'effet du hasard — le hasard n'est jamais orthodoxe sur une longue échelle. Ils prouvent que les récits de la Bible ont servi de texte aux fictions mythologiques. *Etsi in mundo loquelæ dissimiles,* disait Tertullien, *virtus Traditionis una.* Le langage peut varier, il n'y a qu'une tradition.

---

1 V. *Annales de philosophie chrétienne*, tome XXXIX de la collection, pp. 409-427.

2 V. *Annales de philosophie*, tome XVIII, pp. 73, 184 ss., 325 ss., et tome XIX, 165 ss. ; mieux encore le *Promothée* même.

3 Voy Filleul, *Histoire du siècle de Périclès*, tome I. — P. F. T*** *Histoire de la littérature grecque*. — Chassang, *Revue contemporaine*, 15 juin 1867. — Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*. — Pierron, *Littérature grecque*, chap. XVII. — G. de Cassagnac, *Etudes littéraires* (1862). Saint-Marc Girardin, *Littérature dramatique*, tome II. — Nisard, *Poètes latins de la décadence*, t. I, pp. 106, 114 ; autres ouvrages cités ci-dessus.

ESCHYLE (525-446).

Et docuit magnumque loqui....
Horat., *Ad Pis.*, v. 280.

Eschyle d'Eleusis, grand citoyen, soldat intrépide, combattit pour la défense de la Grèce à Marathon, à Salamine et à Platée. A l'ardeur du patriotisme il joignait les inspirations du génie, et ce sera son honneur d'avoir dévoué toutes les puissances de ce génie aux intérêts d'Athènes, en faisant de ses œuvres dramatiques une école où le courage national allait se retremper.

On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : " L'épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux [1]." Pour lui, rien ne vaut le passé, les traditions reculées ; et c'est là qu'il va prendre ses sujets. Ses héros, il les peint sous des formes gigantesques : ce sont des hommes un peu rudes parfois, mais énergiques et fiers, qui aimeraient mieux être écrasés par la foudre que de commettre une bassesse. On ne les voit jamais s'attendrir ; ils sont d'une virginité farouche, et ils craindraient de se rabaisser en donnant prise chez eux au sentiment que l'on sait.

Les plans d'Eschyle sont d'une extrême simplicité, Négligeant, ou ne connaissant pas assez l'art de nouer ou de dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des accidents imprévus, quelquefois il n'intéresse que par le récit des faits et par la vivacité du dialogue, d'autres fois, par la force du style ou par la terreur du spectacle. Le chœur chez lui ne se borne pas à chanter : il fait partie du tout ; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous ; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps de sa durée.

Quant au style, il a ici et là une grâce un peu primitive. Inégal, morcelé, plein de métaphores et d'images exagérées, les couleurs n'en sont pas fondues et l'ensemble manque de continuité. Ces défauts peuvent offusquer les délicats d'aujourd'hui, mais au temps d'Eschyle même, il

---

1 *Les Sept contre Thèbes*, v. 506.

paraît qu'on ne se lassait pas de cette poésie jeune et puissante, de cette grandeur singulière mêlée de naïveté et de sauvagerie, si bien adaptée du reste aux héros des âges antéhistoriques, qu'elle donnait un caractère d'étrange vérité à tant de personnages invraisemblables.

Des quatre-vingts tragédies qu'Eschyle avait composées, il nous reste : *Prométhée enchaîné*, *les Sept devant Thèbes*, *les Perses*, *les Suppliantes*, *Agamemnon*, *les Choéphores* et *les Euménides*.

La première nous offre, dans une suite de brûlants dialogues et de situations profondément dramatiques, le spectacle grandiose de l'homme déchu par son orgueil. C'est, si l'on veut, le jeu désordonné d'un écrivain sans lois et d'une imagination sans frein ; c'est peut-être un drame qui devient monstrueux à force d'être gigantesque dans les personnages qui l'accomplissent, mais quel intérêt puissant n'offre-t-il pas, si on le considère comme interprète des anciennes traditions religieuses ! que de choses mystérieuses n'y peut-on pas trouver, et dignes en tout point de l'attention du philosophe ! (Voir page 56).

Les trois dernières pièces forment une trilogie appelée *Orestie*. Dans *Agamemnon*, le poète met en scène le crime ; dans les *Choéphores*, la vengeance, dans les *Euménides*, l'expiation. Ces trois tragédies ont entre elles un lien indissoluble, et c'est de suite qu'il les faut lire, comme jadis elles étaient représentées. L'une amène l'autre, et la prépare, et l'explique. Prises à part, aucune d'elles n'est un tout complet, et qui satisfasse véritablement l'esprit ; dans l'ensemble, elles forment une des plus grandes œuvres poétiques de l'antiquité.

On a dit et redit de toutes les manières que la fatalité est le personnage principal des drames d'Eschyle. M. Filleul a voulu prouver qu'il y avait là quelque erreur. D'après lui, cette fameuse Ἀνάγκη qui domine toutes les pièces du plus grand des tragiques grecs, n'est pas la *fatalité*, l'aveugle destin, mais la *nécessité* provenant d'un fait antérieur. Atrée a tué les enfants de Thyeste : il y a nécessité qu'Atrée et sa race périssent. Et ainsi du reste [1].

---

1 *Siècle de Périclès*, t. I, p. 212.

Ce qui est certain, c'est qu'Eschyle croit en une puissance éternelle [1], Dieu vengeur et rémunérateur, qui " veille sur les justes," et " dont les châtiments sont pour les hommes des leçons ; " c'est, de plus, que sa morale est souvent admirable : " Mortel, dit-il, écoute moi, respecte l'autel de la justice " .. ; " Accordez-moi, ô dieux, un cœur chaste et des mains pures " ... " Vénérons la puissance divine et ne déifions pas notre intelligence, car la raison est débile, aveugle devant les conseils de Dieu [2]."

SOPHOCLE.

Du temps de Sophocle, la tragédie était une grande leçon. — L'abbé A. Bayle, *La Perle d'Antioche*, p. 34.

Sophocle, pontife et général, collègue de Périclès et de Thucydide, défendit sa patrie pendant la guerre, l'administra pendant la paix, l'édifia comme chef de la religion, l'illustra comme poète.

Né à Colone, bourg voisin d'Athènes, l'an 493 ou 495, une éducation brillante avait développé ses heureuses dispositions. A seize ans, il jouait de la lyre en perfection ; à vingt ans, il faisait représenter sa première tragédie ; à vingt-huit ans, il concourait avec Eschyle et réunissait la pluralité des suffrages ; dans la suite, il fut encore vingt fois vainqueur et ne descendit jamais au troisième rang.

Euripide se tourmentait de ces triomphes : il les eût voulus pour lui-même, et ne pouvait se résoudre à les pardonner. Sophocle cependant, se montra généreux. Quand il apprit la mort de son rival, il parut en habit de deuil sur le théâtre, mêla sa douleur à celle des Athéniens, et ordonna aux acteurs, qui jouaient en ce moment une de ses pièces, d'ôter leurs couronnes.

Cette magnanimité toute chrétienne avait sa source dans l'élévation et la beauté du caractère. Sophocle, pas

---

1 *Prométhée*, v. 518.

2 *Prométhée*, v. 555, 544.—Voy. *Annales de philosophie*, t. XVIII, p. 187 ; Plantier, *loc. cit.* t. I, p. 146 ; Barthélemy. *Voyage d'Anacharsis*, t. III, page 77 ; Villeul, *loc. cit.*, t. I, p. 220 ; Pierron, *Litt. gr.*, p. 273.

plus que tous les grands hommes de l'antiquité, ne fut exempt de faiblesses; il eut même des vices honteux, mais il y avait, disent les biographes, tant d'aménité dans ses mœurs, tant de modestie dans ses paroles et sa conduite, qu'on le chérissait partout, et cette admiration générale dura jusqu'à la fin de sa vie (405).

A cette âme naturellement forte et sensible, il fallait des âmes également fortes, sensibles, et par là même intéressantes; des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies. Aussi les héros de Sophocle sont-ils à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre. Comme ils sont au-dessus de nous sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la faiblesse dans leurs infortunes, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

Sophocle eut mieux qu'Eschyle la science de son art. L'intérêt dramatique complété par l'adjonction de la pitié à la terreur, une stricte vraisemblance dans le développement de l'action, le chœur réduit à de justes limites, une riche variété d'incidents, un dialogue animé et parfaitement conduit, la plus pure diction attique, certaine retenue dans l'emploi des ressorts les plus puissants, mille délicatesses du tact le plus sûr et du goût le plus épuré, une connaissance profonde du cœur humain : telle est la perfection de Sophocle. C'est l'artiste par excellence, l'artiste habile entre tous à préparer l'effet qu'il veut produire.

Comme Eschyle, il avait composé un grand nombre de pièces. Quelques-unes seulement nous sont parvenues : *Ajax furieux, les Trachiniennes,* ou la *Mort d'Hercule, Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone, Electre* et *Philoctète.* Les cinq dernières sont les chefs-d'œuvre de la tragédie antique.

L'*Ajax* est une composition très simple, quoique pleine de passion et de vie; on dirait qu'elle tend à consoler les grands persécutés d'Athènes. La *Mort d'Hercule,* pièce moins forte, renferme des beautés de détail. *Antigone,* ou dévouement de cette fille d'Œdipe pour son frère Polynice,

avertit les hommes de ne pas lutter contre le destin. *Philoctète*, la plus pathétique de toutes ces pièces, insinue de mieux traiter les malheureux, et respire les sentiments d'un âge chevaleresque. *Electre*, ou vengeance de la mort d'Agamemnon par le double meurtre de Clytemnestre et d'Egisthe, nous présente le désir de la vengeance tempéré par l'amour fraternel. *Œdipe roi*, " l'une des plus belles tragédies du monde [1]," nous peint les crimes involontaires d'Œdipe ; c'est aussi le tableau des malheurs où la curiosité, l'orgueil, l'emportement et la violence précipitent des hommes d'ailleurs doués de belles qualités. *Œdipe à Colone*, ou l'expiation des crimes par le malheur, est un hymne magnifique en l'honneur d'Athènes, où les plus pures idées morales sont exprimées dans un langage maintes fois sublime.

Dans toutes ces pièces, il y a sans doute bien des passages qu'un poète chrétien ne signerait pas ; mais on le sent, Sophocle veut partout inspirer des sentiments nobles et religieux. Au reste ses idées sur la Divinité sont très élevées, et la pensée de Dieu remplit toutes ses tragédies. Il nous montre l'homme grand dans sa nature, libre dans sa volonté, admirable dans ses rapports avec la Divinité dont il est le vassal, mais le vassal aimé. Sa morale repose sur les principes de la plus haute sagesse. " Nul parmi les Grecs n'a reçu une révélation plus étonnante de la chasteté ; on ne le voit jamais s'amollir dans la peinture des égarements de l'âme, et quand il nous touche, il ne surprend pas nos sens, il n'intéresse aucune de nos faiblesses [1]."

EURIPIDE (480-407).

La lyre d'Orphée est muette pour lui.

**

Eschyle avait peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; En-

---

1 D. Cortès, *Œuvres*, t. I, p. 292.

1 Ch. Lenormant, cité par P. F. T., *Litt. grecque*. Voir aussi Nisard, *Poèt latins de la décadence*, t. I, p. 112 ; *Anacharsis*, t. III, p. 85 ; Broeckaert, *Hist. de la litt.*, p. 51 ; Pierron p. 282, 289 : Artaud, *Litt. grecque*, dans l'*Encyclopédie* Rénier.

ripide les peignit tels qu'il sont. Le premier avait cherché la terreur, le second, la pitié ; le poète de Salamine, qui était loin de leur élévation magnanime et de leur sage composition, visa au pathétique. Or, pour y parvenir, il eut recours à des moyens qui ne furent pas nobles ; il subordonna le caractère à la passion, donna aux dieux et aux héros le langage des passions vulgaires ; en étudiant le vrai, il tomba dans le commun, et peignit les hommes ignoblement vicieux et agissant par de vils motifs. Evoquant des mystères qu'on devrait toujours laisser dans l'ombre, il revêtit de couleurs enchanteresses tout ce qu'il y a de vil et de honteux dans l'homme, et il énerva les âmes. Son exemple fit dévier la tragédie de l'unique voie où elle pouvait être utile. Après lui, la troupe des imitateurs étala sans vergogne les forfaits, les bassesses et l'impiété des héros : le théâtre devint un école de corruption.

Tout en amollissant ainsi la tragédie, Euripide se proposait très sérieusement d'y donner des leçons de sagesse. Pour cela il multipliait les sentences et les réflexions, hérissait le dialogue de longues discussions philosophiques, insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, voulant inspirer par là l'amour du devoir de la vertu. On a eu raison de le surnommer le *philosophe de la scène*. Malheureusement, son argumentation sèche et raffinée, ses grandes phrases de rhétorique, ses tirades savantes refroidissent l'intérêt de ses drames ; elles nous semblent à tout le moins des hors-d'œuvre toutes les fois que nous n'y trouvons pas de la fatuité et de l'ennui.

La postérité n'a vu qu'une innovation malheureuse dans cette philosophie du théâtre telle que comprise par Euripide. Mais ce qu'elle a toujours loué, et ce qu'elle louera à jamais, c'est la beauté du style. Il peut y avoir çà et là excès de luxe et de parures, une mollesse un peu efféminée, des bizarreries, des trivialités même ; il y a toujours assez de puissance, de grâce et d'harmonie pour charmer et subjuger.

Il nous reste du poète de Salamine dix-huit tragédies. Plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre, presque complètement exempts des défauts habituels d'Euripide, et où brillent dans tout leur éclat les qualités qui lui sont pro-

pres. Ainsi *Médée* et les *Troyennes* ; ainsi surtout, *Hécube* et les deux *Iphigénies*. Bien que le souffle lyrique ne vienne presque jamais les embraser, et que la vie héroïque prenne ici quelque chose des teintes de la vie commune, ces belles compositions n'ont pas beaucoup à envier aux plus rares merveilles du théâtre antique. Qu'y a-t-il par exemple, dans Eschyle ou dans Sophocle, de plus beau de plus touchant que ces scènes où nous voyons Iphigénie, d'abord demandant grâce de la vie parce qu'il est si doux à son âge de voir la lumière et de goûter les joies du foyer, puis cédant à l'ordre des dieux, et courant à cette mort tout à l'heure si redoutée, l'embrassant avec joie, avec orgueil, parce qu'elle prépare l'affranchissement et la gloire de la Grèce ? M. Gésuzez l'a dit avec raison : " Cette Iphigénie sera toujours un modèle achevé de pureté et d'héroïsme, et le poète qui a créé une si noble figure sera toujours un des maîtres de la scène [1]."

***

Ainsi, trois grands génies ont passé sur le théâtre grec. Eux disparus, si la tragédie ne meurt pas tout à fait, mieux vaudrait qu'elle mourût. Après ce rapide développement, elle est comme épuisée. Du reste, à l'époque marquée par la mort d'Euripide et de Sophocle, les mœurs publiques et privées d'Athènes étaient bien dégénérées. Une réaction s'opéra peu à peu dans les croyances et dans les cœurs ; de jour en jour s'affaiblit le souvenir des temps héroïques, âme de la tragédie grecque ; le sentiment fondamental de toute belle composition dramatique, la naïveté, la piété, l'instinct vital du bien, n'eut plus d'asile, et les passions anarchiques, s'ajoutant à la corruption des mœurs, portèrent à l'art les derniers coups. Melpomène,—pardonnez-nous ce souvenir mythologique,—Melpomène se couvrit la face d'un voile.

COMEDIE.

(ANCIENNE, MOYENNE ET NOUVELLE.)

La comédie a-t-elle pris naissance, comme la tragédie,

1 *Notice sur J. Racine.*

dans les fêtes de Bacchus ? — Bon nombre d'auteurs l'affirment, et il ne se trompent pas absolument. On peut toutefois la faire remonter plus haut, et en voir l'origine dans les *σκῶμματα*, qu'on retrouve dans la plupart des anciens mystères. La *σκῶμμα* est comme une contre-partie de la confession. La confession est l'aveu des fautes faites par le pécheur lui-même ; le *σκῶμμα* est le reproche, la raillerie qui lui en est faite publiquement afin qu'il s'en corrige. Il jouait un rôle important dans les Eleusinies [1].

Le *κῶμος*, nous l'avons vu, était le festin qui suivait le sacrifice à Dionysos ; c'était aussi le groupe des convives qui en sortaient en chantant. *Κωμῳδια* c'était le chant du *κῶμος*. Les chanteurs, montés sur des chariots, menaient leur carnaval religieux à travers les villages, s'accablant les uns les autres de *σκῶμματα* et n'épargnant pas les assistants.

Leur chanson satirique, l'*iambe*, se transforma comme le chant du bouc : des récitatifs prononcés par des masques grotesques se glissèrent entre ses strophes. Les tragiques avait mis en scène les héros dont jadis ils racontaient l'histoire, les comiques jouèrent les personnages qu'ils voulaient railler. La comédie fut créée.

Au commencement du cinquième siècle, elle laissa la campagne et vint s'établir à Athènes. Elle y fut, sous une forme fantastique, la caricature de la vie publique des Athéniens, une répétition des scènes de la rue et de l'Agora. Cynique dans ses plaisanteries, elle attaquait sans détour comme sans mesure, les poètes, les généraux, les gens à la mode, les magistrats, le peuple, et tout le monde applaudissait quand même.

Une loi portée par les trente tyrans mit un frein à cette licence. La comédie fut forcée de déguiser ses attaques sous le voile de l'allégorie. Plus tard, les grands ne s'accommodant plus de cet adoucissement, la loi intervint de nouveau, et la muse comique, exclue de la politique, fut réduite à chercher dans la vie privée des sujets nouveaux.

---

1 Voy. Filleul, *Siècle de Périclès*, t. I. p. 215 ; et Villemain, *Moyen âge* t. II, p. 215.

Elle s'attacha dès lors à la satire générale des travers et des passions des hommes. Ces transformations marquent trois époques distinctes, connues sous les noms de *comédie ancienne*, *comédie moyenne* et *comédie nouvelle.*

I. COMÉDIE ANCIENNE.

....un composé d'ordures, de mensonges,
de grâce et de vérité......

**

Les premiers essais de la comédie grecque remontent à SUSARION de Mégare (580), dont il nous reste quatre vers, tout juste. CRATÈS, en Grèce, EPICHARME, en Sicile (407), donnèrent ensuite à ce genre une forme plus régulière. Le dernier aimait surtout à plaisanter sur les dieux et les héros. Vinrent ensuite EUPOLIS, CRATINUS, PHÉRÉCRATE et enfin Aristophane, le prince de la comédie ancienne (Ve. s. av.).

ARISTOPHANE est de ceux qu'on a coutume d'épargner. On parle " d'imagination créatrice," de " flots d'harmonie [1]," de " verge magique," de " verve inépuisable," et l'on se tait, ou à peu près, sur l'effrayante immoralité de son théâtre. La vérité est que, en définitive, ses pièces n'ont eu d'autre effet que d'avilir davantage les mœurs, de détruire les idées saintes, d'abaisser les caractères ; que, sur les onze qui nous en restent, il en est à peine deux, au dire de Dacier lui-même, *Plutus* et *les Nuées*, que la bienséance permette de traduire en langue vulgaire ; enfin qu'Aristophane était un affreux libertin, dont la verve, comme la vertu du vieux Caton, puisait ses inspirations dans le vin.

Soyons juste cependant. De cette fange où sa muse se complaît, le poète sait quelquefois s'élever dans des régions plus pures. La poésie des chœurs et des parabases en particulier, a souvent de grands élans lyriques : elle plane au-dessus des nuages. D'ailleurs, le trait est toujours vif et piquant, la plaisanterie généralement fine, le dialogue plein de chaleur et de vérité.

[1] Prévost-Paradol, *Politique et littérature*, 2e série, p. 133.

Parmi ces comédies, les *Nuées* appartiennent à la philosophie, les *Grenouilles*, à la critique, les autres à la politique.

Les *Chevaliers* et les *Harangueuses* sont une satire de la démagogie ; la *Paix* tourne en ridicule Bacchus, Hercule et Jupiter ; les *Guêpes* raillent la manie de juger qui faisait d'Athènes un tribunal en permanence ; les *Oiseaux* sont dirigés contre les poètes, les astronomes et les gens de police. Dans les *Nuées*, Aristophane livre à la risée publique les sophistes et Socrate en particulier ; dans le *Plutus*, il prend à partie les avares et les hommes corrompus. En somme, il parle vertu un peu partout ; et le seul mal est que, en l'entendant, on se représente malgré soi, tel ou tel de ces peintres bambocheurs qui se mêlent de faire des tableaux d'église.

II. COMÉDIE MOYENNE ET COMÉDIE NOUVELLE

La comédie moyenne fut une transaction entre l'ancienne liberté et l'esclavage absolu. On ne nomma plus les personnages, mais on y fit allusion. L'obscénité y triompha. Afin de rémédier un peu au mal, on imagina de mettre dans la bouche des acteurs des sentences morales étrangères à l'action.

Antiphane de Rhodes, l'un des premiers auteurs en ce genre nouveau, eut une fécondité prodigieuse. Ses pièces, dont il ne nous est rien parvenu, se comptaient par centaines. Egalement fécond, Alexis, surnommé le Gracieux, a laissé quelques fragments.

Dans l'ordre des temps, la comédie nouvelle se rapporte à la période Gréco-Alexandrine. Pour ne pas démembrer inutilement notre travail, disons de suite un mot sur Ménandre, son principal représentant.

Ménandre (342-292) est regardé comme l'inventeur de la comédie de caractère. Prenant pour cadre de ses pièces les aventures ordinaires de la vie, il fit éclater dans leur vérité naïve et profonde les sentiments et les travers du cœur humain. Il y a, dans les courts fragments que

nous avons de lui, des choses vraiment belles, et vraisemblablement Plutarque avait raison de préférer la manière de Ménandre à celle d'Aristophane. C'est sur la foi de son témoignage et des éloges de toute l'antiquité que Boileau a écrit :

> Le comédie apprit à rire sans aigreur,
> Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
> Et plut innocemment dans les vers de Ménandre [1].

PROSE

Chateaubriand a dit : " Les hommes chantent d'abord, ils écrivent ensuite [2]."

Dans sa généralité, cette remarque peut n'être pas rigoureusement exacte, mais elle s'applique fort bien aux Grecs. C'est par des chants magnifiques que fut bercée l'enfance de ce peuple. Quelques inscriptions, des textes de traités de paix, des décrets politiques, des articles de loi, tels sont, ou peu s'en faut, les seuls monuments de la prose grecque, du neuvième au sixième siècle.

" Jusqu'alors la poésie, embrassant l'universalité de la vie sociale, avait rempli le triple office de l'histoire, de la philosophie et de la religion. Soit qu'il s'agît de transmettre les souvenirs du passé aux générations à venir, soit qu'on voulût conserver le dépôt des connaissances acquises ou les préceptes de la sagesse pratique, soit enfin que l'on enseignât les croyances religieuses, on employait le rythme et le langage mesuré des vers, pour les graver plus profondément dans la mémoire. Désormais la séparation va s'opérer ; chaque genre sera cultivé distinctement, et deviendra l'objet d'une étude spéciale. Le développement des relations sociales, joint à la connaissance de l'écriture, qui se répandit dans la Grèce avec l'introduction du papyrus égyptien, amenèrent l'emploi usuel de la prose. Chaque genre de poésie se dédoubla en quelque sorte : ainsi de la poésie épique sortit l'histoire ; la philosophie spéculative sortit de

---

1 *Art poétique*, chant III, v. 350

2 *Etud. historiques* (1861), p. 6

la poésie gnomique, sous laquelle on résumait les préceptes de la sagesse pratique et l'expérience de la vie [1]."

HISTOIRE.

De l'histoire, l'antiquité semble
faire un poème ou un roman.
LAURENTIE.

Les anciens avaient conçu l'histoire autrement que nous : ils la considéraient comme un art et la confondaient presque avec l'éloquence : *Nihil magis oratorium quam historia*, disait Cicéron. Aussi, toujours préoccupés du soin de la forme, les historiens de l'antiquité cherchent-ils trop souvent à intéresser et à plaire, au dépens même de la vérité. Ils veulent plutôt enseigner que raconter ; ils s'attachent à la peinture des événements plus volontiers qu'à l'exposition de leur enchaînement et de leurs causes, au caractère des hommes plutôt qu'à l'état des sociétés où ils s'agitent ; et quand ils nous donnent quelques-uns de ces détails instructifs dont nous sommes si avides, ce n'est qu'en passant et presque à leur insu. Pour eux, l'art prime toujours la science.

Quant aux historiens grecs, en particulier, peu leur importait la vérité matérielle. " Pourvu qu'il y eût un fait vrai ou faux à raconter, que ce fait offrît un grand spectacle ou une leçon de morale et de politique, cela leur suffisait. Délivrés de ces immenses lectures sous lesquelles l'imagination et la mémoire sont également écrasées aujourd'hui, ils avaient peu de documents à consulter ; leurs citations ne sont presque rien, et quand ils renvoient à une autorité, c'est presque toujours sans indication précise. Hérodote se contente de dire dans son premier livre, *Clio*, qu'il écrit d'après les historiens de Perse et de Phénicie ; dans son second livre, *Euterpe*, il parle d'après les prêtres égyptiens *qui lui ont lu* leurs annales. Il reproduit un vers de l'*Iliade*, un passage de l'*Odyssée*, un fragment

---

1 Artaud, dans l'*Encyclopédie moderne*, art. *Grèce*.

d'Eschyle : il ne faut pas plus d'autorités à Hérodote, ni ses auditeurs des jeux olympiques. Thucydide n'a pas une seule citation ; il mentionne seulement quelques chants populaires[1]."

On comprend par là pourquoi les historiens grecs n'ont pas pu obtenir crédit même chez eux. Ils étaient admirés comme artistes, comme littérateurs, mais les sages doutaient de leur science et de leur véracité. Aristote ne voyait en eux que de beaux narrateurs, et Platon, parlant de leurs histoires généalogiques, disait "qu'elles diffèrent peu de contes d'enfants[2]."

HÉRODOTE (HALICARNASSE, 484-407), THUCYDIDE (471-v. 395), XÉNOPHON.

Les plus célèbres précurseurs d'Hérodote furent Cadmus de Milet, Hécatée, Hellanicus de Mitylène et Xanthus de Lydie. Suivant les critiques anciens, ces vieux auteurs écrivaient un peu sans façon, et s'occupaient peu de lier leurs récits entre eux, aimant mieux les diviser par nations ou par villes, et les publiant ainsi séparément.

Hérodote sut le premier renfermer dans un cadre unique la géographie, la chronologie et le tableau des événements. C'est pour cela qu'on l'a surnommé le *Père de l'Histoire.* Observons toutefois en passant que ce titre conviendrait mieux à Moïse, qui, mille ans auparavant, avait déjà légué au monde une œuvre historique incomparable.

L'*Histoire des Guerres médiques* est le tableau de la grande lutte de l'Europe contre l'Asie, de l'Occident contre l'Orient. Ami des voyages, Hérodote avait parcouru toutes les contrées connues de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ; pendant toute la première moitié de sa vie, il avait recueilli des matériaux, et, plus tard, dans son exil volontaire de Samos, il les réunit, les anima de son souffle, et les embellit.

---

1 Chateaubriand, *Etud. historiques*, p. 4, préface.

2 V. Aristote, *Politique*, V, 10, et Platon, *Dialog. métaphys.*, trad. Schwalbé, p. 487.

Son ouvrage est conçu à la façon d'un drame : une faute commence, un désastre termine. Ce drame se compose d'une suite attrayante d'incidents, rattachés, comme autant d'épisodes, à une action unique, dont la défaite de Xerxès est le dénouement. Tout est vivant dans ces tableaux, tout y est en action. Ça et là des discours, des dialogues, des descriptions variées, des récits charmants : toutes choses qui plaisaient fort aux Grecs ; partout, une grâce naïve, une douce éloquence, la fécondité, l'abandon, la simplicité du conteur.

Hérodote juge les événements en théologien, comme d'autres après lui les jugeront en politiques et en philosophes. Tandis qu'Euripide et les sophistes s'apprêtent à faire sans pitié le procès de l'Olympe, il conserve une piété tendre et pleine de candeur, et toutes les traditions religieuses ont des droits acquis à son respect.

Les traditions bibliques sont de ce nombre. Hérodote les connaît : il nous fait assister à une suite de variations sur le thème hébraïque. Il parle des revers de l'armée de Sennachérib et de la rétrogradation du soleil sous Ezéchias ; " Darius élu par l'adresse d'un écuyer, c'est le triomphe de Mardochée travesti ; la Vasthi biblique devient la première femme du monarque ; les cinq autres, depuis Atosse, l'Adassa juive, jusqu'à Phratagune, la fille de l'Euphrate ou la prisonnière à Babylone, ne sont que des souvenirs de la reine Esther [1]."

Les anciens ont accusé Hérodote de sacrifier trop souvent à l'imagination et d'aimer un peu comme les poètes à faire du merveilleux. Les modernes, mieux avisés sans doute, l'ont voulu venger de ce reproche, et ils n'y ont pas mal réussi. Sans prendre parti pour les uns ou pour les autres, on doit avouer qu'il y a dans le vieil historien des choses à tout le moins étranges, et que bon nombre de ses fantaisies pourraient être rangées à côté de celles qui excitèrent l'hilarité des Pisons en commençant la lecture de l'*Art poétique* [1].

---

1 *Annales de philosophie*, t. XIII, p. 264.

1 Lire l'expédition de Cambyse (Liv. III, § § IX, etc.) : Cruches mises en requisition pour apporter l'eau du Nil au désert.... ; immense canal fait de peaux de bœufs cousues dans la longueur de douze journées de marche.... ; pluie qui ne tombe jamais à Thèbes.... ; fontaine de Jouvence....

***

Thucydide était âgé de quinze ans, dit-on, quand il entendit Hérodote lire aux jeux olympiques le récit de Salamine. L'enthousiasme universel arrachant des larmes au jeune homme : " Moi aussi, s'écria-t-il, je serai historien ! " Entre cette parole et son accomplissement, il devait s'écouler cinquante années et plus, mais des années laborieuses, toutes consacrées à l'étude et aux œuvres patriotiques. Après avoir reçu les leçons du philosophe Anaxagoras et celles de l'orateur Antiphon, Thucydide entra dans la vie publique. Plus tard, nommé général pendant la guerre du Péloponèse, il put être lui-même témoin des événements qu'il devait décrire. Un revers qu'il n'avait su prévenir l'ayant fait condamner à un exil de vingt années, sa vocation se réveilla, et il entreprit alors de raconter *pour toujours*, comme il le dit lui-même, les péripéties de la guerre dont il avait été un des héros.

Thucydide est le créateur de l'histoire politique. Il continue Hérodote, mais sans lui ressembler en rien. Style méthode, esprit général : tout diffère. Hérodote explique les événements par la volonté des dieux, Thucydide, par les fautes ou par l'habileté des hommes ; le premier est doux, naïf, clair, étendu ; le second est concis, vigoureux, souvent obscur ; l'un cherche à plaire, l'autre dédaigne la popularité ; Hérodote se promène, Thucydide va droit au but.

Est-ce à dire qu'il néglige la forme ? Non certes, il est trop grec pour cela. Les discours et les plaidoyers qui abondent dans son ouvrage, au point d'en former presque la cinquième partie, étaient tant admirés de ses compatriotes, que Démosthène, pour s'en approprier le style, les copia de sa main jusqu'à dix fois. Ajoutons que dans son ensemble, la *Guerre du Péloponèse* était regardée par les Grecs comme un chef-d'œuvre sans pair, et que nul historien après Thucydide n'osa plus se servir d'un autre dialecte que le sien.

***

Xénophon (445-356), philosophe, militaire, homme d'Etat comme son devancier, ne retint de ces trois caractères que le caractère philosophique. Il est tout entier le disciple de Socrate. Il continue Thucydide, mais comme celui-ci avait continué Hérodote, sans l'imiter. Chez lui le sentiment moral domine : la colère ou la faveur de la Divinité, telle est la cause des bons ou des mauvais succès ; tout, dans le monde, dépend de la piété envers les dieux, et non plus de l'habileté humaine.

Les principaux ouvrages de Xénophon sont, pour la philosophie : *le Banquet*, les *Dits mémorables* et l'*Apologie de Socrate* ; pour l'histoire : les *Helléniques*, l'*Anabase*, qui contient la *Retraite des Dix mille* et l'*Expédition de Cyrus le jeune*, la *Cyropédie*.

Ce qui fait le grand mérite de ces divers ouvrages, à part celui qu'on vient de noter, c'est le style. Cicéron dit que ce style est plus doux que le miel, et Quintilien répète à peu près le même éloge. Un publiciste contemporain, qui ne veut pas être en reste avec les anciens sur l'article des compliments, ajoute :

" Que Xénophon raconte l'expédition des Dix mille, qu'il écrive des traités d'éducation ou d'agriculture, qu'il critique la constitution de son pays, qu'il défende la mémoire de Socrate ou qu'il devise sur la philosophie et sur l'amour, c'est toujours avec cette grâce un peu négligente, avec cette mesure exquise de pensée et de style, avec cette douceur familière auxquelles est resté ce nom d'atticisme qui suffit pour ressusciter dans notre esprit une foule d'images charmantes, et pour nous rappeler un des plus aimables moments de l'histoire de l'humanité [1]."

ÉLOQUENCE.

En Grèce, comme disait le grand Cyrus, " chaque ville a une place publique, où les habitants se réunissent

---

[1] Prévost-Paradol, *Politique et litt.*, 2e série. p. 159.

pour s'abuser par de faux serments." En Grèce donc, une vaste carrière devait s'ouvrir à l'éloquence. Tout, en effet, se faisait par la parole dans le gouvernement démocratique d'Athènes. Un homme unissait-il à quelque connaissance des affaires politiques un organe docile, une imagination prompte et une manière de dire à l'avenant, il pouvait se faire entendre sur l'Agora, " vendre au prix de trois oboles par jour son opinion, bonne ou mauvaise [1]," et se faire applaudir.

" La tribune d'Athènes, écrivait M. de Maistre, eût été la honte de l'espèce humaine, si Phocion et ses pareils, en y montant quelquefois avant de boire la ciguë ou de partir pour l'exil, n'avaient pas fait un peu d'équilibre à tant de loquacité, d'extravagance et de cruauté [2]." Ce jugement semble bien sévère, quand on ne se rappelle que les luttes solennelles d'Eschine et de Démosthène ; il ne l'est pas trop quand on songe que sous Périclès et après lui, l'éloquence, corrompue par les enseignements des sophistes, était devenue la proie des démagogues et des agitateurs de bas étage ; quand on veut bien ne pas oublier ces attaques haineuses et vénales contre les plus gens de bien, ces procès injustes d'où sortaient des sentences d'exil ou de mort contre Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Timothée, Phocion et les autres.

A l'honneur des lettres grecques, ces monuments de " loquacité et d'extravagance " ont péri tout entiers. Le temps n'a pas épargné davantage les productions oratoires de Périclès, cet illustre entre les illustres, ni celles des grands hommes d'Etat, ses prédécesseurs ou ses contemporains immédiats. Néanmoins on peut présumer que ces discours si bien travaillés, – car on débitait de mémoire même en Grèce,—ne dépareraient pas les recueils où nous allons étudier l'éloquence athénienne.

Dix orateurs auxquels on applique la dénomination générale de *grands orateurs attiques*, ont laissé des œuvres.

---

1 P. Chasles, *Etudes sur l'antiquité*, p. 314.

2 *Du Pape* (24e éd.), p. 439.

Précédés par les rhéteurs et formés à leur école, sans pourtant imiter leur froide et vide rhétorique, ils firent de l'éloquence l'art de bien dire, l'art d'exciter ou de calmer les passions, de soumettre et de dominer toutes les puissances de l'âme. Remarquons cependant que l'éloquence, pour produire des merveilles dans Athènes, n'avait attendu l'arrivée ni de Protagoras, ni de Prodicus, ni du bonhomme Gorgias.

ORATEURS ATTIQUES

Nous sommes nés pour faire l'éternelle admiration des siècles à venir.—Eschine, *Contre Ctésiphon*, § 43.

"Ici on console les malheureux." C'est l'enseigne que l'orateur ANTIPHON (478-411) avait placée sur la porte de son école, à Athènes. On payait fort cher ces consolations, il est vrai, mais on venait toujours en chercher quand même. C'est qu'Antiphon avait la *plume* énergique et persuasive, une étonnante habileté à ménager les passions et les préjugés des auditeurs. Peu importe que, sur les quinze plaidoyers qui nous restent de lui, trois seulement aient été prononcés. Notons plutôt que ses talents ne l'empêchèrent pas d'être condamné à mort par les démocrates, ses ennemis. (B)[1].

ANDOCIDE (468-400) a laissé quatre discours qui ont une certaine importance historique. Il mourut en exil.

LYSIAS (456-380) eut une réputation très brillante, et suivant Cicéron, Athènes pouvait se vanter d'avoir en lui un orateur parfait. Pureté de langage, sentiment des convenances oratoires, clarté et grâce : tels sont les mérites qui recommandent ses trente-quatre plaidoyers. (B)

ISOCRATE d'Athènes (433-438), disciple de Prodicus et de Gorgias, forma les plus grands orateurs de la Grèce ; et c'est là son vrai mérite. Quant à lui, une timidité

1 Pour ne pas faire deux chapitres distincts de l'éloquence politique et de éloquence judiciaire, nous ferons suivre d'un (B), quand il sera nécessaire, les noms ou les œuvres qui appartiennent au barreau.

excessive et la faiblesse de sa voix lui interdisant la tribune, il se consolait en exerçant du fond de son école une influence puissante sur la politique et l'administration ; en faisant et polissant, refaisant et repolissant des discours que d'autres prononçaient. On sait que le seul *Panégyrique d'Athènes* lui coûta dix années de travail. Ses autres écrits, et ils ne sont pas moins châtiés, se divisent en cinq classes : discours de morale, harangues politiques, éloges, plaidoyers et lettres. "Comme penseur, Isocrate est un diseur de vérités d'école, honnêtes, bourgeoises, dont tout le monde est d'accord... Comme écrivain, s'il a la gravité, la justesse, le poli, il n'a pas la beauté, il n'a rien dont ses ennemis,—il en convient lui-même,—ni peut-être ses amis essent voulu dire : εὖ, cela est beau [1]."

Isée, de Chalcis ou d'Athènes, reçut des leçons de Lysias et d'Isocrate, et ouvrit lui-même une école. Il est élégant, méthodique, plein de nerf et de vigueur, digne à tous égards du plus illustre de ses élèves, Démosthène. (B)

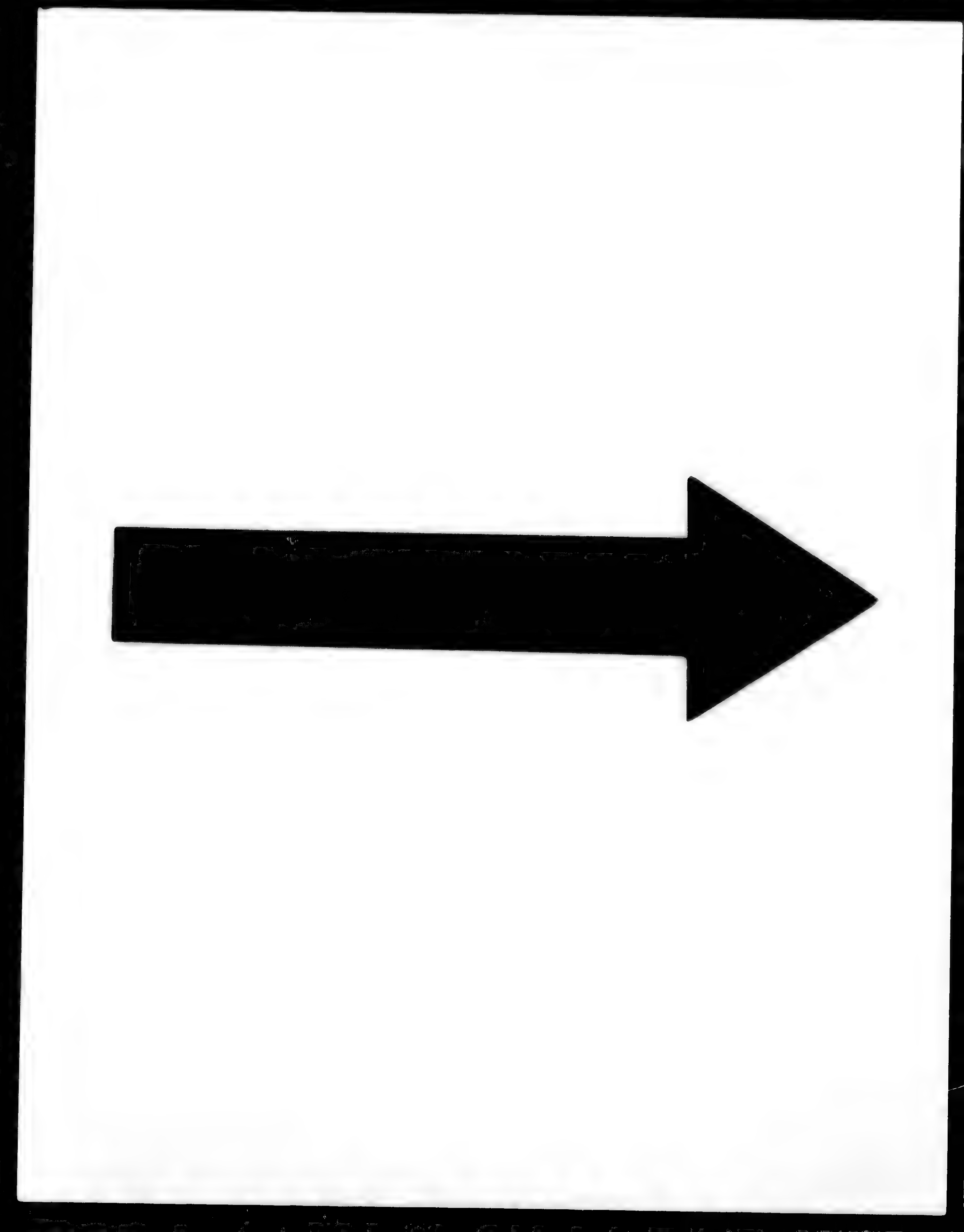
Un autre disciple d'Isocrate, Lycurgue, magistrat d'Athènes, puisa dans son ardeur patriotique des accents d'une grande véhémence. Un seul de ses discours subsiste aujourd'hui ; c'est celui qu'il prononça contre Léocrate, citoyen d'Athènes, coupable d'on ne sait quoi. Ce n'est pas un chef-d'œuvre.

Hypéride (323) occupe le troisième rang parmi les orateurs attiques, après Démosthène et Eschine. Jusqu'à ces dernières années, il ne nous était connu que par de très courts fragments et par les éloges des anciens. "Une chance heureuse, mais tardive, dit M. Egger, nous permet enfin de l'apprécier aujourd'hui sur des pièces authentiques et de quelque étendue.

En 1848, un voyageur anglais rapportait d'Egypte (des environs de Thèbes), un rouleau de papyrus mutilé, qui contenait des fragments du discours d'Hypéride contre Démosthène dans l'affaire d'Harpalus. Trois ans plus tard, nous étaient rendues de la même manière, la Défense d'Euxénippe, et la seconde moitié d'une Défense de Lyco-

---

[1] Nisard, *Nlles étud. d'hist. et de litt.*, p. 314.



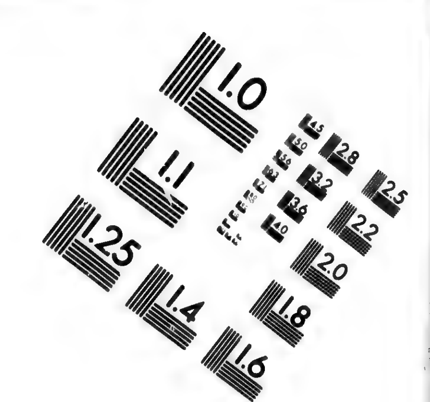
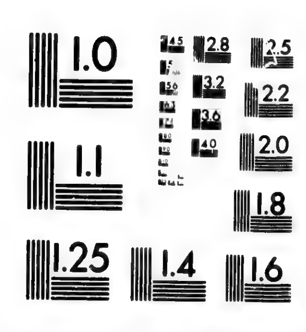


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

phron, deux plaidoyers civils, pleins de faits neufs et curieux. Enfin en 1858, un autre rouleau de même origine, nous restituait quelques belles pages de l'oraison funèbre en l'honneur de Léosthène et des soldats victimes de la guerre Lamiaque, discours qui était précisement aux yeux des anciens un des chefs-d'œuvre de son auteur. En dix années, c'était comme une série de conquêtes aussi précieuses qu'inespérées [1]." Au talent de la parole, Hypéride joignait la grandeur d'âme et l'amour de la patrie. Livré aux mains d'Antipater, après la prise d'Athènes, il aima mieux s'arracher la langue avec ses dents que de trahir les secrets dont l'Etat l'avait fait dépositaire. Après quoi, il fut mis à mort.

DINARQUE de Corinthe (360-290) vécut à Athènes et tenta d'anéantir le gouvernement démocratique. Il n'y gagna rien, rien que l'honneur de manifester son courage, et le supplice de la roue. Nous avons trois de ses discours.

ESCHINE (387-312)

> Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux.
>
> CORNEILLE, *Cid.*

Fils d'un pauvre maître d'école, et tour à tour athlète, comédien de village, greffier d'un magistrat subalterne, Eschine se sentit tout à coup entraîné vers l'éloquence, et parvint à disputer la palme oratoire à Démosthène. Il savait charmer la multitude par l'éclat de son organe, la véhémence et la clarté des idées ; il avait les qualités extérieures qui séduisent, et l'assurance qui entraîne : il lui manquait la considération que donnent une vie irréprochable, la fixité des principes et l'élévation des sentiments.

L'ardente rivalité qui s'était établie dès son entrée dans la carrière politique entre lui et Démosthène, lui avait fait chercher la faveur de Philippe, dont l'ambition commençait à troubler la Grèce et alarmait les Athéniens.

---

1 *Le Correspondant*, 25 février 1858.

Parti pour la Macédoine comme député de sa patrie, il en était revenu pensionnaire du prince, son agent secret, *philippiste* enfin. Durant quatorze années, il s'opposa constamment aux généreux efforts que faisait Démosthène pour éloigner l'envahisseur, et certes, si de son côté la lutte n'était pas honorable, du moins elle ne manquait ni de chaleur ni de succès. Une première fois, il triompha de son redoutable adversaire ; dans une seconde rencontre, l'issue du combat resta indécise ; à la troisième, Démosthène l'emporta, mais la victoire avait été longtemps incertaine et glorieusement disputée.

C'était, on le sait dans la fameuse affaire de la *Couronne*. Démosthène ayant été chargé de réparer les murs d'Athènes, avait contribué de ses deniers à cet ouvrage pour une somme de trois talents ($3,300). Il avait fait en outre un présent de cent mines ($1,800) aux commissaires choisis par les tribus pour présider aux sacrifices. Tant de générosité avait excité la reconnaissance les bons citoyens, et déterminé Ctésiphon à rédiger un décret aux termes duquel Démosthène devait recevoir solennellement, dans les fêtes de Bacchus, uue couronne d'or. Eschine, jaloux de la gloire que ce décret assurait à son ennemi politique, attaqua devant les Athéniens le décret lui-même, comme contraire aux lois, et cita Ctésiphon en jugement. Vaincu, comme il vient d'être dit, il fut condamné à l'amende et banni.

Malgré cette défaite, Eschine n'en demeure pas moins un des plus parfaits orateurs qu'il y ait eu au monde. Son discours *Contre Ctésiphon* passe pour un modèle de belle ordonnance, de proportion savante, de mesure et de gravité dans l'émotion, et c'est juste. En le lisant, on croit voir surgir de dessous ses pages une de ces statues d'orateur antique, comme il s'en voit dans les galeries d'Europe, habilement et majestueusement drapée, dont l'attitude et la physionomie expriment la force sans effort et la fierté sans faiblesse.

DÉMOSTHÈNE

L'éloquence est la raison passionnée,
PLATON.

Né en 384 à Péanie, en Attique, et orphelin dès l'âge de sept ans, Démosthène ne parvint à ses immenses succès qu'apres avoir surmonté les plus grands obstacles. Quand pour la première fois, "il entreprit, de prescher le peuple en public touchant le gouvernement des affaires, on se mocqua de sa maniere de parler laquelle estait estrange ;... et si avait il la voix foible et debile, la langue empeschée et l'haleine courte : ce qui engardoit encore que l'on ne pouvait aiseement entendre ce qu'il vouloit dire. Il fut donc rebuté et sifflé," et ce, à deux reprises. Ainsi parle Amyot traduisant Plutarque[1].

Il faudrait rappeler en cet endroit l'histoire du cabinet souterrain, où, dit-on, Démosthène séjournait des mois entiers "pour exciter sa voix, et former son geste ;" celle encore des "petits cailloux que l'on treuve sur les greves des rivieres," et que l'orateur "mettait dedans sa bouche" pour prononcer ainsi la bouche pleine "quelques oraisons qu'il sçavait par cueur[1]." Mais si cette dernière tradition ne manque pas de vraisemblance, il est bien prouvé que la première en est complètement dépourvue[3].

Ce qui est certain, par exemple, c'est que Démosthène était extrêmement laborieux. Forcé qu'il était, comme avocat et homme politique, de fréquenter l'assemblée, le sénat et les tribunaux, de se mettre au courant des affaires publiques, de vivre au plus épais de la mêlée humaine, afin de mieux connaître le fort et le faible des âmes qu'il se proposait de gouverner par sa parole, il ne pouvait guère travailler pendant le jour. Il lui restait ses nuits, et il est bien avéré qu'il en consacrait une grande partie à l'étude. C'est à ces veilles obstinées qu'un certain Pythias, un des

---

1 Vies de Plutarque, trad. d'Amyot (1811); vie de Démosthène, XI.

2 Ibid., § §. XI, XVI.

3 Pour cette preuve voir *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1873, pp. 939-943.

hommes les plus spirituels du parti macédonien, et gai viveur du reste, faisait allusion quand il disait à Démosthène: "Tes traits d'esprit sentent l'huile,"—à quoi son illustre adversaire répondait non sans à propos: "En tout cas, ta lampe en aurait bien d'autres à conter que la mienne."

Avec un talent extraordinaire ainsi fécondé par l'étude, Démosthène n'avait pas tardé à devenir le maître de la tribune. On s'occupait peu que ses épaules fussent mal assurées, qu'il eût l'air austère et chagrin, qu'il se grattât toujours la tête avec impatience, que ses rivaux l'appelassent le *serpent* ; on l'écoutait, on se laissait subjuguer par cette parole puissante qui gouvernait à son gré les passions d'Athènes et de la Grèce, les soulevant toutes contre le roi de Macédoine, et ameutant toutes ces démocraties jalouses contre le génie du conquérant.

Tel est en effet l'objet des onze harangues connues sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*. Le *Pro Corona*, qui tient à la fois du plaidoyer judiciaire et de la harangue politique, se rapporte aussi à cette grande lutte au moins par un côté. Nous y retrouvons, reproduits avec quelques variantes et sous des formes nouvelles, les plus beaux passages des *Philippiques*. Qui veut connaître Démosthène doit l'étudier là, car il est là tout entier, avec son amour de la patrie, sa clairvoyance presque prophétique, avec son génie, ses passions, ses convictions profondes, son incorruptible résistance.

Dans aucun de ses dix-sept discours politiques, ni dans aucune de ses quarante-deux harangues judiciaires, le grand orateur n'a ce que ses contemporains ou Cicéron appelaient *éloquence*, c'est-à-dire la pathétique, la fine et légère ironie, les gradations délicates, la tempérance d'expression, la grâce flexible et molle, la magnificence ; sa logique est sévère, rigoureuse, nouée de manière "à étrangler par le cou les adversaires [1] ;" sa diction, nerveuse, concise, sans artifices ; l'orateur va droit à son but par des efforts continuels, extraordinaires, et dédaigne les détours,

1 Cormenin, *Livre des orateurs* (18e éd.), t. II, p. 243.

les vaines déclamations. On dirait, tant ses discours paraissent simples, qu'il les improvisa tous, si nous ne savions pas au contraire qu'il les élaborait longuement, et que "jamais on ne le veit harenguer à l'improuveu [1]."

Mais il n'y a pas qu'un orateur en Démosthène, il y a aussi un philosophe et un grand moraliste. Disciple de Platon, il lui avait pris ce que sa philosophie renferme de plus sublime. Dans toutes ses harangues retentit l'écho de cette noble morale du devoir dont nous trouvons dans la *République*, dans le *Gorgias*, dans le *Timée*, l'immortelle expression. Les anciens l'avaient déjà remarqué. Le stoïcien Panœtios, nous dit Plutarque, affirmait que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : le beau moral doit être aimé pour lui-même et mérite par lui seul notre préférence.

Ce principe, on le trouve dans tous ses discours. L'orateur ne mène pas ses concitoyens à ce qui est le plus facile, le plus commode, le plus utile : il veut qu'ils placent la vertu et le devoir avant la sûreté même et le salut [2]. Ainsi lui-même, un jour, estimera Athènes plus heureuse d'avoir été battue à Chéronée en faisant son devoir, que si elle eût prospéré en s'effaçant et en abdiquant comme le voulait Isocrate.

C'est la doctrine de Platon proclamant que le juste, même insulté et persécuté par tous, même traîné en prison, puis mis en croix, est plus heureux que l'injuste au comble des honneurs, des richesses et de la puissance.

Après les grands orateurs attiques, on cite encore CALLISTRATE dont les succès déterminèrent la vocation oratoire de Démosthène ; DÉMADE, successivement matelot, marchand de poisson et orateur, "lequel renversoit sans dessus dessoubs toutes les raisons que Démosthène avoit estudiés, preveuës et premeditées de longue main [3] ;" PHOCION, "l'incorruptible," dont les discours avaient "grande efficace, pource qu'en peu de paroles ils comprenoient beaucoup de substance [4] ;" DÉMÉTRIUS de Phalère, qui, après

---

1 Plutarque, *loc. cit.*, XI.
2 Plutarque, *loc. cit.*, XIX.
3, 4 Plutarque. *Vie de Démosthène.*

le triomphe d'Alexandre et la chute de la liberté athénienne, charmait la multitude par la grâce abondante de son langage, et par la douceur de son administration. Un dit que pour reconnaître ses services, la Grèce lui éleva trois cent soixante statues d'airain.

Après lui, c'est-à-dire d'Alexandre à César, il y a comme un désert dans l'histoire de l'éloquence grecque, et l'aspect de ce désert est d'autant plus triste qu'il s'ouvre brusquement pour nous après un siècle durant lequel l'éloquence avait déployé une fécondité prodigieuse, et comme au lendemain du jour où elle avait jeté son plus grand éclat.

PHILOSOPHIE.

La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit. — Bossuet, *Défense des Var.*, 1er disc., 65

Ici nous ne pouvons pas louer sans mesure. Certes, la Grèce a vu de grands génies se déployer dans la philosophie, mais à côté des sublimes méditations de Socrate, de Platon et d'Aristote, que de pauvretés ne rencontre-t-on pas? C'est sans doute au souvenir de tant d'œuvres manquées, que Bacon disait: *Verbosa videtur sapientia eorum et operum sterilis*, les Grecs jasent beaucoup et n'engendrent point. En tout cas, "les Grecs furent incontestablement le dernier peuple instruit, et comme l'a très bien dit Clément d'Alexandrie, la philosophie ne parvint chez eux qu'après avoir fait le tour de l'Europe [1]." Ce qui leur reste, c'est le style, mais "avec ce style, cette grâce et cet art de se faire valoir, ils ont occupé nos oreilles, pour employer un latinisme fort à propos [2]."

Nommons d'abord les SEPT SAGES de la Grèce: Périandre, Bias, Cléobule, Mison, Pittacus, Chilon et Solon. On les borne à sept par une sorte de superstition du nom-

---

1, 2 J. de Maistre, *Du Pape* (24e éd.), p. 435.

bre, sans faire entrer toujours les mêmes dans le canon. Si la Grèce les admira, ce fut moins pour leur philosophie que parce qu'ils avaient imaginé quelques stratagèmes de guerre, de politique, de commerce ; résolu quelque problème de physique, ou aiguisé quelques bons mots.

Pour trouver une philosophie moins incomplète, il faut arriver à THALÈS DE MILET, le fondateur de l'ECOLE IONIENNE. Thalès fut l'auteur de la fameuse maxime : *Connais-toi toi-même*, base fondamentale sur laquelle roulait toute la philosophie morale des Grecs. Il admettait une Intelligence suprême, increéée, éternelle, qui arrange la matière inerte de sa nature, forme tous les êtres à l'aide du mouvement, et pénètre toutes nos pensées.

Pendant que ses disciples continuaient son enseignement, qu'ANAXIMANDRE inventait les figures de géométrie, qu'ANAXIMÈNES déterminait l'infini indéterminé de son maître, que PHÉRÉCYDE DE SYROS proclamait le premier l'éternité des âmes[1], qu'HÉRACLITE, le pleureur sempiternel, aigrissait sa haine contre le genre humain, une autre école se fondait à ELÉE, et donnait naissance aux systèmes les plus absurdes. Laissons à LEUCIPPE les tristes rêves de sa cosmologie matérialiste, à DÉMOCRITE, le rieur perpétuel, le soin de prouver l'éternité des atomes, de l'espace et du mouvement, de nier le vice et la vertu, de faire consister la morale tout entière dans l'amour du bien-être et dans une imperturbable tranquillité d'humeur. Laissons aussi MÉTRODORE s'évertuer à démontrer que nous ne pouvons rien savoir, que " nous ne savons pas même que nous ne savons rien," et transportons-nous dans la Grande-Grèce, au sein de l'ECOLE ITALIQUE.

PYTHAGORE (VIe s.) avait visité l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Phénicie, l'Asie Mineure, la Crète, Sparte, les temples les plus célèbres de la Grèce, et revenu à Samos, sa patrie, il avait essayé vainement d'y instituer un enseignement régulier. Obligé d'aller porter ailleurs le fruit de ses voyages et de ses méditations, il était venu à Crotone,

---

1 Pherecydes Syrius primum dixit animos hominum esse sempiternos. (Ciro, *Tuscul.*, I, 16.)

où il avait fondé, sur le modèle des collèges sacerdotaux de l'Egypte, une école dont le but était la double réforme des mœurs et des lois. Les disciples étaient accourus en foule auprès de ce sage à la robe éclatante, au front ceint d'un diadème d'or "qui, dans le silence de ses passions, écoutait avec une joie pure l'harmonie des sphères roulant dans l'espace," et proclamait que le premier besoin de l'homme est de s'occuper de la Divinité de se soumettre à ses décrets, de rechercher ses volontés par la divination.

Malheureusement, après la mort du MAÎTRE, les disciples ne surent pas respecter son héritage philosophique. Ils innovèrent à qui mieux mieux, et de leurs enseignements sortirent d'innombrables systèmes. L'école d'Elée voyait également les sectes se multiplier autour d'elle, se combattre dans des disputes sans fin, et passer le temps à produire de faux raisonnements tout en montrant comment il faut raisonner. Autant d'écoles, autant de nouvelles extravagances ; les uns doutaient de tout, les autres croyaient tout savoir ; les uns ne voulaient point de Dieu, les autres en donnaient un de leur façon.

Et puis, quels sentiments sur l'immortalité et sur la nature de l'âme ! " Ici, c'était un assemblage d'atomes ; là, un feu subtil ; ailleurs un air délié ; dans une autre école, une portion de la Divinité ; les uns la faisaient mourir avec le corps, d'autres la faisaient vivre avant le corps ; d'après quelques autres, elle passait d'un corps à un autre : de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable à celle d'un animal sans raison.

" Que dire encore ? Pour les uns, la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; pour un plus grand nombre, dans la raison ; d'autres ne la trouvent que dans la réputation et dans la gloire, plusieurs dans la paresse et dans l'indolence [1]."

Jamais peut-être la sagesse antique ne fût sortie de ce chaos où tout n'aboutissait qu'à un affreux scepticisme, sans la réaction merveilleuse de SOCRATE (470-400)

---

1 U. Sinardet, *Synchronisme des litt.*, p. 61.

et de Platon, son disciple. Socrate n'écrivait pas, mais il tenait école ; et ce fils de potier, au front chauve, à la tournure ignoble, qui ressemblait à un Silène, charmait par son éloquence, en même temps qu'il étonnait par la profondeur de ses pensées. Ses entretiens, recueillis par Platon, nous le montrent saisissant avec lucidité toutes les lois de la morale, et les exposant avec une netteté et une précision admirables ; entrevoyant par delà les phénomènes extérieurs, cette intelligence divine qui préside aux destinées du monde, "Dieu unique, immuable, éternel, infini, centre de toutes les perfections,... premier principe de tout ce qui est bien dans l'univers en général, et dans l'homme en particulier[1]." Il y a plus. Tout en proclamant la grandeur de l'homme, Socrate ne le flatte pas dans son orgueil. Il sait qu'il y a dans le champ de la pensée des bornes imposées aux explorations humaines ; lui-même s'avoue "stérile en fait de sagesse[2]," et quand il arrive à ce point extrême au delà duquel l'humanité, réduite à ses propres forces, ne saurait plus rien apercevoir, nous l'entendons en appeler à un révélateur inconnu. Ce n'est peut-être pas sa faute si ses contemporains comprirent mal sa pensée, ni s'ils virent dans les hautes doctrines qu'il professait sur la Divinité une sorte de mépris mal déguisé pour la religion du vulgaire. Quoi qu'il en soit, on continua de couronner de fleurs les sophistes, ces hommes "dont tout l'art n'était autre chose qu'une manière de gagner de l'argent[3]," on fit boire la ciguë à Socrate.

1 Platon, *Timée.*
2 Platon, dans le *Théétète* ; trad. Schwalbé des *Dialogues métaph.*, p. 24.
3 Platon, *Le Sophiste*, trad. Schwalbé *ut supra*, p. 297.

PLATON (429-387).

Μωσῆς ἀττικίζων

NUMÉNIUS 1.

C'est Moïse parlant grec.

Platon formula en corps de doctrine, sous le nom d'ECOLE ACADÉMIQUE, l'enseignement oral de son maître. Après avoir soumis à des règles logiques la marche de la philosophie, jusqu'alors instinctive et sans formes déterminées, il démontra solennellement les rapports de l'homme à Dieu ; proclama pour la première fois cette loi fondamentale, cette règle imprescriptible qui sépare et distingue les désirs de l'esprit des appétits de la matière ; fit connaître aussi le premier ce droit naturel qui ne nous permet pas de faire tout ce qui nous est agréable, réglant ainsi, sur la justice et sur la conscience, les mouvements condamnables de l'âme et du corps. Il alla plus loin. Il voulut élever les âmes à la contemplation, en plaçant dans l'imitation de Dieu le but de l'activité humaine, et c'est ce qui explique la vive sympathie que rencontra le platonisme parmi les Pères de l'Eglise. Jusqu'à eux, en effet, nulle philosophie n'avait respiré un spiritualisme plus élevé ; nulle n'avait porté au même dégré vers l'étude des choses immatérielles et invisibles.

On peut trouver sans doute bien des contradictions, des lacunes, ou des erreurs dans cette philosophie qui prétend résoudre tous les grands problèmes de la destinée humaine. Par des doctrines qu'on nous pardonnera de ne pas préciser ici [2], Platon supprime du coup la famille, l'autorité paternelle, la piété filiale, la propriété ; il affirme que tout ce qu'il y a d'intelligence dans le monde appartient à la substance divine, et il ouvre ainsi une voie au panthéisme ; il croit à l'immortalité de l'âme mais aussi à la métempsycose ; il recommande l'amour de la vertu, et d'après lui, " presque tout ce qu'on appelle intempérance

1. Cité par Eusèbe, *Préparation évang.*, *IX*, VIII ; et par l'abbé Barbe, *Cours de philosophie*, p. 575.

2. V. le *Timée* (Schwalbé *ut sup.*), p. 481.

dans les plaisirs et qu'on reproche comme des vices volontaires, est l'objet d'un blâme injuste, car personne n'est volontairement vicieux [1]." Mais ces écarts s'expliquent, et pour nombreux qu'ils soient, il n'empêcheront point Platon de rester toujours pour nous le plus profond penseur de l'antiquité, et sa philosophie, l'aspiration la plus élevée de la pensée humaine avant le christianisme.

Que si, de ces aperçus généraux, nous passons au détail des œuvres, nous trouvons dans le *Protagoras* et le *Gorgias*, une spirituelle réfutation de la prétendue science des sophistes ; dans le *Banquet*, la peinture de l'amour métaphysique, c'est-à-dire de la philosophie, dont le but est de faire aimer la vertu, seule et vraie beauté impérissable ; dans le *Phédon*, la preuve magnifique et décisive de l'immortalité de l'âme ; dans le *Timée*, le premier essai d'une philosophie de la nature ; dans le *Criton*, le dernier entretien de Socrate sur le devoir ; dans le *Parménide*, une exposition profonde de la théorie des idées ; dans le *Cratyle* et l'*Eutydème*, une étude sur l'origine du langage, et sur les principales questions de grammaire et de logique ; dans la *République* enfin, le tableau de la société organisée selon l'idée du juste, prise dans un sens absolu. Ici, il est vrai, le philosophe se laisse entraîner à des utopies impraticables et à de tristes aberrations païennes, mais comme parfois il plane haut dans les régions de la métaphysique ! comme aussi il est beau ce portrait qu'il trace de l'homme juste ! Voyez :

"Ce juste tel que je l'ai dépeint, on le fouettera, on le mettra à la torture, on le chargera de chaînes, on lui brûlera les deux yeux ; enfin, après qu'il aura enduré mille maux, on l'attachera sur une croix, et on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître [2]."

Ne dirait-on pas que, en écrivant ces lignes, Platon entrevoyait le Juste par excellence, ou qu'il venait de médi-

---

1 *Ibid.*, p. 567.
2 *République*, liv. II.

ter Isaïe[1] ? et M. de Maistre ne songeait-il pas à cet immortel tableau quand il appelait la philosophie de Platon, *la préface humaine de l'Evangile*[2] ?

Mais hâtons-nous de le dire, et c'est le dernier mot, l'auteur du *Protagoras* et du *Phédon* n'est pas seulement le plus grand philosophe de l'antiquité ; c'est aussi un poète inspiré, un conteur aimable, un érudit curieux, toujours un écrivain exquis. Doué d'imagination autant que de bon sens, tantôt grave et profond, tantôt spirituel et enjoué, à la fois fécond et précis, aussi élevé par le but où tend sa pensée, que délicat, ingénieux et simple par l'expression dont il la revêt, il a répandu avec profusion dans tous ses écrits les ressources infinies de son génie universel, et porté plus loin qu'aucun autre ces deux qualités qui caractérisent essentiellement l'esprit grec : la grâce et l'élégance.

Tandis que Platon reproduisait de mémoire les sublimes enseignements de son maître, les développait et les embellissait, ARISTIPPE, Pyrrhon et Antisthène, comme lui disciples de Socrate, mais disciples indociles, se plaisaient à inventer de nouvelles théories. "Je suis citoyen de l'univers," avait dit Socrate, dans son zèle pour l'humanité ; "Je suis étranger partout," disait à son tour Aristippe, et il faisait de l'égoïsme systématique le fond de sa philosophie.

PYRRHON, le tenant du scepticisme, ne voulait rien nier, rien affirmer, doutait même s'il doutait, et formait des disciples qui s'abstenaient de parler, par méfiance de toute certitude.

Cependant ANTISTHÈNE s'en allait un bâton à la main, une besace sur les épaules, affectant la plus insouciante pauvreté, et ne s'apercevant pas que la vanité perçait à travers les trous de son manteau. Ses disciples se dégoûtèrent de tant d'austérité, excepté pourtant DIOGÈNE, ce mendiant effronté et orgueilleux, que tout le monde appe-

1 "Platon commença d'écrire immédiatement après les trois derniers prophètes. On conjecture qu'il avait eu quelque connaissance des livres saints. Sa *République* semble parfois tracée et plus souvent contrefaite sur le modèle de la République des Hébreux." (Veuillot, *Mélanges*, 3e série, t. II, p. 59.)

2 *Soirées*, 5e entret, éd. Pélagaud, 1881 t. I, p. 315.

lait chien, qui roulait son tonneau, son unique demeure, par les rues et les carrefours d'Athènes, et ne demandait pour toute grâce au grand roi de Macédoine que de se retirer un peu de son soleil.

ARISTOTE (384-322). ECOLE PÉRIPATÉTICIENNE[1].

..Philosophus..
S. Thomas, *ubique Operum.*

Jusqu'ici la tendance moraliste de Socrate avait été la base de tous les systèmes. On revint à l'étude de la nature et Aristote parut.

Aucun homme n'a été plus universel qu'Aristote : Philosophe, mathématicien, physicien, astronome, naturaliste, littérateur, il fut tout cela ; et longtemps le genre humain ne sembla l'être que par lui. Disciple de Platon, il se traça une route différente de celle de son maître. Tout en prenant pour point de départ la doctrine platonicienne, et tout en y trouvant l'origine de ses principaux développements, il voulut réagir contre elle et résoudre par une méthode plus sévère les problèmes qu'elle avait posés et discutés. Platon avait disserté avec imagination, s'était exprimé avec éloquence ; Aristote observe avec froideur, expose avec sécheresse. L'un s'était élancé dans l'idéal ; l'autre ne sort jamais de la réalité. L'un avait été poète dans la dialectique ; l'autre est dialecticien quand il parle poésie. Enfin, le premier avait fondé l'école de la spéculation et de l'hypothèse, le second fonda l'école de l'expérience et du raisonnement rigoureux. Ainsi placés, comme deux phares aux extrémités opposées de la science, Aristote et Platon ont été l'un et l'autre les oracles de la philosophie à toutes les époques et surtout au moyen âge, et aujourd'hui encore l'admiration des savants est partagée entre ses deux grands génies.

Au rapport de Diogène Laërce, le Philosophe de

---

1 Du grec περίπατος, promenade, parce que, dit-on, Aristote, le fondateur de cette école, enseignait en se promenant dans les galeries du Lycée.

Stagire avait composé cent quarante-deux traités scientifiques ou philosophiques. Notons en passant que ces deux mots sont ici synonymes, la philosophie, pour Aristote, embrassant toutes les sciences, excepté l'histoire. Plus des deux tiers de ces traités ont été perdus. Parmi ceux qui nous restent, il faut surtout citer la *Rhétorique*, la *Politique*, la *Morale* et l'*Histoire naturelle*. Cette *Rhétorique* est digne d'un grand philosophe : elle réalise les vues de Platon, en substituant aux artifices enseignés par les sophistes, l'énumération et la critique des moyens de preuve pour les faits, l'analyse profonde des principes du juste, de l'utile et du beau, et l'examen des procédés divers par lesquels l'éloquence doit agir sur les hommes. La théorie du style oratoire y est tracée de main de maître, et l'élocution subordonnée, comme elle doit l'être, à la pensée. En somme, il ne manque à cet ouvrage qu'une exposition plus claire, le charme de la diction, des observations pratiques et des exemples.

La *Morale* qu'on cite ordinairement comme un des plus beaux ouvrages d'Aristote, mais que des critiques sont loin de regarder comme un des meilleurs sous le rapport même de son titre, se compose de la définition des devoirs, devoirs qu'il fait naître les uns des autres, l'union de ces devoirs à la politique à laquelle il les subordonne plus d'une fois, ce qui n'est pas toujours moral, et des principes qui doivent servir de règle de conduite aux hommes de toutes les classes. Au fond, ces règles de morale diffèrent peu de celles données par Platon en ce qui concerne l'application à la vie civile, mais la dissimilitude est immense, considéré la source d'où elles émanent. Aristote ne base sa morale que sur la modération. Le devoir en lui-même indépendant des circonstances, n'est presque pour lui qu'un être de raison : tout ce qu'il veut de son élève c'est qu'il devienne un honnête *citoyen* ; mais il ne lui demande ni l'accomplissement des devoirs généraux de l'humanité, ni la connaissance du droit natuel, ni la contemplation d'une autre vie au-delà de la vie actuelle. Platon, à qui on a tant reproché ses théories idéales, a sur son disci-

ple l'avantage de s'élever, dans ses spéculations, à une autre existence, et c'est là tout le principe de cet amour ardent que Platon entretient pour la vertu et qu'on chercherait en vain dans Aristote.

Ce n'est pas à dire pourtant que le grand philosophe ne soit pas en même temps un croyant. Dans l'impossibilité où nous sommes d'examiner une à une toutes ses œuvres, et d'y chercher partout l'idée de l'*au dela* et de l'infini, citons au moins ses magnifiques paroles sur la vie, l'éternité et la perfection de Dieu : "Que Dieu, dit-il, goûte toujours ce bonheur qui ne nous est possible que par instants, cela serait admirable déjà ; mais il est encore plus admirable qu'il possède quelque chose de plus. Et il en est ainsi. Il est la *vie*; car l'acte de l'intelligence, c'est la vie ; et Dieu est l'acte même. L'acte en soi est la vie de Dieu, vie parfaite et éternelle. Aussi nommons-nous Dieu un vivant éternel et parfait ; de sorte que la vie et la durée éternelle appartiennent à Dieu, car cela même c'est Dieu [1]."

Dieu, le vivant éternel et parfait ! Dieu, la vie ! Dieu l'Eternel ! Est-ce Aristote que nous entendons ? N'est-ce pas plutôt saint Jean ou saint Augustin ? — Pourquoi fallait-il qu'après s'être élevé si haut, Aristote descendît dans la plaine pour épouser les erreurs de son temps, pour faire consister, comme on vient de le voir, toute morale et toute vertu, non dans le principe du devoir, mais dans la modération ; pour proclamer l'aveugle puissance du destin, la légitimité de l'esclavage, sanctionnant par cette dernière doctrine un attentat à la dignité, à l'indépendance et aux droits imprescriptibles de l'humanité [2] !

---

1 Extrait cité par M. H. Dziewicki dans les *Annales de philosophie chrétienne*, août 1881, p. 1078.

2 Parmi les nombreuses traductions qui existent des divers traités d'Aristote, nous citerons pour la *Politique* celle de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Elle a fait bruit. Le malheur est que cette traduction n'est qu'un livre de fantaisie. Aristote y prend une allure toute moderne : on dirait à tout instant d'une brochure de M. de Pradt. Choisissons entre les griefs. M. Saint-Hilaire fait très sérieusement au Stagirite le compliment d'avoir pressenti le *gouvernement des classes moyennes*, et il emploie toujours les mots *Etat*, *citoyen* et *république* dans le sens que l'usage leur donne. Or 1o mot πόλις dont se sert Aristote signifie *ville*, *cité*, pas autre chose ; 2o, parmi les anciens, *citoyen* était un mot de sens étroit qui

THÉOPHRASTE (IVe s.) fut le digne successeur d'Aristote au Lycée. A l'exemple de son maître, il marcha, suivi de nombreux disciples, sur la voie immense qu'avait frayée le génie du grand penseur : philosophie, mathématiques, histoire naturelle, médecine, toutes les sciences devinrent l'objet de ses infatigables travaux. " Ses ouvrages, disait la Bruyère, sont infinis et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que lui." Parmi ceux qui se sont conservés, il faut placer au premier rang les *Caractères moraux*, ouvrage plein de sève, de traits fins et d'observations piquantes.

C'est en vain pourtant que ce *divin parleur* présentait, sous des formes plus développées, plus claires et plus attrayantes, les parties trop sèches et trop obscure de la doctrine péripatéticienne ; c'est en vain qu'il voulait faire mieux comprendre et goûter Aristote. Par sa facile philosophie, EPICURE (341-270) avait déjà depuis longtemps gagné les esprits et les cœurs.

Un monde composé par l'agrégation d'atomes imperceptibles et inintelligents, que dans leur mobilité perpétuelle, une déviation fortuite a fait accrocher ; un monde vivant au hasard, sans direction, sans puissance motrice : c'est le système d'Epicure. Sans doute, le philosophe ne vide pas complètement l'Olympe, mais il nous montre les quelques dieux auxquels il fait grâce, relégués au coin de l'univers, et vivant dans une bienheureuse oisiveté, dans une béate indifférence des choses d'ici-bas. En morale, sa philosophie se résume par cet axiome fameux : Le plaisir est le souverain bien de l'homme.

Le jour où l'immoralité fut ainsi solennellement intro-

---

désignait seulement les membres de la cité, ceux qui étaient en possession des privilèges de la bourgeoisie. Les esclaves n'étaient pas citoyens ; à Athènes, les mariniers, les agriculteurs et les gens de métier ne l'étaient pas davantage. 3o, et nous citons ici mot pour mot M. Granier de Cassagnac : "il est évident que ce que nous appelons *république* était un régime complètement impossible chez les anciens. En effet, par *république*, nous voulons dire les concours de tous, l'égalité politique et à plus forte raison l'égalité civile. Or, parmi tous les peuples de l'antiquité, il n'y en a pas eu un seul qui ait connu l'égalité civile. Comment auraient-ils pu comprendre le concours de tous et la république ? Mais, dira-t-on peut-être, il y avait pourtant parmi les anciens la *république* de Sparte, et la *république* romaine ?—Non, il n'y a jamais eu de république, c'est-à-dire d'égalité civile et politique, ni à Sparte, ni à Rome ; ce sont là des erreurs puériles et ridicules." (*Œuvres littéraires*, 1852, p. 128 ss.)

duite dans le domaine philosophique et érigée en système, les sages furent épouvantés de leur œuvre. Ils se rejetèrent avec ZÉNON (300-260) dans les rigueurs exagérées du stoïcisme. " Le corps est tout," disait Epicure ; " le corps n'est rien," disent les stoïques ; "la volupté, c'est le bonheur," disaient les uns ; " la douleur n'est qu'un mot," répondent les autres. Le scepticisme universel devait sortir de ces contradictions, et de fait, Arcésilaüs (316-241) l'érigea en principe dans la Nouvelle Académie, dont il fut le fondateur. Il ne resta plus alors dans les cœurs qu'un vide affreux que creusaient sans cesse le désespoir et la perspective d'une vie sans consolation et sans espérance. La Grèce une fois gagnée par ces doctrines d'athéisme et de volupté, Rome elle-même, qui longtemps avait vécu dans une austère simplicité, céda au torrent de la corruption générale, et le sénat romain permit à Cynéas de propager librement ces dogmes honteux. " Grand Dieu, s'écriait l'incorruptible Fabricius, inspirez de semblables principes aux ennemis de la république [1] ! "

PÉRIODE DE DÉCADENCE

1. LITTÉRATURE GRÉCO-ALEXANDRINE (334 A 136 AV.).

> O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
> O soleils descendus derrière l'horizon !
> V. HUGO, *Voix intér.*, XVI.

La Grèce voit s'éteindre subitement l'éclat de ses lumières et touche au soir de sa littérature. Comme si ce n'était pas assez pour son malheur d'avoir perdu son indépendance, elle devient, à la mort d'Alexandre (323), la proie des prétendants au trône de Macédoine. Effarouchées en quelque sorte par le bruit des guerres et des

---

1 V. pour cet article : Riancey, *Histoire du monde*, t. I, p. 581 et ss ; Sinardet, *Synchronisme des littératures*, pp. 53-134 passim ; L. Veuillot, *Mélanges*, 3e série, t. II, p. 57 ; J. de Maistre, *Du Pape*, p. 435 ; Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. IV, p. 169 etc ; S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VIII ; Freppel, *Les Apologistes*, t. I. pp. 85, 86 ; la Bruyère, *Caractères* (Didot, 1866), p. 36 ; *Annales de philosophie*, tomes XV, LII, LXVII, LXX, LXVI, août 1881, passim ; Poyard, *Morceaux choisis de Platon*, préface ; etc.

rivalités continuelles qui accompagnent et suivent la division de l'empire, les lettres, amies du calme et de la paix, se réfugient en Egypte, à l'ombre du trône des Ptolémées. —Ainsi, dans l'antique allégorie, le farouche Mars faisait fuir les Muses.—Il ne reste plus guère sur le sol natal que des écoles, où la science, une froide science, occupe le premier rang, pour ne pas dire tous les rangs à la fois.

De son côté, Alexandrie n'est qu'à demi favorable à la littérature : elle encourage plutôt la critique et l'érudition : Grâce à la protection des Ptolémées, on travaille sans doute avec ardeur ; on recueille, on coordonne, on commente savamment les chefs-d'œuvre de la Grèce ; il y a là toute une légion de rhéteurs, de grammairiens, même de docteurs ès lettres ; Aristarque (160-88) laisse son nom à la postérité, et devient le type de la critique équitable ; les écoles de philosophie brillent d'un certain éclat. Mais dans leur nouvel asile, les lettres ne trouvant plus pour s'inspirer ni la sève de la grandeur nationale, ni les grands intérêts publics, ni les luttes magnanimes contre les envahisseurs de la patrie, les lettres se meurent,—disons mieux, elles sont déjà mortes.

Il n'y a plus de tragédie, ou plutôt ce sont les barbares qui se chargent de la jouer. La bonne comédie a disparu avec Ménandre, et celle qui reste descend dans la boue. Après BÉROSE (IVe. s.), le consciencieux historien de la *Babylonie*, et Abydène, l'annaliste des Assyriens, l'histoire, qui puise ses inspirations dans les exploits romanesques d'Alexandre, méconnaît sa mission et ne recule devant aucune bassesse, pourvu qu'on la paie comme il faut. L'éloquence se voit réduite aux silence ou aux fleurs de rhétoriques ; la poésie, "cette gracieuse fille d'Homère," est appelée à caresser sous le voile de l'allégorie, l'humeur ombrageuse et la corruption de ses hôtes. De là, ces chants plaintifs, ces poèmes délicats et légers, faits tout exprès pour charmer les ennuis de la puissance ; de là, le genre bucolique, qui remplit cette période de deux siècles ; de là, ces petits drames fades, à haut thermomètre, absolument dépourvus du caractère religieux de l'ancienne tragédie, et qui, malgré leur pauvreté, étaient offerts comme modèles aux dramaturges à venir.

Callimaque (280), poète lyrique, eut de l'habileté faute de mieux, mais, et ses hymnes, et ses élégies manquent d'enthousiasme et de chaleur. Un peu philosophiques, un peu raisonneuses, ses poésies tendaient à détruire les doctrines populaires sur la Divinité.

Lycophron, poète tragique, redoute le mot propre, les pensées simples et naturelles ; il *entend* l'éclair, *voit* la parole, et sait nous peindre Ulysse soutenant sur son dos musculeux les menaces de ses esclaves. Outre ces nouvelles façons de parler, il paraît qu'il inventa aussi les anagrammes [1].

La Sicile, depuis longtemps associée à la gloire littéraire d'Athènes, et plus heureuse que l'Egypte, sa rivale, vit refleurir la belle poésie avec Théocrite de Syracuse (IIIe s.). La variété et la vérité : telles sont les deux qualités principales de Théocrite, et qui font sa supériorité sur tous les autres poètes bucoliques, les Hébreux exceptés. Rien de plus délicieux que son petit poème des *Grâces* dédié à Hiéron, rien de plus animé que ses *Syracusaines*. Seulement, là encore, le sensualisme grec se traduit par la licence des expressions et des idées, et si les bergers sont naïfs, comme on le dit, ils ne le sont pas toujours poliment.

Bion et Moschus s'inspiraient comme leur compatriote et leur contemporain, aux doux rayons du soleil sicilien, de l'aspect pittoresque et varié des paysages, de l'aimable simplicité des mœurs champêtres, et la grâce ne faisait défaut ni à l'un ni à l'autre.

Vers le même temps, l'hôte et le bien-aimé d'un roi de Macédoine, Aratus de Soles enrichissait cette époque d'indigence littéraire d'une œuvre sérieuse, et qui accuse de profondes connaissances dans les sciences spéculatives. Le poème didactique des *Phénomènes et des Signes* eut l'honneur d'être traduit en vers latins par Cicéron, Ger-

---

1 L'anagramme eut peu de vogue chez les Latins. Le seizième siècle, peut-être par amour des anciens, ressuscita cette frivolité. Pierre de Ronsard devenait *Rose de Pindare*, François Rabelais, *Alcofribas Nazier*, et frère Jacques Clément pouvait se dire à lui-même : *C'est l'enfer qui m'a créé*. (V. Chs. Rozan, *A travers les mots*, p. 117).

manicus et Rufus Aviénus. Virgile, dans ses *Géorgiques*, en copie des vers et parfois des passages entiers ; Ovide le porte jusqu'aux nues :

Cum sole et lunâ semper Aratus erit.

APOLLONIUS de Rhodes (né 194) ne domine pas d'aussi haut. Son poème des *Argonautiques*, qui passe pour une épopée, est plutôt un poème descriptif. Le plan manque d'art ; l'intérêt, au lieu de ce concentrer sur Jason, se partage sur trop de personnages. Du reste, les images sont heureuses, les tableaux riants, les récits agréables.

II. LITTÉRATURE GRÉCO-ROMAINE

(146 AV.—306 AP.)

Nous voici arrivés au temps où philosophes, rhéteurs et poètes de la Grèce, désertant leur patrie livrée tout entière à la fureur des factions et aux orages politiques, se précipitent de jour en jour plus nombreux sur le sol de l'Italie, et y fondent des écoles où ils cherchent à raviver le prestige expirant de leur art. Rome, qui était la capitale du monde et le centre du pouvoir, devint le centre des lumières ; elle adora les dieux d'Athènes, admira ses héros, étudia ses poètes, emprunta ses usages. Caton, type inflexible des mœurs romaines, eut beau s'élever contre ces nouveautés, on ne l'écouta point. Au contraire, le cyrénéen Carnéade et ses collègues, tous gens de ressources, grands parleurs, grands dialecticiens, se faisaient applaudir par tout ce que Rome comptait de jeune, d'intelligent, d'élevé. Cet enthousiasme n'arrêta pourtant pas la décadence. L'épopée, le drame, l'élégie, l'idylle disparurent ; seules la poésie épigrammatique et la poésie didactique trouvèrent quelques interprètes. Quant à la prose, moins dédaignée que pendant l'époque précédente, elle reparut non sans gloire dans les écrits des historiens, des rhéteurs et des philosophes

POÉSIE

Epigramme.—L'épigramme ne fut d'abord, chez les

Grecs, qu'une simple inscription, et il n'est pas de monument antique, de statue, de tableau sur lesquels on ne la retrouve. Plus tard, sa forme variant à l'infini, elle servit à l'expression des sentiments les plus divers : c'était tantôt quelque trait d'esprit, tantôt le récit d'accidents tendres ou tristes ; tantôt un applaudissement, une satire, une plaisanterie, une épitaphe. Celles de ces épigrammes qui nous restent ont tous les mérites du genre, et si on les lit une à une, elles charment, on les admire ; prises ensemble, elles font réfléchir avec tristesse sur la décadence et l'épuisement de ce puissant génie grec qui avait créé l'*Iliade* et le *Prométhée*.

Poésie didactique.—Oppien naquit en Cilicie, sous le règne de Marc-Aurèle. On rapporte que ses deux poèmes de la *Chasse* et de la *Pêche* charmèrent si puissamment Caracalla, que ce prince fit donner à l'auteur un écu d'or pour chacun de ses vers. Neuf cents ans plus tard, Jean Tzetzès disait d'Oppien que c'était *un océan de grâces.* Comment après cela s'ingérer à dire que le poème de la *Chasse* est souverainement monotone, et que l'autre n'est guère plus intéresrant ? Tous deux cependant ont un mérite, et un mérite qui paraîtra bien grand si nous nous reportons au temps de scepticisme universel où ils furent écrits : c'est la foi en la Providence, et avec elle le sentiment moral. " Que peuvent les mortels sans le secours des dieux ? Ils seraient incapables de soulever la plante de leurs pieds, de mouvoir leurs faibles paupières.... Les immortels sont des arbitres suprêmes...Le sage leur obéit sans murmurer, et n'a besoin ni du fouet ni de l'aiguillon."

PROSE. 1o RHÉTEURS

Poursuivons notre route à travers ce désert ; peut-être, ça et là, quelque oasis intellectuelle nous consolera-t-elle des ennuis du chemin.

Démétrius de Phalère, que nous avons déjà cité, avait fait école. Sa phrase, son style, ses figures, on imita, on reproduisit tout. On alla plus loin encore dans l'affectation, et l'éloquence désapprit presque à parler.

Ce ne fut plus qu'une parade oratoire, un flux de paroles, où les antithèses brillantes, les jeux de mots subtils, les métaphores recherchées tenaient la première place.

Cependant, parmi ces rhéteurs, quelques-uns comprirent mieux la mission de l'éloquence, et se servirent de leurs talents pour l'instruction des peuples. Tel fut DION (1er s. ap.), à qui la pureté et l'élégance de sa diction valurent le surnom de Chrysostome. Pendant les premières années de sa vie, Dion n'avait composé que des discours d'apparat, des déclamations plus ou moins futiles, par exemple : un *Eloge du Perroquet*, un *Eloge de la Chevelure*, de *la Puce*, etc. Il abandonna ensuite ce genre, et bien lui en prit. Lorsque Domitien tomba sous le fer des conspirateurs, Dion se rendit au camp de l'armée romaine prête à se révolter. Là, monté sur un autel, il raconta sa propre histoire, fit l'éloge de Nerva, le nouvel empereur, et ramena à l'ordre les soldats mutinés.

LUCIEN, né à Samosate vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, est rangé parmi les rhéteurs, d'abord parce que plusieurs morceaux de ses nombreux ouvrages se rattachent aux exercices de l'école, ensuite parce que ce railleur spirituel, qui se moque si bien des rhéteurs, ses compères, n'est lui-même attentif qu'aux procédés du langage. On le sait, son ironie fine, brillante, polie et jolie l'a souvent fait comparer à Voltaire. —Il y a d'autres ressemblances encore. Lucien est d'une immoralité révoltante ; il regarde toutes les croyances religieuses comme des superstitions également ridicules, et tourne en dérision les divinités païennes aussi bien que le Dieu des chrétiens.

On tient pour les meilleurs de ses ouvrages : les *Dialogues des Dieux et des morts*, l'*Eloge de Démosthène*, les *Sectes à l'encan*, *De la manière d'écrire l'Histoire*, l'*Eloge de la Mouche*, etc.

MAXIME DE TYR, son contemporain, composa des discours et des dissertations plus remarquables par le style que par les idées.—LONGIN, qui florissait vers le milieu du troisième siècle, a laissé un *Traité du Sublime*, chef-d'œuvre d'érudition et d'éloquence, où, entre beaucoup de bon-

nes choses, on admire de belles maximes de vertu et des hommages magnifiques rendus aux beautés de l'Ecriture sainte.—THÉMISTIUS, tou à tour favori des empereurs Constance, Julien, Jovien, Valens et Théodose, sut encore, par la pureté de sa morale et de sa ie, gagner l'amitié de saint Grégoire de Nazianze, qui l'appelle quelque part le *Roi de l'éloquence.*—Enfin, nommons LIBANIUS d'Antioche (314-390) qui s'associa aux efforts de Julien dans sa tentative rétrograde de restauration païenne, et composa pour cette fin un grand nombre de harangues. Comme dans ses lettres et ses contes, il y fait étalage d'érudition ; il est obscur, sec et froid.

2o HISTOIRE.—POLYBE (205-125).

L'histoire sans la vérité n'est rien.
Mot de Polybe.

POLYBE avait combattu avec son père dans les rangs de la Ligue achéenne, et, après le triomphe des armes romaines, il avait été mis au nombre des otages et emmené à Rome. Accueilli comme un ami par Scipion Emilien, il avait pu, grâce à lui, explorer les archives de la république et aller étudier l'histoire sur le théâtre même des événements, en Gaule, en Ibérie, en Egypte. Riche de matériaux, de souvenirs, d'expérience des hommes et des affaires, il écrivit, en quarante livres, une Histoire universelle. Une grande idée guide sa plume et préside à ses travaux. Ecoutons-le parler lui-même : " Le sujet de cet ouvrage, dit-il, est, dans son entier, une seule action, un seul et grand spectacle ; il s'agit d'indiquer les causes, qui, successivement, ont fait tomber sous la domination romaine toutes les parties de l'univers habité. Cette action est distincte dans son commencement, déterminée dans sa durée, claire dans son accomplissement final. Il sera donc utile de donner un tableau général des différentes parties dont ce grand tout est composé."

Et toutes les nations connues passent sous les yeux de l'historien ; les événements qu'il raconte, il les explique, il les juge, il en recherche les causes, il met en lumière les

circonstances où ils se sont produits, les effets qui en ont été les conséquences ; il disserte, il enseigne, il fait un traité de politique et de morale à propos du spectacle des choses humaines. Bref, jamais, dans l'antiquité, l'histoire ne fut écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugé [1].

Ni DIODORE DE SICILE, l'auteur de la *Bibiliothèque historique*, ni DENYS D'HALICARNASSE, malgré l'érudition profonde et la critique judicieuse qui distinguent ses *Antiquités romaines* et ses autres ouvrages ; ni ARRIEN, ni DION CASSIUS, tous contemporains d'Auguste ou de ses premiers successeurs, ne sont à la taille de Polybe. Pour trouver quelqu'un qui l'approche, il faut arriver à Flavius Josèphe, nous voulions dire à Plutarque.

JOSÈPHE, né à Jérusalem, l'an 37 de notre ère, descendait de l'illustre famille des Macchabées. Nommé gouverneur de la Judée, il essaya vainement de prévenir la révolte des Juifs contre Rome, et dut lui-même prendre part à la lutte. Fait prisonnier après le sac d'une ville qu'il avait longtemps défendue, il gagna l'amitié de Vespasien, accompagna Titus au siège de Jérusalem, et, après la prise de cette ville, suivit le vainqueur à Rome, où il reçut le droit de cité, le titre de chevalier, et une pension.

L'*Histoire de la Guerre des Juifs* et les *Antiquités* sont ce qu'on appelle des livres agréables, rien de plus. Des critiques peu suspects d'exagération cléricale, ont regardé Josèphe comme " un guide dangereux, comme un interprète infidèle et intéressé, non seulement des traditions judaïques, mais des faits contemporains et du génie de l'histoire ; " ils n'ont vu dans ses œuvres " qu'un mélange de romans incroyables, de visions doubles, de légèretés et de contradictions [2]."

Ce qu'il faut reconnaître avec eux, c'est que si l'historien blesse le goût, le romancier amuse l'esprit. Il est

---

1 Sinardet, *Synchronisme des litt.*, p. 175.—Il ne reste de l'*Histoire* de Polybe que les cinq premiers livres et des fragments des douze suivants.

2 P. Chasles, *Etud. s. le moyen âge*, [illegible]

vif et animé, heureux dans le choix des ornements, plein de cette éloquence qui excite ou apaise à son gré les mouvements de l'âme. C'est, pour le style, dit saint Jérôme, le Tite-Live des Grecs. En un mot, Josèphe, homme d'un talent flexible et d'un esprit très sagace, eût été certainement un grand historien s'il eût été un honnête homme.

PLUTARQUE (50-140 après).

Plutarque me soubsrit toujours d'une
fresche nouveauté : l'aymer, c'est m'aymer.
Henri IV, *Lettres*.

Plutarque naquit à Chéronée en Béotie, et comme il le dit lui-même, " dans une ville fort petite ", où " pour empêcher qu'elle ne devînt plus petite encore, il voulait vivre et mourir." Il y a de l'apparence que Plutarque attendit au moins la soixantaine pour arrêter ce projet, car jusque-là, nous le voyons parcourir à petites journées, d'abord son propre pays, puis l'Egypte, puis l'Italie ; puis il tient école de philosophie à Rome, puis il exerce la charge de gouverneur dans l'Illyrie. Il revient enfin à Chéronée, où on l'élit archonte et prêtre d'Apollon.

" Les ouvrages de Plutarque, par leur étendue autant que par la variété des objets qu'ils embrassent, présentent, dit M. Villemain, le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées que nous ait transmis l'antiquité. Produits dans des jours de décadence littéraire, ils sont cependant remarquables par le style et l'éloquence [1]." Selon quelques auteurs, les *Œuvres morales* feraient exception. Elles n'ont dans le style ni ampleur ni majesté ; c'est un vieillard qui y traite de religion, de philosophie, de littérature, de science et d'art, un vieillard plein de bon sens, mais désormais incapable de s'échauffer ni de s'éblouir. Au surplus, peu importe : cet admirateur et ce disciple de Platon est plein de zèle pou. le bien ; il parle admirablement de la Divinité, de la Providence et de l'immortalité de l'âme ; on sent que vivant dans le second siècle de la

1 Villemain, *Littér. ancienne et étrangère*, p. 111,

lumière, il en a été notablement éclairé, et que s'il n'allait pas au sermon, la prédication de l'Evangile avait au moins retenti jusqu'à lui [1].

Le grand titre de Plutarque à la renommée, c'est l'ouvrage qu'il a intitulé : *Vies parallèles des Hommes illustres*. Dans ce cadre, comme on le sait, l'histoire abrégée de chaque grand homme de la Grèce a pour suite et pour pendant la vie d'un grand homme romain, laquelle est terminée par un parallèle, où les deux héros sont rapprochés trait pour trait, et pesés dans la même balance. L'exactitude peut quelquefois manquer à ces comparaisons essayées sur une longue série de personnages ; il peut y avoir des traits faux dans les ressemblances, des subtilités dans l'explication des différences. Mais ces défauts et ceux qu'on pourrait encore signaler, ne diminuent guère l'intérêt de l'ouvrage [2]. Plutarque excelle à peindre ses personnages tels qu'ils sont ; ils nous les montre au jeu, à table, au sein de leur famille ; il abonde en détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait, et le peignent dans toute sa profondeur, en le montrant avec toutes ses petitesses.

3o. PHILOSOPHIE.—STOICISME.

Le stoïcisme du second siècle de notre ère ne pouvait plus parler le même langage qu'autrefois. Le temps avait marché, et il avait transformé par son action insensible les dispositions et la volonté des hommes. A la froide indifférence de Zénon succédait le besoin d'aimer, de fraterniser, de s'humilier, de se renoncer soi-même. Le christianisme atteignait-il donc ceux mêmes qui le fuyaient ou le combattaient ? On est tenté de le croire ; et ce n'est pas sans raison que l'on pourrait dire ici en empruntant des vers à Lefranc de Pompignan :

> Le dieu, poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

---

1 V. sur ce sujet J. de Maistre, Préface des *Délais de la justice divine*.

2 P. L. Courier est moins exact que spirituel quand il dit : "Plutarque se moque des faits, et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase." (*Lettres*, août 1809).

EPICTÉTE

Cet esclave, tardivement affranchi, infirme, boiteux, indigent, exilé d'Italie par Domitien pour crime de philosophie ; ce philosophe simple, familier, abrupt en son langage, qui, à Nicopolis où il s'était retité, n'avait pas de chaire pour son enseignement ; qui écrivait peu, s'estimant assez heureux de pouvoir causer avec quelques disciples et de donner des avis aux magistrats romains venus pour le consulter, fut le plus grand homme du stoïcisme et le moraliste le plus sérieux de l'antiquité. Ses causeries, simplement et fidèlement reproduites, avec leurs redites, leurs digressions, leur liberté familière, ont été conservées en partie. Telles que nous les avons, saint François de Sales les disait "douces à lire ;" et cela, parce que "l'excellent philosophe parle de Dieu avec tant de goût, de sentiment et de zèle, qu'on le prendrait pour un chrétien sortant de quelque sainte profonde méditation." Mais aussi, et voilà le revers de la médaille, on se demande quelquefois, comme le même saint François, pourquoi Epictète, "ce bonhomme qui connaissait si bien l'unité divine, n'a pas eu la sainte jalousie de l'honneur divin, afin de ne pas gauchir ni dissimuler en un sujet de si grande importance [1]."

MARC-AURÈLE (221-180).

Marc-Aurèle a écrit en grec un livre fort vanté, surtout en notre temps, les *Pensées*. Ces pensées sont d'une littérature très propre, et plusieurs discours où il est traité de la vertu ont emprunté là des brillants. Avouons-le pourtant : le dogme de la fatalité pèse sur ce livre comme une main de fer, pour y comprimer tout élan généreux Qu'est-ce que la Divinité ? une croyance indécise ; la liberté ? un objet de doute ; l'immortalité ? un rève. Marc-Aurèle pouvait comprendre la *folie de la croix* ; il aima mieux essayer d'en guérir le monde, et c'est peut-être pour cela qu'il est resté l'un des hommes les plus honorés du monde [2].

---

1 *De l'amour de Dieu*, liv. I, ch. XVII.

2 V. Freppel, *Les Apologistes*, t. II, p. 265 ; Veuillot, *Mélanges*, 3e série, t. IV, p. 666 ; *Annales de philosophie*, octobre 1881.

III. LITTÉRATURE BYZANTINE (306-1453 ?)

Constantinople est devenue le foyer principal de la littérature. L'épigramme est à la mode, la poésie lyrique et la poésie épique ont quelques représentants. Les historiens désignés sous le nom de Byzantins écrivent avec tous les détails désirables l'histoire de l'empire romain d'Orient. Mais pendant cette dernière période de la littérature grecque, les grandes figures sont rares. Nonnus, Pisidès et Tzetzès, que l'exemple de plusieurs critiques nous autoriserait à mentionner, appartiennent plutôt à la littérature chrétienne.

Disons cependant un mot du roman. Il est en pleine floraison à cette époque.

Dans l'antiquité, dit M. Hello, le roman n'était qu'un jeu de l'imagination. Loin de se donner comme la représentation de la vie réelle, il en fuyait l'image. Il visait aux aventures bizarres, merveilleuses, invraisemblables. Il côtoyait et même envahissait complètement les domaines du conte. Ficker, dans l'histoire de la littérature ancienne, comprend sous ce nom de roman, *la description oratoire d'une suite d'aventures merveilleuses*. Un genre qui s'en rapprochait beaucoup était, dit-il, celui des récits de voyage. Une de ces relations écrite par Antonius Diogène roule sur *les choses merveilleuses qui se voient dane l'île de Thulé*.

Ce titre instructif nous avertit que pour trouver des sujets de roman, les anciens allaient au moins jusqu'à l'île de Thulé. C'était le voyage, le voyage lointain et merveilleux qui faisait les frais de leur littérature romantique. Le lecteur eût été dépaysé si la scène s'était passée près de lui, s'il avait pu coudoyer, dans son voisinage, devant sa porte, ou rencontrer en entrant chez lui, le héros de son livre. Ce héros, pour intéresser, devait être fabuleux [1].

Les principaux représentants de cette littérature sont : HÉLIODORE (IIe siècle), évêque de Trieste, qui avait composé dans sa jeunesse l'histoire de *Théagène et de Chariclée*,

---

1 *LH'omme*, pp. 687-88.

premier type du roman d'amour, lecture favorite et furtive de Racine à Port-Royal ; Achille TATIUS, auteur de *Clitophon et Leucippe* ; LONGUS, dont le roman de *Daphnis et Chloé* a inspiré Bernardin de Saint-Pierre ; et pour compléter la liste, Xénophon d'Ephèse, Chariton, Eumathe, Théodore.

Ce qui résulte des détails que possède sur ces auteurs l'érudition, c'est, dit encore M. Hello, que le roman est né en Grèce à la fin de la littérature ou plutôt après la littérature. On pourrait le définir ainsi, sans l'insulter :

Le roman grec est la forme déchue du poème épique dont il a gardé l'emphase et perdu la couleur.

Ainsi disparut et se perdit comme un fleuve dans les sables, cette admirable littérature grecque, si brillante, si variée, si longtemps féconde. En Grèce, en Egypte, en Sicile, à Constantinople, nous l'avons vue survivre à toutes les vicissitudes politiques, à toutes les révolutions de temps et de mœurs ; se montrer partout d'autant plus belle et plus noble qu'elle se rapprochait davantage du vrai et du bien ; se renouveler plusieurs fois et toujours avec quelque reste de splendeur ; enfin marquer tout cet espace de mille années par de grands génies et de grands talents, poètes, historiens, orateurs, philosophes, qui ont enrichi l'héritage de l'esprit humain. Maintenant la chaîne séculaire est rompue, le sol a cessé de produire, la Grèce païenne s'évanouit dans une nuit sans lendemain.

Mais depuis longtemps déjà un rayon nouveau a lui sur le monde. Le domaine de la langue grecque s'est enrichi et va s'enrichir encore. Une autre éloquence, une autre poésie ont pris naissance et vont se développant, une éloquence et une poésie agrandies de toute la supériorité du principe divin qui les a vivifiées. La littérature grecque n'est donc pas morte, car si la muse païenne s'est couchée sans gloire, épuisée, agonisante, la lumière chrétienne, aurore de l'intégral renouvellement du monde moral, s'est emparée de l'autre partie de l'horizon, et avec elle, le monde a vu renaître les jours de Pindare, de Démosthène et de Platon.

LITTERATURE LATINE PROFANE

PÉRIODE DE FORMATION

> Tu regere imperio populos, Romane, memento,
> *Hae tibi erunt artes ;* pacisque imponere morem,
> Parcere subjectis, et debellare superbos.
> Virgile, *Enéide*, c. VI, v. 852.

Cinq siècles durant, pendant sa période de conquête, c'est-à-dire, pendant qu'elle abattait une à une les populations italiotes et que, resserrée dans sa Péninsule, elle forgeait sur ses mille champs de bataille les fers qui devaient enchaîner le monde, Rome fut trop matériellement occupée pour songer aux œuvres de science et d'imagination.. D'ailleurs, le génie romain répugnait naturellement à la vie intellectuelle. Son caractère pratique, son prosaïsme politique et guerrier, son patriotisme rigide, combattaient l'art et la science, d'abord comme abstraits et inapplicables, puis comme entachés d'origine grecque, enfin comme étant choses inférieures, presque serviles, propres à énerver des âmes de soldats. Aussi, la politique romaine laissait-elle dédaigneusement aux vaincus les travaux de l'intelligence. Ce fut seulement à une époque tardive, en forçant sa nature, par imitation et par mode, sans une inspiration qui lui fût propre, que le génie romain s'y prêta [1].

Pourtant, avant d'arriver à cette époque où l'élément grec commence de s'introduire en Italie, et où le génie romain s'éveille enfin pour s'affirmer dans des œuvres dignes de lui (IIIe siècle av.), il est bon de jeter un regard en arrière.

Avant la littérature d'imitation, il y avait eu à Rome une littérature indigène, et quels que soit le nombre et le

---

1 Cf. Champagny, *Les Césars*, 4e éd., t. IV, p. 110.

caractère des œuvres qu'elle produisit, on y remarque déjà, surtout dans les *Lois des douze Tables*, la fière allure du peuple conquérant, et cette mâle énergie qui devait caractériser le style romain. De plus, et sans qu'il soit nécessaire d'y regarder de bien près, on peut trouver, dans les productions informes de cette première époque, quelques ébauches des principaux genres en prose et en vers. Ainsi, la poésie des *Frères Arvales* et surtout les *Chants saliens*, poèmes d'un genre élevé, et toujours débordants de ferveur religieuse [1], pourraient être considérés comme des essais de poésie lyrique ; les *Chants fescennins*, grossiers, souvent indécents, pourraient passer pour des poésies satiriques, si l'on voulait forcer un peu la consigne. L'art scénique peut être représenté par ces dialogues écrits en prose cadencée, que débitaient des farceurs à la mine grotesque, dansant sur des outres gonflées. A ces folios dramatiques succédèrent les scènes plus graves des acteurs étrusques, et le théâtre indigène fut créé. Il vécut jusqu'à ce que le drame imité des Grecs vînt le supplanter et gagner à son tour la faveur publique.

Pour l'histoire, nous la trouvons en germe dans les *Indigitamenta*, attribués à Numa, et dans les *Annales Pontificum*, rédigées par le grand Pontife. Dans le premier de ces ouvrages, il était un peu question de tous les dieux connus alors dans le Latium ; dans le second, on inscrivait les principaux événements de l'année. Il y avait encore les *Libri magistratuum* et les *Libri lintei*, et c'étaient là de premiers essais d'annales.

Enfin, on admettra que des généraux comme Camille, des hommes d'Etat comme Appius, ont pu trouver, dans les grandes occasions, des paroles éloquentes et de beaux mouvements oratoires. En tout cas, l'éloquence dut avoir parfois de belles inspirations et compter de nombreux triomphes dans un temps où la constitution romaine livrait déjà les grands intérêts de la nation aux discussions du Forum. Le malheur est que ces discours ne furent pas recueillis.

---

1 " Le Saliens ne chantaient que les dieux."--Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, liv. II, 129.

Rome n'eut donc longtemps pour littérature que les ébauches dont nous venons de parler. Mais voici s'ouvrir une ère nouvelle ; elle commence avec Livius Andronicus, vers le milieu du troisième siècle avant J.-C, A cette époque, les produits réputés barbares de l'inspiration locale tombent en désuétude et disparaissent peu à peu ; l'art grec, "semblable à un fleuve abondant et rapide [1]," envahit Rome par tous les points. Andronicus et Ennius essaient d'abord d'introduire les idées grecques sous la forme latine ; après eux, une foule de grammairiens grecs profitent de l'engouement des esprits, et réussissent, au grand dépit de Caton, à mettre à la mode l'art athénien. Observons de suite, puisque l'occasion s'en présente, que cette influence du dehors alla toujours se développant. Sous Auguste, toute la littérature romaine fut grecque, soit dit sans jeu de mots. Sous Tibère, on plaida en grec dans le sénat ; Claude, lui, donnait un mot grec pour mot d'ordre aux cohortes prétoriennes, et poussait si loin l'amour des lettres helléniques, qu'il destitua un jour un fonctionnaire, parce qu'il avait commis une faute d'orthographe en cette langue.

Revenons sur nos pas.

POÉSIE.—I. TRAGÉDIE.

LIVIUS ANDRONICUS avait été amené à Rome comme prisonnier après la prise de Tarente par Papirius Cursor (272 av. J -C). Son talent lui valut la liberté. Acteur et poète, il traduisit les tragédies grecques et monta sur les tréteaux, aux grands applaudissements de la foule émerveillée. Quelques fragments qui nous restent de ses dix-neuf drames justifient cet enthousiasme.

NÆVIUS, qui le suivit de près, ne l'imita pas en tout, et c'est peut-être un mérite. Grand admirateur des Grecs, lui aussi, il voulut toutefois détourner un instant sur des sujets nationaux, sur des personnages romains, la source

---

1 Influxit enim non tenuis quidem e Græcia rivulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis.—Cicero, *De Republica*, II. 19.

grecque de ses imitations. Il chanta Régulus dans une espèce d'épopée nationale, et, froissé des résistances de l'aristocratie à ses innovations, il composa des pièces satiriques qu'il alla ensuite expier dans l'exil.

Vers le même temps parut un homme que les anciens nommaient le souverain poète[1], le sage, le sublime, le second Homère[2], et que Lucien exaltait comme le créateur de la grande poésie chez les Romains. Ce fut ENNIUS, né en Calabre, l'an 240 avant J.-C. Protégé par Caton l'Ancien, qui l'avait amené à Rome, il eut pour disciples et amis les plus grands hommes de la république. On rapporte, à ce propos, que ce même Caton, une fois, préféra l'estime du poète aux honneurs du triomphe, et que Scipion l'Africain voulut être enseveli dans le même tombeau que lui. Un désir ardent d'éclairer son pays, de l'arracher à la barbarie intellectuelle, travaillait Ennius, l'inspirait et fécondait sa pensée. Il composa des tragédies imitées d'Euripide, des comédies et des satires ; il chanta en vers héroïques les gestes de la nation conquérante et les hauts faits de Scipion, gardant partout dans ces diverses compositions une allure indépendante, une imagination vagabonde, sans règles, désordonnée, un style plein d'énergiques expressions, et obtenant ainsi sur le Parnasse, au jugement de Lucrèce, la première couronne immortelle.

Après lui, PACUVIUS (né 218 av.) sut rester original et fort tout en imitant comme Ennius, et sa réputation se maintint jusqu'au siècle d'Auguste :

.............................Aufert
Pacuvius docti famam senis,

dit Horace. Son successeur, ACCIUS ou ATTIUS s'attachait surtout à représenter les grandes catastrophes des temps héroïques, et c'est sans doute pour cette raison qu'Ovide lui donne l'épithète d'*atrox*.

Ces quatre poètes résument toute l'histoire de la tragédie romaine. Cet éclat qu'elle eut en naissant, la tra-

1 Cicéron, *Extraits des ouvr. de Rhét.*, Hachette, 1875, p. 96.

2 Horace, *Epitres*, liv. II, *ép.* I.—Il faut avouer pourtant qu'Horace prend un ton joliment ironique quand il parle de ces vieux poètes.

gédie ne le retrouva plus. Plus tard, il n'y aura plus guère que Sénèque, c'est-à-dire un dramaturge pâle, philosophique et boursouflé. Nous y reviendrons.

II. COMÉDIE.

La comédie inaugurée à Rome en même temps que la tragédie, eut une destinée plus brillante que sa sœur. Elle se proposait de plaire à un peuple déjà blasé et corrompu, elle flattait ses passions grossières, et ce peuple applaudit tant que cela dura. Cela dura assez longtemps.

Plaute parut le premier (224-183 av.). Vif, original, ingénieux, il avait des situations vraiment comiques, des traits d'esprit, des pointes, des jeux de mots, quelque chose qui *empoigne*, comme on dit aujourd'hui. Il savait manier avec adresse des aventures communes, donner de franches peintures des mœurs contemporaines, et amuser sans cesse par un tissu plaisant de risibles hasards et de surprises agréables. Nous possédons de lui vingt coméies, dont les plus remarquables sont les *Ménechmes*, l'*Amphytrion*, le *Revenant*, les *Captifs*, le *Capitan* et l'*Aululaire*. Un défaut grave de ces pièces et des autres, c'est que le style y est empreint d'un cachet grossier et quelquefois trivial ; c'est, de plus, qu'elles sont profondément immorales.

Térence (182-109) ne vaut pas beaucoup mieux non plus, comme moraliste. Remarquons cependant à son honneur qu'il garde toujours dans son style une délicatesse réelle, et dans ses obsénités une certaine retenue. Homme de mœurs élégantes, puriste de langage comme un Athénien, il voulut opposer au jargon et à la verve désordonnée de Plaute la science des intrigues et la politesse du langage. La foule l'accusait de pédantisme et parfois le sifflait, mais lui ne se décourageait pas pour si peu. Il continuait d'emprunter à Ménandre, à Diphile, à Philémon, et si ses imitations des formes élégantes et polies de la Grèce n'égalaient pas aux yeux de la foule, auprès des *mangeurs de pois chiches*, comme dira Horace, les scènes si vives et si populaires de Plaute, elles avaient du moins le mérite de

fixer la langue et de la polir, de la rendre plus savante et plus docile. Cette œuvre préparatoire, indispensable peut-être à l'éclat du grand siècle qui suivit, n'est pas une œuvre ordinaire : elle place l'auteur de l'*Andrienne* et des *Adelphes* bien au-dessus de Plaute, son rival trop heureux.

Ces deux hommes disparus, le théâtre se soutint encore quelque temps, il est vrai ; on joua jusqu'au temps de César des *Atellanes*, pièces où l'on produisait des personnages de convention, toujours les mêmes, toujours placés dans de nouvelles situations bouffonnes et parlant un patois ridicule, emprunté à la langue des Osques. Sous César, aux *Atellanes* succédèrent les *Mimes*, drames plus bas encore, plus terre à terre, et où la trivialité ne le cédait qu'au cynisme de l'impudence. On comprend que pareille littérature, si littérature il y a, ne saurait nous arrêter.

Au reste, le théâtre comique ne charmait guère plus les Romains que la scène tragique. S'ils allaient assister quelquefois aux représentations dramatiques, ils allaient plus souvent aux amphithéâtres. C'était la mode, et c'était un besoin comme le pain de chaque jour. Ecoutez ce que dit à ce propos Frédéric Schlégel, l'illustre critique : " La poésie chère au peuple romain est ailleurs que dans les vers composés avec art, à l'imitation des poésies grecques. Il faut la chercher dans les combats du cirque, dans ces luttes où le gladiateur, se défendant contre la mort, devait tomber et mourir avec grâce s'il voulait gagner les applaudissements du peuple ; dans ces amphithéâtres où plus tard on entendit ces clameurs du peuple contre une secte détestée : Aux lions ! les chrétiens aux lions ! "

Contre ces goûts dépravés de la nation, que pouvait faire le poète ? Pouvait-il prétendre parler aux intelligences, émouvoir la sensibilité par des scènes pathétiques et touchantes, être poète enfin, quand il savait que la foule impatiente se lèverait de toutes parts au beau milieu de sa pièce, et s'écrierait d'une seule voix : La chasse ! les ours ! les funambules ! à bas le poète ! à bas la pensée !—Que lui restait-il à faire quand non seulement la populace, mais

encore les chevaliers, les riches, la Rome intelligente le voulait ainsi[1] ?

III. SATIRE.

La satire d'abord très grossière, avait reçu d'Ennius une forme plus digne. Plus tard, vers la fin du second siècle avant l'ère chrétienne, elle fut reprise et cultivée avec succès par Lucilius. Jusqu'à lui, on avait craint de désigner les personnes, mais un chevalier romain croyait n'avoir rien à redouter, et Lucilius les désigna. Admirateur des anciennes vertus de Rome, il flétrit énergiquement la dépravation de son époque. Quelques fragments que le temps a épargnés nous permettent de juger de sa verve, et justifient, malgré leur prosaïsme un peu trop primitif, les éloges de Cicéron et de Quintilien.

PROSE.—HISTOIRE.—ÉLOQUENCE.

Caton l'Ancien (234-149 av.) fut le vrai créateur de la prose latine, et ses volumineux ouvrages gardèrent leur réputation jusqu'à la fin de la période classique. Il fut de plus le premier écrivain romain parfaitement national. Censeur rigide de tout ce qui tendait à corrompre les mœurs, il opposa une énergique résissance aux empiètements des rhéteurs grecs qui s'étaient introduits à Rome. On dit cependant que lui même, faiblesse humaine ! se réservait le plaisir d'apprendre le grec et d'étudier à huit clos Thucydide et Démosthène. Quoi qu'il en soit, si nous en croyons Cicéron, il était aussi bon écrivain que grand orateur. " Ajoutez, dit le *Brutus*, du nombre à la phrase, afin que le style soit mieux enchaîné ; mettez les mots eux-mêmes en meilleur ordre ; formez-en une charpente régulière, ce que n'ont pas même toujours fait les anciens Grecs, vous ne préférerez plus personne à Caton[2]."

De tous les ouvrages de Caton, nous ne possédons en entier que le traité *de Re rusticâ*, espèce de journal en cent

---

V. Horace, *Epitre* I, liv. II, vers 182 et ss.

2 *Extr. des ouvr. de Rhét.*, ut suprà, p. 218.

soixante-deux chapitres, où il consignait chaque jour ses observations sur la culture de ses terres de la Sabine. Nous avons aussi quelques-uns de ses discours et des fragments de son livre des *Origines*. On regrettera toujours la perte de ce dernier ouvrage, car l'honnêteté de l'écrivain, ses connaissances profondes en tout ce qui se rapportait à l'histoire de Rome, sa position personnelle au milieu des affaires publiques, ses relations avec Ennius, l'auteur des *Annales*, son expérience de la politique du sénat, tout avait dû contribuer à faire de ce livre un chef-d'œuvre.

Aucun historien, avant César, ne paraît avoir égalé Caton. Cicéron loue pourtant les mémoires de Catulus ; Salluste rend hommage à l'*Histoire de la guerre civile* de Sisenna, et Tite-Live a profité habilement des annales de plusieurs historiens antérieurs au siècle d'Auguste.

Les noms sont plus nombreux et plus célèbres de ceux qui cultivèrent l'éloquence. L'Etat manquant d'un modérateur unique, l'éloquence s'était donné mission de le gouverner. La licence et les troubles politiques ouvraient de vastes espérances aux orateurs, et c'était à qui gagnerait les suffrages d'un peuple abandonné à lui-même. " De là, dirons-nous avec Tacite, ces continuelles propositions de lois et cette ambition de popularité ; de là, ces harangues de magistrats qui passaient presque la nuit à la tribune ; de là, ces accusations contre les hommes les plus puissants et ces inimitiés qui s'étendaient à des familles entières ; de là enfin, ces factions des grands et ces querelles sans cesse renouvelées du peuple et du sénat : toutes choses qui, en déchirant la république, ne laissaient pas d'exercer l'éloquence et de lui offrir de brillants avantages. Plus un citoyen était puissant par la parole, plus aussi l'accès des honneurs lui était facile ; plus, dans les honneurs mêmes, il l'emportait sur ses collègues, plus il avait de crédit auprès des grands, d'autorité dans le sénat, de réputation et de célébrité parmi le peuple. Voilà ceux dont l'immense clientèle embrassait des nations étrangères, ceux que tout gouverneur de province honorait avant son départ, cultivait après son retour [1]."

---

1 Tacite, *Dialogue sur les orateurs*, III, § 48.

Malheureusement, il nous reste bien peu de chose de ces grandes luttes politiques ou judiciaires où se rencontraient Lélius, Scipion Emilien, Carbon et les deux Gracques ; où plus tard Crassus, Marc-Antoine et Hortensius se disputaient chaudement la palme oratoire.

Les Gracques, ces hardis initiateurs de la démocratie révolutionnaire, avaient fort à faire avec les patriciens pour soutenir leurs fameuses lois Liciniennes. Si Tibérius se montrait trop doux et trop posé, Caïus comprenait mieux les besoins de la cause. Son action oratoire était si véhémente, si passionnée, il s'emportait si bien, que bientôt il jugea nécessaire d'avoir toujours derrière lui, sur les rostres, un esclave dont la besogne consistait à le ramener de temps en temps à la modération, en jouant de la flûte [1].

Cicéron a vanté l'éloquence de Crassus et de Marc-Antoine, grand-père du triumvir. Brillant improvisateur, avocat véhément et pathétique, Antoine méditait peu ses sujets et cherchait moins à plaire qu'à émouvoir ; Crassus, au contraire, était la gravité même, *summa gravitas*, et ne parlait qu'après une longue préparation. Habile comme il était à graduer les moyens oratoires, noble et soigné jusque dans les moindres détails, à la fois concis et orné, incomparable dans la réplique, on jouissait en l'écoutant, on attendait avec impatience le moment où il devait parler [2].

C'est dans les dernières années de la république que l'éloquence parvint à l'apogée de sa grandeur. Hortensius (110-49 av.) disputait alors la palme à Cicéron, comme autrefois Eschine à Démosthène. A dix-neuf ans, il débutait par une harangue en faveur des Africains, et ce fut " comme une œuvre de Phidias, qui, à la première vue, enleva les suffrages des spectateurs [3]." Une mémoire imperturbable, un beau débit, une fluidité asiatique et une savante recherche de style, tout cela faisait de lui l'arbitre de la tribune. Quand une fois Cicéron lui eut enlevé cet

1 Crutwell, *A history of Roman literature*.

2 V. Cicéron, *Extraits des œuvr. de Rhét*, ut sup., pp. 227 ss.

3 Ibid., p. 239.

honneur, Hortensius fut des premiers à l'applaudir, et il ne voulut pas. vertu rare, connaître les jalousies du métier [1].

PÉRIODE DE PERFECTION.

42 AVANT—14 APRÈS.

Siècle d'Auguste.

Chaque peuple a son siècle et chaque homme a son jour.
Lamartine, *Ières Méditations.*

Nous l'avons vu, Caton avait lutté vainement contre l'invasion de la littérature hellénique. L'admiration si légitime qu'elle avait excitée dès l'abord ne fit que s'accroître avec les années. Les poètes, les orateurs, les philosophes de la Grèce furent commentés publiquement devant la jeunesse romaine, et il fut un temps où l'on accourait aux leçons des rhéteurs avec plus d'empressement qu'aux spectacles. Qui plus est, les jeunes gens de bonnes famille ne manquaient pas, leurs premières études faites, de se mettre en route pour Athènes, Rhodes, Apollonie ou Mitylène, soit pour étudier, soit pour visiter en simples touristes, pour voir enfin de leurs yeux ces lieux si poétiques et si célèbres dont on leur avait tant de fois parlé. Ce voyage littéraire devint même le complément nécessaire de toute

---

1 " Sous la république, le Forum était un rendez-vous à peu près universel. Les jours ordinaires, on y causait ; les jours de marché, où la nécessité y appelait tout le peuple, on y faisait devant le peuple les affaires sérieuses, les affaires des citoyens comme celles de l'Etat ; on y adoptait un fils, on y faisait son testament ; enfin le Forum tenait lieu, et des salons, ce grand élément de la vie du dernier siècle, et des journaux, ce grand élément de notre vie.

" Cette accoutumance de la vie publique, jointe à la gravité romaine, produisait une certaine solennité dans les mœurs, quelque chose d'officiel, d'apprêté, d'oratoire, dans toutes les habitudes. La harangue était de tous les moments, de toutes les affaires ; *concio* est le *speech* des Anglais. Dans la vie de famille, on se haranguait comme dans la vie politique. Germanicus mourant harangue ses amis ; un rhéteur fatigué de vivre vient au Forum, monte à la tribune, expose en trois points les raisons qu'il a de mourir, puis retourne chez lui, cesse de manger et meurt. Antoine, violemment attaqué dans le sénat par Cicéron, ne se croit pas en état de lui répondre sur l'heure ; il va à la campagne, s'y enferme avec un maître de rhétorique, y étudie, déclame, improvise pendant quinze jours, puis revient au sénat et fulmine son écrasante improvisation, etc." (Champagny, *Les Césars*, 5e éd., t. I, p. 279.)

éducation, et l'on ne croyait pas un homme suffisamment préparé aux affaires et à la vie publique s'il n'avait fréquenté les écoles de la Grèce.

Des bibliothèques furent fondées à Rome pour favoriser le goût des lettres [1]. Les libraires et les copistes se multiplièrent à l'infini. Tous les jours on voyait paraître une foule de livres nouveaux, qui divertissaient les gens de littérature, méritaient à leurs auteurs un moment de vogue et de popularité, et tombaient ensuite l'un après l'autre dans l'oubli. On considérait les Grecs non plus seulement comme des modèles à imiter, mais comme des rivaux à surpasser. Jeunes et vieux, doctes et ignorants, se couronnaient de lierre, et dictaient des vers à leur souper ; on lisait des vers partout, aux repas, aux bains, sur le Forum. " Il y avait, écrit M. de Champagny, des bureaux d'esprit, des commérages littéraires, des grammairiens faiseurs de feuilletons, qui critiquaient pour gagner une vieille toge ou un repas. Asinius Pollion, le premier, loua une salle et des banquettes pour y étaler sa gloriole littéraire ; la mode en devint universelle, la *récitation* tint lieu des comices, la chaire du lecteur remplaça les rostres. On joua au bel esprit, au lieu de jouer, comma au temps de la république, au patron, à l'homme d'Etat, au légiste. Rien ne manqua à ce triomphe de la vie littéraire, ni les poètes inspirés et mélancoliques, dont le génie consistait dans la longueur de leurs cheveux, l'épaisseur de leur barbe, leurs mines sombres, leurs airs retirés ; ni les classiques pontifes et vieux sénateurs, qui tenaient bon pour leurs admirations séculaires, s'ébahissaient encore d'aise aux vers boiteux de Nævius, et trouvaient de la poésie jusque dans les chants des frères Arvales ; ni, pour se railler d'eux, la coterie romantique de Varius et d'Horace, coterie en favaur, qui

---

1 " Sylla avait rapporté d'Athènes la bibliothèque d'Apellicon de Téos, mise en ordre par Tyrannion, qui en réunit lui-même une de 3,000 volumes. Celle du fastueux Lucullus était plus riche encore ; il la mit à la disposition des savants de son temps qui s'y réunissaient pour se livrer à de doctes entretiens. Atticus en forma une très considérable, et ce fut probablement à l'aide des nombreux esclaves qu'il employait à copier des manuscrits, attendu qu'il n'était personne dans sa maison qui ne sût écrire. Il est probable que tout Romain opulent avait sa bibliothèque et l'accroissait par le travail des esclaves. (Cantu, *Hist. univ.*, t. IV., p. 407.)

écrivait des madrigaux sur les portes des palais et venait lire ses vers au lever d'Auguste : gens de progrès qui se moquaient de ces vieux Romains, honteux de désapprendre à soixante ans ce que dans leur enfance le rude Orbilius leur avait appris à coups de férule [1]."

POESIE.

Poésie didactique.

Ici les Romains l'emportent sur les Grecs. L'étude de l'ancienne littérature hellénique les a enrichis d'une foule de connaissances ; philosophie, astronomie, physique, géographie, toutes les sciences naturelles et morales, ils ont tout étudié, ils savent à peu près tout. Terentius Varron (116-26 av.), le plus savant des Romains, le " bénédictin païen[2]," écrit quatre cent quatre-vingts livres sur toute matière, sans compter six cents biographies d'hommes illustres ; un autre Varron, Varron Atacinus, met en vers une description du monde ; Cicéron, encore jeune, traduit les *Phénomènes* d'Aratus ; l'art se perfectionne de jour en jour et se montre bientôt avec éclat dans le *De Rerum naturâ* de

LUCRÈCE.

Relligionum animos nodis exsolvere pergo.
Lucr. lib. I.

Né l'an 95 avant l'ère chrétienne, Lucrèce vit les proscriptions de Marius et de Sylla, la guerre civile et ses vengeances, et s'en indigna. Il lui sembla que les dieux, s'ils existaient, n'étaient plus ni justes, ni sages, eux qui abandonnaient ainsi le monde aux passions de quelques tyrans. Il se fit donc athée. Après quoi, il tenta de prouver que la crainte seule a produit les religions, que les hommes se sont élevés par accident et peu à peu de l'état

---

1 Champagny, *Les Césars*, 5e éd., t. I, p. 210.
2 Montalembert, *Moine d'Occident* (1878), t. 11, p. 18,

de brutes à la connaissance de tous les arts ; puis, pour couronner son œuvre, il attaqua le dogme de l'immortalité de l'âme et fit du néant même une chose poétique.

Comme on le voit, déjà le *de Rerum naturâ* n'est rien autre que de la philosophie mise en vers. Pour plusieurs une difficulté vaincue semble une beauté, et ceux-là font un mérite à Lucrèce d'avoir revêtu de phrases, ou du moins de nombres poétiques, l'aridité de son sujet. D'autres louent sa verve et sa sublimité ; ils signalent des pages que Virgile n'a pas dédaignées et dont il a fait son profit ; ils vantent l'exposition du poème, la description de la peste, l'exorde du deuxième livre et la fin du troisième, et certes ils ont raison. Mais comment oublier ce perpétuel sophisme, cette argumentation glacée, cette doctrine aride et désespérante, cette déification de la nature au préjudice de la Divinité, en un mot, cette persistance à briser tous les freins qui pouvaient encore retenir la jeunesse romaine, déjà trop disposée au mépris des choses sacrées ?

Lucrèce a un mérite. Il a écrit ces deux vers :

.........................Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

VIRGILE.

O dolce padre....... ....
Dante, *Purg.*, c. IV—XXIII.

Le quinzième jour d'octobre de l'an de Rome 684 (70 av.), dans le petit village de Pietola, près Mantoue, naissait un enfant qui fut plus tard le grand, le "doux Virgile," c'est-à-dire le premier des poètes romains. Né dans une cabane, "souffrant souvent de l'estomac, de la gorge et de douleurs de tête [1]," prononçant difficilement, faible de corps, rustique d'apparence, chassé du toit paternel par la guerre civile, fort épris dès l'enfance de la solitude champêtre, ennemi du bruit, aimant la gloire, mais de

1 Donat, cité au tome 74e des *Annales de philosophie*, p. 48.

loin, Virgile eut cent raisons de se livrer à la mélancolie, et il s'y livra tout entier. Les faveurs d'Octave, de Mécène, de Pollion, les largesses qu'ils lui prodiguaient, sa propre fortune merveilleusement rétablie malgré la perte de son patrimoine, et peut-être à cause de cela même, rien ne put l'arracher à ses tristesses, tant il est vrai, comme dit un de nos poètes que

...l'or ne guérit point les blessures du cœur 1.

Les détails qu'on vient de lire ne sont pas inutiles : en dessinant l'homme, ils peuvent servir à nous faire connaître d'avance le poète ; sa manière, son tour d'esprit, les sources vives de ses inspirations.

Virgile ne se proposa jamais d'inventer, mais plutôt de faire une poésie accomplie. Imitateur de Théocrite dans ses poésies pastorales, comme plus tard il le fut d'Hésiode dans les *Géorgiques* et d'Homère dans l'*Enéide*, il copia les beautés de ceux qui l'avaient précédé, en y ajoutant quelques-uns de ces traits exquis qui sont tout à lui. Par l'étude, il améliora ce que l'instinct leur avait fourni, en élaguant toute aspérité, toute inconvenance ; il apporta dans son style une variété d'expression prodigieuse, une richesse de rythme inépuisable : il voulut premièrement charmer le lecteur.

Ses premiers essais furent des poésies pastorales. De ses bergers il fit des hommes d'un esprit cultivé et de haut ton, qui traduisaient en beau langage ses propres sentiments à lui, et faisaient des allusions continuelles aux prospérités de Rome, à la magnificence du divin Auguste. La première idylle, par exemple, est l'une des plus touchantes élégies que l'on connaisse, parce qu'elle s'applique à de vrais malheurs et qui touchent tous les hommes : l'exil, la spoliation, la misère, mais la poésie pastorale n'a presque rien à y voir. De même ailleurs, Virgile ne se renfermera pas davantage dans les limites du genre ; il ne saura pas, comme Théocrite, faire oublier la fiction, ni varier les caractères. Ces défauts pourtant, il se les fera pardonner en laissant à l'admiration de la postérité la *quatriè-*

1 P. Lemay, *Le Retour*.

me églogue, celle qui a pour titre : *A Pollion.* Le monde est dans l'attente d'un libérateur, et le poète exprimera en vers immortels ce vague pressentiment des nations. Il chantera cet enfant "dont la naissance doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier[1] ;" il dira " les tressaillements de la nature tout entière à l'espérance du siècle à venir[2]," et en lisant ces vers qui semblent inspirés, des chrétiens croiront que Virgile est le dernier des prophètes[3].

Malheureusement, et le contraste est ici effrayant, cette lyre n'a pas toujours résonné d'accords aussi purs, aussi sublimes. Parfois elle s'est plu aux fanges d'ici-bas, et elle a redit des inspirations qu'on eût admirées à Gomorrhe. Pourquoi fallait-il que ce poète généralement si chaste descendît jusque-là ? - Mais passons.

Les *Géorgiques*, chef-d'œuvre de goût, de bon sens et de style, sont regardées par la plupart des critiques comme le monument le plus achevé de la littérature antique. Le poète, au reste, en avait fait son œuvre de prédilection : après avoir employé sept ans à les composer, il les corrigea et travailla à leur perfection toute sa vie. Le poème avait pour but de relever l'agriculture, que les guerres avaient fait négliger. Virgile riche, Virgile citadin, Virgile favori de Pollion, n'avait pas perdu le souvenir de son village d'autrefois ; rien encore ne le charmait tant que les travaux de la campagne, et il traita le sujet en homme expérimenté. Grâce à son génie et à sa délicatesse, il put descendre aux détails les plus vulgaires, en semant partout la grâce et l'aménité.

---

1. 2 Virgile, *Eglogue* IV, vers 8-9 et 52.

3 Il s'est fait beaucoup de commentaires sur le texte de cette églogue. Aujourd'hui on croit que Virgile n'y faisait allusion ni au fils de Pollion, ni à celui d'Antoine, ni à celui d'Octave, mais au Libérateur attendu des Juifs. Les Juifs étaient nombreux à Rome et ils avaient avec eux leurs livres prophétiques. Ces livres devaient être très nombreux s'il est vrai qu'Octave en fit brûler plus de 2,000, quand il arriva au souverain pontificat. De plus, à l'époque même où l'églogue fut composée, des rapports existaient entre Virgile et Hérode. Quand le roi des Juifs vint à Rome, il logea chez Pollion, l'ami du poète. Gendre du grand-prêtre, il connaissait fort bien ce que les prophètes avaient dit du Messie promis, et comme beaucoup d'hommes de cette époque, il agitait volontiers les questions philosophiques et religieuses. On peut croire que Virgile apprit de lui ce qu'il dit du Roi futur, ou que du moins il connaissait les croyances et les traditions juives. (Voyez sur ce sujet *Annales de philosophie*, tome 74.)

Le succès fut immense, il permit au poète d'aspirer à une plus haute renommée, de disputer à Homère la palme épique.

En ce temps-là, dit Sainte-Beuve, " Auguste était à l'apogée de la gloire ; on lui avait donné, réunis en un seul faisceau, par une fiction gigantesque, tous les pouvoirs et toutes les autorités publiques et domestiques de l'ancien ordre républicain. Il avait des autels et le ciel après sa mort : que lui fallait-il encore? le passé, l'origine divine, le nimbe d'or de la tradition ; il lui fallait que tout cela eût été préparé dès la haute antiquité, prédit par les oracles . . ; il fallait que les Fabricius même et les Dentatus, ces intègres personnages qui avaient vécu et étaient morts pour une patrie libre, ne parussent lui avoir servi que comme d'éclaireurs et de valeureux précurseurs, – une manière de cortège anticipé."

Virgile se chargea de l'affaire et commença l'*Enéide*. Il montra le *pieux Enée*, l'un des héroïques défenseurs de Troie, errant d'abord pendant sept ans sur les mers, puis abordant enfin en Italie où les destins lui avaient promis un grand empire. Là, le fils de Vénus et d'Anchise triomphe de ses ennemis par les armes et fonde le royaume d'où plus tard Rome devait sortir. Le " nimbe d'or de la tradition " était trouvé, l'origine de la puissance romaine remontait jusqu'à la nuit des temps ; Auguste et le peuple étaient satisfaits, et Virgile, pour le choix de ce *sujet*, était proclamé le poète de la nation, le poète de son histoire, l'interprète de ses destinées.

Il fut moins heureux dans le *plan* du poème. Le culte qu'il rendait aux grands poètes ses prédécesseurs l'empêcha trop souvent de penser par lui-même. L'*Enéide* est un centon perpétuel d'Homère, de Pindare, d'Euripide, d'Appollonins, auxquels l'auteur, sans l'ombre d'un scrupule, adjoint fort souvent ses compatriotes, Lucrèce, Ennius, Catulle, et quelque douzaine d'autres. L'imitation a beau n'être pas servile, on sent que le poète ne vole jamais de ses propres ailes et que son génie manque de vivacité. On peut lui reprocher encore le défaut d'unité dans le coloris et dans l'intérêt.

Faut-il maintenant parler des *caractère?* Il n'en est peut-être pas un seul qui soit bien conçu et qui se soutienne constamment. Junon, au début, est triviale; Evandre, dans ses adieux à Pallas, paraît une femme en comparaison de Priam aux pieds d'Achille; on sait d'Achate qu'il est *juste* par l'épithète accolée à son nom; quant à Enée, on a dit "qu'il était difficile d'imaginer un personnage d'une plus héroïque insignifiance." Virgile eut pourtant du succès dans la peinture des passions tendres: témoin Didon.

Et le style? Ecoutons M. Hello: "Homère va faire place à Virgile. Par malheur, l'homme, épris des beautés de l'enfant va tâcher de l'imiter. Voilà pourquoi l'épithète homérique, acceptable dans Homère, ne l'est plus dans Virgile: c'est qu'Homère la laisse glisser sans paraître l'apercevoir, tandis que Virgile, écoutant et mesurant avec le plus grand soin toutes les syllabes qu'il prononce, quand il dit un mot, fait exprès de le dire. Si l'on passe tant de choses à Homère, c'est qu'on ne compte pas avec un enfant. Si Virgile provoque la susceptibilité, c'est qu'il est homme du monde. Ce n'est pas un enfant; ce n'est pas non plus un ami; c'est un homme du monde et un homme d'affaires qui a fait toilette pour vous parler, et qui se complaît dans la mélodie de ses paroles [1]."

Le culte exagéré de la phrase, la parure fausse, voilà donc, avec l'insuffisance des peintures et le peu d'originalité du fond, ce que l'on pourrait reprocher à Virgile.

Mais à côté des défauts, au milieu même de ces défauts, que de beautés vraies, éblouissantes, victorieuses! Virgile puisa dans son amour de la nature, dans la tendresse et la mélancolie quasi-chrétiennes de son âme, des inspirations toutes nouvelles ou à peu près inconnues avant lui. Il fit passer dans la poésie un sentiment plus profond des beautés visibles de ce monde et une sorte de sympathie avec elle. Montant encore plus haut, il fit quelques pas dans les régions mystérieuses de l'âme humaine; sa poésie

---

1 Hello, *L'Homme*, p. 415.

devint l'amie plus intime, soit de l'homme, soit de la nature ; elle sut trouver des larmes pour l'infortune, et s'attendrir sur les misères humaines :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt 1 ;

elle sut toucher des cordes dont à leur tour les siècles modernes ont abusé, et là où les littératures de notre temps s'épanchent à l'infini, deviner et se faire sentir avec une sobriété admirable. A cette délicatesse intuitive, joignez le charme des images, la variété dans les tableaux, une douceur rêveuse, une exquise pureté d'expression, et vous admettrez que Dante avait raison de s'écrier, avec toute la tendresse d'un fils et toute la fierté d'un conquérant : " O gloire et lumière de tous les autres poètes, ô Virgile, tu es mon auteur et mon maître ; j'ai étudié ton livre avec patience, avec amour, et je t'ai pris ce beau style qui a fait ma gloire [2] ! "

Virgile travaillait à l'*Enéide* depuis quatorze ans, quand il quitta Rome pour aller visiter l'Archipel, l'Attique et la Troade. Il espérait pouvoir donner à son poème plus de couleur locale, après avoir vu de ses yeux les fleuves et les champs troyens, les îles de la Grèce et les rivages d'Afrique.

Arrivé à Brindes, il se sentit mourir. Mécontent de l'œuvre telle qu'il la laissait, il ordonna qu'on la jetât au feu. Or Auguste était là, et l'on sait ce qui advint.

C'était l'an de Rome 735 (19 av.). Le poète n'avait plus qu'un souffle de vie, mais poète jusqu'à la fin, il dicta ces deux vers qui devaient lui servir d'épitaphe :

Mantua me genuit ; Calabri rapuere ; tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Tel fut son dernier adieu. C'est sans doute au souvenir de cette scène qu'un autre poète disait :

---

1 *Enéide*, ch. I, v. 462.

2 O degli altri poeti onore e lume,
Vagliami il lungo studio e il grande amore,
Che m'ha fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' lo mio maestro e il mio autore :
Tu se' solo colui, da cui io tolsi
Lo bello stile, che m'ha fatto onore.

(*Inferno*, canto I, v. 82-87.)

Qu'importe, cher Maro, que l'on cesse de vivre
Quand on est immortel 1 !

OVIDE.

Ovide (43 av. 18 après) s'est exercé dans plusieurs genres sans laisser nulle part de chef-d'œuvre. Avec lui la littérature latine quitta décidément les hauteurs sauvages où se plaisait la langue inculte de Lucrèce et où l'on retrouve parfois la langue polie de Virgile. La phrase d'Ovide se contemple avec amour comme une coquette dans son miroir. Encore faut-il ajouter que la coquette est bien vieillotte et que les ornements dont elle se surcharge ne servent le plus souvent qu'à faire mieux ressortir sa décrépitude. On a dit, ou à peu près, que la versification d'Ovide pouvait faire pressentir celle de la *Henriade*.

Dans les *Fastes*, sorte de calendrier des fêtes romaines, le poète raconte des légendes auxquelles il ne croit pas, et tourne les dieux en ridicule. Dans les *Héroïdes*, lettres qu'il suppose écrites par des personnages de l'antiquité, il étouffe sous le poids de l'érudition les passions tendres, ou ne les exprime que par des plaintes alambiquées. L'*Ars Amatoria* et le *de Remedio Amoris* n'ont d'autre but que de profaner le plus noble sentiment du cœur humain. Les *Tristes* et les *Pontiques*, continuels regrets sur la patrie et sur les amis absents, ont quelque chose de mou et d'efféminé : Ovide, dans son exil, n'a pas la dignité de la douleur. Les *Elégies* sont un journal d'aventures galantes, pas davantage. Certes la phrase est bien polie, bien fardée, bien poudrée, mais les prouesses du beau sire n'en paraissent pas moins brutales.

Et les *Métamorphoses*, qu'en dirons-nous ? Moins de mal assurément.—C'est une œuvre poétique remarquable. Onze mille hexamètres bien mesurés et bien cadencés, soit deux cent quarante-six fables où sont racontées avec une

---

1 J. Autran, *Le Bleuet.*—V. Chateaubriand, *Génie du chr.*, pp. 122, 142 ; Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile*, p. 22 ; Poujoulat, *Souvenirs d'Histoire et de Litt.*, p. 76 : S.-Marc Girardin, *Cours de Litt. dramatique*, t. III, p. 183 ; Cantu, *Hist. univ.*, t. IV, pp. 447 ss ; Granier de Cassagnac, *Etudes litt.*, p. 214 ; Darras, *Histoire de l'Eglise*, t. IV, p. 166 ; F. de Champagny, *Les Césars* (4e éd.) t. IV, p. 122......

habileté surprenante les transformations des dieux et des hommes, depuis le chaos jusqu'à César, ce n'est pas peu de chose, à coup sûr. Ce n'est pas peu de chose non plus que tant d'harmonie entre des éléments si divers, tant de flexibilité d'imagination, tant d'aptitude à prendre tous les tons et à varier les nuances, et cependant ce n'est pas assez pour une œuvre comme celle-là. Ovide se plaît dans ses fables, sans s'y attacher sérieusement ; comme un habile magicien qui dispose, malgré nous, de notre imagination, il échappe aux enchantements qu'il veut faire subir. Il se joue des dieux et des fictions du paganisme, comme chez les modernes, l'Arioste se joue des contes de la chevalerie. A chaque instant, un trait malin, une réflexion piquante, trahit son incrédulité ; ces magnifiques évocations qu'il étale à nos yeux, ne sont pour lui qu'un moyen d'amuser le lecteur et de s'amuser lui-même. Ce défaut de sincérité entraîne fatalement chez le poète la froideur, et chez nous, l'ennui. On peut trouver quelque plaisir en cinquième à traduire les *Métamorphoses* ; plus tard on ne les relit plus, parce que plus tard on préfère aux écrivains qui étalent leur dextérité, les auteurs qui ne sont que des gens de bien parlant comme ils sentent, ou sentant comme ils parlent.

POÉSIE ÉLÉGIAQUE

Ici, nous ne rencontrons qu'un érotisme obscène et grossier. Ici, vit et respire, comme l'a dit M. Patin, " cette société corrompue par les vices de l'univers qu'elle avait conquis, énervée par la guerre civile, assoupie par le despotisme, toute au repos, toute au bonheur qu'elle cherchait sans le trouver, que lui refusait les profusions d'un luxe insensé, les brutales satisfactions des sens, l'emportement même, l'étourdissement de la passion, tandis que quelques sages, les moins vicieux de l'époque, pratiquaient et chantaient les seules vertus dont elle fût capable, si ce sont là des vertus : l'oubli du lendemain, l'emploi de l'heure présente, la recherche des biens naturels, l'usage réglé des plaisirs, l'art d'être heureux selon Aristippe et Epicure."

Catulle ouvre la liste (87-57 av. J.-C.). Nous avons

de lui fort peu de chose, et c'est encore trop. Il y a là-dedans de l'impudence effrontée et de la fange. On peut appeler cela de l'art, si l'on veut, mais on avouera que c'est de l'art corrompu et dégénéré, c'est-à-dire le contre-pied de l'art véritable. Il reste au poète le mérite d'avoir préparé la voie, d'abord à Virgile, puis à Horace, en assouplissant la langue, en la dépouillant de ses formes les plus âpres, en variant le mètre poétique. C'est beaucoup sans doute, mais on demande plus à un poète qui pouvait comprendre les sentiments nobles et purs, et les chanter.

De PROPERCE (52-14 av.) et de TIBULLE (44-18 av.), nous n'avons rien à dire, si ce n'est que les puanteurs morales font un peu le même effet que les puanteurs physiques, et que leurs œuvres se rangent parmi les premières.

POÉSIE LYRIQUE

" Rome égala la corruption de la Grèce sans égaler son génie. Il n'est donc pas étonnant qu'elle lui soit restée inférieure dans la poésie lyrique. Quand il n'y a plus en religion qu'un scepticisme glacé, en politique que le calme et la tranquillité de l'asservissement et de la mort, dans la famille que le plus audacieux mépris du lien conjugal, quelle grande émotion peut s'élever au fond des cœurs et s'épancher à flots impétueux et profonds ?

" Rome d'ailleurs, même dans ses jours héroïques, connut rarement les entraînements de l'enthousiasme. Elle eut avant tout dans les lettres, comme dans la politique, le talent des combinaisons, le génie du calcul. Ce n'est pas ce qu'il faut à la poésie lyrique. On ne combine pas les émotions du cœur par un ingénieux caprice de l'esprit. Rome n'eut qu'un poète lyrique qui n'a presque aucune inspiration lyrique, c'est Horace[1]."

---

1 A. de Saint-Réal, *Opinion publique*, 20 août 1874.

HORACE

(VENOUSE, 65-8 AVANT).

Here happy Horace tuned the Ausonian lyre
To sweeter sounds, and tempered Pindar's fire.
Pope's *Works*, p. 66. *The Temple of Fame*, v. 221.

Horace lui-même va nous faire sa biographie et nous tracer quelques lignes de son portrait :

" Si je suis cher à mes amis, dit-il, c'est à mon père que je le dois. Quoique pauvre possesseur d'un petit champ,..il ne craignit pas de me conduire à Rome dès mon enfance,pour m'y faire donner l'éducation que reçoivent les enfants de nos chevaliers et de nos sénateurs. A mes habits, au cortège d'esclaves qui m'accompagnaient en traversant la ville, on eût cru qu'un riche patrimoine fournissait à mes dépenses [1]. Elevé à Rome, j'appris combien la colère d'Achille fut fatale aux Grecs. La bonne Athènes ajouta aussi quelque chose à mes connaissances ; là je sus distinguer la ligne droite de la ligne courbe, et je cherchai la vérité dans les jardins d'Académus [2].

" (Devenu soldat,) j'assistai avec toi (Pompée Varus), à Philippes, où je pris la fuite en abandonnant malhonnêment mon bouclier, en ce jour fatal où fut écrasé le courage, où les plus braves touchèrent honteusement le sol de leur menton. Mais le léger Mercure m'enleva tout tremblant du milieu de mes ennemis [3]. (Après la bataille,) honteux comme un oiseau auquel on a coupé les ailes, je me trouvai, à mon retour à Rome, dépouillé de la maison et du bien de mon père ; la pauvreté me rendant alors téméraire, je devins poète [4].

"(A quelque temps de là, ô Mécène,) Virgile et Varius vous parlèrent de moi. Admis sur leur recommandation, je bégayai timidement quelques paroles, car le

---

1 *Satire* VI, liv. I, v. 70 ss.
2 *Epitre* II, liv. II, v. 41.
3 *Ode* VII, liv. II, v. 9.
4 *Epitre* II, liv. II, v. 49.

respect ne me permit pas d'en dire davantage. Mais neuf mois après, vous me rappeliez et m'ordonniez de me compter au nombre de vos amis [1]. (Par vous je fus gratifié) d'un petit domaine qui aurait suffi à l'entretien de cinq familles [2]. Un champ d'une médiocre étendue, un jardin, une source d'eau près de la maison, voilà ce que je désirais. Les Dieux me donnèrent davantage ; je leur rends grâce [3].

"(Là j'ai pratiqué ce que j'ai dit quelque part au jeune Thaliarque :) Ne te préoccupe pas du lendemain, et quels que soient les jours que la Fortune te donne, mets-les à profit [4] ; (là) je buvais gaiement sous l'épais ombrage de la vigne [5] ; (je disais à ma bouteille :) Amphore respectée.., tu es bien digne de paraître au milieu de nous ; nos coupes attendent le vin vieux que tu renfermes [6] ; (là j'écrivais) qu'il faut mettre son bonheur dans le plaisir interrompu seulement par la mort [7]. (Bref, comptant que) pour bien vivre il faut bien manger,.. oubliant ce qui convient, ce qui ne convient pas, au point d'être mal noté [8], (je devins bientôt) un gros réjoui, bien potelé et tout brillant d'embonpoint, en un mot, un vrai petit pourceau du troupeau d'Epicure [9]."

Au moins Horace est sincère et ne se pique pas trop de vertu. Il sentait son mal, et Quintilien le sentait mieux encore quand il disait de lui : "Il y a dans ses œuvres de certains passages que je ne voudrais pas expliquer [10]." Boileau a beau dire que

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;

cela n'est pas exact : le latin était soumis aux mêmes convenances que le langage français de nos jours. En tout

---

1 *Satire* VI. liv. I, v. 54.
2 *Epître* XIV, liv. I, v. 2.
3 *Satire* VI, liv. II, v. 1.
4 *Ode* IX, liv. I, v. 13.
5 *Ode* XXXVIII, liv. I, v. 7.
6 *Ode* XXI, liv. III, v. 4.
7 *Ode* XIII, liv. I, v. 17.
8 *Epître* VI, liv. I, vv. 56, 62.
9 *Epitre* IV, liv. 1, v. 15.—Auguste, lui, appelait Horace "le plus pur polisson de son temps." Suétone, *Vita Horatii.*
10 *Institut. orat.*, I, 8, 16.

cas, qu'elles restent dans l'original, ou qu'elles soient traduites en français, bon nombre des poésies d'Horace ne sont point faites pour être lues par ceux qui mettent quelque prix à leur âme. Cela dit une fois pour toutes, venons aux détails.

Horace a beaucoup imité. Dans ses *Odes*, il n'a fait que traduire les Grecs. Il s'attachait à l'expression plutôt qu'à l'invention, comme le faisait en général les poètes du temps d'Auguste, et il n'a été vraiment original que dans ses *Satires* et dans ses *Epîtres*. Mais nul n'a été plus varié que lui. Simonide est mélancolique, Tyrtée belliqueux, Pindare plein d'audace, Archiloque mordant, Anacréon voluptueux, Ovide abondant : Horace réunit en lui tous ces caractères, et ce qui le distingue de la plupart des lyriques, c'est qu'il joint au génie le goût le plus exquis.

Toutefois, on le sent, les poésies lyriques d'Horace sont l'œuvre de son esprit plutôt que de son cœur, Il est vrai, dans ses quatre livres d'*Odes* toutes si merveilleusement composées et si admirablement écrites, il touche à tous les sujets intimes, religieux, nationaux ; il sait moduler et plaire, il sait même s'élever parfois ; mais tout cet éclat est un peu factice ; il tient [illegible]s au choix des images, à la hardiesse et à la beauté de [illegible]ression qu'à l'enthousiasme ou à l'inspiration. D'ailleurs Horace ne connaît pas l'attendrissement :

> Jamais il n'a versé de larmes immortelles :
> La poussière des cascatelles
> Seule a mouille son luth de myrtes couronné 1.

De plus, il est sceptique : il avoue lui-même qu'il n'a jamais péché par excès de piété envers les dieux [2]. Ce défaut de conviction religieuse l'attache nécessairement à la terre, et il ne trouve pas, il ne peut pas trouver dans cet horizon fermé ces inspirations qui élèvent l'âme, l'échauffent et l'éclairent. C'est pourquoi, le *Poème séculaire*, qui passe pour le chef-d'œuvre du poète, n'est pas un chef-d'œuvre : il y manque ce qui devait en faire le fond, le sentiment religieux.

---

1 V. Hugo, *Ode* I, liv. III.
2 Parcus deorum cultor et infrequens. *Ode* XXXIV, liv. I.

Les *Satires* sont célèbres à juste titre. Finesse des aperçus, propriété des expressions, malins sourires, tout y est. Mais on y chercherait en vain l'indignation contre le vice. Si Horace se décide à mordre, c'est toujours sans colère et comme pour s'amuser.

Parmi les *Epîtres*, plusieurs sont des chefs-d'œuvre de grâce, d'urbanité et de bon sens ; prises dans l'ensemble, elle sont regardées comme supérieures aux *Satires*. Le style en est aussi naturel et il a moins de négligences. Là nous retrouvons tout entier le favori de Mécène, avec ses champs, son cru d'Italie, ses plaisirs, sa petite philosophie. Il y fait bien encore un peu de morale, mais toujours pour s'amuser.

L'*Epître aux Pisons*, trop fastueusement appelée *Art poétique*, contient d'excellents préceptes sur l'art d'écrire, et particulièrement sur la tragédie et la comédie. Didactique au fond, une causticité enjouée s'y associe agréablement à la familiarité du discours.

La part faite des défauts d'Horace et des réserves que la critique doit s'imposer quand elle parle de "ce gros réjoui," ses œuvres, grâce à leurs vrais mérites, seront toujours ce qu'il les a définies lui-même : *Monumentum ære perennius*[1]. Elles ont le style, et qu'il faille le regretter ou non, "le style est un sceptre d'or, à qui reste, en définitive, l'empire du monde[2]."

PROSE.

ÉLOQUENCE.—RHÉTORIQUE.—PHILOSOPHIE.

Ces trois genres n'ont, au siècle d'Auguste, à proprement parler, qu'un seul et même représentant. Cicéron fut à la fois orateur, rhéteur et philosophe. En l'étudiant, nous verrons jusqu'où s'est élevé le génie latin dans ces trois branches littéraires.

---

1 *Ode* XXX, liv. II , v. I.

2 Mot de Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, liv. III.

CICÉRON.

Civilisation incarnée.
Sinardet, p. 212.

Marcus Tullius Cicéron naquit à Arpinum, cent six ans avant notre ère. A l'âge de seize ans, il composait un poème, *Pontius Glaucus* ; à dix-sept ans, il traduisait en vers les *Phénomènes* d'Aratus et publiait un chant héroïque sur *Marius* ; quatre ans plus tard, il écrivait ses livres sur la *Rhétorique*, puis il étudiait la dialectique sous la philosophe grec Diodotus, stoïcien ; à vingt-huit ans, il partait pour la Grèce où il devait recevoir les leçons des plus fameux rhéteurs ; à trente ans, il entrait dans les fonctions publiques et se faisait nommer questeur en Sicile ; nommé consul, l'an 63, il était exilé par Clodius en 58 et rappelé au bout de seize mois ; après le meurtre de César, il se déclarait contre Antoine, l'attaquait avec violence dans ses *Philippiques*, et, à quelque temps de là, livrait sa tête aux sicaires du triumvir. Il avait soixante-quatre ans.

Ce fut une vie bien pleine, celle-là. Poésie, philosophie, jurisprudence, histoire, critique, genre épistolaire, éloquence politique, éloquence judiciaire, il n'est rien que Cicéron n'ait manié, et avec succès.

Son grand triomphe fut l'éloquence judiciaire. A l'âge de vingt-six ans, il débuta au Forum par la défense de Roscius d'Amérie, et sa gloire naissante éclipsa du coup celle d'Hortensius. Cependant le jeune orateur ne se fit pas illusion et sentit le besoin de se perfectionner davantage. C'est aux écoles d'Athènes, comme il vient d'être dit, qu'il alla demander ce qui lui manquait encore. A Rhodes, où il vint ensuite, tels furent ses succès oratoires, qu'un jour, Molon Apollonius ne put s'empêcher de lui dire en soupirant : " Jeune homme, je vous loue, je vous admire, mais je plains le sort de la Grèce en voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains [1]."

---

1 Plutarque, *Vie de Cicéron.*

De retour à Rome, Cicéron fut désormais considéré comme l'avocat des grandes causes. Dans l'action intentée *contre Verrès* au nom des Siciliens, malgré la puissante cabale qui soutenait le cruel préteur, Cicéron lui imprima une telle flétrissure, qu'il n'eut pas besoin de pousser jusqu'au bout sa démonstration. Par un plaidoyer charmant de tact et de style, il conserva au poète *Archias* le titre de citoyen romain. Plus tard, par un prodige d'habileté, il faisait tomber des mains de César la condamnation de *Ligarius*. Mais le chef-d'œuvre du barreau romain, c'est le *Pro Milone*. Si l'on doit ici reprocher à l'orateur d'avoir défendu une cause évidemment injuste, il faut cependant reconnaître que le plaidoyer, tel que nous l'avons, est une merveille de composition, de raisonnement, d'éloquence vive, entraînante, persuasive.

Les *Discours politiques* empruntent une importance considérable des grands événements auxquels ils se rapportent. D'abord attaché à la fortune de Pompée, Cicéron fit l'éloge du fameux général dans une harangue qui se distingue entre toutes par la magnificence et l'harmonie du langage, le *Pro lege Manilia*. Quelques années plus tard, il dévoilait la conjuration de Catilina, et prononçait en plein sénat, devant le conspirateur lui-même, un discours resté célèbre, et dont tout le monde sait au moins les premières lignes. Quatorze autres discours dirigés contre Marc-Antoine après la mort de Jules César, et connus sous le nom de *Philippiques*, valurent à Cicéron le titre de *Démosthène romain*. A la vérité, il avait pu cette fois soutenir le parallèle avec l'orateur athénien, car jamais il ne s'était montré plus sincèrement dévoué aux intérêts de la patrie, et plus vraiment éloquent.

Nous disons "cette fois" car partout ailleurs, il y a une immense distance entre Cicéron et Démosthène. Démosthène est un orateur et Cicéron un phraseur ; l'un va droit au but et veut avant tout persuader, l'autre s'arrête à de longues descriptions, se jette dans des digressions sur les lois, la philosophie ou les usages, et plaisante agréablement : il veut plaire. Démosthène s'oublie dans l'intérêt de la chose publique ; Cicéron, au contraire, se pose lui-

même au premier plan. Les harangues du premier pourraient passer pour improvisées auprès de ceux qui ignorent combien il est difficile d'écrire naturellement ; chaque période, chaque mot du second laisse toujours apparaître l'art, le travail assidu, et c'est ce qui a fait dire à D. Cortès : " Cicéron faisait des phrases, moins pour sauver son client que pour se mirer en elles comme en un magnifique miroir [1]." En résumé, le dernier mot sur cette éloquence pourrait bien être celui qui a été prononcé le premier par Brutus : *Elle manque de vigueur et de reins.* Et Tacite, qui rapporte cette parole, ajoute que Brutus avait raison [2].

Les *Traités philosophiques* sont d'un style généralement plus sobre que les œuvres oratoires. Mais, là encore, on sent que Cicéron veut surtout charmer l'oreille. " Nous avons tous ou presque tous lu le *de Senectute* de Cicéron. Ce lettré par excellence, imprégné des doctrines platoniciennes, a discouru sur les avantages de la vieillesse en homme d'esprit et en sage, et il s'est consolé de vieillir à force d'être éloquent, comme il se consolait, dit-on, de la mort de sa fille Tullia, en songeant à toutes les belles phrases qu'allait lui inspirer sa douleur [3]." Nous ne disons rien du *de Amicitia*, que tout le monde connaît. Les *Tusculanes*, pour être quelquefois trop subtiles, dénotent cependant une connaissance approfondie de la philosophie grecque. Quant aux ouvrages sur la morale pratique, ils ont conservé tout leur prix, et suivant M. Villemain, " le traité des *Devoirs* demeure le plus beau traité de vertu inspiré par la morale purement humaine [4]."

Pourtant, et quoi qu'on dise, tout n'est pas à louer dans l'œuvre philosophique de Cicéron. Sans doute personne, parmi les anciens philosophes, Platon excepté, n'a mieux que lui parlé de Dieu et de la vertu, et cependant, personne peut-être n'a moins cru en Dieu, et n'a mieux vanté l'épicurisme, c'est-à-dire le contre-pied de la vertu.

---

1 *Œuvres*, t. I, p. 112.
2 Tacit., *De Oratoribus dialogus*, § 25.
3 Pontmartin, *Semaines littéraires*, p. 48.
4 *Littérature ancienne et étrangère*, p. 51.

Sustinuero epicureos, tot meos familiares, tam BONOS *et tam inter se amantes viros*, a-t-il dit quelque part [1]. Dans le livre de la *Divination*, il écrit de belles pages sur Dieu, et ailleurs, il a l'air de s'en moquer lorsque, en parlant du Créateur de l'univers, il met dans la bouche de l'un de ses interlocuteurs, ces mots d'une froide ironie : "Je voudrais bien savoir qui a donné à Dieu de si grandes mains ? Où a-t-il trouvé tant de machines ? Où a-t-il forgé tant de leviers ? Où a-t-il enrôlé tant d'ouvriers pour bâtir et achever cette immense fabrique de l'univers [2] ?"

Que conclure de là, sinon que Cicéron n'était au fond et tout bonnement qu'un athée véritable, un athée pratique, qui jouait de fois à autre le dévot, quand cela, par exemple, pouvait produire quelque jolie phrase [3]. D'ailleurs, les contradictions ne sont pas rares chez lui. Telle sentence où l'on croit trouver une manière de voir franche, un parti arrêté, est contredite ailleurs par une autre qui lui est diamétralement opposée. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a comparé Cicéron à la lune : comme elle, en effet, il n'a souvent qu'une lumière ou des reflets indécis ; comme elle, il n'éclaire que par un secours constant du dehors : ce n'est pas un philosophe, c'est un témoin de la philosophie des autres. Son mérite est d'avoir tout repris en sous-œuvre et tout embelli.

Il nous reste à mentionner les ouvrages de *Rhétorique* et les *Lettres*, et ici nous n'avons que du bien à dire. Les *Topiques*, les livres de l'*Orateur*, des *Orateurs illustres*, de la *Distribution oratoire* ou des *Partitions* passent à bon droit pour des modèles de critique oratoire. Là, point d'aridité savante, point de roideur ; c'est la confidence d'un orateur qui révèle les secrets de son art dans un langage plein de sel et de grâce, en répandant partout le parfum de la plus pure latinité. Si l'on ne peut trouver dans ces

---

1 *Académiques*, ch. II.

2 Quæro : quibus manibus, quibus machinis, quibus vectibus, qua molitione hoc tantum opus fecerit ? (*De Naturâ Deorum*, cap. I.)

3 Sur cette question on lira avec intérêt : R. P. Ventura, *La Raison philosophique et la Raison catholique*, t. I, pp. 63-77, et t. II, pp. 58-59, 93-99.

ouvrages beaucoup d'idées applicables à notre littérature, on y rencontre au moins quelques préceptes généraux magnifiquement exprimés et qui sont de tous les siècles.

Jusqu'ici nous n'avons guère vu que l'écrivain ; dans les *Lettres* à Atticus, à Quintus, à divers personnages, nous faisons connaissance avec l'homme même, l'homme, non tel qu'il se montrait au public, mais tel qu'il était au milieu de ses amis, avec ses craintes, ses espérances, ses faiblesses et ses qualités. Ces causeries sans façon, ces confidences d'autant plus sincères qu'elles étaient moins faites pour le public, on sait gré à Tiron l'affranchi de nous les avoir conservées. De tous les ouvrages de Cicéron, il n'en est aucun qui nous intéresse davantage, car là, c'est la vie et la pensée d'un grand homme mises à découvert, sans artifice d'éloquence et sans détour ; c'est de plus tout un chapitre de l'histoire romaine et de l'histoire humaine.

Poète, orateur, philosophe, critique, épistolier charmant, Cicéron n'avait plus qu'une gloire à ambitionner, celle d'historien. Elle ne lui manqua pas longtemps. "Je vous envoie *l'Histoire grecque de mon consultat*," écrit-il à son ami Atticus ; "quand j'aurai achevé la même histoire en *latin*, je vous l'enverrai, et je vous en promets une troisième en vers, afin de me louer de toutes les manières possibles [1]." Par malheur, et la prose et les vers se sont perdus.

Beaucoup d'autres ouvrages de Cicéron ont eu le même sort. Consolons-nous cependant, puisque ceux qui nous restent constituent déjà toute une encyclopédie, et l'encyclopédie la plus brillante, sinon la plus complète qui ait jamais été faite. Il s'y trouve des conceptions de génie que la beauté et la clarté du style éterniseront ; au milieu des indécisions de l'idée païenne, il y a des éclairs de vérité ; à côté d'erreurs parfois grossières, de fatuités ennuyeuses, de certain épicurisme mal déguisé, de toutes ces méprises familières aux hommes que la vraie lumière n'a pas encore éclairés, il y a des pages aimables, délicieuses, presque chré-

1 *Lettres*, liv. I, lettre 19.

tiennes, et en les lisant on n'a qu'un regret. C'est celui que saint Augustin semblait exprimer lorsque, après avoir parlé de l'*Hortensius* aujourd'hui perdu, il ajoutait : *Nomen Christi non erat ibi,* " le nom du Christ n'est pas là [1] ! "

HISTOIRE.

La république romaine avait fait de grandes choses. Elle avait porté ses armes victorieuses jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'aux bords de l'Euphrate ; elle avait eu des généraux, des hommes d'Etat, des célébrités de tout genre ; elle avait souffert des guerres civiles et de la fureur des factions ; elle trouvait dans son passé matière à défrayer cinquante volumes d'histoire nationale, et malgré cela, Cicéron l'a dit, avant lui, c'est-à-dire avant César, Rome n'a pas d'historien : *Abest enim historia litteris nostris* [2]. Caton lui-même est relégué dans l'ombre.

Comment expliquer ce retard, cette infériorité, à une époque où l'éloquence était déjà si florissante ? Peut-être faut-il l'attribuer à la langue elle-même, qui n'avait pas encore acquis la régularité, la force, la souplesse nécessaire à l'histoire. On conçoit que, maniée chaque jour à la tribune et par les esprits les plus puissants, la langue oratoire ait de bonne heure reçu de ces luttes de la parole et du génie un éclat, une vigueur, une abondance que ne pouvait lui donner le lent exercice de composition qui convient à l'histoire.

A Rome, au surplus, écrire l'histoire était un privilège et un sacerdoce dont les pontifes et les patriciens voulurent aussi longtemps que possible rester seuls en possession, comme ils l'étaient de la religion et du droit. Le jour où, sous Sylla, une main d'affranchi prit ce burin de l'histoire que jusque-là des mains nobles avaient seules tenu, ce jour-là ne fut pas regardé comme moins funeste que celui où,

---

1 *Confessions*, liv. III, § IV.

2 Cicero, *De Legibus*, cap. II.

par l'indiscrétion d'un Flavius, d'un scribe, avait été révélé le secret des formules judiciaires [1].

Il existe une autre raison.—L'histoire, quand elle n'est pas une autobiographie ou un simple journal des faits contemporains, demande des recherches patientes, une étude attentive des vieux documents, et les Romains se sentaient peu de goût pour un pareil travail. Précédés par la civilisation puissante des Pélasges, façonnés par celle des Etrusques, ils ne prenaient souci ni de l'une ni de l'autre. L'orgueil national croyait pouvoir trouver dans le présent de quoi satisfaire amplement toutes ses prétentions, légitimes ou non, sans avoir besoin d'évoquer le passé.

Ce défaut d'érudition se remarque jusque dans les historiens du siècle d'Auguste. Entre eux et les historiens grecs, la ressemblance est frappante, par ce côté. Ils aiment à voir Clio marcher légèrement. Ce pesant bagage qu'elle traîne aujourd'hui après elle, ils l'en débarrassent de grand cœur. Ils ne se piquent pas de tout savoir, de tout citer, de tout faire entrer dans leur cadre, depuis l'astronomie jusqu'à la chimie, depuis la peinture, la sculpture et l'architecture, jusqu'à la science de l'économiste : ils écrivent pour le plaisir de la chose, disant vrai aussi souvent qu'ils peuvent, sans toutefois se fatiguer en savantes recherches.

Ce qui frappe chez les historiens romains, c'est leur foi patriotique, leur physionomie nationale. César, Salluste, Tite-Live, plus tard, Tacite, croient fermement que l'univers appartient à Rome. Cette foi, elle est l'âme de leurs récits ; souvent même, elle va jusqu'à l'égoïsme, jusqu'au mépris de l'humanité, jusqu'à la justification des actes les moins justifiables de l'ambition romaine. Ils ne voient, n'admirent, ne souffrent que leurs compatriotes ; pour eux seuls ils s'émeuvent, indifférents aux malheurs, aux larmes, à la destruction des peuples qui doutent, en résistant à la puissance de Rome, de cette éternité que les

1 V. J. P. Charpentier, *Etude sur Salluste*.—Ce Flavius, secrétaire du patricien Appius Claudius, lui déroba et publia un recueil de formules dont les patriciens avaient seuls la connaissance, et que l'on était obligé d'employer, sous peine de nullité, dans les actions juridiques.

destins lui ont promise. Pourtant, malgré cette préoccupation continuelle d'égoïsme, à cause de cette préoccupation peut-être, l'histoire romaine attache fortement ; le génie national s'y peint dans toute sa personnalité ; on assiste à la lutte de deux corps puissants, la noblesse et le peuple, et ce drame social, à cent actes divers, nous intéresse et nous émeut comme quelques-unes des pages de notre histoire contemporaine.

JULES CÉSAR.—SALLUSTE.—TITE-LIVE.

Poète, orateur, homme d'Etat et grand homme de guerre (plus grand sans doute s'il n'avait fait périr onze millions d'hommes à lui seul[1]), JULES CÉSAR (110-44 av.) fut de plus un historien du premier ordre. "Ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* et ceux *sur la Guerre civile*, au dire de Cicéron, sont dignes de tous les éloges. Le style en est pur, coulant, plein de grâce, quoique dépouillé de toute parure à effet. On dirait que l'*orateur* n'a voulu laisser que des matériaux pour ceux qui voudraient traiter le même sujet. Mais bien sot qui croirait pouvoir broder sur ce canevas : les gens sensés qui lisent le livre en perdent plutôt l'envie d'écrire, car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse[2]."

La postérité, en acceptant ce jugement, n'y a mêlé qu'une petite note disgracieuse : elle se méfie de la véracité de César. Elle entrevoit dans les récits certaines réticences et certaines lacunes ; elle lui reproche de manquer parfois de justice pour les Gaulois, et de chercher trop à dissimuler les perfidies romaines. Les *Commentaires sur la guerre civile* peuvent encore à plus juste titre exciter la défiance : évidemment c'est une apologie. L'historien cherche à disculper l'homme d'Etat, non par une discussion de principes, mais par une justification de détails, de mesures particulières. Le ton même de la narration trahit l'embarras. Ce n'est pas comme dans la *Guerre des Gaules*,

---

1 *Annales de philos.* t. LXXVI, p. 439.
2 Cicéron, *Brutus*, § 75.

une narration purement historique ; c'est surtout la narration qui veut prouver, qui veut justifier. Ajoutons toutefois que, ici, l'historien perd d'un côté pour gagner de l'autre. S'il est moins grave, moins imposant, moins impersonnel, il est plus piquant et plus animé. La campagne d'Ibérie, chef-d'œuvre de narration, est aussi un chef-d'œuvre de science militaire. Elle faisait l'admiration du grand Condé, qui était allé étudier sur les lieux la stratégie de César.

Sallute (85 34 av.) est un maître-écrivain : il a la passion et le sentiment du style ; il choisit, façonne, cisèle les mots ; il est toujours très occupé de donner du relief à l'expression, du trait à la pensée, de la concision à la phrase ; et comme il a les défauts de ses qualités, il n'évite pas toujours l'obscurité, la recherche, les chutes brusques et imprévues. C'est le reproche que lui adressait Sénèque, qui, en passant, aurait pu justement se l'appliquer à lui-même.

Ces scrupules, dans Salluste, ne s'arrêtent pas au style : il les a également dans le choix et pour la forme de ses ouvrages. Ne pas tenter d'embrasser toute l'histoire romaine ; tracer plutôt des tableaux détachés, tels que la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, c'était peut-être, comme on l'a dit, une preuve de grand sens littéraire, c'était certainement chez lui, un instinct éclairé du genre de son talent, plus profond qu'étendu, plus sobre que riche, plus fini que naturel. En se limitant ainsi, il pouvait plus facilement composer les faits, placer les personnages, ménager les nuances, préparer les contrastes, et c'est ce qu'il voulait avant tout. Gardons-nous pourtant de croire qu'il exagère ou affaiblisse de propos délibéré ce qu'il croit être la vérité C'est un historien consciencieux, et suivant M. de Maistre, " l'un des plus graves de l'antiquité[1]." Chez lui disait saint Augustin, " le vrai s'embellit sans jamais s'altérer[2]."

Il a encore un autre mérite. Ce rival de Lucullus par le faste, ce concussionnaire violent, ce libertin effréné,

---

2 J. de Maistre, *Du Pape* (24e éd.), p. 432.

2 *Cité de Dieu*, liv. I, § 5.

vous le prendriez à l'entendre, pour un Fabricius ou un Cincinnatus. Il ne cesse de louer les Romains d'autrefois, ces " hommes religieux et sobres qui décoraient les temples par leur piété, leurs maisons par la gloire, et qui n'enlevaient aux vaincus que le pouvoir de nuire ;" il veut que " l'homme tende à la gloire par le chemin de la vertu," car " s'abandonner aux funestes délices des sens, c'est s'exposer à voir s'éteindre, et ses forces, et ses années, et son talent [1]."

Est-ce là, comme on le veut, un mensonge, une émotion d'artiste ? N'est-ce pas plutôt un hommage sincère rendu à la vertu ?—Car qui sait ce qui se passe dans certaines âmes aux heures de satiété et de dégoût, dans ces monologues douloureux où elles sont forcées de s'avouer à elles-mêmes le prix et la beauté de la vertu ?

TITE-LIVE (59 av. 19 ap.) est, comme Salluste, et plus que lui, un honnête écrivain. Aimant tout ce qui est bon et louable, il a su trouver ce qu'il y avait dans l'histoire de Rome de noble et de généreux, et il s'y est attaché. Il n'a pas de système politique, il ne cherche, ni à prôner l'aristocratie, ni à célébrer les petits triomphes de la démocratie. Ce qu'il fait valoir, c'est la vieille vertu romaine, la frugalité, la constance, le dévouement, l'empire sur soi-même ; ce qui lui déplaît, c'est tout ce qui est violent, tyrannique, turbulent, malhonnête. Cincinnatus, Papirius Cursor, Camille, Décius Fabius, Cunctator : voilà ses héros.

Avec une admiration pleine de candeur, avec une persuasion qui tient de l'inspiré, Tite-Live conçoit poétiquement et raconte les faits dans un style ample et majestueux, évitant tout archaïsme de langage et de pensée. Ses caractères sont toujours dans l'idéal, soit pour le vice, soit pour la vertu, et il ne sait pas les diversifier. Les Romains des premiers temps de la république et même des rois, les contemporains de Camille, de Scipion, de Paul-Emile, s'expriment et agissent à peu près tous de la même manière. L'historien nous parle de la différence des époques ; on ne la voit pas, on ne la sent pas. En même temps, il se limite

---

1 *Jugurtha*, § 1.

à ce qui regarde Rome, ne traitant des peuples étrangers que dans leurs rapports avec les Romains [1]. Par amour de l'art, il rejette certains détails, certaines énumérations qui dépareraient l'ensemble, et de là ces *piget scribere*, *piget enumerare* qui reviennent si fréquemment. De là, au contraire, ces descriptions pittoresques, ces récits dramatiques, ces discours dans lesquels il se complaît, et où manifestement, il se préoccupe d'abord de la beauté des formes.

On le voit, Tite-Live a conçu l'histoire comme Cicéron : c'est pour lui une œuvre oratoire, *opus oratorium*. Ne le prenez pas pour un chercheur qui s'efforce de faire des découvertes ; ne croyez pas non plus qu'il se donne la peine d'entrer dans les temples de Rome pour y lire ou pour y examiner les documents originaux. Il se contente en général de copier en les compilant les annalistes et les historiens ses prédécesseurs, croyant que c'est une tâche encore assez grande de remettre en style pur et éloquent ce qu'ils ont dit d'une manière sèche ou archaïque, avec un art inférieur et inexpérimenté.

Avouons pourtant que s'il n'arrive pas à decouvrir la vérité dans le détail, il a au moins le goût de la vérité ; que s'il ignore où il faut la chercher et les conditions dans lesquelles on peut la trouver, il ne va jamais jusqu'à la déguiser sciemment et de parti pris. Quand parfois il la présente altérée, ce n'est pas par un artifice de politique ou par humeur chagrine, mais par un entraînement de sentiment. Tite-Live est un artiste ; il est possedé de la vue d'un idéal, et cet idéal s'impose à lui de telle sorte qu'il ne voit pas les imperfections de l'objet qu'il admire, ou les atténue sans avoir conscience de ce qu'il fait.

Considéré comme tel, on ne saurait trop le louer, malgré ses redites, ses erreurs, ses contradictions, et en lisant les livres qui nous restent de son *Histoire*, peu s'en faut qu'on n'entre de fois à autre dans l'enthousiasme de cet habitant de Cadès, qui, si l'on en croit Pline le Jeune, fit exprès le voyage de Rome pour voir l'auteur de cet immortel ouvrage [2].

---

1 "Non operæ est persequi quæque acta in his locis sint, cum ad ea quæ propria Romani belli sunt, vix sufficiam." *Hist. Rom.*, lib. XXXIII, § 20.

2 Pline le Jeune, *Lettres*, liv. II, 3, 8.

II. HISTORIENS DU SECOND ORDRE.

Cornelius Nepos, contemporain de Cicéron, avait écrit une histoire universelle en trois livres, et quelques autres ouvrages. Nous n'avons de lui, à part des fragments, que les biographies de Caton et d'Atticus. Les *Vies des hommes illustres*, qu'on lui attribue, paraissent une compilation d'une époque de décadence. En tout cas, l'auteur, quel qu'il soit, connaît peu les faits ; il est sans couleur dans la narration et n'ajoute rien à la connaissance des hommes ni des temps.

Les *Histoires philippiques* de Trogue-Pompée ne nous sont connues que par l'abrégé de Justin. L'*Histoire universelle* de Velleius Paterculus, en partie perdue, renferme des portraits énergiquement tracés, des récits mêlés de réflexions judicieuses et profondes, mais l'adulation y est prodiguée à Auguste et à Tibère en termes fades et dégoûtants. Enfin dans ses *Dits et faits admirables*, Valère-Maxime flatte, lui aussi, avec bassesse et compile sans discernement.

Le siècle d'Auguste est maintenant fermé, et avec lui finit l'époque des grandes œuvres. Ces époques d'ailleurs ne sont jamais longues, que l'on prenne une littérature dans son ensemble, ou chacun des genres en particulier. Chez les Grecs, on l'a remarqué, Eschyle, Sophocle, Euripide paraissent presque en même temps et restent sans rivaux. Une même époque et une époque assez courte a vu l'ancienne comédie de Cratinus, d'Aristophane et d'Eupolis. Les grands philosophes se trouvent tous réunis dans un court espace de temps. Avant Isocrate, après ses premiers disciples, nul n'est grand parmi les orateurs.

Il en va chez les Romains comme chez les Grecs. Attius et ses contemparains représentent toute la tragédie romaine ; Plaute et Térence, toute la comédie. Les grands poètes vivent ensemble ou se succèdent à de courts intervalles ; l'art oratoire, la perfection du langage parlé, éclate tout entière dans la personne ou sous les yeux de Cicéron. Pour les historiens, si vous négligez Tacite, qui vient beaucoup plus tard, et qui forme pour ainsi dire une époque à

lui seul, un espace de moins de soixante ans les voit tous naître. On dirait qu'il y a dans les études intellectuelles un point où l'extrême culture produit fatalement le raffinement et la décadence, où les richesses acquises enfantent la pauvreté, où la supériorité du passé écrase le présent. Le besoin de nouveauté qui existe dans l'âme humaine s'empare alors des esprits, et les jette hors du vrai. Sous prétexte d'originalité, on arrive à la fausseté, à la minutie, au mauvais goût. Pour ne pas être stationnaire, on rétrograde ; et c'est ce que nous allons voir dans la troisième période de la littérature latine.

PÉRIODE DE DÉCADENCE.

....................Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Virg., *Georgiques*, liv. I, v. 200.

1ère partie : Depuis la mort d'Auguste jusqu'à la fin du siècle des Antonins (14-138).

2nde partie : Depuis le siècle des Antonins jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (138-476).

On s'en souvient, sous Auguste, la poésie avait été la vie, l'occupation, la profession d'une foule d'hommes. Tibère, avare et ambitieux, favorisa peu ou point ce mouvement intellectuel ; Caligula, envieux de toute gloire, eut peur du poète et le proscrivit comme le patricien ; Claude, savant imbécile, ne sut rien faire que pour les joueurs de dés, les cuisiniers, les affranchis et les bouffons. Il faut attendre Néron pour voir se réveiller la poésie, ou ce que l'on décore en ce temps-là de ce nom.

Seulement, la corruption des mœurs avait achevé d'abaisser les caractères, et, par une suite naturelle, fermé les sources de la vraie poésie. Quelqu'un a dit en s'appuyant sur l'histoire et sur la raison : " Le matérialisme et la dépravation de la pensée amènent inévitablement les vicissitudes intellectuelles et politiques des peuples, et les révolutions de la littérature, comme celles des empires, sont réglées par une loi de justice souveraine pour humilier l'orgueil et châtier l'immoralité des hommes."

Sans doute les bains, les basiliques, les platanes de Frontin retentissent toujours de la voix cadencée des poètes ; on voit ces beaux *nourrissons des muses*, en robe de pourpre et les cheveux parfumés, réciter à tout venant leurs iliaques, leurs silves, leurs élégies ; on les retrouve au palais, réunis pour faire en commun les vers de Néron, applaudis, fêtés, nourris à la pâte et au miel, respirant la douce odeur de l'ambre et du nard, et, pour couper court, très contents d'eux-mêmes.

Sans doute Vespasien, un peu plus tard, se garde bien de négliger les beaux exemples de ses prédécesseurs. Il fonde une quatrième bibliothèque, adjointe à son temple de la Paix, puis, au prix de cent mille sesterces par an, deux chaires de rhétorique, l'une à Rome, l'autre à Athènes [1]. A son tour, Domitien, ex-homme de lettres, ne se contente pas d'enrichir de nouveaux manuscrits la bibliothèque paternelle, et de faire copier à grands frais des livres à Alexandrie : il n'est pas pour lui de bonne fête sans littérature. A ses jeux du Capitole, à ses jeux d'Albano, il faut chaque fois concours de poètes, concours d'orateurs, de poètes et d'orateurs latins et grecs.

Sans doute enfin, la Rome des Antonins est encore très lettrée, plus lettrée peut-être que la Rome d'Auguste, mais il n'en est pas moins vrai que le temps de la poésie virgilienne et de l'éloquence cicéronienne est passé. Poétereaux et discoureurs se sont affadis au milieu des magnificences de l'amphithéâtre et de la cour ; ils ont grandi entre le grammairien et le rhéteur ; ils n'aiment plus rien ; ils ne savent plus pénétrer dans les intimes replis de l'âme humaine, et pour tout dire d'un mot, leur parole n'est plus, sauf exception, qu'une déclamation à vide et un parlage éternel qui évite de dire jamais rien.

---

1 Suétone, *In Vesp.*, § § 18, 9

POÉSIE.

Poésie épique.

Lucain (39-66) neveu de Sénèque, fut plus que personne marqué du sceau des rhéteurs. S'il eut du génie, il le laissa se gâter. La *Pharsale* est l'épopée du stoïcisme et de la rhétorique, " un mélange de bouffissure et d'élévation, d'élégance pompeuse et d'images révoltantes [1]." Ce ton déclamatoire, le poète l'a pris fatalement. Pour le sujet, le plan et l'inspiration, ce récit de la lutte entre César et Pompée était une œuvre historique bien plus que poétique ; rien n'y exigeait le vers, rien non plus ne l'y justifiait, et le merveilleux n'y pouvait être que postiche, comme l'imagination, oratoire. Au surplus, le poème manque d'unité, et à chaque page, il pèche contre la vérité historique. Que restera-t-il donc à Lucain ? Quelques pensées mâles et hardies, des maximes sages et profondes, et après cela, peu de chose, de la description. C'est aussi le trait distinctif des écrivains de son époque, et généralement de toutes les poésies de décadence.

Stace (61-96) ne fut pas, à beaucoup près, plus heureux. La nature l'avait fait poète cependant, et le vers était inné en lui. Le mal est que, dès sa première jeunesse, son père le mena flatter l'empereur, flatter les grands et les riches. Il se fit leur poète, mit à louage son appétit et son talent ; fit l'agréable autour des grands vices et des monstrueuses débauches qui souillaient Rome, s'épuisa à célébrer le bronze gigantesque du cheval de Domitien, ou à raconter la vieille histoire de la Thébaïde, et finalement, mourut comme Lucain, avant d'avoir pu retoucher ses œuvres.

Valerius Flaccus et Silius Italicus (m. 100 ?), poètes sans invention, sans génie, mais non pas sans talent de style, s'essayèrent à leur tour dans la poésie épique. La jeunesse les admira parce qu'ils avaient ce qu'on appelle,

1 Villemain, *Litt. ancienne et étrangère*, p. 136.

en terme de critique, des *traits*. En y regardant de plus près, elle n'eût trouvé dans les *Argonautiques* qu'une élégance fardée, et elle eût rangé les *Puniques* parmi les œuvres médiocres, quoique et parce que Silius y pille constamment et sans aucune gêne Lucrèce, Virgile, Horace, Hésiode, Homère.

POESIE DRAMATIQUE.

Pendant tout le premier siècle, les mimes et les pantomimes continuèrent de faire, comme au temps de César, les délices du peuple romain. Au fait, les Libérius, les Bathylle, les Pylade, et surtout le fameux acteur Roscius, avaient eu jadis trop de vogue pour qu'on ne fût pas tenté de les imiter.

C'était là à peu près tout l'art scénique à Rome. Après Ennius et Attius, il n'y eut pas de tragédies jouées, il n'y eut que des tragédies écrites. Quintilien nous dit que le *Thyeste* de Varius était digne d'être placé à côté des chefs-d'œuvre de l'art grec. On faisait grand cas aussi de la *Médée* d'Ovide. Ces deux pièces n'ont pas été conservées.

Il existe sous le nom de Sénèque le tragique ou le philosophe, c'est tout un, un recueil de dix tragédies, ou mieux d'exercices académiques dialogués. C'est, dit-on, un mélange d'ineptie et de vrai talent [1], un fatras ennuyeux et, partant, peu fait pour la représentation. Là point de caractères, mais des situations, pas de dialogue, mais du pathos, pas de passions nobles, mais du sensualisme, du cynisme et de l'impudence.

Après Sénèque, on rencontre Emilius Scaurus, Curatius Maternus et un certain Virginius Romanus dont Pline le Jeune parle quelque part avec éloge [2].

---

1 Nisard, *Poëtes latins de la décad.* . I p, 136

2 *Lettres*, liv. VI, 21.

POESIE SATIRIQUE

Les historiens ont tout dit sur l'effroyable développement de la corruption romaine sous l'empire. Pour nous, il nous suffira de rappeler que, à Rome, l'infamie que saint Paul défend de nommer avait ses temples et trônait dans le palais ; que dans les maisons, dans les rues, au Forum, sur les boutiques, sur les fontaines, sur les tombeaux, sur les parures des femmes et des enfants, elle était partout inscrite et partout évidente. Ce qui reste de la peinture et de la sculpture de ces temps malheureux nous la montre encore hideuse et provocante, et dans Pompéi déterrée nous la pouvons lire à chaque pas.

Une dépravation aussi générale ouvrait naturellement une large carrière à la poésie satirique. Aussi fut-elle, pendant cette période, un des genres les plus cultivés. Quelques âmes gardaient encore un reste de l'ancienne dignité romaine ; d'autres pouvaient encore s'indigner, ou du moins en avoir l'air, et ce beau zèle, parfois peu sincère, souvent commandé par les besoins du sujet ou de la phrase, produisait quand même, surtout avec Juvénal, des pièces d'une grande véhémence.

Perse (34-62) avait conservé au milieu de la déchéance morale de son pays la chasteté des mœurs et la chasteté de l'esprit. S'il n'a pas protesté assez souvent contre les vices de son temps, ne l'accusons pas pour cela de pusillanimité ni d'insouciance. Studieux et malade, il vivait loin du monde, il ne savait pas tous les maux de sa patrie, ou ne les connaissait que sur ouï-dire et par ses livres. Et c'est pourquoi, la satire, chez lui, s'exprime d'une manière très générale. Cependant elle est sombre, audacieuse, et ce qui vaut encore mieux, marquée au sceau de la sincérité. Quant au style, il est proverbialement concis et proverbialement obscur :

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Et de fait, il y a de lui nombre de passages et surtout de métaphores hardies que la sagacité des commentateurs n'a pas encore su éclaircir.

Juvénal (42-123), son contemporain, est toujours en colère, on dirait. Il semble dès l'abord que ce soit un homme chaud et passionné, de la trempe d'âme de Thraséas, l'homme de bien du règne de Néron. En y revenant pourtant, on croit s'apercevoir que l'indignation de ce redoutable spadassin est plutôt de tête que de cœur, et que le fond de toute sa philosophie, c'est peut-être l'insouciance d'Horace avec une âme plus fière et probablement des mœurs plus chastes. Juvénal se fâcha, mais trop tard ; il attendit prudemment que les personnages de ses satires fussent couchés le long de la voie Latine et de la voie Flaminienne, et il laissa passer devant lui, sans se prononcer, quarante ans de crimes et de folies[1]. Quoi qu'il en soit, quand il lui plut de parler, il le fit avec une énergie mâle et terrible. Malheureusement, il a tout le cynisme de la vengeance populaire, et toutes les souillures de l'antiquité, redoublées par la longue domination des Césars, infectent les chants de sa muse effrontée. Le style, par l'art infini qui s'y déploie, fatigue à force d'éblouir ; on n'y retrouve plus la noble simplicité d'autrefois, et les choses les plus vulgaires y prennent toute la solennité de l'épopée. Toutefois Juvénal sait faire autre chose que déclamer. Il est écrivain distingué et bon poète, il a des pages qui sont faites de génie, et le tableau de la chute de Séjan, en particulier, est l'un des plus beaux morceaux, non seulement de son recueil, mais de toute la poésie latine.

La critique voudrait n'avoir rien à voir avec les impudeurs de Pétrone. Vain désir ! C'est un homme encore à la mode. Il y a quelque vingt ans à peine, un *illustre* du premier Paris, littérateur assez achalandé du reste, nous refaisait à neuf le portrait du favori de Néron, de "cet homme aimable, qui donnait le jour au sommeil et la nuit aux devoirs et aux plaisirs du monde ; " qui passait pour "le prince des élégants ; " qui enfin, "a bien voulu écrire, non pas en homme de lettres ni en pédant (il n'avait garde), mais en homme du meilleur monde, en maître du beau langage et des façons délicates de dire toute chose[2]." Or

---

1 M. Nisard, *P. lat. de la décad.*, t. II, pp. 9. 46, 61.

2 Prévost-Paradol, *Essais de politique et de littérature* (1863), 2e série, p. 135.

qu'a-t-il écrit ainsi? Le *Satyricon*, une sorte de récit de table, et de la table de ce temps-là, un livre d'une révoltante obscénité, et auquel on ne peut comparer que les pourritures du *Talmud* rabbinique. On sait ce que valent les formules admiratives quand il s'agit de productions comme celle-là. En tout cas, le saine critique n'a trouvé dans ce roman satirique *où les vers se sont mis*, que sentences déclamatoires et tirades emphatiques [1], noyées dans un style aussi impur que le fond même du poème.

L'épigramme, dans le sens moderne, est de la satire en petite monnaie. Celles de MARTIAL (40-103) sont bien frappées, et les meilleures parmi celles qu'il a laissées circulent encore. Ce sont aussi les moins malhonnêtes. Pour les autres, libertines, infâmes quelquefois, elle forment le digne pendant des effronteries de Pétrone. Heureusement elles trouvent peu d'apologistes, et à part M. Nisard qui se méprend jusqu'à les trouver "presque toujours spirituelles [2]," les critiques s'accordent à dire qu'elles justifient amplement le proverbe :

Qui court après l'esprit attrappe la sottise.

POÉSIE DIDACTIQUE ET APOLOGUE.

Ici les monuments sont peu nombreux. Un poème sur l'*Etna* attribué à Lucilius Junior, un ouvrage de Terentianus Maurus, un fragment de COLUMELLE sur l'*Agriculture* : c'est à peu près tout ce que nous avons de la poésie didactique de cette époque.

La littérature romaine n'a qu'un fabuliste de profession, et tout le monde le connaît. Ménénius Agrippa, Ennius, Horace auraient fait merveille, c'est sûr, dans la fable, mais ils ne s'en soucièrent pas et se bornèrent à un premier essai, chacun.

PHÈDRE vécut sous Tibère ; il était Macédonien et non pas Thrace comme prétendent certains auteurs. Il nous reste sous son nom quatre-vingt-dix apologues, écrits à la

---

1 Villemain, *Litt. ancienne et étrangère*, p. 137.
2 *Poètes latins de la décadence*, t. I. p. 423.

manière d'Esope. Les emprunts n'y sont pas rares, et Phèdre, évidemment, professe une sorte de culte à l'égard du fabuliste grec. N'allons point pourtant l'accuser de servilisme ou de plagiat. Il a une façon d'écrire plus moderne, plus romaine, si l'on veut. Esope, vivant dans les premiers âges de la littérature grecque, parlait un langage extrêmement simple et naïf. Phèdre, au contraire, a vu le siècle d'Auguste et connaît tous les secrets de l'art d'écrire ; son style est savant et travaillé. Il fait aussi plus de place à la leçon, trop de place peut-être ; ses bêtes sont très doctes et parlent souvent comme de graves philosophes. De là une certaine sécheresse et moins d'intérêt.

PROSE

ÉLOQUENCE.—RHÉTORIQUE.—PHILOSOPHIE

L'éloquence politique était morte avec Cicéron. Une fois la république concentrée dans l'empereur, on n'avait plus à se livrer laborieusement à l'interprétation de la loi, ni à défendre la cause des provinces ou de la patrie. Le césar étant seul maître, le sénat, quand il était consulté sur des questions déjà décidées, n'avait guère à s'occuper de délibérations sérieuses. Il ne lui restait qu'à débiter au prince des flatteties ampoulées, et à louer fastueusement des vertus qu'il n'avait pas. Les fils des grands, pour ne parler que de ceux-là, ne se faisaient pas prier en pareil cas : ils trouvaient à pareille besogne un moyen facile d'attrapper de grosses rentes.

La déclamation, déjà en usage au temps de Cicéron, était devenue, en survivant aux institutions anciennes, un étalage de pompeuses misères. On fit un code très complet des convenances oratoires. L'orateur, disait-on, peut se frotter le front, faire craquer ses doigts, montrer en soupirant l'anxiété de son esprit. Il doit se tenir droit, le pied gauche en avant, les bras légèrement détachés du corps. Qu'il prononce avec une négligence calculée les périodes les plus travaillées, et montre une sorte d'hésitation aux endroits où il est le plus sûr de sa mémoire. Qu'il

évite de se remuer trop ou trop peu, de gonfler ses narines, de lever ses épaules, de mordre ses lèvres, de se balancer sur le pied gauche, d'avancer le pied droit en même temps que la main droite, d'écarter les jambes, de lever le bras gauche plus haut qu'il ne faut pour former avec le corps un angle droit. Après l'exorde, qu'il ait soin de laisser tomber un pli de sa toge, et de la rejeter tout à fait au fort de l'argumentation, car "le costume lui-même doit prendre un air de combat." A la péroraison, quand on l'applaudit, quand on l'embrasse, que sa toge tombe en désordre, que toutes les grâces de son costume soient troublées, qu'il soit haletant, en sueur ! Quant au point de savoir s'il peut alors se servir d'un mouchoir pour s'essuyer le front, s'il doit ou non, ce faisant, nuire à l'agrément de sa chevelure, il y a discussion entre Plotius et Nigidius, Quintilien et Pline.

Pour résumer, l'éloquence, au sénat, au barreau et ailleurs, n'était plus qu'un jeu d'esprit, une succursale du théâtre, un exercice de gymnastique. En voulant lui donner plus d'art, plus de pompe et de brillant ; en obligeant leurs élèves à traiter des questions toujours bizarres et extravagantes, les rhéteurs, avaient hâté cette décadence. Après eux, Rome n'eut plus d'orateurs, elle n'eut que des parleurs.

Parmi eux, il en est deux qu'il faut nommer : FRONTON et Pline le Jeune. Le premier eut une vogue immense en son temps, et il jouirait peut-être encore de la réputation qu'a bien voulu lui faire la critique des anciens, si un érudit n'était venu exhumer des fragments de ses écrits. On y trouve une théorie de l'éloquence qui s'accordait sans doute très bien avec l'esprit de cette époque, mais qui n'est plus de mise depuis longtemps. Ce n'est pas d'hier en effet que l'on a cessé de faire consister l'éloquence dans l'emploi des images.

PLINE (62-115) a dû partager sur l'art oratoire l'opinion de Fronton. Dans le *Panégyrique de Trajan,* le seul discours que nous ayons de lui, il abonde en phrases étudiées, limées, compassées ; il s'ingénie à trouver des antithèses, à donner à toute chose un petit air de nouveauté,

en un mot, à faire goûter son esprit. Ses *Lettres* ont le même défaut. Evidemment elles ont été écrites pour la postérité, et l'on ne s'explique pas autrement ce style toujours élégant et gracieux, toujours contraint et forcé.

(*Rhétorique.*) Ne pas être admirateur enthousiaste de QUINTILIEN est chose permise, et ses défauts autorisent toutes les froideurs. Pourtant, gardons-nous d'être injustes. Si tout n'est pas irréprochable chez lui, s'il ne comprend pas toujours la sublime destination de l'éloquence, si son style est gâté par un peu d'affectation, de l'obscurité, une certaine fadeur, et de temps en temps par les plus basses flatteries à l'égard de Domitien, l'ensemble des *Institutions oratoires* conserve néanmoins beaucoup d'agrément. D'excellents préceptes, une critique habituellement éclairée, une manière noble, ingénieuse et solide vous trouverez tout cela dans ce traité, et c'est peut-être assez pour un ouvrage de ce genre.

(*Philosophie.*)—Les œuvres philosophiques de SÉNÈQUE (m. 65) ont fait incomparablement plus pour sa gloire que ses tragédies, et c'est justice. Il est vrai, ce fils de rhéteur espagnol est toujours chargé d'antithèses, hérissé de jeux de mots, de petites phrases sentencieuses et pédantes, ampoulé enfin comme toute l'école ibérienne de son temps [1]. Il est vrai, il contredit ici ce qu'il dit là-bas; il écrit par exemple un livre sur la *Clémence* , et fait ensuite en beau style l'apologie du parricide de Néron; dans ses ouvrages sur la *Consolation*, il propose comme remède au malheur l'inébranlable énergie d'une bonne conscience, et affirme ailleurs, dans le traité de la *Providence*, qu'on peut, que l'on doit même se débarrasser par le suicide du fardeau de la vie; il veut qu'on s'intéresse à la chose publique, et plus loin il prouve qu'on doit renoncer aux emplois, appuyant l'un et l'autre sur des raisons contradictoires qu'il juge toutes excellentes [1]. Il est vrai encore, comme la plupart

---

1 "Déjà du temps d'Ennius, on avait dit à propos de l'emphase du langage: C'est parler en Espagnol et non pas en Romain;" cent quarante ans plus tard, Cicéron reprochait aux poètes de Cordoue le même luxe de figures, la même tension de style.. " (Am. Thierry, *Tableau de l'empire romain*, p. 214.)

2 Traité de la *Sérénité de l'âme* et de la *Brièveté de la vie*.

de ses confrères en philosophie, Sénèque manque de conviction et se garde bien de pratiquer lui-même ce qu'il conseille aux autres ; ainsi, il écrira sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté, et amassera en quatre ans de faveur impériale à peu près douze millions de notre monnaie ; il enseignera le pardon des injures, et quand la colère s'emparera de lui, Néron se verra obligé d'intervenir pour lui prêcher la modération. Il est vrai enfin, Sénèque n'est autre chose qu'un homme d'esprit à qui manquent à la fois la conscience du vrai, le sentiment moral et l'éloquence du cœur, et cependant, attendez un peu avant de fulminer contre lui l'anathème.

Il lui reste en effet quelque chose. Non seulement Sénèque connaît les saintes Ecritures et semble plus d'une fois traduire la Bible, que d'ailleurs, l'interprétation des Septante avait mise aux mains de tous les hommes instruits ; non seulement il nomme les Juifs, il connaît leurs doctrines, mais il rend hommage à la foi sérieuse de ce peuple qui, "lui, du moins, possède la raison de ses pratiques mystérieuses [1]," ; mais encore, nous pouvons le répéter après Tertullien, Senèque est souvent chrétien, *Seneca sæpe noster* [2] ; les traces de la prédication chrétienne sont restées dans sa pensée. Traces bien faibles sans doute, lueurs indécises, mais que l'on aime en cet endroit, et qui valent mieux auprès de nous que toutes les jolies périodes dont le philosophe a émaillé ses ouvrages.

Avant de prendre congé de Sénèque, mentionnons ses *Lettres à Lucilius*, entretiens philosophiques où il y a de l'esprit et de la grâce, et les *Questions naturelles*, "le morceau le plus précieux, selon de Maistre, que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre [3]."

—

1 V. S. August., *De Civitate Dei*, lib. VI, § II.
2 Tertullien, *De Anima*, § 20.
3 *Soirées*, 8e entretien.

HISTOIRE.

TACITE (51-134).

> Tacite est un artiste par l'indignation.
> G. Seigneur, *Le Croisé*, 27 oct. 1860.

Au milieu de la décadence générale, l'histoire, dans les mains d'un homme de génie, se montra grande, noble, fière de sa mission quasi-sacerdotale, plus noble et plus fière que jamais. Tacite s'élève comme un aigle au-dessus de tous les historiens de l'antiquité. Admirateur sincère des Romains d'autrefois, doué d'une " âme naturellement droite et pure, pleine de sensibilité pour la vertu et d'indignation contre le vice triomphant [1]," il puisa dans l'étude de ce que les philosophes avaient produit de plus pur, un invincible mépris pour la bassesse et la servilité, et ce coup d'œil qui sonde le cœur humain dans ses replis les plus cachés. Longtemps, il contempla en silence la marche des événements : il attendait patiemment la maturité de l'âge quand il avait déjà la maturité du génie. Enfin, à quarante ans, il débuta par une *Vie d'Agricola*, qui est, comme l'a dit Montesquieu, "le chef-d'œuvre de celui qui n'a fait que des chefs-d'œuvre." Puis il écrivit ses *Mœurs des Germains*, un petit livre extrêmement précieux pour l'histoire des anciens peuples de l'Allemagne et des îles Britanniques ; après quoi il composa deux grands ouvrages, aujourd'hui mutilés, les *Histoires* et les *Annales*. Les *Annales* embrassaient en seize livres l'histoire des événements survenus depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron. On ignore de combien de livres se composaient les *Histoires* ; mais on peut mesurer approximativement l'étendue de la perte que nous avons faite, puisque les quatre premiers livres et le commencement du cinquième ne contiennent guère plus d'une année, et que l'ouvrage entier embrassait une période de vingt-neuf ans.

Tacite n'est pas une historien vulgaire, c'est par-des-

1 Freppel, *Les Apologistes chrétiens*, S. Justin, p. 20.

sus tout un écrivain moraliste. Il ne se borne pas à exposer ce qui s'est passé : philosophe profond, il étudie la nature humaine sous tous ses aspects, et ne voit dans l'histoire que la manifestation extérieure des mobiles qui ont de l'influence sur l'homme et qui déterminent sa conduite. Ne croyez pas cependant que sa manière soit sèche et aride, ni qu'il procède par dissertations ou par digressions savantes. Il peint au contraire les faits à mesure qu'ils se présentent, et en des tableaux pleins de vie. Quand il s'indigne contre les crimes des empereurs et la bassesse de leurs courtisans, c'est presque toujours avec la vigueur sereine des grandes justices. Tacite sent la postérité derrière lui, et c'est elle qu'il charge de sa vengeance. Son indignation n'éclate pas, ne bavarde pas, elle laisse la parole aux choses, estimant que les choses parleront assez d'elles-mêmes ; elle est artiste, voilà le vrai mot.

Aucun historien de l'antiquité n'a réuni avec le même bonheur la vigueur et la précision à la richesse et à l'abondance des images. Nul n'a peint les hommes avec plus d'énergie, de finesse et de vérité ; les événements touchants, d'une manière plus pathétique ; la vertu, avec plus de goût et de sentiment. Nul ne possède à un plus haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement les grandes choses. En un mot, on a eu raison de le proclamer : " Tacite n'est pas seulement le plus grand écrivain de la langue latine, il est LE PLUS GRAND ÉCRIVAIN DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE [1]."

L'auteur d'*Agricola* et des *Annales* n'avait pas eu de modèles ; il resta sans imitateurs. SUÉTONE (70-121) qui vient après lui, n'a en vue que l'érudition. La morale, la politique, l'ordre des temps, la valeur des faits, tout lui importe peu. Les *Douze Césars* dont il fait la biographie, on dirait qu'il a vécu avec eux : il peut vous décrire les traits de chacun, sa manière de se vêtir, son maintien, ses folies. Ceux qui veulent absolument savoir à quelle heure l'un ou l'autre se mettait à table, combien de plats on lui servait, quels meubles garnissaient ses appartements, les bons mots qu'il disait, les obscénités auxquelles il se plai-

---

1 Hello, *L'Homme*, p. 420.

sait, ceux-là peuvent lire Suétone. Si vous cherchez dans un ouvrage des pensées et de la dignité, du beau et du bien, fermez le livre : tout y est dit sans voiles, sans réflexions, sans esprit, sans pudeur.

Vers la même époque, Luciens Annæus FLORUS écrivait en quatre livres un abrégé d'histoire romaine où il négligeait la chronologie, et atténuait ou exagérait les faits à son gré. Visant toujours à l'élégance poétique, il n'attrappe le plus souvent que l'emphase.

Comme livre d'histoire, la *Vie d'Alexandre* de QUINTE-CURCE n'est pas plus recommandable ; les erreurs historiques, stratégiques, géographiques, y abondent. Comme roman, l'ouvrage est amusant et bien écrit. Maintes harangues qui s'y trouvent passent pour des chefs-d'œuvre.

SCIENCES ET ARTS

Chez les Romains comme chez les Grecs, la plupart des œuvres scientifiques sont en même temps des œuvres littéraires, et à ce titre, elle peuvent trouver place dans l'histoire des lettres.

Nous serons bref pourtant. Reconnaissons les mérites du traité d'*Architecture* de VITRUVE, personnage que nous aurions dû nommer plus tôt, au siècle d'Auguste ; ceux de POMPONIUS MÉLA dans le *De situ Orbis*, de FRONTIN dans ses *Stratagèmes*, et négligeant quelques auteurs moins célèbres, arrivons à PLINE L'ANCIEN (23-79).

Cet homme-là n'était pas un simple littérateur de boudoir, il était homme public et soldat. Il voyageait à cheval ayant à ses côtés un sténographe ganté chargé d'écrire sans cesse malgré le froid ; il avait un lecteur et même un secrétaire dans sa litière, à côté de sa table, auprès de sa baignoire ; sa journée d'étude commençait en été aux premières heures de la nuit ; en hiver, à minuit ou à une heure du matin. Ainsi, grâce à cette infatigable érudition, tout en faisant les affaires de l'armée, celles de l'Etat, celles du barreau, celles du palais, Pline écrivait trente et un livres d'histoire romaine, vingt livres des guerres germaniques, dix-sept de stratégie, de rhétorique ou de grammaire, cent

soixante volumes de notes et d'extraits; il formait en trente-sept livres une collection de vingt mille faits extraits de deux mille auteurs latins ou grecs, immense encyclopédie de tout ce que son siècle croyait savoir sur l'homme et sur la nature. Et il achevait tout cela à cinquante-quatre ans, deux ans avant le jour où les convulsions mystérieuses de la nature allaient se révéler à lui par une dernière et terrible leçon [1].

SECONDE PÉRIODE DE LA DÉCADENCE LATINE (138-476)

A partir du règne d'Adrien, la littérature de Rome est toute grecque. Cela s'explique. Les Romains avaient depuis longtemps adopté, avec le culte d'Eleusis, les mystères et les cérémonies de la Grèce ; ils ont maintenant un gymnase athénien, et sous le nom d'Athénée, une reproduction du musée d'Alexandrie. L'Oronte, pour parler comme Juvénal, s'est déversé dans le Tibre, entraînant dans ses flots syriens, sa langue, ses mœurs, ses musiciens, ses instruments à cordes obliques, ses tambourins [1]. Savants et littérateurs sont bien reçus partout quand ils viennent de la haute Sicyone, d'Amyde, d'Andros, de Samos, de Tralles ou d'Alabande. Ils ont l'esprit subtil, la parole souple et entraînante, et avec cela de l'audace. Les gens riches s'estiment très honorés de pouvoir faire chère lie avec eux :

> Quæ nunc divitibus gens acceptissima nostris,

dit toujours Juvénal, et ils souffrent sans peine que cette " vermine achéenne " fasse la mode et enlève tous les suffrages.

Nous répétons que cela s'explique. A cette époque, la langue grecque, malgré les progrès de l'esprit sophisti-

---

1 V. Fr. de Champagny, *Les Antonins*, éd. in-8o, t. I, p. 167.—Personne n'ignore que Pline, voulant observer de trop près la grande éruption du Vésuve, en 79, périt suffoqué au pied du volcan.

1 Juvénal, *Satire* II.

que, a encore des œuvres d'un certain éclat. La langue latine n'en possède plus ; elle ne compte plus guère que des écrivains médiocres dont la pensée se rétrécit, dont l'idiome s'altère, provinciaux, barbares même d'origine et de langage. La littérature latine, fille, mais fille anémique de la littérature grecque, devait mourir bien des siècles avant sa mère.

POÉSIE.

Au troisième siècle, c'est aux champs, aux prairies et aux montagnes que la poésie emprunte ses couleurs. Les *Halieutiques*, les *Cynégétiques* et les *Nautiques* de Némésien, de même que les églogues et les idylles de Calpurnius sont des œuvres didactiques et pastorales tout à la fois. Il se trouve dans ce qui nous en reste des morceaux excellents, des pages qui tranchent singulièrement sur la stérile abondance et le prosaïsme de l'ensemble.

Parmi les poètes païens du quatrième siècle, quelques critiques ont placé AUSONE (309-394), le précepteur et l'ami de S. Paulin de Nole. Il serait plus vrai de dire qu'il ne fut ni païen ni chrétien. Esprit vif et brillant, mais peu solide et peu sérieux, il ne sut renoncer ni aux préjugés de son éducation, ni aux habitudes acquises, et s'il fut chrétien, ce fut parce que la cour, où il avait ses entrées, était chrétienne. Dans sa correspondance avec Paulin, il emploie toutes les séductions de la poésie et de l'amitié pour engager son ami à ne pas quitter le monde ; pour lui reprocher doucement ses résistances à tant de paternels conseils et son mépris des dignités humaines. Nous verrons plus tard comment l'illustre disciple répondit aux pressantes sollicitations de son maître.

Au cinquième siècle, RUTILIUS NUMATIANUS écrit sous le titre d'*Itinéraire* un petit poème où ne manque ni la verve, ni l'originalité ; CLAUDIEN compose des épopées telles que le *Rapt de Proserpine* et la *Gigantomachie*, des poèmes historiques, des satires, des épîtres, des idylles. On voit qu'il appartient à l'une des familles patriciennes qui

n'ont pas voulu déserter le vieux temple. Plus il se sent pressé par l'atmosphère chrétienne, plus il résiste aux influences du temps de crise où il vit.

Un peu plus tard, un MEHR-BODE, évidemment Germain de race, essaie de réveiller le paganisme. "Il écrit, dit M. Chasles, sous le nom de Merobaudus, des poésies admirables dont Niebuhr a recueilli des fragments ; c'est une clameur douloureuse que ce païen lance vers le ciel, en face du monde qui change : "Tu changes, lui dit-il, moi je "reste inflexible, tu dégénères, je te brave ! tu te perds, je te maudis !" Mehr-Bode, au milieu des chrétiens, est plus païen que Cicéron [1]. A l'aspect du christianisme qui règne triomphant, il ne sait plus trouver sur ses lèvres que cette parole de malédiction, et c'est bien ainsi que la poésie païenne, ou plutôt le paganisme lui-même, devait dire au monde son dernier adieu.

PROSE.

Né en Afrique, APULÉE écrivait dans la dernière moitié du second siècle. Son *Ane d'or* est "un roman consacré à la magie et au libertinage [2]," où la mythologie touche au burlesque. On comprend avec cela que le succès n'a pas dû manquer à ce livre. Les amateurs de peintures gaillardes ont de fait beaucoup vanté le style d'Apulée, ce style qui, dit-on, se joue, se plie, se prête, s'élève, redescend, module dans tous les tons imaginables ; qui sait railler, peindre, médire, conter, déclamer, raisonner selon le besoin, emprunter des teintes à toutes les palettes. Fort bien. Seulement, il faudrait ajouter que l'*Ane d'or* n'est qu'une paraphrase de divers passages de Lucien, ce qui en diminue considérablement le mérite, et ne pas appeler *art* ce que nous appelons cynisme ou platitude.

L'HISTOIRE, dans cette dernière période, tombe aux mains des abréviateurs. A leur tête paraît JUSTIN (IIe s.), le même que nous avons déjà salué ; puis viennent les six

1 *Etudes sur le moyen âge*, p. 117.
2 S.-M. Girardin, *Littérature dram.*, t. IV., p. 2.

écrivains de l'histoire-Auguste, *Scriptores historiæ Augustæ*, compilateurs sans goût qui recueillirent les biographies des empereurs ; puis AURELIUS VICTOR, impartial historien des *Césars*, puis enfin, Eutrope et Ammien Marcellin.

Parmi les rhéteurs et les grammairiens, si nombreux dans ces derniers temps, mentionnons pour mémoire Claudius Mamertinus, Aulu-Gelle, Censorinus et Macrobe.

Comme orateur, SYMMAQUE (IVe s.) joue à peu près le même role que nous avons vu jouer tout à l'heure au poète Mehr-Bode. Successivement grand pontife, questeur, préteur, gouverneur et proconsul, il avait toujours joui d'une immense influence. Telle était l'admiration dont on l'entourait, qu'on transcrivait ses lettres, non sur du papier ou sur de l'écorce, mais sur des rouleaux de satin [1]. Il lui était donc facile de soulever contre le christianisme les passions jalouses de la multitude. Et certes, il s'y employa bien.

Mais sa voix rencontra une voix plus puissante que la sienne. Saint Ambroise parla et triompha. Le paganisme n'eut plus d'apologiste ; dans ce monde que le Christ avait conquis, il perdit son droit de cité, et la langue de Cicéron et de Virgile ne servit plus désormais qu'à revêtir de ses formes harmonieuses et pures les idées chrétiennes.

---

1 Am. Thierry, *Tableau de l'empire romain*, p. 248.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

GRECQUE ET LATINE

> L'esprit humain et l'Eglise s'appellent l'un l'autre. Ils sont faits l'un pour l'autre. Ils ont le même auteur.
> G. Seigneur, dans *le Croisé*, 4 août 1860, p. 6.

Tandis que la littérature romaine glissait rapidement vers la barbarie, et que, de son côté, la littérature grecque se perdait de plus en plus dans les subtilités d'une philosophie dégénérée, un élément nouveau, divin, triomphant, pénétrait dans la société et tendait à renouveler les lettres en même temps que la civilisation. Renouvellement profond, *transformation* sublime qui s'opéra non pas tant sur les mots que sur les idées, non pas tant sur la forme littéraire que sur le fond même de la littérature. Disons-le sans plus tarder, le christianisme sauva les lettres qui allaient mourir ou qui déjà étaient mortes, comme il sauva tous les grands intérêts de l'humanité.

L'éloquence avait disparu avec Cicéron ; sous Auguste, elle n'était plus : *Eloquentiam Augustus sicut omnia pacaverat*, dit Tacite. Or, pacifier l'éloquence, c'était l'éteindre. Sous les rhéteurs, nous l'avons vu, elle était devenue une sorte de gymnastique oratoire, une déclamation étudiée et guindée, et la déclamation, pas plus que la gymnastique, ne sera jamais l'éloquence.

Or, que fit le Christ quand il vit cette parole qui était sa plus belle création, après celle de l'âme, tombée ainsi dans la bouche des histrions à l'état de profession méprisée ? Il se dit : Je la réhabiliterai, je renouvellerai les sources de ses inspirations. Et alors parurent les apôtres, et dès leur entrée dans ce monde qu'ils devaient évangéliser, ils purent dire ce que saint Grégoire de Naziance

disait plus tard à Julien : “ Nous abandonnons tout le reste : richesses, naissance, gloire, autorité, et tous les biens terrestres dont le souvenir passe comme un songe, mais nous mettons la main sur l'éloquence ! elle est à nous désormais [1] ! ”

Longtemps retenue captive par la persécution, la parole chrétienne reprit son essor à l'époque où elle put librement sortir du livre pour monter dans la chaire. Le champ lui fut ouvert par ses luttes contre les hérétiques ; puis elle grandit, grandit toujours, grâce à des orateurs qui soutiennent la comparaison avec ce que l'antiquité vante de plus illustre. En Orient surtout, les Pères surent faire plier non seulement l'art, mais aussi la langue des Grecs aux inspirations sacrées, pour exprimer les idées neuves de la foi, et cette langue resta ce qu'elle avait été quand elle tonnait avec Démosthène, ou charmait avec Isocrate. Nous ne disons pas assez. Le contact de la Bible lui donna quelque chose de plus : il lui communiqua la hardiesse, l'éclat de l'image, la profondeur du symbole ; par le canal de l'hébreu se repandit sur elle tout le flot du génie oriental.

Cette parole fut généralement simple et familière, et c'est chez elle un charme de plus. Les orateurs de l'Orient, comme d'ailleurs ceux de l'Occident, auraient rougi de préparer, d'aligner d'avance les phrases d'une homélie. Un Père de l'Eglise montait en chaire avec l'Evangile ou l'Ancien Testament, en lisait un verset, et parlait sur ce verset comme son cœur et sa pensée l'inspiraient. D'ailleurs, où aurait-il trouvé du temps pour travailler et limer ses discours ? Les évêques n'avaient pas seulement à parler, comme les rhéteurs ; il leur fallait baptiser, instruire, confesser, administrer l'Eglise, la gouverner, lutter pour ses intérêts contre les princes et les magistrats, visiter les malades assister les mourants, enterrer les morts, racheter les captifs, nourrir les pauvres, les veuves, les orphelins ; en un mot, ils devaient comme autrefois saint Paul, “ se faire tout à tous [2].”

---

1 Extrait cité par Ozanam, *Civilisation au Ve s.*, t. II, p. 166.

2 Omnibus omnia factus sum. I *Cor.*, IX, 22

Et cependant, cette éloquence trouvait dans le besoin de persuader, dans la conscience de sa mission, dans sa fière liberté, des accents d'une incomparable puissance. Elle élevait les âmes et purifiait les cœurs ; elle obligeait les empereurs souillés du sang des peuples à se courber devant elle ; elle consolait les malheureux dans leur abandon et plaidait la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, de l'homme contre lui-même. Qu'importe après cela, qu'elle ait été quelquefois inculte ou sans apprêts ? Elle vivra, parce qu'elle a été avant tout une parole vivante, et parce qu'elle a donné la vie.

La poésie chrétienne vivra elle aussi, parce que la charité qui a échauffé et vivifié ses inspirations n'a pas encore entièrement disparu du monde. Il ne sera jamais défendu d'applaudir aux beaux vers dictés par les fictions du paganisme, mais aussi il sera toujours permis de croire que le christianisme, religion tout intime, a pu de son côté inspirer des chefs-d'œuvre, " le fond même de sa doctrine étant la plus sublime poésie que pourra jamais rêver le cœur de l'homme [1]." D'ailleurs, qui dira que la Bible, avec ses magnifiques modèles, dans les prophètes, dans les psaumes et les cantiques répétés en chœur pour exprimer la joie ou la tristesse universelle, n'a pas pu faire naître sous son souffle une poésie grande, spontanée, pleine d'enthousiasme et de vie ?

Mais ici se place une observation déjà faite par la critique. La poésie, comme toutes les manifestations de la pensée humaine, subit et exerce tour à tour une influence plus ou moins grande. Les croyances, les intérêts et les passions du peuple qui s'agite autour de lui dictent au poète les pensées qu'il exprime et qu'il coordonne suivant son génie, sa raison et sa sensibilité. Le poète a aussi une action à exercer sur ses semblables : il doit faire passer dans leurs âmes les sentiments qui l'animent lui-même, mais il ne peut y parvenir qu'à la condition de suivre ses contemporains dans leurs développements religieux et sociaux, de vivre de leur vie. Or, si le monde, de païen qu'il était, est

1 Marie Gjertz, *L'Enthousiasme*, p. 33.

devenu chrétien, si ses idées et ses habitudes se sont transformées, le poète devait aussi se faire chrétien et se modifier profondément[1].

Il se modifia et n'y perdit rien. La poésie syllabique, pour n'envisager la question que sous cet angle et abréger ces préliminaires, la poésie syllabique, chez les Latins, fut substituée par un long et persévérant effort à la poésie métrique, et l'emporta du premier coup par l'harmonie et la cadence ; elle la surpassa encore par sa liberté plus grande de développer la pensée poétique, et surtout par son immense popularité.

La critique voltairienne a beau hausser les épaules au seul nom des poètes chrétiens, une chose s'attache à leur souvenir, qu'elle ne saurait méconnaître sans se montrer souverainement injuste et souverainement ingrate. Où en effet, la poésie moderne a-t-elle trouvé les accents, les rimes, les strophes, la rime médiane, en un mot, tout ce qui sert à la grâce, à l'accord, à la majesté, à l'art de la poésie lyrique, si ce n'est dans ces mêmes poètes qui lui inspirent de si beaux dédains ?

Et l'histoire, qu'en dirons-nous ?—On l'a vu, chez les anciens, l'histoire était un art, et elle avait le caractère de l'art. Elle cherchait la beauté plus que la vérité ; elle aspirait à charmer les hommes plus qu'à les instruire, elle était avant tout poétique et oratoire. A ce premier défaut se joignait l'égarement de l'égoïsme national, qui l'empêcha d'arriver jamais à l'intelligence des destinées universelles.

L'histoire, en devenant chrétienne, prit un autre caractère. Elle voulait dissiper les fables dont les peuples entouraient leur berceau et dont ils se montraient encore tout épris ; répondre au reproche de nouveauté qu'on adressait tous les jours au christianisme, et pour cela elle rattachait le Nouveau Testament à l'Ancien, et remontait ainsi par Moïse jusqu'aux origines du monde. Elle voulait encore renouer les liens rompus de la société humaine et mettre en pleine lumière les desseins providentiels de Dieu sur

1 V. F. Clément, *Carmina e poetis christianis excerpta*. Introd.

les peuples. Les deux caractères de l'histoire créée par le christianisme, ses deux avantages sur l'histoire telle que comprise par les Grecs et les Romains, ont donc été la vérité d'abord, et ensuite, autant que possible, l'universalité.

Et s'il faut maintenant, après tant d'autres, parler de la forme littéraire, nous n'hésitons pas à dire que tout est pour le christianisme, la forme comme le fond. Il a le fond : il s'occupe de ce qui ne passe pas, il remue les idées premières, il étale aux yeux les merveilles de la plus haute philosophie, il inonde toutes les questions ardues des sublimes clartés du vrai. Il a la forme : comment croire en effet que le Verbe incarné, qui avait daigné dispenser le don de la parole à ses ennemis, l'aurait ensuite refusé à ceux qu'il appelle ses amis, à l'Eglise son épouse, qu'il s'était acquise au prix de tout son sang ?—Non, le christianisme a rajeuni les idiômes usés ; il a su retrouver l'élégance, l'énergie des anciens âges. Fière est sa diction, ardente et vigoureuse sa parole ; peut-être même a-t-elle trop de sève et d'ornements. Les Pères de l'Eglise grecque ont une abondance pleine de charmes ; les Pères de l'Eglise latine sont plus véhéments, plus impétueux. Tous ensemble, ils rappellent tour à tour l'impétuosité du Rhône, les chauds soleils de Carthage, l'ardeur des sables du désert.

TEMPS APOSTOLIQUES.

1. Les apotres. Histoire évangelique.

A la lecture du moindre de vos apôtres, je contemplais vos œuvres, ô Christ, et j'admirais.
S. Augustin, *Confessions*, liv. VII, § XXI.

"Merveilleux contraste ! s'écriait l'abbé Rohrbacher. Dans le même temps, Sénèque, éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron ; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien [1]."

---

1 *Histoire univ. de l'Eglise*, t. IV, p. 313.

Pierre, ici, c'est le collège des apôtres, c'est ce petit groupe d'hommes simples, faibles, impuissants, que le Christ a envoyés à la conquête des âmes. Ces petites gens selon le monde, n'ont effectivement ni science, ni richesses, ni crédit, mais ils ont eu pour héritage la croix, et avec la croix, la doctrine du Divin Maître et les exemples de sa vie. C'est assez pour eux qui sont *envoyés*. Il leur suffira pour être éloquents, de dire ce qu'ils ont vu et entendu, et leur récit sans art s'élèvera par la seule force de la vérité au-dessus des œuvres jusque-là les plus applaudies.

L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE, nul ne l'ignore, a été écrite par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Le fond en est partout le même ; c'est partout la douce figure du Sauveur, sa tendresse pour les malheureux, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa résurrection. Partout les récits s'accordent ou se complètent l'un par l'autre, sans avoir cependant assez de ressemblance pour qu'on puisse supposer une entente, une convention entre les quatre évangélistes.

Au reste, il existe entre eux, dans le point de vue qu'ils ont choisi, une différence qui n'échappe pas à l'attention du lecteur. Cette différence, l'Eglise l'a exprimée par des symboles. Ainsi saint Matthieu est représenté par l'homme, parce qu'il s'attache à raconter la vie de l'Homme-Dieu comme homme ; saint Marc, par le lion, parce qu'il décrit surtout la puissance et la royauté du Christ ; saint Luc, par le bœuf parce que pour lui, le Sauveur est une victime, la victime nouvelle qui remplace les anciens holocaustes ; enfin saint Jean est personnifié par l'aigle, parce qu'il s'élève pour nous parler de la divine origine de Jésus-Christ, à des hauteurs inconnues aux regards humains.

On ne dit pas comment l'Evangile est profond, on ne dit pas non plus comment il est simple. Si l'une de ces deux choses pouvait nous étonner ici, ce ne serait pas la profondeur, ce serait la simplicité. On peut s'attendre à la profondeur. Mais l'homme est si compliqué qu'il ne s'attend pas à quelque chose de simple. Là, cependant, pas un mot qui vise à l'effet, pas une parole qui ait l'in-

tention d'être surprenante. Le narrateur s'affaце entièrement derrière son Héros ; il raconte les faits les plus extraordinaires avec une candeur, une sobriété inimitables ; il dit sans plus de phrases les souffrances du Rédempteur, et quand il arrive au Calvaire : " Là, dit-il, ils le crucifièrent [1]." A eux quatre, les Evangilistes ne savent rien dire de plus ! C'est qu'en effet la grande douleur est toujours muette, et qu'il est des choses dont aucune parole ne peut rendre la sublimité.

Cette simplitité, elle n'est nulle part plus admirable ni plus touchante que dans les PARABOLES du Divin Maître. Il ne sort de la bouche de Jésus que des paroles familières ; les objets qu'il nomme le plus souvent, ce sont les objets de la vie usuelle ; la vie de la campagne, les travaux, les fleurs des champs, tout ce qu'il y a de plus modeste à nos yeux, joue un rôle dans ces discours, où l'élément qu'on appellerait scientifique ou philosophique, n'a aucune place. Et, chose merveilleuse ! ces mêmes paraboles, si simples que les plus humbles croient les comprendre, les penseurs, les philosophes, les théologiens, les saints, les ont trouvées remplies d'une telle science et d'une telle profondeur qu'ils n'en ont jamais vu le fond. Plus ils les ont comprises, plus ils se sont aperçus qu'ils ne les comprenaient pas encore, et devant cette éloquence que nous appellerions sublime si elle n'était divine, ils n'ont su que répéter ce que disaient autrefois les Juifs : " Jamais homme n'a parlé de la sorte [2]," et " celui-ci est véritablement le Christ, fils de Dieu [3]."

En face de l'Evangile, devant ce langage indéfinissable soutenu par une sainteté évidemment surhumaine, les incrédules eux-mêmes ont été forcés de s'incliner. Ils ont compris que ce type divin est, nous ne disons pas au-dessus des conceptions d'Homère et de Virgile, mais au-dessus de l'idéal de tout génie créé. " Ce n'est pas ainsi qu'on invente, disait J.-J. Rousseau, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros."

1 Matth., XXVII, 35 ; Marc., XV, 25 ; Luc., XXIV, 20 ; Joan., IX, 18.
2 Joan., VII, 46.
3 Joan., VII 41.

II. ÉLOQUENCE PARLÉE. ÉLOQUENCE ÉCRITE.

Et, timide pêcheur, va conquérir le monde :
Ton arme, c'est la croix !
L.-H. Fréchette, *Alleluia.*

" Allez, enseignez toutes les nations."—De ce commandement du Christ, jaillit, il y a dix-huit siècles, le torrent de la parole apostolique ; *parole qui n'est pas liée* [1], disait saint Paul en montrant ses chaînes ; parole qui descendait de la croix, qui surgissait des cachots et traversait les abîmes, qui ne craignait d'aborder aucune puissance, ni aucune ignorance, ni aucune férocité. Confiée à des lèvres inhabiles et timides, son retentissement envahit le monde [2].

Elle n'avait pas recours aux moyens de persuasion employés par la sagesse humaine [3] ; elle ne recherchait pas les discours étudiés [4] et ne visait point à plaire [5] ; elle ne songeait qu'à Jésus-Christ et s'oubliait elle-même [6] ; en un mot, elle parlait parce qu'elle croyait [7]. Et cependant, tout en bannissant le mensonge, les vains ornements, les lâches complaisances envers l'auditoire, elle savait atteindre à la persuasion.

" Voyez, dit le P. de Ravignan, voyez l'incomparable PAUL : il se met en scène, il s'interrompt. il apostrophe, il prie, il pleure, il menace, il aime, il est *mère* [8] !" Et c'est pourquoi Bossuet appelle saint Paul le plus illustre des prédicateurs. N'attendez pas de lui cependant ni la pompe, ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. " Il est, dit encore Bossuet, trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrom-

---

1 Verbum Dei non est alligatum. II *Tim.*, II, 9.
2 In omnem terram exivit sonus eorum. *Psaume* XVIII, v. 5.
3 Prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ. (I *Cor.*, II, 4.)
4 Loquimur non in doctis verbis. (I *Cor.*, II, 13.)
5 Non quasi hominibus placentes (I *Thess.*, II, 5.
6 Non enim nosmetipsos prædicamus, sed J. C. D. N. (II *Cor*, IV, 5.)
7 Credidi, propter quod locutus sum. (II *Cor.*, IV, 13.)
8 Leçons d'éloq. sacrée données à Vals en 1846.

pre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'évangile de Jésus-Christ. Et pourtant, il ira cet ignorant dans l'art de bien dire . . en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine [1]."

Le discours prononcé devant l'Aréopage (*Actes* XVII), le tableau du jugement de Dieu (*Actes* XXIV), le chapitre où l'Apôtre fait le récit de sa conversion et où il expose en même temps le mystère du Dieu Sauveur (*Actes*, XXVI), et tant d'autres pages, sont d'une éloquence grandiose et simple, douce et pénétrante. Le cœur de d'Alembert, quoique racorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre elle : jugez, dit M. de Maistre, de l'effet qu'elle dut produire sur les auditeurs.

Mais c'est surtout dans ses *Epîtres*, quand il s'adresse aux " enfants que Dieu lui a donnés [2] ; " quand il développe les mystères de la rédemption, le sacerdoce éternel de Jésus-Christ, les insondables conseils de Dieu, les prodiges de la charité, que Paul répand tout son cœur. *Cor Pauli, cor Christi,* disait saint Chrysostome. Ici, non seulement il persuade, mais il captive ; il ne flatte pas les oreilles, mais " il porte ses coups droit au cœur." Aussi, Rome qui a entendu sa voix, Rome la ville maîtresse, " se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron [3]."

Avant Paul, saint PIERRE avait tracé la forme ordinaire de la prédication apostolique dans son premier discours aux Juifs (*Actes*, II), et dans celui qu'il adressa aux Gentils (*Actes*, X). Là, comme dans ses deux *Epîtres,* sa parole est grave et précise : c'est la parole du pontife suprême.

Plus tendre est celle de saint JEAN, le plus sublime

---

1 *Panégyrique de saint Paul.*

2 Pueri mei, quos dedit mihi Deus. *Hebr.*, II, 13.

3 Bossuet, *Panégyrique* cité.

des évangélistes et le plus onctueux des prédicateurs. Dans ses trois *Epîtres*, on retrouve partout le disciple que Jésus aimait ; c'est toujours la douceur et l'ineffable charité du Maître, qui déborde dans le cœur du disciple. Et que dire de l'*Apocalypse* ? Il y a dans ce livre, dit toujours Bossuet, "de quoi ravir le ciel et la terre. . Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées là ; tout ce qu'il y a de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles [1]."

Parmi les premiers continuateurs de l'œuvre apostolique, saint Clément et saint Denys l'aréopagite sont des noms que la critique littéraire ne peut passer sous silence. Le premier écrivit aux fidèles de Corinthe une épître jugée si belle à cette époque première, que " longtemps on la lut publiquement dans les égiises comme une sorte de continuation des Ecritures canoniques [2]." Denys, premier évêque d'Athènes, et plus tard de Paris [3], a toujours joui d'une grande autorité, et Bossuet, qui s'y connaissait, le trouvait *admirable* [4].

Voici maintenant paraître, à côté des œuvres plutôt théologiques que littéraires de cette époque, un des livres les plus poétiques dont s'honorent les lettres chrétiennes : c'est le livre du *Pasteur*. Que ce livre soit l'œuvre de deux mains, que la première partie appartienne au premier siècle et l'autre au second, peu importe. On y admire ce christianisme des premiers siècles qui marchait le sourire aux lèvres, sur les épines de l'austérité et sur les charbons ardents de la persécution, peignant le bon Pasteur plus souvent qu'il ne peignait le Crucifié, parlant de la récompense plus souvent que de la peine, mais obtenant par l'amour et par la joie, plus de sacrifices que n'en eussent

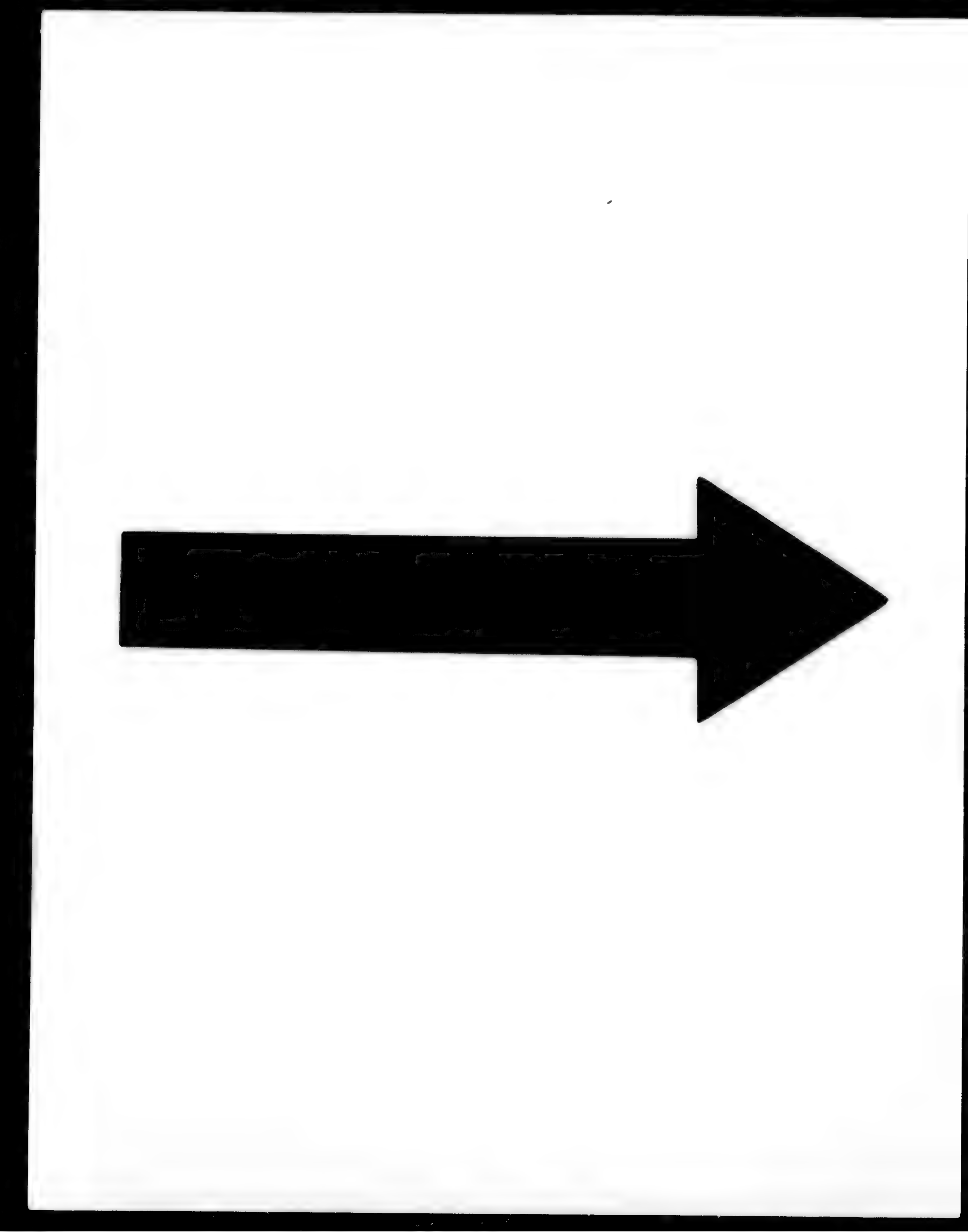
---

1 *Explication de l'Apoc.*, Préface, § I.

2 Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine* (Didot, 1874), p. 127.

3 "On tient communément saint Denys, premier évêque de Paris, pour être l'aréopagite." (Pascal, *Provinc.*, 18e lettre.)

4 Sermon sur l'*Utilité des souffrances*, 1ère partie.



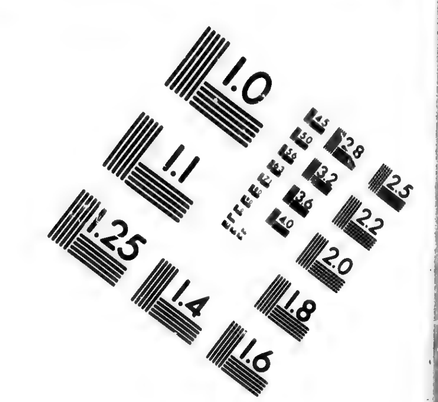
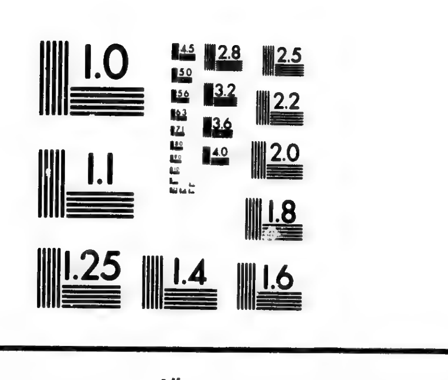
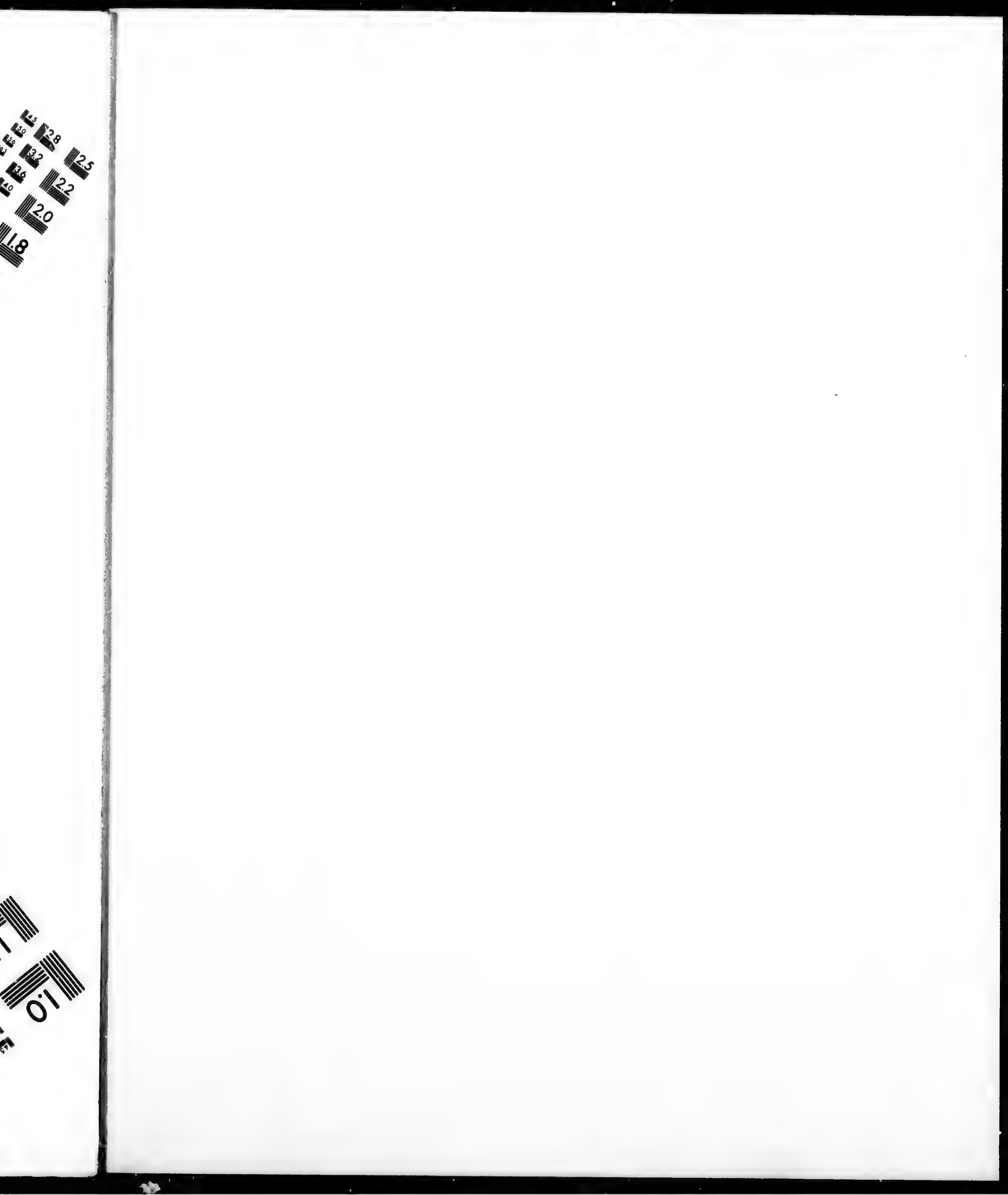


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





obtenu la tristesse et la crainte. Qu'il se nomme HERMAS ou HERMÈS, l'auteur de ces admirables pages a l'âme douce et l'imagination toujours riante. Ses fictions, si l'on peut parler ainsi, font revivre sous nos yeux cette société encore adolescente que le péril, en la forçant de se replier sur elle-même, rendait plus intérieure et plus pure. Grâce à lui, nous respirons le parfum des anciens jours, parfum suave comme celui du *jardin fermé* dont parle l'Ecriture.

ÈRE DES APOLOGISTES.

DEUXIÈME ET TROISIÈME SIÈCLE

La vraie religion ne supprime pas le génie
de l'homme, elle le grandit.
C. Huit.

“ Le moment auquel nous sommes arrivés est solennel dans la vie de l'Eglise : il n'en est pas de plus grand ni de plus beau dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Attaquée dans son dogme, dans sa morale et dans son culte, l'Eglise se voit en butte à toutes les contradictions. Du tribunal où la citent les pouvoirs humains, elle est obligée de descendre dans l'arène de la discussion pour réfuter les calomnies des sophistes et désarmer la haine des masses. Il faut qu'elle dise aux hommes d'Etat, aux gens d'esprit et au peuple ligués contre elle, ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va : il faut, en un mot, qu'elle leur présente à tous son apologie [1].”

Cette apologie s'offre à nous sous deux aspects : elle est héroïque et poétique, polémique et didactique.

La partie héroïque se trouve dans les exhortations adressées aux confesseurs de la foi, dans les réponses des martyrs aux bourreaux, dans le récit de leurs souffrances et de leur mort. Le Sauveur avait dit à ses disciples : “ Quand vous serez traînés devant les rois ou les magistrats, pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni

1 Mgr Freppel, *Les Apologistes*, S. Justin, p. 6.

de ce que vous direz ; ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même[1]." Cette promesse divine nous explique l'éloquence des glorieux témoins du Christ.

L'Eglise primitive se faisait un pieux devoir de recueillir ces paroles, et c'est à cette maternelle tendresse que nous devons un livre vingt fois, cent fois sublime, les *Acta Martyrum*[2]. Il est étonnant qu'on ait cessé de comprendre depuis la Renaissance, le parti que l'épopée et le drame pouvaient tirer de ce que M. Renan a si bien appelé, dans un moment de sincérité, "le poème extraordinaire du martyre chrétien." Une tragédie de Rotrou et deux tragédies de Corneille, un poème en prose de Chateaubriand, ce n'est pas assez. Les *Actes des Martyrs* devraient avoir donné naissance à tout un cycle épique, à tout un cycle dramatique. Beaucoup semblent des tragédies toutes faites. S'il est vrai, comme le veut Aristote, que la terreur et la pitié sont les deux moteurs de la tragédie, ce nom ne leur appartient-il pas en propre, et ces deux sentiments sont-ils portés quelque part à un degré plus intense ? Et s'il faut sur la scène des acteurs qui sollicitent puissamment notre attention, où les trouvera-t-on plus variés, plus rapprochés de nous, plus vivants que là ? "Dans nos gestes des martyrs, écrivait naguère un archéologue renommé, toutes les conditions jouent un rôle, les situations les plus diverses se trouvent aux prises avec la souffrance et la lutte : la patricienne, le soldat, l'esclave, la femme du peuple, les époux, les mères avec leurs enfants, viennent tour à tour confesser leur foi, non seulement devant un juge, mais devant leur propre cœur, luttant contre toutes les affections de la vie, obligés de vaincre les plus pures amours pour conquérir le droit d'affronter la torture ou le supplice, de s'arracher aux bras d'êtres adorés avant de tomber sous la griffe des

---

1 Matth., X, 18-19.

2 Le pape saint Clément confia à sept notaires ou sténographes le soin de recueillir les actes des martyrs, c'est-à-dire le détail de leur interrogatoire, de leurs réponses, des tourments qu'ils auraient soufferts et de leur glorieux trépas. Ses successeurs se montrèrent plus d'une fois les imitateurs et les continuateurs de son œuvre. Heureuse la postérité, si la persécution de Dioclétien, particulièrement jalouse des archives chrétiennes, n'eût pas sévi avec autant d'habileté que de fureur sur les dépôts où se conservaient de si glorieuses annales ! (Voyez Dom Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 125.)

lions. Là est le côté profondément émouvant de ces histoires : elles ne nous montrent point des êtres surhumains, des victimes choisies de la destinée, mais nous-mêmes, tels que nous serions si nous nous trouvions tout d'un coup aux prises avec la persécution sanglante [1]."

Après les *Actes*, il fait bon lire les *Lettres* de saint Ignace d'Antioche. C'est encore là un des documents les plus précieux et les plus sublimes de l'héroïsme chrétien. On y trouve les recommandations de l'illustre évêque et martyr aux fidèles d'Ephèse, de Magnésie, de Rome, de Philadelphie et de Smyrne. La lettre *aux Romains* est regardée comme un chef-d'œuvre.

Mais il ne suffisait pas aux premiers chrétiens de se montrer grands dans la persécution, de prouver par leurs vertus qu'un souffle divin avait passé sur eux, il leur fallait encore prouver par la raisonnement la divinité de la religion nouvelle, et ici nous touchons à la seconde partie de l'apologétique chrétienne : la partie polémique et didactique.

Ce qui frappe d'abord dans les apologistes, c'est que ce ne sont pas des ignorants touchés et éclairés par un don soudain de la grâce : ce sont des savants, des érudits, des philosophes qui, las de chercher la vérité au milieu du flot mouvant des opinions et des systèmes, ont trouvé dans la révélation le port après lequel ils soupiraient [2].

Et cette vérité, comme ils savent la défendre ! En vain les Celse, les Hiéroclès, les Plotin, les Porphyre, les Manès opposent à la doctrine du Calvaire la doctrine de l'Académie, et attaquent le christianisme avec toutes les ruses de l'art sophistique ; en vain les princes lui déclarent la guerre ; le polémiste chrétien se rit des passions humaines ; il a tout étudié, il sait tout, il jette avec fierté aux tenants du paganisme ce noble défi : *Nec in scientiâ, nec in disciplinâ, ut putatis, æquamur.* " En fait de science

1 M. P. Allard, dans le *Contemporain.*

2 C. Huit, *Lettres chrétiennes,* no 15, p. 365.

et de doctrine, quoi que vous en pensiez, vous n'êtes pas mes pairs." Et il lutte jusqu'à la mort, jusqu'au martyre !

I. APOLOGISTES GRECS.

Par ses travaux si nombreux et si variés, saint JUSTIN (103-167) s'est placé au premier rang des apologistes du second siècle. "Ses études philosophiques, commencées dès le jeune âge, l'avaient préparé et mûri pour les combats de la foi. En passant par les écoles de la Grèce, il y avait pris des habitudes littéraires et puisé un fond d'érudition profane vraiment remarquable. Tout le champ de la littérature grecque lui est ouvert : il le parcourt d'un bout à l'autre avec l'aisance d'un homme qui n'en ignore aucune partie. Poètes, philosophes, historiens de l'antiquité, rien ne lui est inconnu [1]."

Comme écrivain, il se peut que saint Justin n'ait pas une élégance assez soutenue ; que, dans la chaleur de la discussion, il n'ait pas souci des formes littéraires, mais son style, qu'on l'étudie dans le *Dialogue avec Tryphon*, dans ses *Apologies*, ou dans tel autre de ses ouvrages, n'en demeure pas moins plein de noblesse et d'éclat. Du reste, qu'est-ce ici que les qualités ou les défauts de la diction, devant la grandeur du dessein et le caractère de l'homme ? Justin n'eut qu'une passion, celle de défendre et de propager la foi qu'il avait reçue lui-même, et c'est à ce noble travail qu'il consacra sa vie entière. Et quand l'heure du témoignage fut venue, il n'hésita pas à sceller de son sang la sainte cause qu'il avait servie de sa parole et défendue par ses écrits.

ATHÉNAGORE, son ami, eut plus de brillant, mais moins de précision. "Il est bien étonnant, dit l'abbé Rohrbacher, que nous ne sachions rien sur sa vie et que nous trouvions à peine son nom dans les monuments de toute l'antiquité, car en à juger par les deux ouvrages que

---

1 Freppel, *Les Apologistes. S. Justin*, p. 443

nous avons encore, il fut non seulement un docte philosophe, mais encore un grand ornement de la religion chrétienne, et un écrivain très éloquent [1]."

L'apologétique gagnait du terrain de jour en jour ; on l'écoutait, on se modifiait dans ses doctrines, on se faisait plus prudents. Cette puissance avec laquelle il fallait compter bon gré, mal gré, l'Eglise la devait surtout à l'ECOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE. Fondée jadis par saint Marc pour la défense de la foi catholique, cette école n'avait jamais oublié un seul moment sa sublime mission, et au second siècle, elle occupait déjà au sein de la société chrétienne une position qui n'était pas sans analogie avec celle de la riche et populeuse métropole de l'Egypte dans l'empire romain. Le génie vaste et pénétrant, l'érudition profonde, l'éloquence persuasive des docteurs et des philosophes qu'elle ne cessait de mettre au service de l'Evangile, l'avaient investie d'une royauté intellectuelle qui ne pouvait lui être disputée sérieusement, et qu'elle conserva pendant près de trois cents ans (170-440), depuis Pantène, Clément et Origène, jusqu'à saint Athanase et saint Cyrille.

Parmi tous ces éminents personnages, il en est un qui, de tout temps, a eu l'insigne honneur d'appeler sur sa personne, sur sa vie et sur ses ouvrages l'attention et les recherches des théologiens et des philosophes, des littérateurs et des érudits. C'est CLÉMENT, l'élève de Pantène et le maître d'Origène. Il doit ce privilège à l'époque reculée à laquelle il appartient (m. 217), au rôle qu'il a rempli dans son Eglise, à l'étendue et à la variété de ses connaissances, à l'élévation de sa doctrine, enfin à l'inépuisable trésor de curieux renseignements dont ses livres nous ont conservé le dépôt. Saint Jérome n'hésitait pas à le proclamer le plus savant des Pères, *meo judicio, omnium eruditissimus* [2]. Il aurait pu aussi le vanter comme littérateur et comme poète. Rien ne manque en fait de style à *l'Exhortation aux gentils* ni aux *Stromates*, et le livre du

---

1 *Hist. univ. de l'Eglise*, t. V, p. 177.

2 S. Hieronym., *Epist.* 70 (alias 84), § 4.

Pédagogue se termine par deux hymnes, dont l'une littérairement parlant, égale par le lyrisme, la grâce et la fraîcheur les plus belles inspirations de Pindare [1].

ORIGÈNE (185-254) n'est peut être pas ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de lettres, et pourtant comment ne pas parler de lui? comment oser passer sous silence ses gigantesques travaux? C'est de lui que saint Jérôme disait: "Il a écrit plus d'ouvrages qu'un autre n'en pourrait lire [2]." Qu'il y ait là une hyperbole, c'est possible, et cependant lorsqu'on parcourt la liste des écrits qui nous sont restés d'Origène, et que l'on songe au nombre plus grand encore de ceux que nous avons perdus, il semble que le mot n'est pas trop fort. Et, chose étonnante, c'est au sein d'une vie la plus diversement occupée, la plus mêlée aux affaires qui fut jamais; c'est après avoir répondu à toutes les consultations qui lui venaient du dehors, après avoir consacré une partie du jour à l'instruction de ses disciples qu'Origène trouvait le temps de composer tant d'ouvrages dont l'érudition étonnait le monde. Il est vrai qu'il passait les nuits entières dans l'étude; que, lorsqu'il lui fallait prendre du repos, ce n'était que pour quelques instants et toujours sur la terre nue; il est vrai encore que, vivant à quatre oboles par jour (à peu

---

1 Mgr Freppel a consacré au célèbre apologiste le neuvième volume de son cours d'éloquence sacrée. On lira aussi avec intérêt une étude sur le même docteur dans la Revue des RR. PP. Jésuites, juillet et octobre 1866.

2 *Epist.* 41 (alias 63).

Frappé des nombreuses variantes qu'offraient les divers textes des livres saints, Origène essaya de les fondre tous dans une immense unité, en les réunissant en une seule édition. Cette édition avait huit colonnes et prit de là le nom d'*Octaples*. La première colonne contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la seconde, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans savoir le lire; la troisième colonne contenait la version d'Aquila; la quatrième, celle de Symmaque; la cinquième, la traduction des Septante; la sixième, celle de Théodotion; la septième et la huitième, deux versions grecques, sans noms d'auteurs, qu'Origène avait trouvées, l'une à Jéricho, l'autre à Nicopolis, en Epire. Les *Hexaples* qu'il entreprit ensuite ne renfermaient pas ces deux dernières versions. Puis, voulant mettre cet ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, il en fit une autre édition, qui ne renfermait que les quatre versions les plus importantes. Remarquons que ces ouvrages n'étaient pas seulement des copies de ce qui existait déjà, mais qu'il y ajouta de longs et savants commentaires. Mentionnons de plus vingt-cinq volumes sur l'Evangile de saint Matthieu, et un plus grand nombre encore sur les petits prophètes, des homélies, une éloquente explication du *Cantique des cantiques*, etc. (Voy. *Hist. de l'Eglise*, Darras, t. VII, Rohrbacher, t. V; Cantu, *Hist. univ.*, t V.)

près six centins), la digestion, dont nous nous plaignons tant, ne le fatiguait pas ; il est vrai enfin que c'était un homme aux entrailles d'airain, et c'est, d'ailleurs le surnom qu'on lui donnait. On ne s'étonne plus après cela de voir l'Eglise à certaines heures critiques, tourner ses regards vers cet homme merveilleux et le laisser soutenir seul tout le poids et l'effort de la lutte. Car non seulement les tenants de l'hérésie le respectaient, ils le craignaient, et Plotin, un des lions de l'époque, l'apercevant un jour parmi ses auditeurs, coupait court à sa leçon, ne voulant plus parler, disait-il, devant un tel philosophe [1].

Des ouvrages qui nous restent d'Origène, le plus intéressant pour nous est le traité *Contre Celse.* C'est, dans un style plein de verve et d'éloquence, l'apologie du christianisme la plus complète que nous ayons de l'antiquité.

II. APOLOGISTES LATINS.

Tertullien doit être regardé comme le principal créateur de la langue latine chrétienne, soit que l'on considère la date et la valeur de ses nombreux écrits, soit que l'on envisage l'influence prolongée qu'il exerça sur tous les auteurs ecclésiastiques du troisième siècle. Né à Carthage vers l'an 150, Tertullien se convertit au christianisme à l'âge de trente ans et se voua dès lors à la défense de la religion. Ses ouvrages nous étonnent par l'ardeur de la passion, l'énergie et le sombre éclat du langage, la profondeur et l'originalité des idées, la véhémence entraînante de la dialectique. Sa parole est la foudre ; elle brille, elle tonne, elle renverse et ne laisse que ruines sur son passage.

Il n'y a ici aucune exagération. Tertullien n'a pas d'égal pour le raisonnement, pour la hardiesse des pensées, les mouvements pathétiques, l'éloquence mâle et généreuse. Il a des défauts, nous l'avouons, mais on a pu le dire, ces défauts, si graves soient-ils, " sont tellement incorporés au génie de l'orateur qu'ils font partie de sa puissance ; dans

---

1 A. Loth, dans la *Revue du monde cathol.*, 10 sept. 1867.

la langue qu'il s'est faite et qui n'appartient qu'à lui, l'obscurité ajoute à la profondeur, et la rudesse à la force. Si on essaie par la pensée, de lui ôter ce que réprouve la délicatesse de notre goût, on le dénature et on l'amoindrit."

On l'a dit avant nous, *l'Apologétique aux Gentils* est un chef-d'œuvre qui ne sera jamais dépassé. C'est le modèle du genre. "Plût à Dieu, ajouterons-nous avec l'abbé Darras, que ce livre fût classique, autant qu'à tout les points de vue il mérite de l'être !" Defenseur de la vérité qu'on outrage et qu'on opprime, Tertulien ne tremble pas comme Cicéron, ne s'insinue pas comme Démosthène. Il la montre à ses juges dans toute son innocence et aussi dans toute sa dignité. Cette vérité, il ne demande pas qu'on l'épargne, il veut seulement qu'avant de la frapper on la connaisse. Tel est son point de départ, et dès lors, accusateurs, juges et bourreaux, il enlace tous ses adversaires dans une chaîne indestructible d'arguments sans réplique. Ce n'est pas tout. Quand son carquois est épuisé, il se jette sur ses accusateurs, leur arrache leurs armes, et les tourne contre eux : "Vous nous accusez d'infanticide ! Vous seuls commettez ce crime...D'outrages envers les dieux ! Vous les vendez vos dieux, vous les brocantez, vous en faites des cuillers et des marmites...Envers les Césars ! Je demande à cette immense multitude qui s'agite sur les sept collines, si jamais sa langue, toute romaine qu'elle soit, épargna jamais aucun César ? Tibre, réponds ! Ecoles de gladiateurs, parlez ! Si une enveloppe translucide recouvrait les cœurs, pas un dans lequel on ne pût surprendre, comme dans un miroir, l'image toujours nouvelle de nouveaux Césars, avec le désir d'obtenir d'eux les largesses et les distributions accoutumées. "

Nous n'avons pas besoin, après ce qu'on vient de dire, de vanter des ouvrages tels que le livre des *Prescriptions*, celui du *Témoignage de l'âme*, le traité des *Spectacles* : c'est partout la même éloquence, disons mieux, le même homme, partout celui qu'on a surnommé le *Bossuet de l'Afrique*.

A son tour, MINUTIUS FÉLIX (III S.) pourrait être comparé à Fénelon, s'il n'avait mêlé un peu trop de re-

cherche à son style élégant et châtié. Nourri dès sa jeunesse de la fine fleur des lettres païennes, il continua de les étudier après sa conversion au christianisme. Il leur emprunte dans son *Octavius*, le seul ouvrage que nous ayons de lui, les plus belles pensées morales, les ingénieuses comparaisons, les images, quelquefois mêmes les expressions, et tout cela semble venir comme de soi-même se placer au bout de sa plume. C'est, a-t-on dit, Sénèque baptisé.

Aussi passionné que Tertullien, CÆCILIUS CYPRIANUS (m. 258), le "docteur à la bouche éloquente[1]," procède toutefois avec plus de mesure, et l'on ne sait ce qui domine en lui, de la grâce ou de la vigueur. Ces deux qualités, unies à une douce et limpide abondance, se retrouvent dans tous ses ouvrages, dans ses *Lettres*, dans ses nombreux traités, et spécialement dans ceux qui ont pour titre : *De l'unité de l'Eglise*, *Sur les Vierges*, *Sur ceux qui sont tombés pendant la persécution.* Partout du complet et de l'arrêté, un sérieux et une suavité extrêmes, l'unité du style, répondant à l'unité des pensées, toute la théorie morale exposée simplement, des préceptes pour toutes les situations, des encouragements pour toutes les âmes, des enseignements toujours lumineux, que la petite armée chrétienne de Carthage n'a qu'à suivre pour entrer en possession de l'espoir et de la vie, de la force et de l'avenir. Certes, nous comprenons que des hommes d'ordinaire moins admirateurs de nos gloires chrétiennes se soient arrêtés devant celle-là ! L'un d'eux terminait ainsi une brillante étude sur le docteur africain :

" Pour la connaissance exacte de la société chrétienne au troisième siècle, il n'y a pas de meilleur enseignement que les œuvres et surtout les lettres de saint Cyprien. Ce ne fut pas seulement un saint docteur, un homme éloquent et un martyr ; ce fut un grand administrateur et un homme politique du premier ordre. Sur lui roule toute l'organisation catholique de son époque. Il en est le directeur et

---

1 Afra Carthago promet ossa,
Ore facundo Cypriane doctor ....
Prudence, *Peristephanon*, hymne IV.

le maître...C'est assurément un des personnages les plus remarquables de l'histoire [1]."

Après seize siècles de sommeil dans la poudre des bibliothèques, un autre évêque d'Afrique, COMMODIEN (IIIe s.), a revu le jour. Celui-là n'est pas, il le déclare lui-même, un philosophe ni un docteur; il ne s'adresse pas aux grandes intelligences, mais au peuple, et c'est pour lui qu'il jette et sème au vent les oracles des prophètes :

Sed pando prædicta vatum oberrantibus austris [2].

Longtemps retenu loin du port par la violence des tempêtes, il est enfin entré, et son dévoir désormais est d'indiquer le droit chemin à ceux qui errent sans but :

Rectum iter vobis, qui adhuc erratis inanes
...................................demonstro.

Commodien est peu soucieux des règles, sa manière est âpre et rude. Néanmoins son poème ne laisse pas d'être intéressant au moins par un côté. Des critiques ont cru y voir un spécimen curieux d'une poésie populaire qui, disent-ils, a toujours existé chez les Romains et qui se plaçait en dehors des lois métriques et prosodiques adoptées par la poésie savante.

ARNOBE (IIIe s.) a des rapports de ressemblance avec Tertullien. Comme lui, il prend à l'ardent soleil d'Afrique quelque chose de sa chaleur et de son éclat ; comme lui il se montre puissant logicien et sait mêler le sarcasme au raisonnement. Il diffère de lui par l'ampleur, nous avons presque dit la lenteur. Sa phrase s'allonge et se déploie jusque dans les moindres détails, et quoiqu'elle n'y perde rien de sa force, on l'aimerait mieux plus courte, plus animée.

Comme Minutius Félix, LACTANCE (m. 325) consacra au service de la cause chrétienne un talent puisé aux sources profanes. Il l'emporte sur son prédécesseur par la pureté et l'élégance classique de son style, par la vigueur de sa logique, l'étendue de son érudition, l'adresse de sa polémique, la clarté de sa pensée.

---

1 P. Chasles, *Journal des Débats*, juillet 1839, ou *Etudes sur le moyen âge*, p. 84.

2 Commod., *Carmen apologeticum*, v. 62.

Son ouvrage principal, les *Institutions divines*, continue contre le paganisme la guerre déclarée par Tertullien et Arnobe. Le sujet n'était plus neuf, mais il le devint, il se rajeunit sous la plume de l'apologiste, tant un esprit supérieur sait trouver dans les choses les plus vieilles une abondance de nouveautés. C'est merveille de voir Lactance à l'œuvre après tant d'autres : faits, idées, doctrines, il met tout dans un autre jour que ses devanciers, il appuie tout de preuves différentes, il tire de tout des inductions nouvelles. Ajoutez à ce mérite les charmes de la composition et du style, et vous conviendrez que la critique n'exagère aucunement lorsqu'elle fait du disciple d'Arnobe le Cicéron chrétien.

POÉSIE CHRÉTIENNE DES DEUX PREMIERS SIÈCLES.

Je vous aime, ô débris!..
V. Hugo, *Ode* XVIII, liv. V.

Le premier livre hymnologique de l'Eglise chrétienne fut le recueil des psaumes et des cantiques de l'Ancien Testament. Mais on le comprend, la foi nouvelle ne pouvait tarder à faire éclore des chants nouveaux. Les merveilleux triomphes de la religion naissante, les gestes sublimes de l'apostolat et du martyre, le besoin d'adorer, de prier, de rendre grâces, apportaient à la poésie des inspirations invincibles, toujours ardentes et suaves à la fois.

Saint Paul fait souvent allusion à ces hymnes, à ces odes spirituelles que l'on chantait au Seigneur dans les assemblées saintes. Il exhorte les Eglises d'Ephèse, de Colosse et de Corinthe à les associer aux psaumes de l'antique Israël[1] ; il recommande la piété, le zèle du bien à ceux qui ont le don d'instruire, de révéler les secrets de Dieu, de *composer des psaumes*[2]. Lui-même d'ailleurs semble vou-

1 1 *Cor.*, XIV, 26 ; *Col.*, III, 16 ; *Eph.*, V. 18.
2 I *Cor.*, XIV, 26.

loir donner l'exemple. Souvent dans ses épîtres, le style tourne à l'ode, et l'on croirait entendre une strophe de quelque hymne chantée dans les Eglises. Ainsi, dans la première lettre à Timothée, après l'enseignement moral qui convient au pasteur, l'Apôtre change brusquement de ton, le mouvement se presse, s'harmonise et devient presque lyrique :

" Et assurément il est grand, | ce mystère de la piété. | Dieu s'est révélé dans la chair | et justifié dans l'esprit ; | il s'est dévoilé aux anges | et annoncé parmi les peuples ; | il a été cru dans le monde | et ravi dans la gloire." (I *Tim.*, III, 16.)

La note poétique est plus sensible et plus fréquente encore dans *l'Apocalypse* de saint Jean. " Monte, dit une voix à l'exilé de Patmos, et je te ferai voir les choses de l'avenir." Et Jean fut ravi en esprit, et il vit un trône placé dans le ciel et quelqu'un assis sur le trône. Et il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et devant lui sept lampes brillaient qui sont les sept esprits de Dieu, et à ses pieds s'étendait une mer transparente, semblable à du cristal, et l'apôtre entendit ce cantique :

" Saint, saint, saint est le Seigneur, | le Dieu, le Tout-Puissant, | celui qui était, celui qui est, | celui qui vient [1]."

Et un livre scellé de sept sceaux apparut dans les mains de Celui qui était assis, et les voix chantaient encore :

" Tu es digne de prendre le livre | et d'en ouvrir les sceaux ; | parce que tu as été immolé, | tu nous as rachetés pour Dieu | dans ton sang, | tu as racheté toute tribu, toute langue, | tout peuple et toute nation ; | tu les as faits en face de notre Dieu | comme des rois et des prêtres, | et ils règneront sur le monde."

Et toutes les créatures du ciel, de la terre et des mers répondaient :

" A celui qui est assis sur le trône | et à l'Agneau, | bénédiction, honneur, | gloire et puissance | dans les siècles des siècles [2]."

1 *Apoc.*, IV, 8.
2 *Apoc.*, V, 9.

Le cantique se continue ainsi, les chants de victoire de louange, d'adoration, se succédant tour à tour. C'est, pourrait-on dire, la liturgie du ciel.

Revenons aux cantiques composés par les fidèles eux-mêmes et destinés au culte public. Il nous en reste peu de monuments, et leur caractère littéraire peut être contesté. Mais il en est ainsi de toutes les sources, et les plus grands fleuves ne sont à l'origine que de minces filets d'eau.

Les *doxologies* n'avaient d'abord été dans saint Paul que des points d'arrêt dans la suite du discours ; elles servirent bientôt de conclusion aux prières solennelles, aux prédications, aux actes des martyrs. Malgré la brièveté théologique qui les caractérisait, elles affectaient les formes les plus variées. Peu à peu, elles se développèrent, et l'une d'elles, connue parmi les premiers chrétiens sous le nom de *Grande doxologie* ou de *Psaume de l'aurore*, a traversé les siècles malgré des interpolations sacrilèges, et retentit encore dans nos églises latines [1].

Il s'est aussi conservé deux hymnes du soir, dont l'une paraît appartenir aux temps apostoliques et l'autre, au second siècle. Voici la première, telle que nous l'a conservée le livre des *Constitutions apostoliques* :

Αἰνεῖτε, παῖδες, Κύριον,
αἰνεῖτε τὸ ὄνομα Κυρίου,
Αινοῦμέν σε, ὑμνοῦμεν σε, εὐλογοῦμέν σε,
διὰ τὴν μεγάλην σου δόξαν.
Κύριε Βασιλεῦ,
ὁ Πατὴρ τοῦ Χριστοῦ τοῦ ἀμώμου ἀγνου
ὃς αἴρει τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου,
σοὶ πρέπει αἶνος,
σοὶ πρέπει ὕμνος,
σοὶ δόξα πρέπει,
Τῷ Πατρὶ καὶ τῳ Υἱῳ και τῳ ἁγὶῳ Πνεὺματι
ἐις τους αἰῶνας τῶν αἰώνῶν.

Enfants, louez le Seigneur, | louez le nom du Sei-

---

1 On la trouvera dans les *Lettres chrétiennes*, t. IV, p. 199.—C'est du reste à cette excellente revue que nous empruntons ce qu'il y a de bon dans notre article.

gneur. | A lui cantiques, louanges et bénédictions | à cause de l'éclat de sa gloire. O seigneur souverain, | Père du Christ, l'agneau immaculé | qui porte sur lui l'iniquité du monde, | à vous convient la gloire, | Père, Fils et Saint-Esprit, | dans les siècles des siècles.

Autant qu'on peut le constater par les monuments qui nous en restent, ces hymnes primitives n'étaient assujetties à aucune métrique régulière, la quantité des syllabes n'y entrait point en ligne de compte, le nombre de celles-ci restait facultatif, et l'accent n'affectait pas encore des places déterminées. Ce n'est donc pas une poésie classique. Mais qu'à cela ne tienne. Elle est pure et limpide ; elle est spontanée, et sublime dans sa simplicité. Elle a suffi, au berceau de l'Eglise, à remplir les cœurs que la savante poésie païenne avait laissés vides, et une poésie qui a fait cela a tout fait.

LE QUATRIEME SIÈCLE (295-430).

Magna parens virûm.

**

Que nous importent désormais les productions si vantées des siècles idolâtres ? Nous chrétiens, ne sommes-nous pas assez riches de notre propre fonds ?

S. Augustin.

“ Le quatrième siècle, a dit M. Villemain, est la grande époque de l'Eglise primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Eglise se fonda, et devint une puissance publique ; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et puissants génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet ; que d'orateurs éloquents ont rempli l'intervalle d'Athanase à saint Augustin ! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain ! Quels talents déployés dans de mystiques débats ! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes ! Quelle transformation de la société tout entière, à la voix de cette religion qui passe des catacombes sur le trône des Césars [1] ! ”

---

1 Villemain, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au IVe siècle* (1881), p. 71.

Nous avons déjà dit au seuil de cette étude, ce qu'a été l'éloquence des Pères, cette parole tantôt majestueuse, tantôt familière, qui jaillissait du cœur, toujours émue et toujours féconde ; qui unissait les arguments aux images, et de soudaines réminiscences du passé hellenique ou romain aux fortes et saisissantes figures de la Bible ; qui commandait aux rois et régnait sur les peuples ; qui s'assurait enfin pour les siècles l'admiration et la reconnaissance de l'humanité. Nous n'avons pas à revenir sur ce sujet. Bornons-nous à indiquer le style des Pères de cette époque.

Et d'abord les Pères grecs. Saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille de Jérusalem ne sont pas seulement d'incomparables moralistes et des théologiens consommés, ce sont des artistes de langage, épris des belles-lettres et de la poésie. "Placés entre deux civilisations, l'une qui s'épuise, et l'autre qui commence, ils n'ont ni la mollesse efféminée de l'Orient, ni ce que l'un d'eux appelle *le souffle âpre et dur de l'Occident.* Formés à l'école des maîtres les plus habiles, ils ne dédaignent pas d'appeler à leur aide, pour charmer et remuer les cœurs, toutes les ressources d'une rhétorique à l'apogée de son éclat ; c'est ainsi que les églises chrétiennes se construisent avec les colonnes et les pierres dérobées aux vieux temples. Sous la plume de ces nouveaux Démosthènes, la langue grecque se retrouve dans sa beauté native, doucement imprégnée d'une teinte orientale, moins attique peut-être qu'aux beaux jours du siècle de Périclès, mais avec plus d'onction et d'abondance, et autant de pureté et d'harmonie [1]."

---

1 M. C. Huit, *loc. cit.* A côté des paroles de l'éminent professeur, en voici d'autres qui ne sont pas moins éloquentes : " Premier-né des idiomes savants et polis, dit Mgr. Dupauloup, le grec a vu éclore dans son sein les premières et les plus belles fleurs de toute culture scientifique et littéraire ; Rome elle-même s'est formée à ses leçons ; et, plus tard, lorsque l'Occident fut inondé par l'innombrable multitude des barbares, ce fut encore dans la Grèce que les lettres trouvèrent un asile : et, purifiées par le christianisme, ce ne fut pas seulement le beau littéraire, le beau profane et imparfait, le beau stérile, le beau quelquefois souillé et flétri, que les lettres grecques firent voir en elles, mais le beau rattaché à son principe éternel, le beau aimable et fécond, le beau tout divin, le beau dans la splendeur du vrai. Saint Jean Chrysostome, la bouche d'or de l'Orient ; saint Basile surnommé le Platon chrétien ; saint Grégoire de Nazianze, tout à la fois

Les Pères de l'Eglise latine sont moins purs et moins corrects, leur éloquence n'est pas aussi sévère dans le choix et la disposition des moyens de persuasion, elle est moins élevée, plus familière, disons le mot, elle *converse* davantage. La raison de cette dissemblance est qu'en Occident la population n'est pas aussi polie et que la multitude est bien autrement mêlée qu'en Orient. A Antioche, à Constantinople, à Césarée, les orateurs chrétiens ont encore devant eux les restes choisis de la société ancienne ; à Hippone, au contraire, le peuple qui entoure la chaire d'Augustin n'est composé que de pêcheurs et de paysans : à Milan même et à Rome, au milieu de toute cette multitude, se trouve un nombre incalculable d'affranchis et de mercenaires. Pour faire la conquête de pareilles populations, il fallait plus que les charmes extérieurs de la parole, il fallait, avec la simplicité dans l'expression, l'onction et le pathétique, l'énergie du sentiment et la richesse des images.

Or, rien de tout cela n'a manqué à la chaire latine du quatrième siècle, et c'est assez. Cette parole où le génie se rapetisse et se cache, elle a subi comme l'éloquence grecque l'épreuve du temps. Elle survivra comme sa sœur à toutes les époques, parce qu'elle s'occupe elle aussi de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de ses misères, de son besoin d'immortalité, toutes choses qui ne passent pas.

divin théologien, poète gracieux et sublime ; saint Athanase, les Clément d'Alexandrie, les Cyrille, les Origène, les Pantène, les Irénée, conservèrent la gloire des lettres grecques, et leur firent jeter ce dernier éclat si pur, et redire ce dernier chant auquel les accents de la foi chrétienne, mêlés au bruit de la chute prochaine de l'empire, ajoutaient un intérêt si grand et si solennel." *(De la haute éduc. intell.*, t. I, p. 200.)

PREMIÈRE PARTIE.—LES PÈRES GRECS.— SAINT ATHANASE.

L'œil du monde s'est fermé !
Un docteur de l'Eglise 1.

Sur le seuil du grand siècle apparaît saint Athanase " le héros des grandes luttes[2]." Elevé au siège archiépiscopal d'Alexandrie à l'âge de trente ans, un an après le concile de Nicée (325), dont, malgré sa jeunesse, il avait été la plus grande lumière, il fut durant un demi-siècle l'adversaire intrépide et formidable de l'arianisme, le plus ferme athlète de la foi et le plus solide rempart de l'Eglise. Tour à tour exilé sous Constantin, Constance, Julien et Valence, il aimait à venir demander asile aux cénobites de la Thébaïde, à partager leurs études et leurs austérités, à retremper là son courage dans les eaux rafraichissantes de la prière et de la vie monastique.

Dans cette solitude, le génie d'Athanase semblait grandir, et son éloquence prenait un caractère plus mâle et plus incisif. C'est de là qu'il écrit aux évêques d'Egypte pour les éclairer, à son Eglise d'Alexandrie pour la consoler, aux persécuteurs et aux hérétiques pour les confondre. C'est à ses hôtes de la Thébaïde, comme aux témoins et aux soldats de l'orthodoxie, qu'il adresse cette fameuse *Epitre aux solitaires* qui contient le récit si dramatique et si complet de la persécution arienne sous Constance[3].

Ses amis du désert, il ne les oubliera pas plus tard. Quand, poursuivi encore par la violence, il ira se réfugier à Rome, il parlera d'eux et de leurs vertus avec enthousiasme ; il retracera dans une *Vie de saint Antoine* les merveilleux exploits de ce grand patriarche de la Thébaïde, et sa parole tombant comme la foudre au sein de la noblesse romaine, imprimera aux âmes un mouvement irrésistible vers la vie spirituelle et pénitente.

---

1 Cité par Mgr David, *Disc. sur la Papauté*.

2 De Broglie, *L'Eglise et l'empire romain*, 2e partie, t. I, p. 322.

3 V. Montalembert, *Les Moines d'Occident* (1878), t. I, p. 79.

On regrettera toujours qu'il ne se soit pas conservé quelques-uns des discours que dut prononcer Athanase au retour de ses fréquents exils, au milieu de l'enthousiasme populaire ; que, parmi tant de doctes traités, de protestations et de lettres, il ne se trouve rien de ses sermons, des paroles évangéliques ou militantes dont il entretenait le zèle du peuple mobile et farouche d'Alexandrie. On y verrait mieux que dans ses ouvrages théologiques, par quels ressorts il agissait sur cette population multiforme, comment il disposait de ses passions, l'instruisait et la dirigeait.

Si l'on excepte l'*Apologie à Constance*, l'*Apologie de Denys* et les ouvrages déjà mentionnés, il ne faut faut pas chercher dans ce qui reste d'Athanase les grands mouvements de l'éloquence. Dépositaire impassible de la vérité, le grand évêque ne cherche point à plaire par l'imagination, il se défend le pathétique, sa puissance et sa gloire sont placées plus haut que les tribunes de la terre. Il expose les dogmes avec une sévère exactitude de langage, avec l'immuable gravité de la parole théologique. Et ce fut le secret de sa puissance. "Par la consistance qu'il donna à la foi, il prépara, dit M. Villemain, la persuasive et confiante ardeur des orateurs sacrés de son temps. C'est pourquoi, il doit rester en tête de cette grande époque ; il doit y être inscrit pour quelque chose de plus rare que l'éloquence : pour l'élévation de l'âme, la persévérance des desseins et la grandeur des résultats. Né pour l'action et pour l'empire, il est le maître de ceux dont la parole surpassera la sienne, et il inspire leur génie, comme il a fixé leur symbole [1]."

SAINT BASILE (329-379.)

J'ai aperçu dans le sanctuaire un vase d'élection.
S. Ephrem, *Eloge de saint Basile.*

Saint Athanase était mort en paix *dans son lit*, et rien n'avait manqué à la joie de ses derniers instants : la

---

1 Villemain, *Eloq. chrét. au IVe s.*, 1881, p. 95.

lutte qu'il avait soutenue toute sa vie contre l'arianisme, il laissait pour la continuer deux hommes puissants en parole et en œuvres, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

Né en Cappadoce d'une riche et noble famille, Basile étudia d'abord à Constantinople, sous Libanius, puis se rendit à Athènes, où Grégoire l'avait devancé. Ces deux âmes, si dignes l'une de l'autre, toutes deux éprises des mêmes espérances et des mêmes ambitions, s'unirent dès lors par les liens d'une amitié indissoluble, austère et passionnée. "Comment, s'écrie saint Grégoire, rappeler ces souvenirs sans verser des larmes ? Tous deux nous n'avions qu'un but, la vertu ; vivant en vue des espérances du siècle futur, nous nous détachions de cette vie, avant de la quitter. Une seule âme nous animait en deux corps, et nous ne connaissions que deux chemins : le premier, et le plus aimé, qui nous menait vers l'Eglise et ses docteurs ; l'autre, moins élevé, qui nous conduisait vers l'école et vers nos maîtres [1]."

Les années se passèrent, et cette amitié des premiers jours ne s'altéra pas ; et lorsque, au sortir de la solitude qu'ils s'étaient choisie sur les bords de l'Iris, Basile et Grégoire durent supporter, avec les fatigues de l'épiscopat, les violences du pouvoir impérial, ils restèrent encore unis par le cœur et par la pensée, et se fortifiant l'un l'autre de leurs conseils, ils soutinrent ensemble avec énergie et persévérance les glorieux combats de la foi chrétienne.

Plus calmes, plus tendres que saint Athanase, leur parole s'efforçait de ramener par l'amour ceux que l'hérésie avait éloignés du troupeau ; elle discutait moins sur la précision du dogme qu'elle ne cherchait à améliorer les mœurs, et ses exhortations, sans cesse avivées intérieurement par la charité, comme elles l'étaient extérieurement par l'emploi des moyens oratoires les plus puissants, respiraient l'enthousiasme et la conviction. Aussi à Nazianze et à Constantinople tout comme à Césarée, le peuple grec, abandonnant les ateliers où il gagnait son pain de chaque jour, accourait-il curieux et avide à cet enseignement qui cachait

---

1 Migne, *Patrol. graeca*, Opera S. Greg., t. II, p. 522.

l'art d'Athènes sous une simplicité populaire et persuasive.

Les discours de saint Basile font aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit de la foule. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continues, ses courses pastorales, ses ouvrages. Il était le véritable évêque de l'Evangile, le père du peuple, l'ami de tous; et c'est pourquoi, lorsqu'il parlait en faveur des indigents, quand il disait aux riches qu'ils doivent être " les dispensateurs des dons de la Providence et les intendants des pauvres," sa voix trouvait un écho dans l'âme de ces heureux du monde et leur faisait opérer des prodiges de charité [1].

L'Evêque de Césarée n'excellait pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de l'inconstance des joies les plus pures. " Après les anciens philosophes, dit encore M. Villemain, saint Basile est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la Bible, dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux levés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères: il veut soulager, autant que convertir.[2]"

La prédication n'était pas, tant s'en faut, un accident dans la vie de saint Basile: c'était chose de tous les jours, une sorte de pain quotidien dont il nourrissait ses pieux auditeurs de Césarée. Ce qui nous reste de ses discours est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien, comparé au nombre incalculable de ceux qu'il a dû prononcer. Neuf homélies sur l'*Œuvre des six jours*, treize *sur les Psaumes*, dix-huit sur différents sujets, cinq *Panégyriques*, un discours *Aux jeunes gens* sur la lecture des auteurs pro-

1 Outre de nombreux ateliers et des écoles, saint Basile fit bâtir pour les étrangers et les indigents un hospice tellement spacieux que saint Grégoire l'appelle une " seconde ville."

2 *Loc. cit.*, p. 122.

fanes, qu'est-ce pour représenter l'œuvre oratoire d'un homme qui prêchait *matin et soir*? On ne se consolerait pas de tant d'irréparables pertes, si ce qui s'est conservé ne suffisait à nous donner, au moins par à peu près, la mesure de l'orateur, la mesure de sa puissance, de sa fécondité et de son goût artistique.

Ce dernier mot n'étonnera point ceux qui ont lu l'*Hexaéméron*. S'ils ont rencontré là des erreurs de physique, communes du reste à toute l'antiquité, ils ont trouvé, en revanche, des descriptions heureuses et vraies, une pureté et une élégance parfaites de langage, toutes les grâces d'une imagination sensible et pittoresque unies aux grands mouvements de l'enthousiasme. Ils se rappellent cette page où, après avoir expliqué la création et les mouvements de la mer, saint Basile revient à ses auditeurs et leur dit: "Mais puis-je apercevoir la beauté de l'Océan tel qu'il parut aux yeux de son créateur? Que si l'Océan est beau et digne d'éloge devant Dieu, combien n'est pas plus beau le mouvement de cette assemblée chrétienne, où les voix des hommes, des enfants, des femmes, confondues et retentissantes comme les flots qui se brisent aux rivages, s'élèvent au milieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui-même [1]!"

Nous avons de saint Basile au moins trois cent cinquante lettres authentiques, qui traitent des matières les plus variées et sont adressées aux personnes les plus diverses. Beaucoup de ces lettres sont relatives à des sujets moraux. Dans les autres, les incidents du jour, les soucis de l'administration, les épanchements de l'âme tiennent la première place. Onction chrétienne, gravité épiscopale, aisance dans les grands sujets, ton de bonne compagnie, soudaineté du trait, richesse des images, il y a là tout ce qu'il faut pour charmer les plus délicats [2].

L'archevêque de Césarée eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, et qui, malgré un peu

---

1 Migne, *Patrol. graeca*,—*S. Basil. op.*, t. I, p. 94.

2 Nous parlons plus loin de S. Grégoire de Nazianze.

de froideur, garde une place honorable dans l'histoire de l'éloquence. C'est saint GRÉGOIRE DE NYSSE (332-400). Nous avons sous son nom un *Héxaéméron*, des oraisons funébres, des homélies, des traités ascétiques et moraux. Tous ces ouvrages sont écrits avec pureté, avec élégance, mais il n'y faut pas chercher l'enthousiasme et la grandiose imagination de Basile. Chez Grégoire, la science l'emporte sur l'éloquence et la poésie ; aussi son chef-d'œuvre est-il une œuvre didactique : le livre *Contre Eunomius.*

Saint CYRILLE DE JÉRUSALEM (m. 386) n'a de même ni pompe, ni grands mouvements. Simple prêtre, il développe dans un enseignement où la naïveté et la familiarité se mêlent à la profondeur, l'ensemble de la foi chrétienne. Tout le système évangélique se déroule dans ses vingt-trois *Catéchèses*, et si le recueil de ces entretiens ne peut toujours satisfaire les littérateurs délicats, en récompense, il offre aux orateurs sacrés des modèles achevés de raisonnement, des chefs-d'œuvre de précision, de science et de clarté.

Dans le même temps, et pendant que saint ASTÈRE, archevêque d'Amasie, prononçait des homélies pleines de chaleur et d'éclat, saint EPIPAANE prêchait à son peuple de Salamine et écrivait son *Anchora*, livre où il voulait démontrer que, pour demeurer fermes au milieu des agitations et des dissensions religieuses si violentes à cette époque, les fidèles devaient s'attacher à la doctrine de l'Eglise romaine. Cette ouvrage en suscita un autre, où l'illustre évêque a surtout montré son érudition théologique et la vigueur de son esprit. C'est le *Panarion*, ou l'histoire de toutes les hérésies que l'orgueil et l'ignorance avaient fait naître depuis Jésus-Christ. Il peut y avoir dans ce grand travail des choses qui, à la distance où nous sommes, nous semblent obscures et incomplètes, il n'est est pas qui ne puissent intéresser l'érudition moderne.

Comme orateur, saint Epiphane joignait à un vaste savoir, aux épreuves du désert et du monde, à l'expérience de lointains voyages, une imagination forte, brillante, tout à fait poétique. Il est telles de ses homélies qui semblent des fragments d'un poème lyrique. L'orateur est à Jéru-

salem, il voit entrer le Sauveur, il chante l'hymne d'espérance, il conduit la fête, il assiste au triomphe plutôt qu'il n'en rappelle le souvenir.

Plus tard, parmi les poètes, nous rencontrerons saint Ephrem, l'austère pénitent des solitudes de Syrie. Rappelons ici ses discours sur les mystères, sur les vices et les vertus, sur la mort, et au-dessus de tous les autres, son homélie sur le second avènement de Jésus-Christ. " Ephrem, dit saint Grégoire de Nysse, avait reçu du ciel le don des larmes. Elles mouillaient continuellement ses yeux ; il en versait nuit et jour sur les calamités publiques, sur ses propres misères, sur celles du moins dont il s'accusait lui-même. Chacun de ses discours et de ses traités est en quelque sorte pénétré de ses pleurs, et l'onction qui y respire passe toujours victorieusement dans l'âme du lecteur [1]."

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Viens dans l'Eglise, viens ; ici nous fabriquons des hommes.
S. J. Chrysostome.

" Après avoir lu saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il est une autre sorte de grandeur, une paisible élévation de génie que l'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'orateur vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean Chrysostome le plus grand orateur de l'Eglise primitive, et le plus vivant témoin de cette mémorable époque. La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie [2]."

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Issu d'une famille illustre, orné de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, oracle du barreau quand il

---

1 Panégyrique de S. Ephrem, *Patrol. graeca*, t. XLVI, p. 319.
2 Villemain, *loco cit.*, p. 144.

avait à peine dépassé sa vingtième année, il renonça aux espérances d'une brillante jeunesse, et s'arracha aux larmes de sa mère pour s'enfuir dans la solitude. C'est là que, partageant ses heures entre l'étude et la prière, il se prépara aux merveilles de son apostolat. Je ne sais plus qui l'a dit, mais ce n'est pas un paradoxe : " La solitude fortifie les forts autant qu'elle affaiblit les faibles " ; et la première partie de cet axiome devait se réaliser merveilleusement pour cette âme d'athlète. Quand, malgré ses résistances, Jean fut promu au sacerdoce et ramené dans sa ville natale pour y prêcher la parole sainte, son éloquence surhumaine opéra des prodiges ; elle porta les âmes en haut, sauva Antioche, désarma les chefs des barbares, et sembla rendre à l'empire à demi démantelé son prestige perdu. Aussi comprenons-nous que, autour de cette chaire, d'où, plusieurs fois la semaine, la parole évangélique descendait tantôt ingénieuse et tendre, tantôt énergique et sévère, toujours frémissante et passionnée, on ait pu compter parfois jusqu'à cent mille auditeurs venus de tous les coins de l'Orient.

Le secret de cette puissance qui s'exerçait sur les Juifs et les païens aussi bien que sur les fidèles, était l'amour. Oui certes, il aimait ses auditeurs celui qui leur disait : " Vous me tenez lieu de père, de mère, de frères, et vous êtes tout pour moi ; je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible en comparaison de ce qui vous touche. Que je sois un jour justifié au redoutable tribunal de Dieu, que je sois trouvé coupable, ce n'est pas là le plus pressant objet de ma sollicitude et de mes craintes ; mais que vous soyez sauvés tous sans exception, tous à jamais heureux, voilà ce qui est nécessaire, ce qui suffit à mon bonheur. Si quelqu'un s'étonne de m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il ignore ce que c'est que d'être père et pasteur [1]."

Ces tendresses de la charité se retrouvent dans tous les discours de saint Chrysostome. Riches ou pauvres, instruits ou illettrés, les fidèles d'Antioche ou de Constantinople sont tout pour lui. Tantôt il les loue de leur pieuse

---

1 Homilia III *in Acta*

attention, de leur générosité, de leurs larmes ; tantôt il se plaint de leur froideur, de leurs absences, de tout ce qui amoindrit dans leurs âmes l'effet de sa parole. Il les suit de ses inquiétudes hors de l'église, il pressent leurs fautes, il soutient leur courage, les rappelle à lui après leurs faiblesses, pour les prémunir contre de nouvelles chutes. "On ne peut se figurer l'intérêt puissant et pathétique de ce dialogue entre une âme charitable et forte, et tant d'âmes faibles, mobiles, que la passion, le préjugé, l'habitude disputent à leur propre conviction et à la main de leur guide évangélique."

Des innombrables discours de saint Jean Chrysostome, les plus célèbres sont ceux qu'il prononça à ses départs pour l'exil et au retour, les homélies sur *les Statues*, la première homélie sur *Eutrope*, le panégyrique de *saint Ignace d'Antioche*, le discours *pour l'évêque Flavien*. Ce sont autant de chefs-d'œuvres, et le dernier surtout est comparable à tout ce que Rome et Athènes ont produit de plus éloquent. Les homélies sur *saint Matthieu* et les commentaires *sur les Epitres de saint Paul* sont des modèles d'interprétation non moins que d'éloquence, et ils ont assigné à leur auteur, entre les Pères grecs, le rang que saint Jérôme occupe parmi les Pères latins.

Le zèle qui animait le grand orateur dans la chaire, l'inspirait également dans les excellents traités où il a laissé l'empreinte de son génie. Les livres du *Sacerdoce*, celui de la *Componction*, l'*Apologie de la vie monastique*, les traités contre *les Gentils*, se lisent avec intérêt, même après les discours. Les *Lettres*, moins nombreuses que celles de saint Basile et aussi moins variées, ne sont pas moins attachantes. Deux fois banni parce qu'il avait combattu les intrigues et censuré la corruption de la cour, c'est dans l'exil que Chrysostome écrit. Il souffre physiquement et moralement, et pourtant, chose touchante, jamais ne se glisse sous sa plume une expression de découragement ou d'âpreté. C'est partout ce grand cœur dont la douceur ravissait Mélèce, ce Mélèce dont saint Grégoire de Nazianze disait : "Il est bien ce qu'on le nomme, miel par le

cœur comme par la bouche," Μέλιτος γὰρ καὶ τρόπος καὶ τοὔνομα [1].

Saint Jean Chrysostome mourut dans son exil de Comane, et sa mort ressembla au martyre (407). Après un silence de stupeur et d'embarras, comme il arrive ordinairement à la perte d'une noble victime, son nom retentit dans tout l'empire et dans la chrétienté comme celui d'un des plus beaux génies dont l'humanité pût s'honorer. Avec les années, ce nom n'a fait que grandir, et de nos jours la critique malveillante [2] aura beau faire, il n'est pas en son pouvoir d'en ternir l'éclat. Le Patriarche de Constantinople restera toujours pour nous ce que les siècles l'ont proclamé : l'*Augustin de l'Église grecque* et l'*Homère des orateurs chrétiens.*

POESIE

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328-389).

> Chantez pour adorer, pour prier, pour chanter !
> L. Veuillot, *Satires.*

Nous avons, au pays, nos historiens et nos poètes, nous avons aussi nos critiques. Le fort et tendre écrivain qui cachait son nom, il y a quelques années, sous le pseudonyme de Saint-Réal, est de ce nombre. Voyez comme il a su comprendre et goûter saint Grégoire de Nazianze, et dites s'il est possible de parler d'un poète avec plus de poésie dans l'émotion et le langage ? Le lecteur nous saura gré de reproduire le morceau en entier :

"Avec saint Grégoire de Nazianze, écrit-il, naquit une poésie nouvelle, inconnue à l'antiquité, plus intime et plus vraie que toutes les poésies anciennes. Elle sort des profondeurs de l'âme remuée à la fois par le spectacle des choses humaines et le tourment des choses éternelles. Elle s'élève jusqu'à Dieu sur les ailes de la philosophie et de la

---

1 *Carmen de Vita sua,* v. 1521, *Patrol.* Migne, t. XXXVII, p. 1135.

2 Ce n'est pas trop dire quand il s'agit par exemple de l'article que M. A. Thierry a intitulé : *Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxia.* (*Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1867.)

théologie. C'est le plus souvent un soupir mélancolique de l'âme vers son Créateur ; c'est une méditation faite avec l'intelligence, le cœur et l'imagination ; c'est quelquefois un hymne enflammé ; plus souvent, c'est un retour sur le passé et un élan vers l'éternel avenir ; c'est toujours une prière.

" Cette poésie prie sans cesse comme celle de David. C'est son originalité, sa beauté et sa grandeur. La prière, c'est l'expression humaine de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. C'est la plus belle, la plus douce, la plus touchante expression de ce qu'il y a de plus sublime au ciel et sur la terre. Quand cette voix harmonieuse chante Dieu à la ravissante solitude qui l'entoure ; quand cette prière mélancolique du saint solitaire s'élève doucement plaintive de la vallée des larmes jusqu'aux pieds du Créateur, et redescend sur la terre, frémissante de foi, d'amour et d'espérance, on croirait entendre un ange exilé et voyageur qui chante sur la lyre les douleurs de l'exil, les joies et l'espérance de la patrie perdue.

" Cette poésie mélancolique et rêveuse (je donne à ces mots une signification qui n'a rien que de chrétien et de raisonnable) a tout le charme des méditations de notre siècle sans en avoir les défauts. Ses croyances et ses idées sont fermes, pieuses, nettement exprimées comme celles d'un théologien et d'un philosophe, mais avec une poésie de langage où l'on sent les dernières inspirations du génie antique et de l'enthousiasme oriental. Elle vit sans cesse dans le monde surnaturel, mais pour y arriver, elle part du monde naturel. Elle aime la nature autant que la poésie antique et mieux encore, parce qu'elle comprend ce langage mystique de la nature que le paganisme ne voulait pas entendre.

" Quand saint Grégoire de Nazianze veut repasser dans son âme les joies et les douleurs de la vie, quand il sent le flot poétique monter et déborder dans son cœur, il sort de sa demeure, la tête inclinée par ses mélancoliques méditations. Il se rend dans un bocage, et là, assis dans l'ombre les pieds baignés dans l'eau fraîche qui coule en silence, le regard sur le beau ciel de l'Orient, il s'élève jusqu'à Dieu,

il le contemple et lui parle dans ses poétiques ravissements puis il se replie sur lui-même et parle à son âme avec un charme indéfinissable. Il entend la douce voix du soir qui murmure dans les bois avec les derniers chants des oiseaux, mais son cœur inondé d'amertume est insensible à ces voix charmantes de la nature. Enveloppé de ténèbres, errant sans rien savoir, pas même le songe de ce qu'il désire, il pleure les misères qui font l'héritage des hommes, il demande ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera, ce qu'est la vie, et cette âme que rien n'arrête et ne fixe ici-bas, comme l'onde fraîche et pure qui coule à ses pieds en cherchant sans cesse de nouveaux rivages. Puis il retourne vers Dieu dont la lumière porte dans les douloureuses profondeurs de son âme la paix et la sérénité, et il revient à sa demeure, l'âme rafraîchie et le cœur doucement consolé [1]."

L'œuvre poétique de saint Grégoire ne se borne pas aux poésies dogmatiques, morales et historiques. Des biblioagraphes assez sûrs y ajoutent un drame d'une facture vraiment magistrale : le *Christus patiens*. Rien de plus pathétique que certaines pages de cette admirable tragédie, rien de plus touchant par exemple, que la scène où, aux pieds de la croix, la Mère de douleur obtient de son Fils mourant le pardon de l'apôtre Pierre ; rien de plus solennellement dramatique que celle où la Vierge, debout devant la grotte sépulcrale, déroule les mystères du présent et de l'a-

---

1 A. de Saint-Réal, *Opinion publique*, 27 août 1894.—Voici un fragment d'un des poèmes auxquels il est fait allusion :

"Hier tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur.. Les brises légères, mêlées à la voix des oiseaux, versaient du haut des arbres un doux sommeil, et les oiseaux chantaient réjouis par la lumière. Au pied des arbres, joyeuses, cherchant un rayon de soleil, les cigales babillaient et faisaient résonner tout le bois ; une eau limpide baignait mes pieds et s'écoulait doucement à travers le bois rafraîchi. Mais moi, je restais occupé de ma douleur ; car lorsque l'âme est triste, elle ne veut pas se rendre au plaisir. Dans le tourbillon de mon cœur agité, je laissais échapper des paroles qui se combattent : Qu'ai-je été ? Que suis-je ? Que deviendrai-je ? Je l'ignore. J'interroge les sages, et aucun d'eux ne sait me répondre. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant pas même le songe de ce que je désire.. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit nous recevoir, comme on nous l'apprend, répondez : Ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort, et que la mort est la vie ?" (Migne, *Patrol. græca*, Op. S. Greg., t. III, p. 755 ; ou Gaume, *Lettres et poésies choisies* de S. Grég. t. I. p. 67.) On trouvera de ce poème une belle traduction en vers dans la *Perle d'Antioche* de l'abbé Bayle, p. 208.

venir. "Laissez-moi, dit-elle, adresser encore une parole à ce tombeau glorieux. Très doux Fils, tu pénètres en ce moment dans les sanctuaires de la mort, tu vas conquérir les endormis du sépulcre ; libre, tu vas porter aux captifs la liberté.

" C'est que ta mort a vaincu la mort. De ce sépulcre où ton corps repose, tu sortiras bientôt, rayonnant de gloire pour prendre place à côté du Père, roi immortel, Dieu éternel associant l'humaine nature aux triomphes de la divinité. Cependant ta main distribuera ici-bas les couronnes et changera le sort des empires. Que Jérusalem le sache, l'ingrate cité ! Elle a crucifié le Dieu méconnu ; plus tard la divinité vengeresse promènera sur tous les points du monde la race errante d'Israël. Je vois les flammes inextinguibles lécher les murs des palais ; je vois la torche des Romains incendier le parvis et le temple. O sanctuaire de Dieu, cité longtemps chérie, remparts et tours de David, patrie des antiques prophètes, comment es-tu changée en un monceau de cadavres sanglants et de ruines fumantes ! Quelles lamentations égaleront alors tes douleurs [1] !"

En dehors même du vers, une poésie méditative et idéale s'épanche dans toutes les œuvres de saint Grégoire, et surtout dans ses discours. Ouvrez-en le recueil à telle page que vous voudrez, vous y trouverez l'atticisme le plus pur associé à toute la hardiesse orientale, les grâces d'un langage plein d'élégance à côté des élans désordonnés de l'enthousiasme, l'austérité de l'apôtre au milieu des délicatesse infinies de l'homme de goût. Aimez-vous que le ton varie, que la voix de l'orateur change avec les sujets, qu'elle soit tour à tour douce, vibrante, poétique, foudroyante ? Saint Grégoire sait toucher toutes les cordes. Pleure-t-il sur le tombeau de Césaire, son frère, sur celui de son père, de sa sœur, de Basile, son ami ; nous fait-il assister au martyre des sept frères Macchabées, c'est un autre Jérémie. Lance-t-il l'invective contre Julien le persécuteur, vous croiriez entendre Isaïe et ses prophétiques im-

---

1 Migne, *Patrol. gr.*, Op. S. Greg., t. IV, col. 236.—*Christus patiens*, v. 1503, sq.

précations. Fait-il ses adieux à son peuple, à son église d'Anastasie, à cette "nouvelle Siloé" où il a "dressé pour la première fois le tabernacle de l'Arche sainte, après quarante ans de courses incertaines dans le désert," c'est un hymne où son âme de poète et d'apôtre se répand en accents d'une émotion et d'une douceur incomparables.

Quand donc la critique fera-t-elle plus de place dans son estime aux auteurs chrétiens ? Quand comptera t-elle pour quelque chose vingt mille vers d'un rythme harmonieux, cinquante discours d'une éloquence pleine d'élévation et de chaleur, deux cent cinquante lettres écrites avec l'abandon familier et délicat de l'amitié chrétienne ? Quand donc viendra le jour où ce ne sera plus un crime pour un homme d'avoir été un Père de l'Eglise ?

Moins mystique et moins tendre que saint Grégoire, SYNÉSIUS (350-431) aime cependant comme lui à chanter les mystères de la foi chrétienne, la grandeur et la puissance de Dieu, son ineffable charité dans la rédemption des âmes. Dix hymnes que nous avons de lui ne sont que le développement poétique de ces idées. On y découvre partout le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes de la Grèce. Synésius est le métaphysicien de la poésie, ou si l'on veut, le poète de la pensée. "Viens à moi, dit-il, lyre harmonieuse, après les chansons du vieillard de Téos, après les accents de la Lesbienne : le pure inspiration de la divine *sagesse* me presse de plier tes cordes à de pieux cantiques." Notre poète est tout entier dans ces trois lignes.

SAINT EPHREM (m. 374).

Harpe du Saint-Esprit.

Saint Ephrem fut dans toute la force du terme un homme prodigieux. "Prophète des Syriens," "Soleil de la Syrie," "Colonne de l'Eglise," "Harpe du Saint-Esprit," tels sont les titres que lui ont donnés tour à tour les écrivains d'Orient. Rétiré dans une pauvre cellule près d'Edesse, connaissant à peine les noms des grands docteurs, ses contemporains, Ephrem écrivait, jeûnait et pleurait. Il ne

se vantait que d'une chose : de n'avoir jamais offensé personne. Et ce moine pauvre, austère, inconnu des grands et des puissants, qui ne voulait pas d'autre grade dans l'armée du Seigneur que celui de diacre ; qui, en une occasion, feignait même la démence pour échapper à l'épiscopat, était tout ensemble interprète des livres saints, théologien, orateur et poète. On nous pardonnera de négliger les épithètes. Elles ne feraient qu'amoindrir les choses, car il s'agit peut-être ici du plus illustre, certainement du plus fécond écrivain de l'Orient.

Sozomène, historien grec du cinquième siècle, attribue à saint Ephrem TROIS MILLIONS de vers, et Photius affirme que ses ouvrages en prose s'élevaient au nombre de DEUX MILLE. Voilà pour la fécondité. Une grande partie de ces ouvrages furent traduits en grec du vivant même de l'auteur ; ils le furent plus tard en latin, en copte, en éthiopien, en arabe, en arménien, en slave. Dans quelques Eglises, au témoignage de saint Jérôme, ils étaient lus publiquement après les saintes Ecritures [1] ; le même saint Jérôme parlant encore du diacre d'Edesse, vante l'éclat et la sublimité de son génie ; saint Chrysostome l'appelle le grand Ephraïm, l'asile de la vertu et le temple de l'Esprit-Saint ; saint Grégoire de Nysse lui consacre un panégyrique où il rend hommage à la pureté de sa doctrine, à son éloquence, à la suavité de ses œuvres [2]. Voilà pour le mérite philosophique et littéraire.

Saint Ephrem prêchait, l'évêque de Nysse nous a dit comment [3]. Mais, ni pour lui, ni pour ses compatriotes, ce n'était assez de la prédication. A ces imaginations vives de la Syrie, il fallait de plus la poésie et le chant. Pour le bien comme pour le mal, c'est par là qu'on les séduisait, qu'on les gagnait, qu'on en faisait des hérétiques ou des apôtres. C'est le moyen qu'avait pris Harmonius, fils de l'hérésiarque Bardesanes, pour propager les erreurs de son père ; c'est aussi le moyen que prit saint Ephrem

---

1 Hieron., *De Viris illustribus*, no 115.
2 *Patrol. gr.*, t. XLVI, p. 319.
3 Voyez plus haut, page 192.

pour le combattre et détruire l'effet pernicieux de ses cantiques. Tous les dogmes de Nicée, la foi, la morale, l'histoire évangélique, furent pour lui le sujet d'hymnes populaires et bientôt cette poésie emplit toutes les bouches; l'Eglise syrienne et un peu plus tard, l'Eglise grecque lui donnèrent une place dans leurs offices, et plusieurs siècles après, ces chants se redisaient encore aux fêtes des martyrs [1].

Il s'est conservé du poète syrien, trois cent cinquante poèmes : hymnes, odes, élégies. Eclose sous le soleil d'Orient, cette poésie est riche en images tantôt grandioses, tantôt fines et délicates, riantes ou tristes selon le sujet ; elle est toujours éclatante de lumière, et parfumée d'une tendre et suave piété. Ici, le pieux ascète tressaille d'allégresse à la naissance du Sauveur ; guidé par l'étoile des Mages, au jour de l'Epiphanie, il vient apporter à la crèche ses chants les plus doux ; là, il célèbre les miracles du Christ, l'entrée triomphante à Jérusalem, les merveilles de l'Eucharistie ; ailleurs il retrouve pour pleurer les souffrances et la mort du Sauveur les accents des prophètes ; puis il chante l'Eglise et ses mystères ; il décrit les splendeurs de la foi qu'il compare dans une suite d'hymnes à la pierre précieuse ; il devient véhément contre Bardesanes Manès, Marcion, Arius, tous les hérétiques et contre eux, il s'élance comme un torrent ; on le voit ensuite verser des larmes sur la tombe des morts, ou prêcher aux moines d'Edesse, ses frères dans l'état religieux, la pénitence, l'humilité, la douceur, la crainte du jugement de Dieu, les charmes de la vertu. Enfin rien de profane dans cette poésie : c'est l'apôtre qui se fait poète, qui cherche avant tout à faire du bien, à consoler toutes les misères, à fortifier toutes les faiblesses [2].

---

1 Un recueil de discours mesurés de saint Ephrem, traduits en slave, se lisait pendant le carême dans toutes les églises russes, jusqu'au temps de Pierre le Grand

2 V. Villemain, *loc. cit.*, pp. 233-262 ; *Lettres chrétiennes*, t. III, 203-230, et t. IV, 57-78 ; *Semaine du Clergé*, 2e année, t. I, p. 155.

LITTÉRATURE LATINE

SAINT HILAIRE DE POITIERS

L'Athanase de l'Occident.
J.-J. Ampère, *Hist. litt. de la Fr. av. XIIe s.* tome I, p. 322.

Né au commencement du quatrième siècle, saint Hilaire appartenait par sa naissance à l'une de plus nobles et des plus anciennes familles d'Aquitaine. Devenu chrétien, et amené de force par le clergé et par le peuple sur la chaire qu'il devait illustrer, il fut dès lors l'apôtre infatigable du christianisme.

Les temps étaient difficiles. L'erreur, protégée par la faveur impériale, assiégeait sans cesse de ses subtiles arguties les défenseurs de la foi de Nicée. L'empereur Constance était arien zélé, et loin qu'il se contentât de rendre l'hérésie insinuante et spécieuse, il lui prêtait encore pour triompher la puissance du bras séculier. On disait aux évêques en leur présentant des propositions ariennes : Souscrivez ou quittez vos Eglises. Devant cette logique de la force armée, Hilaire ne sourcilla même pas. Il écrivit à l'empereur une lettre courageuse, éloquente, indignée ; après quoi, il était exilé avec Rodane, évêque de Toulouse, dans les déserts de la Phrygie.

Là, parmi les sables, dans cette solitude où, suivant la pensée de Chateaubriand, il s'était enfoncé " comme un glaive ardent dans le fourreau," il écrivit son livre de *la Trinité*, l'un des plus beaux monuments de cet âge, un traité élevé tout entier à la région des idées éternelles, et propre à enseigner tous les siècles. Il écrivit aussi une deuxième et une troisième lettre à son persécuteur, et il le fit comme un homme d'imagition et de cœur, avec toute l'éloquence d'une conviction opprimée.

Voyez avec quelle énergie en effet il condamne l'odieuse conduite de l'empereur :

" Je te déclare, ô Constance, ce que j'aurais dit à Néron, ce que Dèce et Maxence auraient entendu de ma bouche.

Tu combats contre Dieu, tu t'acharnes contre l'Eglise, tu persécutes les saints, tu hais les prédicateurs du Christ, tu anéantis la religion, tu es le tyran, non plus des choses humaines, mais des choses divines. Voilà ce qui t'est commun, ce que tu partages avec eux. Ecoute maintenant ce qui t'appartient en propre. Tu te donnes pour chrétien, et tu es le mortel ennemi du Christ ; tu es le précurseur de l'Antéchrist, et tu pratiques les mystères de l'iniquité. Tu fabriques des confessions de foi, et tu vis contre la foi. Tu mets les prêtres en prison, tu ranges tes armées pour effrayer l'Eglise, tu rassembles des conciles, tu pousses à l'impiété la foi des Occidentaux, et, les enfermant à Rimini, tu les effraies par les menaces, tu les exténues par la faim, tu les affaiblis par le froid, tu les corromps par tes perfidies. Dans l'Orient, tu nourris les dissensions par tes artifices, tu les fais naître par tes caresses, tu les excites par ta faveur ; tu mets le trouble dans ce qui est ancien, tu souilles ce qui est nouveau. Tu sais, sans te rendre odieux par des morts glorieuses, agir partout avec cruauté ; et par un nouvel et inouï triomphe de ton génie, tu l'emportes sur le diable, nous persécutant sans nous martyriser [1]."

Est-ce un évêque ou un tribun que nous venons d'entendre ? Ne serait-ce pas l'un et l'autre, et si nous nous rappelons les autres écrits du saint docteur, ne semble-t-il pas que dans son âme habitaient, comme aux jours prédits par le propète, le lion et l'agneau [2] dominateurs du monde ?

Et de fait, ce génie âpre et rude, cette imagination fougueuse, cette âme ardente était sensible à la poésie, et des hymnes pleines d'éclat sur la divinité du Rédempteur en font foi ; cette voix audacieuse qui flagellait le monarque sur son trône, trouvait pour commenter les Psaumes la douceur et l'onction de l'hymne hébraïque ; elle se faisait plus tendre, plus insinuante, naïve même, pour faire comprendre à une douce enfant l'excellence et le prix de la virginité. La lettre que l'auguste proscrit adresse du fond

---

1 *Contra Constantium imperatorem*, cap. VII.

2 Vitulus et leo et ovis simul morabuntur. (Is., I, 6.)

de son exil *à Abra*, " sa fille bien-aimée," comme il l'appelle, est empreinte d'une grâce ineffable. Le charme grandit encore si on la lit après avoir entendu les plaintes et les invectives de l'évêque persécuté contre la puissance impériale, et l'on se rappelle alors le mot du poète :

....les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Cette parole nous semble résumer tout l'homme, comme celle de M. Ampère, tout à l'heure, résumait tout l'écrivain.

SAINT AMBROISE.

Perviolenta persuasione dulcissimus.
CASSIODORE.

Comme saint Hilaire, saint Ambroise (240-397) appartenait à la Gaule, où son père était préfet du prétoire. Avocat d'abord, puis gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, il résidait à Milan lorsque mourut l'évêque arien Auxence. Au jour fixé pour l'élection d'un nouveau prélat, Ambroise, prévoyant que les dissensions entre catholiques et ariens amèneraient des troubles, se rendit à l'église pour prévenir le désordre. Il parla avec éloquence et fermeté. On ajoute qu'alors un tout jeune enfant, perdu dans la foule, se mit à crier : Ambroise évêque ! Ambroise évêque ! Tout le monde prit cette voix de l'innocence pour une révélation du ciel, et huit jours plus tard, malgré ses résistances, cet officier de l'empire, ce baptisé de la veille, devenait le gouverneur spirituel de Milan.

Il apportait dans l'épiscopat, avec un génie mâle et tendre, une fermeté aussi douce qu'inébranlable, une expérience mûrie au contact journalier des hommes et des choses, une éloquence énergique, ardente, ingénieuse, et cet art de dominer les esprits nécessaire à une Église qui déjà commendait à l'univers. Aussi avec le saint Evêque de Milan, la religion ne se vit-elle plus réduite à se défendre où à réclamer le droit d'exister ; elle tint tête à l'impératrice Justine et aux ariens ; elle fit courber dans la péniten-

ce le front de Théodose, elle triompha de Symmaque et du paganisme romain : nulle puissance ne prévalut contre elle.

Elu évêque à trente-quatre ans, à l'âge où Athanase emplissait le monde du bruit de son nom, Ambroise entreprit avec l'ardeur d'un néophyte l'étude de l'Ecriture sainte et de la théologie. Son génie suppléa au temps, et par la suite, quoiqu'il eût à porter à la fois le fardeau de l'épiscopat et le fardeau de l'empire, dont il fut longtemps l'unique conseil, Ambroise trouva moyen, en vingt-trois années, de composer plus de chefs-d'œuvre qu'il n'en faut pour illustrer plusieurs vies.

"Le jour du Seigneur, nous dit M. de Broglie, le saint évêque prêchait régulièrement après l'office. Dans le choix du sujet et des arguments, l'imitation de saint Basile était sensible : c'était souvent les mêmes textes, développés par le même ordre d'arguments. Six sermons, par exemple, enchaînés l'un à l'autre, formant un seul tout, et commentant pas à pas les premiers chapitres de la Genèse, portent chez Ambroise comme chez Basile le nom d'*Hexaéméron* : l'un comme l'autre passant en revue la création entière pour en tirer une série d'applications morales. Mais la diversité des deux esprits apparaît au travers, et souvent même à la faveur de la ressemblance des idées. L'imagination d'Ambroise est moins riche que celle de Basile, mais son jugement est plus sévère. . Moins de grâce littéraire, et aussi moins de familiarité avec l'assistance ; moins de souvenirs des poètes, moins d'allusions aux événements du jour : quelque chose de plus soutenu qui tient l'auditoire à distance comme devant le tribunal d'un juge ; un commandement plus bref et tombant de plus haut. Toutes ces nuances distinguent l'ancien magistrat de l'ancien rhéteur [1] ".

A l'*Hexaéméron* s'ajoutent les traités du *Saint-Esprit*, de l'*Incarnation*, de *la Foi*, de la *Virginité*, le livre des *Devoirs* souvent comparé a celui de Cicéron, des *Oraisons funèbres*, des *Commentaires* sur la Bible, des *Lettres*, des

1 *L'Eglise et l'empire romain*, 3e partie, t. II, pp. 11-12.

Poésies. On tient les vingt-deux discours dont se compose l'exposition du psaume CXXVIII pour le chef-d'œuvre oratoire de saint Ambroise.

Ses *Lettres* nous font connaître, mieux que son histoire, l'autorité dont il était investi. Nous le voyons régler des procès qu'on lui a soumis, tracer à de nouveaux évêques le difficile chemin qu'ils ont à parcourir, échanger des témoignages d'amitié avec saint Basile, résoudre des difficultés de science, répondre à Théophile d'Alexandrie qui l'a consulté, éclairer le magistrat Studius, écrire au pape Sirice, ou aux empereurs Gratien, Valentinien, Eugène, Théodose, défendre enfin partout les droits sacrés de l'Eglise. Rien ne peut mieux que ces dernières lettres nous faire apprécier le rôle que les circonstances générales avaient créé à l'épiscopat dans ces temps de convulsions politiques.

Saint Augustin, qui, comme on l'a dit avec bonheur, fut, par sa conversion, le chef-d'œuvre de toutes les productions de saint Ambroise, nous a laissé une appréciation littéraire du génie de son maître : " C'est, dit-il, un fleuve d'éloquence limpide et transparent." Qu'importe que ce fleuve où se reflètent en effet si doucement les merveilles de la création, entraîne parfois un peu de sable dans ses flots? L'Archevêque de Milan, au reste, avait quelque chose de plus précieux que cette perfection de style et de composition dont les grands orateurs de l'Orient nous ont offert le modèle ; il avait une suavité de sentiment, une douceur de langage qui l'ont fait surnommer *Doctor mellifluus.*

Bouche de miel !—A ceux qui ne verraient dans ce mot qu'une pieuse adulation, nous rappellerions les poésies sacrées qui nous sont restées du saint docteur. " Ces hymnes, disait Frédéric Ozanam, sont pleines d'élégance et de beauté, d'un caractère encore tout romain par leur gravité, avec je ne sais quoi de mâle au milieu des tendres effusions de la piété chrétienne [1]." " C'est, dit à son tour M. Clément, l'élan naturel d'une âme pleine de foi vers son Créateur, vers celui qui est la source de toute beauté et de

---

1 *La Civilisation au Ve s.*, 18e eçon.

toute vérité. Aussi jamais poésie n'eut-elle sur les âmes une influence plus durable et plus salutaire : depuis quatorze siècles que ces cantiques, consacrés par l'Eglise et par l'admiration des fidèles, résonnent sous les voûtes de nos églises, que de vertus chrétiennes n'ont-elles pas inspirées ? Combien de fois leur chant n'a-t-il pas soutenu la piété et la foi des catholiques[1] ?" (Voir p. 217).

SAINT JÉROME

O desertum, Christi floribus vernans !
Hieronymus, *Epist*. 14.

Né vers l'an 350 à Stridonium, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, Jérôme vint à Rome dès son enfance pour y étudier l'éloquence et la poésie. Au milieu des séductions de la grande ville, il prit facilement, avec la passion des lettres, des passions moins nobles et plus dangereuses. Mais un jour la grâce triompha. Jérôme reçut le baptême, et les travaux d'une vie chrétienne au milieu du monde ne suffisant plus à l'ardeur de son âme, il se dirigea vers les solitudes d'Orient, afin de réparer par une pénitence héroïque les fautes du passé. Il avait renoncé à tout, excepté à ses livres. Or, un soir, au fond de son désert, le jeune anachorète crut entendre une voix venue d'en haut qui lui reprochait sa tendresse encore trop réelle pour les lettres classiques. Jérôme n'était pas homme à reculer devant un sacrifice, si pénible fût-il. Ces livres qu'il avait aimés, ces livres, le seul bien qui lui restât, il les déchira sans sourciller, jetant au vent comme des vanités idolâtres la prose de Cicéron et les vers d'Homère.

---

1 *Carmina e poet. christ. excerpta*, p. 48.—Il se peut, comme on l'a dit, que les hymnes dites de saint Ambroise ne soient pas toutes de lui. On comprend qu'il ne nous appartient pas de juger. Mais il en est sur l'authenticité desquelles il ne peut s'élever aucun doute. Telles sont le *Jesu Redemptor omnium*, le *Deus Creator omnium*, le *Jam surgit hora tertia*, le *Veni, Redemptor gentium*, l'*Illuminans altissimus*, l'*Æterni Christi munera*, le *Somno refectis artubus*, le *Consors paterni luminis*, le *O Lux beata, Trinitas*, le *Fit porta Christi pervia* et buelques autres. Ces hymnes sont attribuées à saint Ambroise par saint Augustin, saint Isidore, le Vén. Bède et le concile tenu à Rome en 450. (V. *The Tablet*, no 2020, dec. 28, 1878, p. 810.)

Cependant, au milieu des sables brûlants de la Syrie, dans cette "prison habitée par les lions et les tigres," Rome et les souvenirs d'autrefois revenaient sans cesse à la pensée du solitaire. Pour les éloigner, il promit de consacrer à l'étude des lettres divines l'ardeur qu'il avait jusque-là consacrée aux lettres profanes. Heureuse promesse qui lui permit de se plonger tout entier dans ce fleuve d'or et de feu qui s'appelle la langue hébraïque, la langue biblique, et au fond duquel il devait retrouver son propre génie. A l'étude de l'hébreu, Jérôme joignit celle de l'arabe et du chaldéen, et il "s'attacha à ce travail, dit-il lui-même, comme un esclave s'attache à la meule." On le sait, cette studieuse ardeur devait plus tard donner naissance à "l'un des plus prodigieux ouvrages de l'esprit humain [1]," la *Vulgate*. Disons-le de suite, pour n'y plus revenir, personne n'a mieux compris que saint Jérôme ni plus finement exprimé les difficultés ou plutôt les impossibilités de la traduction. De plus, ses *Commentaires* sur les Prophètes, sur l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, l'Evangile de saint Matthieu et quelques épîtres de saint Paul sont les plus précieux et les plus savants de l'Eglise latine.

Tous les écrits de saint Jérôme ne sortirent pas de son désert de Chalcis. Les uns virent le jour à Rome, d'autres à Constantinople, d'autres à Bethléem ; car la vie agitée du saint moine l'emporta souvent hors de sa solitude. Appelé à Rome par le pape saint Damase, et devancé par une grande renommée de science, d'éloquence et de sainteté, Jérôme ne tarda pas à devenir le confident du Pontife, son conseiller dans toutes les affaires importantes, et son maître dans l'interprétation des Ecritures. Consulté comme un oracle, il répondait à toutes les questions avec une science qu'aucun contemporain n'égalait ; sa parole austère pénétrait dans les plus illustres familles romaines, et l'on voyait avec étonnement et admiration les filles des Scipion, des Camille, des Marcellus, quitter le monde pour se consacrer au soulagement des pauvres, et partager leur temps entre la prière et l'étude de l'Ecriture sainte.

---

1 Ozanam, *Civil. au V. s.* (1862), t. II, p. 129

Les passions s'irritèrent à la vue de cet ascendant exercé par un étranger. Elles calomnièrent l'œuvre et les mœurs de Jérôme, et soulevèrent contre lui des orages terribles. Mais la réponse ne se fit pas attendre, et elle fut sans réplique. C'était une lettre à *Eustochium*, "la perle des vierges romaines," une lettre qui est en même temps un éloquent plaidoyer en faveur de la virginité et une satire sanglante de la société romaine. Au milieu de l'orage, Damase mourut, et saint Jérôme ne songea plus désormais qu'à retourner à sa chère solitude de Bethléem. Cette terre de Judée, ce soleil, ces souvenirs avaient pour son âme un charme irrésistible, et nul n'a mieux que lui parlé de cette *campagne du Christ*, comme il l"appelle :

"Oh ! quand viendra, s'écrie-t-il, ce jour où il nous sera donné de revenir à la grotte du Sauveur, de pleurer au tombeau de notre Dieu, de baiser ensuite le bois de la croix, et sur le mont des Oliviers, d'accompagner de l'âme et du désir, le Seigneur dans son ascension ; de voir se dresser Lazare enveloppé du suaire ; de contempler les eaux du Jourdain que le baptême du Seigneur a rendues plus pures ; d'aller à la bergerie des pasteurs, de prier au mausolée de David ;..d'entrer dans les cavernes où tant de prophètes furent nourris aux jours de persécution et de famine !..Oui, nous irons à Nazareth, et selon l'étymologie du nom, nous verrons la fleur de la Galilée. Non loin de là se trouve Cana, où l'eau fut changée en vin. Nous monterons au Thabor, et là nous considérerons les tentes du Sauveur, non point avec Moïse et Elie, comme Pierre le voulait autrefois, mais avec le Père et l'Esprit-Saint. De là, nous viendrons à la mer de Génézareth, et nous verrons quatre et cinq mille hommes rassasiés au désert avec cinq pains et deux poissons. Ensuite nous apparaîtra la ville de Naïm, aux portes de laquelle le fils de la veuve fut ressuscité. Nous apercevrons Hermonim, et le torrent d'Endor, où fut défait Sisara, et Capharnaüm, témoin familier de tant de prodiges du Seigneur, et enfin toute la Galilée. Après cela, quand nous aurons, en compagnie du Christ, passé par Silo, par Béthel, par tous les lieux où des églises s'élèvent, trophées des victoires du Seigneur, nous revien-

drons à notre grotte et là nous chanterons toujours, nous pleurerons souvent, nous prierons, et, blessé de la flèche du Seigneur, nous dirons : *J'ai trouvé celui que cherchait mon âme, je le tiendrai et ne le laisserai point partir*[1] ! "

C'est de Bethléem, où saint Jérôme compléta ses travaux sur l'Ecriture, que furent écrits ces ouvrages de polémique, ces *traités* contre Jovinien, contre Pélage, contre Rufin, où l'on sent à la fois la précipitation avec laquelle ils furent composés [2], et la vertueuse indignation du solitaire contre la perfidie des ennemis de l'Eglise. C'est de là aussi que partaient ces *Lettres* dont quelques-unes, a-t-on dit, sont des "vrais flots de lave bouillante," et les autres, des chefs-d'œuvre de suavité, d'éloquence et de poésie.

Travail immense encore, celui-là ; car à Bethléem, comme à Rome, saint Jérôme fixait les regards du monde chrétien. De partout on s'adressait à lui pour lui demander des règles de conduite ou la solution de pénibles difficultés. C'est le comte Marcellin et saint Augustin lui-même qui le consultent sur l'origine de l'âme ; c'est Lucius qui désire un exemplaire de ses œuvres et qui lui envoie, du fond de l'Espagne, six copistes pour les transcrire ; ce sont des vierges, des femmes, des laïques, des moines, des préfets, des évêques, le pape lui-même, qui ont recours à ses lumières.

Et le solitaire répond à tout. Il est vieux, il n'a pas de secrétaire ou de copiste à cause de sa pauvreté ; sa vue fatiguée par une lecture assidue, lui refuse son concours, et cependant, nul ne sera oublié de ceux qui lui demandent un conseil ou une consolation. Sa charité ira même au-devant de la douleur pour l'adoucir. A ceux qui pleurent Népotien son ami, l'ami de tous, parce qu'il était l'ami du Christ [3], il écrira d'une main tremblante, les yeux obscurcis par les larmes [4], une lettre où le pathétique est d'une douceur ineffable.

Ces nobles dames romaines qui ont vécu de sa parole

---

1 *Epistola* 17

2 Le livre contre Rufin fut composé en une nuit.

3, 4 Epist. 60, *Ad Heliodorum*.

et de sa foi, Marsille, Blésille, fille de Paule, Paule elle-même, Fabiola, l'héritière des Fabius, Pauline, épouse de Pammaque, toutes ces héroïnes de la piété, il viendra jeter des fleurs sur leurs tombes, il proclamera leurs vertus, il prodiguera dans ces sortes d'éloges funèbres tous les trésors de sensibilité qu'a mis en son âme la charité chrétienne.

Le style de saint Jérôme est le plus curieux de tous les styles parce qu'il est unique. C'est le seul Dalmate qui ait écrit en latin à cette époque. Nourri sur les bords de l'Ister, réfugié ensuite dans les grottes de Bethléem, sa bouillante imagination, ses passions frémissantes, quoique domptées, son amour mal vaincu de la littérature profane, l'austérité de sa vie, la fougue de son naturel, l'influence exercée sur lui par les modèles bibliques, tout donne à sa pensée et à son langage une singulière et saisissante originalité. Qu'il y ait des taches dans son œuvre, que tout ne soit pas à admirer chez lui, nous le reconnaissons. Ces reproches amers, ces piquantes railleries, ces sanglantes invectives dans le style de Juvénal et de Perse, dont il accable ses adversaires, on voudrait ne pas les rencontrer là. Mais aussi on aime à entendre, après ces éclats de foudre, cette parole tour à tour douce et grave, triste, enthousiaste, voix de science et de piété, qui suit, anime, soutient, console les consciences chrétiennes ; qui, dans ces temps de confusion, est la règle au milieu du monde, la règle dans le désert, la règle surtout au fond des âmes ; qui enfin, vibre toujours d'émotion, et se répand parfois en délicates et poétiques effusions.

SAINT AUGUSTIN (354-430).

Intellectum valde ama.
S. Augustinus.

"Parmi les noms d'ici-bas, a dit quelqu'un, il n'en est point qu'une bouche humaine doive prononcer avec plus d'admiration et d'amour." En effet, saint Augustin est peut-être le génie le plus profond, le plus universel, le plus souple qui ait jamais paru ; il est sans contredit le premier

des théologiens, le premier des philosophes chrétiens, l'orateur le plus éloquent de l'Eglise latine, et l'homme de tous les siècles par le sentiment.

Théologien, il est monté dans les hauteurs du dogme catholique avec une puissance dont on ne cessera jamais de s'étonner. Ses nombreux *traités* contre les juifs, les ariens, les manichéens, les pélasgiens, les priscillianistes, les origénistes et les donatistes ; ses livres de la *Trinité*, de la *Vraie religion*, du *Libre arbitre*, de la *Grâce* ; ses *Commentaires* snr l'Ancien et le Nouveau Testament produisent au grand jour tous les dogmes chrétiens, jettent la lumière sur la vérité méconnue ou attaquée, traitent jusqu'au fond toutes les questions religieuses et constituent dans leur entier un corps complet d'enseignement théologique.

Philosophe, il a été surnommé "l'incomparable penseur" et le "Platon chrétien." Le premier titre dit beaucoup ; le second, pas assez. Augustin tout seul a plus d'idées, et plus instructives, plus profondes, plus forces, plus méditatives que Platon, Tacite, et tous les plus vantés philosophes de l'antique gentilité. On ne citera pas une idée féconde, une vue haute, une donnée philosophique de quelque portée qui n'ait son expression ou son germe dans les écrits de l'illustre docteur. Telle idée, tel système qui a suffi pour faire la renommée d'un homme appartient tout simplement à saint Augustin pour lequel nul ne réclame, et à qui on se garde bien d'en donner crédit. Ses traités philosophiques, écrits la plupart avant son baptême, sont de magnifiques résumés de ses entretiens avec les amis qui partageaient sa solitude de Cassiacum, des dialogues ou les interlocuteurs disputent de science et de profondeur, des méditations où l'âme doucement poussée par l'amour, "se promène par les échelons des corps jusqu'aux espaces célestes," "jusqu'à cette région d'inépuisable abondance où Dieu rassasie éternellement Israël de la nourriture de vérité[1]."

Tels sont les traités de l'*Ordre de la nature* et de la *Vie humaine*, les livres contre les *Académiciens*, le *De*

---

[1] *Confessions*, liv. IX, § III.

Magistro, les *Soliloques*, les *Confessions*. Le *De Magistro* ne semble d'abord qu'un traité de grammaire, mais on y trouve des considérations élevées sur l'origine des idées et du langage. Les *Soliloques*, le dernier et le plus bel ouvrage que saint Augustin ait composé à Cassiacum, nous laissent un monument immortel de son génie philosophique. C'est aussi une peinture de l'état de son âme et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions, pour servir et aimer Dieu uniquement. Une sensibilité rêveuse, un lyrisme doux et passionné s'y mêle à une dialectique serrée et subtile, et l'on ne sait qu'admirer le plus de ces deux choses.

Voici maintenant le complément des *Soliloques*, une histoire entraînante et dramatique écrite tout entière avec des larmes, la plus éloquente peinture qui ait été faite du cœur humain, les *Confessions*. Dans toute la littérature humaine, il n'y a rien de semblable aux *Confessions*. Si nous exceptons les livres d'inspiration divine, jamais langage plus noble n'a mieux exprimé le continuel élan de l'âme pieuse et repentante vers le Dieu de son salut. Les neuf premiers livres contiennent l'histoire d'Augustin depuis les tableaux gracieux de l'enfance, jusqu'aux orages de la jeunesse et aux splendeurs de la foi. Mais il y a quelque chose de plus qu'une confession dans ce prodigieux monument d'humilité et de génie. Après le récit des derniers entretiens de sainte Monique et de la mort de sa pieuse mère, Augustin ne raconte plus rien : à ce sépulcre creusé à l'embouchure du Tibre se termine sa propre histoire. Alors commencent des considérations qui égalent, si elles ne les surpassent, tout ce que la philosophie a produit de plus élevé et de plus profond. Jamais peut-être l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force ; et le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux, que en le suivant, on se sent pris d'une sorte d'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu [1].

---

1 M. L. Moreau a donné à la langue française ce qui, de l'aveu de M. Villemain, nous manquait, une traduction *sincère et animée* des *Confessions*. Le style transparent de M. Moreau nous laisse apercevoir le style de saint Augustin, comme le style de saint Augustin nous laisse apercevoir son âme.

La *Cité de Dieu* est la première histoire véritablement universelle qui ait paru dans le monde, ou, comme le veut D. Cortès, " un livre prodigieux, un commentaire sublime de la Bible." La première partie réfute avec une éloquence écrasante les sophistes qui attribuaient aux dieux du paganisme la prospérité de l'empire, et sa ruine au triomphe du paganisme ; c'est, en d'autres termes, une sorte de jugement dernier porté par le christianisme sur l'ensemble du paganisme. Dans les derniers livres, Augustin constate d'abord l'existence de deux cités, dont l'une est de Dieu et l'autre de ce monde, ou encore de deux sociétés, celle des bons et celle des méchants ; puis il développe l'origine, les caractères, les progrès de chacune d'elles à travers les temps et leurs fins différentes dans l'éternité. Il embrasse ainsi toutes les époques, il étudie toutes les questions qui intéressent l'humanité, il donne une réponse à tout. C'est pourquoi la *Cité de Dieu* et les *Confessions*, lues et relues depuis quatorze siècles, le seront tant qu'il y aura sur la terre trace des lettres humaines, parce que ces deux ouvrages, qui ont pour sujet Dieu et l'homme, gardent à jamais leur intérêt malgré les révolutions des temps.

Les *Sermons* de l'Evêque d'Hippone ne nous offrent pas les grâces éloquentes de l'Asie chrétienne, et l'on sent bien qu'ils ne s'adressaient point aux esprits cultivés d'Antioche ou de Césarée, mais à d'humbles fidèles, à des mariniers, à des laboureurs. L'orateur pourrait étonner, il aime mieux instruire ; il pourrait se dresser de toute sa hauteur, il aime mieux se rapetisser, afin d'être mieux entendu et mieux compris. Il remonte, il est vrai, aux plus hauts principes, mais par les tours les plus familiers ; il interroge, il se fait interroger, il répond : c'est une conversation entre lui et son auditoire, une causerie où le langage est toujours simple et sans apprêt, mais où les pensées sont vives et profondes, où l'âme se montre toujours féconde en émotions neuves et pénétrantes. Et c'est par là, par cette douceur et cette onction, par cette tendresse de cœur et cette ardente charité que le saint orateur ravis-

sait les âmes et remportait ces triomphes que ni Cicéron, ni Démosthène n'avaient soupçonnés [1].

Nous n'irons pas plus loin dans cette revue des ouvrages de saint Augustin : l'espace nous manque. Mais ce qu'il importe de remarquer et ce que l'on ne pourra jamais trop admirer, c'est cette étendue de vue, cette universalité prodigieuse qui en fait le résumé encyclopédique du quatrième siècle. Bossuet seul, dans les siècles modernes, pourrait être comparé à l'Evêque d'Hippone. " Augustin écrit sur la *Musique* comme sur le *Libre Arbitre*, il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain, et souvent son esprit subtil et vigoureux consume dans des problèmes mystiques une force de sagacité qui suffirait aux plus sublimes conceptions."

Et que dire maintenant de la forme littéraire ? Faut-il faire procès à saint Augustin pour quelques antithèses forcées, pour quelques jeux de mots, pour quelques barbarismes, qui, s'il faut en croire la critique, déparent considérablement son langage ? Faut-il faire ici l'éplucheur de mots, trouver telle expression un peu obscure, telle autre un peu recherchée, lorsque l'ensemble est bon et fortifiant, lorsque tout respire l'amour du bien idéal et du beau idéal ? En vérité nous avons mieux à faire, et nous laissons ce métier aux Zoïles.

---

1 Saint Augustin a exposé dans un de ses ouvrages sa théorie de l'éloquence sacrée. Ne pouvant la reproduire en entier, citons au moins quelques passages, où l'Evêque d'Hippone semble s'être peint lui-même plus particulièrement :

" Ce qui nous attriste, c'est la difficulté de l'auditeur à nous comprendre. Il nous faut en quelque sorte descendre des hauteurs de notre pensée, nous arrêter à rassembler de côté et d'autre des syllabes tardives, chercher des détours longs et pénibles, pour exprimer dans notre langage matériel, ce que notre esprit a vu dans un éclair rapide ; et comme nous ne pouvons l'exprimer que très imparfaitement, nous nous dégoûtons de la parole.. Ah ! songeons pourtant à ce qu'a fait pour nous celui qui a voulu nous donner l'exemple afin que nous marchions sur ses pas.... *Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de l'esclave*.., et pourquoi, sinon pour gagner les faibles, en se faisant faible avec eux ?....Si donc nous aimons à pénétrer par l'intelligence dans les profonds sanctuaires de la vérité, aimons aussi à comprendre la puissance de la charité : sachons que plus elle s'abaisse par amour du prochain, plus elle acquiert de force au dedans des cœurs.. Obligés comme nous sommes de recommencer sans cesse des choses communes et à la portée des petits enfants, prenons pour nous mettre à cette portée un amour de père, un amour de mère ; rapprochons-nous d'eux par le cœur, et ces choses communes nous paraîtront nouvelles, etc." (*De catechizandis rudibus*, §§ 10, 12.)

Toutes les œuvres de saint Augustin sont des œuvres d'amour. Cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dont il voit avec transport passer l'ombre ici-bas, dans les splendeurs du monde créé, il la cherche, il s'élève vers elle [1] par un continuel élan de cœur, il se plaint de l'avoir trop tard aimée, il exhale les regrets de son âme en aspirations ardentes, en soupirs douloureux, et jusque sous les épines de la théologie, il garde cette sensibilité contemplative, cette suave mélancolie qui fait le charme des *Soliloques* et des *Confessions*. Cette émotion passant dans le style, lui donne une douceur inexprimable, quelque chose qui remue profondément. On peut écrire mieux, on ne saurait plaire davantage. Et c'est ce que voulait dire sans doute Chateaubriand quand il appelait saint Augustin *le plus aimable des hommes* [2].

POÉSIE.

La poésie en Occident paraît avoir été plus lente à se produire qu'en Orient, car si nous avons pu signaler quelques hymnes grecques antérieures au quatrième siècle, contemporaines même des apôtres, nous ne trouvons dans ce qui nous reste des trois premiers siècles de l'Eglise latine, rien de semblable, c'est-à-dire rien de vraiment lyrique. L'auteur des pièces attribuées à Tertullien se contente en général de versifier des thèses. Commodien, que nous avons déjà rencontré sur notre route, a le souffle du poète, mais il lui manque ce qui fait vivre une œuvre, le style. Les vers du pape saint DAMASE, précieux au point de vue doctrinal, comme monuments des traditions primitives, au point de vue littéraire, comme première apparition de la rime, ont l'éloquence, mais aussi le laconisme du tombeau.

Cependant, avec Constantin, une ère nouvelle a com-

---

1 Lire la prière qui commence le livre des *Soliloques*.

2 Chateaubriand. *Les Martyrs* (Mame, 1867), p. 65.—V. aussi : Poujoulat, *Histoire de S. Augustin*, passim ; Fénelon, *Dialogues sur l'Eloq.* ; D. Cortès, *Œuvres*, t. II, p. 433 ; de Barante, *Etudes litt. et hist.* (1838), t. II, p. 7 ; *The Tablet*, No 2025, pp. 137-138 ; Villemain, *loco cit.*, passim ; Gorini, *Mélanges littéraires..*, t. II, p. 193 ;....

mencé pour les chrétiens, ère de paix et de repos. Ils n'ont plus à défendre leur foi, ni à revendiquer pour la vérité le droit d'exister ; ils n'on plus à craindre que cette même vérité perde de sa gravité en se présentant parée des fleurs de la poésie, et dès lors la lyre latine commence à se faire entendre.

On se rappelle quelle douceur nous avons trouvée dans les hymnes de saint AMBROISE, les premières qui aient pris place dans la liturgie latine. Ces hymnes, le saint évêque de Milan les faisait chanter dans son église par des chœurs alternant les strophes de la même manière que les versets des psaumes, et "ce chant grandiose et d'une puissance sans égale [1]" fut le premier élément de la majestueuse mélodie qu'on nomma plus tard le *chant grégorien.*

Mais jamais Ambroise ne fut plus puissamment inspiré que lorsqu'il improvisa avec saint Augustin le cantique inimitable qui retentit encore dans nos temples, aux jours des grandes allégresses de l'Eglise, le *Te Deum.* "Ce n'est point là, dit M. de Maistre, une composition, c'est une *effusion* ; c'est une poésie brûlante affranchie de tout mètre ; c'est un dithyrambe divin où l'enthousiasme volant de ses propres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant [2]."

PRUDENCE (*Aurelius Prudentius Clemens*), né en 348 à Calahorra, ou à Sarragosse, fut en Occident ce que saint Grégoire avait été en Orient, le représentant le plus complet de la poésie de son siècle. A l'âge de cinquante-sept ans, averti par la "neige qui blanchissait sa tête," il quitta cette scène du monde où son rôle n'avait pas été sans éclat, et se fit poète pour chanter les triomphes des martyrs et les aspirations d'une âme chrétienne vers Dieu. "Voici, écrit-il, le terme de ma carrière : il est temps que mon âme dise adieu aux folies d'ici-bas et consacre au Seigneur les derniers restes de sa voix. Que ses hymnes accompagnent les heures du jour et que la nuit n'inter-

1 *Grande carmen istud est et quo nihil potentius,* dit lui-même saint Ambroise.

2 *Soirées,* 17e éd., t. II, p. 49, 7e entretien.

rompe point ses saintes harmonies. Qu'elle combatte les hérésies et raffermisse la foi catholique. Qu'elle renverse les divinités des gentils, et stigmatise, ô Rome, tes idoles. Qu'elle consacre des chants lyriques aux martyrs et des louanges aux apôtres...[1]."

Voilà Prudence : il est poète, théologien, controversiste ; ses poésies appartiennent moitié au genre lyrique, moitié au genre didactique.

Prudence est surtout poète dans ses hymnes. Il en a deux recueils : l'un intitulé *Cathemerinon*, hymnes pour diverses solennités et pour les heures du jour où il convient de prier ; l'autre, *Peristephanon*, le livre des couronnes, où il chante les louanges des confesseurs de la foi.

Avouons-le d'abord, il y a des défauts dans cette poésie. Prudence est quelquefois incorrect et dur : il se répète, il est diffus ; il emploie des archaïsmes et oublie par ci par là les lois de la prosodie. Mais, en dépit de ces taches, quel souffle de poésie ne circule pas dans ses vastes compositions ! Quelles formes larges, quel charme de vérité et de grandeur dans le poème consacré au martyre de Romanus, drame véritable qui n'a pas moins de onze cents vers, et où la narration, le dialogue, le discours, la prière se mêlent et se succèdent pour former un tout magnifique ! Quelle exquise simplicité, quelle suave fraîcheur dans ces strophes où le poète nous montre la terre prodiguant ses fleurs pour entourer et voiler le tombeau du Sauveur ; dans celles où il nous décrit les saints Innocents de Bethléem moissonnés par le glaive comme des boutons de rose par la tempête, et jouant au ciel avec leurs palmes et leur couronne[2] ! Quelle grâce sublime quand il nous montre cette mère portant au supplice son enfant, comme Abel un

---

1 *Cathemerinon*, préface.

2 Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ante ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Cathemerinon, hymn. 12.

" Ces vers, on peut le dire, ne périront jamais et seront chantés sur la dernière terre barbare que le christianisme aura conquise et bénie." (Villemain.)

agneau sur l'autel de Dieu[1] ! Enfin, quelle énergie mêlée d'attendrissement dans cette prière que Laurent fait monter de son bûcher vers le Seigneur pour obtenir le pardon de ses bourreaux ; dans ce regard serein jeté par le martyr sur les futures destinées de Rome[2] !

Quand on a goûté un peu à cette poésie, on ne s'étonne plus que le moyen âge ait rendu à Prudence un culte égal à celui dont il honorait les plus illustres docteurs ; que tous les écrivains du septième siècle aient emprunté ses vers pour servir d'exemples à côté des plus beaux de l'antiquité ; que plus tard il ait été cité comme le premier des poètes chrétiens ; que saint Bruno, au onzième siècle, ait fait du recueil de ses hymnes son livre de lecture favorite et comme son vade-mecum. Ce qui nous étonne, ou plutôt ce

---

1 Gnatum gerebat mater amplexu et sinu,
Ut primitivum crederes fœtum geri,
Deo offerendum, sancti Abelis ferculo,
Lectum ex ovili puriorem cæteris.
Peristephanon, hymn. 10, v. 826.

2 " O Christ, Dieu unique ! ô splendeur, ô vertu du Père ! ô créateur de l terre et du ciel et fondateur de ces murs !

" Toi qui as placé le sceptre de Rome au faîte des choses humaines, et qui voulus que l'univers obéît à la toge quirinale, et cédât au fer,

" Afin que tant de nations, divisées de mœurs, de coutumes, de langage, de génie et de culte, fussent domptées sous les mêmes lois !

" Voilà que le genre humain tout entier a passé sous l'empire de Rémus : les mœurs contraires se rapprochent en une même parole, en une même pensée.

" Ainsi en avais-tu décidé, afin que la puissance du nom chrétien pût mieux enchaîner l'univers entier dans un seul et même lieu.

" Accorde, ô Christ, à tes Romains que leur cité soit chrétienne, cette cité dont tu t'es servi pour donner une même foi à tous les autres peuples.

" Que tous les membres de ce vaste corps s'unissent dans un même symbole : que l'univers s'adoucisse, qu'elle s'adoucisse, la ville maîtresse !

" Qu'elle regarde les contrées les plus séparées se réunissant dans une même grâce ; que Romulus devienne fidèle, que Numa lui-même embrasse la foi !

. . . .

" Et déjà nous avons deux gages assurés d'espérance : déjà règnent ici les deux princes des apôtres.

" L'un appelle les gentils ; l'autre assis sur la chaire suprême, est chargé d'ouvrir les portes de l'éternité.

" Retire-toi, Jupiter adultère.... ; laisse Rome en sa liberté, et fuis loin du peuple de Jésus-Christ.

" Paul t'expulse de ces murs, le sang de Pierre te poursuit ; la cruauté de Néron que tu avait armé toi-même, te devient fatale.

" Je vois venir un prince, un prince serviteur de Dieu, qui ne permettra pas que Rome soit esclave d'un culte d'ignominie.

" Il ferme, il barricade les temples, il en scelle les portes d'ivoire, il en condamne le seuil criminel, que défendront les verroux d'airain.

" Alors enfin les marbres brilleront, purs du sang des victimes, et l'on verra se dresser pour la foi ce bronze qui sert aujourd'hui aux idoles "....

Peristephanon, hymn. 2, vers 412 et ss. Traduction de M. Gorini.

qui ne nous étonne pas du tout, c'est que la Renaissance, en entrant dans l'école chrétienne, en ait banni l'auteur de tant d'immortels chefs-d'œuvre. Il est vrai que Prudence était convaincu d'avoir employé SOIXANTE-QUINZE mots qui n'avaient pas d'exemple dans les écrivains antérieurs, et que c'était plus qu'il ne fallait pour mériter d'être chassé honteusement.

MARIUS VICTORINUS et JUVENCUS appartiennent à la première moitié du quatrième siècle. Le premier nous a laissé sur les sept frères *Macchabées* un poème où l'on rencontre des pages touchantes et pathétiques. Le second ne craignit pas, nous dit saint Jérôme, de faire passer sous les lois du mètre la majesté de l'Evangile, et nous pouvons ajouter que ce ne fut pas chez lui une entreprise présomptueuse. Admirable propriété d'expression, simplicité de style tout à fait digne de son sujet, tels sont les deux caractères principaux de l'*Histoire évangélique*. Ce poème est encore intéressant à un autre point de vue : c'est le premier essai d'épopée chrétienne qui nous ait été conservé.

Rude, populaire, sublime, Prudence a été le Victor Hugo du quatrième siècle. Gaulois transporté sous le ciel italien, doux et tendre, même dans son élévation, saint PAULIN en a été le Lamartine.

Né à Bordeaux en 353, Paulin appartenait à une puissante famille sénatoriale. Lui-même fut consul avec le poète Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. En Espagne, où nous le retrouvons plus tard, il jouissait de tous les honneurs qu'un homme peut convoiter ; enfin, à l'âge de trente-six ans, il n'était rien où il ne pût aspirer, car au milieu des changements continuels qui ébranlaient le trône des Césars, il n'était pas impossible que le descendant de tant d'hommes illustres fût un jour appelé à s'y asseoir. Quoi qu'il en soit, Paulin renonça jeune encore à toutes les dignités humaines, reçut le baptême, vendit ses vastes domaines pour en distribuer le prix aux pauvres, et quittant l'Espagne, vint se réfugier à Nola, en Campanie, près du tombeau de saint Félix.

Il vécut là dans la pauvreté et la pénitence, loin du monde qu'il avait méprisé et qui l'appelait encore par toutes

les séductions de l'amitié. Aux épîtres d'Ausone, à tout ce lyrisme employé pour le fléchir, le solitaire répondait qu'il ne s'appartenait plus à lui-même, que le Seigneur revendiquait désormais pour lui seul et son cœur, et ses lèvres, et ses jours [1], et il le disait dans des lettres où la poésie la plus élevée s'unit à une irrésistible éloquence. La dernière de ces épîtres se termine par un morceau lyrique dont l'inspiration est vraiment sublime. C'est le dernier mot, mais touchant, mais suave, d'une piquante controverse entre deux hommes distingués, unis d'abord par l'amitié et par les lettres, séparés ensuite par les opinions et la destinée, mais se tenant toujours par le cœur et s'aimant encore plus quand ils ne s'entendaient plus [2].

Tous les œuvres de saint Paulin, ont, comme l'a dit saint Augustin, la douceur du miel et du lait, mais celles où s'observe surtout l'inépuisable épanchement de cette âme si tendre, ce sont les dix-huit poèmes composés pour l'anniversaire de la fête de saint Félix. Paulin trouve toujours des inspirations nouvelles et touchantes quand il s'agit de décrire la vie, les miracles, la fête, les grandeurs du saint martyr, les pèlerinages qui se font à son tombeau, l'église élevée auprès, les hommages qui lui viennent de toute l'Italie. Toutes les nobles pensées qui remplissent l'intelligence du poète, tous les sentiments généreux de son cœur viennent se réunir, et résonnent dans ses chants. On sent que cette poésie sort d'une âme profondément émue ; on y trouve le *pectus*, une teinte de douce mélancolie, des peintures pleines d'éclat et de vie, et pour parler comme saint Augustin, une dévotion gémissante, *pietas gemebunda.* On ne demande pas davantage même en plein dix-neuvième siècle.

LITTÉRATURE LATINE DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Au cinquième siècle, l'Eglise soutient encore, au moins en Occident, l'éclat répandu par ses premiers docteurs.

---

1 *Ausonio Paulinus*, Poema 10.

2 Ampère, *Hist. litt. de la Fr. av. le XIIe s.*, t. I, p. 283.

Les barbares, il est vrai, se sont précipités sur l'empire romain ; ils en ont ravagé les plus belles provinces et se sont fixés au milieu des vaincus, mais la lumière brillante qui, du sein de la foi, avait éclairé les peuples, ne s'éteindra pas. Si les littératures profanes sont à peu près nulles à cette époque d'anarchie, il n'en est pas ainsi de la littérature chrétienne. Seule au milieu des ruines, elle produit encore des œuvres de génie, et conserve pour un avenir plus heureux la langue du peuple-roi. Des monastères s'élèvent dans toute les provinces de l'empire ; ils seront dès lors l'asile des lettres chrétiennes et des lettres antiques, et c'est de ces écoles monastiques que sortiront pendant tout le cours du moyen âge, des saints, des législateurs de royaumes, des savants, des littérateurs, et à leur suite toute la civilisation moderne.

POÉSIE.

Les œuvres de SEDULIUS ont joui d'une grande célébrité au moyen âge, et nous sont arrivées avec les éloges que leur prodiguèrent Cassiodore, saint Venance Fortunat, saint Isidore de Séville, le Vénérable Bède, Arator, Alcuin, Pétrarque, Gerson et beaucoup d'autres écrivains illustres. Saint Isidore entre autres, attribuait à la poésie du *Carmen paschale* une force et une majesté de tonnerre. De son temps, à la vérité, on n'avait pas encore été dressé à n'admirer que les poètes profanes.

Saint ORIENT ou ORENS, évêque d'Auch, a laissé un poème élégiaque en deux livres, intitulé *Commonitorium fidelibus.* Cet ouvrage, où se trouvent renfermées les principales règles des mœurs, est continuellement empreinte d'une morale affectueuse, vive et serrée. Il ne faut pas trop regarder à quelques vers où la mesure poétique n'est pas très rigoureuse, ni à certaines pages d'une couleur un peu terne, car tout cela est racheté par un ton noble et élevé, par des passages d'une diction élégante et pure, et par des morceaux d'une vive éloquence.

On peut en dire autant des *Commentaires sur la Genèse* de CLAUDIUS-MARIUS-VICTOR. Le poète les écrivit

pour l'éducation de son fils Æthérius, et sut, quoique rhéteur, conformer son style à la noble simplicité de l'Ecriture. Cet ouvrage intéresse encore par un autre côté. Marius Victor ne se contente pas de décrire indolemment ce qui tombe sous ses yeux, ou de jouer avec les formes du langage et de la versification, il s'attaque au siècle et s'efforce de le peindre, il flétrit tout ce qui reste des mœurs du paganisme, il tance vertement ceux qui préfèrent aux livres saints Virgile ou Térence. C'est le premier exemple que nous trouvions de la satire chrétienne.

Saint Prosper d'Aquitaine (403-465) est constamment animé et plein de feu, bien qu'il se tienne habituellement dans les régions de la métaphysique. En ce temps-là, les erreurs des semi-pélagiens se répandaient dans la Gaule, et rien ne pouvait en arrêter la diffusion. Or, nous dit Racine le Fils,

> Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
> Prosper s'unit à lui pour défendre la grâce ;
> Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours
> Et contre elle des vers emprunta le secours 1.

Le *Poème des Ingrats*, le plus beau monument de cette lutte, est, selon M. Guizot, l'un des plus heureux essais de poésie philosophique qui aient été tentés au sein du christianisme. La raison sage et éclairée d'un docteur s'y joint à une ardeur toute méridionale, et le vers y brille de couleurs vives et énergiques.

La bibliothèque latine-française éditée par M. Panckoucke a donné naguère une élégante traduction des œuvres de Paulin de Périgueux, et M. Corpet, en rendant hommage à cette poésie facile et harmonieuse, a su, dans une savante notice, dégager l'existence du poète des ténèbres qui la couvraient.

Un autre Paulin, surnommé le Pénitent, écrivit dans l'*Eucharisticon*, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'histoire de sa vie si longue et si agitée. L'ouvrage est faible de style, mais il a une grande importance historique, et l'on a pu dire qu'il est, pour l'ensemble, un des plus beaux panégyriques du christianisme.

---

1. Louis Racine a imité et souvent traduit saint Prosper dans son poème de la *Grâce*.

Avant de passer à des noms plus illustres, saluons l'Espagnol DRACONCE, dont l'*Hexaéméron* ne manque ni de grâce, ni de coloris, et CLAUDIEN MAMERT, le chantre inspiré du triomphe de la croix.

Saint AVITE (*Alcimus Ecdicius Avitus*), neveu de l'empereur du même nom, né en Auvergne vers le milieu du cinquième siècle, élevé en 490 sur le siège épiscopal de Vienne où l'avait précédé son père Isichius, fut l'une des gloires les plus pures dont puisse s'enorgueillir l'Eglise des Gaules. Il nous reste de lui six poèmes considérables en vers hexamètres, dont les cinq premiers ont pour titre général : *De Mosaicæ historiæ gestis*, et nous racontent successivement la création du monde, la chûte de l'homme, le jugement de Dieu ou l'expulsion du paradis, le déluge et le passage de la mer Rouge. Le sixième est un éloge de la virginité, adressé par le poète à sa sœur Fuscine.

M. Guisot nous a révélé de nos jours le mérite poétique de saint Avite, et il est devenu difficile de parler de ce Père sans emprunter quelque chose aux pages que lui a consacrées le célèbre historien. " Les trois premiers livres, dit M. Guizot, font une sorte d'ensemble et peuvent être considérés comme trois chants d'un même poème, qu'on peut, qu'on doit même appeler, pour en parler exactement, le *Paradis perdu*. Ce n'est point par le sujet et le nom seuls que cet ouvrage rappelle celui de Milton : les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale et dans quelques-uns des plus importants détails. Ce n'est pas à dire que Milton ait eu connaissance des poèmes de saint Avite ; rien sans doute ne prouve le contraire ; ils avaient été publiés au commencement du seizième siècle, et l'érudition à la fois classique et théologique de Milton était grande ; mais peu importe à sa gloire qu'il les ait ou non connus : il était de ceux qui imitent quand il leur plaît, car ils inventent quand ils veulent, et ils inventent même en imitant. Quoi qu'il en soit, l'analogie des deux poèmes est un fait littéraire assez curieux, et celui de saint Avite mérite l'honneur d'être comparé à celui de Milton [1]."

1. *Histoire de la civilisation en France*, 18e leçon.

Saint SIDOINE APOLLINAIRE est peut-être la figure la plus originale et la plus intéressante du cinquième siècle. Son importance a été sentie vivement et relevée éloquemment par Gibbon, Montesquieu, Chateaubriand, Ampère, Amédée Thierry, Guizot, et plus récemment, par l'abbé Gorini, le savant auteur de la *Défense de l'Eglise*. Issu d'une des plus illustres familles de la Gaule, distingué par ses talents autant que par sa naissance, orateur et poète, Sidoine ne tarda pas à réunir sur sa tête tout ce qu'un homme peut avoir de crédit, de prestige et de félicité. Avitus, depuis empereur, l'attache à sa famille par une glorieuse alliance ; Majorien lui fait élever une statue dans le forum de Trajan ; Anthémius le crée chef du sénat, patrice et préfet de la ville de Rome.

C'est au milieu de ce faste, après quarante ans d'une vie tout extérieure et profane que la grâce vint saisir cet heureux du monde, pour en faire, comme disait un évêque du temps, "le soutien et la consolation du sacerdoce," pour le poser "comme un flambeau en Israël [1]." En 472, à la prière du peuple et des évêques de Gaule, Sidoine dut accepter le siège devenu vacant d'Arvernia, aujourd'hui Clermont. Au milieu des agitations et des malheurs qui signalèrent son épiscopat, il se signala par la noblesse de son caractère et la sainteté de sa vie.

Il nous reste de lui neuf livres de *Lettres* et un recueil de *Poèmes* sur différents sujets, ouvrages extrêmement précieux pour qui veut étudier les événements et les hommes de cette époque. "Les races nouvelles que la conquête avait amenées sur le sol gaulois y revivent avec leurs costumes bizarres, leurs mœurs rudes, leur vague physionomie : la dureté de ces peuples nouveaux semble même passer dans le style de l'écrivain. Forcé de créer, de composer des mots pour esquisser des images nouvelles, des usages et des objets jusque-là inconnus, Sidoine Apollinaire offre dans ses vers quelque chose de pittoresque et d'aventureux ; son expression est toujours en relief, et son idée en image : caractère de la poésie barbare, qui distingue

---

1 Saint Loup, évêque de Troyes, *Lettre à Sidoine*.

dans les hommes la forme et non le fond, et attache au physique cette variété de nuances que les siècles polis et cultivés demandent aux faces diverses et profondes de la nature morale [1]."

PROSE

HISTOIRE

RUFIN appartient au quatrième siècle (340-410). Doué d'une érudition profonde, il se plut à enrichir la littérature latine des principaux ouvrages qui étaient la lumière et la gloire de l'Eglise grecque. Parmi ses traductions, il faut mentionner celle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, ouvrage qu'il continua jusqu'à la mort de Théodose (395), et qui, pendant plus de douze cents ans, servit de base à toutes les études historiques entreprises en Occident.

OROSE, disciple de saint Augustin, écrivit une *Histoire universelle* dont il emprunta le plan à la *Cité de Dieu*. Cet ouvrage est composé avec ordre, et une même idée s'y fait jour sans cesse : l'idée du progrès par lequel,sous la main de Dieu qui les dirige, les empires marchent à l'accomplissement de la loi évangélique. Le style, de l'aveu des bons critiques, rappelle quelquefois la vigueur et la concision de Tacite.

Vers le même temps, et avec une tendance semblable, SULPICE SÉVÈRE, ou mieux Sévère Sulpice, publiait une *Histoire ecclésiastique* et une *Vie de S. Martin*. Historien sérieux, il recourt partout aux témoins oculaires, contrôlant leurs dires, tenant la plupart du temps de première main les faits qu'il raconte. Pour la forme, son langage nerveux et concis, le tour des phrases, le style indirect qu'il emploie avec une certaine affectation dans les discours, l'ont fait surnommer le Salluste chrétien.

ELOQUENCE.

Saint LEON (m. 461) était un lettré, un érudit, un orateur surtout, et, jeune encore, il avait pu être comparé à

1. M. Charpentier, *Etudes sur les Pères de l'Eglise.*

Démosthène pour la force et l'éclat de son éloquence. Elevé au trône pontifical en 440, il vit Rome déchirée au dedans par l'hérésie, pendant qu'au dehors elle était menacée de l'invasion des barbares toujours prêts à s'abattre sur l'empire. Mais aux bords du Mincio, quand il arrêta Attila, la terreur du monde et le fléau de Dieu ; dans la Ville sainte ravagée, devant Genséric, roi des Vandales ; dans sa prédication et dans ses écrits, partout Léon fut vraiment GRAND. Il maintint l'intégrité du dogme contre les attaques d'Eutychès ; brisa en Italie, les trames captieuses des pélagiens, mit un terme aux infamies dont les manichéens, chassés d'Afrique, étaient venus souiller Rome ; fit disparaître le priscillianisme en Espagne et affirma les droits de la puissance romaine. On l'avouera, un seul de ces triomphes, et nous en pourrions citer vingt autres pareils dans l'histoire du glorieux pontife, suffirait à la gloire de toute une vie.

Les *Homélies* de saint Léon sont, comme l'a si bien dit L. Veuillot, "au nombre des piliers de la foi et de la raison humaine [1]." Là, l'éloquence a un caractère à part, quelque chose qu'on ne trouve pas, du moins au même degré, dans les orateurs des siècles précédents. Ce n'est point la vigueur mâle, chaleureuse de saint Grégoire de Nazianze, ni la pompe et la magnificence de saint Chrysostome, ni l'abondante subtilité d'esprit de saint Ambroise, de saint Augustin ; "c'est une éloquence grave, sans passion, pleine de dignité, et qui respire son souverain ; celle en mot, qui convient éminemment au vicaire de Jésus-Christ, toujours maître de lui-même comme de toute la nature. C'est vraiment la religion du Roi des rois, qui, assise sur le trône de saint Léon, dicte ses oracles par la bouche de son pontife [2]."

Nous retrouvons dans les *Lettres* de ce grand pape le même accord majestueux entre le fond et la forme, le même style "véritablement papal [3]." Nulle part on ne ressent

1 *Mélanges*, 3e série, t. IV, p. 721.
2 Mgr Guillon, cité par l'abbé Gorini, *Mélanges*, t. II, p. 459.
3 C. Lenormant, *Cours d'histoire*, 3e leçon.

la précipitation à laquelle d'immenses travaux devaient nécessairement condamner saint Léon. C'est toujours la même élocution pure et sévère, abondante et harmonieuse. Quand d'ailleurs on voudrait discuter ici le mérite de la forme, cette immence correspondance s'imposerait encore par un autre côté à l'attention. Touchant à toutes les questions religieuses, et s'étendant à toutes les parties de la chrétienté, elle est un répertoire inépuisable pour le théologien et pour l'historien.

Saint PIERRE CHRYSOLOGUE (406 450) a laissé cent soixante-seize sermons où il explique le texte de l'Ecriture, en mêlant à ses commentaires quelques réflexions morales. Il faut l'avouer, tout chez lui n'est pas or—en dépit de son nom,—mais tout respire une douce et profonde piété, une foi vive et courageuse.

Saint HILAIRE D'ARLES (401-459) était né à Toul, d'une famille de haute noblesse. Lui-même nous raconte, dans une page qui rappelle les *Confessions* de saint Augustin, comment "le oui et le non se succédaient dans son âme" à la pensée de quitter ce monde où tout lui souriait. "Mais à la fin, ajoute-t-il, le Christ accomplit en moi son œuvre et la miséricorde de Dieu subjugua ma rébellion. Et de quelles larmes alors fut arrosée la sécheresse de mon âme [2] !"

A quelque temps de là, nous retrouvons Hilaire dans la solitude de Lérins, où saint Honorat l'avait "emmené avec lui comme un trophée [3]." Cette solitude, il l'aima dès le premier jour, et quand, malgré sa jeunesse, les suffrages de ses maîtres l'appelèrent aux périlleux honneurs de l'épiscopat, on dut employer des soldats pour traîner au trône le nouvel élu, et il fallut qu'une colombe miraculeuse vînt lui apporter le témoignage des divines volontés (439).

Hilaire inaugura son épiscopat par l'éloge funèbre de saint Honorat, ou, comme dirait Charles Nodier [4], par un "chef-d'œuvre de touchante éloquence et de sensibilité." Ce discours est, avec un poème très court sur la Genèse, le

---

1, 2, 3. Hilarius, *Sermo de vita S. Honorati*, cap. V.

4. Cité dans les *Mélanges* de l'abbé Gorini.

seul monument qui nous reste d'une parole que les contemporains ne se lassaient pas d'entendre, et qu'ils comparaient, quand il ne faisaient pas davaatage, à celle d'Augustin. L'histoire nous parle en effet de ces entretiens que le saint évêque, pendant le carême, prolongeait jusqu'au soir, et si agréablement, avec une telle puissance de séduction, que les auditeurs en oubliaint le boire et le manger. Elle nous peint encore cet enthousiasme qui, passant de l'orateur aux auditeurs, arrachait un jour à l'un d'eux ce cri d'admiration : " Si Augustin avait vécu après Hilaire, on le mettrait bien au-dessous."

ÉCOLES MONASTIQUES.

Empruntons le premier mot à Montalembert :

" Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Marseille ou de Toulon pour cingler vers Gênes, en longeant les côtes de la Provence, passe non loin de deux îlots pittoresques, mais rocailleux, arides, surmontés d'un vieux donjon, de quelques ruines, et çà et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne. Et cependant il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur, que n'importe quelle 'le fameuse de l'Archipel hellénique. C'est Lérins [1]."

En 410, un homme y débarque. Il s'appelle Honorat, " il porte dans son esprit la force des apôtres et autour de sa face les rayons de leur gloire [2]." Il veut fonder un établissement religieux destiné à renouveler sur les côtes de Provence les austérités de la Thébaïde que sa ferveur avait rêvées. Les disciples lui arrivent en foule ; bientôt le monastère devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, un foyer de science et de vertu, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les barbares. Les Eglises d'Arles, d'Avignon, de Lyon, de Troyes, de Riez, de Fréjus, de Valence, de

---

1. *Les Moines d'Occident*, 1878, t. I, p. 241.

2. Apostolici spiritus vigore et vultus honore radiantem. S. Eucherius, *De Laude eremi*, c. 42.

Nice, emprunteront à l'*île bienheureuse*, comme alors on la qualifiait, leurs plus illustres évêques.

Nous avons vu comment Hilaire aimait cette solitude et quelles délices y goûtait son âme fatiguée du monde. Un autre religieux, qui, lui aussi, avait dit adieu à toutes les grandeurs du siècle, le doux, le "grand Eucher[1]," chantait avec une suave harmonie le désert, "ce temple sans limites de notre Dieu," cet "asile où le Seigneur daigne résider de préférence, " et il disait—car il faut citer :

"Oh ! qu'elles sont douces à ceux qui aiment Dieu, ces solitudes des bois infréquentés ! Qu'ils offrent de charmes à ceux qui cherchent le Christ, ces asiles immenses et mystérieux où la nature veille silencieuse ! Tout se tait : et ce silence a je ne sais quels merveilleux aiguillons qui excitent l'âme à s'élancer plus joyeuse vers son Dieu et la ravissent en d'ineffables transports. Là, point de bruit qui frappe notre oreille, nul son de voix humaine, si ce n'est celui qui monte vers le ciel. Ces sons pleins de suavité troublent seuls le secret silence de la solitude, ou si ce paisible repos est interrompu, ce n'est que par des murmures plus doux que le repos lui-même, les saints murmures des pieux cantiques. Du sein des chœurs fervents les chants mélodieux s'élèvent, et l'âme, portée sur les ailes de la prière et de l'harmonie, s'envole jusque dans les cieux... Les chérubins viennent en joyeuses phalanges contempler ces vastes solitudes, et, allant et venant par cette échelle de Jacob, ils peuplent et embellissent le désert. Puis, de peur que ceux qui gardent la cité ne veillent en vain, le Christ s'en fait le défenseur : il élève tout auteur de cette retraite comme une enceinte de remparts qui en éloigne les ennemis... C'est comme un abri au midi où l'Epoux repose, et où les habitants du désert, blessés d'amour, le contemplent et disent : Nous avons *trouvé celui que chérit notre âme ; nous le saisirons, et ne le laisserons point aller*[2]."

—

1. Ainsi l'appelle Bossuet dans son 2e *sermon pour la Conception de la sainte Vierge*.

2 *De Laude eremi*, §§ 37-38.

Il serait long de citer les éloges que les plus fameux critiques ont décernés à cet *Hymne au désert*, plus long encore de rappeler ceux qui ont été inspirés par une seconde lettre de saint Eucher, intitulée : *De contemptu mundi et secularis philosophia*. Erasme, le savant humaniste du seizième siècle, s'est récrié d'admiration devant ces courtes pages, et c'est dans la littérature de la Grèce antique qu'il est allé chercher des termes de comparaison.

Mais ces joies de la solitude qu'il avait si bien chantées, Eucher ne devait pas les goûter toujours. L'Eglise de Lyon ayant perdu son évêque, tourna ses regards vers Lérins, et Eucher, malgré d'énergiques résistances, fut obligé de dire adieu à cette douce retraite, doublement chère à son cœur depuis qu'il avait vu ses deux fils, Véran et Salonius, y grandir en silence dans l'étude et dans la prière. Le nouvel évêque fit revivre par sa charité et son éloquence les jours de saint Irénée. Parmi les ouvrages que lui fit entreprendre son zèle pastoral, nous devons signaler les *Formules de l'intelligence*, les *Institutions* et l'*Histoire du martyre de la légion thébéenne*.

VINCENT DE LÉRINS a été comparé par saint Eucher à "une perle resplendissante [1]," et le mot n'est que juste. L'Eglise, à cette époque, était déchirée par un grand nombre d'hérésies et surtout par le nestorianisme. Impatienté de ces luttes opiniâtres de l'erreur contre la vérité, le solitaire résolut de composer un livre qui réfutât toutes les hérésies à la fois, en établissant une règle nette et précise au moyen de laquelle chacun pût distinguer la vérité de l'erreur. Cette ouvrage, il l'intitula : *Commonitoire d'un pèlerin contre les hérétiques*. Titre bien modeste pour un livre où Bellarmin, Petau, Canisius, voyaient l'œuvre d'un génie supérieur ; où, dans ces derniers temps, monseigneur Pavy trouvait la force et l'éclat de la pensée unis à la souplesse et à l'harmonie du style [2].

A Lérins se rattache encore la grande renommée de SALVIEN (390-484). Simple prêtre, Salvien fut surnommé

---

1 *De Laude eremi*, § 42.
2 V. Gorini, *Mélanges littéraires*, t. II, p. 361.

par ses contemporains le *Maître des évêques*, et la postérité, à son tour, l'a nommé le Jérémie du cinquième siècle. Salvien, en effet, n'écrit pas, il pleure. A la vue des horreurs de l'invasion barbare et de l'effroyable corruption du monde, un gémissement lugubre lui échappe mêlé d'indignation et d'angoisse.

Le traité *de Avaritia*, homélie contre la cupidité et le luxe, n'est que le prélude de la grande élégie intitulée : *De Gubernatione Dei.* Quand Salvien écrit le premier de ces ouvrages, les barbares n'ont fait encore que frapper à la porte de la Gaule. Plus tard, Trèves brûlée trois fois et l'empire démantelé, lui arrachent, c'est lui qui le dit, un cri profond, parti de ses entrailles, une plainte impossible à contenir, tant la douleur bouillonne dans la moelle de ses os. Et comme elle est éloquente cette douleur, comme elle sait bien se traduire en tragiques accents !

" Rougissez, s'écrie-t-elle, peuples romains de tous pays, rougissez de votre vie ! Vous n'avez presque pas une ville sans lieux d'infamie, pas une sans turpitudes, excepté celles où les barbares ont commencé d'être ! Et nous nous étonnons d'être malheureux, quand nous sommes si impurs ! Nous nous étonnons que l'ennemi l'emporte sur nous, quand il nous dépasse par la vertu ! Nous nous étonnons de voir passer nos biens aux mains de ceux qui détestent nos vices ! Ah ! ce n'est pas la vigueur naturelle du corps qui met la victoire de leur côté, ce n'est pas la faiblesse de notre constitution qui la met contre nous. Que nul ne prenne le change, que nul ne s'y trompe : c'est le dérèglement de nos mœurs qui seul nous a vaincus [1]."

Lérins eut pour rivale, sur les rives mêmes de la Provence, une autre métropole monastique, l'ABBAYE DE SAINT-VICTOR, près de Marseille. Fondée par Jean CASSIEN (350-447 ?), "un des personnages les plus remarquables de l'époque [2]," cette abbaye compta bientôt cinq mille religieux, tant dans sa propre enceinte que dans celle des maisons nées à son ombre. Ce fut pour instruire et discipli-

---

1 *De Gubernatione Dei*, lib, VII, § 23.

2 Montalembert, *Moines d'Occident*, t. I, p. 256.

ner cette armée de moines, que Cassien écrivit ses *Institutions* et ces *Collationes* ou *Conférences*, deux ouvrages qui sont restés au premier rang des codes de la vie monastique [1].

COUP D'ŒIL SUR LE MOYEN AGE.

O cher moyen âge !....
LÉON GAUTIER.

Avec le cinquième siècle commence cette période dix fois séculaire, qui, depuis la chute de l'empire romain jusqu'au plein épanouissement des idiomes modernes, a vu naître la civilisation de l'Europe et se succéder les révolutions les plus mémorables, dans les lois, les mœurs, les coutumes, les langues, les littératures, dans tout ce qui faisait les peuples de l'Occident.

Nous venons d'assister aux débuts du moyen âge, et ils nous ont paru glorieux. Dans les âges suivants, loin de rester inactif, l'esprit humain régénéré par l'intervention divine, prendra la plus large part à cette création du nouvel ordre social. Il y aura dans tout le cours de cette période, longtemps avant et longtemps après la naissance des littératures nationales, une vie intellectuelle dont l'intensité et parfois la splendeur mériteront l'admiration de la postérité,... nous voulions dire de notre siècle.

Oui, notre siècle, ce siècle de *réparation*, est revenu et revient encore tous les jours des préjugés de la Renaissance. Nous ne sommes plus au temps où, d'accord avec tous ses contemporains, un évêque de France assimilait les cathédrales du moyen âge, les cathédrales gothiques, à de mauvais sermons. Il est passé aussi ce siècle frivole et menteur où l'on débitait, sans qu'il y eût récrimination, des facéties telle que la suivante : " Le mépris des sciences humaines fut un des premiers caractères du christianisme. Son triomphe (au moyen âge) fut le signal de l'entière décadence des sciences et de la philosophie. Dans cette époque désastreuse, l'ignorance traîna après elle, ici, la

1 On trouvera dans l'article qui suit quelques lignes sur les monastères du moyen âge.

férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses furent le seul génie des hommes, l'intolérance religieuse leur seule morale ; grâce à l'ignorance des prêtres, on vit disparaître ce qu'on aurait pu espérer de la lecture des livres latins, etc [1]."

Justice a été faite de ces enfantillages. " La justice, dit Veuillot, est une boiteuse qui arrive toujours [2]." Sans doute, le nombre a été grand de ceux qui, même de nos jours ont dédaigné [3] les monuments littéraires de ce qu'on appelle parfois encore l'*époque des ténèbres*, mais ceux qui les ont étudiés sont bien autrement nombreux, leur autorité est bien autrement affermie, et il semble que l'apologie ait été complète. C'est en empruntant aux travaux de ces derniers que nous essaierons d'esquisser—à grands traits, s'entend—le tableau de cette période [4].

Prédication.—Le principe du christianisme est l'amour. L'amour n'est pas étroit, il ne repousse pas, il attire ; il n'exclut pas, il étend ; il ne mesure pas ses dons, il s'épanche abondant et ouvert, il va au-devant de tous, il appelle à lui le monde : *Venite ad me omnes.* Ce mot, il le dit aux barbares. Il ne regarda ni à leur brutalité, ni à leurs passions, ni à leurs vices, ni à leur rusticité. Il voulut les dompter, les civiliser, les élever, en répandant l'enseignement le plus étendu, le plus général, le plus complet qui ait jamais été donné au monde.

Qu'il nous reste peu d'ouvrages des successeurs des glorieux Pères de l'Eglise, il ne faut pas s'en étonner, ni croire que l'Eglise, après le quatrième ou le cinquième

---

1 Condorcet, *Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

2 *Mélanges*, 1re série, t. II, p. 187.

3 Cet abominable moyen âge, la honte de la civilisation et le déshonneur de l'esprit humain." *(Journal des Débats*, 27 nov. 1854.)

" Le moyen âge avait divisé les hommes en bêtes de somme et en bêtes de proie." *(Revue nationale*, 10 juillet 1861.)

" On était arrivé alors aux mœurs des anthropophages de la Nouvelle-Zélande, à l'abrutissement ignoble des Calédoniens et des Papous, au plus bas fond du cloaque humain." (Taine, *Philosophie de l'art*).

4 Surtout aux savantes études de MM. C. Achery, Eugène Loudun Léon Gautier, etc.

siècle, fut subitement frappée de stérilité. Non, elle fut encore merveilleusement féconde, mais elle sut alors, comme elle l'a toujours fait avec une merveilleuse habileté, modifier son genre d'instruction et l'approprier à ses disciples. Le temps n'était plus des dissertations savantes, des discussions philosophiques et du beau langage. Il ne fallait pas de rhétorique en face des barbares. Les envahisseurs étaient de véritables enfants par l'intelligence, des esprits sans culture, insensibles à l'art et à la forme. Il était nécessaire de parler à leur âme, d'émouvoir leurs sentiments naïfs, de convaincre leur humble entendement, et l'Eglise y excella. Elle se fit petite avec les petits, elle conversa familièrement avec eux, elle s'adressa à leurs sens, elle développa ses magnifiques vérités dans l'idiome le plus simple, avec une grande candeur de paroles, avec une délicieuse humilité d'enseignement.

Ecoles.—Mais l'Eglise ne se contentera pas d'instruire les peuples du haut de la chaire, de leur prêcher les vérités dont elle est dépositaire ; elle essaiera de souffler en l'homme "ce vent chaud de la science [1]" qui soulève ses ailes ; elle projettera devant lui cette lumière qui lui ouvre une perspective sur l'horizon du ciel. Si du fond des catacombes où ils étaient obligés de se cacher, les premiers pontifes fondaient des écoles à Rome dans chaque paroisse et ordonnaient aux prêtres de rassembler les enfants des campagnes pour les instruire, que sera-ce donc quand, désormais maître du monde, le christianisme s'épanouira en liberté ! Partout des écoles : écoles des monastères, écoles dans la maison du prêtre, écoles à la porte des églises [2]. Et dans quelle mesure l'enseignement sera-t-il donné ? Les prêtres, les évêques, les docteurs, se réserveront-ils pour les riches,

---

1 J. de Maistre, *Du Pape*, IV, 3.

2 On trouvera une liste de ces écoles dans les *Annales de philosophie chrétienne*, tome 18 de la collection, pp. 371 et ss. Bornons-nous à mentionner celles qui devinrent surtout célèbres : en France, celles de Tours, de Reims, de Clermont, de Lérins et de Paris ; du mont Cassin et de Bobbio, en Italie ; de Cantorbéry, d'York, de Westminster en Angleterre ; d'Armagh et de Cloghar en Irlande ; de Salzbourg, de Ratisbonne, d'Hersfeld, de Mayence, de Magdebourg, de Paderborn, de Fulde en Allemagne ; d'Utrecht, de Liége, de Gemblours dans les Pays-Bas etc.

pour les grands, pour ceux qui peuvent les dédommager de leurs fatigues? Non certes. L'Eglise est une institution de charité : l'instruction gratuite a été sa pensée, son œuvre au moyen âge. Ecoutez ses conciles : " Chaque cathédrale, toute église qui en a les moyens, est obligée d'établir un professeur de théologie pour les ecclésiastiques, et un maître pour instruire *gratuitement* les indigents, SELON LES ANCIENS USAGES [1].

Monastères. — Prêtons maintenant l'oreille, comme nous y invite l'historien des moines d'Occident, " au doux et perpétuel murmure de cette fontaine que tout cloître renfermait autrefois." Emblème de l'intarissable amour, de la prière, et du travail incessant, cette fontaine a coulé pendant des siècles au sein de ces monuments légendaires, au milieu de ces allées de colonnes sculptées, de ces arcades romanes ou gothiques, où passaient et repassaient des figures de moines, simples, riantes, pures, et, plus d'une fois, de grands génies cachés sous le froc. Elle a coulé pendant des siècles, inondant la France, l'Europe et le monde entier de ses flots bienfaisants,et aujourd'hui encore, s'il vous est donné d'aller méditer sous les majestueux débris de ces vieux monastères, cherchez-y l'antique fontaine : vous la trouverez, la source vive coule toujours répandant encore à travers les ruines un peu de verdure et de vie. Emblème toujours éloquent, il atteste au sein même de l'ingratitude la perpétuité du bienfait [2].

Nous n'avons pas besoin de le dire, les couvents furent la première puissance scientifique et littéraire du moyen âge, et, quoi qu'on en ait dit, dans aucun âge de leur existence, ils ne laissèrent s'éclipser la lumière des lettres. Etudiez par exemple cette époque tant décriée qui va du neuvième au onzième siècle, et à laquelle on a cru devoir appliquer le nom de *nuit du moyen âge.* Que voyez-vous?

---

1 Conciles de Constantinople en 680, puis les conciles de Latran en 1179 et en 1215, et le concile de Lyon en 1245. Au huitième siècle, Théodulfe, évêque d'Orléans écrit à ses prêtres : " N'exigez aucun prix pour instruire les enfants et ne recevez rien, excepté ce que les parents vous offriront volontairement et par affection.'

2 *Lettres chrétiennes*, t. I, p. 17.

Charlemagne s'est couché dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle ; les seigneurs, les comtes, les ducs se dispersent et établissent en mille lieux leur domination morcelée ; des guerres acharnées et dévastatrices bouleversent les peuples, terrifient les campagnes et les âmes ; il n'y a plus de paix, plus de sécurité, plus de loisir. Mais en est-ce fait pour cela des labeurs et des travaux de l'esprit ? Non !

Dans cette Europe qui semble une arène de bataille, il est, abritées dans les vallées, retranchées sur les sommets des montagnes, des forteresses où la science se conserve, où de vaillantes armées sont prêtes à la défendre.

L'Italie, d'abord, est comme le camp de réserve et d'instruction ; là se forment, s'organisent et s'exercent des milices de toutes armes, et parmi les trois cents maisons que vous y comptez déjà, les monastères tiennent le premier rang.

Par delà les Alpes, traversez la Provence presque italienne, le Languedoc encore à demi romain par l'érudition et la langue ; vous rencontrez sur les bords de la Loire ces fameuses abbayes savantes : Fleury, Saint-Benoît, Ligugé, près de Poitiers, et échelonnées jusque dans le Nord, Ferrière, Saint-Wandrille, Luxeuil, Corbie, le Bec (au onzième siècle). De Lyon vous apercevez, en Suisse, au haut des monts, Reichnau, dont la garnison se renforce d'auxiliaires étrangers, et Saint-Gall, dont les moines citent l'*Iliade*.

En Espagne, les chrétiens ne luttent pas que de valeur avec les Maures ; ils se prennent corps à corps avec les savants arabes, étudient, traduisent leurs ouvrages. La mêlée est universelle : Luitprand et Gerbert qui viennent s'y jeter, qui de France, qui d'Angleterre, y entendent parler dix langues, entre autres l'hébreu, l'arabe, le grec, et le latin ; et la source d'où a coulé ces flots de science, c'est la source du cloître.

Passez le détroit : en Angleterre, à chaque pas, des séminaires et des monastères ; ce bourdonnement au loin, c'est celui des trois mille moines de Bangor, dans l'Ulster, et des sept mille étudiants d'Armagh ; et si vous pénétrez dans la Germanie presque sauvage, parmi les Saxons con-

vertis d'hier, vous découvrez l'école de Fulde, fondée par saint Boniface, et la nouvelle Corbie (sur le Weser) où se trouveront plus tard les cinq premiers livres des *Annales de Tacite ;* bien plus, un couvent de religieuses savantes, le monastère de Rhoswitha.

Et maintenant, quelles étaient les occupations des moines dans les couvents ? Nous le verrons tout à l'heure il y avait des bibliothèques dans les cloîtres, et le seul fait de l'existence de ces bibliothèques semble pouvoir justifier les moines du reproche d'ignorance dont on les a si longtemps poursuivis. Ne nous paraît-il pas en effet qu'ils devaient porter l'amour de la science jusqu'à une sorte de passion, quand nous réfléchissons aux moyens qu'il leur fallait employer pour se procurer le moindre volume ? Dans un temps où l'imprimerie n'existait pas, l'unique moyen d'arracher à la destruction les ouvrages anciens, et de s'en procurer des exemplaires nouveaux, était de les transcrire. Aussi voyons-nous dans le *scriptorium* de chaque abbaye une nombreuse escouade de patients copistes, penchés tout le jour sur les manuscrits, rendant cet éminent service aux arts, aux lettres, à l'histoire, de conserver les monuments du passé, les livres saints, les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne et de l'antiquité chrétienne, amas de munitions qui, sans le zèle des moines, eussent été gaspillées et perdues.

Et notons-le à l'honneur de ces infatigables ouvriers, leur travail ne se bornait pas à la transcription. Ç'eût été de fait un mince service que de nous donner les anciens livres, si l'on n'eût pris soin de nous les transmettre dans un état de correction qui permît d'y reconnaître l'ouvrage des premiers auteurs. Les moines le comprenaient bien, et aussi les voyons-nous discuter la pureté des textes, et ne les adopter qu'après les avoir comparés sur les meilleurs exemplaires. Chez les chartreux, pour ne citer que cet exemple, on pousse si loin les scrupules dans la rectification des passages jugés défectueux, que le chapitre de la maison doit intervenir pour décider s'il y a lieu de procéder ou non aux changements proposés [1].

---

1 Tabaraud, *Biogr. univ.*, article S. Bruno.—V. aussi *Histoire litt. de la France*, par les Bénédictins, t. IX, pp. 119-124.

Et comme si ce n'était pas assez de tant de travaux, après ou avec les copistes viendront les dessinateurs. Ils enlumineront les marges de vélin des manuscrits, représentant en des miniatures délicates et fidèles, avec les couleurs les plus vives, ce qui manque au texte, détails de l'ensemble, décorations du vêtement, sculptures des murailles, ornementation de la maison, léguant ainsi à la postérité le portrait vivant et vrai de leur temps. Et plus tard au siècle le plus raffiné dans les arts d'agrément, on croira n'avoir rien de plus gracieux à offrir aux bibliophiles que des imitations de cet art ancien.

Est-ce tout ? Non, pas encore. Pendant que copistes et dessinateurs sont à l'œuvre, d'autres moines observent ce qui se passe au dehors et rédigent ces chroniques, ces chartes, ces cartulaires, ces polyptyques où sont consignés les faits, les noms, les contrats, les donations, et les révolutions des pays où ils vivent, des peuples qu'ils conduisent, des terres qu'ils administrent, des souverains dont ils dépendent, des conquérants qui les spolient.

En même temps, les novices et les vétérans se livrent à l'étude des arts libéraux qu'on a divisés en deux classes : Arithmétique, géométrie, musique, astronomie pour les premiers *(quadrivium)* ; grammaire, rhétorique, dialectique pour les seconds *(trivium)*. Professeurs, docteurs, étudiants remuent toutes les idées, touchent à toutes les sciences, traitent toutes ces questions dont l'homme est immortellement agité, sa nature, son origine, ses rapports avec Dieu, sa destinée : luttes sans cesse renouvelées où l'on se bat à coup de syllogismes, de citations d'auteurs, d'allusions à des événements célèbres.

A côté, on signe des actes en grec, en vers latins ; on écrit des vies de saints en vers français, on "s'enfonce jusqu'au talon, comme Ingulphe, abbé de Croyland, dans la rhétorique de Cicéron."

Enfin pour que la description soit complète, au milieu des travaux d'érudition, des études d'archéologie par exemple, et de cosmographie, les religieux ne négligent pas, tant s'en faut, les œuvres d'imagination. Tandis que le moine Virgile enseigne la vraie forme de la terre, ceux de ses frè-

res que *leur astre en naissant a formés poètes*, écrivent de gracieuses fictions, des légendes, des odes spirituelles, des poèmes de tout genre. Et cette poésie, permettez, comme elle est noble et pure ! comme ils sont touchants parfois ces cantiques

dont la douce harmonie,
Écho pur et lointain de la lyre infinie,
Transportent notre esprit dans l'idéalité 1 !

Bibliothèques.—Nous n'avons pas besoin, après ce qui vient d'être dit, d'entrer dans les bibliothèques des monastères pour en compter ou en examiner les ouvrages. On comprend assez ce que tant de travaux incessants devaient y amonceler de richesses. Bornons-nous à dire que en ces temps d'ignorance, un monastère qui n'aurait pas possédé une bibliothèque, eût été une anomalie dont on avait à peine l'idée. On avait appris des Pères de l'Eglise et des maîtres de la vie monastique à ne pas séparer l'étude de la prière, et dès le quatrième siècle, Evagre avait rapporté d'eux cette maxime : *Conversationem monachi custodit scientia ; qui autem ab ea discedit, incidit in latrones.* D'âge en âge, la même maxime se retrouve dans les écrivains qui ont traité des obligations de la vie religieuse, depuis les Pères du désert jusqu'à ce prieur de la chartreuse de Pruel, qui, à la fin du seizième siècle, disait à ses frères : *Honesta litterarum numquam deponas. Obmutescit enim animus, indeque studium pietatis languescit.* Nous comprenons après cela le moine Hariulphe (XIe s.) terminant le catalogue des livres de Saint-Riquier par une sentence comme celle-ci : *Hæ ergo divitiæ claustrales, hæ sunt opulentiæ cælestis vitæ, dulcedine animam saginantes*[2].

---

1 O Grémazie.

2 Citation de M. C. Achery.—Le même M. Achery nous dit que l'on comptait dix-sept cents manuscrits à Peterbourough ; qu'à Sponheim, il y en avait deux mille ; que l'abbaye de la Novalaise, en Piémont, possédait au dixième siècle plus de six mille volumes ; que chez les *moines gris* ou franciscains de Londres, la bibliothèque avait cent vingt-neuf pieds de long sur trente et un large ; qu'à Wells, la salle occupée par les livres avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté, etc. Tout cela n'est-il pas étonnant en un temps où la rareté des ouvrages, les pénibles travaux qu'il fallait s'imposer pour se les procurer, la difficulté des communications, l'incertitude ou même la nullité des données sur l'état des bibliothèques étrangères, semblaient faites pour décourager le zèle le plus ardent ?

Mais sortons du cloître, et voyons si, à l'extérieur, il y a signe de vie intellectuelle.

Les plus anciens monuments de l'histoire ecclésiastique parlent déjà de bibliothèques et de livres d'étude réunis aux églises. Ces témoignages se multiplient à mesure que la paix accordée aux fidèles permit à l'Eglise de remplir librement sa mission.

A Rome, à Constantinople, à Alexandrie, nous trouvons près des basiliques des collections de livres très considérables ; celle de Sainte-Sophie à Constantinople, commencée par Constantin, et augmentée de beaucoup par Théodose le Jeune, se composait de quelque CENT MILLE volumes qui furent brûlés dans une sédition[1]. Saint Pamphile (m. 309) avait réuni à Césarée près de trente mille volumes, selon le récit de saint Isidore, évêque de Séville (m. 636),et les écrits de saint Isidore lui-même, qui rappellent l'érudition d'un Varron, montrent qu'il avait pu disposer de bibliothèques vraiment remarquables.

En Angleterre, les évêchés fondés au septième siècle devinrent par leurs chapitres, séminaires ou maîtrises, de véritables centres littéraires, en même temps que des chaires apostoliques.

Au reste, un siège épiscopal ne se fondait point sans qu'auprès de lui ne fût jetée à la fois la semence d'une institution littéraire et scientifique. Saint Anschaire, au neuvième siècle, dépose à Hambourg une bibliothèque apportée de Corvey, en même temps qu'il y élève sa cathédrale. Au onzième siècle, Henri II fonde la cathédrale de Bamberg et prend soin d'y commencer une bibliothèque également. Une des plus anciennes et des plus riches de l'Allemagne rhénane était celle de Cologne, fondée surtout par les soins de l'archevêque Hildebald, au huitième siècle. Celle de Fulde, dont les précieuses collections ont disparu comme par enchantement, remontait à l'époque carlovingienne, et possédait encore au seizième siècle des manuscrits de 794. Quand l'église

---

1 Cette bibliothèque possédait l'*Iliade* et l'*Odyssée* écrites en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent de cent vingt pieds de longueur. (Poujoulat, *Souvenirs d'hist. et de litt.*, p. 336.)

métropolitaine de Milan fut la proie des flammes en 1075, on eut à y regretter entre autres désastres la perte de la bibliothèque ; et nous avons encore le catalogue des livres que possédait en 1135 la cathédrale de Trévise.

Il serait facile de continuer l'énumération. Mais qu'il suffise. On le voit, les évêques ne travaillaient pas moins que les moines à répandre autour d'eux la lumière, imitant en cela leurs prédécesseurs et les souverains pontifes : saint Augustin, par exemple, dont l'unique testament fut de recommander à ses prêtres le soin des livres qu'il leur avait rassemblés à Hippone ; saint Grégoire le Grand, qui ne croyait point dérober à l'Eglise des moments trop précieux, ni compromettre en rien la dignité du vicaire de Jésus-Christ, en s'entremettant auprès d'un officier public pour faire restituer à un monastère des livres qui en avaient été détournés. Ajoutons que les missionnaires envoyés par cet homme de Dieu dans la Grande-Bretagne, portèrent aux Anglais le flambeau de la science en même temps que celui de l'Evangile. D'anciens documents donnent le détail des ouvrages que l'Angleterre tenait de ses apôtres ; et ceux qui ont prétendu que l'Eglise au moyen âge était antipathique aux lettres et méprisait les lumières profanes, n'eussent peut-être point vu sans surprise que l'un de ces livres était un Homère dont le manuscrit réunissait tous les genres de beautés artistiques.

On doute cependant ; il est d'autres objections : Les moines et les évêques étaient instruits, dit-on, mais les nobles ne savaient pas lire, mais les femmes vivaient dans l'ignorance, mais les jeunes gens ne s'occupaient que de gymnastique et d'exercices militaires afin de mieux *pourfendre les païens*, mais le peuple était livré à la plus grossière barbarie.

Les souverains.—En plein dixième siècle, Foulques d'Anjou osait dire à Louis d'Outre-mer *qu'un roi sans lettres est un âne couronné.* Quand un comte envoyait faire cette semonce à son suzerain, il fallait, se semble, qu'une telle manière de juger les choses ne lui fût pas tout

à fait personnelle. Du reste, la langue latine ayant été comprise jusqu'à la fin du onzième siècle pour le moins parmi les peuples de l'Europe latine, les souverains instruits devaient dépasser aisément ce que nous sommes portés à leur accorder de connaissances. Cependant, comme il faut encore des faits, en voici quelques autres.

En France, depuis Clovis, les enfants des rois vont étudier dans les monastères, et ces habitudes littéraires leur sont si peu antipathiques qu'elles deviennent chez quelques-uns excessives ; elles se transforment en une sorte de manie, et pour désigner l'un deux, Chilpéric, on l'appelle le *Clerc couronné*. Plus tard, Charlemagne parle latin, lit le grec, écrit une grammaire franque, des lettres, peut-être des poésies, calcule la marche des astres, fait venir d'Angleterre Alcuin, l'homme le plus savant de son temps, et d'Italie, Pierre de Pise et le diacre helléniste Paul ; il fonde une académie, une sorte d'université dans son palais, en visite les classes, s'enquiert du travail des jeunes nobles et ne leur épargne pas les réprimandes quand leurs compositions sont mauvaises. Plus tard encore, Charles le Chauve se fait expliquer Aristote et Platon par des maîtres venus de Constantinople ; Philippe-Auguste protège les lettres et les arts, et pour le temps se montre magnifique comme Louis XIV ; saint Louis admet saint Thomas d'Aquin à sa table, et là, devant eux, se discutent les plus hautes questions de philosophie ; Philippe de Valois impose à Jean son fils un règlement d'études qui comprend "le latin et plusieurs langues ;" Charles V rassemble au Louvre une *Librairie* déjà considérable, pendant que ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berry, commandent des miniatures à des peintres célèbres, à Memling, à Van Eyck, à Jean Fouquet.

En Angleterre, il suffirait de nommer le grand Alfred (IXe s.), cet infatigable guerrier, qui traduisait les saints Pères et l'Ecriture sainte dans la langue de son peuple en même temps qu'il lui dictait des lois après l'avoir arraché aux pirates du Nord ; qui, de plus, rédigeait lui-même en saxon, des histoires que le savant Hickes n'a pas craint de comparer aux écrits de César pour le style.—On sait encore

que Guillaume le Conquérant avait été confié dans son enfance à un gouverneur instruit (Therould), et qu'il aimait trop à réglementer pour n'avoir pas été quelque chose de plus qu'un soldat ; car peu de princes ont eu la manie législative à un plus haut degré que lui. Au reste, les princes normands avaient montré avant lui de l'estime pour les sciences ; Rollon avait confié son fils aux moines, et le règne de cette dynastie en Angleterre fut la plus belle époque littéraire de ce pays au moyen âge.

En Allemagne, Othon Ier (Xe s.), dont l'éducation avait été négligée, voulut y rémédier plus tard de son mieux ; Frédéric Barberousse (XIIe s.), ne marchait qu'entouré de légistes et de décrétalistes ; Othon II et Othon III avaient reçu les leçons de Notker, moine de Saint-Gall, et de Gerbert, depuis souverain pontife sous le nom de Sylvestre II. Saint Henri II, ainsi que son frère et ses deux sœurs, furent formés par saint Wolfgang ; Conrad le Salique, à son tour, eut pour maître Burkhard, évêque de Worms ; et Henri le Noir, après lui, fut mis sous la conduite de Wibald, abbé de Stavelot.

Tout le monde a entendu parler des connaissances singulières du roi de Castille, Alphonse le Sage, et quand il s'agit de lui, il est inutile d'insister, tout le monde aussi est d'accord. Mais on sera peut-être charmé de constater le goût des lettres jusque sur le trône de Norvège. Dès le onzième siècle, nous y trouvons Olaf Kirre (Ol. III, le Pacifique) mêlant la lecture et l'étude aux soins du gouvernement.

En Bohême, l'éducation littéraire des princes commence de même avec le christianisme, par celle de saint Wenceslas. Wenceslas III, dont la mort prématurée (306) éteignit la dynastie des Przémisl, avait eu des cisterciens pour maîtres, et s'exprimait en latin sans le moindre embarras dans les assemblées des seigneurs.

La noblesse.—Mais ces rois éclairés, instruits, savants même, se contentaient-ils de leur propre science, et, dans leur cour, vivaient-ils parmi des hommes de guerre brutaux, ignorants et grossiers, qui ne savaient converser que de combats et de galanterie ? Non ; l'on reconnaît que leurs

principaux vassaux, les souverains secondaires, ceux du midi, où s'était conservée la science romaine, n'étaient pas tout à fait illettrés. Il y a, au neuvième siècle, un fils de comte, saint Benoît d'Aniane, chef de tous les monastères de France, qui compare, modifie et commente les règles des fondateurs d'ordres grecs aussi bien que latins. Un Foulques, comte d'Anjou, au dixième siècle, est convaincu de savoir expliquer Aristote et Cicéron, et donne, comme nous l'avons vu, des conseils aux souverains. Au siècle suivant, quand les chefs des croisés à Jérusalem s'assemblent pour rédiger des codes de lois, un code civil, un code politique, une charte des bourgeois, etc., on voit qu'ils connaissent non seulement les coutumes, mais le droit romain, et plusieurs ne sont pas moins bons juristes que vaillants chevaliers. Enfin, si la poésie française recherche ses plus anciens aïeux, elle trouve au haut de la liste deux noms de princes, Guillaume de Poitiers et Thibaut de Champagne.

Que voyons-nous encore en étudiant l'histoire de plus près ? —Dès les premiers siècles des jeunes gens voyageant dans plusieurs contrées de l'Europe, en France, en Espagne en Italie, en Orient. Oui, malgré le peu de sécurité des routes, c'est la mode, au septième siècle, que les adolescents d'Angleterre soient envoyés en France pour y être élevés ; que beaucoup passent les Alpes et se rendent à Rome, à Padoue, etc., aillent compléter leur éducation en Grèce, et après l'établissement de l'empire latin, à Constantinople. Apparemment, ces jeunes gens étaient de familles riches et nobles, et, en tout cas, parmi les élèves de Lanfranc, à l'abbaye du Bec, nous ne sommes pas surpris de trouver un grand nombre d'enfants de seigneurs et de barons, entre autres Guillaume, duc de Normandie, et ce fils de seigneur italien qui, plus tard, s'appela Alexandre II.

Il paraîtrait que ces jeunes gens ne laissaient pas stériles les facultés qu'ils avaient acquises, puisque, comme nous venons de le dire, les premiers poètes français furent des nobles et des princes. Que si l'on ne veut voir dans la poésie qu'un jeu de l'imagination où le savoir n'entre pour rien, on peut rappeler que les premiers historiens français

sont de même deux seigneurs, Villehardouin au douzième siècle, et Joinville au treizième. Et remarquons-le en passant, Villehardouin et Joinville ne sont pas des historiens vulgaires : ils ont dans leur langage une élégance, une distinction, un atticisme qui étonne ; ils citent, sans affectation et en passant, des noms, des faits qui attestent des connaissances très variées.

Ainsi donc, on peut le conclure de ces données, c'est la noblesse française qui a formé la langue française dans ce qu'elle a de plus positif et de plus idéal, l'histoire et la poésie ; c'est aussi, on peut le présumer du moins, à ces habitudes studieuses et à cet attrait vers les travaux de l'intelligence, perpétués comme une tradition à toutes les époques, qu'est dû ce goût délicat et pur, cet amour des lettres et des arts, propres à la noblesse française des derniers siècles, et si féconds en œuvres, surtout en notre temps.

Les femmes.—Nous avons dit plus haut comment se formaient les bibliothèques, et nous aurions dû ajouter que les femmes ne restaient pas étrangères à ces travaux de transcription et d'ornementation. Eusèbe (IVe s.) nous parle de jeunes personnes employées comme copistes par les docteurs ecclésiastiques, et la littérature des femmes chrétiennes avait déjà au temps de Tatien (IIe s.), allumé la bile des satiriques païens, qui ne savaient par où aborder le christianisme. Au cinquième siècle, sainte Mélanie la jeune est louée par son biographe pour la célérité, l'exactitude et la beauté de son travail calligraphique. Il est probable que, fondatrice de plusieurs monastères elle transmit à ses imitatrices l'estime et la pratique de cet exercice, si toutefois elle ne l'avait pas elle-même emprunté aux communautés qui l'avaient précédée.

Quoi qu'il en soit, nous voyons des *scriptorium* en réputation dans les couvents. Sainte Césaire et ses religieuses (VIe s.) avaient acquis en ce genre une renommée toute spéciale à leur communauté. Sainte Harnilde (ou Harlinde) et sainte Renilde, abbesses en Flandre (IXe s.), s'occupaient également à transcrire les livres saints ; et saint Boniface, apôtre de la Germanie, écrivant à une

abbesse, la prie de lui copier en lettres d'or les épîtres de saint Paul. Parmi les plus anciens manuscrits de Fulde, une *antiquaria*, que l'on soupçonne être la fille de Rachis, roi des Lombards (VIIIe s.), termine ainsi son ouvrage : "In honore D. N. J. C., ego Ragyntrudis (*Rathrude*) ordinavi librum istum..."

Ce n'est pas tout. Initiées à la langue des livres ecclésiastiques, les religieuses ne les transcrivaient point à l'aveugle, et savaient profiter de ce qu'elles copiaient. Venance Fortunat, évêque de Poitiers, énumère ainsi les livres dont sainte Radegonde (VIe s.) faisait usage dans son monastère :

Cujus sunt *epulae* quidquid pia regula pangit,
   Quidquid Gregorius Basiliusque docent,
Aut Athanasius, quod lenis Hilarius edunt,
   Quos causæ socios lux tenet una duos ;
Quod tonat Ambrosius, Hieronymus atque coruscat ;
   Sive Augustinus fonte fluente rigat ;
Sedulius dulcis, quod Orosius edit acutus,
. . . .
His alitur jejuna cibis, etc.

Faut-il nommer encore sainte Lioba, maîtresse d'école à Bichofshein en Allemagne, et dont toute la vie se passa dans de profondes études ; sainte Bertille à Chelles, sainte Gertrude en Brabant (VIIe s.), qui envoyait chercher des livres en Irlande, en Italie, et attirait dans son pays des savants d'outre-mer ? Faut-il rappeler le nom de Rhoswitha (Xe s.), cette religieuse allemande qui apprenait *dans ses moments de loisirs*, non seulement la langue latine, mais quelque peu de grec, dit-on, et les principes de la philosophie ; qui encore, outre un poème sur la fondation de son couvent et une histoire de l'empereur Othon Ier, écrivit des œuvres dramatiques où l'on ne peut méconnaître une érudition fort étendue, une entente remarquable du drame, et souvent une perfection de style vraiment surprenante ?

Et si des religieuses du fond de l'Allemagne pénètrent aussi avant dans les lettres, que seront les dames séculières aux siècles de Charlemagne, de saint Bernard (1091-1153) et de saint Louis ? Alors ce ne sera pas assez pour elles d'une instruction ordinaire, elles prendront goût à l'étude des langues anciennes. Fastrade lira des lettres latines que lui adresse Charlemagne son époux ; une reine Richarde,

femme de Charles le Gros, célèbrera les douceurs du cloître en des vers dignes de Prudence ou de saint Paulin ; des femmes de barons et de chevaliers recevront de saint Bernard des lettres écrites en latin ; saint Louis parlera quelquefois en latin à sa mère, et Isabelle sa sœur corrigera les " faux mots " qui ont échappé à ses chapelains dans leurs compositions latines ; alors sera rédigé un plan d'études où se trouveront des prescriptions telles que celles-ci : " Enfants (des deux sexes) de cinq à douze ans : lecture (dans le Psautier), chant, grammaire, distiques moraux (de Caton) ; et un peu plus tard, le *latin*, qu'ils apprendront à parler. Jeunes filles : histoire naturelle, chirurgie, médecine, logique, latin, langues orientales." Enfin, pour citer un dernier trait, au quatorzième siècle, on verra le canoniste Jean d'Andréa se faire suppléer au besoin dans ses leçons publiques par une de ses filles, et consulter souvent sa femme sur le droit canon ; lui *solempnel légiste*, comme l'appelle Christine de Pisan, ou, comme dit un autre : *famosissimus doctor qui in mundo non habebat sibi similem.*

Non, ajouterons-nous avec M. Eugène Loudun, il n'est pas nécessaire d'attendre une Clémence Isaure (XIV$_e$ s.) pour découvrir chez la femme qu'a formée le christianisme le goût et le sentiment du beau, du grand, du noble, de la poésie. L'histoire, les chroniques, les ballades, nous ont fait pénétrer dans l'intérieur de ces châteaux, où, tandis que son époux, le baron couvert de fer, avec ses hommes d'armes, bataillait au dehors, la femme, assise sur le banc de la fenêtre profonde, regardait de temps en temps la campagne variée à travers les étroits vitraux, puis reprenait dans le grand livre ouvert sur ses genoux la suite des fabuleux et héroïques exploits des chevaliers et des preux contre les infidèles et les géants ; ou, à la tombée du jour, au milieu de ses serviteurs et de ses servantes, écoutait, souriante et rêveuse, les chants de guerre et de tournois, les récits d'aventures d'un troubadour voyageur : gracieux tableaux qui relient la romantique châtelaine à ces femmes fortes du dix-septième siècle qui lisaient les philosophes, parlaient plusieurs langues, étudiaient les docteurs et les

Pères, et que le monde nomme comme les types de l'esprit, du goût, de la distinction et de la grâce : Longueville, Montausier, la Fayette, Rambouillet, Jacqueline Pascal, Maintenon et Sévigné !

Le peuple.—Mais, s'il faut accorder aux rois, à la noblesse, aux femmes du moyen âge plus d'instruction que ne le voudrait le préjugé ordinaire, ne doit-on pas du moins reconnaître que le peuple, le peuple proprement dit était alors livré à l'ignorance la plus épaisse ?

Tout le monde n'en est pas convaincu, et aussi bien, y a-t-il quelques raisons de douter. Pourquoi tant d'écoles en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, dans les Pays-Bas, en Irlande et jusqu'en Suède, si la noblesse seule les fréquente ? Se peut-il qu'il n'y ait que des nobles parmi les sept mille étudiants d'Armagh ; parmi les deux cents juges ou gens de loi les quatre cents écrivains, les six cents notaires impériaux que compte au douzième siècle la seule ville de Milan ; parmi ces jeunes gens des universités de France et d'Espagne, que l'histoire nous peint à la fois valets et étudiants, étudiants pour monter aux grades, valets pour gagner le pain de chaque jour et rétribuer leurs maîtres ?

Et s'il faut citer des faits plus définis, ils ne sont pas difficiles à trouver, et nous n'avons que l'embarras du choix. Dans un des siècles que des écrivains condamnent paisiblement à n'avoir produit que des espèces d'automates, nous voyons par exemple un saint Eloi (588 659) qui, d'orfèvre devient évêque, *sans avoir d'études à faire*. A la même époque et dans les siècles suivants, nous entendons les évêques rappeler aux curés de la campagne, l'obligation d'enseigner à lire aux enfants, de diriger les écoles, si modestes soient-elles, d'aviser sans cesse aux moyens de répandre l'instruction parmi les pauvres. En 1302, pendant la campagne de Flandre, les Flamands publient un écrit virulent contre la France et contre Philippe le Bel. Une époque où l'on publie des philippiques populaires, permet de croire qu'il y avait une opinion populaire, à laquelle des écrivains pouvaient s'adresser, et partant, que les lecteurs formaient une portion assez considérable de la

population. Quoi qu'il en soit, Guiart le *vilain*, qui avait pris part à cette guerre, voulant en bon français qu'il était, mettre les rieurs du côté de son pays, prit le parti d'écrire lui aussi, et de faire *maints vers et maintes notes*, pour venger son roi et l'exalter auprès du peuple. Ajoutons qu'un habile clerc lui ayant représenté la nécessité de compulser les chartes historiques de Saint-Denys, notre Guiart raconte qu'il vérifia en effet son livre sur les documents et mémoires latins de l'abbaye.

Ardeur à s'instruire.—Et voyez maintenant avec quel empressement on se porte aux leçons des maîtres de la science. Voyez dès le septième siècle ces *flottes d'étudiants* qui, selon Aldhelm, font voile vers l'Irlande, pour y chercher des maîtres de grec, de latin et d'Ecriture sainte. Voyez ce qui passe, au treizième siècle, aux cours d'Albert le Grand. Ce ne sont pas des centaines d'élèves qui accourent à ses leçons, ce sont des milliers ; ce n'est pas de l'ardeur qui les anime, c'est de l'enthousiasme ; ce n'est pas une salle qu'il faut pour les contenir, c'est une place ! Pas d'enceinte qui suffise à cette multitude ; une véritable émeute va forcer le professeur de quitter sa chaire, une émeute comme on n'en voit guère de nos jours, où le peuple criera à son maître : Hors d'ici ! Sortez ! *Exi ! foras !* Et le maître descendra de sa chaire, et, au milieu de cette foule grondante comme la mer, porté, entraîné par mille bras qui se succèdent, on ne l'arrêtera que sur une large place, où, d'une pierre élevée, il dominera ces têtes humaines pressées jusqu'aux maisons, accumulées aux bouches des rues, et maintenant immobiles, attentives et muettes sous une seule voix qui les retient et les enchaîne.

O génération barbare ! âge de ténèbres, où il fallait à un maître le grand air du ciel et ce qu'on appelle encore aujourd'hui la place Maubert (*Magni Alberti*) pour salle de classe !

On voit combien est erronée cette opinion qui attribue à l'époque comprise entre le milieu du quinzième siècle et le milieu du seizième la résurrection des lettres et des arts. Les lettres ne ressuscitèrent pas, car elles existaient et n'avaient cessé de briller. Pas un siècle en effet qui

n'ait ses grands hommes, ses poètes, ses historiens, ses philosophes, ses érudits, ses littérateurs ; pas une tache dans ce vaste foyer de lumière qu'on ose appeler l'époque des ténèbres. Quand du haut de la montagne si élevée du dix-neuvième siècle, nous nous penchons sur ce gouffre du moyen âge, non, non, disons-le, ce n'est pas du noir que nous sommes confondus, mais de l'éclatant scintillement qui en jaillit. Au premier aspect, sans doute, il semblait qu'il n'y eût que quelques points éclairés, mais à mesure que les brouillards disparaissent, les yeux sont attirés par une multitude de sommets ; partout des montagnes qui ont leurs pics brillants, leurs resplendissants glaciers et leurs étincelantes splendeurs. On s'étonne, on admire, on répète le cri du poète, qui, de loin, apercevant les Alpes, croit que

..................................Ces monts glacés
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abimes,

et qui, lorsqu'il y pénètre,

.....................................y trouve, ravi,
De l'ombre, des rayons, des solitudes vertes,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité,.................................
Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament 1.

Hospitalité de l'Eglise, solitudes des monastères et firmament du christianisme !

---

1 Lamartine.

Ce chapitre à répondu à son titre : *Coup d'œil général*, nous disions. Après l'étude des siècles et des époques, notre ouvrage traitait l'histoire des *genres*. Pas plus aujourd'hui qu'en 1884, nous ne pouvons publier ce dernier travail, mais nous conserverons à la fin du volume les chapitres sur la Poésie épique et la Poésie lyrique, deux lectures qui pourraient faire connaître un peu plus le moyen âge. (Note de la seconde édition.)

LITTERATURE FRANCAISE

LE SEIZIÈME SIÈCLE ET LE DIX-SEPTIÈME JUSQU'A 1636

LA RENAISSANCE

Siècle hybride, fils de la foi chrétienne et du matérialisme païen, qui essaie de mêler dans un profane et coupable amalgame les convoitises de la chair aux aspirations de l'idéal.

F. TALBERT.

La littérature française comptait déjà plus de cinq siècles d'existence quand triompha en France la célèbre école qui proposait l'étude et l'imitation de l'antiquité païenne comme objet principal et presque exclusif des efforts de tous les esprits cultivés. Les hommes de la Renaissance, les yeux tournés vers les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, avaient un profond mépris pour les souvenirs du moyen âge, et ils auraient cru faire un travail indigne d'eux en appliquant leurs facultés à recueillir, à classer et à comparer les nombreux monuments de l'activité littéraire de cette époque.

En revanche, toutes les intelligences se prirent d'un véritable fanatisme pour ce qu'on appelait le beau antique, le beau unique, et les auteurs latins et grecs étaient lus, étudiés, commentés. Rien de beau que ce qui avait quelque exemple dans l'antiquité. Architecture, poésie, musique, tous les arts, toutes les études, toutes les idées, jusqu'aux ameublements et aux costumes, jusqu'à la législation, jusqu'à la théologie, jusqu'à la médecine, jusqu'au blason, tout suivit pêle-mêle et s'en alla à vau-l'eau sur le torrent de la Renaissance.

Il y eut là, quoiqu'on puisse affirmer le contraire, un excès malheureux. Michelet, qui ne connaissait pourtant pas nos exagérations cléricales, a défini la Renaissance le *retour à Satan*. Quand on entend un tel aveu partir d'un tel endroit, on comprend que M. de Montalembert ait pu écrire un jour une phrase telle que celle-ci : "On ne dira jamais assez, à mon avis, le mal qu'à fait la renaissance du paganisme dans l'ordre social, moral et littéraire [1]."

Le mal venait de l'abus. Les Pères de l'Eglise et après eux, les écrivains du moyen âge avaient compris autrement l'étude de l'antiquité. Ils l'avaient subordonnée et en même temps proportionnée aux besoins de la religion ; ils la considéraient comme une utile préparation à l'intelligence des livres saints ; et c'est pour cela que tout l'ensemble des sciences était désigné par les deux mots de *Trivium* et de *Quatrivium*, c'est-à-dire que les sept arts libéraux étaient autant de voies qui conduisaient à l'étude de la Divinité, ou si l'on veut, à la théologie.

Au contraire, à l'époque de la Renaissance, on se passionna pour l'étude des lettres profanes et de la philosophie, sans se proposer d'autre fin que le plaisir de l'esprit ; non seulement on étudia Virgile et Démosthène dans les mots, mais dans les pensées ; *de la foi des chrétiens les mystères terribles, d'ornements égayés ne* furent plus *susceptibles* ; Dieu disparut pour faire place à Jupiter, et les saints que le moyen âge avait chantés furent remplacés par *saint Socrate*, saint Virgile et saint Horace [2].

Il résulta de ce retour vers l'antiquité un retard pour le développement des littératures nationales et une décadence dans la langue. "Au treizième siècle, dit Rivarol, la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au seizième siècle [3]." Il s'en étonne, il

---

1 *Intérêts catholiques*, 3e éd., p. 114.

2 "Sancte Socrates, ora pro nobis !" s'écriait Erasme. Ailleurs le même Erasme dit qu'il ne peut "s'empêcher de bien augurer de l'âme sainte de Virgile et d'Horace." (*Colloquia*, p. 81).

3 *Discours sur l'universalité de la langue française*.

trouve le fait "assez extraordinaire," mais il ne l'explique pas. L'explication est facile : la langue française, au treizième siècle, était plus près de la perfection, parce que la société était plus constituée. Le seizième siècle est un âge de transition, une préface d'un grand siècle, une avenue tumultueuse qui mène à une grande cité ; on le traverse, on n'y demeure pas ; les hommes de ce temps, sans le savoir, agissent pour préparer l'avenir ; ils prennent au dehors les matériaux pour bâtir chez eux ; ils imitent, ils ne se connaissent pas. Aussi leur langue est-elle embarrassée, contournée, toute chargée d'emprunts exotiques et de souvenirs ; elle n'est ni franche, ni large, ni claire ; elle est ornée, riche et touffue comme un arbre non émondé ; le fruit étouffe sous les feuilles accumulées. Pour que le fruit paraisse, il faudra qu'un grand vent, le vent des guerres civiles, vienne secouer et jeter à terre cette exhubérante floraison. Ce fruit, le dix-septième siècle, plus tard, l'échauffera et le dorera de ses rayons ; il sera mûr, et la langue française vivra dans sa forme définitive et immortelle [1].

Malgré cette état d'infériorité, le seizième siècle mérite de fixer l'attention. Sa littérature est fort riche, et, ce qui vaut mieux encore, quelques-unes de ses œuvres sont d'une exquise suavité. Il y a Rabelais, il y a Ronsard, il y a Marguerite de Navarre, et leurs pareils, mais il y a aussi saint François de Sales, le "doux cygne harmonieux [2]," il y a Pasquier, Michel de l'Hospital, Muret, de Thou, Henri IV et Marie Stuart.

---

1 V. Hugo, *Littérature et philosophie mêlées*, p. 10 ; G. de Cassagnac, *Etudes littéraires*, p. 3 ; *Lettres chrétiennes*, t. II, p. 326 ; *Revue du Monde catholique*, 10 février 1868, p. 580 ; *Annales de philosophie*, t. LXXIV, p. 227....

2 Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 267.

POESIE

1ère période : Ecole de Marot, ou école gauloise.
2nde " Ecole de Ronsard, ou école antique.

I. Marot et son école.

On s'en souvient,

............Marot fit fleurir les ballades
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Boileau nous a peint là tout l'homme. Trop livré aux plaisirs de la cour et de ' ville pour trouver le temps d'étudier, *le gentil maître* et page du roi ne s'exerça que dans la poésie légère. Aussi aucune idée sérieuse ne s'est-elle jamais rattachée à son souvenir, et même après plus de deux siècles, son nom fait encore sourire. C'est qu'il fut avant tout le poète du badinage. Retoucher le *Roman de la Rose*, égayer de ses licencieux madrigaux des salons trop faciles, décocher de méchantes épigrammes contre les hommes de la justice au risque de se faire écrouer ou proscrire : voilà sur quels objets roulèrent la plupart de ses occupations littéraires. Il n'y avait pas là de quoi justifier la vanité du poète, et rien, ce semble, ne l'autorisait à dire de ses vers :

Et tant que oui et nenny se dira,
Par l'univers le monde me lira [1].

Le monde ne fait plus grande estime ni des *épîtres* de Marot, ni de ses *ballades*, ni de ses *rondeaux* ; il pense aussi que sa traduction des *Psaumes* est loin de mériter les éloges qu'on en faisait autrefois. Le mérite de Marot est d'avoir donné à la langue et à la poésie plus d'étendue, de variété et de flexibilité. Du reste, son vers est facile et élégant.

Marguerite de Navarre ou de Valois (1492-1549),

---

1 *Œuvres*, t. II, p. 221.

sœur de François Ier, était fort instruite : au dire de Sainte-Beuve, elle avait appris l'espagnol, l'italien et le latin, plus tard, de l'hébreu et du grec [1]. Son *Heptaméron* est un recueil de contes en prose imités de Boccace et de Chaucer. L'extrême licence de ces récits, fidèle image des mœurs contemporaines, ne saurait être excusée par la grâce et l'esprit qu'on prétend y trouver. Cependant, le sentiment religieux prévalut quelquefois chez la reine de Navarre, et si bien, que dans les vers publiés sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses*, nous assistons par ci par là à des ravissements célestes.

Mellin de SAINT-GELAIS (1491-1558), disciple et ami de Marot, connaissait le grec, le latin, l'italien, et quantité d'autres choses. Éminemment ingénieux, caustique et brillant, il avait beaucoup de cet esprit de société qui égaie et qui amuse, mais qui passe sans laisser de trace, de souvenir après lui. Son bagage littéraire, si tant est qu'il y ait bagage, se compose de quelques rondeaux et d'épigrammes fort courtes.

II. RÉFORME POÉTIQUE. RONSARD ET LA PLÉIADE.

A côté des chansonniers de cour se lèvent les poètes de la *Pléiade*, et la poésie prend une direction nouvelle. Déjà, depuis plus d'un siècle, la fécondité des trouvères est tarie et les vieux chants nationaux oubliés. Les brillants faits d'armes des anciens chevaliers commencent à tomber dans le domaine du ridicule ; le *Roland furieux* et *Don Quichotte*, venant après le *Roman de Renart*, portent à la chevalerie le dernier coup. Les esprits aspirent à un nouvel avenir, à l'inconnu.

Joachim DU BELLAY (1524-1560) fait un chaleureux appel à ses contemporains : "Lis donc, s'écrit-il, et relis premièrement, ô poète futur, les exemplaires grecs et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poésies françaises au Jeux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen.... Chante-moi de ces odes inconnues encore de la langue

[1] *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 435.

française, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition [1]."

Tant d'éloquence fut couronnée d'un beau succès. Saint-Gelais lui-même, perdu en ce temps-là dans les subtilités de quelque petit sonnet à la manière italienne, se réveilla en sursaut. L'imitation de l'antiquité devint générale. On prétendit réformer la langue et la féconder en empruntant à celles de l'antiquité, et il en résulta un langage qui n'était plus populaire, mais littéraire, un mélange bizarre de mots grecs et latins, jusqu'au moment où le bon sens national en revint à chercher le véritable français sur les lèvres du peuple. Cette résurrection de l'antiquité, c'était évidemment l'abdication de l'histoire et de la littérature nationale au profit de l'Olympe, des déesses et des nymphes de la vieille fable grecque et romaine.

L'astre le plus brillant de la Piéiade fut Pierre de Ronsard. Né dans le Vendômois en 1524, le jour où les Français perdaient la bataille de Pavie, sa naissance, a dit quelqu'un [2], compensa les malheurs de cette défaite. Pour lui, les contemporains ne tarissaient pas d'éloges : tous unanimement, le proclamaient *le miracle de l'art*, *le prince des poètes*, *le prodige de la nature*, etc.

Ronsard, dans sa jeunesse, avait fait des études très légères. Renfermé plus tard au collège de Coqueret sous la conduite du savant Daurat, avec ses amis J. du Bellay, Baïf, Remy Belleau, il dévorait les livres ; et, quand il eut la tête bien farcie de grec et de latin, il commença sa réforme. Il composa quantité d'odes, d'hymnes, et essaya d'un poème épique qu'il intitula : *la Franciade*. C'est dans le style surtout qu'il tenta de faire une révolution. Il prétendit élever et ennoblir la langue de ses devanciers, et pour cela, il calqua ses phrases et ses mots sur ceux des Grecs et des Latins, ne s'apercevant pas que de ce travail ne sortait qu'un jargon confus, sans unité ni analogie.

---

1 *Défense et illustrations de la langue française.*

2 On assure que c'est de Thou.

Ronsard produisit beaucoup, mais ne sut pas marcher seul ; et, ajoute M. Nisard, "dans cet amas de vers où brillent de vives étincelles, on cherche en vain une pièce d'un grand style[1]." Toutefois, pour être juste, il faut convenir avec M. Guizot, que "ses odes avec leurs défauts, ont eu des beautés suffisantes pour annoncer le genre lyrique en France[2]," et c'est déjà quelque chose. Mais ce n'est pas assez pour faire pardonner au curé de Champfleur ses poésies obscènes et ses trivialités.

Les autres poètes de la Pléiade sont de pauvres astres aujourd'hui bien éclipsés. Remy BELLEAU, qu'on nommait alors le *gentil Belleau*, ne manque pas de délicatesse, mais il tombe souvent dans la mignardise ; BAÏF est de plus en plus pesant ; DU BARTAS imite Ronsard dont il exagère les défauts[3] ; DESPORTES et BERTAUT laissent échapper, au milieu d'une fadeur générale, quelques vers heureux, et Boileau leur en fait compliment.

RÉACTION.

La réaction contre Ronsard commença parmi les disciples mêmes du novateur. Avec MALHERBE (1555-1628), le divorce fut complet :

> Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
> Fit sentir dans ses vers une juste cadence.

Ce fut en vain que les partisans de la Pléiade jetèrent les hauts cris : le nouveau venu les remit à l'ordre. Il s'attaqua d'abord à l'érudition extérieure et à l'imitation servile ; il bannit les termes pédantesques, les expressions triviales, et, quoique Normand, ne s'écarta point du goût parisien. Ses contemporains se raillaient de ce "vieux pédadogue de la cour, tyran des mots et des syllabes, qui mettait les plus grandes différences entre *pas* et *point*, et traitait l'affaire des gérondifs et des participes comme si c'eût été celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et

1 *Hist. de la Littérature française*, t. I, p. 372.
2 *Corneille et son temps*, p. 36.
3 C'est lui qui appelle le soleil le *duc des chandelles*.

jaloux de leurs droits[1]." Cependant, par cette minutieuse attention, Malherbe ennoblissait le style, il faisait faire un pas de plus à la poésie et à la langue littéraire. Il écrivait à soixante ans des œuvres rares, besogneuses, comme on dit aujourd'hui, toujours remaniées ; mais, somme toute, " même dans sa maigreur et son peu d'étoffe, il restait toujours digne et avait des moments d'une élégance parfaite[2]." Malherbe mourut, dit-on, sur l'arrondissement d'une période, laissant un petit recueil d'odes et une influence immense.

SATIRE.

L'esprit français allait entrer dans sa virilité ; il avait fait une langue poétique désormais conforme à sa nature et à ses destinées. Les poètes satiriques, continuant à leur insu et quasi contre leur gré l'œuvre de Malherbe, qu'ils n'aimaient pas, contribuèrent encore plus que lui à rendre la littérature originale et française. La *Satire Ménippée*, œuvre de six auteurs[3], mélange de prose et de vers, destinée à tourner en ridicule la Ligue et ses chefs, était une vraie comédie de mœurs, vivante, populaire, " empreinte, dit Ch. Nodier, de cette gaieté satirique, de cette causticité fine et mordante, et cependant de cette charmante urbanité qui est le sceau du génie français."

Muthurin RÉGNIER (1573-1613), pour la verve gauloise, ne le cédait point à ses rivaux et il l'emportait sur eux par l'effronterie. Il avait le malheur de croire, à l'exemple des satiriques latins, que toute licence lui était acquise pour attaquer les vices et les travers, et qu'il pouvait être obscène et cynique impunément. Il prêchait la vertu, et lui-même mourait de débauches à quarante ans.

Un peu plus honnête sans l'être assez, Agrippa d'AUBIGNÉ (1550-1630) fut le Juvénal de son siècle. Celui qu'on appelait le *bon Régnier* n'avait pas de fiel dans sa plume ; Agrippa, au contraire, inspiré par la haine poli-

---

1 J.-L. de Balzac, cité par M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 30.
2. Sainte-Beuve, *Caus. du Lundi*, t. VIII, p. 73.
3 Leroy, Chrétien, Rapin, Pithou, Passerat et Durant.

tique, huguenot, guerrier, exilé, se plaisait à foudroyer sans merci la cour des Valois, les magistrats, et généralement tous ses adversaires. Ajoutons pour finir, qu'il eut du succès dans l'histoire et que ses *Mémoires* offrent de l'intérêt, quelques-uns disent " un piquant intérêt."

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Au seizième siècle, c'est par des traductions que les talents s'exerçaient d'abord et s'assouplissaient. C'est aussi par là que le théâtre nouveau commença. Après les traducteurs viennent les imitateurs. JODELLE (1532-1573), une des étoiles de la Pléiade, ne manque pas de relief. Sa *Cléopâtre* et sa *Didon* n'étaient sans doute qu'un calque servile et grossier de la tragédie grecque ; elles n'avaient rien de ce qui ne s'emprunte pas, les caractères, les passions, la vie ; et pourtant, il y eut des applaudissements. Du Bellay lui-même était charmé, et il a eu soin de nous dire comment

> Jodelle heureusement sonna,
> D'une voix humble et d'une voix hardie,
> La comédie avec la tragédie.

GARNIER, qui vint après Jodelle (1545-1601), sonna mieux encore et plus fort que lui. " On s'accorde généralement à trouver dans ses œuvres, où abondent les souvenirs des Grecs et de Sénèque, un style plus ferme et plus noble, plus rapproché de la tragédie. Ses pièces de *Cornélie*, de *Marc-Antoine*, d'*Hippolyte*, malgré les plagiats et la déclamation qu'on y remarque, annoncent une sorte de progrès [1]."

Cependant ce progrès était lent pour la scène. Le public manquait aux pièces et les pièces au public. Alexandre HARDY parut alors (1564-1630). Attaché d'abord à une troupe de province, il était payé trois écus la pièce. Il lui en fallait faire beaucoup pour vivre : aussi, lui suffisait-il de vingt-quatre heures pour les improviser, et on en avait pour son argent. Malgré tout, le succès ne

---

1 Jacquinet, *Dict. de l'Hist. de France*. Art. *Art dramatique.*

fit pas défaut. "Hardy, selon M. Guizot, n'était point l'imitateur des Grecs, mais un poète dramatique national, autant qu'il était possible de l'être dans une littérature où les souvenirs des anciens tenaient tant de place [1]." Quoi qu'il en soit, six cents pièces de théâtre, toutes en vers, servirent par leur nombre, sinon par leur mérite, à établir la réputation de Hardy et à raviver le goût des ouvrages dramatiques en France.

Une fois l'impulsion donnée, les écrivains affluèrent au théâtre, et parmi eux, quelques-uns ont échappé à l'oubli. Théophile VIAUD, "le chef des poètes libertins, des libres penseurs de tavernes et de cabarets [2]," s'élevait un jour au-dessus de sa médiocrité habituelle, et faisait de *Pyrame et Thisbé* presque un chef-d'œuvre ; G. de SCUDÉRY mettait en scène l'*Amour tyrannique*, et la foule écrasait les gardiens à la porte du théâtre ; MAIRET abordait la tragédie classique, appliquant en fidèle disciple d'Aristote les trois unités à sa *Sophonisbe* ; TRISTAN composait une *Mariamne* qui faisait pleurer Richelieu ; DURYER déployait des qualités heureuses ; enfin, plus tard,

Jean de ROTROU (1609-1650), talent fin et rare, avait l'honneur de donner des leçons et des conseils au grand Corneille. Dans *Venceslas* et *Saint-Genest*, ses deux meilleures pièces (il en a trente-cinq), le style souvent obscur, impropre ou forcé, reçoit quelquefois du sentiment qui anime le poète une élégance naturelle qu'un peu plus d'art et d'étude aurait pu lui rendre plus familière. Cette remarque est surtout applicable au *Saint-Genest*. Cette œuvre curieuse, animée, hardie comme les tragédies espagnoles, jette quelquefois à l'oreille charmée, à l'âme émue, "ces grands vers, qui se font dire *ore retundo*, à pleines lèvres, des vers tout eschyliens, qui auraient mérité de résonner sous le masque antique [3]."

Sous Richelieu, Boisrobert, Colletet, de l'Etoile et autres, tous poètes à gages, exécutaient les pièces dont le Ministre esquissait les plans. On ne dit pas que cela ait pu valoir une scène de Corneille.

---

1 *Corneille et son temps*, p. 132

2 Fournel, *Littérature indépendante*, p. 132.

3 Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 168.

PROSE.

Eloquence sacrée. S. François de Sales.

Né en 1567 au Château de Sales, dans la Savoie, François fut promu aux ordres sacrés en 1593, et se livra dès ce moment au ministère de la parole avec un zèle infatigable. " Durant que j'étais prévôt, écrit-il lui-même, je m'exerçais à tout propos à la prédication, tant à la cathédrale que dans les paroisses, jusques aux moindres confréries ; je ne savais ce que c'était de refuser : Donnez à tous ceux qui vous demandent. Mon père entendant sonner le sermon, demandait qui prêchait ? On lui disait : Qui serait-ce, sinon votre fils ?

" Un jour, il me prit à part, et me dit : Prévôt, tu " prêches trop souvent ; j'entends, même en des jours ou- " vriers, sonner le sermon, et toujours on me dit : C'est le " prévôt, le prévôt. De mon temps il n'en était pas ainsi, " les prédications étaient plus rares, mais quelles prédica- " tions ! Dieu le sait ; elles étaient doctes, bien étudiées ; " on disait des merveilles ; on alléguait plus de latin et de " grec en un sermon que tu ne fais en dix ; tout le monde " en était ravi et édifié, on y courait à grosses troupes ; " vous eussiez dit qu'on allait recueillir la manne. Main- " tenant, tu rends cet exercice si commun, qu'on n'en fait " plus d'état, et l'on n'a plus tant d'estime de toi [1]."

De fait, saint François de Sales ne prenait conseil dans ses prédications que de la charité évangélique. Le succès prouva la supériorité de cette méthode nouvelle. Partout où l'apôtre passait, les conversions étaient innombrables , et par exemple, en trois années, le Chablais et les bailliages de Gaillard, Ternier et Gex furent ramenés à l'unité catholique depuis longtemps détruite par les doctrines protestantes. Peut-on demander davantage à une parole humaine ?

Au milieu de ses immenses travaux, saint François trouvait encore le temps d'étudier, de tenir une vaste cor-

---

1 V. M. Hamon, *Vie de S. François de Sales*, t. I.

respondance, de composer des ouvrages mystiques pleins de science et de suave piété. Il y mettait, comme dans ses prédications, l'onction et la douceur dont son âme débordait ; et "c'est pour cela, dit M. Désiré Nisard, que le plus célèbre de ses ouvrages, l'*Introduction à la vie dévote*, se fera toujours lire avec charme, même par les plus mondains [1]." Né parmi les grands spectacles de la nature alpestre, élevé en Italie, l'évêque de Genève avait la mémoire remplie de tableaux pittoresques, et il y trouva matière à mille comparaisons délicieuses. Il égaie sa piété par le souvenir de la vie des champs, des troupeaux, des abeilles, des vignes plantées parmi les oliviers, "des oiseaux qui nous provoquent aux louanges de Dieu." Enfin, il ôte aux esprits les plus difficiles l'envie de remarquer quelques traces des défauts du temps, parmi tant de beautés aimables que lui inspire le désir de plaire aux âmes pour les sauver.

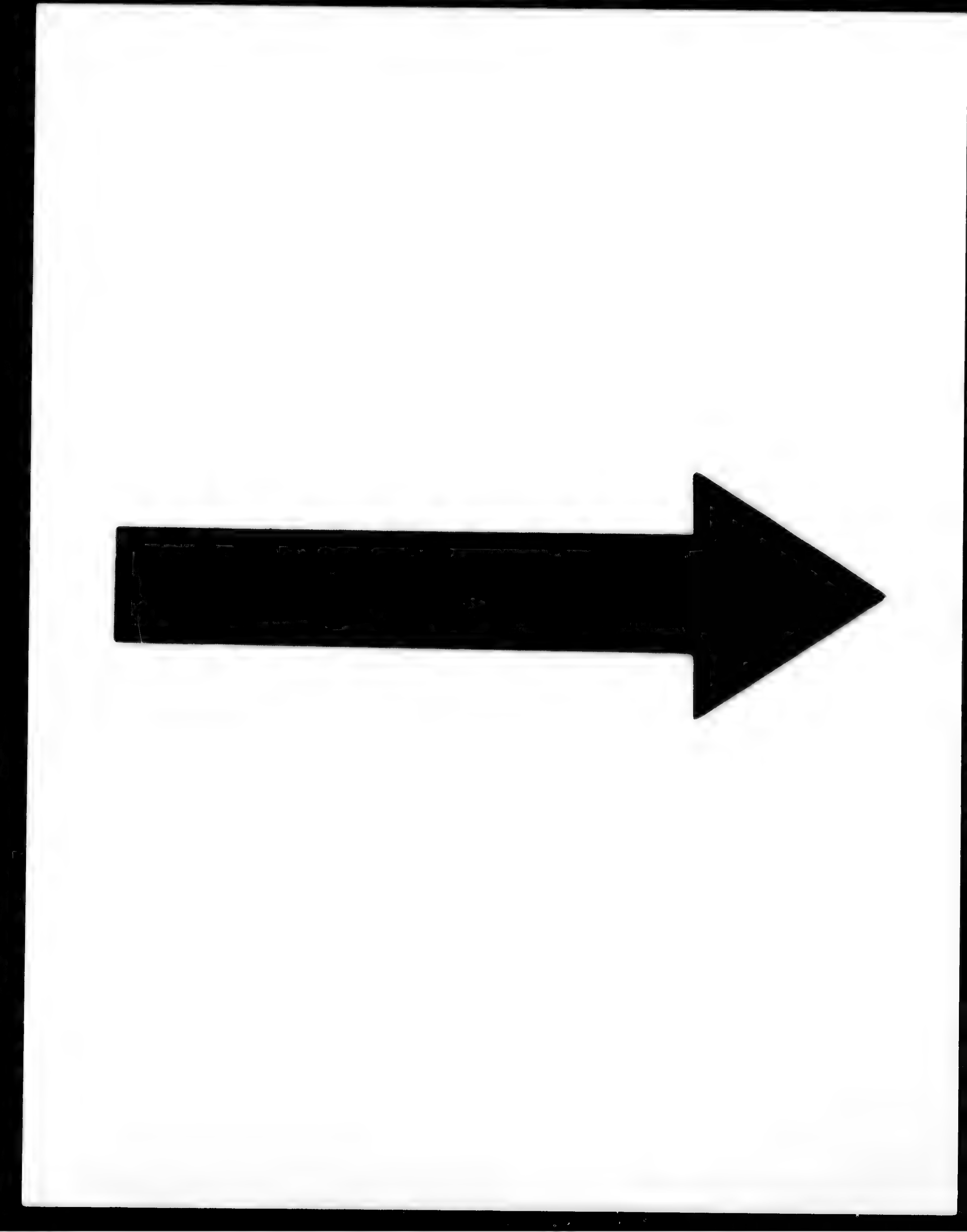
BARREAU.—ELOQUENCE POLITIQUE.

Le Barreau ne fit pas, pendant le seizième siècle, les mêmes progrès que la chaire. Les plaidoyers des avocats les plus célèbres n'offrent qu'un pêle-mêle de citations empruntées à l'antiquité et aux écrivains chrétiens. Il y eut pourtant alors des jurisconsultes qui laissèrent un nom derrière eux, et nous signalons entre autres Budée et Cujas.

François-Guillaume BUDÉE (1467-1540), surnommé le *Prodige de la France*, a laissé en latin un grand ouvrage de jurisprudence, intitulé: *Annotationes in Pandecta*, un livre sur les anciennes monnaies, des commentaires sur les langues anciennes. "La connaissance qu'il avait de la langue grecque, nous dit Moréry, était si grande, qu'au jugement même de Lascaris, le plus docte de tous les Grecs de son temps, Budée pouvait être comparé aux plus excellents orateurs de l'ancienne Athènes [2]." C'est donc bien à

1 *Hist. de la Litt. fr.*, t. I, p. 485.

2 *Grand dictionnaire historique.*



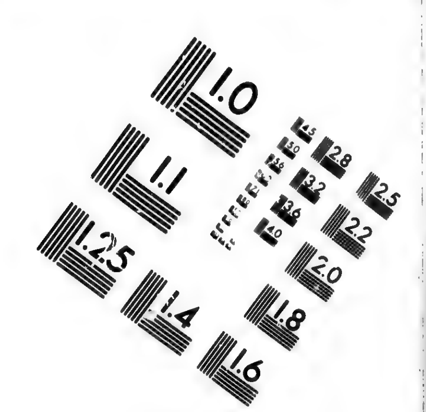
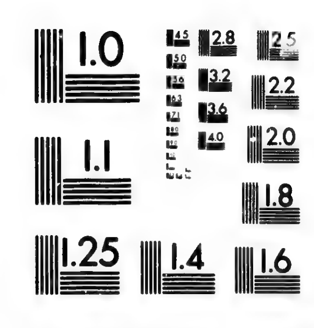
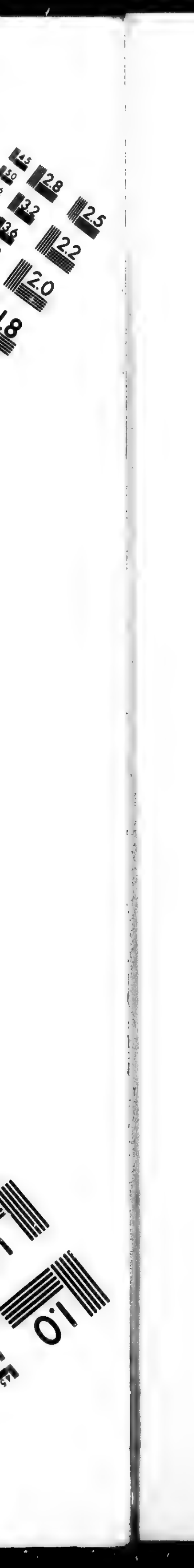


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

lui, et plus justement qu'au pédant de Molière, qu'on eût pu dire :

> ....Ah ! permettez, de grâce,
> Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

CUJAS (1520-1590) fut aussi un homme d'étude, un savant, et, pour tout dire d'un mot, le plus grand jurisconsulte de son temps [1]. " Le nombre de ses élèves à Bourges était prodigieux. Longtemps la jurisprudence française n'a juré que par lui ; dans les écoles publiques d'Allemagne, les étudiants ne prononçaient son nom qu'en ôtant leurs chapeaux [2]." Ses œuvres (11 vols. in-folio) sont toutes écrites en latin.

Eloquence politique.—Le chancelier Michel de l'HOSPITAL (1503-1573) fut par son éloquence et son caractère, une des grandes figures du seizième siècle. Sa physionomie austère, son " visage de saint Jérôme," comme on disait à la cour, sa morale sévère, tout cela joint à une parole vive et courageuse, lui valut une grande influence aux assemblées des Etats généraux. " Ne fallait pas trop se jouer, dit Brantôme, à ce rude magistrat et censeur Caton." Tous ses efforts tendaient à apaiser les haines des partis qui déchiraient alors la France. Mais ses tentatives furent sans succès. Bientôt disgracié par Catherine de Médicis, il se retira dans sa terre de Vignay. Là le magistrat redevint poète, et on le vit célébrer dans des odes latines qui passaient pour élégantes, et à bon droit, le doux loisir des champs et les charmes de la solitude.

PHILOSOPHIE.

Au seizième siècle, les philosophes sont sceptiques, à peu d'exceptions près. On sent que le souffle de la Réforme a passé sur eux : ainsi Montaigne, ainsi Erasme, la Boétie, Charron.

Michel de MONTAIGNE, gentilhomme de Périgord, na-

---

1 On assure que à force de s'accroupir devant les in-folio, Cujas avait fini par user de ses genoux le plancher de sa chambre.

E, Réaume, *Prosateurs fr. du XVIe s.*, p. 95.

quit en 1533. Son enfance fut entourée de tous les petits soins imaginables. Ainsi, son père ayant appris un jour que c'était gâter le jugement des enfants que de les éveiller en sursaut, le petit Michel ne se leva plus qu'au son des plus doux instruments de musique[1]. Quand il eut grandi un peu, il apprit le latin, plus tard le grec, "dressa commerce avecques Plutarque et Sénèque," "tasta d'Aristote, sans pourtant s'y ronger les ongles[2]," étudia le droit, acquit de l'érudition, et devint à vingt-cinq ans conseiller au parlement de Bordeaux. Mais il se dégoûta vite des affaires. Sa chère solitude d'autrefois, il l'aimait encore, il y rêvait toujours ; aussi ne tarda-t-il pas à venir lui redemander son "doux nonchaloir, ses routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes." Là, il reprit ses études, se parfuma à nouveau d'antiquité, et composa ses *Essais*.

Ce livre n'a ni plan ni méthode. "Je veux, dit l'auteur, qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice : car c'est moy que je peinds[1]." Et en effet Montaigne est là tout entier, avec ses qualités et ses défauts, ses goûts et ses dégoûts. Son livre, pour employer une expression nouvelle, est un livre vécu. C'est une causerie à bâtons rompus, une promenade, non une exploration, dans les champs de l'histoire et du cœur humain. Quand il se présente des opinions ou des affirmations contradictoires, on hésite, on doute, on dit : *Que sais-je ?* et l'on passe. Et c'est pourquoi le livre des *Essais* est un livre pernicieux et immoral. Par son scepticisme, Montaigne "a avancé l'œuvre de démolition à laquelle concoururent Luther et Rabelais ; plus réservé, moins licencieux que le dernier dans la forme, il est au fond aussi épicurien, et païen comme Pascal le lui a reproché[4]." Bref, les incrédules du dix-huitième siècle le reconnaissent pour leur glorieux prédécesseur.

Au point de vue littéraire, les *Essais* sont pour le

---

1 Voy. Montaigne, *Essais* (Hachette 1877), t. I, p. 95.

2 Id., *ibid.*, t. I, pp. 76, 75.

3 *Essais*, t. I, p. 1.

4 J.-J. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*, p. 150.

style, un curieux mélange de latin, de langage poli et de patois. Mais l'originalité de l'écrivain perce à travers tous ses emprunts. Il est comme les abeilles " qui pillotent de ça, de là, les fleurs, mais qui en font après le miel qui est tout leur : ce n'est plus thym ni marjolaine." Comme saint François de Sales, à qui nous empruntons cette comparaison, Montaigne a un style très riche d'images ; il décrit la pensée, comme il ferait d'un objet qu'il touche et qu'il voit, et sous sa plume, elle devient en effet palpable et visible.

La Boétie (1630-1562) a été rangé parmi les enfants célèbres et ce n'est pas sans raison. Ce magistrat qui mourut à trente-deux ans, avait écrit à seize ans, disent les uns, à dix-huit ans, disent les autres, un *Traité de la Servitude volontaire*, qui lui avait acquis une haute réputation de savoir. " Ce livre bien lu n'est à vrai dire, selon Sainte-Beuve, qu'une déclamation classique et un chef-d'œuvre de seconde année de rhétorique, mais il annonce bien de la fermeté d'esprit et du talent d'écrire. On y trouve de fortes pages, des mouvements vigoureux, de fortes poussées d'indignation[1]." Montaigne trouvait cela fort beau. Pour nous, " pauvres gens, sotte espèce," nous croyons que la Boétie s'est trop échauffé contre la *tyrannie* et que d'autre part, il a trop vanté la *sainte* Liberté. Aujourd'hui la *Bibliothèque nationale* vend sa philippique à trois sous, et le peuple ne devient pas meilleur à s'en nourrir. Mais il hait les tyrans !

Charron (1541-1603) fut tour à tour avocat, ecclésiastique, bon prédicateur, et enfin disciple de Montaigne. Il convenait qu'il fût sceptique, et il le devint par amour pour le gentilhomme de Périgord. Dans le *Traité de la Sagesse* il dépasse même de beaucoup son maître ; il met en doute la vérité de la religion, l'autorité de l'Eglise et la certitude de la morale. Plus tard cependant, il se réfute lui-même dans le *Traité des trois vérités*, mais sans perdre encore toute sa lourdeur.

Nous placerons Erasme parmi les Français, bien qu'il

1 *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 116.

soit né à Rotterdam (1467). Il fit ses études à Paris, et ne trouvant point en son pays une langue littéraire formée, il écrivit tous ses ouvrages en latin. Comme homme de lettres, il appartient à toute l'Europe. Sachant que

Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi,

Erasme se mit à voyager. Henri VIII veut le retenir en Angleterre; François Ier lui propose la direction du Collège royal de France ; Léon X lui offre de grands honneurs : Erasme veut rester cosmopolite indépendant, et, sceptique railleur, il plante hardiment sur un terrain neutre le drapeau de la libre pensée. Erasme, comme l'a si bien dit M. de Pontmartin, c'est le "juste-milieu fait homme[1]." Il souffrait de la "tragédie luthérienne ;" il pouvait se placer au premier rang des antagonistes de l'hérésie, des défenseurs de l'Eglise, il ne le voulut pas. Cependant, il produisait sans cesse et les imprimeries se donnaient bien du mal pour suffire à son écriture. Ses œuvres ne forment pas moins de dix volumes in-folio. Ses traités et commentaires théologiques n'ont pu être défendus contre l'oubli, malgré l'élégance de leur latinité, tandis que l'*Eloge de la Folie*, les *Adages* et les *Colloques* se lisent encore. L'*Eloge de la Folie* est un modèle de bonne et vive plaisanterie.

Mentionnons en passant Jean Bodin, Ramus et Naudé, le premier plus érudit que profond, le deuxième bon professeur de philosophie, le troisième savant et *savantifiant*.

On sait ce que fut Calvin (1509-1569). Apôtre du protestantisme, absolu et tyrannique dans le pouvoir qu'on lui laissait, sectaire rebelle à toute contradiction, il s'arma volontiers de la menace et de l'invective, renversa ou flétrit tout ce qui s'opposait à la diffusion de sa doctrine, et fit de son *Institution chrétienne* le vade-mecum des huguenots. Plus tard, il publia son traité de *La sainte Cène* et des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*. Ajoutons à ces ouvrages plus de deux mille *sermons* manuscrits que possède de lui la bibliothèque de Genève. Quant au style,

---

1 *Nouveaux Samedis*, 13e série, p. 40.

il est nerveux et plein de véhémence. Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, (liv. IX, § 81) reconnaît à Calvin ces dons naturels, cette science, ces talents dont il n'a su, hélas ! se servir que contre l'Eglise et la société.

Chez PASQUIER (1529-1615), bien au contraire, l'esprit catholique, l'esprit religieux est élevé à sa plus haute expression. Nous avons de lui des poésies, mais si acceptables qu'elles soient, ce n'est point à elles qu'il doit sa réputation : " Pasquier appartient à ces écrivains hommes d'affaires dont la réalité est le domaine ; il manque à son âme les principaux éléments d'où naissent les beaux vers, la passion de l'art pour lui-même et le culte de l'idéal [1]." Ce n'est pas non plus à ses *Lettres*. Sans doute elles ont une grande valeur par l'abondance des matières et l'extrême variété des sujets ; elles sont tout un miroir des événements, des mœurs et des opinions de l'époque, mais elles ne nous donnent pas toute la mesure de l'homme et du savant. Le grand titre de Pasquier à la renommée, c'est le livre qu'il a intitulé : *Recherches de la France*. Immense travail d'une existence presque séculaire, cet ouvrages, enrichi et complété par une multitude d'accroissements successifs, fut réellement le centre où vinrent converger toutes ses études. Remontant jusqu'aux Gaulois qu'il cherche à réhabiliter, l'auteur fait l'histoire de tous les grands corps de l'État, des principaux établissements civils et religieux, de l'ancienne organisation sociale, etc. Et dans tout cela, quelle science profonde, quelle largeur de vues, quelle noble indépendance ! Pasquier n'a pas voulu partager pour les origines littéraires de la France les mépris de son temps et les dédains de sa classe, et c'est ce qui fait sa gloire aujourd'hui, aujourd'hui où l'on ne rit de rien tant que de ceux qui ont cru pouvoir rire au nez du moyen âge.

MURET est, comme Etienne Pasquier, une des célébrités du seizième siècle (m. 1585). Tour à tour professeur de droit, de philosophie et d'éloquence, il écrivait pour occuper ses loisirs des ouvrages où brillent partout l'éru-

---

1 Feugère, *Portraits litt. au XVIe s.*, t. I, p. 368.

dition, l'esprit et la délicatesse. Dès leur apparition, le *De Origine juris*, le *De Legibus*, ses poèmes, ses odes sacrées reçurent de Sainte-Marthe, de Juste-Lipse, de Scaliger et d'autres, des éloges qui n'ont pas été démentis[1].

HISTOIRE.

Pour dire le vrai, la France du seizième siècle n'a qu'un historien : c'est DE THOU (1553-1617). Homme de mœurs graves et d'études sérieuses, il a écrit l'histoire avec la conscience et l'impartialité d'un juge qui se place au-dessus des passions humaines. Il n'a partout songé qu'à la gloire de Dieu et de son pays. Malheureusement, la langue latine qui rendit autrefois son *Histoire universelle* accessible à toute l'Europe, est aujourd'hui cause qu'on ne la lit plus. On s'accorde à dire que c'est un malheur.

A défaut d'autres historiens, le seizième siècle a de nombreux et intéressants auteurs de *Mémoires*. " C'est mourir en bête," disait Montluc au commencement de ses commentaires, "de ne laisser nulle trace après soi ;" et Montluc lui-même, Brantôme, la Noue, Castelnau, Pierre de l'Etoile et vingt autres n'ont pas voulu mourir de si triste façon.

MONTLUC (1502-1577) a mis à ses *Mémoires* un titre qui nous dispense d'entrer dans le détail. Ici l'étiquette ne trompe pas et nous annonce exactement le contenu : "Commentaires de messire Blaise de Montluc, mareschal de France, où sont décrits les combats, rencontres, escarmouches, batailles, sièges, assauts, escalades, prinses ou surprinses de villes et places fortes, défenses des assaillies et assiégées, avec plusieurs autres faits de guerre signalez et remarquables, esquels ce grand et renommé guerrier s'est trouvé durant cinquante ou soixante ans qu'il a porté les armes ;—ensemble diverses instructions qui ne doivent être ignorées de ceux qui veulent parvenir à quelque honneur et sagement conduire tous exploits de guerre."—Henri IV avait bien raison d'appeler ces *Mémoires* la *Bible* des soldats.

---

1 V. Moréry, *Gr. Dict. hist.*

La Noue dit Bras-de-Fer (1531-1691) était, comme Montluc, un brave capitaine. Grand zélateur de la religion nouvelle, il fut surnommé le *Bayard des Huguenots*. Cependant, il est tellement impartial, tellement équitable dans ses *Mémoires*, il admire si bien et sans perfides restrictions le bien partout où il le rencontre, qu'on finit par oublier, comme il fait lui-même dans ses jugements, le camp auquel il appartient [1].

Le Loyal Serviteur est un pseudonyme. C'est le nom de plume que prit le secrétaire de Bayard, *Chevalier sans peur et sans reproche*, pour raconter la vie de ce grand capitaine. Cette biographie écrite avec naïveté et précision, rappelle la manière de Joinville et se rapproche d'Amyot par le style.

Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme (1527-1614), ne se proposa point d'écrire pour l'édification de ses neveux. "Il faut choisir parmi ses ouvrages, et dans les meilleurs la censure n'a pas le droit de s'endormir. C'est donc un suspect, non seulement parce qu'il se complaît dans la médisance et la colomnie, mais parce que le sens moral lui fait absolument défaut [2]." Déçu dans ses espérances, froissé dans son amour-propre, Brantôme cherche à se venger en divulguant les faiblesses et les désordres de la cour, en exposant à la risée et au mépris public toute cette société qui ne l'admirait pas au gré de son orgueil. En résumé, sa chronique scandaleuse l'a fait justement surnommer le *Valet de chambre de l'histoire*.

Que l'on imagine maintenant un bourgeois curieux, un vrai badaud parisien, qui ne dédaigne aucun bruit de la cour, du palais ni de la rue, et l'on aura par à peu près Pierre de l'Etoile (1540-1592). Son *Journal* fourmille de mille détails minutieux, de mille petites historiettes où se peint la vraie physionomie de l'époque.

Sully (1559-1641), l'ami, l'*alter ego* de Henri IV, a laissé sous le titre d'*Economies royales* des mémoires qui sont le plus bel hommage au monarque et le meilleur éloge

---

1 E. Réaume, *Les pros. fr. du XVIe s.*, p. 367.

éaume, *Loco cit.*, p. 401.

de son règne. CASTELNAU (1518-1592) mérite d'être mentionné pour la vivacité de sa narration et la valeur historique de ses récits ; JEAN DE TAVANNES est un Saint-Simon antidaté : il a une fierté énergique, l'esprit frondeur et indépendant ; son frère GUILLAUME se distingue, au contraire, par la douceur et la modération. Le maréchal de FLEURANGE, prisonnier au château de l'Ecluse, décrit pour se désennuyer, les hauts faits de sa vie chevaleresque ; LA POPELINIÈRE laisse des récits un peu pâles, un peu languissants, mais sérieux, francs et modérés ; DUPLESSIS-MORNAY, qui passait pour le pape du protestantisme, nous fait assister au mouvement dogmatique de la religion nouvelle, tout comme la Noue en avait rétracé le mouvement politique ; D'AUBIGNÉ, que nous aurions dû retrouver plus tôt, rattrappe dans ses mémoires ce qu'il perd en histoire : l'intérêt, les détails piquants, l'unité ; enfin MARGUERITE, femme de Henri IV, laisse d'agréables pages historiques, la plupart écrites en quelques après-dîners, et comme pour tuer le temps. Elle a bien un peu de *scurrilitas*, la bonne reine, "mais elle conserve toujours avec sincérité ce coin de bonne catholique qu'elle tenait de sa race [1]."

CONTES ET ROMANS.

Nous avons déjà noté au passage, les contes obscènes de MARGUERITE DE VALOIS. La haute société, paraît-il, faisait ses délices de cette pâture ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner, le paganisme régnant alors, par les arts et par les lettres, dans presque toutes les intelligences. Paganisme ou sensualisme, c'est tout un. Dans une société si bien préparée à la comprendre et à la goûter, la reine de Navarre pouvait donc se donner libre carrière, et il n'est pas surprenant que Bonaventure DESPERRIERS, son valet, ait osé écrire des contes encore plus graveleux que les siens.

De Bonaventure à Rabelais la transition est naturelle : on passe de la puanteur à la putréfaction. Pardon du mot.—Faisons trois lignes de biographie.

---

1 Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 190.

François RABELAIS naquit près de Chinon en Touraine, vers 1483. Fils d'un cabaretier, son enfance s'écoula au milieu des vers et des pots, en compagnie de la "dive bouteille." De là, il passa d'abord à l'abbaye de Seuilly, puis à celle de la Bâmette, à Angers, puis au couvent des Cordeliers à Fontenay-le-Comte, puis défroqué par une bulle de Clément VII, il se fit recevoir médecin à Montpellier. Après quoi, il se rendit à Rome, d'où il se fit chasser pour ses grossières plaisanteries ; réussit plus tard, on ne sait comment, à se faire nommer curé de Meudon, et finit enfin paraît-il, par faire pénitence des scandales de sa vie.

Il en avait grand besoin, s'il est vrai que "jamais âme ne fut plus enchaînée à l'ignominie que la sienne [1]." Victor Hugo nous a peint d'un mot tout l'homme : "Rabelais ,dit-il, a fait cette trouvaille, le ventre [2]." Le ventre, pardonnez encore, telle était l'idole de ce "pourceau de génie, de ce détestable et prodigieux bouffon [3]." Après cela, on ne s'étonne plus de rencontrer tant de pages immondes dans les romans de *Gargantua* et de *Pentagruel.* Ces ouvrages échappent à l'analyse. Ce qu'on en peut dire, c'est que Rabelais y rit de tout ; c'est que, sous des figures allégoriques, il raille tous les personnages de son temps ; c'est que chez lui, l'impiété est continuelle, et qu'à l'exemple de tous ses devanciers des fabliaux et des *moralités*, il en veut surtout à l'Eglise. Nulle part il n'est bienfaisant. Il se joue des misères humaines et n'y propose jamais de remèdes. Son rire, ce rire éternel de Démocrite, est insensé.

On a parlé de sa science immense et de ses "excellentes" idées sur l'éducation ; la Bruyère a trouvé qu'il y avait chez lui de l'exquis et de l'excellent. Mais tout cela ne rachète pas cette gausserie de bas étage, ces propos d'ivrogne où se complaît la verve de Rabelais ; et, pour finir, il reste toujours ce que la Bruyère l'a défini une fois : "Le charme de la canaille [4]."

---

1 L. Veuillot, *Mélanges*, 1re s., t. V, p. 5.

2 *William Shakespeare.*

3 Pontmartin, *Dernières causeries litt.*, p. 85.

4 *Les Caractères* (éd. Didot 1866), p. 126.

TRADUCTION.

Amyot (m. 1593) n'a rien écrit d'original, mais ses traductions lui ont fait une place d'honneur dans la galerie des hommes de lettres. C'était un travailleur. Au collège, il n'avait pas toujours à son gré l'huile ou la chandelle, et on le trouva souvent, la nuit, étudiant près du foyer à la lueur des charbons embrasés. Plus tard, il suivit les leçons des meilleurs maîtres, et désormais bien à l'aise avec les difficultés du grec, il se mit à traduire le roman de *Théagène et Chariclée*, les *Vies des hommes illustres* et les *Œuvres morales* de Plutarque, le roman pastoral de *Daphnis et Cloé*, etc. " La traduction de Plutarque, disait Racine, a une grâce, dans le style du traducteur, que je ne crois pas pouvoir être égalée dans la langue moderne [1]." Ce jugement est resté, et l'admiration du grand poète, de Vaugelas, Huet et Pellisson pour l'évêque d'Auxerre (car Amyot était évêque), a été partagée par la postérité.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

Au seizième siècle, le genre épistolaire ne manque pas d'éclat. Balzac et Voiture que nous saluerons plus loin, Pasquier, S. François de Sales, sont des noms qui ont encore du retentissement. Ceux de Henri IV, de Catherine de Bourdon, de Marie Stuart n'en ont pas assez, ce semble.

Sans vouloir faire de Henri IV un littérateur, on peut toutefois lui donner place ici. Orateur, il avait une éloquence prime-sautière et naturelle, mêlée de menaces et de prières, de rodomontades gasconnes, de bonhomie affectueuse et paternelle, un peu insoucieuse, il est vrai, des règles de la rhétorique, mais pourtant bien pourvue d'arguments serrés, imprévus, à brûle-pourpoint. Comme épistolier, c'est toujours et partout cet esprit, cette grâce, cette allure déterminée, ronde, familière, qu'il avait dans la vie pratique. Attirer à soi, c'était là son génie, et chacune

---

1 Préface de *Mithridate*.

de ses lettres est un chapitre de cette œuvre de persuasion universelle.

Sa sœur, CATHERINE DE BOURBON, a quelque chose de cet esprit, de cette négligence aimable que nous venons de signaler. Elle a quelque chose de plus. Tandis que Marguerite, femme de son frère, menait une existence douce et joyeuse, Catherine se consumait peu à peu dans la tristesse et la douleur. Ses lettres habituellement gaies et badines, prennent quelquefois des circonstances pénibles où elles sont écrites, une teinte de douce mélancolie ; et c'est un charme de plus, au moins pour certaines âmes et à de certaines heures.

Il y a peu de chose à dire de MARIE STUART (1542-1587), et il ne faudrait pas faire d'elle une Sévigné : elle a bien assez de ses malheurs pour sa gloire. Cependant, élevée en France par les ducs de Guise, ses oncles, elle avait cultivé la littérature et les arts ; à peine âgée de treize ans, elle soutenait une thèse publique contre maître François du Faix, recteur de l'Université, pour prouver que la culte des lettres ne messied point aux femmes. Au surplus, elle parlait avec facilité cinq ou six langues, et composait des vers " dont j'ai vu aucuns de beaux et très-bien-faits," dit Brantôme. Mais c'est surtout dans ses lettres que Marie Stuart a prouvé le mieux sa thèse favorite. Il y a un peu de tout dans cette correspondance immense (7 vols in-8o) ; ce qui en fait le charme presque partout, c'est la note plaintive. Elle y est dominante, et plus d'une page semble n'être que l'écho de cette tant douce élégie :

Adieu France ! adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoinct nos amours
N'a ey de moy que la moictié :
Une part te reste : elle est tienne :
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te soubvienne.

HOTEL DE RAMBOUILLET

Tandis que Malherbe régentait vigoureusement la poésie française en la renfermant dans les règles du goût et

de la mesure, une influence nouvelle, malsaine, soufflait du dehors. Marini, attiré à la cour de France par Concini, y apportait le faux goût italien, le goût des *concetti* et des pointes, tout fardé d'érudition mythologique. Vainqueur des Espagnols, Henri IV, sous la direction d'Antonio Perez, se mettait à étudier leur langue. Perez apportait avec lui le genre prétentieux et gonflé d'hyperboles, mis à la mode en Espagne par Gongora. De plus le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole, Anne d'Autriche, affermit davantage et prolongea cette influence étrangère.

L'hôtel de Rambouillet en reçut l'empreinte. Mais qu'était-ce que l'hôtel Rambouillet ?

Catherine de Vivonne, Italienne d'origine, avait épousé en 1600 le marquis de Rambouillet. Vertueuse, douée de qualités aimables et solides, elle réunissait dans son hôtel les restes de la cour italienne de Catherine de Médicis, avec tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le grand monde de l'époque : Richelieu, Condé, Corneille et vingt autres. La conversation était légère ou sérieuse, parfois raffinée ou pédantesque, mais toujours élégante et de bon ton. On se délassait par des petits jeux d'esprit pleins de recherche et de finesse ; on s'extasiait devant un impromptu préparé de longue main, un langoureux madrigal, ou encore quelque sonnet qui valait *seul un long poème* ; et chacun trouvait un mot de critique, de louange, d'admiration.

Tantôt la docte assemblée s'érigeait en académie. Corneille y lisait timidement le *Cid* ou *Polyeucte* ; Chapelain s'y faisait écouter comme un oracle ; Balzac y débitait ses lettres et mademoiselle de Scudery quelque épisode de ses romans ; Bossuet, à peine âgé de seize ans, déclamait là son premier sermon à une heure avancée de la nuit, et Voiture, qui ne pouvait manquer d'esprit, disait qu'il n'avait "jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard ;" on discutait à perte de vue sur quelque sujet indiqué à l'avance, et il se disait des choses vraiment fort belles et fort ingénieuses. En même temps, on pesait la valeur des mots et des phrases ; les dames, par amour du beau langage,

raffinaient sur tout, et l'on épurait la langue jusqu'à l'appauvrir.

Il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Il y eut bientôt à Paris et en province des salons à la Rambouillet, et comme on n'imite que les défauts, il y eut de partout des *précieuses* qui commencèrent par des tournures simplement ampoulées, et qui finirent par le galimatias sentimental. Il devint possible de voyager dans une bienheureuse contrée qu'arrosait le *fleuve d'Inclination* ; d'y visiter les villes de *Tendre-sur-Estime*, *Tendre-sur-Reconnaissance*, les villages de *Jolis-Vers*, *Billets-Doux*, *Petits-Soins*, *Oubli*, et le triste *lac d'Indifférence*.

Il était temps que Molière arrivât pour fustiger cette affectation ridicule. Il y réussit si bien que dès lors, le nom de *précieuse* devint une injure. Toutefois, gardons-nous de reporter sur l'hôtel de Rambouillet toutes les railleries de Molière. S'il est vrai que cette société ne produisit rien de vraiment grand ; si elle eut des fantaisies souvent exagérées, nous devons reconnaître qu'elle exerça du moins une heureuse influence sur le progrès de la littérature. De plus, elle donna le ton à la cour et à la ville, et fonda en France dès l'abord, ce quelque chose qu'on dit particulier à la France, et qui s'appelle *la société polie* ; et la société polie, a son tour, eut une influence considérable sur les mœurs.

Faut-il maintenant énumérer tous les beaux esprits qui se firent un nom dans ce fameux hôtel ? Il en est qui ont laissé un peu de réputation ; la plupart ne se lisent plus ou sont oubliés à tout jamais. BENSÉRADE, en ce temps-là (1612-1691), disputait la palme à Voiture, et c'est tout le bien qu'on en peut dire ; George de SCUDÉRY (1601-1667) faisait des romans, des tragédies, des poèmes épiques, et trouvait malgré tout,

Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire 1.

MÉNAGE (1613-1692) enfilait bout à bout force vers galants en français et en italien, faisait abus d'érudition, et fournissait à Molière le type de Vadius.

---

1 Boileau, *Satires*.

Poésie pastorale.—A côté de lui D'URFÉ (1567-1625) essayait de la pastorale. Cet homme se plaisait aux bergeries, et c'était un peu la mode alors. Pendant plus d'un demi-siècle, son *Astrée* obtint et se conserva l'admiration générale. Il y avait là du délicat et du langoureux ; bergers et bergères, tous gens aimables et vertueux, savants en galanterie, soupiraient tendrement leur doux martyre. Bref, *Céladon*, le héros du poème, devint un personnage, et Honoré d'Urfé le plus grand nom de la littérature.

RACAN (1589-1670), avec ses *Bergeries*, accrut encore la vogue de ce genre faux et ennuyeux. Ses *Idylles* ont beaucoup perdu de leur éclat en vieillissant, et quelques vers heureux ça et là, quelques passages d'un caractère vraiment rural et villageois ne sauraient en racheter les continuelles fadeurs. Ses stances sur la *Retraite* et ses odes sacrées valent mieux [1].

SEGRAIS, lui (1625-1701), faisait des églogues pleines d'imitations antiques où il entremêlait le moins possible la mignardise de la galanterie moderne. On sent qu'il vise à la simplicité, et ce mérite si rare l'a sauvé de l'oubli.

Ce mérite a manqué à madame DESHOULIÈRES (1628-1694). Sans doute, ses idylles sont émaillées de pensées délicates et d'images gracieuses, mais l'afféterie sentimentale y domine, et finit par fatiguer. On n'en jugeait pas de la sorte au dix-septième siècle, puisque ses contemporains, pour reconnaître sa supériorité, l'appelaient volontiers la *dixième muse*. Il est vrai que les *dixièmes muses* ne sont pas chose rare dans le monde littéraire. On en trouve avant madame Deshoulières, et après elle, sinon dans le même temps, on gratifiait du même titre Mlle de Scudéry.

Voilà pour la poésie pastorale. — La conclusion, si on la voulait tirer, c'est qu'elle ne fut pas vraie. On voit que tous ses bergers ont fréquenté les salons où règne le bel esprit. Diderot [2] disait aux poètes bucoliques de son temps : "Vos figures sont belles, si vous voulez ; mais il y

---

1 V. Sainte-Beuve, *Causeries de Lundi*, t. VIII, 76-77.
2 Cité par M. Saint-Marc Girardin, *Litt. dramat.*, t. IV, p. 42.

manque la verrue à la tempe et la coupure à la lèvre, qui les rendraient vraies." La verrue à la tempe, c'est de fait ce qu'on ne voit jamais sur tous ces jolis minois de citadins devenus campagnards on ne sait comment.

Epopée.—A l'hôtel de Rambouillet, l'épopée était le rêve des hommes d'élite qui honoraient ses réunions de leur présence. Chapelain, Desmarest de Saint-Sorlin, Scudéry, Saint-Amand. le P. Lemoine et Brébeuf, tous à qui mieux mieux, s'exploitaient la veine épique. Ce qui sortit de là n'est pas toujouts sans valeur, mais ne réunit pas assez de mérites pour nous arrêter longtemps. DESMAREST est inepte ; SAINT-AMAND, qui, à part son *Moïse*, avait l'honneur d'être "le plus grand poète des cabarets [1]," est plus que jamais "moisi par les bords ; " BRÉBEUF n'a guère que des étincelles au milieu d'un obscur fatras ; le P. LEMOINE a des beautés que Chateaubriand relèvera, mais tout à côté de graves défauts ; et CHAPELAIN, qu'en dirons-nous ? Faut-il répéter ici les malicieuses et méprisantes satires de Boileau ? Tous les critiques ne l'ont pas fait. Quelques-uns ont été plus justes pour un homme, qui, malgré ses défauts, ne fut pas inférieur à beaucoup de ses contemporains dont on fait l'éloge, et si l'on veut bien nous le permettre, qui surpassa Voltaire en conception épique [2]. Il y a longtemps que la *Pucelle* ne se lit plus ; la marche en est trop froide et trop didactique ; le style en est généralement rude et barbare ; le poème est encore trop long, bien que les douze derniers chants n'aient jamais été publiés ; mais on doit reconnaître qu'il s'y trouve des détails heureusement rendus, que le mérite général du fond compense quelque peu les imperfections de la forme, et qu'à tout prendre, mieux vaut encore se faire simplement "le modèle des poètes illisibles [3]," comme on a dit, que d'aller chercher dans le cynisme de Voltaire une célébrité nauséabonde et purement conventionnelle.

Genre épistolaire. Jean-Louis, seigneur de BALZAC

1 V. Fournel, *La littérature indépendante*, p. 133.

2 Cantu, *Hist. univ.*, t. XVI, p. 233.

3 C'est l'expression de M. ou de Mme Guizot. (*Corneille et son temps*, p. 312.)

(1597-1655), avait ses entrées à l'hôtel de Rambouillet, et au milieu de cette constellation, il brillait comme une étoile de première grandeur. Il faisait des lettres remplies de réflexions morales et politiques sur les événements de l'époque, sur les affaires de religion, les conclaves, l'hérésie, les troubles de l'Etat, la paix et la guerre, donnant à tout cela un style solennel qui n'est plus de mode aujourd'hui, mais qui faisait fortune alors. L'Europe savante ne balança pas à lui donner le titre de *Grand épistolier de France.*

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

A cela, l'on n'a rien à dire.—Cependant Balzac n'était pas satisfait : il voulut affermir davantage sa réputation. On ne dit pas qu'il y réussit. "Le manteau de la réputation, dit l'abbé Martinet, est de si mauvaise étoffe, que vouloir y mettre une rallonge, c'est s'exposer à des déchirures." En tout cas, Jean-Louis publia divers traités, tels que le *Prince*, l'*Aristippe*, le *Carbon*, le *Socrate chrétien*. Selon M. Nisard, "le défaut général de ces ouvrages est le même que celui des *Lettres*, c'est de l'éloquence sans sujet [1]." Néanmoins, la part faite de ces défauts, Balzac reste toujours un écrivain remarquable, surtout par les services qu'il a rendus à la langue française. "Il eut sur ses devanciers et sur un grand nombre de ses contemporains l'avantage d'une correction constante, et en outre celui d'une phrase débarrassée de tout enchevêtrement, de toute longueur, de toute gêne de construction [2]."

VOITURE (1598-1648). C'est de lui que l'on peut dire, bien plus que de Balzac, que tout son esprit et son talent ont été sans sujet. Le fond de ses lettres n'étant guère que la galanterie lorsqu'elles sont à l'adresse des femmes, ou de la flatterie si l'auteur écrit à des hommes, la lecture en est à peine supportable. Balzac avait été pompeux, Voiture fut précieux ; Balzac procédait par périodes comme un orateur romain, Voiture sema ses petites phrases de traits prétentieux qu'on pardonne à peine dans la conver-

---

1 *Hist. de la Litt. fr.*, t. II, p. 28.
2 F. Godefroy, *Prosateurs du XVIIe s.*, p. 20.

sation ; les jeux de mots, les pointes, les équivoques se montrent à chaque instant dans ses meilleurs épîtres, comme des provocations aux applaudissements des auditeurs. Toutefois, reconnaissons-le, Voiture possède des qualités rares, une verve comique inépuisable et infiniment d'esprit. Grâce à l'engouement des contemporains, il fut longtemps, sinon toujours, le héros de l'hôtel de Rembouillet.

Roman.— Madeleine de Scudéry (1607-1701), que la nature auait dotée d'une laideur non moins célèbre que son génie, fut par ses romans autant que par ses poésies la vraie muse de l'époque. On la nommait *Sapho*, et madame de Sévigné avoue (avec un peu de honte, heureusement) qu'elle prenait parfois plaisir à lire de ses écritures. *Clélie* et le *Grand Cyrus* excitaient alors l'admiration générale. Ce sont d'interminables histoires, des in-folio poussés jusqu'au dixième volume, des intrigues compliquées, des conversations sans fin, le tout saupoudré de galanterie. Ces deux œuvres, qui, selon M. Gautier, "ont affadi tant d'intelligences et dévoyé tant d'imaginagions [1]," sont d'une lecture désespérante en notre siècle si pressé et si peu friand de littérature à l'antique [2].

Au résumé,l'hôtel de Rambouillet fut, soixante années durant, le rendez-vous de la plupart des littérateurs de ce demi-siècle. La mort de la marquise en 1663, amena leur dispersion complète. Du coup, elle mit fin à ces réunions où l'on travaillait à la réforme des mœurs par celle du langage, et au progrès de la littérature par les luttes pacifiques du talent et de l'émulation.

Richelieu et son influence littéraire. L'Académie française.

Richelieu aimait les lettres. Pour détourner les esprits de la politique, il les poussait vers les exercices de

1 L. Gauthier, *Les Epopées francaises*, t. I, p. 556.

2 Un seul de nos contemporains, assure-t-on, a eu le courage de lire tout cela ; c'est M. Cousin.—A cette note de 1884, nous pourrions en ajouter une autre en cette année 1899 : c'est que nous nous trompions. Les hommes de lettres et surtout les hommes d'*étude* lisent encore *Clélie* et le *Grand Cyrus*, au moins à titre d'*étude*, en effet. Il nous souvient d'une lettre, signée d'un beau nom, qui nous l'a prouvé.

l'intelligence. Quant à lui, non content de se poser en protecteur de la littérature, il se croyait poète, faiblesse de l'homme ! et peu d'écrivains de profession ont été plus sensibles que le cardinal-roi à la gloire d'auteur. Sans parler de ses compositions dramatiques, auxquelles du reste il ne prit qu'une faible part, il a laissé d'assez nombreuses *Lettres*, une *Histoire de la mère et du fils*, des ouvrages de piété et de théologie, et dix volumes de *Mémoires*. Ce dernier ouvrage est un des monuments historiques les plus importants. Le malheur, c'est que le style en est trop léché. Le soin de l'élégance, la recherche des figures, l'amour de la pompe poussé à l'excès, ont fait dire à Sainte-Beuve que "le style de Richelieu aimait le panache."

Au surplus, c'est surtout à la fondation de l'ACADÉMIE FRANÇAISE que le cardinal doit la place qui lui est faite dans l'histoire des lettres. Ce n'est pas à dire que la première idée de cette fondation lui ait appartenu. Vers 1630, en effet, quelques esprits sérieux, préoccupés de la formation de la langue, avaient convenu de se réunir une fois par semaine chez un ami commun, Valentin Conrart, pour se communiquer leurs ouvrages et conférer sur des questions littéraires, ou, comme on disait alors, sur le bel esprit. Richelieu, qui eut vent de la chose, vit du premier coup d'œil, dans cette société Conrart, le germe d'une grande institution, et en 1635, grâce à sa politique prévoyante, l'Academie était régulièrement constituée.

Elle demeura fidèle au but qu'elle s'était proposé, de régulariser la langue, et procéda avec une sage lenteur dans cette œuvre difficile. Enfin, après cinquante ans de travaux, le *Grand Dictionnaire* fut achevé et devint dès ce moment la loi du langage. S'il faut admirer la patience, le zèle minutieux que déployèrent les académiciens dans ce travail, on doit regretter d'autre part que ce même zèle soit allé quelquefois si loin ; que tant de mots naïfs et pittoresques dont les écrivains du seizième siècle avaient fait un si heureux emploi, aient été réformés ou sacrifiés. De plus, puisqu'il faut tout dire, faisons remarquer la déplorable erreur dans laquelle tomba l'Académie lorsqu'elle eut l'idée

de composer un dictionnaire pour conserver la langue. Le jour où l'on fait le dictionnaire d'une langue on la tue évidemment, car on dispense ceux qui veulent la connaître d'étudier sérieusement les écrivains qui l'ont créée.

L'esprit de l'Académie à sa naissance, s'est personnifié en VAUGELAS (1585-1650). Admis, jeune encore, dans la docte assemblée, Vaugelas notait avec une scrupuleuse exactitude les points de grammaire sur lesquels les académiciens ne pouvaient s'accorder, et il essayait de les éclaircir. Telle fut l'origine de ses *Remarques sur la langue française.* En même temps, il travaillait à sa *Traduction de Quinte-Curce,* traduisant chaque période de deux ou trois manières différentes, essayant les tours les plus précis, les expressions les plus claires, polissant le tout sans relâche. Ainsi trente ans se passèrent, et apparemment Balzac ne se trompait pas quand il déclarait que l'*Alexandre* de Quinte-Curce était invincible et celui de Vaugelas inimitable. Ce qui est au moins certain, c'est que ces scrupules de pureté et de correction firent de Vaugelas la grande autorité grammaticale de son temps :

Elle a d'une audace, à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas 1.

SIECLE DE LOUIS XIV.

(1636-1715.)

Le Sinaï de la pensée française.
R. P. CAUSSETTE.

Considéré dans la variété de ses productions, le seizième siècle nous est apparu comme une ère féconde et puissante, mais sans proportion et sans unité. Nous avons retrouvé dans les premières années du dix-septième siècle un peu de l'ardeur et de l'exubérance de l'époque disparue : une sève abondante a circulé mais dont le cours n'était pas

---

1 Molière, *Les femmes savantes,* acte II.

encore réglé. C'est à l'Académie française et à l'hôtel de Rambouillet que devait revenir l'honneur de lui imprimer une direction régulière. Sous leur double influence, influence diversement acceptée sans doute, mais invincible, la mesure, la délicatesse, le bon goût, l'élégance, ont pénétré dans les écrits. Insensiblement les idées se sont élevées d'un naturel et facile essor, et avec le règne de Louis XIV commence une ère d'épanouissement et de maturité : c'est le terme de la perfection intellectuelle.

Corneille fait parler à la tragédie un laugage inconnu jusqu'à lui ; Racine tempère cette dignité sans l'abaisser, et l'emporte sur son devancier dans les peintures de sentiment. La comédie s'ouvre de nouvelles routes dans le genre sérieux et moral dn *Misanthrope* ; l'apologue sait orner de parures charmantes sa simplicité primitive ; le genre badin s'élève, et prend dans le *Lutrin* les formes augustes de l'épopée.

Et pendant que la poésie captive les esprits par la force et la profondeur de la pensée autant que par les délicatesses de l'art, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, font entendre dans la chaire chrétienne de mâles et sublimes accents. A leurs côtés, Pascal porte dans les profondeurs de la philosophie et des sciences physiques les illuminations de son immense génie ; les moralistes étudient le cœur humain ; les historiens font parler l'histoire avec dignité et chaleur ; en un mot, tout prend dans la littérature un caractère d'imposante grandeur.

Et de même que les écrivains du grand siècle se distinguent entre tous par la sagesse et la dignité des conceptions, par la force et l'élévation des idées, par la noblesse des sentiments, de même ils sont sans rivaux pour la perfection de la forme. Ils restent toujours les meilleurs modèles à consulter pour qui veut faire des études de style. Personne ne sculpte comme eux une phrase et n'entend à un pareil degré ce qu'on pourrait appeler la menuiserie des mots. Si ce travail d'orfèvres patients et habiles, si cette œuvre de limeurs suprêmes, éteint quelquefois chez eux l'ardeur de l'imagination, il leur reste toujours avec l'esprit de religion qui anime leurs œuvres, la gravité, la

noblesse, l'élévation, l'abondance, la mâle énergie, la simplicité, et certes c'est assez d'une telle réunion de qualités pour faire du siècle de Louis XIV un siècle à part, sinon pour lui assurer le premier rang dans l'histoire des littératures.

Aussi, sans nous arrêter à des considérations qui trouveront mieux leur place dans le cours de cette étude, voyez quelle influence exerce la France à cette époque sur les autres nations de l'Europe. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, acceptant cette suprématie littéraire, ne semblent plus occupées que de lire, d'étudier, d'imiter Racine, Bossuet, la Fontaine, Molière. " La langue française, dit l'historien Macaulay, tendait à devenir la langue universelle, la langue de la société fashionable. Dans plusieurs cours d'Europe, les princes et les nobles la parlaient avec plus de correction et d'élégance que leur langue maternelle. Chez nous, continue l'écrivain anglais, l'élément français ne put sans doute pénétrer aussi facilement qu'ailleurs, car, que ce soit une qualité ou un défaut, nous ne sommes pas nés imitateurs. Cependant l'Angleterre, elle aussi, paya son tribut d'hommages à la France. Le mélodieux toscan, fort en vogue sous le règne d'Elisabeth, tomba bientôt sous le mépris général. Un gentilhomme qui citait Horace. ou Térence était regardé par la bonne société comme un pédant pompeux. Mais de garnir (*to garnish*) sa conversation de morceaux tirés des auteurs français, c'était la meilleure preuve que l'on pût donner de ses talents et de ses connaissances.. Les grands maîtres de notre littérature, jusque dans leurs plus belles compositions, affectaient à l'envi d'employer des expressions françaises, quand notre langue pouvait cependant leur fournir des termes aussi expressifs et aussi mélodieux. On importa aussi de France la tragédie rimée, mais cette plante exotique, transportée sur notre sol, perdit de sa vitalité et mourut. Quant à la prose, elle subit comme la poésie l'influence française ; désormais moins majestueuse, moins artistement tissée, moins musicale que celle des âges précédents, elle devint plus claire, plus flexible, plus propre à la controverse et à la narration [1]."

---

1 Macaulay's *History of England*, Boston 1852, vol. I, p. 311.

On peut après cela signaler des faiblesses et des défauts, exprimer des regrets, blâmer certains auteurs ; une littérature qui, dès les premiers jours, a donné la loi aux autres littératures, et qui fait depuis deux siècles l'éducation du genre humain, ne pourra cesser d'être une grande et belle littérature, et pour dire d'elle ce que Boileau disait d'Homère, " ce sera toujours avoir profité que de savoir s'y plaire."

POÉSIE.

Le Théatre.—La tragédie.

On sait quel zèle le siècle de Louis XIV mit à étudier et à imiter l'antiquité. Bossuet savait par cœur d'un bout à l'autre l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il en récitait de longs passages à son royal élève, et, la nuit, agité de songes héroïques, il composait en dormant des vers grecs dont il faisait retentir les lambris dorés de son appartement de Versailles[1]. De son côté, Fénelon écrit en prose une épopée homérique ; Boileau s'inspire d'Horace et critique les mœurs à la manière de Juvénal ; Molière étudie Lucrèce et se propose pour modèles Plaute et Térence ; quant à la Fontaine, il nous le dit lui-même,

> Térence est dans *ses* mains ; *il s'instruit* dans Horace ;
> Homère et son rival sont *ses* dieux de Parnasse.

Comment les poètes tragiques pourraient-ils ne pas suivre la mode, quand, pour eux surtout, l'antiquité est si riche en modèles, en personnages, en grands caractères ? Aussi Corneille, Racine et leurs successeurs empruntent-ils autant qu'ils peuvent, et ils le font quelquefois avec un sang-froid et une conviction que nous ne comprendrions pas aujourd'hui.

Cette littérature d'imitation est très belle sans doute. La poésie française n'a pas retrouvé cette perfection de langage et de composition dont le théâtre de Racine, en

---

1 Ozanam, *Mélanges*, t. II, p. 17.

particulier, nous offre le modèle, mais elle a bien aussi ses défauts. Un poète ne sort jamais de son temps, de ses habitudes, de ses croyances, sans perdre ce qu'il y a de plus vivant et de plus vrai dans la poésie. Et s'il transporte dans un autre pays les mœurs et les idées de son pays et de son siècle, son œuvre est fausse, elle l'est fatalement.

C'est pourquoi les tragédies grecques de Racine et les tragédies romaines de Corneille ne sont le plus souvent que d'admirables contresens. Il n'y a là presque rien de grec ni de romain, à part le costume et les noms, rien non plus de tout à fait français. Louis XIV déteint sur Eschyle et sur Sophocle, et Achille parle et agit comme M. le duc de Lauzun.

Cette absence de vérité morale amènerait la froideur, et une froideur continuelle, si le poète ne faisait parfois passer son âme dans celle de ses personnages. Alors le lecteurs ou le spectateur est vraiment ému : cette parole du poète, pour fausse qu'elle soit dans la bouche de Phèdre, d'Iphigénie, d'Andromaque, il la reconnaît, il lui semble qu'elle n'est que la traduction poétique de sa pensée à lui, il l'écoute avec intérêt et attendrissement, il regrette que le poète n'ait pas choisi des personnages chrétiens et français comme lui, car alors c'est son âme tout entière qui eût passé dans celles de ses héros, et l'émotion produite aurait été bien autrement puissante.

Prise telle qu'elle est cependant, la tragédie du dix-septième siècle est encore un des genres littéraires de cette époque les plus féconds en beautés. Si maintenant on nous demandait pourquoi les deux génies qui l'ont portée si haut ne jouissent plus aujourd'hui de la même faveur que du temps de Louis XIV, pourquoi ils ne reparaissent plus que très rarement au théâtre, nous répondrions avec M. de Bonald que "la tragédie héroïque ou de caractère, telles que sont la plupart des tragédies du grand siècle, perd à la représentation beaucoup plus qu'elle ne gagne. Il est bien peu d'acteurs qui ne restent au-dessous de l'idée que l'esprit se forme de la profondeur des rôles d'*Acomat* ou d'*Agrippine*, de la force de celui du vieil *Horace*, de la hauteur de celui de *Mithridate*. Comme le caractère se

dévoile par des mots beaucoup plus que par des gestes, il est une foule de traits profonds, de mots heureux, que souvent il ne peut pas rendre dans toute leur énergie, et sur lesquels la rapidité de la représentation ne permet pas au lecteur, distrait un moment, de revenir [1]."

Il y a peut-être une autre raison. On l'a souvent remarqué, et à bon droit, notre siècle affecte de se complaire dans le sentimentalisme, et il se fait gloire, on ne sait pourquoi, de rêver et de s'ennuyer. Or, le caractère général des poètes tragiques du dix-septième siècle est précisément de n'avoir pas ce sentiment de rêverie et de lyrisme qui existait déjà dans Shakespeare et qui a occupé depuis une si grande place dans les œuvres de Chateaubriand, de Lamartine, de V. Hugo, d'Alfred de Musset. Certes, ce n'est pas nous qui leur en ferons un reproche : examiner n'est pas blâmer. Ajoutons que, en expliquant ainsi l'indifférence de notre siècle, l'honneur de Racine et de Corneille reste sauf : car, que l'art scénique soit impuissant à les faire comprendre, cela n'est dû qu'à leur trop de profondeur ; d'autre part, que l'on ne trouve pas chez eux comme chez nos contemporains, des élans de sensibilité maladive, le dégoût raffiné de la vie, de ces plaintes et de ces regrets adressés à tout propos au monde extérieur, on ne saurait leur en faire un crime, quand on est prêt à reconnaître que la tristesse est "le huitième péché capital."

Mais entrons dans le détail.

PIERRE CORNEILLE (Rouen 1606-1684).

...et fut sublime bonnement.
Dorat.

Il y a, dans la longue carrière de Corneille, quatre époques distinctes. Pendant la première, son génie se développe et cherche en tâtonnant à se frayer sa voie. La seconde, qui n'est guère marquée que par des chefs-d'œuvre, nous le montre dans toute la force de son génie et avec la conscience de sa supériorité. Dans la troisième, éloigné

1 *Mélanges littéraires* (4e éd.), t. I p. 274,

du théâtre par le souvenir d'un revers douloureux, il donne par des traductions un aliment à sa verve poétique toujours en haleine, et jetant un regard en arrière, il se fait le juge de ses propres œuvres. Enfin, ramené par les encouragements du roi sur le théâtre de ses premiers succès, il prouve d'évidence à ses plus chauds admirateurs le déclin et la chute de son immense talent.

On sait, disait Racine[1], en quel état se trouvait la scène française, lorsque Corneille commença de travailler. "Quel désordre? quelle irrégularité! Nul goût, nul connaissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs aussi ignorants que les spectateurs. La plupart extravagants et dénués de vraisemblance. Point de mœurs, point de caractères. La diction encore plus vicieuse que l'action et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement. En un mot, toutes les règles de l'art, celles de l'honnêté et de la bienséance partout violées."

Après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté contre le mauvais goût du public, Corneille enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, " fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont la langue française est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux[1]."

En 1637 parut le *Cid*, et l'enthousiasme alla jusqu'au transport. La médiocrité eut beau se récrier et classer la pièce bien au-dessous des tragédies de Scudéry, les grands et le peuple s'accordèrent à la savoir de mémoire et à prévenir au théâtre les acteurs qui la récitaient. Intrigue noble et puissante, équilibre des moyens dramatiques, intérêt unique et toujours nouveau, opposition tout à fait théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés :—la tragédie était trouvée, et ce n'est pas sans raison que l'on donnait cours à cette formule admirative: *beau comme le Cid.*

Ayant *atteint* jusque-là, Corneille s'éleva encore dans

1 Devant l'Académie, à la reception de Thomas Corneille.

1 Racine, *Ibid.*,

Horace (1639). D'aucuns lui faisant reproche d'avoir emprunté à Guilhem de Castro le sujet et quelques-unes des plus belles scènes du *Cid*, il voulut être cette fois tout à fait lui-même. Une page de Tite-Live, une simple narration historique lui fournit l'étoffe de la plus vigoureuse comme de la plus originale de ses tragédies. Là tout est substance, force, lumière ; les deux passions les plus vives dont le cœur humain puisse être possédé, l'amour de la patrie et l'autre que nous n'avons pas besoin de nommer, sont constamment mises en présence et poussées jusqu'aux plus dramatiques excès. La pièce serait parfaite sans le défaut d'unité et sans l'inutilité du cinquième acte.

Les larmes du grand Condé ont consacré la tragédie de *Cinna* (1639). Rien ne surpasse le tableau de la conjuration, la grande scène où Auguste délibère s'il doit renoncer à l'empire ou le conserver, le pardon héroïque accordé aux conspirateurs. Malgré l'inconsistance de quelques-uns des caractères, ce serait le chef-d'œuvre de Corneille, s'il n'était monté plus haut encore en faisant *Polyeucte* (1640).

Au-dessus de *Polyeucte*, il n'y a rien, disait Fontenelle. Ici le poète nous ramène à cette époque de transition où l'élément chrétien envahissait la société romaine : il la saisit et la dépeint en traits ineffaçables, il trouve moyen de fondre dans un seul personnage le chrétien, le martyr, l'époux et le gentilhomme afin d'en faire un héros accompli. Le caractère de Pauline n'est pas moins admirable, et aucun ne fait plus honneur au génie du poète et à liberté d'esprit du sincère chrétien qui l'a tracé[1]. A ces deux figures éclatantes, lumineuses, il fallait une ombre : l'ombre, c'est Félix. Les classiques à outrance ont blâmé ce caractère indécis, ondoyant, tour à tour ballotté du drame à la comédie. Félix manque de dignité, ont-ils dit ;

1 "En France, dit à ce propos Sainte-Beuve, nous ne nous montrons pas toujours assez soigneux et fiers de nos richesses. La création de Pauline est une de ces gloires, de ces grandeurs dramatiques qu'on devrait plus souvent citer. Antigone chez les Grecs, Didon chez les Latins, Desdémone et Ophélie dans Shakespeare, Françoise de Rimini chez Dante.... ce sont des *noms* sans cesse ramenés, des types aimés de tous, reconnus et salués du plus loin qu'on les rencontre. Pourquoi Pauline n'y figure-t-elle pas également ? (*Port-Royal*, t. I, p. 147.)

qu'importe, s'il ne manque pas de vérité ? Félix est avant tout, par-dessus tout, l'homme en place : sa place est sa vie, et l'idée qu'il pourrait perdre sa place le tient dans une terreur continuelle et commande à tous ses actes. C'est le fonctionnaire de tous les temps. Du reste, l'extrême beauté de *Polyeucte* réside surtout dans le contraste harmonieux de caractères opposés, et le pathétique y naît d'un double sacrifice également héroïque, le sacrifice de Pauline renonçant à des espérances désormais légitimes, et celui de Polyeucte immolant à sa croyance sa tendresse et son ambition. Elle se trouve aussi partiellement dans ces stances d'un si haut lyrisme que l'on retrouve à chaque page, dans l'admirable scène du quatrième acte entre Pauline et Polyeucte, dans la comparution devant Félix à l'acte suivant. En un mot, le poète a réalisé dans cette pièce, la mieux conduite, la plus *humaine* de son théâtre, l'idéal de la tragédie.

Après ces quatre chefs-d'œuvre, Corneille ne pouvait plus grandir. Dans les sept autres pièces qui suivent en rang de mérite, *Rodogune*, *la Mort de Pompée*, *Nicomède*, *Don Sanche*, *Sertorius*, *Othon*, *Héraclius*, les défauts prennent le dessus, et il faut déjà que le respect soutienne l'esprit dans une lecture inquiète et difficile. Enfin, dans le reste, à peine y a-t-il à recueillir, au milieu des défaillances du génie, quelques beautés de bonne fortune. Le vieil auteur ne se trompait qu'à demi, quand il disait en 1676 :

Je faiblis, ou du moins ils se le persuadent ;
Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit 1.

Pourtant, après la *Mort de Pompée*, Corneille avait éprouvé comme un besoin de détendre les ressorts forcés de son intelligence, et de leur rendre quelque souplesse par un travail moins rude. Il se souvint alors qu'il avait fait autrefois des comédies ; et trouvant dans l'auteur espagnol Alarcon un sujet à sa guise, il l'accommoda aux convenances de la scène française. Vingt ans avant les pièces de

1 *Au Roi*, Œuvres diverses.

Molière, il ouvrait ainsi par le *Menteur* (1642) l'ère glorieuse de la comédie en France. Le caractère du Menteur est tracé de main de maître ; il y a dans les hâbleries de ce personnage une verve, une bonne grâce de jeunesse qui entraîne ; l'allure est dégagée, le mouvement preste, la saillie prompte et nette. Le naturel, que Molière cherchera longtemps avant de le tronver, Corneille, dans un moment de relâche, l'atteint ici du premier coup.

Avant de résumer les titres de gloire du grand poète, mentionnons un ouvrage longtemps délaissé à cause de quelques vers pénibles et qui est pourtant "une merveille[1] :" nous voulons dire la traduction de l'*Imitation*. Corneille est le seul qui se soit rapproché de ce modèle inimitable. Il a su être pathétique tout en conservant la véhémence de l'original. Car, faisons-le remarquer en passant, l'auteur de l'*Imitation* n'a pas cet accent doucereux et larmoyant que les traducteurs aiment tant à lui prêter ; tout au contraire, il ne se départ jamais de l'éloquence haute et rude de l'homme parfait voulant dominer les faiblesses humaines. Certes, on l'avouera, nul ne pouvait mieux interpréter ce langage que l'auteur de *Polyeucte*.

Ainsi, pour finir, Corneille a créé en France la tragédie et la comédie. Il a tout renouvelé au théâtre : sujets, sentiments, style, jeu, costumes, décorations. Il purgea la scène de la licence qui y régnait avant lui, et fit monter à sa place les vertus morales, politiques, et quelquefois même les plus belles vertus chrétiennes. Noblesse, économie dans les sujets, véhémence dans les passions, gravité dans les sentiments, dignité et en même temps variété dans les caractères, magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler : voilà encore quelques-uns de ses mérites.

Ses personnages sont tous des types merveilleux de grandeur morale, d'élévation d'âme ou d'héroïsme. Ses héros sont des demi-dieux, et ses héroïnes, des *hommes*, sauf Chimène et Pauline. Il est vrai qu'il les grandit un

---

1 M. Puyol, *Lettres chrétiennes*, t. I, p. 334.

peu trop, qu'il "peint plutôt les hommes comme ils devraient être," qu'il s'attache plus à la profondeur des idées qu'au brillant de la forme et aux séductions du style. Et comme on ne peut se soutenir longtemps au sublime, il est également vrai qu'il tombe fréquemment, qu'il a des parties déclamatoires, raffinées, subtiles ; enfin, on peut lui reprocher de n'avoir pas bien connu les passions tendres, et de les peindre plutôt avec sa tête qu'avec son cœur.

Mais qu'à cela ne tienne. Corneille reste un des plus beaux génies de la France, génie grand et rude, fier, énergique, profondément chrétien, d'autant plus simple qu'il est plus sublime. Napoléon disait que s'il eût vécu de son temps il l'aurait fait prince. La France l'a surnommé le Grand Corneille. C'est assez pour sa gloire et bien mieux que Napoléon n'eût pu faire. Le prince Corneille ! — on a envie de rire ; le Grand Corneille — on s'incline[1] !

JEAN RACINE (1639-1699).

On a dit que la perfection est refusée aux mortels :
Racine pourrait prouver le contraire.
Gœthe, *Wilheim Meister*.

Les débuts de Racine furent un peu pénibles comme avaient été ceux de Corneille, mais, plus heureux que son devancier, une fois parvenu au sublime de l'art dramatique, Racine n'en redescendit jamais.

Après la *Thébaïde* où il avait imité les défauts de Corneille ; après l'*Alexandre*, où il quitte les traces de son rival pour l'emphase gasconne de la Calprenède et l'héroïsme doucereux de mademoiselle de Scudéry, Racine se transforme tout à coup, son génie se révèle, il écrit *Andromaque* (1667). Ce n'est plus l'imitateur de l'*Astrée* ou du *Cyrus*, c'est déjà le peintre le plus vrai, le plus

---

1 Voy. Géruzez, *Notice sur P. Corneille* ; Pellisson, *Hist. de l'Académie fr.*, p. 171 ; la Bruyère, *Caractères* (1868), p. 112 ; P. Allard, *Le contemporain*, juin 1883, pp. 1052 ss ; Nisard, *Litt. fr.*, t. IV, pp. 118, 124 ; t. III, p. 25 ; t. IV, p. 194 ; P. Chasles, *Etudes sur l'Antiquité*, p. 35 : Godefroy, *XVIIe siècle* ; Viguier, *Anecdotes litt. sur P. Corneille*.

profond, le plus original du cœur humain, de ses violences, de ses angoisses et de ses faiblesses.

Andromaque est plus qu'un chef-d'œuvre ; c'est, aussi bien que le *Cid*, une date, une époque dans l'histoire du théâtre ; c'est le véritable avènement de Racine et de la tragédie fondée sur le sentiment. La tragédie a quitté la région héroïque où Corneille l'avait élevée et maintenue ; à l'admiration qu'inspire la grandeur morale des caractères, elle a substitué l'intérêt pathétique qui naît de peintures moins fortes et plus tendres ; elle a peint l'*homme* tel qu'il est. Que ç'ait été là une déchéance ou non, du moins nous sommes ici au sein du vrai. C'est avec nos cœurs que le poète a pétri le cœur de ses héros. Andromaque, sublime sans être au-dessus de l'humain, héroïque sans cesser d'être femme, restera toujours le plus touchant modèle de tendresse maternelle et de piété conjugale ; type charmant sorti du cœur le plus tendre et de l'esprit le plus délicat d'un siècle où vivait pourtant Fénelon.

Après ce premier épanouissement de son divin génie, Racine déserta un moment la tragédie pour la comédie, et passa d'un chef-d'œuvre à un autre. Il ne visait pourtant dans *les Plaideurs*, ni à la haute comédie de mœurs, ni à la comédie d'intrigue : il amusait, il parodiait, il ridiculisait l'éloquence ampoulée et pédantesque des avocats de son temps. Point de caractères, point de passions, mais des personnages plus on moins ridicules et des manies. Dandin est un vieux fou ainsi que Chicaneau, et la comtesse de Pimbesche, une vieille extravagante : tous trois ont leur loge qui les attend aux Petites-Maisons. Louis XIV et sa cour donnant le signal, les bourgeois se décidèrent à rire. En fait, il n'est peut-être même aucune pièce de Molière qui renferme un plus grand nombre de ces vers marqués au coin de la bonne plaisanterie, qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire et qui deviennent proverbes en naissant.

On ne saurait passer des *Plaideurs* à *Britannicus* sans admirer la souplesse du génie de Racine. Des critiques reprochant au poète *d'affadir la tragédie* [1], de ne pas savoir

1 Mot de Corneille.

peindre les grands caractères, les passions héroïques, il tenta ce coup d'essai dans le genre historique, et ce fut un coup de maître. Amis et ennemis reconnurent que Racine avait d'autre couleurs sur sa palette que celles de l'Ile du Tendre. Il admirèrent dans le peintre à la fois discret et fidèle de la cour de Néron, toute l'énergie de Tacite exprimée en des vers dignes de Virgile. Le réalisme de notre temps a pu regretter que la pudeur du poète et son amour de la beauté idéale aient éloigné de nos regards les impuretés et les horreurs que fournissait l'histoire ; mais il est permis de ne pas partager ce regret. L'art a une autre destinée que de faire naître le dégoût.

Un an après *Britannicus*, Henriette d'Angleterre proposait à Racine et à Corneille simultanément le sujet de *Bérénice*, thème ingrat s'il en fût, et sans aucun intérêt tragique. Les deux rivaux travaillèrent à l'insu l'un de l'autre. L'auteur du *Cid* échoua complètement. Racine, à force de talent et de sensibilité, accomplit un véritable tour de force. Il sut féconder et conduire du premier au cinquième acte un sujet qui semblait devoir expirer à chaque moment, faute de matière. La pièce, ou si l'on veut, l'élégie dramatique, eut trente représentations, trente représentations honorées des larmes de la ville et de la cour, et le grand Condé répondait à ceux qui la critiquaient devant lui :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Bajazet (1672) fut un retour à la tragédie virile ; ce fut aussi une tentative hardie. A des spectateurs habitués à ne voir presque toujours sur la scène que des Grecs et des Romains, Racine présentait des mœurs et des caractères tout nouveaux, bref, quelque chose de tout à fait moderne. Avec *Mithridate*, il revint à l'antiquité et reprit le genre historique. La récidive fut heureuse. Le personnage de Mithridate passe pour la plus forte et la plus complexe étude de caractère qui soit au théâtre ; celui de Monime a la même supériorité entre les créations nobles

et pures, et soutient la comparaison avec Chimène, Pauline et Iphigénie.

Ce nom d'*Iphigénie* rappelle encore un chef-d'œuvre. Racine va reprendre les traces d'Euripide et faire d'une tradition mythologique et d'une fable vieillie, un drame de passion humaine et universelle capable d'émouvoir des Français du dix-septième siècle et de tous les siècles. Il s'éloignera en bien des choses de la légende grecque et de son économie ; il choquera même la vérité historique, comme il l'a déjà fait ailleurs, en transportant dans la société antique des conditions de mœurs et un élément moral qui n'y étaient pas ; mais aussi, quelles douces jouissances ne nous fera-t-il pas goûter, si nous voulons seulement faire taire notre érudition, et accepter un anachronisme aussi volontaire qu'il était inévitable ! Ardeur chevaleresque, passionnée, dans la personne d'Achille ; politique adroite, et noble, dans tout le rôle d'Ulysse ; grandeur, pathétique chez Clytemnestre ; simplicité naïve et touchante chez Iphigénie ; style prodigieusement pur et doux : voilà ce que nous offre l'*Iphigénie en Aulide*, la tragédie des tragédies, s'il faut en croire Voltaire.

Pourtant, malgré la compétence supérieure d'un tel juge, nous croyons, et nous ne sommes pas seul à le croire, que Racine est monté plus haut encore, et que cette fois il est parvenu au comble de l'art (1677). On a trouvé un mot pour exprimer la perfection de l'œuvre nouvelle : on a dit le *miracle de Phèdre*. Le caractère de Phèdre est en effet d'une merveilleuse beauté. Nous savons ce que, au premier abord, il peut y avoir de dangereux pour la jeunesse dans le spectacle d'une passion coupable ; mais Racine a pu dire avec raison qu'il n'avait point fait de pièce " où la vertu fût plus mise à jour que dans celle-ci. Les moindres fautes, ajoute-t-il, y sont sévèrement punies ; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même ; les passions n'y sont présentées que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité [1]." Ces données étant acceptées,

---

1 Préface de *Phèdre*.

que peut-on reprocher au poète après quelques légers défauts de plan et de conduite, si légers en vérité qu'on ose à peine les signaler ?

Une cabale odieuse traversa le succès de cette admirable tragédie. Le poète, depuis longtemps victime de la malveillance et de l'envie, et en même temps dominé par un besoin de retour à la piété, se décida irrévocablement à quitter le théâtre. Il avait trente-huit ans. Il se maria, peut-être pour affermir ses bonnes résolutions, peut-être aussi pour échapper à la tentation qui lui était sérieusement venue de se faire chartreux. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, on ne le voit plus ambitionner les succès de théâtre ; il vit en paix avec sa femme, quoiqu'elle ne sache pas même ce que c'est qu'un vers et ne lise pas les tragédies de son mari ; il instruit ses enfants, dirige leurs jeux comme leurs prières [1] ; il remplit paisiblement avec son ami Boileau sa charge d'historiographe du roi. Douze ans se passent ainsi.

Une circonstance fortuite le ramena à la poésie. Madame de Maintenon avait introduit des exercices dramatiques dans le programme des études de Saint-Cyr. La directrice, madame de Brinon, réussissant mieux dans l'homélie que dans la tragédie, on s'adressa à Racine. Il devait tirer son sujet de l'Ecriture sainte et intéresser sans amour. Le succès d'*Esther* fut immense ; les courtisans se disputaient l'honneur de suivre le roi aux représentations ; le roi lui-même ne put une fois s'empêcher de s'écrier que *Racine avait bien de l'esprit.* Racine avait plus que de l'esprit, il avait une âme, et jamais langage plus pur et plus harmonieux n'avait accompagné sous sa plume des idées plus élevées et des sentiments plus chastes.

Cependant le poète sentait que sa pièce n'avait rien de théâtral, qu'il ne lui avait point donné toute la perfection que demande la tragédie. Il voulut essayer de la donner à un autre sujet. C'est nommer *Athalie*, " chef-

---

1 Je me souviens, dit Louis Racine, des processions que nous faisions étant enfants ; mes sœurs étaient le clergé, moi le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait avec nous et portait la croix."

(*Hist. de Racine.*)

d'œuvre de l'esprit humain," disait Voltaire, "l'œuvre la plus parfaite du génie inspiré par la religion," disait à son tour Chateaubriand [1].

Ainsi en ont pensé depuis deux siècles les plus grands esprits, et celui-là serait bien téméraire qui s'inscrirait en faux contre un si unanime, solennel et décisif jugement.

On peut l'oser à dix-huit ans, quand, à force de se nourrir des classiques, on s'en est lassé—ce qui arrive pour les meilleures choses ; on le peut encore à vingt-cinq ans, en une heure où l'on voudrait "penser par soi-même," et n'accepter plus toutes les "idées reçues ;" plus tard, après douze ou quinze ans, par exemple, on ne l'oserait point.

En quinze ans de vie, et d'étude, et de comparaisons des modèles, et de travaux personnels avec ce difficile outil qui s'appelle une plume, l'esprit peut ne pas grandir beaucoup,—en certain cas, on pourrait croire qu'il a baissé,—mais il acquiert toujours infailliblement quelque chose :—comment l'appeler?—une notion et un sentiment plus complets de la DIFFICULTÉ, une plus grande puissance d'admiration pour tout homme ou toute œuvre qui représente une difficulté vaincue.

Or le sujet d'*Athalie* était une *difficulté*—c'est le moins qu'on en puisse dire. Nous avons beau nous les nommer tous, les grands hommes, les grands talents, qui, parmi eux l'eût entrepris?

Aussi bien, quand on relit ce drame - car c'en est un —un merveilleusement conçu,—non plus à vingt-cinq ans à la hâte, et dans la fièvre d'un travail intellectuel qui s'est dégoûté à force de trop faire en peu de temps - mais à quarante ans ou plus, à tête reposée, et comme qui dirait en plein océan, entre la majesté calme des flots et l'azur serein du ciel, dans une de ces matinées où l'on a tout son temps pour la jouissance de l'esprit, oh ! alors, comme on voit bien que *Athalie* est belle, que c'est un triomphe, que si on n'a pas senti son charme pénétrant, ce n'est pas la faute au poète, ni à son œuvre, mais la faute à soi ! Comme alors on se moque bien des trois unités et des fameuses vingt-

1 *Génie du Christianisme*, p. 222.

quatre règles de Lemercier, toutes d'ailleurs rigoureusement observées, et des défauts du *Scenario*, et de la " nuée d'épithètes," et des " métaphores manquées," et des " larcins à Euripide," et de tous les reproches que l'on peut faire au maître ! Il a des taches dans *Athalie* — où n'y en a-t-il pas ? mais que trouvera-t-on qui soit mieux qu'elle " l'œuvre parfaite du génie inspiré par la religion ? "

Comprend-on même à quarante ans toute cette " perfection " ? " Comprendre, c'est égaler, dit Raphaël[1].

Quant à la prose, Racine savait la manier aussi bien que les vers. Sans parler de son *Discours à l'Académie*, de ses deux lettres à l'auteur des *Visionnaires*, chefs-d'œuvre de plaisanterie fine et délicate, sa *Correspondance* est partout pleine d'agrément, et elle ne fait pas moins honneur à son cœur qu'à son esprit.

Comme historien, Racine s'est fait par son *Histoire de Port-Royal* l'égal des maîtres du genre. On l'y voit disposer les faits avec un art infini, pénétrer les intentions en moraliste consommé, et, sans découvrir ses propres sentiments, sans prodiguer l'éloge, sans employer l'injure,

---

1 Comme il y a une conscience chrétienne, il y a une conscience littéraire, et les deux, d'ailleurs, se tiennent. Littérairement, l'auteur, en 1899, reconnait qu'il s'est trompé en 1884, et chrétiennement, il doit, en toute simplicité, le confesser. Il ira même jusqu'à reproduire cette page de 1884 qu'il ne voudrait plus signer aujourd'hui. Après Voltaire et Chateaubriand, il disait donc :

" Eh bien non ! — Malgré le ton général de cette étude, et quoi qu'il puisse paraître y avoir d'étrange, d'osé, de téméraire à s'inscrire en faux contre l'admiration persistante et unanime de deux siècles, nous croyons qu'*Athalie* n'est ni le chef-d'œuvre de l'esprit humain, ni " le chef-d'œuvre de la poésie française," ni même le chef-d'œuvre de Racine. Lemercier a pu éprouver sur cette tragédie les vingt-quatre règles que sa théorie sévère et minutieuse impose comme conditions de perfection absolue au drame tragique, et n'en pas trouver une seule qu'elle ne remplisse rigoureusement ; mais il n'en reste pas moins vrai que le *scenario* d'*Athalie* pèche dans les détails les plus communs, et que l'exécution de la pièce, prise au pied de la lettre, est impossible ; il est encore bien prouvé que le ton héroïque pris par le poète pour dire les choses les plus ordinaires, a fatalement produit sous sa plume une multitude de vers et de passages exagérés. Nous ne parlons pas de l'effroyable nuée d'épithètes qui fourmillent partout, des innombrables métaphores manquées, amphibies, commencées dans un certain ordre d'images et terminées dans un autre. Il y a un défaut plus grave : cette pièce réputée biblique l'est si peu, QU'ELLE EST TIRÉE ET TRADUITE EN GRANDE PARTIE DE LA TRAGÉDIE D'ION, d'Euripide, et Racine, d'ordinaire plein de loyauté, n'a pas confessé le plagiat.

" Nous pourrions revenir sur les mérites, et ce serait finir plus gracieusement. Mais à quoi sert ? Nous n'avons d'ailleurs rien dit qui tende à prouver qu'*Athalie*, à cause de ses défauts, ne puisse pas être un chef-d'œuvre et qu'il n'y ait point de profit à l'étudier. Fût-elle réduite aux seuls chœurs, la pièce prendrait toujours place avec *Esther* parmi les plus belles productions lyriques."

il nous passionne vraiment, il excite, où il lui convient, l'admiration ou le mépris. Pour l'histoire de Louis XIV, on a eu tort de dire que Racine avait renoncé à l'écrire après l'avoir inutilement essayée. Il est certain au contraire qu'il en lisait souvent des fragments devant le roi, en présence de madame de Montespan et de madame de Maintenon. Le tout fut consumé dans un incendie.

Résumons. - Corneille avait pris pour ressort de ses drames l'héroïsme ; Racine ouvrit une voie nouvelle : la tendresse fut son secret et sa force. Acceptant toutes les règles qu'on imposait au théâtre, et toutes celles qu'imposait aussi l'étiquette de Versailles, il mêla, avec une souplesse étonnante, les délicatesses et les convenances de la cour à la peinture la plus vive des passions dramatiques.

Son principal titre de gloire, sa création la plus originale, ce sont les rôles de femmes. Quand il agite la conscience de Phèdre, quand il fait parler le chaste amour d'Iphigénie ou le cœur maternel d'Andromaque, ces créations païennes se purifient, se transfigurent, et l'on pardonne à ces héroïnes de n'être pas chrétiennes de nom comme elle le sont de fait.

Au reste, c'est du sentiment spiritualiste que Racine, aussi bien que Corneille, a tiré sa puissance artistique ; l'un et l'autre, au lieu de chercher l'intérêt violent et la surprise des yeux, s'adressaient à l'âme des spectateurs en peignant l'âme humaine. Cependant, répétons-le, il faut regretter que ces deux grands génies ne se soient pas plus souvent inspirés de leur foi, qu'ils aient refusé d'être chrétiens et français, qu'ils soient allés chercher presque toutes leurs inspirations dans l'antiquité païenne au lieu de les demander à leur patrie, à la France qui a produit Charlemagne, Roland, saint Louis, Jeanne d'Arc. N'eût été ce dégoût des traditions nationales, nous aurions eu peut-être deux siècles plus tôt des tragédies chrétiennes, chevaleresques, françaises comme la *Fille de Roland* [1].

---

1 Voy. Sainte-Beuve, *Portraits litt*, ; Géruzez, *Notice sur J. Racine*, passim ; D. Nisard, *Litt. fr.*, t. II, p. 112 ; t. III, pp. 18, 27 ;—Veuillot, *Çà et là*, t. II, 432 ; Mennechet, *Matinées litt.*, pp. 233, 235, 250 ; Godefroy, *Poètes* ; J. de Maistre, *L. et Op.*, t, II, p. 211 ; Cassagnac, *l. cit* , pp. 167, 186, 188, 198, 206, 260 ; L. Gautier, *Portraits litt.*, p. 355 ; Plantier, *Poètes bibliques*, t. I, p, 276.

La tragédie après Corneille et Racine ne fut d'abord qu'une imitation; et comme on n'imite pas la vérité des caractères et des passions, ni les *divines élégances*[1] d'une langue de génie, on imita dans Corneille l'abus des raisonnements et de l'intrigue, dans Racine la galanterie noble. Racine, comme venu le dernier, fut le plus à la mode. On crut lui prendre ses plans en s'assujettissant à ses règles, et son harmonie en évitant les vers durs. Telle fut l'illusion des premiers qui, après lui, osèrent donner des tragédies, CAMPISTRON, LAGRANGE-CHANCEL, DUCHÉ. Ceux-ci ne manquaient pourtant ni d'esprit ni de goût, et leur admiration de disciples tendres et fidèles donne à leurs pièces le caractère de pieux hommages à la gloire du maître. C'est assez pour racheter une intention, c'est trop peu pour se faire lire[2].

Toutefois il faut faire une exception pour THOMAS CORNEILLE (1625-1709). Quoique la renommée de son frère ait absorbé la sienne, il tient encore une place enviable parmi les poètes du théâtre. Un peu plus de poésie, une main plus sûre, et telle scène du *Comte d'Essex* ou de *l'Ariane* serait digne de Pierre.

PARENTHÈSE SUR L'OPÉRA.

On ne nous pardonnerait pas de passer sous silence le nom de cet homme qui, né poète, comme l'attestent quelques comédies, se résigna au rôle modeste de fournisseur de Lulli, et s'attira les foudres du sévère Boileau, pour avoir écrit dans sa jeunesse

Tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa du son de sa musique.

Et d'abord, remarquons le, l'obligation d'écrire, pour faciliter l'œuvre du compositeur, des vers de peu de longueur et des couplets de courte haleine; la nécessité de se plier au rhythme musical, de placer sur les temps forts des syllabes au son mâle et plein; ces mille petites

1 Pontmartin, *Dernières Causeries litt.*, p. 114.
2 Nisard, *Hist. de la Litt. fr.*, t. IV, p. 159.

exigences de facture dont le métier donne seul le secret, tout cela tend nécessairement à étouffer la sève du librettiste, qui cherche en vain à se développer et se heurte contre des obstacles infranchissables. Celui-là, certes, serait trois fois poète, qui pourrait le rester en de pareilles conditions. Si QUINAULT (1635-1688), en général, n'eut pas ce bonheur, c'est du moins une jouissance très grande, au milieu de l'aride lecture de ses livrets, de sentir parfois le poète percer sous l'enveloppe du parolier, de le voir se dégager des liens que le métier lui impose pour rentrer en possession de lui-même et s'affirmer magistralement.

COMÉDIE [1].—MOLIÈRE (1622-1673).

.... l'aigle comique....
L. VEUILLOT.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville, jouant les pièces de Hardy, de Montchrétien, de Balthasar Baro. Les auteurs vendaient aux farceurs leurs ouvrages dix écus pièce, ou à peu près. Vers l'année 1630, Pierre Corneille commença à tirer le théâtre de la barbarie où il était. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour cette époque qu'elles le sont peu pour la nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion de Richelieu pour les spectacles mit à la mode le goût du comique.

Cependant, un garçon de quatorze ans, né sous les piliers des halles, d'une famille de tapissiers, réussissant mal dans le métier de ses pères, était placé chez les jésuites et destiné à la jurisprudence. Tourmenté par l'impatience du génie, "qui se ronge lui-même jusqu'à ce qu'il trouve à prendre l'essor," il se jeta dans une troupe de comédiens ; et comme c'était une profession mal famée, embrassée par des étourdis, de pauvres diables ou de mauvais sujets, afin

---

1 Voyez, pour le *Menteur* de Corneille, p. 291 : pour les *Plaideurs* de Racine, p. 293.

de ne pas déshonorer ses parents, il cacha son nom de Poquelin sous celui de Molière, qu'il devait rendre immortel.

Il avait vingt-trois ans, et ses camarades connaissaient à peine son mérite ; il l'ignorait lui-même puisqu'il se croyait né pour le genre tragique. Les sifflets l'avertirent de son erreur et il se donna à la comédie. Dans l'espace de vingt ans, il écrivit trente ouvrages dramatiques dont quatorze en vers. Après avoir composé et joué lui-même avec sa troupe de mauvaises farces à l'italienne, il donna les *Précieuses ridicules* (1659), petite comédie de mœurs où il persiflait avec autant de bon sens que d'esprit les extravagances des marquises convulsionnaires, les abus du savoir et des manières, l'exagération du langage et les minauderies des salons qui singeaient l'hôtel de Rambouillet.

Le succès l'enhardit. Il ne renonça partout ni à la comédie d'intrigue, ni à l'imitation. Il lisait, s'instruisait, avait recours à toutes les ressources de la scène, musique, danse, intermèdes, bouffonneries. Il puisait dans Plaute et Térence le fond de ses meilleurs ouvrages et pillait largement Espagnols et Italiens ; mais c'était de bonne prise, et il s'appropriait admirablement tous ses emprunts.

Et la cour raffolait de lui. Pas une fête, pas un divertissement où Molière ne fût appelé à jouer ; aussi était-il souvent obligé de composer à la hâte certaines comédies de circonstances, telles que la *Princesse d'Elide*, le *Mariage forcé*, l'*Impromptu de Versailles*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, et autres. Il aimait aussi à épancher sa verve comique dans des *farces*, parfois un peu grossières, mais toujours fort goûtées et qui nous dérident encore aujourd'hui ; c'est rappeler *Sganarelle*, le *Médecin malgré lui*, *Monsieur de Pourceaugnac*, les *Fourberies de Scapin*, le *Malade imaginaire*.

Au-dessus de ces pièces, il faut placer les *comédies de mœurs*, où Molière se montre vraiment philosophe et créateur. Qui ne connaît le *Bourgeois gentilhomme*, dont on a dit que c'était au moins la moitié d'un chef-d'œuvre, tant les trois premiers actes sont parfaits, l'exposition heureuse, l'ordonnance des personnages admirable ? Qui n'a admiré ce caractère si effroyablement beau de *Don Juan*, de ce

type unique de tous les vices, et dont l'audace impie et sacrilège est enfin punie d'une manière terrible au dénouement ? Quoi de plus piquant, de plus finement railleur, que ces scènes des *Femmes savantes*, où Molière nous fait assister aux dialogues de Philaminte avec Martine, de Trissotin avec maître Vadius ?

Mais voici des pièces encore plus fortes, de grandes *comédies de caractère*, des chefs-d'œuvre. Le *Misanthrope*, l'*Avare* et le *Tartufe* sont des types immortels qui n'ont jamais été surpassés dans aucune langue. Ici, ce ne sont plus les travers d'une époque ou d'une nation, ce n'est plus M. Jourdain, ni Scapin, ni Chrysale que nous avons sous les yeux, c'est l'homme de tous les temps et de tous les pays ; et pour cette raison, on a pu le dire, ces trois œuvres dureront autant que le monde.

On croit que Molière a mis dans le *Misanthrope* sa pensée intime, le secret de sa vie et de son cœur. Malheureux comme il était dans son intérieur, il n'est pas étonnant en effet qu'il ait été tenté de faire dans le personnage d'Alceste son propre portrait, au moins en raccourci. Quoi qu'il en soit, les caractères ont tant de force, de vérité et de finesse, les portraits sont si vivants, les conversations si habilement tournées en scène, enfin le style est si naturel et incisif, que cette pièce sera toujours citée parmi les merveilles du théâtre de Molière. Ce n'est pas la faute du grand comique si ses contemporains n'ont pas apprécié comme il le fallait des tableaux si fins, et si son *Misanthrope* a toujours eu moins de succès que ses comédies de mœurs ou d'intrigue. Il est vrai que la pièce est moins gaie.

De même, on ne trouve dans l'*Avare* que du haut comique, ou si l'on peut ainsi parler, du comique sérieux. Mais elle offre plus d'intérêt que la précédente, elle est plus mouvementée ; on sent que l'auteur, quoique très à l'aise dans le vers, l'est encore davantage dans la prose, où son style a plus de verve, plus de rapidité, plus d'énergie. L'esprit de la pièce est emprunté à l'Euclion de Plaute ; mais combien le personnage de Molière l'emporte sur celui du poète latin ! *Harpagon* comptera toujours parmi les créa-

tions du théâtre. C'est l'avare à sa dernière puissance, l'avare haï et méprisé de tout ce qui l'entoure, odieux à ses enfants, à ses domestiques, à ses voisins. On ne se lassera jamais de lire ou d'entendre réciter la scène où maître Jacques le cuisinier donne à son maître le menu d'un repas, au risque de se faire étrangler en arrivant au rôti ; celle où Valère et Harpagon se parlent sans jamais s'entendre ; celle qui contient l'inventaire des effets vraiment curieux que le vieil avare veut faire prendre pour de l'argent comptant ; et combien d'autres encore ?

Mais jamais le cœur humain ne fut étudié ni peint avec plus de profondeur que dans le *Tartufe*. On le sait, la critique s'est jetée dans des discussions infinies pour établir quelles avaient été les intentions de Molière en créant ce personnage. Or, qu'il ne faille voir dans ce triste héros que l hypocrite pris en flagrant délit d'hypocrisie ; qu'on doive reconnaître que le poète avait le droit de s'attaquer franchement à cet aspect du mensonge, et de le présenter comme le plus hideux des travers de l'humanité, c'est, nous l'avouons, une opinion parfaitement soutenable. Mais la leçon morale et religieuse qu'on veut trouver dans le *Tartufe*, se dégage-t-elle suffisamment pour tous, et, comme le pensait Bourdaloue[1], l'effet le plus ordinaire de cette comédie n'est-il pas de faire concevoir de la vraie piété d'injustes soupçons, par de malignes interprétations de la fausse ?

Au reste, "le père de Scapin" et le "compère des Béjart," n'a jamais passé pour un moraliste. J.-J. Rousseau trouvait que son théâtre est "une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner." La vérité est que Molière n'a jamais cette haine vertueuse inspirée aux gens de bien par la vue du mal, et qu'il est plutôt du parti de Philinte

Prenant tout doucement les hommes comme ils sont 2.

Reproche plus grave et bien mérité, Molière tourne en dérision les droits sacrés du père sur l'enfant, de l'époux

---

1 Sermon pour le mercredi de la 4e semaine du carême, I.

2 *Misanthrope*, scène 1ère.

sur l'épouse, du maître sur le serviteur ; il rend amusants le mensonge et l'adultère ; il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu, persuadant ainsi aux spectateurs que pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

Ne faisons donc point de Molière un *guérisseur*. Il possédait le don de saisir les choses vaines dans leur vanité, mais il ne sut pas indiquer le remède au mal qu'il montrait. Ce mal, il ne le voyait pas dans sa profondeur et dans son horreur, mais par son côté ridicule, et il se moquait pour se moquer, il riait pour rire, ne proposant jamais rien, voyant peut-être dans le comique l'essence même des choses.

Mais, il faut le dire, comme Molière grandit si on ne considère en lui que l'écrivain et le peintre de la réalité ! "Comme sa palette est riche et son pinceau fécond ! combien sont nombreux ceux qui ont posé devant son talent d'observation, et qu'il a fait revivre au théâtre ! C'est une revue générale de la scène du monde."

"Il ne lui a manqué, disait la Bruyère, que d'éviter le jargon et le barbarisme, et d'écrire purement [1]." La postérité a cassé ce jugement. Dans le fait, nul parmi les poètes comme parmi les prosateurs, n'a mieux connu, saisi et développé le génie et la force de la langue ; nul n'a écrit avec plus de justesse, de précision et de propriété d'expression. Ses vers, comme sa prose, sont demeurés le type du vrai style comique, par le naturel, l'aisance du tour, la vigueur et au besoin, la grâce. Molière ne relève d'aucune école ; malgré quelques négligences, il est resté unique, et nul n'a pu l'imiter. Les Anglais, si fiers de Shakespeare, disent de l'auteur du *Misanthrope : He is the prince of the writers of comedy* [2].

---

1 *Caractères (1866)*, p. 115.

2 Walter Scott, *Prose works*, vol. XVII, p. 214.—Voy. *Vie de Molière* par Voltaire ; Cantu, *Hist. universelle*, t. XVI, p. 271 ; *Lettres chrétiennes*, t. II, p. 16 ; La Harpe, *Lycée* (au VII), t. V, p. 463 ; Godefroy, *Poètes* ; L. Gautier, *Voyage d'un cathol.*, p. 55 ; *Encyclop.* Rénier, art. *Comédie* ; Hello, *L'Homme*, p. 375 : Bougeault, *Litt. franç.* ; Sainte-Beuve, *Portraits* ; Fénelon, *Lettres sur l'Eloquence*.—M. de Pontmartin affirme que Molière est mort avec des sentiments chrétiens. *(Nouv. Sam.*, 16e série, p. 196.*)*

Vingt-trois ans après Molière, une comédie de caractère révèle à la France son second auteur comique : REGNARD (1655-1709), ami des plaisirs, incapable d'assujétir son esprit a la gêne des règles, plein de beautés et de défauts, laissant sur tout ce qu'il fait l'empreinte d'une imagination vive et insouciante. La force et la vérité du caractère principal de son chef-d'œuvre, *le Joueur* ; toutes ces scènes où l'auteur, sous le nom de Valère, rime agréablement ses souvenirs de mauvais sujet ; l'esprit satirique répandu à flots dans le *Distrait* ; les ressources inventives de *Merlin*, du *Retour imprévu*, les incidents si gais des *Ménechmes* ; l'abondance et la verve comique du *Légataire universel*, ont assuré à Régnard la première place après Molière. Mais qu'il est encore loin du maître ! Molière fait penser toujours, et rire souvent ; Regnard fait rarement penser et toujours rire.

Citons encore les compositions spirituelles et gracieuses de DUFRESNY (1647-1724) ; celles de BOURSAULT (1638-1701), où il y a souvent du naturel et de la vivacité ; les comédies de DANCOURT (1661-1726), pièces bourgeoises, faites à la taille de l'homme, mais qui étaient encore assez gaies pour faire rire Louis XIV en un temps où Molière le rendait difficile.

POÉSIE LYRIQUE.

Le dix-septième siècle a laissé peu d'œuvres lyriques, et si on lui retranche celles de J.-B. Rousseau pour les reporter à leur vraie date, au dix-huitième siècle, il reste juste de quoi former un petit volume. Mais dans ce volume aux proportions modestes, on trouverait les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, et l'on se consolerait d'avoir sitôt fini une si douce lecture en la recommençant. La lyre française, en effet, n'a jamais mieux chanté. Racine, disait Mgr Plantier dans ses magistrales études sur les poètes bibliques, "Racine a tout le pathétique des prophètes, comme il en a tout le coloris. Avant de les traduire, il n'avait pas seulement dans la pensée de façonner de beaux vers sur les emprunts qu'il ferait, mais d'entrer dans leur situation, de

confondre son âme avec la leur, de frémir des mêmes impressions après s'être pénétré des mêmes vues, et parce qu'à l'accomplissement de ces intentions il apportait, avec une étonnante souplesse d'esprit, un cœur profondément sensible, il a reproduit avec une vérité de sentiment qui toujours vous attendrit, l'onction déposée par l'Esprit Saint dans les veines de la poésie biblique [1]."

Comment après cela nommer les deux épicuriens LA FARE et CHAULIEU? La Fare (1644-1712) est, dit-on, un poète spirituel, délicat, plein d'imagination et d'enjouement. Mais ce qu'il était dans sa vie, il le fut dans ses vers, où il ne chante que le plaisir, comme son ami Chaulieu. Laissons Ovide jeter des fleurs sur son cerceuil [2], et passons à un autre sujet.

BOILEAU DESPRÉAUX (Paris 1636-1711).

SATIRE, EPÎTRE, POÉSIE DIDACTIQUE.

> Je reviens à toi, l'âme à jamais éprise
> De la ligne *correcte* et de la *teinte grise*.
> J. Autran, *A Boileau*.

S'il fallait juger du mérite d'un écrivain par sa popularité, Boileau serait, certes, l'un des plus grands noms de la littérature, sinon le plus grand de tous. Depuis près de deux siècles, aucun gouvernement, aucun système d'enseignement ne l'a retranché des études nécessaires, et il n'est personne sortant du collège et se piquant de savoir quelque chose, qui ne puisse réciter convenablement quelques uns de ses vers. Tout cela lui fait grand honneur sans doute, et il serait bien mal venu celui qui voudrait essayer contre pareil granit ses maigres et chétives épaules.

Pourtant on peut le dire, le versificateur du dix-sep-

---

1 Tome I, p. 275.

2 On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère ;..
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil ;
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil.....
(Chaulieu, *Sur la mort de la Fare.*)

tième siècle est avant tout un écrivain de chambre, essentiellement casanier, méthodique, propre, rangé ; fort honnête homme bien sûr, mais triste, ennuyeux, guindé, monotone, janséniste. Il n'a pas la vraie notion du Beau ; il n'est pas éloigné de croire que le but principal de la poésie est d'être l'ornement d'un Versailles, la distraction d'un Louis XIV et le châtiment d'un Cotin. Il ne voit guère plus loin. Il n'est pas Artiste.

Aussi, n'attendons pas de sa muse qu'elle atteigne les hauteurs ni qu'elle palpite jamais sous l'influence du sentiment ; elle raisonne, raille, soigne la périphrase ; elle n'a jamais ni pitié, ni tendresse, ni générosité. Elle provoque le sourire, l'admiration quelquefois, jamais l'émotion.

Le mérite de Boileau, ce n'est pas, quoi qu'il en ait dit lui-même, d'avoir

Du Parnasse français *formé* les nourrissons [1] ;

car, s'il est certain qu'il exerça une grande influence sur les lettres, il est certain aussi que les poètes les plus véritablement poètes, les esprits les plus vigoureux de son époque, sont précisément ceux qui ont le moins subi son influence. Quant aux esprits dociles pour qui la cage carrée du législateur semblait une retraite sûre et sans pareille, on ne voit pas qu'ils se soient jamais élevés bien haut.

Mais voici.—On en était alors au faux goût de l'Hôtel de Rambouillet, à la manie de la recherche et du bel esprit ; la prose était Scudéry, la poésie Chapelain, quand déjà il y avait Corneille, Bossuet, Molière, Pascal. Boileau eut le mérite de ne pas se tromper dans ses préférences, de faire acte d'un goût sûr et quelquefois précurseur dans ce triage des renommées contemporaines où la postérité a ratifié ses jugements, de prendre parti pour l'or contre le clinquant, et pour la gloire contre la vogue ; mais en conscience, est-ce assez pour prendre rang dans ce merveilleux groupe qui a écrit les *Pensées*, *Polyeucte*, *Phèdre*, le *Misanthrope*, les *Fables*, l'*Histoire universelle*, les *Lettres*, *Télémaque*, les *Caractères* ?

---

1 Epître X, *A mes vers*.

Sans rien décider, parlons un peu des *œuvres*. Boileau n'a rencontré dans ses *Satires* ni la véhémence de Juvénal et ses éloquentes invectives, ni l'énergie de Perse, ni la grâce et l'enjouement d'Horace. Mais il a un langage toujours élégant et correct, il trouve moyen de dire en beaux alexandrins les choses les plus petites, et s'il lui manque la finesse, il y supplée par le bon sens. Nous ne disons rien des *Adieux* du poète. La *Rime et la raison* est mieux écrite, moins bien cependant que le *Repas ridicule*, où Boileau tient tête à Horace. Ce n'est d'ailleurs, comme les *Embarras de Paris*, qu'un élégant badinage. Les satires sur les *Folies humaines* et sur la *Noblesse*, l'une imitée d'Horace, l'autre de Juvénal, restent bien inférieures à leurs modèles, encore qu'elles ne soient pas mauvaises. Boileau a été plus heureux dans la satire VII, où l'aisance du style est remarquable. Celle sur l'*Homme* passe pour un chef-d'œuvre de plaisanterie, et nous n'avons qu'un regret, c'est que cette plaisanterie ne soit pas toujours innocente. La satire des *Femmes*, longue de sept cents vers, n'est pour le fond qu'un plaidoyer déclamatoire et immoral. Ce n'était pas la peine de méditer quinze ans, pour arriver à ce résultat [1]. Mais en voici une autre plus honnête, toute pleine de verve et de franche gaieté ; c'est celle qui a pour titre : *A mon esprit.* Il ne manque peut-être à cette ironie si habilement maniée qui remplit la pièce, qu'un peu plus d'aisance et d'abandon.

Les *Epîtres*, bien supérieures aux Satires, firent la fortune de Boileau auprès de Louis XIV. La versification en est plus forte, plus douce, plus flexible, et moins surchargée de lourdes et vicieuses transitions. Le dialogue, quand il est employé, est aussi plus vif et plus naturel. On en jugera par l'épître sur les *Conquêtes*. Le *Passage du Rhin* a été longtemps vanté comme l'une des plus belles pages de la littérature française. Il faut convenir pourtant que c'est une idée au moins bizarre de mettre tout l'Olympe sur pied, pour parler d'une guerre entre Louis XIV et les

---

1 Commencée en 1678, cette pièce ne fut publiée qu'en 1693. Voyez *Lettres chrétiennes*, mars-avril 1892, pp. 353-370.

Allemands. Rien aussi de moins poétique que tout cet étalage de mots tudesques répandus à profusion dans la pièce, de moins naturel que la grosse indignation du poète contre les ennemis du Roi. La dernière moitié de l'épître sur la *Fausse honte* rachète un peu la première. L'épître sur la *Connaissance de soi-même* n'est pas sans doute une thèse complète ; elle est moins remarquable par l'ampleur de la pensée et la logique de l'ensemble que par la beauté des détails ; mais on y trouve des tirades pleines de chaleur et des images heureuses. Notons encore les épîtres à *Lamoignon*, à *Racine*, à *Séynelay*, au *Roi*, à *mes vers*, à *un jardinier*, toutes estimables pour diverses raisons. Enfin l'*Amour de Dieu* serait un chef-d'œuvre, si Boileau, trop occupé des idées jansénistes, ne s'était attaqué à des adversaires imaginaires, en laissant de côté ceux qu'il fallait combattre.

Ne parlons pas des *Odes* qui sont nulles, et pour ne pas en médire, taisons-nous sur les *Epigrammes*.

Boileau reprend dans l'*Art poét que* le fouet qu'il a si bien manié dans les *Satires* et un peu partout ; fustige encore une fois, dix fois, cent fois, les rimailleurs, et formule en même temps des règles précises de style et de composition poétique, à l'imitation d'Horace. Pour la forme, l'œuvre tient le premier rang. La versification en est merveilleusement travaillée ; toujours simple, claire, élégante, harmonieuse même, elle sait changer de ton avec les sujets, et sans trop d'efforts,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Pour la conception, cette même œuvre est à jamais rabaissée au second rang. Elle manque de profondeur et d'élévation. Boileau signale des défauts littéraires dans ses contemporains, mais sans remonter à l'origine, sans indiquer de remèdes. Tel et tel sont mauvais ; donc, il n'y a de bons que les anciens et ceux qui les imitent. Le moyen âge, tout ce qui a précédé Villon n'existe pas pour lui. Il rappelle qne l'art dramatique en France est né des mystères, et il se félicite que l'on soit revenu de cette "pieuse

imprudence", "pour laisser reparaître Hector, Andromaque Ilion ; " et cependant la plus belle tragédie de son temps est *Polyeucte*. Il proclame qu'on ne saurait être chrétien en poésie, et enferme ainsi à clef, d'une part la poésie, de l'autre la religion, leur défendant de communiquer entre elles, et multiplant les cloisons entre l'art et la vie intime.

Si on le croyait, toute spontanéité serait prohibée. Voici les règles : elles sont sacrées ; la poésie dût-elle mourir dans ces petites cellules où l'air ne pénètre pas, il lui est expressément défendu d'en sortir. Il est vrai que bon nombre de ces préceptes sont des vérités de bon sens aussi bien pensées que bien exprimées, mais de l'Art lui-même, du beau dans la nature, des sources de la poésie pour un chrétien et pour un Français, Boileau ne dit rien, absolument rien. Ces sources du Beau et du Vrai, s'il croit les avoir indiquées en reproduisant sous nos yeux, dès ses premiers vers, les vieilles images du Parnasse, de Phébus et de Pégase, il se trompe : il nous a mis à cent lieues de la poésie véritable, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Chose singulière, et c'est le dernier mot, l'*Art poétique* d'Horace, écrit il y a deux mille ans, pour une littérature païenne et dans une langue morte, est resté plus jeune, plus nouveau, plus vivant que celui de Boileau. C'est qu'Horace est poète, est artiste !

Que dire maintenant du *Lutrin ?*—On sait que le sujet de ce poème est tout à fait frivole. Il s'agit d'une querelle entre le prélat et le chantre de la Sainte-Chapelle au sujet d'un pupitre. Le prélat nous est peint comme un homme efféminé, habituellement assis sur des coussins moelleux ou couché sur un lit de plumes, toujours plus occupé du soin d'aller à table que d'aller à l'église. A côté de lui, "des chanoines vermeils," pieux fainéants, "s'engraissent d'une longue et sainte oisiveté [1]." Les cordeliers, les augustins, les mineurs, tous les religieux, êtres mous et indolents, viennent à leur tour, et reçoivent de même chacun leur coup de pinceau. Sans doute Boileau a soin d'avertir dans sa préface, que tous ces chanoines

---

1 *Le Lutrin*, ch. I, v. 20.

qu'il va maltraiter sont de braves et honnêtes gens, mais on oublie le long du poème cette sage déclaration, et plus d'un jeune lecteur ne se rappelle plus, la lecture finie, que

> Ce Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
> *Qui ne sait* qu'abuser d'un ample revenu ;
> Et pour toutes vertus, fait au dos d'un carrosse,
> A côté d'une mitre armorier sa crosse [1].

Toutefois, il n'y a pas que des défauts à signaler dans cette œuvre. Si le fond en est pauvre et le sujet puéril ; si le ton badin qui y règne ressemble trop souvent à de la grosse gaieté de réfectoire, d'autre part la versification est parfaite et presque toujours digne de Racine. Les deux derniers chants répondant au premier, rien ne manquerait au *Lutrin*, et le poème serait un chef-d'œuvre.

Mais certes, ce n'est pas du premier coup que Boileau atteignait à cette perfection de style. Il nous apprend lui-même qu'il ne travaillait pas de verve, qu'il employait du temps d'un vers à l'autre, et mettait le plus grand soin à clore un hémistiche. Nous le voyons s'en allant chercher au *coin d'un bois le mot qui le fuit*, et là, sous l'ombrage des forêts,

> La cadence aussitôt, la rime, la césure,
> La riche expression, la nombreuse mesure..
> De fatigue sans fin viennent *le* consumer.

En résumé, qu'on nous permettre de le dire après un grand juge, "Boileau est le poète qui sent le plus les pantoufles et la robe de chambre [2]." — ! ! ! —

---

1 *Lutrin*, Chant VI, v. 39 ss.—Voir aussi chant IV.

2 Nisard, *Poètes latins de la Décadence*, t. I, p. 237.
Aussi : Léon Gautier, dans le *Monde* du 23 octobre 1864 ; Pontmartin, *Dernières Causeries littéraires*, p. 92 ss ; Saint-Agnan Choler, dans l'*Encyclopédie moderne* ; Cantu, *Hist. univ.*, t. XVI, p. 248 ;—notes dues à un ami.

APOLOGUE.

La Fontaine (Chateau-Thierry, 1621-1695)

C'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité. Géruzez.

Voici un homme dont Boileau n'a parlé nulle part, que madame de Sévigné nomme après son chat, et que la plupart de ses contemporains n'ont pas su apprécier à sa valeur ; un homme qui connut sa vraie vocation à quarante ans passés, s'amusant dans l'intervalle, et comme pour tuer le temps, à composer des pièces de circonstance, des contes, des bouts de comédies et d'opéras ; un homme à humeur douce et facile, ami des plaisirs autant que de la paresse, qui *mangeait son fonds avec son revenu*, sans jamais s'occuper du lendemain ; enfin, un poète aux allures franches, naïves, sans façon, mais dont le singulier mérite faisait dire à Molière : *Ne rions pas du bonhomme : il vivra peut-être plus que nous tous.*

Il ne s'agit pas ici de l'auteur de ces *Contes* intéressants quelquefois, mais toujours trop libres quand ils ne sont pas obscènes. Il est possible que l'ingénuité corrompue de la Fontaine n'y ait pas embrassé l'immoralité de propos délibéré ; lui-même a pu s'étonner de voir que pour *cinq ou six contes bleus*, on l'accusât de pervertir l'innocence, mais l'accusation n'en est pas moins fondée [1].

Il se peut aussi que les excursions poétiques de la Fontaine hors de sa vocation n'aient rien enlevé à sa renommée littéraire, mais elles demeurent comme inaperçues entre les rayons de sa gloire de fabuliste : c'est là, on le sait, son titre devant la postérité.

---

1 " La Fontaine se fit auteur licencieux par laisser-aller, sans se douter qu'il fit tort aux mœurs......On ne parvint que fort tard à lui persuader que ses *Contes* n'étaient pas innocents. Après une maladie, ne s'avise-t-il pas d'offrir le produit d'une édition au prêtre qui l'avait assisté, pour être distribué en aumônes aux pauvres ! " (D. Nisard, *H. de la Litt. fr.*, t. III, pp. 162-163).

Vers la fin de sa vie pourtant, cette illusion disparut. " Il demandait un jour à sa bonne amie, madame Cornuel, s'il ne serait pas convenable et bien à propos qu'il se fît porter sur un tombereau, en chemise et les pieds nus, avec la corde au cou, jusque devant le portail de Notre-Dame, où il serait censé faire *amende honorable* pour ses *Contes*." (*Souvenirs de la marquise de Créquy*, t. I, p. 77.)

Pour le fond de ses apologues, le poète ne prétendait pas à l'originalité ; il remontait volontiers aux sources grecque, latine, orientale, à Esope, à Phèdre, à Bidpaï ; il étudiait en même temps les vieux auteurs français et italiens, les fabliaux, Rabelais, Marot, le *Roman de la Rose*, le Tasse, l'Arioste, prenant son bien où il le trouvait, butinant comme les abeilles, parmi les fleurs qui ont du suc et du parfum. Mais il avait le don de tout s'approprier et de tout transformer. Tel sujet déjà vieux, traité par lui, redevenait jeune, tout nouveau, et ne ressemblait plus à rien. " Mon imitation, disait-il, n'est pas un esclavage [1]," et certes, il disait vrai.

La Fontaine n'est ni un penseur, ni un moraliste. Il n'a fait que raconter de très petites choses, et n'a jamais eu ni un regard pour la grandeur humaine, ni un souvenir du ciel. Rien non plus de moins moral que ses *moralités*. De plus, que de maximes équivoques ou dangereuses, de doctrines sans générosité et sans entrailles ne pourrait-on pas signaler dans ses apologues ! On l'a souvent répété, la Fontaine est de la famille du renard. Peu lui importe le droit et la justice : il est l'adorateur de la ruse et du savoir-faire. Une fois, dans le *Chêne et le Roseau*, il a pris parti pour la faiblesse, pour la force du droit contre la force de l'orgueil, et il n'est plus remonté à ces hauteurs.

Parfois il a eu des traits de sensibilité exquise comme dans les *Deux Pigeons* ; mais que cette part du cœur est petite ! Peut-être aussi ne fallait-il pas l'attendre bien grande d'un homme que les affections de famille n'avaient pu charmer ni entraîner ; qui avait négligé et presque oublié son propre fils ; qui ne voyait dans l'enfance qu'un âge sans pitié, digne de toutes les réprobations ; qui écrivait cette boutade peu digne d'un père et d'un chrétien :

> Ah ! le petit babouin !......
> Et puis prenez de tels fripons le soin !
> Que les parents sont malheureux, qu'il faille
> Toujours veiller à semblable canaille 2 !

Ces réserves faites, il reste encore assez à la Fontaine pour sa gloire. Il lui reste le style ; et ce style est inimi-

1 *A l'évêque de Soissons.*

2 *L'Enfant et le maître d'école.*

table. Ce qui en fait le charme profond, c'est la vie. L'illusion est complète : elle va du poète qui a été le premier séduit, au spectateur qu'il entraîne. " Non seulement la Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un conteur qui imagine ou qui plaisante, c'est un témoin présent à l'action et qui veut vous y rendre présent vous-même. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader [1]." Et comme si ce n'était pas assez pour lui de garder son sérieux, d'attacher de l'importance à des jeux d'enfants, de prendre de l'intérêt pour un lapin, pour une belette, il s'efface entièrement derrière ses personnages, il se fait lui-même belette ou lapin.

De là cette grâce naïve, ce naturel parfait, cet heureux abandon que l'on ne retrouve nulle part au même degré dans le grand siècle. Joignez à cela la naïve finesse des expressions et des tours, l'application neuve des proverbes, la fidélité des images, la propriété singulière des dénominations et des épithètes pittoresques ; joignez encore cette quantité de vers, tombés comme à son insu de la plume du poète, et tellement nés des entrailles de la chose, qu'il ne semble pas qu'on aurait pu avoir d'autres idées sur le sujet, ni s'exprimer autrement ; enfin étudiez de près cette souplesse merveilleuse à prendre tous les tons ; ce talent de peindre d'un seul trait, de résumer un caractère dans un mot ; et dans le mécanisme du vers, cette variété admirable, ce mètre long, puis court, puis entre les deux, où se rencontrent vingt sortes de rimes, redoublées, entrecroisées, reculées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson : et la Fontaine vous paraîtra de plus en plus supérieur.

Il est vrai, à n'envisager même que le style, tout n'est pas à admirer dans les *Fables*. Parmi tant d'endroits fort jolis, madame de Sévigné en trouvait " d'ennuyeux [2]." Les

1 Walckenaër, *Hist. de la vie et des œuvres de la Fontaine*.

2 A madame de Grignan, 13 mars 1671.

deux derniers livres n'ont, en effet, ni le naturel, ni la grâce naïve, ni la correction de ceux qui précèdent, et même dans ces derniers, la pureté de l'élocution n'est pas constante, le style n'est pas toujours assez soigné ni assez précis. Mais quelques critiques que l'on puisse faire d'un bon nombre de fables, il en reste une cinquantaine qui sont d'incomparables chefs-d'œuvres, et tels qu'il faut, suivant Louis Veuillot, avoir atteint sa vingt-quatrième année au moins, pour en sentir le charme souverain.—C'est dit à la jeunesse que les classiques pourraient ennuyer.

PROSE.—(PHILOSOPHIE.)

1° DESCARTES.—MALEBRANCHE.—ABBADIE.—BAYLE.

Pendant les loisirs forcés d'un quartier d'hiver en Allemagne, DESCARTES (1596-1650), qui était alors officier dans l'armée, s'était mis à réfléchir sur lui-même, sur l'univers et sur Dieu. Il crut s'apercevoir que toutes ses connaissances manquaient de base, parce qu'elles ne s'appuyaient que sur l'autorité d'autrui. Il se di *Je pense, donc je suis*, et prenant pour point de dépar sa philosophie, sa pensée, son sens intime, il fit abstraction de tout le reste.

Descartes a eu sur la philosophie de son temps une influence profonde, sans égale. Il faut l'avouer, toutes les fois qu'il ne cherchait la vérité qu'en lui-même et dans les choses, en dehors de toute préoccupation systématique, son intelligence était d'une portée extraordinaire. Il faut aussi ajouter qu'il a rendu à la science un service décisif en inspirant aux savants cet esprit patient d'investigation et d'observation, qui sépare et divise les éléments de la connaissance pour n'affirmer d'une chose que ce qu peut en être logiquement affirmé.

Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir dépassé le but, en voulant conquérir l'indépendance de la pensée vis-à-vis de toute autorité humaine ; c'est de n'avoir pas su tenir un compte assez exact de tous les éléments réels de la certitude ; d'avoir fait table rase de bien des vérités et

affaibli celles qui restaient en les privant des lumières qui leur viennent des autres foyers ; "c'est, dit M. Pradié, d'avoir bâti du fond de ce trou un pénible échafaudage pour prouver à force de raisonnements plus ou moins tirés, les vérités les plus élémentaires sur l'âme humaine, sur l'immortalité ; c'est enfin, de s'être beaucoup trop renfermé dans le moi, dans l'*égotisme*, et d'avoir voulu en faire sortir Dieu et le monde [1]."

Comme écrivain, Descartes n'a guère eu d'admirateurs que ses disciples. A dire le vrai, il est difficile de rien trouver de plus banal et de plus ennuyeux, comme style, que le fameux *Discours sur la méthode*, qui cependant passe pour son chef-d'œuvre. C'est à ce point qu'on ne s'explique pas comment l'esprit français, si logique, si sévère et si difficile en tout ce qui touche aux doctrines et au style, ait décerné, même pour un temps, les honneurs du génie à Dercartes [2].

A ce point de vue de la forme, MALEBRANCHE (1637-1715) vaut mieux, beaucoup mieux. Vivant d'adoration, savourant dans le recueillement de la solitude "le pain dont l'esprit se nourrit et s'engraisse [3]," il savait allier aux spéculations les plus élevées les couleurs brillantes de l'imagination, la pureté du langage, la naïveté des traits, les beaux sentiments et les belles images. Encore qu'il soit tombé dans des erreurs insoutenables, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un des plus profonds et des puissants esprits de son temps. Dans les *Méditations*, dans les *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, dans le *Traité de Morale* et partout ailleurs, on ne peut trop admirer la beauté du dessin, la clarté de la méthode, la majesté du style, ces écarts si bien ménagés pour égayer la métaphysique et reposer le lecteur, en un mot, cette éloquence naturelle, brillante, qui s'élève parfois jusqu'au sublime [4].

---

1 *Le Croisé*, 16 mars 1861.

2 V. Ventura, *Préliminaires philosophiques*, art. *Descartes*.

3 Malebranche, *Méditations chrétiennes*, XIII, 3.

4 Voy. *Annales de philos. chrétienne*, Etude sur Malebranche, t. 65.

HUET, évêque d'Avranches (1630-1721), est peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais celui qui a le plus étudié. Il avait tout lu, et il le lui fallait bien pour pouvoir prouver ce qu'il a affirmé quelque part, savoir : que tout ce qu'on a jamais écrit depuis que le monde est monde pourrait tenir dans *neuf ou dix in-folio*, si chaque chose n'avait été dite qu'une seule fois [1].—Que n'a-t-il fait ce recueil ?

A la même époque, le protestantisme comptait plusieurs penseurs remarquables, inférieurs cependant comme philosophes et comme écrivains aux grands génies de leur temps. ABBADIE (1654-1727) doit une bonne part de sa renommée aux discussions qu'il soutint contre le P. Lami, Malebranche et Bossuet.

BAYLE (1647-1706), avec une facilité prodigieuse, une ironie fine et mordante, n'a été qu'un sceptique, soit dit par euphémisme, et l'écrivain le plus pernicieux de son siècle. Il croyait sincèrement à la possibilité d'une république d'athées, et voulait constituer la société sans Dieu, comme Luther et Calvin constituaient la société sans chef. On n'a pas dit assez en appelant son *Dictionnaire critique* la préface de Voltaire. C'est sans contredit l'œuvre d'une plume souple et légère, mais c'est aussi un assemblage monstrueux d'obscénités, d'hérésies et de sottises.

2o—PORT-ROYAL.

On raconte que Philippe-Auguste, s'étant égaré un jour à la chasse, fut retrouvé à six lieues environ à l'ouest de Paris, dans un endroit qui, de cette circonstance, reçut le nom de Port-Royal. Au treizième siècle, une abbaye cistercienne de religieuses fut fondée en ce même lieu par Eudes de Sully, et subit, sans fléchir, l'épreuve des siècles.

---

1 V. Sainte-Beuve, *Causeries*, t. II.—On dit, et cela n'est pas très charitable sans doute, que le bon évêque négligeait quelquefois un peu ses diocésains, pour converser plus à l'aise avec les hommes de l'antiquité. Or, comme on répondait souvent aux personnes qui frappaient à sa porte : "Monseigneur étudie," il paraît que les bonnes gens de Normandie se retiraient en murmurant, et disaient : "Eh bien ! nous adresserons une pétition au roi pour que, désormais, il nous envoie un évêque qui ait fini ses études."

En 1637, dix ans après que la communauté eut été transportée à Paris, l'abbé de SAINT-CYRAN, qui en était le directeur depuis quelques années, s'établit dans le vieux monastère, devenu *Port-Royal des Champs*, et n'eut pas de peine, vu son influence, à grouper autour de lui des hommes distingués à la fois par leur piété et par leur savoir. Les *Solitaires*, c'est ainsi qu'on les appelait, se livraient dans cette paisible retraite à l'étude et à la pratique de la religion, tenaient des écoles pour faire concurrence aux jésuites, alors maîtres de l'éducation, et avec leurs "quarante belles plumes taillées par la main d'un même maître," répandaient dans le public nombre d'ouvrages ascétiques, théologiques, philosophiques, sans compter les livres d'enseignement.

Les *Racines Grecques* nous ont appris depuis longtemps à connaître et à estimer LANCELOT, et nous n'en dirons rien; rien non plus des auteurs de la *Géométrie*, de la *Grammaire générale*, de la *Logique*, etc., ouvrages estimables, mais d'une valeur un peu surfaite.

Du reste, personne ne l'ignore, c'est pour avoir fait la guerre aux jésuites – une œuvre quelconque—et pour avoir été les apôtres du jansénisme,que les solitaires de Port-Royal ont conquis leur place dans l'histoire [1]. Le plus entêté champion de cette lutte fut ARNAULD (1612-1694). Il paraît que sa mère lui avait dit en mourant : *Il faut soutenir la vérité au prix même de mille vies ;* et son directeur : *Il faut aller où Dieu conduit et ne rien faire mollement.* Excité par ces conseils, Arnauld bataill a jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et sut mentir aussi bien que Pascal devait le faire après lui, quoique en moins beau style. Mais s'il savait ébranler et même convaincre, il ne savait pas toucher. En tout cas, que reste-t-il aujourd'hui de cet homme qui écrivit cinquante volumes, sinon davantage, parmi lesquels il y a des in-quarto et des in-folio ? Il reste, dit M. de Maistre,

---

1 Cinq propositions qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, avaient été tirées du livre de Jansénius (1585-1638) et condamnées en 1653 par le pape Innocent X. Les jansénistes, de bonne foi ou non, soutenaient que ces propositions ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*, déclarant qu'ils étaient prêts à les condamner eux-mêmes, si l'on pouvait leur en démontrer l'existence. De là des querelles sans fin avec les Pères de la Compagnie de Jesus.

la *Grammaire générale*, petit volume in-12, le seul de ses ouvrages dont on puisse dire : *C'est un bon livre* [1].

Arnauld et Nicole vont bien ensemble, au moins à titre de contraste. NICOLE (1625-1695) était le type du peureux. Quand il faisait un peu de vent, il n'osait sortir de peur de recevoir des tuiles sur la tête. Dans la discussion parlée, il tombait infailliblement d'accord avec les gens, par crainte des horions. Arnauld cependant le prit pour combattre avec lui et " le doubler," ainsi qu'on l'a dit très justement, comme ces guerriers qui allaient jadis dans la mêlée attachés l'un à l'autre. Le bon Nicole avait beau tenter de s'échapper, les chefs le surveillaient de près, et, à la première tentative de fuite, on le happait au passage.

Bref, tout en se plaignant de tant de violences, Nicole écrivait, écrivait sans cesse, et dans le cabinet, les portes closes, il perdait un peu de sa timidité. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages plus ou moins signés. Mais il est surtout l'auteur des *Essais de Morale*. Madame de Sévigné parlant d'un chapitre de cet ouvrage, disait à sa fille : " Devinez ce que je fais ; je recommence ce traité ; et je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler [2]." Toute la correspondance de l'aimable épistolière avec madame de Grignan est pleine de ces élans d'admiration pour la morale de Nicole. Cela revient à tout moment. Aujourd'hui on se range plutôt du côté du fils contre la mère et l'on trouve, comme M. de Sévigné, que tout cela est "distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre [3]." – Quant au livre des *Imaginaires*, encore un livre fort vanté par la marquise, il a bien fallu tout l'entraînement de l'esprit de parti pour le trouver "juste et joli." Oui " c'est juste comme un sophisme, joli comme une caricature, et, pour brocher sur le tout, ennuyeux comme une pluie qui ne sait pas finir [4]."

---

1 *Eglise gallicane*, liv. I, ch. V.

2 Lettre du 4 novembre 1675.

3 M. de Sévigné, après une *Lettre* de sa mère, du 12 janv. 1676.

4 Mgr. Ant. Ricard, *Annales de philos.*, juillet 1882.

Citer d'autres noms après ceux d'Arnauld, de Nicole, de LEMAISTRE DE SACY, le traducteur de la *Bible*, serait à tout le moins oiseux. Qui est-ce qui s'occupe aujourd'hui de Hamond, de Pontis, de Pont-Château, de Rastignac, de Régis, etc? Peut-être même avons-nous donné trop de place aux deux inséparables, s'il est vrai que cette page du comte de Maistre s'applique indistinctement à tous les écrivains de Port-Royal :

"Ouvrez leurs livres, dit le grand philosophe... Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence ; c'est le poli, la dureté et le froid de la glace. Est-il donc si difficile de faire un livre de Port-Royal? Prenez votre sujet dans quelque ordre de connaissances que tout orgueil puisse se flatter de comprendre ; traduisez les anciens ou pillez-les au besoin sans avertir ; faites-les tous parler français ; .....annoncez dans votre préface "qu'ON *ne se proposait pas d'abord de publier ce livre, mais que certaines personnes fort considérables ayant estimé que l'ouvrage pourrait avoir une force merveilleuse pour ramener les esprits obstinés,* ON *s'est enfin déterminé*, etc. Dessinez dans un cartouche, à la tête du livre, une grande femme voilée, appuyée sur une ancre (c'est l'aveuglement et l'obstination), signez votre livre d'un nom faux, ajoutez la devise magnifique : ARDET AMANS SPE NIXA FIDES, vous aurez un livre de Port-Royal [1]."

En résumé, la trop fameuse maison de Port-Royal n'a *produit* aucun écrivain de génie, mais elle en a *logé* un pendant quelque temps, sept ou huit ans. Nous avons nommé

BLAISE PASCAL (1623-1662).

To err is human....
Pope, *Essay on Criticism*, v. 525.

Quand on veut parler de Pascal, il est de mode de commencer par la fameuse histoire des *barres* et des *ronds*,

---

1 *De l'Eglise gallicane*, liv. I, ch. V.

par l'affaire de la *cycloïde*, par le traité des *Sections coniques*, en un mot, par une tirade admirative où Pascal enfant est mis en parallèle, ou peu s'en faut, avec Galilée, Newton, Torricelli. Il est certain que si cet homme de génie eût vécu plus longtemps, il aurait excellé dans les sciences auxquelles il s'était consacré. Mais il est certain aussi qu'il ne faut pas bâtir des panégyriques sur des fables inventées à plaisir. Le traité des *Sections*, par exemple, petit ouvrage que l'on a coutume de regarder comme un prodige de sagacité, n'a été qu'un plagiat. Bornons-nous à ce détail [1].

Tout en s'occupant d'investigations scientifiques, Pascal lisait, étudiait, méditait les livres des Solitaires. Cette double étude, la tension constante de son esprit, acheva d'user sa santé et il a avoué que, à partir de sa dix-huitième année, il n'avait pas passé une heure sans souffrir. Bon gré, mal gré, il dut chercher des distractions dans le monde brillant auquel il appartenait. Or, un jour qu'il se promenait en voiture, il fut emporté par ses chevaux, et faillit être précipité dans la Seine, près du pont de Neuilly. Le danger qu'il avait couru lui fit faire de profondes réflexions sur la fragilité de la vie et sur le terrible problème du monde à venir. Il quitte alors le monde et les sciences, étudie les livres saints, et se retire à Port-Royal sous la direction de l'abbé Singlin (1654).

A ce moment, la querelle janséniste était très vive. Médiocrement instruit dans les matières de théologie et d'érudition, mais doué d'une imagination ardente, d'une grande vigueur de raisonnement, et pour tout dire, d'une éloquence vive et pleine de force comique, Pascal s'y jeta corps et âme, et devint bientôt la plus forte tête du parti. Dix-huit pamphlets se succédèrent dans l'espace de quinze mois sous le voile de l'anonyme, bravant ainsi les défenses du gouvernement et les investigations avides de la curiosité.

---

1 "J'ai reçu l'Essai touchant les coniques du fils de M. Pascal (Etienne) ; et avant que d'en avoir lu la moitié, j'ai jugé qu'il avait pris presque tout de M. Desargues, ce qui m'a été confirmé incontinent après par la confession qu'il en fit lui-même."—Descartes, au P. Mersenne, lettre 38, alias 32, citée par J. de Maistre et Feller.

Cela fit grand tapage, grâce aux circonstances, grâce au style, grâce aussi au vertueux mépris que l'on nourrissait à l'égard des jésuites. Il ne s'agissait pas d'avoir raison : il s'agissait de divertir le public, de prouver que les jésuites avaient un dessein formé de corrompre les hommes, et pour cela on employait les petites railleries, on avait l'art de présenter les choses les plus indifférentes sous des faces criminelles, on insultait et l'on mentait avec éloquence.

Et chose inexplicable, l'homme qui se montrait dans les *Provinciales* si plein de fiel et de haine, était le même dont on admirait dans le monastère les mœurs angéliques et l'inaltérable courage dans la souffrance ; le même qui s'employait aux services les plus infimes par esprit de pénitence [1] ; le même qui disait : "J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée," et dont la charité rappelait un saint Jean l'aumonier ; le même qui trouvait cette parole, une des plus belles que l'humilité chrétienne ait prononcées : "Je ne suis la fin de personne ; il est injuste qu'on s'attache à moi, et je tromperais ceux en qui je ferais naître ce désir."—Qu'ils sont loin de cette vertu, ceux qui trouvent si doux d'être aimés !

Mais disons-le à l'honneur de Pascal, si l'aveuglement de l'esprit de parti ne lui a pas permis de voir le mal qu'il faisait ; s'il ne s'est pas aperçu qu'en répandant le ridicule sur la société de Jésus, il prêtait aux ennemis de la religion des armes dont ils ne manqueraient pas d'abuser, nous aimons à croire avec M. de Sacy, que revenant au monde aujourd'hui, il ne referait pas les *Lettres provinciales*. Non, "car à l'heure actuelle, sous le nom de Jésuites, c'est l'Eglise catholique tout entière qu'on attaque, derrière l'Eglise le christianisme même, et avec le christianisme toute foi en Dieu, toute croyance en l'immortalité de l'âme et en une vie future, c'est-à-dire le principe de tout droit et de toute justice [2]. " Or, ni Pascal, ni le dix-septième siècle n'en étaient encore venus là.

---

1 " Pascal retiré à Port-Royal des Champs, y faisait des souliers, comme ces messieurs...." (Sainte-Beuve, *Causeries*, t. VI, p. 497.)

2 Préface des *Lettres provinciales*.

Une autre polémique, plus grave et moins ardente, occupa les dernières années de Pascal dans les intervalles que lui laissaient ses extrêmes souffrances et les pratiques d'une vie austère. Il entreprit une apologie du christianisme dans laquelle il se proposait de recueillir tous les arguments de l'incrédulité raisonneuse, pour les détruire par le raisonnement mis au service de la foi, et pour de là élever l'orthodoxie sur les ruines de la philosophie humaine, en poussant le principe religieux jusqu'à ses dernières conséquences. La mort vint briser ce grand projet. Ses amis de Port-Royal, auxquels il avait exposé dans ses entretiens l'idée et le but de son ouvrage, en recherchèrent les ébauches parmi ses papiers ; ils ne trouvèrent qu'un monceau de notes éparses, de réflexions jetées en courant, de phrases à peine corrigées, et, au milieu de ce désordre, quelques morceaux plus achevés. Cela néanmoins leur parut si sublime qu'ils finirent par publier en 1670, sous le titre de *Pensées* une partie de ces débris : pierres détachées, mais assez magnifiques pour faire regretter à jamais que le monument n'ait pu être élevé. Le livre tel que nous l'avons, est l'un des plus profonds qui aient été écrits, et il fera toujours incomparablement plus pour la gloire de Pascal que les *Provinciales*, quel que soit leur mérite. Car, il faut le dire, les *belles menteuses* sont mortes depuis longtemps ; on s'ennuie à les lire même qnand on n'aime pas les jésuites, tandis que les *Pensées* vivent toujours, toujours lues, toujours méditées, jamais oubliées. Comment en effet les oublier ? " Elles se cramponnent dans la mémoire par des pointes de diamant [1]."

Encore un mot. Voltaire a voulu faire de Pascal " un fou sublime," et les libres-penseurs de notre temps, un sceptique antidaté. Nous répondrons avec M. de Pontmartin : " Pascal ne fut ni un fou sublime, ni un sceptique égaré dans un siècle de foi, mais un sublime malade dont la vie trop courte se consuma à souffrir et à penser [2]."

---

1 L. Veuillot, *Ça et là*, t. II, p. 107.

2 *Nouv. Samedis*, 11e série, p. 28

MORALISTES.

La Rochefoucauld (1613-1680) est à la fois moraliste et historien. Ses *Mémoires* sont un tableau fidèle des temps orageux de la Fronde, peint par un homme qui avait lui-même joué un rôle considérable parmi les mécontents. Il ne serait cependant pas difficile d'y trouver plusieurs erreurs graves, quelques-unes volontaires. D'un autre côté, on ne sait pas mauvais gré aux critiques d'avoir blâmé avec vigueur les révélations ingrates, les lâches insultes par lesquelles l'auteur s'efforce de déshonorer devant tout un public, une femme dont il aurait dû plaindre les malheurs, en s'accusant lui-même.

Les *Maximes* ont fait à la Rochefoucauld une réputation plus grande et mieux méritée. Le livre cependant est bien tombé, et c'est juste. S'il fait toujours beaucoup d'honneur à l'écrivain, grâce à la vivacité et à la délicatesse de la diction, il inspire peu d'estime pour l'homme et pour le penseur. L'homme y calomnie la nature humaine et ne croit pas à la vertu ; le penseur y prend souvent des bulles de savon pour des météores lumineux. Ce cœur humain dans lequel on jette la sonde, et dont on prétend nous faire connaître les mystères cachés, ce n'est pas le cœur humain pris dans son entier ; c'est le cœur du courtisan, de l'ambitieux, du Frondeur tel que la Rochefoucauld l'avait connu. Il est faux que l'amour-propre soit le moteur de toutes les actions humaines, et le livre des *Maximes* n'est qu'une variante perpétuelle de ce thème. On peut le lire pour connaître l'esprit du monde, il devient inutile pour qui croit à la grandeur de l'âme humaine, et cherche ailleurs que dans l'ouvrage de toutes les passions combinées l'ouvrage de la nature et l'ouvrage de Dieu.

Les auteurs ne tombent pas tous d'accord sur Saint-Évremont (1616-1703). Les uns ne voient en lui qu'un épicurien et un précurseur de Voltaire, d'autres le trouvent immaculé à tout point de vue. La vérité serait peut-être entre ces deux extrêmes. Saint-Evremont vivait dans les salons, aimait la bonne chère, raillait un peu tout le monde et ne se piquait point d'une morale rigide. C'est à ce gen-

re d'existence, plus encore qu'à un mérite intrinsèque, qu'est due la réputation de ses écrits, presque toujours frivoles, mais où le bon sens domine. Il y retrace avec beaucoup d'esprit la vanité de la petite noblesse ; se rit des prétentions de l'Académie et des interminables querelles des jansénistes ; plaisante parfois sur des personnes et des choses respectables, mais sans aller jusqu'à l'injure ni à l'incrédulité. Ses productions telles quelles avaient, malgré tout, tant de succès, que le libraire Barbin payait, dit-on, des auteurs pour lui faire du *Saint-Évremont*, et l'on ajoute qu'il s'en fabriquait considérablement. Parmi les ouvrages qui appartiennent bien en propre à cet auteur et que l'on peut recommander, il faut citer en première ligne : la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, le *Discours sur les historiens français*.

Au-dessus de Saint-Évremont, au-dessus de la Rochefoucauld, à peu de distance de Pascal, apparaît LA BRUYÈRE (1644 [1]-1896), un grand chrétien doublé d'un grand penseur. Lui-même nous a révélé le plan de ses *Caractères* : " De seize chapitres, dit-il, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connaissance de Dieu. C'est une préparation au seizième et dernier chapitre, où les preuves de Dieu sont apportées, où la Providence est défendue contre l'incrédulité [2]."

On le voit déjà, un esprit de religion éclairée, mais sincère et profonde, respire dans les *Caractères*. Comme Pascal, la Bruyère a horreur des impies et des libertins ; il dit à qui veut l'entendre que " les esprits forts sont les esprits faibles ; " et il parle comme il croit, comme il pense. Mais on le voit aussi dès la première lecture, la Bruyère est atteint au fond de l'âme d'une tristesse désenchantée, d'une mélancolie incurable, d'un dégoût invincible

---

1 1644 suivant Sainte-Beuve, 1646 suivant Walckenaër. Suard propose 16 9.
2 Préface du *Discours à l'Académie*.

des hommes et des choses. Sa pointe fine et légère est souvent trempée dans le fiel, et son esprit se tourne habituellement à la raillerie. Un homme illustre a dit de lui que c'était " un vieux garçon mécontent des femmes et un littérateur mécontent de la société [1]." C'est possible, et il ne faut pas excuser toutes les boutades de la Bruyère. Mais peut-être aussi les femmes de son temps étaient-elles faites pour mécontenter bien d'autres gens, que les vieux garçons ; peut-être aussi l'indifférence des grands d'alors pour la vertu et le talent cachés sous un nom vulgaire, justifie-t-elle assez les récriminations du moraliste.

Quoi qu'il en soit, l'auteur des *Caractères* était doué de ce coup d'œil perçant qui pénètre dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuse subtilité qui en saisit les mouvements dans leur source, enfin, de cette énergie supérieure, de cette soudaineté d'expression qui sait donner la vie à toutes choses et tenir l'esprit en éveil.

Il y avait ici un écueil à éviter, un écueil terrible, la monotonie. La Bruyère a senti vivement ce danger, et l'on en peut juger par les efforts qu'il a faits pour y échapper. " Des portraits, des observations de mœurs, des maximes générales, qui se succèdent sans liaison, voilà les matériaux de son livre. Il serait curieux d'observer toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie pour varier à l'infini dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs, ses mouvements [2]." Nul ne possède mieux que lui l'art de disposer, de faire ressortir les teintes par des oppositions et des contrastes savants ; nul ne descend plus agréablement de la haute éloquence à la familiarité, de la plaisanterie au raisonnement ; nul n'a de saillies plus vives, plus originales, et ne montre mieux ce qui se passe au fond des cœurs.

Ce n'est pourtant pas à dire que la Bruyère soit sans défauts. Certains portraits sont chargés, quelques-uns trop longs, et on y rencontre parfois de l'affectation. De plus, le désir de tout peindre, d'avoir le trait, de tenir tou-

---

1 Veuillot, *Ça et là*, t. II, p. 439.
2 Suard, Préface des *Caractères*, p. 17.

jours l'esprit en suspens, a donné à son style quelque chose d'un peu apprêté et de maniéré. On souhaiterait par ci par là plus de laisser-aller, et certes le moraliste n'y eût rien perdu : un peu plus de simplicité et de négligence aurait donné plus d'essor à son génie et un caractère plus haut à ses expressions fières et sublimes.

Malgré ces taches,—et où n'en trouve-t-on pas?—les *Caractères* se lisent toujours avec plaisir et profit. A quelque page qu'on les ouvre (car ils sont paraît-il, trop pleins et trop denses de matière pour être lus de suite), " on est sûr d'y trouver le fond et la forme, la réflexion et l'agrément, quelque remarque juste relevée d'imprévu, de ce que Bussy-Rabutin appelait le tour et que nous appelons l'art [1]." En somme, c'est un des livres les plus substantiels, les plus consommés que l'on ait, un livre que l'on ne peut épuiser, un de ceux qui honorent le plus le génie de la nation qui les a produits.

ÉLOQUENCE

1o Éloquence de la Chaire

Ce genre est, de l'aveu de tous, la gloire la plus pure du siècle de Louis XIV, celle qui lui permit de rivaliser avec le quatrième siècle pour l'éloquence, comme il avait rivalisé pour la poésie avec le siècle de Périclès. C'est que dans le siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. " Ayez donc devant les yeux, dirons-nous avec un célèbre critique, un Bossuet convertissant un Turenne ; un Fénelon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Eglise ; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom de Dieu aux pauvres* ; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir au pied des autels ; une la Vallière, allant pleurer aux Car-

1 Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. I, p. 122.

mélites jusqu'à son dernier jour, les fautes du passé ; enfin le roi lui-même, humiliant tous les jours dans les temples un diadème de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez dans les lettres de madame de Sévigné, ces fidèles images des mœurs de son temps, partout la religion en honneur, partout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance....Tel était l'empire de la religion : ceux qui n'en avaient pas, et ils étaient rares, gardaient au moins beaucoup de réverve ; et ceux qui en avaient en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eus les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, les Massillon[1]."

BOSSUET (1625-1704).

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.
Pascal, *Pensées*, t. I, p, 151.

Avant d'aborder l'orateur et l'écrivain, il n'est pas inutile de dire un mot sur l'homme. Depuis Voltaire, ils ne sont pas rares les auteurs qui ont voulu jeter quelques nuages sur la conduite privée et les sentiments religieux de Bossuet[2], tant il y a de gens empressés d'ôter à la religion jusqu'à ses défenseurs. Or, quand nous n'aurions pas ici l'histoire, quand nous ne saurions pas que le grand évêque se recommandait tous les soirs à la protection de son bon ange, comme Charlemagne et les petits enfants[3], qu'il se relevait chaque nuit pour prier et méditer[4], qu'il était assez modeste pour ne jamais rien publier que par ordre ou par devoir, un simple argument tiré du genre d'études auquel il se livra toute sa vie, suffirait à renverser toutes les assertions calomnieuses. Comment croire, en effet, que l'auteur de tant d'ouvrages si pieux, si mystiques, tels que

1 La Harpe, *Lycée* (an VII), t. VII, p. 31.

2 Voy. *Mémoires p. servir à l'hist. eccl. pend. le* 18e *s.*, 4 vols. in-8o, 1816, t. IV, p. 17—et Bausset, *Hist. de Bossuet*.

3 L. Veuillot, l'*Honnête femme*, p. 183.

4 *Mémoires* ut suprà.

les *Méditations sur les Evangiles* et les *Elévations sur les Mystères*, ait pu ne pas être dans sa foi et dans ses mœurs à la hauteur de son génie ?

Bossuet, dit-on, savait tout ce qu'il est permis au même homme de savoir, mais cette science, il l'avait acquise, il ne l'avait pas reçue gratuitement. Jeune encore, il s'était livré avec ardeur à la lecture de l'antiquité profane et sacrée, et plus tard, le temps qui lui restait après les travaux de son ministère, il le donnait tout entier à l'étude. Il avait un beau jardin et ne s'y promenait pas, et son jardinier mécontent se voyait obligé de lui dire : " Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostome, vous les viendriez voir ; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère.."

Bossuet ne s'éloignait qu'à regret de son diocèse. Il faisait de fréquentes visites pastorales, composait des livres de prières et de piété pour son troupeau, prêchait dans les campagnes, et savait, quoi qu'on en ait dit, se mettre à la portée des esprits les plus faibles ; et ce prélat, au retour de ses glorieux voyages à Paris, après avoir étonné la cour d'un Louis XIV par la grandeur surhumaine de son éloquence, ne dédaignait pas d'enseigner le catéchisme à des paysans.

Il y a quelques années, pendant les querelles de l'*opportunisme* au concile du Vatican, on a pu lire que parmi les adhérents et les souteneurs, sinon parmi les chefs les plus habilement dissimulés du gallicanisme,il fallait compter —Bossuet. Sans doute, dans la dispute qui s'éleva entre Louis XIV et le pape sur les rapports du pouvoir civil avec l'autorité pontificale, l'illustre évêque se montra plus politique qu'apôtre, et inclina trop devant les splendeurs du grand roi cet esprit de logique dont la rectitude avait été partout ailleurs quelque chose de merveilleux ; sans doute il appuya trop le pouvoir civil et blessa les droits du saint siège dans la célèbre *Déclaration du clergé de France*, et dans la *Défense* de cette Déclaration ; mais à côté de cette faute, n'y a-t-il donc rien qui l'atténue ? Bossuet, faible une fois, ne s'était-il pas toujours montré chrétiennement indépendant et chrétiennement sincère

vis-à-vis de Louis XIV [1] ? Ne semblait-il pas lui-même regretter son erreur, quand il refusait de publier le livre de la *Défense*, et qu'il manifestait le désir que son ouvrage ne vît jamais le jour [2] ? Enfin, oubliera-t-on que c'est à son génie que le clergé français, lancé alors sur une pente rapide, dut de s'arrêter à temps et de retenir l'Eglise de France sur le penchant du schisme ? "Quand on lit cette histoire de la fameuse assemblée, on est tenté, dit Mgr Ricard, de se jeter à genoux et de chanter l'hymne d'action de grâces à la providence de Dieu qui veille sur notre patrie, parce qu'on a pu mesurer la distance qui sépare les fatales tendances de l'esprit qui animait d'abord l'assemblée de cet hymne splendide qu'on appelle le *Sermon sur l'unité de l'Église* [3]."

Mais hâtons-nous de considérer l'orateur, l'historien, le théologien, le philosophe, le polémiste, heureux si nous ne restons pas trop au-dessous de notre tâche.

Nous l'avons dit, ce n'était pas à la cour seule que Bossuet réservait son éloquence. Il se faisait entendre partout, dans son église, dans les couvents, dans les chapelles particulières, s'accommodant à tous les sujets, aux grandes prédications, aux simples entretiens, aux conférences particulières. Dans les occasions ordinaires, il se contentait de fixer le plan de ses discours, de coordonner les idées et de préparer le développement des passages les plus importants. Aussi la plupart des sermons qu'on a imprimés de lui, reste d'une multitude immense [4], car il est

---

1 "Qu'auriez-vous fait, si j'avais protégé M. de Cambrai ?" lui demandait le roi pendant la querelle du jésuitisme.—"Sire, répondit Bossuet, j'aurais crié vingt fois plus haut : quand on defend la vérité on est assuré de triompher tôt ou tard." Il répondait au même prince, qui lui demandait son sentiment sur les spectacles : "Il y a de grands exemples pour, et des raisonnements invincibles contre...."

2 Voy. Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. II, p. 419.

3 *Annales de philosophie*, Juillet 1882.

4 Ceux que nous avons forment 4 vols. in-8e de l'édition Vivès, 1875. Grâce à une découverte récente, la collection ne tardera pas à s'augmenter, croyons-nous. Dans un mémoire lu en séance de l'Académie de Bar-le-Duc, le 7 mars 1880, M. le professeur Jacquot disait :

"J'appris un jour (par le colonel Fervel) qu'il existait à la Visitation de Nancy de nombreux volumes, encore inédits, parmi lesquels se trouvaient avec des papiers originaux de Bossuet, les sermons qu'il avait prêchés aux Visitandines de Meaux ou de Chaillot, comme aussi les copies de plusieurs belles prières qu'il avait composées pour son usage propre......Je vis même de mes yeux, sinon tous ces volumes, du moins plus des trois quarts, et d'ailleurs les plus intéressants. Il y en avait vingt-quatre. C'étaient d'admirables in-4o d'une belle reliure et d'une belle écriture," etc. (V. *Moniteur bibliographique*, septembre 1881.)

bien avéré qu'il ne se répéta jamais, ne sont pas, tant s'en faut, des travaux terminés : ce sont plutôt des esquisses d'un grand maître, dessins heurtés et rapides où se retrouvent cependant, avec la première sève de l'enthousiasme créateur, les traits hardis d'une touche libre et fière. Mais quand le sujet ou la circonstance commandait plus de soin, quand il s'agissait, par exemple, de célébrer la *royauté de Jésus-Christ*, son *sacerdoce éternel*, le *triomphe de la Croix*, l'orateur s'élevait d'un vol hardi et aisé, il planait comme l'aigle, il avait ces vues et ces mouvements sublimes qui n'appartiennent qu'à lui.

Si un silence inqualifiable s'est fait trop longtemps sur cette partie des œuvres de Bossuet, la faute en est beaucoup au dix-huitième siècle, à Voltaire notamment dont on a reçu maint jugement sur parole, et à la Harpe qui a eu l'impudence de traiter ces sermons de *médiocres* ! "Heureusement, dit M. Condamin, notre siècle plus curieux a voulu voir par lui-même : il a vu ; et il a été ravi. Un bon nombre de ces sermons, dont on ne lui parlait pas ou dont on lui parlait mal, lui ont paru des chefs-d'œuvre ; il en a placé quelques-uns sur le même rang que les *Oraisons funèbres*......Or c'est justice pure. On n'en finit point en effet avec ces œuvres-là ; et quand on a d'abord donné libre cours à son admiration sur la doctrine et la morale qui en forment le fond, il reste tant à admirer encore pour la langue qui est incomparable ; pour la force, qui est vraiment superbe ; pour l'enthousiasme, qui est celui d'un prophète, que c'est toujours à recommencer [1]."

A ce roi de l'éloquence devait appartenir l'honneur de parler sur la tombe des grands de la terre, et de *donner aux rois de grandes et terribles leçons*. C'est d'ailleurs ainsi que Bossuet entend l'Oraison funèbre. N'attendez pas de lui un simple panégyrique : il voit les choses de plus haut. Cette vie dont il veut faire l'éloge, n'est qu'un point de départ, d'où il va s'élever pour entrer dans les puissances du Seigneur. Les réflexions qui naîtront, il les enchaînera, il les condensera pour en déduire une grande

---

1 *Lettres chrétiennes*, Septembre-oct. 1881, p. 327.

leçon, pour abaisser, devant la sévérité du sépulcre commun, couronnes, science, valeur, beauté, toutes les grandeurs d'ici-bas.

Et telle est l'autorité et la force de sa parole, que ces idées belles sans doute, mais si vieilles et si communes, de la fragilité de la vie, du néant de toutes les gloires humaines, de la dignité de l'âme chrétienne réparée par le sang de Jésus-Christ, il les rajeunit, il nous fait croire que nous les entendons exprimer pour la première fois.

Ne croyons pas cependant qu'il recule devant la partie profane de son sujet, qu'il refuse de célébrer les qualités mondaines de ses héros, de suivre le cours des événements ou même des révolutions ; non, il est à la fois orateur, théologien, philosophe, politique, historien et poète. Tel il nous apparaît dans l'oraison funèbre de *Henriette-Marie de France*, dans ces pages qui ne cesseront jamais d'être le sujet de la méditation profonde des hommes religieux et des hommes d'Etat. Jamais, en effet, l'alliance nécessaire de la religion et de la politique, le danger des innovations religieuses et les terribles conséquences des maximes anarchiques n'ont été présentées sous des formes aussi frappantes [1].

L'oraison funèbre de la *Duchesse d'Orléans* est peut-être l'œuvre la plus étonnante du génie oratoire de Bossuet, comme elle en est la plus pathétique. Qu'y avait-il dans la vie d'une princesse, morte à vingt-sept ans, qui pût inspirer l'éloquence, si féconde fût-elle d'ailleurs ? Mais cette princesse, Bossuet l'a visitée dans sa gloire, il l'a consolée à sa dernière heure, il s'est prosterné à genoux près de son lit de mort, et après ce naturel et prompt épanchement d'un grand cœur attendri, sa parole ne sera que l'écho retrouvé des accents qui ont alors jailli de son âme en prière pour se perdre au sein de Dieu avec gémissement et plénitude.

A côté de Bossuet traduisant dans un langage digne de Jérémie ses sublimes tristesses, il y a encore Bossuet paré de ses "cheveux blancs" et de ses vertus, venant

---

1 Paussot, *loco cit.*, liv. III.

consacrer sur la tombe du grand *Coudé* les louanges d'une gloire périssable en les associant à celles d'une gloire immortelle. Encore ici, ce n'est pas le génie seul qui parle, c'est aussi le cœur, le cœur du prêtre et de l'ami. Et quand nous aurons suivi le héros sur les champs de bataille, quand nous aurons vu cette main de Dieu qui, par une destinée mystérieuse, mène l'homme et les nations, ce cœur s'ouvrira une dernière fois, et laissera déborder cette péroraison incomparable qui semblait à Chateaubriand " le dernier effort de la parole humaine."

Parmi les hommes éloquents, personne ne l'a été à la manière de Bossuet. Quand on lit les sermons, les oraisons funèbres, les panégyriques de *saint Victor*, de *saint Pierre*, et cet immortel chef-d'œuvre qui s'appelle le *Panégyrique de saint Paul*, on est d'abord, disons le mot, un peu désenchanté, tant l'éloquence y est simple et dégagée de tout artifice. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la noblesse ou le vulgaire : rien ne semble importer à l'orateur. Il ne s'amuse jamais à orner une pensée commune ; dans ses plus beaux discours, il a des intervalles de repos, de laisser-aller, de négligence, si l'on veut ; comme tous les grands génies, il aime la simplicité, mais aussi, que sa pensée s'élève, que sa vue s'étende, que toutes les facultés de son âme grandissent, vous entendez alors un langage qui surpasse toutes les combinaisons de l'art.

Même simplicité de style, même grandeur noble et vraie dans les autres ouvrages. Le *Discours sur l'histoire universelle*, par exemple, ne semble à première vue qu'un recueil de notes, mais comme la métaphysique des idées est élevée, comme les vues morales et politiques sont profondes, comme la diction est bien toujours en harmonie avec la pensée ! Là, on s'en souvient, l'historien trace d'une main ferme et d'un pinceau puissant, le tableau de l'humanité considérée comme un seul et même homme qui tantôt marche fidèlement dans les voies de la vérité, et tantôt s'égare dans les sentiers de l'erreur, d'où Dieu le retire par le fléau de sa justice ou par l'attrait de sa miséricorde. Pour Bossuet, l'histoire n'est qu'une épopée dont Dieu est le témoin invisible, et les peuples les héros, ceux-ci venant,

les uns après les autres, travailler au dénouement, c'est-à-dire à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Il était impossible de donner à l'histoire une plus majestueuse et plus sublime unité. On peut contester, si l'on veut, la justesse du plan ; on regrette que la suite des faits ait été séparée de la suite de la religion et de la suite des empires, ce qui nuit, dit-on, à l'intérêt ; mais le livre reste encore, reste toujours un chef-d'œuvre unique, et il n'y a de comparable à cette merveille que la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

Voici encore un auvrage sur lequel on a épuisé toutes les formules de l'éloge, un livre plus fait pour tous les goûts, moins transcendant peut-être, mais où se montrent mieux toutes les ressources du génie de Bossuet : c'est l'*Histoire des Variations*. Ici, c'est tour à tour un historien, un moraliste, un théologien, un publiciste, un controversiste qui parle ; c'est quelquefois un orateur enthousiaste, toujours un admirable écrivain. Au surplus, rien de plus fort ni de plus raisonnable n'a jamais été fait pour ramener au bercail nos frères séparés ; nul livre ne comporte moins la réplique.

L'amour du bien qui animait partout Bossuet, l'inspira plus puissamment que jamais dans ses admirables travaux sur l'Ecriture. Le *Traité de la Communion*, les *Elévations sur les mystères*, c'est-à-dire, le plus mystique, "le plus hors de portée humaine, et pour nous, débiles esprits, le moins accessible des ouvrages de Bossuet[1] ;" le *Catéchisme de Meaux*, les *Méditations sur l'Evangile*, montrent jusqu'à quel point l'onction biblique avait pénétré dans ce cœur profond et fort, et comment l'évêque de Meaux comprenait l'esprit du Nouveau Testament.

Il serait temps de nous arrêter. Mais comment ne pas mentionner dans cette volumineuse correspondance générale si riche en renseignements de toute sorte, ces lettres de spiritualité si belles, si attendrissantes, où l'on retrouve à tout moment, à côté de l'évêque et du théologien mystique, le père qui conseille, redresse, console et fortifie ? Com-

---

1 Pontmartin, *Nouv. Sam.*, 14e série, 233.

ment aussi ne pas nous arrêter un moment à ces chefs-d'œuvre de démonstration philosophique que Bossuet intitulait : *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* et *Traité du libre Arbitre*? Ce qui fait le grand mérite de ces ouvrages, après la profondeur des pensées et la fermeté des jugements, c'est la clarté et la simplicité ; c'est de plus cette sûreté de touche, cette aisance d'un homme qui sait, et qui trouve tout ce qu'il faut dire sans avoir jamais l'air de chercher.

Et de Bossuet polémiste faut-il ne rien dire ? Faut-il, parce qu'il a été quelquefois trop violent dans sa lutte contre le *quiétisme*, passer sous silence des œuvres telles que l'*Exposition de la doctrine*, la *Défense de l'histoire des Variations*, les *Avertissements aux protestants*? Faut-il aussi oublier cet autre ouvrage admirable de doctrine et d'éloquence, où sont condamnées les immoralités du théâtre de Molière ? Ce n'est pas sans raison que l'on admire la lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles. Mais entre cette lettre et les *Maximes sur la Comédie*, entre Rousseau et Bossuet, il y a toute la distance de la passion à la raison, du sophiste à l'apôtre qui, lui, non seulement connaît le cœur humain, mais cherche à le guérir.

Tel fut donc Bossuet : oracle et ornement du sanctuaire où sa science et sa vertu l'avaient conduit ; " l'homme de tous les talents et de toutes les sciences [1] ;" le plus grand orateur de son temps et de tous les temps ; le premier historien de France ; le docteur des grands et des petits ; la terreur de toutes les sectes ennemies de l'Eglise ; le défenseur toujours infatigable de la vérité ; enfin l'homme à qui il n'a manqué, pour être nommé Père de l'Eglise, que d'avoir été plus ferme en un moment célèbre.

1 Massillon, *Eloge de Mgr. le Dauphin.*

FÉNELON (1651-1715)

Qu'on essaie d'imaginer quelque chose,
qui surpasse Fénelon, on n'y réussira pas.
J. de Maistre, *Du Pape* (24e éd.), p. 11.

A côté de Bossuet, et sous ses auspices, un nom destiné à devenir l'admiration du monde, et comme on l'a dit, *les délices du genre humain*, avait grandi parmi le clergé de France. On disait de l'évêque de Meaux qu'il prouvait la religion ; on disait de Fénelon qu'il la faisait aimer. Le premier était la voix de l'autorité, le second la voix de la sagesse ; l'un foudroyait les rebelles indociles, l'autre présentait la pâture aux brebis égarées ; Bossuet imposait le bien comme une nécessité, l'évêque de Cambrai en inspirait le goût. C'est que, en effet, avec un génie qui égalait celui de Bossuet, avec un esprit d'une délicatesse et d'un tact infinis, Fénelon avait une âme sensible et douce, un cœur tendre et expansif d'où débordait sans cesse une exquise charité. Aussi n'est-il pas un de ses écrits qui n'ait été comme un bienfait envers le genre humain, parce qu'il n'en est pas un où ne se retrouve, à côté de l'utile, cette onction chrétienne, cette douceur pénétrante qui va jusqu'à l'âme, la remue et l'élève.

Nous reconnaissons avec tout le monde les torts de Fénelon. Porté par la nature de son génie à une piété tendre et affective, il se trompa dans la question du quiétisme ; il ne sut pas défendre son âme naturellement contemplative contre une doctrine qui faisait de la contemplation même le fond de la vie chrétienne. Les *Maximes des Saints* furent condamnées à Rome, mais il est doux d'entendre la pape Innocent XII dire de Fénelon qu'il n'avait péché que par excès d'amour ; il est doux aussi de se représenter le grand évêque annonçant lui-même en chaire la sentence portée contre lui, et écrivant à son clergé : " Nous adhérons au bref . . . simplement, absolument, et sans ombre de restriction . . . Nous nous consolerons, N. T. C. F., de ce qui nous humilie pourvu que le ministère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification,

n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâce devant Dieu [1]."

En littérature, Fénelon s'est quelquefois trompé comme tout son siècle. Il a cru, comme on le croyait de son temps, que la civilisation avait commencé avec le seizième siècle. Il n'a compris ni la littérature, ni l'architecture chrétiennes du moyen âge. Il lui a semblé qu'il était impossible de faire des chefs-d'œuvre sans imiter les anciens, et lui-même a trop emprunté à l'antiquité, quand il pouvait être aussi grand en restant plus original. Mais on ne saurait nier qu'il ait eu sur l'art des idées saines, ingénieuses et neuves. Dans sa *Lettre à l'Académie*, dans les *Dialogues sur l'Eloquence*, dans quelques-unes de ses lettres à la Motte sur Homère, sa critique est toujours juste et hardie ; il méprise la convention dans l'art, il recommande partout le naturel, le vrai, la simplicité, et chacune de ses phrases est de tout cela comme un modèle.

Ses *Lettres* ont le même caractère ; c'est partout le plus délicieux abandon, la plus noble simplicité, la naïveté même s'associant à l'imagination la plus riante, aux grâces les plus vives et les plus légères, à l'onction la plus élevée et la plus touchante.

Mais il est temps d'en venir au titre le plus populaire de Fénelon, au *Télémaque*. On sait quel est le sujet de ce roman ou plutôt de ce poème. Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, conduit par la Sagesse, représentée par un vieillard nommé Mentor, navigue sur toutes les mers d'Orient, à la recherche d'Ulysse, son père, que la colère des dieux repousse pendant dix ans de la petite île d'Ithaque, son royaume. Télémaque, pendant ce long voyage, tantôt heureux, tantôt traversé par le destin, aborde ou échoue sur mille rivages, étudie des civilisations diverses, expliquées par son maître Mentor, court des dangers, éprouve des passions, est exposé à des pièges d'orgueil, de gloire, de volupté, en triomphe avec l'aide de cette sagesse souveraine qui le conseille et le protège, se mûrit par les années, se corrige par l'expérience, devient un prince accompli, et,

1 V. l'abbé Darras, *H. de l'Eglise*, abrégé, t. IV, p. 375.

voyant régner dans les contrées qu'il parcourt, tantôt de bons rois, tantôt des républiques, tantôt des tyrannies, reçoit, par l'exemple, des leçons de gouvernement qu'il appliquera ensuite à son peuple [1].

On le voit, Fénelon suit ici les traces d'Homère, et à dire vrai, son livre ne semble qu'une continuation de l'*Odyssée*. C'est en même temps une imitation de tout ce qu'il y a de plus simple et de plus gracieux dans les chefs-d'œuvre de la Grèce. Si l'œuvre est inférieure au modèle, elle l'emporte certainement sur l'*Enéide*. L'ordonnance en est plus belle, l'action mieux conduite, les personnages généralement plus vrais et mieux peints. Mais ce qui a nui à l'intérêt de l'*Enéide* a également nui au *Télémaque*. Virgile ne croyait pas à ses dieux, et ses fictions mythologiques manquent de vie comme de sincérité. Comment à son tour un français et un prêtre du dix-septième siècle pouvait-il être plus sincère et partant, plus heureux ? Que nous font à nous tous ces dieux évanouis de l'Olympe et du Tartare, toute cette mythologie qu'on est convenu d'appeler du merveilleux ? Après seize siècles de christianisme, on peut encore aimer les dieux à leur date et à leur place ; hors de là, on les trouve très peu intéressants.

Du reste, quels que soient les défauts du *Télémaque*, que l'on trouve étrange par exemple, sous la plume d'un évêque, la peinture passionnée de Calypso ; que l'on s'ennuie d'entendre Mentor donner toujours des conseils ; que l'on signale des endroits faibles, des récits prolixes, des aventures mal liées, des descriptions inutiles, et dans le style, des notes trop molles et trop tendres ; le livre n'en est pas moins une œuvre unique dans la littérature des peuples modernes, et ce n'est pas trop oser que de le comparer aux plus belles productions de l'imagination antique.

Ce qui en fait le charme toujours renaissant, c'est le style. Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie, sans jamais se départir de cet abandon plein de grâce et de cette aimable simplicité qui le caractérise. Quoiqu'il ne s'inspire habituellement que

---

1 Voy. Lamartine, *Le Civilisateur*, 1853.

des muses grecques, à bien examiner, on sent tout ce qu'il a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable ou par un souvenir involontaire. "La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies intellectuelles substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. Là, l'auteur du Télémaque est vraiment sublime, et il saisit mieux que Dante le secours si neuf et si grand du christianisme [1]."

Où Fénelon est encore admirable, c'est dans la peinture de l'ambition. Il nous la montre grande et généreuse dans Sésostris, imprudente dans Idoménée, tyranique et misérable dans Pygmalion, barbare, hypocrite, impie dans Adraste. Ce dernier caractère est traité avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Mais ce n'était pas tout, pour le but que se proposait Fénelon, de prémunir le royal élève confié à ses soins contre cette maladie habituelle des rois et des grands. Il revient sans cesse aux idées de justice, de sagesse, de simplicité, de modération ; il ne laisse jamais passer une occasion sans rappeler que les rois ne sont si élevés en dignité que pour mieux enseigner par l'exemple les vertus religieuses et sociales.

On sait quelles étranges interprétations reçut dès l'abord la pensée de Fénelon. Louis XIV crut se reconnaître dans le vaniteux Idoménée, qui corrompt Salente par le luxe, tandis qu'il néglige les choses nécessaires, et dans cette œuvre de conciliation et de modération, il ne vit qu'une insulte, et un attentat contre sa puissance.—De nos jours, on n'a guère été plus juste. "L'oreille superbe de l'autorité redoute encore la pénétrante douceur des vérités prononcées par le sage Mentor, et peu s'en faut que dans les cours Fénelon ne passe pour un républicain. C'est ainsi, dit J. de Maistre, que ce grand et aimable génie paie encore aujourd'hui les efforts qu'il fit, il y a plus d'un siècle, pour le bonheur des rois, encore plus que pour celui des peuples [2]."

1 Villemain, *Mélanges*, notice sur Fénelon.
2 *De l'Eglise galicane*, liv. II, ch. XII.

Les *Directions pour la conscience d'un roi* ne sont qu'une touchante reproduction des idées du *Télemaque*, et, pour certains auteurs, une nouvelle critique fort habile du gouvernement de Louis XIV. Nous ne voulons pas juger, nous aimons mieux rappeler ce que Fénelon écrivait au P. Letellier, avant de mourir : " Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie sans avoir, pour la personne du roi, la plus vive reconnaissance, le zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable[1]."

Il faut citer encore quelques autres ouvrages, également composés pour le duc de Bourgogne, moins forts sans doute que les précédents, mais aussi élégamment écrits, et plus généralement utiles. Qui ne se rappelle les *Fables* et les bons conseils qu'y trouvait notre enfance d'écoliers ; les *Dialogues des Morts*, avec leurs excellentes leçons d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie ; les *Aventures d'Aristonoüs*, petit ouvrage que nous avons peut être, comme Bossuet, préféré au *Télémaque*, tant il est touchant ce tableau de la vertu calme et fidèle au milieu de l'infortune ?

Si du *précepteur*, nous passons maintenant au *philosophe*, Fénelon semble grandir encore. Le *Traité de l'existance de Dieu* est sans contredit un chef-d'œuvre, plus que cela, " un livre inimitable[2]." On y admire à la fois une réunion de qualités qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans la même perfection, savoir : le plus heureux mélange d'une rare élégance de langage jointe à une remarquable profondeur de pensées et aux plus touchantes effusions de l'amour divin. Les *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, digne complément de cet ouvrage, se distinguent par les mêmes qualités du style et de la pensée ; la sécheresse du raisonnement s'y tempère toujours par l'onction de la piété, et l'influence qui s'exerce sur le cœur y aide toujours puissamment à la conviction de l'esprit. Avant ces deux ouurages, Fénelon avait déjà révélé son génie dans son livre du *Ministère des Pasteurs* et dans le traité de l'*Education des filles*, " chef-d'œuvre de délicatesse et de raison, qui, dans un seul petit volume, réunit plus d'idées

1 A. de Barante, *Etud. litt.*, t. I. p. 186.

2 L'abbé Barbe, *Introd. aux œuvres philos.* de Fénelon, p. 173.

justes et utiles, plus d'observations fines et profondes, plus de vérités pratiques et de saine morale, que tant de longs ouvrages écrits depuis sur le même sujet [1]."

Orateur, l'archevêque de Cambrai eût pu être le rival de Bossuet. Mais préférant à la gloire de l'éloquence le mérite d'instruire avec simplicité les fidèles confiés à son zèle et à sa charité épiscopale, il se contentait de méditer son sujet et de coordonner ses idées, puis il parlait de l'abondance de son cœur. Ces improvisations n'ont pas été recueillies. Il ne nous reste de lui que deux ou trois sermons achevés et quelques ébauches incomplètes, mais brillantes d'imagination et de génie. Tout le monde a lu ces admirables discours pour les *Missions étrangères* et pour le *Sacre de l'électeur de Cologne*, où l'on trouve le pathétique de saint Jean Chrysostome à côté des élans et de l'élévation de Bossuet, une pureté unique de goût jointe à une perfection inimitable de style. Maintenant, que Fénelon ait eu des imitateurs, que sa manière n'ait pas été comprise, qu'on lui ait pris ce qu'il avait de moins apostolique en négligeant de s'inspirer comme lui de l'Ecriture et des Pères, ce n'est pas sa faute ; et quelle que soit la *coquetterie* de sa diction, la mélodie et la douceur de sa phrase, ce n'est pas une raison pour faire de lui un précurseur de la prédication du dix-huitième siècle, un ancêtre des prédicateurs d'humanité, des apôtres du sentiment, des rhétoriciens de la nature qui ont mené tout doucettement le genre humain à la Terreur par l'Idylle [2].

Au surplus, on comprend que Fénelon n'ait pas pu être plus que Pascal, que Bossuet et que tous les grands hommes, à l'abri des malveillances de la critique. On sait que des philosophes modernes ont voulu le compter parmi les patrons et les partisans de leur système d'indifférence en religion. Voltaire l'a insinué, et d'autres l'ont répété après lui. Eh bien ! et c'est par là que nous finissons, la conduite et les écrits du vertueux archevêque réclament contre une telle imputation. Non, il n'était pas philosophe

1 Darras, *H. de l'Eglise*, t. IV, p. 368.

2 Voir Pontmartin, *Dern. causeries litt.*, p. 99.

indifférent celui qui voulut venir prêcher l'Evangile sur nos plages d'Amérique, à côté de son frère, des Albanel, des Joliet et des Marquette ; celui qui inspira au duc de Bourgogne une si solide piété, et qui en donna lui-même l'exemple dans sa vie ; celui qui s'était constamment nourri de la méditation des livres saints, de l'étude des Pères et de la lecture des théologiens ; celui qui se plia si humblement sous l'autorité qui l'avait condamné ; celui dont les écrits, dont les lettres, dont les actions respirent la piété la plus tendre et qui s'honorait des moindres fonctions du ministère pastoral ; celui enfin qui s'écriait dans les ardeurs de sa foi : "Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé, ô heureuse Pathmos ! J'irai baiser la terre sur les pas de l'apôtre, et je croirai voir les cieux ouverts[1] !"

BOURDALOUE (1632-1704)

C'est l'athlète de la raison, combattant pour la foi.
Villemain.

"Le père Bourdaloue prêche ! bon Dieu ! tout est au dessous des louanges qu'il mérite."—"Jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes."—"Il frappe comme un sourd disant des vérités à bride abattue ; ..sauve qui peut, il va toujours son chemin."

Quand madame de Sévigné parlait ainsi, elle ne faisait pas qu'exprimer son admiration personnelle pour l'illustre jésuite, elle traduisait l'enthousiasme de tous ses contemporains. Après de longues années d'indifférence, le goût public[2] s'est reporté de nos jours, et avec une singulière attention, vers le grand orateur, et en l'étudiant mieux, en le comprenant mieux, il ne s'est plus étonné que la marquise goûtât si fort *d'aller en Bourdaloue*, et ne pût "respirer que quand il lui plaisait de finir."

---

1 *Lettres*, 9 octobre 1675.

2 Vinet, Weiss, Sainte-Beuve, F. Belin, A. Feugère, le P. M. Lauras ; articles de critique et ouvrages sur Bourdaloue.

C'est que jamais nul n'a poussé plus loin l'art de l'argumentation, la vigueur du raisonnement, la clarté et l'enchaînement des preuves. Tout cela vous enveloppe comme dans un réseau inextricable. Vous suivez presque sans respirer, tant elle est pressante, les déductions de cette logique si parfaitement ordonnée ; vous courbez la tête sous ce souffle qui, pour manquer de la grande passion, n'en demeure pas moins puissant, par sa persistance même ; tout vous paraît également plein, lié, soutenu, assorti ; vous admirez cette sûreté et cette opulence de doctrine, cette raison qui s'élève sans effort à toutes les hauteurs, cette clarté qui ne permet aucun subterfuge, enfin ce style simple et nerveux, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée

Il a manqué à Bourdaloul, pour être l'égal de Bossuet, plus d'onction et d'imagination. Son éloquence n'est pas froide assurément, mais chez lui, comme chez Démosthène, la chaleur vient surtout de la conviction, et l'onction, de la progression des preuves. Quand il nous a convaincus, nous ne nous sentons guère atteints que dans notre raison, et nous voudrions en outre nous laisser persuader. Notre âme n'est pas bouleversée jusque dans ses profondeurs secrètes ; notre sensibilité, notre imagination, notre mémoire, toutes ces forces qui, l'instant d'après, vont peut-être se mettre en révolte, tout cela est à peu près calme et a résisté aux accents de l'orateur.

Cette réserve faite, on ne louera jamais trop, avec les mérites déjà signalés, la doctrine de Bourdaloue. Les sermons qu'il prêcha durant plus de trente-quatre ans, dans les provinces, à la Cour ou dans Paris, aux applaudissements des grands, des savants et du peuple, forment dans leur entier, un cours complet de morale chrétienne, où il est impossible de trouver une erreur. D'ordinaire, Bourdaloue dit plus dans une page que les autres prédicateurs dans un sermon entier, et chacune de ses instructions est un traité savant et oratoire sur la matière qui en fait le sujet.

Et quelle fermeté partout, quelle liberté vraiment apostolique, notamment dans les sermons prononcés devant

la cour ! Attaquer dans les grands qui l'entendent leur vie de plaisir et d'intempérance ; " tonner contre le servilisme ; détacher du piédestal où ils l'ont élevée, la fortune, idole de tous ; s'indigner contre les richesses et flétrir les moyens à l'aide desquels on les amasse ; humilier l'ambition ; railler le bel esprit ; prémunir contre la fausse conscience ; signaler enfin les mille et un dangers des divertissements du monde : tel est le programme de Bourdaloue, programme varié, où il entre chaque fois dans le vif des questions, sans s'attarder jamais à des généralités brillantes, peut-être, mais qui ne mènent point à la pratique."

Rien cependant ne choquait dans la bouche de ce jésuite, car on savait qu'il ne faisait que suivre en toutes choses les inspirations de son zèle et de sa charité. Aussi lorsque le grand Condé s'écriait en le voyant monter en chaire : " Silence, voilà l'ennemi ! " il disait vrai ; c'était bien l'ennemi, mais c'était un ennemi qu'on aimait ; un ennemi par qui il faisait bon se laisser vaincre ; un ennemi qui combattait avec des armes courtoises ; un ennemi enfin qui savait ramener les âmes au bien et leur rendre la paix et le bonheur perdus. C'est pourquoi, nul ne résistait longtemps à cette voix, et ce sera l'éternel honneur de Bourdaloue d'avoir pu opérer l'étonnante conversion d'un prince tel que Louis XIV.

Encore un mot, un seul, car il ne faut pas parler des *Panégyriques*, ni des *Oraisons funèbres*.—Doit-on ajouter créance à ceux qui nous dépeignent Bourdaloue prêchant, une heure durant, les yeux fermés ?—La critique de notre temps ne voit là qu'un absurde racontage, n'en déplaise à Fénelon, et elle croit que cette fable a fait son temps, comme cent autres, qui ont eu cours sur les hommes du grand siècle [1].

---

1 V. *Lettres chrétiennes*, t. II, Etude sur Bourdaloue, par M. J. Condamin : Maury, *Essai sur l'Eloq. de la chaire*, t. I, p. 440 ss. ; L. Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 129.

MASCARON (1633-1703). FLÉCHIER (1632-1719). CHEMINAIS (1652-1719). LA RUE (1643-1725).

Malheur à qui prêchera après Mascaron! disait le fameux Tannegui le Fèvre, après avoir entendu cet orateur à Saumur, et il donnait là la note juste des appréciations contemporaines. Si l'enthousiasme allait si loin, ce n'était pas tout à fait sans raison. Mascaron reparaissait souvent devant la cour et charmait Louis XIV par la chaleur de son éloquence et la beauté parfaite de son action oratoire; il allait prêcher dans les provinces, où il luttait contre le calvinisme et ramenait au bercail des milliers d'hérétiques. Le malheur aujourd'hui, c'est qu'il faut lire Mascaron au lieu de l'entendre. On sent que parfois son âme s'élève, mais l'effet oratoire est brisé par la recherche du langage, les faux brillants, les raisonnements vagues et subtils, toutes choses qui ne vont pas à la grande éloquence.

De même FLÉCHIER est bien tombé, et l'on s'étonne que son siècle ait pu le placer à côté de Bossuet. C'est peut-être qu'on attachait alors beaucoup plus d'importance que nous à l'élégance continue et à la pureté du style, à l'ordre et à la symétrie parfaite de la composition. Ce qu'on reproche à Fléchier aujourd'hui, c'est précisément cette préoccupation constante de la forme et cette symétrie continuelle. On aimerait mieux un peu plus de laisser-aller.

Son plus beau titre, comme orateur, est *l'Oraison funèbre de Turenne*, non pas seulement parce qu'elle fit pleurer Louis XIV, mais parce qu'on y trouve des pages vraiment éloquentes, telles que l'exorde et le parallèle du maréchal de France avec Judas Macchabée. Celle de *Montausier* et les autres, pour inférieures qu'elles soient, n'en ont pas moins de brillantes qualités, et plusieurs morceaux achevés.

Comme historien, Fléchier a laissé plusieurs ouvrages estimables. Bayle a vanté ses "narrés historiques," et certes l'*Histoire de Théodose*, la *Vie du cardinal Ximénès*, les *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* méritaient bien cet éloge.

Après l'évêque de Nîmes, on peut nommer CHEMINAIS, digne encore aujourd'hui d'être comparé à Racine pour la douceur de son élocution. Il est moins orné, moins élégant que Fléchier, mais sa parole trouve mieux le chemin des cœurs.

Il faudrait encore citer d'autres noms, nous arrêter un moment aux inspirations heureuses et aux mouvements pathétiques du P. DE LA RUE ; rappeler aussi les productions de tant d'autres orateurs qui n'ont eu que le malheur de paraître dans un siècle trop fécond en grands hommes ; mais hâtons-nous d'arriver à une gloire moins contestée, au rival de Bossuet et de Bourdalone, à Massillon.

MASSILLON (1663-1742).

Oh ! that those lips had language !........
Cowper.

Voici encore un homme que le dix-huitième n'a pas épargné. A côté de Voltaire lisant le *Petit Carême*, et laissant échapper ce propos cynique : "Tu as beau me prêcher, je sens que tu es des nôtres [1]," il y avait d'Alembert qui rangeait de même l'oratorien parmi les philosophes, parce qu'il demande aux rois une raison éclairée ; il y avait les politiques qui en faisaient un révolutionnaire, parce qu'il parle aux grands de leurs devoirs envers le peuple ; il y avait les nobles qui ne voyaient en lui qu'un flatteur éloquent de l'aristocratie, parce qu'il semble à certains endroits ne s'occuper que des rois et des grands.

A Dieu ne plaise que nous ajoutions foi à ces pauvres assertions ! Oui, malheureusement, il restera toujours quelque chose à regretter dans l'œuvre oratoire de Massillon, mais à côté de défauts que les circonstances rendaient quasi inévitables, que de beautés vraies, de beautés chrétiennes s'offrent partout à notre admiration !

Le premier trait de Massillon venant après Bourdaloue et ses imitateurs, c'est qu'il tenta d'ouvrir à l'éloquence

---

1 Voir R. P. Caussette, *Manrèze*, t. I, p 463.

chrétienne une voie nouvelle. " Si je prêche, disait-il, je ne prêcherai pas comme eux," et il tint parole. Le jésuite avait quelque chose de grave et d'austère ; l'oratorien, sans atténuer l'autorité de la morale évangélique, l'insinua avec plus d'art. Le premier, comme un conquérant redoutable, entraînait, subjuguait, forçait de se rendre aux armes de la raison ; le second, comme un négociateur habile, procéda avec moins de rapidité, mais avec plus de douceur. L'un avait la dignité, la force et le feu continu de Démosthène ; le second eut l'adresse et l'art de Cicéron. Sans négliger le raisonnement, il chercha surtout à parler au cœur. Il descendit plus avant dans la conscience de ses auditeurs, leur dévoilant les ressorts les plus secrets de de leurs actions, et les confondant par des peintures où chacun était étonné et honteux de se reconnaître. On se rappelle le mot de Louis XIV : " Mon Père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même [1]."

Non seulement Massillon connaissait le cœur humain et savait le mettre a nu avec toutes ses misères, mais, ce qui est plus rare encore parmi les orateurs de son temps, il eut le don de lui parler et de s'en faire entendre. Pour cela, il faisait jouer tous les ressorts de l'émotion et du pathétique, et son éloquence douce et onctueuse s'ornait de toutes les grâces du tour et de l'expression, de tous les enchantements du nombre et de l'harmonie.

Cependant, on lui reproche de s'être trop occupé comme Fléchier, des soins du langage, et d'avoir trop souvent remplacé la véhémence par le faux brillant. Le reproche est juste, et ce n'est pas le seul que l'on puisse faire. Cette facilité merveilleuse [2], cette abondance que nul orateur n'a jamais égalée, Massillon en abuse, il a des négligences et des longueurs, il ne nourrit point d'assez d'idées sa diction enchanteresse, et il perdrait sans doute beaucoup à être jugé sur la maxime de Fénelon : " Un bon discours

---

1 Après le premier Avent, prêché à Versailles.

2 Le *Petit Carême* fut composé en moins de trois mois.

est celui où on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif." De plus, ses plans sont faibles, et l'on ne trouve pas toujours dans ses raisonnements la justesse, la force et la gravité qu'il était si digne de leur donner. Enfin, comme Bourdaloue, il néglige trop le dogme pour s'attacher à la morale, et encore cette morale est-elle quelquefois un peu trop humaine.

Ces défauts se rencontrent surtout dans le *Petit Carême* et un bon nombre ne se trouvent que là. Or, il est possible que Massillon n'en soit pas seul responsable, et qu'il faille en laisser retomber une bonne part sur son royal auditeur. Il ne s'agissait plus en effet, comme dans le *Grand Carême*, de développer les principales vérités chrétiennes devant un prince capable de recevoir cet enseignement ; celui à qui s'adressait l'orateur était trop jeune, et partant, trop peu instruit de la religion, pour qu'il pût être question du dogme et des grandes vérités morales. Aussi nous gardons-nous d'accepter le reproche qu'on a fait à Massillon d'avoir énervé la religion, en n'osant point aborder les questions capitales du christianisme, ses dogmes et mystères, ainsi que Bossuet lui en avait donné l'exemple. Que les imitateurs maladroits aient voulut prêcher partout à la manière du *Petit Carême*, cela ne prouve rien, ou ne prouve qu'une chose : qu'ils ont manqué de jugement ; et la renommée de Massillon reste intacte.

Du reste, refusât-on à l'orateur les hommages qu'il mérite pour s'être ainsi rappetissé à la taille d'un enfant de neuf ans, il lui restera encore le *Grand Carême* et l'*Avent*, deux œuvres dont le mérite ne saurait être contesté. C'est là qu'il a su le mieux déployer toutes les ressources de son talent et qu'il en a montré davantage toute la force et l'élévation. Car Massillon n'était pas seulement doux et tendre, il savait être, par intervalle, énergique et profond ; il savait frapper d'épouvante et de terreur aussi bien que tirer des larmes. Qui ne se rappelle en ce moment le *Sermon sur le Petit nombre des élus*, le sermon sur *la mort*, sur l'*impénitence finale*, sur *la mort du pécheur*, sur la *nécesseté d un avenir*, sur la *passion de Jésus-Christ.*

Les *Oraisons funèbres* sont, avec les *Panégyriques*, la

partie la moins forte des œuvres oratoires de Massillon. Quelques-uns des sujets qu'il eut à traiter étaient propres à lui offrir de grands traits, mais il paraît avoir méconnu, et le ton qui leur convenait, et les grandes ressources par lesquelles il pouvait les faire valoir. L'oraison du *Prince de Conti* sent le rhéteur ; celle de *Louis XIV* ne vaut guère que par le trait sublime qui la commence.

Mais voici que Massillon va s'éloigner de ces avenues de Versailles, où, dit-il lui-même, il sentait "un air amollissant," quelque chose qui l'éloignait des reflexions sévères et le distrayait des pures idées. Dans son évêché de Clermont, ou dans sa maison de campagne de Beauregard où nous le retrouvons, les portes à jamais closes au monde, son cœur brille d'une lueur plus égale et plus douce que jamais. Après avoir enseigné le christianisme aux rois, aux princes et aux puissants, il consacre son expérience et ses derniers travaux aux petits enfants des montagnes de l'Auvergne ; il écrit ces admirables *Paraphases des Psaumes*, où s'entretenant seul à seul avec Dieu, déversant, dans le mystère, la plénitude de son cœur, il s'élève avec saint Augustin au-dessus de ce qui captive les yeux mortels, au-dessus du *croassement* des passions [1], pour n'écouter que la voix de Dieu, et se désaltérer à cette eau céleste dont "une seule goutte soulage plus le cœur que tous les fleuves de Babylone."

Nous devons encore à Massillon évêque des *Discours synodaux* et des *Conférences de retraites*, dignes en tout point des plus beaux jours de son éloquence. Devant son auditoire religieux venu de tous les coins de l'Auvergne, il est plus simple, plus ferme, plus libre, plus rapide, et si l'on ne goûte pas les délicieuses effusions dont jadis avaient été ravis Versailles et Paris, on sent mieux la piété sacerdotale, et ce qu'il y avait dans l'illustre évêque de vraie vertu et de foi profonde. Quand on veut connaître Massillon sous une lumière nouvelle, c'est là qu'il faut aller le chercher ; ce n'est plus l'orateur des Tuileries, il est vrai, mais c'est l'un des plus dignes représentants de

1 *Paraphase* du psaume XVIII.

cet épiscopat français que le génie et la vertu avaient illustré à l'envi au dix-septième siècle.

Massillon est le dernier grand orateur du dix-septième siècle, et il était digne d'en faire l'oraison funèbre dans la personne du grand roi. Avec lui, dit Sainte-Beuve, " expira la dernière et la plus abondamment éloquente, la plus cicéronienne des grandes voix qui avaient rempli et remué le siècle de Louis XIV [1]."

2o ELOQUENCE JUDICIAIRE.—ELOQUENCE ACADÉMIQUE.

L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE, au dix-septième siècle, fut loin d'atteindre à la même hauteur que l'éloquence sacrée. Tallemant des Réaux disait de LEMAISTRE (1608-1658) " qu'il aurait eu la réputation d'Hortensius, s'il n'eût point fait imprimer." On pourrait peut-être dire la même chose de PATRU (1604-1681). Cependant tous deux eurent un mérite rare à cette époque, celui de substituer à la ridicule érudition prodiguée jusque-là dans les plaidoyers, la conviction, la vigueur et la clarté.—PELLISSON (1624-1693) est plus célèbre, et ce n'est que justice. Ses *Mémoires sur Fouquet* sont le chef-d'œuvre du genre au dix-septième siècle. Ses autres discours ne sont pas sans tache, assurément, mais on y trouve de la logique entraînante, parfois une vraie et grande éloquence.

L'ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE eut pour représentants les grands orateurs sacrés de l'époque, Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon. Le discours de réception de la Bruyère passe encore aujourd'hui pour un modèle de critique. Celui de Racine prouve que le grand poète entendait la prose aussi bien que le vers.

---

1 V. F. Colincamp. *Notice sur Massillon* ; *Mémoires p. servir à l'hist. eccl. p. le* 18e *s.*, t. IV, p. 186 ; *Annales de philosophie chrétienne*, août 1881, janvier, mai et sept. 1882 : Maury, *Essai sur l'Eloq.*. t. II, pp. 12 ss ; Villemain, *Essai sur l'oraison funèbre* ; Chateaubriand, *Génie du Christianisme* ; Sainte-Beuve, *Caus. du Lundi*, pp. 4, 5, 7, 31 ; Feller, *Dict. hist.*

HISTOIRE

Bossuet (voir p. 334).

Mézeray (1610-1688), fort à la mode autrefois, a beaucoup vieilli. Dans son *Histoire de France*, il a des allures de style franches et libres, il est fécond en expressions originales, animées, tout à fait heureuses, mais son penchant à la satire le rend très souvent sévère et injuste. Il accepte comme des preuves toutes les rumeurs populaires ; il va rarement aux sources, se fiant à Paul-Emile, à du Haillon, à Dupleix, à d'autres auteurs de cette force ; et il est partout assez content de lui-même, surtout quand il a pu montrer son esprit au dépens de quelqu'un. Son *Abrégé chronologique* vaut incontestablement mieux, mais ici encore, que de misères à signaler, si on voulait considérer l'ouvrage dans le menu !

Le Père Daniel (1649-1728) se plaît surtout aux récits de sièges et de batailles, et il s'y anime comme un capitaine à l'attaque.

L'abbé de Vertot (1655-1735) sait écrire et narrer avec élégance. Pour lui l'histoire n'est qu'une matière à roman véridique, et il y cherche avant tout les scènes dramatiques. Quand il eut terminé son *Histoire de l'ordre de Malte*, il refusa, dit-on, de lire des documents nouveaux qu'on lui offrait, répondant au galant homme qui les mettait à sa disposition : *Merci, mon siège est fait.*

Saint-Réal (1639-1692) a laissé dans l'*Histoire de la conjuration de Venise*... un chef-d'œuvre de narration historique, plein de portraits à coloris vigoureux, de réflexions admirables de sens et de justesse. Le mal est que tous ces conjurés sont rendus trop intéressants ; leur fidélité, leur bravoure sont peintes avec de si brillantes couleurs, que le lecteur a du regret de voir leurs projets ne pas réussir au gré de leurs désirs.

Jean-Baptiste du Tertre (1610-1687) a été loué avec enthousiasme par Chateaubriand. Voici ce que nous lisons dans une première page du *Génie du Christianisme* (liv. IV, ch. VII) : "On ne connaît encore aujourd'hui rien de plus satisfaisant et de plus complet sur les Antilles que

l'histoire du père Dutertre, missionnaire de la congrégation de Saint-Louis." Et ailleurs : "Quelle excellente histoire que celle des Antilles par le père Dutertre, ou celle de la Nouvelle-France par Charlevoix ! Les ouvrages de ces hommes pieux sont pleins de toutes sortes de sciences : dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour nos établissements, objets utiles, réflexions morales, aventures intéressantes, tout s'y trouve ; l'histoire d'un acacia ou d'un saule de la Chine s'y mêle à l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder ; et le récit de la conversion d'un Paria à un traité sur les mathématiques des Brames. Le style de ces relations, quelquefois sublime, est souvent admirable par la simplicité."

(*Histoire ecclésiastique.*)—FLEURY (1643-1723) n'est ni un écrivain, ni un historien du premier ordre, tout le monde le sait. Comme forme, son *Histoire de l'Eglise* est simplement correcte ; comme fond, c'est, selon de Maistre, une "historiette ecclésiastique, faite comme on fait les châssis en collant des feuilles de papier bout à bout [1] ;" et cela fourmille d'erreurs. L'ouvrage se range parmi les mauvais livres faits par d'excellents hommes aveuglés, c'est-à-dire, parmi les plus dangereux.

DUPIN (1657-1719) restera célèbre par sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (58 vols.) ; ouvrage d'une étonnante érudition, savante analyse de tous les livres qui avaient été écrits jusque-là en faveur de la foi. Les PP. d'AGVRIGNY et MAINBOURG se recommandent, l'un par une élégante précision de style, l'autre par la rapidité et le feu continu. Comme historiens, ils cèdent cependant le pas à LENAIN DE TILLEMONT (1637-1698) l'auteur toujours renommé des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique.*

MÉMOIRES.

Au point de vue littéraire, comme au point de vue moral, les MÉMOIRES ne sont jamais, à beaucoup près, la partie la plus recommandable d'une littérature. Cepen-

---

Lettres et Opuscules, t. I, p. 302.

dant le dix-septième siècle porta là comme ailleurs son amour de la correction et du fini : il voulut dans l'ensemble la même réunion de qualités littéraires que dans les autres genres de composition. Seulement, ici comme toujours, il y a des choses qu'on n'aime pas à entendre, des détails que l'on voudrait pouvoir effacer, et quelquefois, un esprit de satire et de haine qui serait mieux à sa place dans le libelle, si tant est qu'il y ait place pour cela quelque part.

Le premier auteur de mémoires que nous rencontrions, au seuil du grand siècle, est TALLEMANT DES RÉAUX (1589-1657). Le titre d'*Historiettes* que M. Monmerqué a donné à ses *Mémoires* en fait assez connaître l'esprit. Ce ne sont guère en effet que des chroniques, moins que cela, des contes à l'usage des libertins. " Tallement était un de ces hommes qui aiment à faire tous les soirs le relevé de leurs souvenirs et le compte de leurs impressions, qui font provision d'anecdotes, tiennent magasin de scandale, et qui rédigent sans travail ce qu'ils ont recueilli sans choix [1]."

Les *Mémoires* du cardinal de RETZ (1614-1697) eurent à leur apparition un grand succès, succès de scandale, comme la plupart des écrits de ce genre. Nourri dès l'enfance dans l'idéal des conjurations et des guerres civiles, Paul de Gondi s'était essayé à les réaliser, pour avoir ensuite le plaisir de les raconter et d'y faire son portrait. Autant qu'on en peut juger, le portrait est fidèle. C'est bien là le prêtre sans mœurs, le brouillon et le boute-feu que nous dépeint l'histoire. Certes, le mérite littéraire n'est pas mince ; les caractères sont supérieurement tracés, la forme est aisée, fleurie, nombreuse ; il y a çà et là des pensées hautes et solides ; mais c'est une triste gloire de n'employer son talent qu'à se faire mépriser, et de ne laisser derrière soi qu'une œuvre corruptrice.

Sans penser à être écrivain, LOUIS XIV le devint par le bon sens naturel et l'expérience. Il avait le goût du beau et du grand, il écrivait comme il parlait, avec dignité et noblesse, et ses *Mémoires* historiques, publiés dans notre siècle, ont complété sa réputation de grand homme.

---

1 Cuvillier-Fleury, *Nlles étud. hist. et litt.*, p. 164.

Ceux de madame de MOTTEVILLE (1621-1689) contiennent des détails intéressants sur la cour et sur les intrigues de la Fronde. Ceux de TURENNE ne répondent pas du tout à ce que l'on pourrait attendre du plus grand homme de guerre et du plus habile tacticien du dix-septième siècle.

HAMILTON a fait de ses *Mémoires du comte de Grammont* une sorte de préface adoucie des *Lettres persanes*. Montesquieu s'attaque aux choses sérieuses et y prend une âcreté qu'il regrettera ensuite. Hamilton se joue sur des choses moins respectables, mais il est déjà moqueur, et aux trois quarts épicurien.

BUSSY-RABUTIN (1618-1693) a de même un grain d'esprit fort, et ce qui est encore plus regrettable, il est libertin. L'ouvrage trop vanté dont il a prétendu faire *un monument à toujours*, ne témoigne que d'un goût corrompu et d'un esprit gâté [1].

COSNAC, personnage remuant et inquiet, mérite au moins d'être nommé ; c'est un homme d'esprit, et M. Sainte-Beuve n'a pas voulu le laisser mourir à tout jamais dans l'oubli [2].

De même, l'illustre critique nous a ressuscité ce brillant M. de CHOISY qui, après avoir été renommé dans sa première jeunesse, pour la gentillesse de son visage et pour son amour inné du miroir, garda toujours dans son style quelque chose des grâces de l'enfance. Son talent, dans ses Mémoires, consiste à introduire en tout sujet une facilité familière, une rapidité qui gagne et entraîne le lecteur. Quant à son *Histoire de l'Eglise*, il n'en est plus question,— excepté pourtant lorsqu'on veut citer le mot fameux qui échappa à l'auteur devant son œuvre enfin terminée : "Grâce à Dieu, mon histoire est faite, je vais me mettre à l'apprendre."

Mais tous ces noms, pour brillants qu'ils soient, s'effacent devant celui de Louis le Borgne, dit de Rouvroy, dit de Vermandois, duc de SAINT-SIMON (1675-1755). On a trouvé fort exagéré le portrait qu'a tracé L. Veuillot de

---

1 Sainte-Beuve, *Causeries*, t. III, p. 872.

2 *Causeries*, t. VI.

ce personnage. Citons d'abord : "Certes, les Mémoires sont un beau pays et plantureux à merveille ; mais il y a des fondrières et des bêtes venimeuses, et je n'aime pas à me promener en compagnie de ce duc enragé. L'esprit de dénigrement qui l'enfièvre lui fait plus de partisans que son talent extraordinaire et étrange. Il est à la mode, parce que, dans notre époque féconde en statuettes, le plaisir exquis est d'égratigner les statues. Beaucoup de gens le trouvent honnête homme ; c'est un dernier trait de pudeur ; ils n'oseraient tant l'aimer sans ce mérite. Si Saint-Simon est honnête homme, il l'est malhonnêtement. Envieux, hargneux, ingénieux à tout gâter. Tout le jour courbé comme le plus souple courtisan, il éponge les souillures et les scandales, il se sature, et le soir, il dégorge en flots de lave..." Saint-Simon n'avait pourtant pas d'autre réputation même de son temps. J.-B. Rousseau comparait les yeux de M. le duc à deux *charbons dans une omelette*, et il paraît que la trivialité de cette comparaison n'ôtait rien à sa vérité. A son tour madame de Créquy, qui l'avait bien connu, ne voyait en lui qu'un vieux corbeau malade, desséché par l'envie, dévoré d'ambition vaniteuse, et toujours perché sur sa couronne de duc. Et elle ajoutait : Ses mémoires sont écrits dans un esprit si déloyal et si outrageant qu'il ne sera jamais possible de les publier en entier [1].

La marquise se trompait. Vers 1830, une édition très complète (21 vols. in-8o) en fut donnée à Paris par un descendant de l'auteur. On y trouva des colomnies abominables contre les personnages les plus respectables du grand siècles, et en particulier contre madame de Maintenon. On trouva aussi que pour Saint-Simon, les missionnaires n'étaient que des "cagots abrutis," les sulpiciens des "barbes sales," les évêques des " pieds plats," des "gens de rien et du plus petit génie," en un mot, des " cuistres violets."

Après cela, il faut louer avec tout le monde ce talent de peindre, de raconter, de " ressusciter les morts et de grandir les infiniment petits ;" cette magie du style, ces traits énergiques et concis " à la manière de Tacite," enfin

1 *Souvenirs*, t. I, pp. 79, 80.

toutes ces qualités qui ne se trouvent nulle part aussi éminentes parmi les auteurs de mémoires. Mais est-ce assez, pour ranger Saint-Simon comme le veut Montalembert, " au-dessus de tous les écrivains de la langue française, Bossuet excepté[1] ? " N'est-il pas vrai que sa phrase est souvent incorrecte et négligée, qu'il y multiplie trop les incidents et les parenthèses sans s'occuper ni de la clarté, ni de l'élégance, ni de la grammaire ; et si l'on veut faire de lui un autre Tacite, ne serait-ce pas plutôt Tacite inculte et improvisateur ?

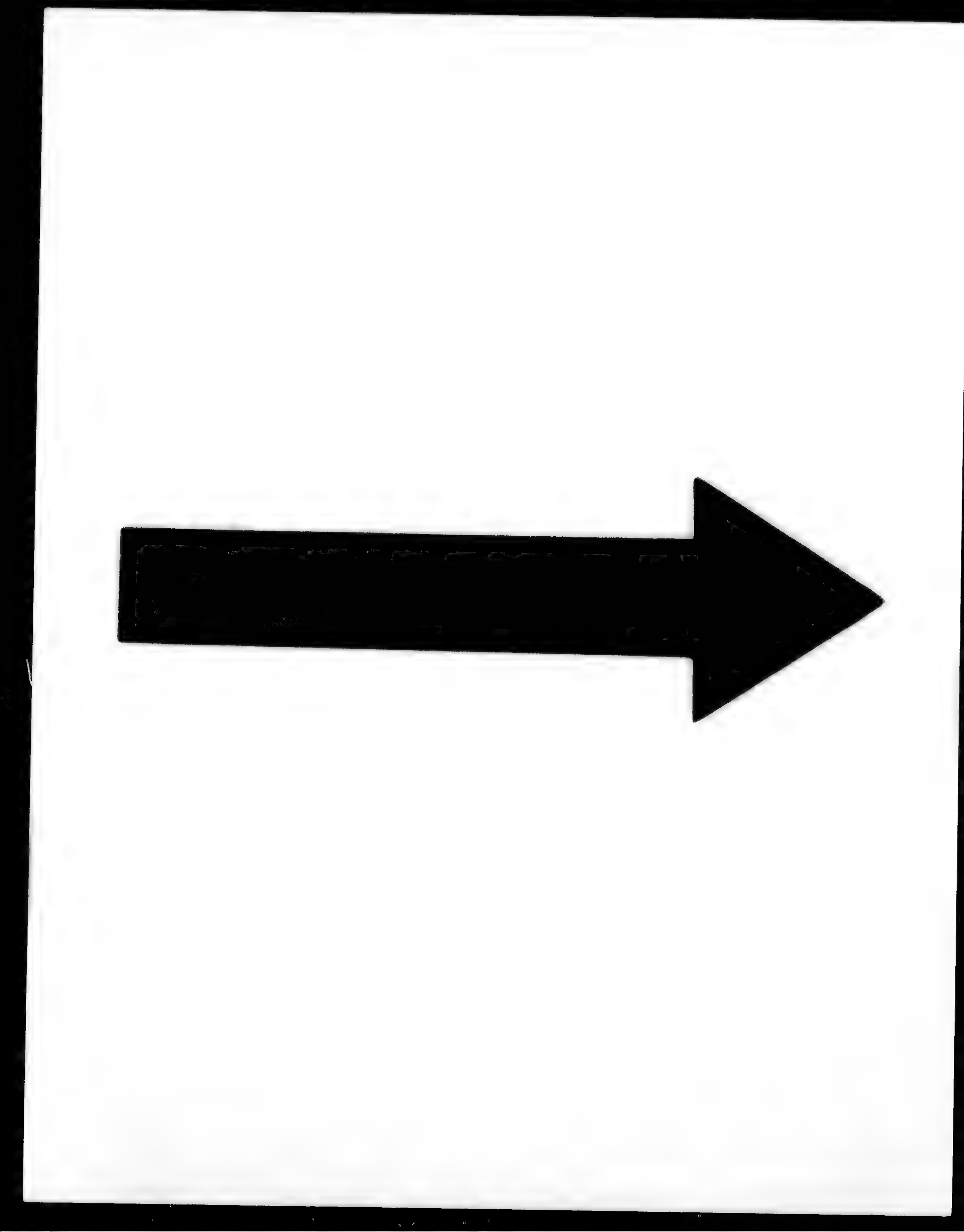
ROMAN.

Le roman de chevalerie était bien usé lorsque s'ouvrit le siècle de Louis XIV. On était las des grands coups d'épée, des aventures merveilleuses, des exploits fabuleux auxquelles les railleries de Cervantès venaient d'ailleurs de livrer un si rude combat au delà des Pyrénées, non sans que le contre-coup s'en fît sentir en France. Cervantès, qui voulait comme tous les grands réformateurs, mettre quelque chose à la place de ce qu'il renversait, essaya du reste assez malheureusement, de remplacer le roman de chevalerie par la pastorale.

Nous avons vu Honoré d'Urfé suivre cette exemple et gagner tous les suffrages par ses peintures exagérées de sentiments tendres, et par un luxe inouï de descriptions champêtres. Ses successeurs suivirent à peu près la même route, se contentant de changer la nature et la physionomie de leurs héros. Ce furent les personnages illustres de l'antiquité qu'ils choisirent pour interprètes de leurs théories sentimentales et de leur galanterie platonique. Ainsi la *Clélie* et le *Grand Cyrus* de mademoiselle de Scudéry, deux œuvres que nous avons déjà mentionnées ; ainsi l'*Alcidiane* et la *Polexandre* de GOMBERVILLE (1600-1647) ; ainsi la *Cassandre* et la *Cléopâtre* de LA CALPRENÈDE. Ces romans ne différaient guère des romans de chevalerie que par moins d'action et plus de métaphysique, et pour ces

---

1 *Mélanges d'art. et de littérature*, p. 450.



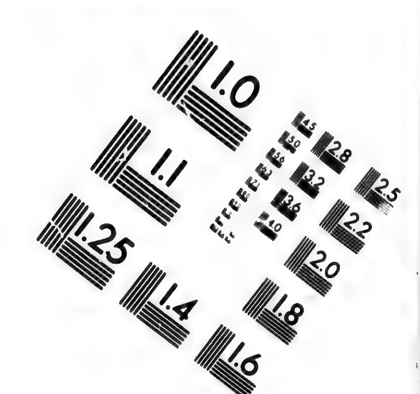
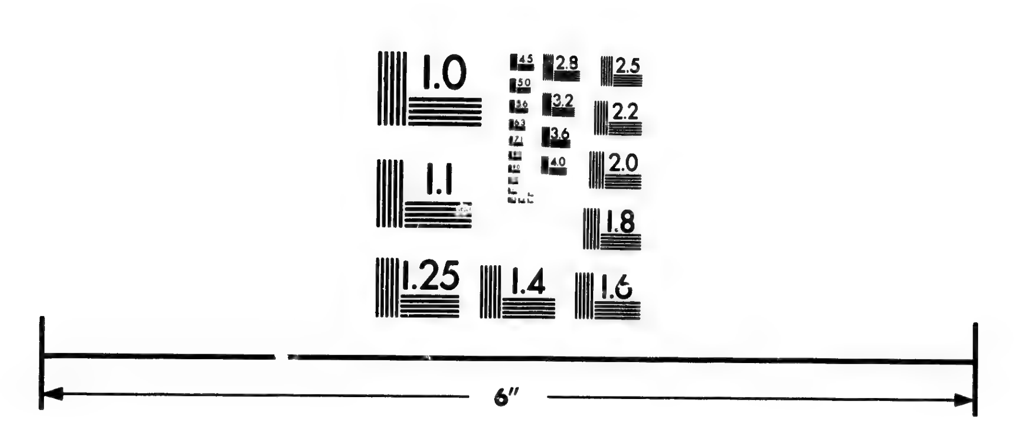
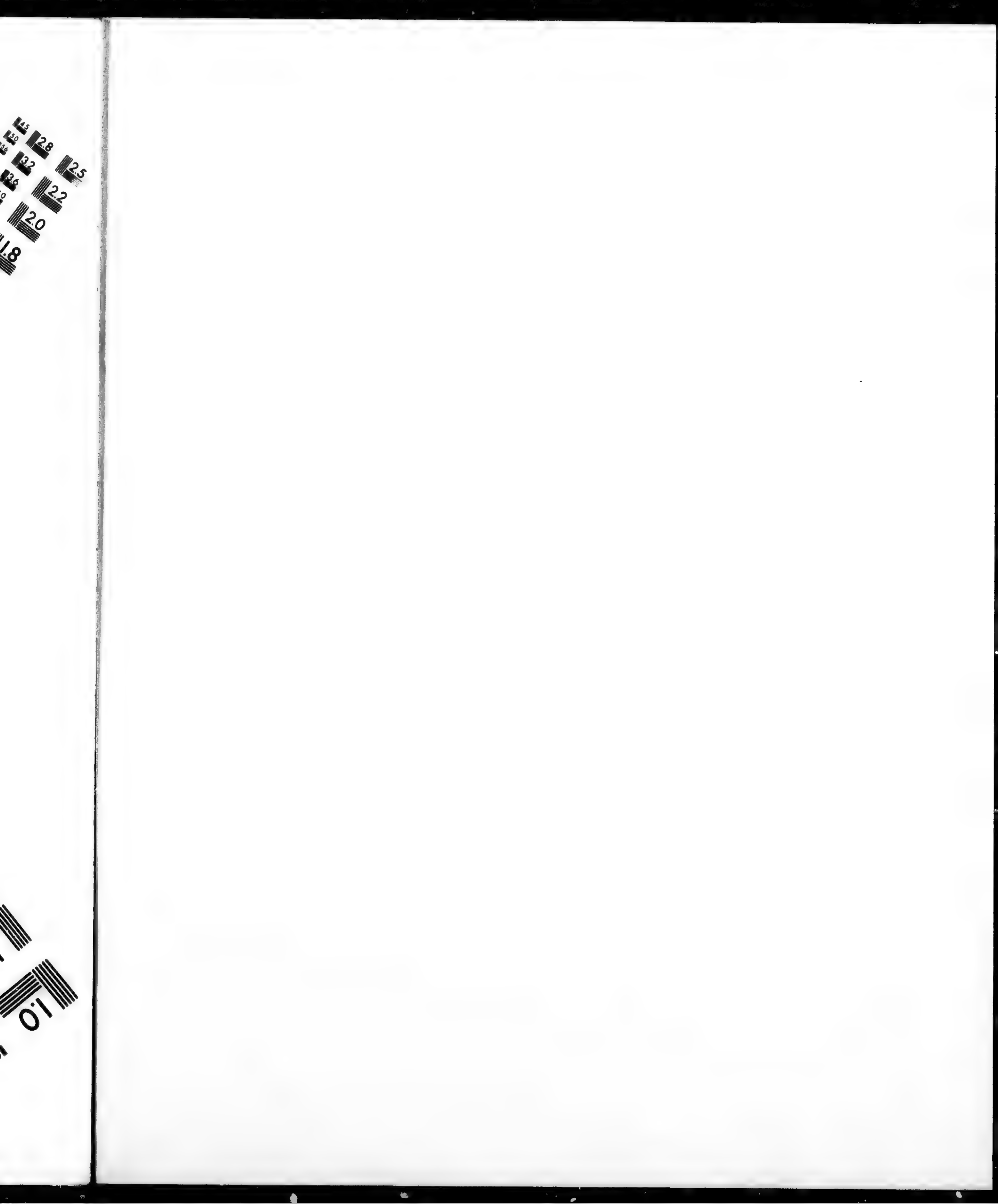


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





deux raisons, ils n'intéressent plus aujourd'hui. Si madame de Sévigné lisait tout cela, c'était pour soutenir des gageures, car, au fond, elle n'y voyait que " sottises [1]."

Mais à côté de ce roman hybride, il y a le roman de mœurs, qui dut sa naissance à Scarron et à madame de la Fayette (1632-1693). Marie Madeleine de la Vergne, comtesse de LA FAYETTE, écrivait dans sa *Princesse de Clèves*, l'histoire de son propre cœur, et ce roman opéra dans un genre inférieur la même révolution qu'*Andromaque* avait opérée dans la tragédie. C'est le langage touchant de la passion, substitué au raisonnement et à la galanterie. Style, idées, sentiments, on admira toutes les créations de la comtesse, et son livre est dans l'entier, " une des plus gracieuses et des plus touchantes inspirations qui soient sorties de la plume d'une femme [2]."

SCARRON (1610-1660) s'est fait un nom impérissable par son *Roman comique*, peinture vive et drôlatique de la vie aventureuse des histrions. Cet homme que des douleurs sans remède avaient contourné et déformé de la plus étrange manière, et si bien ou si mal que, s'il faut l'en croire lui-même, il *ne ressemblait pas mal à un Z* ; cet homme, disons-nous, " ce raccourci de la misère humaine, " avait immensément d'esprit, et en pleine splendeur de Louis XIV, il se voyait acclamer par l'admiration générale. En fait, on trouve dans le *Roman comique* " une grande fidélité à reproduire des formes extérieures et risibles, le talent de les assembler et de les peindre, une imagination féconde dans l'invention des détails, un choix de circonstances et une mesure de plaisanterie qu'on n'est peut-être pas accoutumé à attendre de l'auteur, en un mot, les qualités qui doivent faire regarder ce livre, non comme un ouvrage burlesque, mais selon son titre, comme un ouvrage réellement comique [3]."

Le *Virgile travesti*, malgré le prodigieux succès qui marqua son apparition, est une œuvre de beaucoup infé-

---

1 A madame de Grignan, 12 juillet 1671.

2 Mennechet, *Matinées littéraires*, p. 120.

3 Guizot, *Corneille et son temps*, p. 473.

rieure au *Roman comique*. On ne peut en supporter la lecture plus d'un quart d'heure de suite, et tout ce qu'il en reste dans la mémoire se borne à quelques vers et à l'idée d'une bouffonnerie plus souvent ennuyeuse qu'amusante. La *Mazarinade* n'a été qu'une vengeance, et ce n'est aussi qu'un tissu rebutant d'injures grossières et obscènes, sans esprit comme sans gaieté. D'autres œuvres grossissent encore le bagage de Scarron : comédies, nouvelles, lettres, odes, épîtres, stances, épigrammes. Il y a dans tout cela une gaieté pleine de vivacité et de feu, mais aussi, par malheur, du trivial et du grotesque.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

MADAME DE SÉVIGNÉ (1627-1696)

..l'incomparable..
Pontmartin, *Dern. Caus. du Sam.*, p 88.

C'est bien au siècle de Louis XIV, où le bon goût et le bon ton avaient atteint leur apogée ; où la conversation avait acquis le plus haut degré de charme et d'élégance, qu'il appartenait de nous donner, dans la correspondance d'une femme, le plus parfait modèle du style épistolaire. Disons-le dès le commencement, ou plutôt répétons-le, madame de Sévigné est incomparable : il n'y a rien qui l'égale, ni chez les anciens, ni chez les modernes.

Comme Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille et les grands écrivains de son siècle, madame de Sévigné n'a qu'un malheur, c'est d'être classique. On nous parle d'elle dans notre jeunesse, on nous dit qu'il faut aller chercher là les vraies règles de la lettre en même temps que des modèles de tous les styles ; nous avons le bon esprit d'y croire, nous lisons quelques pages, peut-être tout un volume, puis le livre se ferme à jamais. Après quoi, nous admirons comme tout le monde, et nous nous tenons quittes envers la marquise à force d'en dire et faire dire tout le bien possible.

Il faudrait pourtant revenir à ce livre, y revenir sans

cesse comme le faisait un grand écrivain de notre temps[1]; goûter ces pages charmantes et pures, vives et fines, joyeuses ou attendries ; nous convaincre par nous-mêmes qu'il n'y a pas de lecture plus attachante ; bref, substituer à une admiration stérile ou de commande, une admiration vraie, qui sait sur quoi elle s'appuie.

Et comme il faudrait peu de temps à madame de Sévigné pour vous captiver ! Aimez-vous le naturel, l'allure libre et dégagée, la facilité, l'enjouement, l'originalité, l'esprit fin et délicat, les détails historiques, les réflexions sérieuses, l'éloquence même ; tout est là.

Le temps des Balzac et des Voiture est passé ; ici on n'écrit que pour la personne qui doit recevoir la lettre. A propos, gardons-nous de croire avec certains amis du paradoxe, que le nom de madame de Grignan n'est qu'un trompe-l'œil, ni qu'en déployant tant d'esprit et en faisant de si beau style, madame de Sévigné songe plus au public qu'à sa fille. Il est vrai, à de certains jours, où elle a plus de loisir, elle met un soin d'écrivain et même d'artiste à composer, à polir, à orner ses lettres, et ce sont alors des petits chefs-d'œuvre que l'on se dispute dans les cercles d'amis ; madame de Coulanges les prête à des intimes ; l'abbé Testu les fait voir à l'abbesse de Fontevrault, Bussy les communique à madame de Maisons ; on vient prendre copie de ces lettres jusque sur la table de la marquise, mais nous pouvons l'affirmer, " madame de Sévigné n'avait nullement le public en vue quand elle les écrivait, surtout elle était bien éloignée de penser que des feuilles remplies à *course de plume* formeraient un des monuments les plus originaux et les plus durables de la littérature française[2]."

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait là aucun défaut. Il y en a, et d'assez graves, jusque dans la plus belle partie de cette correspondance, c'est-à-dire dans les lettres à madame de Grignan. Madame de Sévigné aime trop sa fille ; elle en fait une idole, et l'expression de son amour

---

1 "J'ai toujours son livre sous la main."—L. Veuillot parlant de Sévigné (*Ça et là*, t. II, p. 436).

2 Godefroy, *Prosateurs du XVIIe s.*, p. 128.

maternel a quelque chose d'excessif et d'imaginaire. D'autre part, on trouve quelquefois dans ses lettres des duretés qui font peu d'honneur à son cœur, un penchant à mordre et à railler qui ressemble parfois à de la cruauté ; ça et là, des raisonnements qui n'en sont pas, des saillies un peu vives, une verve un peu gauloise, toutes choses qui ne laisseraient pas de choquer dans un écrivain d'ordinaire moins réservé et moins délicat.

Mais on le voit, ces défauts se comptent, et ils disparaissent sous le charme puissant qui saisit et captive le lecteur dès l'abord. Madame de Sévigné a traversé l'Hôtel de Rambouillet, mais pas plus que Corneille, Bossuet et Racine, elle ne s'est laissé affadir par les Précieuses. Elle a une instruction très étendue, elle sait l'espagnol et l'italien, elle lit saint Augustin dans le texte, dans la *majesté de ses in-folio*, elle pourrait être un peu pédante, elle ne l'est pas. Ce qui lui revient, c'est de converser sans façon : " Avec vous, dit-elle à sa fille, je laisse trotter ma plume la bride sur le cou.—Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut."

Certes, cela va bien. Nulle part plus de naturel et plus de rapidité. On sent que la marquise *écrirait jusqu'à demain* ; que ses *pensées*, sa *plume*, son *encre*, *tout vole*. Raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une inconcevable facilité ; son imagination est une glace pure et brillante où tous les objets vont se peindre ; sa sensibilité momentanée, une sorte de mobilité d'âme qui s'émeut de tout et se répand sur tout, pouvant recevoir coup sur coup différents genres d'impressions.

C'est pourquoi, rien n'est plus varié que cette correspondance. Le plus souvent, sans doute, c'est la mère qui parle, qui compte les heures du courrier, regardant s'il vient, imaginant des malheurs s'il est en retard ; mais c'est aussi l'annaliste fidèle et toujours intéressante de la société de son temps. On aime à se retrouver avec elle au milieu de la cour si brillante et si polie de Louis XIV ; à voir de près, à fréquenter— c'est le mot—tous ces grands hommes

qu'elle fait revivre ; on est charmé d'apprendre quels étaient les amusements, les conversations, les petites et les grandes misères de ces messieurs ; ce que l'on pensait des prédicateurs, des hommes de lettres, des auteurs dramatiques ; quelle importance on attachait aux questions religieuses ; en un mot, ce que c'était que la société du dix-septième siècle. Elle revit tout entière dans ces lettres, elle y est représentée au vif, et bien que sa grandeur nous y apparaisse parfois mêlée de frivolité et de petitesse, il lui reste encore un éclat, un air de majesté qui attache et qui impose.

Mais nous ne saurions tout dire. Il faut lire soi-même. On comprend mieux ainsi l'admiration enthousiaste de ceux qui ont dit : " Quand on a lu une lettre de madame de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une de moins à lire ;" ou encore : " Le charme de ces lettres est inépuisable ; on les relit sans cesse, on les sait par cœur, on voudrait pouvoir les oublier pour pouvoir les relire encore [1]."

C'est l'usage de placer à côté de madame de Sévigné, madame la marquise de SIMIANE (1674-1737), fille de madame de Grignan et auteur de lettres charmantes qui ont un air de famille avec celles de sa grand'mère.

Inutile de dire que presque tous les grands hommes du dix-septième siècle nous ont aussi laissé des correspondances pleines d'attrait.—Notons de plus en passant, les lettres charmantes où Chapelle et Bachaumont communiquent à leurs amis leurs impressions de voyage, et passons à une autre célébrité du genre.

Madame de MAINTENON (1635-1719), que Bonaparte étant tenté de préférer à madame de Sevigné, parce qu'elle est plus sérieuse et qu'elle dit plus de choses en moins de mots, a grandi dans l'estime et l'admiration publique depuis que ses lettres intimes ont été publiées. Ce recueil a été comme une magnifique préface au livre éloquent que M. le duc de Noailles consacrait en 1858 à la défense de l'auguste

---

1 Le premier mot est du comte de la Rivière, parent de madame de Sévigné et éditeur d'un recueil de ses lettres ; le second, de M. A. de Pontmartin. (*Dernières Causeries du samedi*, p. 189.)

femme outragée. Ses lettres sur l'éducation sont des chefs-d'œuvre de sagesse et de raison. Si le reste de sa correspondance n'a pas le même charme, la supériorité de son esprit y est du moins incontestable. Du reste, à défaut de la prodigieuse imagination que nous remarquions chez madame de Sévigné, nous trouvons presque toujours chez madame de Maintenon de la douceur, de la suavité, une bonté calme, mais séduisante, quelque chose d'attendrissant qui nous la fait aimer. De plus, elle dit et écrit en perfection. Tout tombe juste, il n'y a pas un pli dans son style. C'est "un langage doux, juste en bons termes, naturellement éloquent et court [1]."

Nous voici au terme de cette longue étude sur le plus grand siècle littéraire de la France, et peut-être sur le plus grand de tous les siècles. Nous aurions dû donner une place à la critique et à l'érudition, citer au moins les noms encore célèbre de Claude SAUMAISE (1588-1658), l'homme à la mémoire de fer ; de Henri VALOIS ; de TANNEGUI LE FÈVRE, l'historien des poètes grecs ; de LE BOSSU, champion d'Homère dont il relève les beautés ; de Charles PERREAULT, l'auteur judicieux du *Parallèle des anciens et des modernes*, moins célèbre cependant par ces quatre gros volumes, que par ces contes si populaires où il nous raconte la fin terrible du Petit Chaperon rouge, la finesse intrépide du Petit-Poucet, et les angoisses trop méritées de madame Barbe-bleue. Nous aurions dû aussi parler de madame DACIER et de son livre de *la Corruption du goût*, "une des productions solides de l'ancienne critique française, et où il y a plus d'esprit qu'on ne pense [2] ;" du P. PETAU, ce jésuite qui avait tout étudié, qui savait tout à la manière des grands hommes, et qui, par surcroît, était "orateur comme Cicéron et poète comme Virgile [1] ; "de l'immortel DU CAUGE le plus illustre représentant de l'érudition laïque au dix-septième siècle, l'auteur de tant de savants ouvra-

---

1 Saint-Simon.

2 Saint-Beuve, *Causeries*, t. IX, p. 399.

1 Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 211.

ges et surtout de " cet incomparable *Glossaire* où il est presque aussi difficile de trouver des erreurs que des lacunes [1]."

Mais il nous faut finir. Et d'ailleurs, qui ne le sait ? aucune gloire n'a manqué au siècle de Louis XIV, et il n'est pas un genre où ce siècle n'ait excellé, quand il n'y tient pas le premier rang. Les tragiques grecs n'ont pas dépassé la grandeur de Corneille ni la perfection de Racine. Dans la comédie, l'antiquité ni les temps modernes n'ont rien qui puisse égaler Molière ; rien non plus qui surpasse la Fontaine dans l'apologue. Si la poésie lyrique n'est pas très féconde, il n'y a pourtant rien de plus pur ni de plus harmonieux que les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* ; si d'autre part, Boileau est inférieur à Horace, la Grèce du moins n'a aucun poète qu'elle puisse lui comparer dans le genre didactique. Et maintenant, s'il y a des philosophes supérieurs à Pascal, où trouver des orateurs qui puissent rivaliser avec Bossuet, des écrivains dont les mérites l'emportent sur ceux de Fénelon ; des moralistes plus fins, plus profonds que la Bruyère ; des épistoliers plus délicats, plus naturels, plus aimables que madame de Sévigné ?

C'est donc à bon droit que le siècle de Louis XIV exerce depuis cent soixante quinze ans, les recherches et les méditations des penseurs, des écrivains, des critiques les plus habiles et les plus consommés ; tant a été puissant le souffle qui féconda le génie de cette époque ! A nous de faire comme eux, de revenir sans cesse vers ces prodiges de science, de poésie et d'éloquence qu'Athènes de Rome aux plus beaux jours de leur splendeur, auraient enviés à la France du dix-septième siècle. Comprenons que ce serait pour nous un malheur de ne pas les goûter, et que ce défaut d'admiration signale toujours dans les individus, comme dans les masses, l'invasisn du mauvais goût, la déchéance intellectuelle et l'affaiblissement des croyances. " Ne nous y trompons point, dit à ce propos un littérateur distingué ; vainement nous voudrions, sans ces grands modèles, élever à l'esprit humain des monuments durables ;

---

1 L. Gautier, *Les Epopées françaises*, t. I, p. 566.

l'expérience nous prouve tristement que plus nous nous en éloignons, plus notre esprit se rétrécit, s'affaisse, et moins est grande la somme de génie que nous léguons à la génération qui nous suit[1]."

LE DIX-HUITIEME SIECLE

(1715-1804)

Voilà l'erreur du XVIIIe siècle tout entier, la déification de l'homme et l'apothéose de sa raison.— P. Chasles, *Les hommes et les mœurs au XIXe s.*, p. 90.

La littérature du règne de Louis XIV a-t-elle préparé la voie à celle du dix-huitième siècle, et Fénelon a-t-il été, comme on l'a dit ou insinué, un des auteurs de la Révolution ? Question très grave et qui n'est pas encore résolue. Mais ce que l'on peut dire, c'est que la monarchie de Louis XIV, comme toutes les choses humaines, renfermait dans son sein un principe de dissolution, et que, ce principe, le pouvoir suprême après lui n'eut pas le courage de l'étouffer dans sa naissance. Avec l'excès de la civilisation, avec les raffinements des arts, les besoins s'étaient multipliés. On ne se contentait plus de l'utile et du commode. Il fallait le luxe, le luxe effréné, et de fait, il fit invasion avec tous les vices qui lui servent d'escorte.

En attendant que Sardanapale vienne déshonorer par ses lâches volupés le trône de saint Louis, un régent instigateur de crimes, donne à la France l'exemple contagieux du libertinage et de l'incrédulité ; d'ignobles instincts, la licence la plus effrénée remplacent cette majesté de mœurs, cette noble décence qui distinguait l'ancienne génération ; la noblesse vit dans les petits soupers, perd son argent au jeu, se fait le soutien actif des doctrines philosophiques et ne se doute pas qu'elle-même commence la révolution que le peuple tournera tout à l'heure contre elle et contre ses privilèges.

Encore si cette société qui cause et qui danse dans les salons, qui raille Dieu et le christianisme, qui applaudit

---

1 Urbain Sinardet, *Synchronisme des litt.*, p. 433.

aux théories les plus insensées du philosophisme, si cette société ironique et sensuelle ne s'ennuyait pas ! Mais non, elle s'ennuie profondément. " Le rire, écrit Walpole, est aussi passé de mode que les pantins et les bilboquets... D'ailleurs, les pauvres gens ! ils n'ont pas le temps de rire : d'abord il faut penser à jeter à terre Dieu et le roi ; hommes et femmes, tous jusqu'au dernier, travaillent dévotement à cette démolition."

Pour éviter les arrêts des parlements, on dogmatise d'abord en secret, avec mystère, de bouche seulement. Vers le milieu du siècle, après le traité d'Aix-la-Chapelle, les loges maçonniques et la société épicurienne du Temple, depuis longtemps dépositaires de cette tradition d'impiété, se montrent un peu plus au grand jour. Enhardis par elles, les disciples de Voltaire attaquent les uns après les autres, dans des pamphlets répandus avec profusion, tous les points de l'histoire sacrée, tous les faits sur lesquels repose le christianisme. Les honteuses idoles du paganisme ressuscitent plus honorées que jamais, et les chaires d'enseignement ne sont pas les dernières à venir leur présenter l'encens ; toutes les erreurs, tous les dogmes insensés du Portique qui corrompirent la vertu romaine retrouvent des admirateurs et des adeptes. En un mot, on ne reconnaît plus d'autre morale que l'impiété, d'autres armes que le sophisme, d'autre guide que la raison individuelle.

Et ce n'est pas en raisonnant, en discutant, que les soi-disant philosophes feront pénétrer ces doctrines dans les foules. Ils sont plus habiles. Ils ne veulent pas seulement outrager Dieu, mais l'oublier gaiement. Ce n'est pas assez pour eux d'enlever à l'innocence sa raison d'être, il faut aussi ôter au crime son sérieux. Il faut badiner sur les ruines de Dieu et sur les ruines de l'homme ; et l'on descend pour cela aux souplesses de l'esprit, aux bouffonneries du baladin. Le dix-huitième siècle, malade de la pire des maladies, c'est Voltaire lui-même,

> Toujours un pied dans le cercueil,
> De l'autre faisant des gambades [1].

1 Voltaire, *Poésies mêlées*, II, à Thiriot, 1731.

Et chose admirable, loin que ses honteuses folies le dispensent de la vanité, c'est en leur nom que ce siècle réclame l'admiration. Par une ironie plaisante et terrible, il se croit savant, il se croit artiste, il se croit penseur, et en vertu de la loi qui mesure l'humilité à la grandeur, et qui veut que l'imbécillité de l'orgueil égale la profondeur des dégradations, ce siècle se montre le plus orgueilleux des siècles historiques [1].

Et pourtant, disons-le franchement, il n'y avait pas de quoi. Sa philosophie n'était que de la *théophobie*, et pas davantage. Sa science, détachée de Dieu, détachée de la vraie science, penchée sur les animalcules microscopiques, niant tout ce qu'elle ne voyait pas, ne comprenant rien aux petites choses qu'elle voyait, n'était autre chose de son côté que l'art de tout expliquer, de tout régler sans le concours de la Divinité. " Que m'importe, disait J. de Maistre, que l'on sache l'algèbre et la chimie ? Si l'on ignore tout en morale, en politique, en religion, toujours je pourrai dire : *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum* [2]."

Et l'art, que devenait-il au milieu de cette science qui insultait toutes les formes du vrai ? L'art à son tour souffletait toutes les formes du beau. Un écrivain qu'on n'a pas encore soupçonné de cléricarisme, disait naguère : " Au dix-huitième siècle, une puissance jusque-là inconnue, l'opinion publique, imposa à la littérature des exigences qui l'abaissèrent. Elle la déshabitua de la réflexion, du travail ; elle la mit, au moins pour une part de ses productions, au régime de l'improvisation ; elle lui donna la triste tentation de populariser tous les sujets par la plaisanterie, et de chercher dans la frivolité licencieuse une amorce pour les idées [3]."

Aussi, tous les genres étaient-ils devenus de vils instruments de corruption, des éponges de sophismes, d'erreurs et en même temps de mauvais goût. Voltaire, outrageant à la fois la politique, la religion et les mœurs, travestissait

1 Voy. *Le Croisé*, 25 mai 1861, p. 293.

2 *Lettres et Opuscules*, t. I, p. 300.

3 E. Caro, *La fin du XVIIIe siècle*, t. I, p. 10.

la muse grave de l'épopée en une effrontée courtisane. La tragédie devenait bourgeoise sous le nom de *drame ;* la déclamation s'introduisait dans l'histoire, le sarcasme dans la philosophie, les sentences dans les chants du poète. Mais qu'importaient au dix-huitième siècle les règles du beau, et le beau lui-même ? que lui importaient le bon sens et le bon style français ? N'imaginant rien au delà du joli, il lui suffisait de mêler un peu de pommade à ses fanges —pommade Pompadour, — et arrivé à cette hauteur, il se rengorgeait et s'applaudissait.

Mais n'y eut-il donc personne pour élever la voix contre les blasphémateurs, pour refuser du moins de prendre parti dans cette insurrection contre le vrai et le beau ? Il y en eut. A côté de l'école philosophique, il y avait une école nombreuse d'écrivains, qui, sans vouloir combattre ouvertement les philosophes, blâmaient cependant leurs prétentions insolentes et leur intolérance religieuse ; qui aimaient la liberté, au moins la liberté réservée et discrète de la vie privée ; point dévots, un peu sceptiques, mais hostiles pourtant à l'incrédulité pédante et fanatique ; hommes d'opposition, surtout en chansons, et peut-être parce que c'est toujours la mode de chicaner un peu ; s'employant volontiers du reste à divertir les princes, et tâchant de s'enrichir à leur dépens, sans renoncer pour cela à dire d'eux tout le mal possible. Telle est cette école qui se rattache de loin à Montesquieu quoiqu'il eût fait les *Lettres persanes ;* à Duclos, le Sage, Marivaux, Piron, Crébillon fils, Panard, Collé [1].

Il y avait encore une autre classe d'écrivains, dont l'âme était restée forte contre l'entraînement général, et qui avaient su conserver les mœurs graves et les saines traditions de l'âge précédent. Sans être du dix-septième siècle par la force de la pensée, ni par l'éclat de la parole, ils lui appartenaient par leur bon sens, par la haine des nouveautés subversives : c'étaient Louis Racine, Gilbert, Lefranc de Pompignan, André Chénier.

Il y avait de plus les orateurs de la chaire, et, dans les

1 S.-Marc Girardin, *Litt. dram.*, t. I, p. 173.

cloîtres, des moines vaillants à l'étude ; mais que pouvait cette poignée d'hommes contre tous ? La gent philosophesque triomphait, et sans peine comme sans retour. Elle continuait d'intervertir tous les rapports entre les personnes, de confondre tous les rangs, de violer toutes les bienséances ; elle applaudissait les femmes philosophes, les mères de famille qui se mêlaient de disserter gravement sur les hautes questions de religion et d'économie sociale ; elle applaudissait aussi, en se moquant d'eux, les ministres, les grands personnages qui ne rougissaient pas de se faire histrions, et de prostituer leur dignité sur le théâtre ; enfin, le siècle était mené par elle, par sa littérature emphatique et révolutionnaire, au cabaret et à la boucherie de 93. " L'orgueil provoque l'écrasement," dit la sainte Bible [1].

FONTENELLE (1657-1757)

Douze volumes de petites choses.
Grimm, *Corresp. litt.*, février 1757.

Parmi les novateurs ingénieux dont les maximes paradoxales indiquèrent le passage du siècle de la lumière au siècle du doute, apparaît le centenaine Fontenelle, séduisant précurseur de Voltaire. Il préluda par l'*Histoire des oracles* et par les *Mondes* à toute la philosophie du dix-huitième siècle. Trait d'union entre deux époques fameuses, l'une par tous les genres de gloire, l'autre par tous les genres d'infamie, il n'eut l'esprit ni de l'une ni de l'autre.

Au temps où la Bruyère l'accusait de mauvais goût, et riait de ses affectations de bel esprit et de ses " pensées quintessenciées," il se ménageait une sorte de gloire nouvelle en appliquant l'art du style à la science et le doute philosophique à l'étude des lettres. Et comme le germe du mal se développait plus vite qu'il n'eût voulu, après avoir été le novateur discret et timide du dix-septième

---

1 Voir à part les ouvrages déjà cités: Hello. *L'Homme*, passim ; Sinardet, *Synchronisme des litt.* ; de Bonald, *Mélanges*, tome I, pp. 58, 200 ; de Maistre, *Principe générateur*, no 61 ; *le Croisé*, 11 août 1860 et 25 mai 1861 : *Lettres chrétiennes*, juillet-août 1871 ; Marquise de Créquy, *Souvenirs*, tome III, p. 42.

siècle, il fut le sage du dix-huitième, dont il avait prévu et favorisé le mouvement, et fit entendre, mais trop tard, de sinistres prédictions.

Grâce à l'influence que lui donnaient dans les salons du grand monde ses talents et les charmes de son esprit, Fontenelle avait créé une école en littérature. Qu'il se montrât coquet, pincé, beau damoiseau, fade dans l'églogue et dans l'opéra, sans invention dans les sciences, on l'aimait quand même sous tous ces aspects divers. Ses disciples lui prirent, avec son ironie sceptique, ses afféteries de langage, et hâtèrent ainsi à la fois la décadence morale et la décadence littéraire [1].

Jusqu'ici les preux de la libre pensée se contentent d'essayer contre Dieu des flèches de papier ; mais voici venir leur maître à tous, et à celui-là, il faut des armes bien trempées.

VOLTAIRE (1694-1778.)

Le caractère propre de Voltaire,
c'est le mépris de l'Infini.
Hello, *Le Croisé*, 13 juillet 1861.

Pour toute biographie, disons que François-Marie Arouet, plus tard monsieur de Voltaire, naquit à Châtenay en 1694, et qu'il fut plus ou moins, toute sa vie, mauvais fils, mauvais frère, mauvais citoyen, avare au point que "l'amour de l'argent le poignardait;" escroc, libertin, corrupteur de la jeunesse, hypocrite, égoïste sec et poltron, toujours calomniateur des faibles et flagorneur des puissants [2], traître à sa patrie, le dernier des hommes par le cœur [3], cynique à étonner le vice, tel enfin que Sodome l'eût banni.

Voltaire avait un esprit supérieur. Il le mit tout entier aux ordres d'une passion violente et opiniâtre : sa

---

1 Sinardet, *Loc. cit.* : Sainte-Beuve, *Causeries*, t. III, p. 314.—S.-M. Girardin, *Litt. dram.*, t. IV, p. 403.

2 Il appelle Frédéric *adorable maître, délices du genre humain, majesté qui s'est faite homme......*

3 C'est un mot de madame Denys, sa nièce.

haine désespérée contre le christianisme. Il eut quatre-vingts ans de vie pour décomposer lentement le vieux siècle, pour flétrir toute croyance, pour souiller toute fleur, pour *écraser l'Infâme.* Mensonge, ruse, dénigrement, cynisme, toutes les armes lui furent bonnes pour cette œuvre. Mais ce lâche n'attaquait jamais en face, ni à visage découvert. "Frappez et cachez votre main[1]:" telle était sa devise ; et, afin de la mieux cacher, signant d'un nom de plume qui changeait selon le besoin, il reniait ses propres ouvrages ou les dénonçait aux autorités gardiennes des mœurs publiques[2]. Et quand on osait le soupçonner, les yeux levés au ciel, il s'écriait : "On me diffame !"

On a beaucoup vanté l'esprit de Voltaire. Il est vrai qu'il eut plus que tout autre l'esprit que tout le monde a, et c'est peu de chose. "La vie, disait-il, n'est que de l'ennui ou de la crême fouettée ; " et pour chasser l'ennui, il ne trouvait rien de mieux que de prendre les *deux hémisphères en ridicule.* "Il faut rire de tout, il n'y a que ce parti-là de bon..Je mourrai, si je puis, en riant[3]." Et il ricana, et il fit de l'esprit toute sa vie, mais cet esprit venait d'en bas, et ce rire ressemblait à la grimace d'un cadavre. A-t-on vu sa statue ?

L'ensemble de ses œuvres forme, comme on sait, un solide de grosseur raisonnable : soixante-dix volumes in-octavo. Voltaire pensait qu'il fallait étonner les esprits superficiels par l'universalité des talents. Il défricha donc tous les champs, mais on ne peut pas dire qu'il en ait cultivé un seul. Etranger à toute profonde exaltation, n'aimant rien que l'argent[4], il ne connut d'émotion véritable que celle de la colère, et encore cette colère n'alla-t-elle pas jusqu'à l'indignation. La poésie et même la prose se nour-

---

1 Lettre du 29 décembre 1759.

2 Non seulement il les désavouait, mais le plus souvent il les attribuait à d'autres ; les *Epitres sur le bonheur* à Gresset, le *Préservatif* au chevalier de Moulsy, l'*Histoire du Parlement* à la Harpe, le *Dictionnaire philosophique* à Dubut, etc.

3 A d'Alembert 26 juin 1766 ; à d'Argental, 5 oct. 1755.

4 "Mets de l'argent dans ta poche, et moque toi du reste."—Au P. Menou, 1760.

rissent d'autres sentiments. Si Voltaire eût compris la véritable grandeur, il eût placé sa gloire dans l'unité plutôt que dans l'universalité. La force ne se révèle point par un déplacement perpétuel, par des métamorphoses indéfinies, mais bien par une majestueuse immobilité; et puisqu'il faut parler paganisme avec ce païen, la force, ce n'est pas Protée, c'est Jupiter.

Abordons maintenant les œuvres, entrons dans ce " gouffre immense d'ordures, de sottises, d'impiétés et de bouffonneries [1]." On nous pardonnera de ne pas tout dire: le respect pour les idées et pour les paroles, pour les choses et pour les personnes, nous impose ici des limites.

Et d'abord, la *Henriade*. " Prenons garde, disait la Harpe, c'est le seul poème épique que nous ayons;" comme s'il n'était pas plus honorable pour la France moderne de n'avoir pas de poème épique du tout que d'admirer celui-là. Il manquait à Voltaire pour cette entreprise une qualité éminemment nécessaire, l'invention; il lui manquait avant tout, la foi, la chaleur de la véritable inspiration. Il eut beau imiter les anciens, et se plâtrer de fard, et d'amidon, et de pommade, il ne put faire qu'une épopée froidement ennuyeuse. En d'autres termes,

> *Son* bahut héroïque, à dix compartiments,
> Est l'entrepôt du somme et des lourds baillements 2.

Voltaire ne s'est pas contenté de renier la France, de se faire suisse [3], russe [4] ou prussien [5] suivant le besoin, il a voulu l'outrager. La France personnifiée, c'est *Jeanne d'Arc*. Et voilà pourquoi, sans doute, " il s'est rencontré un homme assez éhonté pour salir l'héroïne la plus sublime que les annales du monde aient présentée à l'admiration du genre humain; pour traîner dans la boue tout ce qu'il y a de plus sacré, la religion, la pureté de la femme, la gloire de la patrie [6]!"

—

1 *Journal des débats*, 16 fructidor, an IX, cité par la *Revue de Bretagne*,

2 Veuillot, *Satires*, 3e éd., p. 39.

3 4 A Catherine, 9 août 1774; 18 oct. 1771.

5 A Frédéric, 29 août 1742.

6 A. Duquesnel, *Histoires des lettres*, 18e siècle.

Sur la scène tragique, Voltaire a eu, de son temps, de beaux triomphes, et *Mérope*, *Zaïre*, *Alzire*, ses meilleures pièces, lui ont assigné un rang honorable après Corneille et Racine. Dans le fait, les idées et les vues ne lui manquent pas ; mais d'un autre côté, inventer et combiner un grand ensemble est au-dessus de sa puissance dramatique. Beaucoup d'agitation dans le style, point de pathétique. Beaucoup de situations et d'incidents, des aventures romanesques, des petits moyens ; rien qui aille au cœur et le remue. En revanche, quantité de choses qui ont servi à faire tourner les têtes : idées philosophiques, opinions, maximes humanitaires. En un mot, ses tragédies, pour une bonne part, sont des thèses, son théâtre, une tribune, et ses personnages, des révolutionnaires avant la Révolution.

Voltaire a échoué dans la comédie où il s'essaya à diverses reprises. La première qualité d'un comique, c'est d'être *bonhomme*. Le mot est de M. de Maistre. La plaisanterie et l'ironie n'ont rien de commun avec le comique. Voltaire fait rire les lèvres, mais le rire du cœur, celui qu'on appelle le *bon rire*, celui-là ne peut être éprouvé ou excité que par les hommes de bien. D'ailleurs, toujours léger et caustique, Voltaire manquait de cette observation profonde du cœur humain, sans laquelle on ne peut atteindre à la vraie comédie.

Autre échec dans la poésie lyrique, et comment s'en étonner ? L'impiété réfléchie avait tué chez lui l'enthousiasme.

Voltaire est plus à l'aise dans la *Satire*, où il met de l'esprit, de la malice et du fiel. Boileau disait :

> Je veux dans la satire un esprit de candeur.

Voltaire y pousse la personnalité injurieuse jusqu'au cynisme, et sort du genre pour tomber dans le libelle. Le *Mondain* et le *Pauvre diable*, deux pièces fort vantées, ne sont pas exemptes de ces excès de mauvais goût.

Les *Poésies philosophiques*, notamment les *Epîtres* et les *Discours sur l'homme*, offrent une grande abondance

d'idées, beaucoup de traits d'un sens profond, extrêmement de variété. Mais la morale en est extraordinairement incertaine et fluctuante. On y prêche tantôt la morale du désintéressement, tantôt la morale de l'intérêt ; on conseille à l'homme tantôt la science et la vertu, tantôt le repos voluptueux et l'indifférence du sage ; on parle de la liberté, et on nous amène à croire qu'elle n'existe pas ; de la modération, et l'on nous invite à nous ménager dans les plaisirs, afin de recommencer plus souvent.

Et dans tout cela, il y a beaucoup de gaieté. Mais cette gaieté fait mal à l'âme. Comment s'étonner que dans les *Poésies légères*, elle se laisse choir aux propos graveleux ? Du reste, avouons-le, ces petites pièces ne manquent pas de charme, et s'il est quelque partie des œuvres poétiques de Voltaire qui gagne à l'analyse, c'est celle-là.

Venons aux ouvrages en prose. Voltaire est ici chez lui. Pour être poète, il lui aurait fallu rêver, et il avait bien autre chose à faire ! "O prose," aurait-il pu dire comme Veuillot eh pardon du rapprochement :

........Mâle outil et bon aux fortes mains,
....
Vrai langage des rois et des maîtres du monde,
....
Tu vas droit à ton but, et tu n'as pas besoin
De lâcher de la corde au mot qui fuit trop loin 1.

Bref, les vers étaient pour lui le clairon, la prose fut l'épée. Et l'épée était garnie de diamants.

Que dirons-nous de sa volumineuse *Correspondance*, infectée plus qu'aucun autre de ses ouvrages, de ces passions haineuses qui, n'ayant point à rougir devant le public, s'exhalent en invectives si virulentes, quelquefois en de si hideux blasphèmes ?

Que dirons-nous de ces *Ouvrages philosophiques* où l'on ne rencontre souvent que sarcasmes et bouffonneries ? On peut citer Voltaire comme poète, même comme historien, jamais on ne le citera comme philosophe. Il ne creuse rien. Il prend une drôlerie pour une conclusion. Il est,

1 Veuillot, *Satires*, p. 22.

comme dit M. de Bonald, de cette famille d'hommes frivoles qu'on recherche pour une partie de plaisir, mais auxquels on interdit sa porte lorsqu'on veut traiter d'affaires sérieuses.

Que dirons-nous encore de ses travaux de *critique?* On rencontre ça et là dans les œuvres de Voltaire, des idées saines, des jugements admirables de sens et de tact ; mais en général, le grand l'écrase et le fait délirer.

Restent les *histoires*, parmi lesquelles le *Siècle de Louis XIV* tient le premier rang. L'admiration pour cette grande époque est une des forces morales de la France contemporaine, et l'on doit savoir gré à Voltaire de l'avoir enseignée le premier. Admirait-il lui-même ? peu importe. Constatons plutôt qu'il y a là de bonnes pages où l'esprit de parti se montre le moins possible, et que le livre, en somme, est le meilleur que Voltaire ait jamais fait. Pourtant, même ici, tout n'est pas roses. L'historien manque de largeur dans les vues, comme d'élévation morale. Son ouvrage n'est qu'une esquisse, une rapide et tranchante narration de quelques événements remarquables. La vraie grandeur de ce siècle, la grandeur religieuse, il ne paraît pas la soupçonner, ou il croit l'anéantir en ridiculisant certaines querelles de doctrine. Il ne s'intéresse qu'à la civilisation, et encore à la civilisation telle que son épicurisme la comprenait.

Nous ne dirons rien de l'*Histoire de Charles XII*, qui n'est qu'un roman historique ; ni de l'*Essai sur les mœurs*, dont l'intention générale est de prouver que la religion a été la cause de tous les maux et de tous les désordres de l'univers ; ni de l'*Histoire de Pierre le Grand*, ni du *Siècle de Louis XV*, qui fourmillent d'erreurs.

Un mot sur le style. Voltaire est le père du style brillant. C'est beaucoup sans doute, et n'est pas brillant qui veut, mais ce n'est pas assez pour la durée. Comme prosateur, notre homme a toujours été fort prôné, et de fait " sa prose n'a été mauvaise que dans ses vers [1]."

Avec cette prose et avec ces vers, Voltaire enivra

---

1 J. Autran, *Notes et lettres de voyage.*

pourtant la noblesse, la littérature, la société tout entière, le suprême pouvoir lui-même. Jouissant d'une influence illimitée, il trouva aisément des imitateurs, des " frères en Béelzébuth," comme il les appelait, et il n'en fut pas marri, et il applaudit à l'effroyable quantité de libelles orduriers qui naissaient autour de lui, comme autant de fruits de son souffle. Et c'est en dépravant ainsi l'élite de la société, car pour les masses, il les dédaignait, qu'il servit de précurseur aux hautes et basses œuvres de 89 et de 93. On a dit que " si Voltaire avait pu prévoir l'effet de ses doctrines, il aurait été prêcher contre lui-même une croix à la main[1]." Nous le croyons. Nous croyons, connaissant ses tendances, les sociétés qu'il fréquentait, son orgueil, sa haine de l'égalité[2], qu'en 1791, par exemple, il aurait émigré, en *secouant* sur la France *la poussière de ses pieds*. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a fait véritablement, suivant la parole de Condorcet, tout ce que nous avons vu et *tout ce que nous voyons*. Il a fait les malheurs de l'Europe, en égarant la France qui en est la tête ; il a fait les malheurs de la France, en y faisant germer le mépris des choses graves et l'estime des choses frivoles.

Et c'est pourquoi son nom est exécrable : *Maledictus qui errare facit cæcum in itinere*[3].

---

1 De Bonald, *Pensées diverses*, p. 358.

2 A Ferney, Voltaire faisait le seigneur. Il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs romains ou à des princes de la guerre de Troie. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais de civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde : "Mon ami, ne se fait-il plus d'émigrations d'animaux de ma terre de Tourney à ma terre de Ferney ?—Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de bazin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques et galonnée en or à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts : *car avec cela*, disait-il, *on a l'air noble. (Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe s.*, Paris 1817, t. II, p. 65.*)*

3 *Deutéronome*, XXVIII, 19.

Voy. de Bonald, *Mélanges*, t. I —De Maistre, *Soirées*, 4e entret. ; *Lettres*, t. I, p. 201, et t. II, p. 211 ;—Veuillot, *Mélanges*, 2e série, t. I ; *Ça et là*, t. II, p. 144 ; *Satires*, pm ;—Hello, *L'homme*, p. 153 :—*Le Croisé*, 12 mai 1869 ;—*Annales de philosophie*, t. XXXVI ;—Pontmartin, *Nouv. Sam.*, 15e série, p. 390 ; 16e, p. 309 ; *Dernières Causeries du Sam.*, p. 272 ;—de Barante, XVIIIe *siècle*, p. 61 ;—Nisard, *Hist. de la litt. fr.*, t. IV, pm. ;—Sainte-Beuve, *Causeries du L.*, t. VIII ; —Huguet, *Châtiments des révol.* ; Maynard, *Vie de Voltaire*, t. II, p. 398 etc ;—*Revue de Bretagne et de Vendée*, décembre 1868 ; Godefroy, *Litt. fr.*, pm. ;—Hugo, *Litt. et philos. mêlées* ; etc.

POÉSIE.

POÉSIE LYRIQUE.

On a défini la poésie lyrique : l'expression la plus vive, la plus courte, la plus brillante des trois amours qui se partagent le cœur humain : l'amour de l'homme, l'amour de la patrie et l'amour de Dieu. Or, le dix-huitième siècle ne connut ni l'amour, ni l'enthousiasme. Le philosophisme avait tout inondé. Frivolités savantes, raisonnements, luttes et systèmes : voilà ce qui passionnait les esprits. Ceux qui voulaient résister au courant, qui essayaient de chanter encore, quand tout le monde ne voulait plus que raisonner, ceux-là étaient reniés par leur siècle, regardés comme des arriérés, et finissaient à l'hôpital, à l'échafaud ou dans la misère une existence malheureuse et méprisée.

Nous ferons peu de place aux chantres de boudoirs. En corrompant la morale, tous ces beaux faiseurs de bouquets à Chloris ont en même temps corrompu le goût. L'homme que Voltaire appelait GENTIL BERNARD ne fut pas gentil du tout. L'autre petit monsieur sec, laid, gauche, bègue, malsain, empêtré de plusieurs infirmités, qui s'appelait PARNY, et qui rimait des élégies à l'île Bourbon, trouvait moyen de publier un poème dont les impies de son temps avaient honte eux-mêmes. Un autre encore, SYLVAIN MARESCHAL, se gorgeait de mauvaises lectures pour ensuite vomir des obscénités, et pensait qu'il faut proclamer " bienfaiteur de l'humanité, le législateur qui trouvera le secret d'effacer du cerveau des hommes le mot Dieu[1]." Au même temps, on voyait Antoine BERTIN emprunter à Tibulle, à Properce et à Ovide le fond et la forme de ses élégies ; DORAT prendre pour du sentiment une finesse recherchée ; DE BERNIS enluminer platement ses images mythologiques ; enfin PANARD et COLLÉ s'illustrer dans les sociétés gastronomico-littéraires.

Jusqu'ici, pas un poète vraiment digne de ce nom,

1 Citation de L. Veuillot, *Mélanges*, 2e s., t. I. p. 101.

rien qui parte d'un cœur ému et d'une âme inspirée. Pour cela il faut attendre Gilbert et André Chénier [1].

Malgré les beaux titres dont on le décorait de son temps, J.-B. ROUSSEAU (1670-1741) ne fut qu'un artisan de rimes, un décorateur plutôt qu'un poète, pas du tout l'*Orphée de la France*. Le lieu commun, voilà son élément, son cachet. Fait-il un pas hors de là, d'écrivain simplement chanceux, il devient barbare. Ses épîtres, où il s'émancipe, ne sont que bizarres. A les lire, on entre volontiers dans la colère de Voltaire s'écriant : " Quel faux dans l'idée et quelles contorsions dans le style ! " Les *Odes* profanes manquent absolument d'inspiration comme d'originalité. Elles invoquent sans cesse Cybèle, Jupiter, Junon, tout l'Olympe de Virgile et d'Horatius Flaccus. Les glaces du pôle sont des oasis brûlantes à côté de ces froideurs poétiques. Quant aux odes sacrées, il semble de même qu'un souffle d'hiver a passé sur elles, non seulement pour y faner les fleurs de l'imagination, mais encore pour y tuer la vie du cœur. Accordons à Rousseau, si vous le voulez, un peu d'élégance et d'harmonie : c'est peut-être assez pour ne pas mourir, ce n'est pas assez pour être grand. Du reste, nul aujourd'hui ne songe à grandir un poète en qui l'orgueil gâta le talent ; qui, le matin, traduisait des psaumes sacrés, et forgeait le soir pour les débauchés de la cour des couplets licencieux ; un homme dont toute la vie ne témoigna que d'un cœur bas, d'un caractère louche, tracassier, né pour la domesticité des grands seigneurs [3].

LEFRANC DE POMPIGNAN, malgré l'élévation de ses sentiments religieux, ne trouve aussi trop souvent pour traduire les *Psaumes* qu'une parole sèche et pâle, des vers creux et décolorés. A la vérité, il a plus d'un avantage sur J.-B. Rousseau. Le ton général de sa poésie est plus asiatique ; il rend avec plus de bonheur l'audace si souvent inaccessible des expressions bibliques ; il a plus de fécon-

---

1 Voyez l'article de la *Satire*.

2 Cité par M. Nisard, *Litt. fr.*, t. IV, p. 131.

3 *Revue du Monde cathol.*, 10 juin 1870, p. 683 : Plantier, *Poètes bibliques*, t. I, p. 277 ; Nisard, *l. cit.* ; Gautier, *Portraits litt.*, p. 35.

dité dans le trait, plus de vibration dans la voix, et surtout une empreinte de religion plus sincère, plus profonde. Mais qu'est-ce que ce facile triomphe, et qu'est-ce aussi que quelques strophes harmonieuses comparées à l'œuvre immortelle de David ?

On ne lit plus ECOUCHARD LEBRUN (1729-1807), mais on continue d'associer son nom à celui de Pindare, ce qui sert à faire naître l'idée d'un talent lyrique hors ligne. Ce n'est pourtant qu'un peintre audacieux dont les compositions sont mal entendues, le dessin incorrect, les couleurs heurtées, crues, sans délicatesse et sans nuances. Si on lui accorde quelques traits brillants, quelques coups de pinceau plus heureux par ci par là, on aura fait pour lui toute la part de l'éloge.

MALFILATRE (1733-1767), comme Gilbert, n'eut pas le temps de donner toute la mesure de son talent poétique. Mais déjà dans ses débuts il avait du souffle, de l'inspiration vraie, et son ode sur le *Soleil* est empreinte d'une grandeur sereine qui donne le sentiment de l'infini.

LAVATER (1741-1801) est une physionomie complexe, et nous hésitons bien un peu à le ranger parmi les poètes lyriques. C'était un homme à tout faire. Tour a tour partisan et ennemi de la controverse, penchant vers la religion catholique et en pratiquant une autre, écrivant pour et contre la philosophie, prêchant en faveur de l'aristocratie et en faveur de la démocratie, défendant les persécutés de Zurich, sa ville natale, et devenant persécuteur lui-même, croyant aux sorciers autant qu'aux prophètes, aux rêveries des somnambulistes autant qu'aux saintes Écritures, Lavater vécut sur la limite de la raison et de la folie, et mourut persuadé qu'il était l'apôtre saint Jean. A sa mort, il léguait à la postérité plus de cent volumes sur la théologie, la morale, la philosophie ; des poésies, des drames, des traductions, toutes choses à peu près oubliées. Cependant, les *Chansons helléniques* ont survécu. Elles respirent dans leur simplicité une verve entraînante, un parfum de bois et de montagnes tout à fait virgilien, et il fait bon, disent les voyageurs, les entendre chanter encore par les paysans et les pâtres de Morat, de Lucerne et de l'Oberland.

Poésie didactique—Poésie descriptive—Satire.

" Depuis que le monde est monde, disait Boileau, on n'a point vu de grand poète fils d'un grand poète ;" et cela est vrai au moins pour Louis Racine (1792-1763). Cet homme n'eut qu'un beau talent pour soutenir un nom sublime. Son poème de la *Grâce* est froid et monotone, et quand le poète chante la *Religion* il ne retrouve pas, quoi qu'en dise Fontanes, "cette harmonie céleste qui nous charme dans les vers d'*Esther* et d'*Atalie*."

Il ne faut pas parler ici de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, ni des *Mois* de Roucher, ni des *Fastes* de Lemierre, ni du poème de Rosset sur l'*Agriculture*, toutes choses bien vieillottes. Saluons pourtant, avant d'aborder le chef de l'école descriptive,

> Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
> Fait des vers fort vantés de Voltaire qu'il vante ;
> Qui, du nom de poèmes ornant de plats sermons,
> En quatre points mortels a rimé les saisons 1.

Jacques Delille, "au vers plâtré" (1738-1813), avait voué un culte à Virgile. Lorsque, traducteur religieux, il était aux prises avec le texte des *Géorgiques* ou de l'*Enéide*, il tremblait de laisser en arrière un mot, une épithète, une couleur ; tourmenté du désir pieux de ne rien omettre, craignant toujours de n'en point dire assez, il multipliait, multipliait, multipliait les vers, ce qui a fait dire à quelqu'un :

> Un âne même, auprès de ce rimeur proscrit,
> Ne peut passer tranquille et sans être décrit 2.

Pour ses *Jardins*, ce sont des salons de verdure, où la lumière vient des bougies plutôt que du soleil. Buffon les

---

1 Gilbert, *Satires*.

2 " Delille besognait beaucoup ; il le fallait bien, car madame Delille l'enfermait et ne le lâchait que quand il avait gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour, j'étais allé chez lui : il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges ; on prétend que madame Delile le souffletait ; je dis seulement ce que j'ai vu." (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 274, in-8o, Liége, 1849.)

mettait au même rang que les *Saisons* de Saint-Lambert et les *Mois* de Roucher dans cette boutade à madame Necker : " Saint-Lambert au Parnasse n'est qu'une froide grenouille, Delille un hanneton, et Roucher un oiseau de nuit."

Mais voici, dans un autre genre de composition, un vrai poète, un cœur mâle et généreux, qui bouillonne et s'épanche à l'aspect du vice triomphant. Dans l'affreux réduit ou l'abandonnent ceux mêmes qu'il pouvait appeler ses amis, GILBERT (1751-1780) fait entendre sur sa misère de déchirants accents. C'est en vain pourtant. Il faut qu'il meure avec son génie, au printemps de ses jours, seul, sur un lit d'hôpital. Mais de ce grabat qui nous semble auguste entre la pourpre de Bernis et les broderies de Voltaire, il lève les yeux au ciel, il adresse ses *Adieux à la vie ;* et il meurt couché sur son arme immortelle, souriant peut être à la pensée que les traits acérés de la *Satire du dix-huitième siècle* demeureront fixés comme un dard vengeur dans le cœur de ses bourreaux.

Voici encore ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794). Quelle âme de poète et quelle nature d'artiste ! Verve, entraînement, pureté d'idées, flexibilité de style, rien ne manque à sa muse. S'il n'est longtemps qu'un " enfant sensuel et charmant de l'idylle grecque [2] ;" si, dans ses pastorales, il veut rester païen et n'avoir pas d'autre idéal que l'humaine beauté, il déposera plus tard, aux jours d'épreuves, la couronne de myrtes et de roses, et fera vibrer des accords plus purs et plus profonds. Après avoir cru comme tant d'autres aux promesses de la Révolution, il reconnaîtra que le crime est commis au nom de la Liberté ; et alors le doux chantre des *Elégies* et de la *Jeune Captive,* devenu plus terrible que Juvénal, osera

> Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.

Condamné à mort, il ne voudra pas

> Mourir sans vider son carquois ;
> Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans la fange
> Ces bourreaux barbouilleurs de lois !

André Chénier appartient moins au dix-huitième siècle qu'au dix-neuvième. Sa poésie n'a rien de la froideur

---

2 E. Caro, *La fin du XVIIIe s.*

monotone et convenue de ses contemporains, dont, au reste il n'était point connu. Il fut à la fois un "renouveleur [1]" de la poésie antique et l'initiateur de la poésie moderne.

POÉSIE PASTORALE.—APOLOGUE.

Le dix-huitième siècle, qui avait toutes les prétentions, voulut ressusciter la pastorale antique. Il s'y employa bien. Les poètes, se piquant de vertu, soupiraient après le retour de l'âge d'or, vantaient la probité des anciens jours et prétendaient ramener le monde aux habitudes vertueuses et champêtres. A vrai dire, ces mignardises et ces affectations de sensibilité, présentées à une société livrée à tous les raffinements et à toutes les corruptions, ne trompaient personne, pas plus le public que les auteurs eux-mêmes.

Cependant la pastorale resta un des genres à la mode, ou du moins on faisait mine de goûter les sentiments qu'elle voulait peindre. Sous la révolution, elle montait au théâtre tandis que la tragédie rougissait les rues. Il n'était question sur la scène que d'innocents pasteurs, et aussi de non moins innocentes pastourelles. "Champs, ruisseaux, prairies, moutons, colombes, revivaient, nous dit Chateaubriand, aux soupirs du pipeau devant les roucoulants Tircis et les naïves tricoteuses qui sortaient du spectacle de la guillotine. Si Samson avait eu le temps, il aurait joué le rôle de Colin, et mademoiselle Théroigne de Méricourt celui de Babet. Les conventionnels se piquaient d'être les plus benins des hommes; bons pères, bons fils, bons maris, ils menaient promener les petits enfants ;.... ils pleuraient de tendresse à leurs simples jeux; ils prenaient doucement dans leurs bras ces petits agneaux, afin de leur montrer le *dada* des charrettes qui conduisaient les victimes au supplice. Ils chantaient la nature, la paix, la piété, la bienfaisance, la candeur, les vertus domestiques ; ces béats de philanthropie faisaient couper le cou à leurs voisins avec une extrême sensibibilité, pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine [2]."

1 Mot de M. Godefroy, *Lettres chrét.*, t. III, p. 308.

2 Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (Liége 1849), t. I, p. 211.

Répétons-le pourtant, il n'y avait, il ne pouvait y avoir rien que de factice dans la poésie pastorale du dix-huitième siècle. La nature si vivante et si vraie dans les vers de Théocrite et de Virgile, est grimaçante et travestie dans ceux de Fontenelle, de Florian et de leurs compères. "Toutes les idylles du dernier siècle, écrit M. de Cadoudal, sont à cent lieues de la simplicité et de la grâce champêtres : les bergers sont philosophes et raisonneurs, les bergères posent et font des mines ; les moutons empanachés de faveurs roses, broutent avec prétention et bêlent faux ; tout est théâtral, tout sent la draperie et la décoration de l'opéra-comique [1]."

Mais ne quittons pas si vite le "gentil épicurien" FLORIAN (1755-1794). Si son *Estelle* ne peut pas se lire après quatorze ans et demi ; si, lorsqu'on lit *Numa*, il nous semble, comme à Marie-Antoinette, que nous mangions de la *soupe au lait* [2] ; si, pour tout dire d'un mot, celui que Voltaire appelait Florianet, se plaît de fait un peu trop à *florianiser* toutes choses, il faut admettre qu'il y a dans ses *Fables* du talent naturel, de l'agréable, du gracieux, une diction facile et spirituelle. La morale en est fade et par trop bienveillante, cela est vrai ; mais on se console. Les créations du *bonhomme* sont en général de ces importunes qu'il n'est guère nécessaire d'écarter ; "elles viennent sur la route avec l'odeur d'un buisson, avec le chant d'une bergère, et le faible vent qui les apporta les laisse tomber au premier détour du chemin [3]."

Florian vient loin derrière la Fontaine ; ARNAULT et HOUDARD DE LAMOTTE, loin derrière Florian. Dur et faible de style dans la tragédie et dans l'opéra, faux et froid dans la tragédie lyrique, Lamotte est de plus un fabuliste sans naïveté, un fabuliste philosophe qui prétend comme Arnault n'écrire qne pour les hommes. Il a dit dans un de ses prologues :

---

1 *Semaine des familles*, 6 Octobre 1860, p. 21.

2 Voy. S.-Beuve, *Causeries*, t. III, p. 239.

3 L. Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 282.

Mais, s'il vous plait, la fable est-elle l'ennemie
Du *profond* et du *fin*, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour uue mie
Qui ne sait rien qu'endormir les marmots ?......
C'est bien la peine d'imprimer!

Ce n'était pas la peine en effet, pour endormir, et les mormots, et ceux qui ne le sont plus.

TRAGÉDIE.—DRAME.

A une époque où la pensée débordante cherchait tous les moyens de se répandre au dehors, le théâtre ne pouvait être négligé. Aussi les noms sont-ils nombreux de ceux qui posèrent sur ce piédestal et montèrent à cette tribune. Nous avons vu Voltaire entrer tout le premier dans cette carrière illustrée par Corneille et Racine, et s'y essayer maintes fois, au risque de faire brêche à sa réputation.

CRÉBILLON, son rival quelquefois heureux (1674-1762), avait sur lui un avantage : il ne s'attachait pas à égaler des modèles, il cherchait au contraire à créer, à inventer, à innover, à se faire un genre particulier et une manière à lui. Le sombre et l'horrible lui plaisaient avant tout, et pour y arriver plus sûrement, il fermait ses fenêtres en plein jour et ne travaillait qu'aux bougies. Du reste, la besogne lui pesait peu : il écrivait sans ordre, sans plan médité, comme cela venait." Racine disait : "Je n'ai plus que les vers à faire." Pour Crébillon, les vers faits, il restait à faire la pièce. On peut juger de son théâtre par ce que disait Boileau à l'importun qui lui lisait *Rhadamiste* : "Quoi ! monsieur ? cherchez-veus à me hâter l'heure fatale ? Voilà un auteur devant qui Boyer est un vrai soleil[1] !" Tout le monde sait que *Rhadamiste* est le chef-d'œuvre de Crébillon.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER (1764-1871) est assez peu poète ; le poète de la famille est André. Cette fois, c'est l'aîné qui a été partagé en cadet de Normandie. D'ailleurs Marie-Joseph avait l'âme moins noble que son frère, et il ne sut pas comme lui revenir de son engouement révolu-

———

1 Voy. Pontmartin, *Nouveaux Sam*. 18e série, p. 283.

tionnaire. *Charles IX*, *Jean Calas*, *Henri VIII*, *Tibérius Gracchus*, œuvres inspirées par la passion et par la haine, n'avaient d'autre but que d'exciter les mauvais instincts de la foule, de préparer et de prolonger l'œuvre de la Révolution.

Un mot sur le grand succès, ou plutôt le grand effort littéraire de Roch Nicolas, dit CHAMFORT (1741-1694) : la tragédie de *Mustapha et Zéangir*. Il y travailla quinze ans, dit-on ; ç'eût été beaucoup d'y mettre six mois. Cette tête chaude, la plus *électrique* que Mirabeau disait avoir jamais connue, était peu faite pour les travaux lents et sérieux. Malgré les complaisances de MM. les Editeurs, il ne restera rien de lui, rien que des bons mots, plus, le souvenir d'une méchanceté envieuse et d'une ignoble vie.

Une histoire spéciale du théâtre ferait une place honorable au savant RAYNOUARD, l'auteur des *Templiers* ; au *Spartacus* de SAURIN, dont Voltaire trouvait pourtant les vers duriuscules. Elle citerait une ou deux scènes de l'*Iphigénie en Tauride* de GUIMOND DE LA TOUCHE, mort trop tôt peut-être. Elle aurait aussi quelques éloges pour le *Siège de Calais* de DE BELLOY, pour la *Didon* de LEFRANC DE POMPIGNAN et le *Manlius* de LAFOSSE. Dans le *Guillaume Tell* et la *Veuve de Malabar* de LEMIERRE (1723-1793), elle trouverait sans peine à louer autre chose que la pomme et le bûcher. Enfin elle rendrait justice à quelques tirades élégantes de *Warwick* et de *Mélanie*, tout en ne voyant dans ces pièces que de pâles témoignages de la prétention qu'avait LA HARPE à l'universalité de Voltaire.

Malgré ce déploiement d'activité, la tragédie se mourait entre les mains des imitateurs de ce même Voltaire. Mais la fin du dix-huitième siècle devait être témoin de deux tentatives éclatantes pour la faire revivre. DUCIS (1733-1816) voulut remplacer son faux poli par un peu de rudesse imitée de Shakespeare ; corriger sa sécheresse par un peu de poésie descriptive imitée de *Paul et Virginie* ; la réchauffer par quelques accents tirés de son cœur d'homme de bien.

Moins sensible que lui, mais plus fin, plus savant, Népomucène LEMERCIER (1772-1840) essaya de retremper

la tragédie dans l'étude de l'art grec, et de réveiller les redoutables souvenirs du théâtre d'Eschyle et de Sophocle. De la première tentative naquirent *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Abufar*; de la seconde, *Agamemnon*, auquel on peut rattacher l'*Hector* de LANCIVAL (1766-1810) où l'on retrouve des traces nombreuses, pour ne pas dire innombrables, de l'inspiration homérique.

Toutefois, la tragédie plus ou moins classique ne revenait pas à ce siècle blasé. Depuis longtemps il s'était imaginé accroître la puissance de l'art en le consacrant à la peinture à peu près exclusive des petites passions domestiques, ou mieux encore des *infortunes* du peuple. Diderot, qui aspirait à changer tous les arts en organes de la prédication *morale*, s'était fait l'éloquent et fougueux défenseur de ce nouveau système. Voltaire, toujours prêt à combattre les préjugés même classiques, avait donné à cet effet *Nanine* et l'*Enfant prodigue*. On devine jusqu'où se porta le SERVUM PECUS. Dégageant la muse de l'entrave des vers, ils ouvrirent la carrière aux faciles déclamations des écoliers, et enfantèrent eux-mêmes des monstruosités. Et ce drame-pamphlet où la tirade obstruait le dialogue, où la maxime remplaçait la pensée, œuvre de dérision et de colère, qui s'évertuait étourdîment à battre en brèche une société dont les ruines devaient l'enterrer, petits et grands l'acclamaient avec frénésie. Mais la postérité ne s'en inquiétera pas. Elle croira avec V. Hugo que " c'est une pauvre besogne d'avoir mis en drame la préface de l'*Encyclopédie*[1]."

COMEDIE[2]

Ici surtout il nous faut choisir. Le choix fait, et sans plus de préambule, entamons MARIVAUX (1688-1763). On pouvait croire au dix-huitième siècle que l'ingénieux auteur des *Fausses confidences*, des *Jeux de l'amour et du hasard*

1 *Litt. et philos. mêlées* (1850), p. 20.

2 Voy. pour Voltaire, page 372 ; Beaumarchais, p. 400 ; Le Sage, p. 410.

était amusant : il est avéré aujourd'hui qu'il n'est pas amusant. Son genre favori, qu'on appelait autrefois le *marivaudage*, est un mélange singulier de grâce maniérée, de métaphysique subtile et de sentiments alambiqués ; c'est, en d'autres termes, tout le contre-pied du naturel.

Destouches (1680-1754), après avoir longtemps travaillé pour le théâtre de la foire, sortit enfin du médiocre par son *Philosophe marié.* Ce n'était pas encore une œuvre parfaite, mais elle permettait au poète de viser plus haut. Il visa, et fit le *Glorieux*. " Le naturel et la variété des caractères, des situations bien contrastées, un comique noble et de bon goût, et, au milieu de ce comique, des scènes très touchantes savamment ménagées, enfin des traits malins et naïfs font de cette pièce un véritable chef-d'œuvre, bien qu'on ne la joue plus [3]." Tout en rendant la comédie plus sérieuse, Destouches sut en conserver le caractère. Il approcha quelquefois du drame, mais se garda bien d'y tomber. Enfin, et c'est son grand honneur, il sut faire de la comédie un spectacle digne des honnêtes gens, et respecter toujours la morale et la religion dans un temps où il était de mode d'en rire.

Survient le gai Piron (1689-1773), un " malin bonhomme, " un " Bourguignon salé ", qui désarçonnait jusqu'à Voltaire dans ses luttes de bons mots, d'épigrammes, de plaisanteries cyniques, et qui dissipa son esprit en saillies, en essais de tous genres, tragédies, comédies, odes, épîtres, contes chansons. A cinquante ans, Piron donnait la *Métromanie*, et bien lui en prit, car sans cette pièce, ou si l'on veut, ce chef-d'œuvre, Piron qui ne *fut pas même académicien*, serait à peu près *rien* pour la postérité. Il se montre là fort riche en détails heureux, en traits piquants ; le dialogue est vif, enjoué, la plaisanterie fine et délicate. Si nombre de tours gauches et de vers raboteux font tache sur ces belles qualités ; si la pièce manque de variété dans les personnages et d'intérêt dans le sujet, il faut au moins reconnaître qu'elle est très ingénieusement inventée et tissue.

---

3 Godefroy, *Poètes fr. des* 17e 18e et 19 siècles.

Dix ans plus tard, le *Méchant* de Gresset (1709-1777) se faisait remarquer par l'éclat et la vigueur du style, le coloris, les situations, la verve comique. Longtemps avant ce triomphe dramatique, à vingt-quatre ans, l'auteur de *Vert-Vert* s'était déjà fait une renommée européenne. Les faits et gestes du fameux perroquet des Visitandines avaient excité l'admiration universelle à tout le moins autant que jadis les exploits de Henri IV. Il est vrai que, à part certaines petites railleries, c'était un badinage tout à fait délicat et coquet. Un autre poème, la *Chartreuse*, avait aussi soulevé des bravos, mais cette fois surtout parmi la gent philosophique. Voltaire trouvait du "génie" et des "beautés neuves[1]" dans ce poème qui faisait de la cellule d'un novice un foyer d'épicurisme. Les jésuites mieux inspirés, invitèrent poliment Gresset à les délivrer de son éclat compromettant, et pour parler sans figure, à quitter leur maison. Il y était entré à l'âge de seize ans.

Après lui, c'est-à-dire après le *Méchant*, la comédie dégénère. La Chaussée (1692-1754) veut plaire par la nouveauté ; il fonde ses succès sur l'intérêt de compassion, rejette le ridicule et invente ainsi le drame. Dorat et Lanoue se traînent sur les traces de Marivaux ; Boissy et Favart n'atteignent généralement que le médiocre.

Vers la fin du siècle, la scène comique retrouve quelque splendeur avec Collin d'Harleville (1755-1806), quand il crée, peut-être d'expérience, le rôle de la gouvernante dans le *Vieux célibataire.* Longtemps sifflé à cause de son style rocailleux et de ses platitudes, Fabre d'Eglantine (1755-1794) fait applaudir à son tour le *Philinte de Molière.* En empiétant sur le dix-neuvième siècle, nous trouvons encore Andrieux (1759-1833), qui déployait au théâtre autant de grâce et d'esprit que dans sa chaire de professeur au Collège de France ; Picard (1769-1828), dont la *Petite Ville* est une ingénieuse peinture des mœurs de la province ; Alexandre Duval (1766-1842), chez qui l'ennui s'étale dans une irréprochable régularité.

---

1 *Lettre à M. Berger*, 10 juin 1736.

PARENTHÈSE SUR L'OPÉRA-COMIQUE ET LE VAUDEVILLE

Tandis que les meilleurs esprits échouaient tout comme les autres dans la tragédie lyrique, que Rousseau s'y montrait absolument faible, Voltaire plus que nul et Beaumarchais ridicule, l'opéra-comique, récemmont créé, devenait de jour en jour plus populaire. LE SAGE se flattait de le voir remplacer les farces sans nom qui s'étaient jouées jusque-là sur le théâtre de la foire. A côté de lui travaillaient SEDAINE et MARSOLLIER (1750-1817), et certes, tous trois méritaient bien quelque succès.

En même temps le vaudeville, c'est-à-dire la comédie lardée de couplets chantés sur des airs connus ou ponts-neufs, inspirait une foule d'auteurs, parmi lesquels on cite en première ligne DORVIGNY (1734-1812), l'inventeur des *Jeannots* et des *Jocrisses.* Dès l'abord et toujours éminemment national, le vaudeville fit fortune, et régna bientôt sans partage sur plusieurs théâtres. On sait quelle place il occupe aujourd'hui dans la vie intellectuelle du peuple le moins sérieux du monde.

PROSE.

PHILOSOPHISME.—ENCYCLOPÉDIE.—RELIGION.

J.-J. ROUSSEAU (1712-1778.)

> Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
> Genève eût possédé des Petites-Maisons !
>
> De Maistre, *Mélanges*, p. 215.

Dans un galetas, au fond d'une rue bourbeuse de Paris, vivait ignoblement un déclamateur malade d'orgueil, doublement étranger à la France par son origine et par sa religion. La rudesse affectée de ses manières ne l'avait pas empêché de chercher à gagner quelques louis en travaillant aux plaisirs du roi, et de piquer l'assiette chez certains grands de bas étage. Son taudis, à la porte duquel se

morfondaient l'imbécile curiosité des grands et l'enthousiasme de quelques misérables visiteurs, était fréquenté d'un petit nombre de pamphlétaires encore obscurs, fabricants aussi de livres prohibés, et qui prétendaient comme le maître du lieu, ramener l'honneur et la probité sur la terre. Eux le trouvait fou et se moquaient de lui ; lui les jugeait traîtres, menteurs, débauchés et lâches, et les haïssait.

Or, des longues rêveries de sa haine, de sa jalousie et de son orgueil, amalgamées par le sophisme dans les ténèbres de son esprit, sortit un jour un livre arrogant, passionné, absurde, qu'on se passa bientôt de main en main. Le livre était intitulé : le *Contrat social*, et il devait être, quarante ans plus tard, le manuel de Robespierre [1].

La vie et les ouvrages de Rousseau ne sont qu'un tissu de contradictions. Se croyant au milieu de sa vie impure le plus vertueux des hommes [2], il parlait de vertu et de religion, mais cette religion, il la voulait tout intime, sans culte et sans dogmes ; il reconnaissait la grandeur surhumaine de l'Evangile, et poursuivait la guerre contre le Christ ; il écrivait en réponse à d'Alembert une éloquente *Lettre contre les spectacles*, dont il fait voir le danger pour les mœurs, et composait lui-même des opéras et un roman des plus dangereux ; enfin il prêchait dans l'*Emile* l'amour de l'enfanee, et lui-même abandonnait ses enfants à l'hôpital.

Jean-Jacques voulait réformer la société dont il s'était fait l'ennemi. La thèse qu'il avait développée dans le *Contrat social*, il la reprit dans l'*Emile*, sorte de traité d'éducation. "Tout est bien, dit-il, en sortant des mains de l'auteur de toutes choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme ;" ou encore ce qui revient au même : "L'homme naît naturellement bon ; seules les institutions religieuses et civiles l'ont corrompu." Et, en conséquence, ce "Don Quichotte du paradoxe [3]" isole son élève de la société ; il

1 L. Veuillot, *Mélanges*, 2e série, t. I, pp. 9-10.

2 V. A. de Barante, *Tableau de la litt. fr. pend. le XVIIIe s.*, p. 151.

3 V. Hugo, *Litt. et philos. mêlées*, p. 54.

ne veut pas qu'on le mène à l'église : ce serait le rendre impie ; que l'on combatte ses vices, ce serait lui en donner ; qu'on lui enseigne rien, parce qu'on ne peut lui enseigner que l'erreur. Point d'études de langue, de géographie, ni d'histoire ; supprimons tous les devoirs des enfants, ôtons-leur surtout les instruments de leurs plus grande misère, à savoir les livres. Moyennant la fidélité à ces prescriptions, et on les trouve toutes dans l'*Emile*, on aura ramené l'homme à l'idéal de Rousseau, à l'*homme de la nature*, dit-il ; à l'état de la bête, devons-nous dire.

Le secret de la misanthrophie de Rousseau se trouve dans sa vie même, c'est-à-dire dans ses malheurs, car il fut toujours malheureux. Lui-même a pris soin de nous faire connaître les moindres détails d'une vie qui n'eut rien de grand, et s'est plu à étaler sans pudeur ses fautes et ses misères. Les *Confessions* ne sont pas seulement un mauvais livre, elles sont encore ce qu'on peut appeler un livre *faux*. Rousseau, faute de s'être connu, ne s'y est pas confessé ; il a défiguré, faute de les avoir connus, tous ceux qu'il a peints ; en prétendant faire une bonne action, il n'a fait que donner un mauvais exemple.

Faut-il maintenant parler de la *Nouvelle Héloïse*, chimérique analyse des sentiments du cœur, roman plein d'invraisemblances, de monotonie et d'immoralité ; de ses *Lettres*, de son *Discours sur l'inégalité*, où tout est livré à ses attaques, la propriété, la distinction des rangs, les devoirs mutuels, l'obligation du travail des mains et même du travail de la pensée ? Citons plutôt pour finir, le mot de la Harpe : " Tout jusqu'à la vérité trompe dans ses écrits ; " et cet autre de Proudhon [1] : " Jamais une homme n'a réuni à un tel degré l'orgueil de l'esprit, la sécheresse de l'âme, la dépravation des habitudes ; sa philosophie est toute en phrases et ne couvre que des mots."

Le président de MONTESQUIEU (1689-1755), tout ensemble historien, philosophe, homme d'Etat, est beaucoup moins paradoxal que Rousseau. C'est une âme noble, humaine et sincèrement patriotique. Chose remarquable,

1 Cité par le P. Huguet, *Châtiments des révolutionnaires*, p. 19.

au moment où les disciples de Voltaire et de Rousseau ébranlaient les bases de la civilisation et de la société en conspirant contre les autels, Montesquieu avait le courage de parler du christianisme, et d'en montrer la nécessité pour le maintien des gouvernements. Par malheur, dans le même livre, il se montre tour à tour apologiste et détracteur. Il attaque ailleurs ce qu'il approuve ici, et trouve bien un peu de plaisir à aiguiser quelques épigrammes. Reproche plus grave, l'*Esprit des lois* a pour principe fondamental la loi naturelle, l'indifférence des religions, c'est-à-dire, l'athéisme pratique. L'auteur ne fait en aucune sorte intervenir Dieu dans la formation des sociétés. Suivant lui, tout l'ensemble de l'ordre social, toute l'histoire du monde, dérivent exclusivement de l'influence des climats et des conditions purement physiques de l'existence humaine.

Avant la composition de ce grand ouvrage, auquel il travailla obstinément pendant près de trente ans, et qui comme il l'a dit lui-même, pensa le tuer, Montesquieu avait voulu, lui aussi, payer son tribut aux goûts libertins de son époque. Dans un roman qu'il n'avait pas osé signer de son nom, il avait caressé lâchement les mœurs de la Régence, dénigré jusqu'à l'injure Louis XIV à peine au tombeau, voué au ridicule la croyance à toute espèce de dogme. En lisant les *Lettres persanes*, on rougit de confusion pour l'homme supérieur qui s'est abaissé jusqu'à peindre...Mais passons. Qu'il suffise de rappeler que ce livre a été l'un des plus lus et des plus goûtés du dix-huitième siècle.

Glissons de même au plus vite sur le *Temple de Gnide* et le *Voyage à Paphos*, également indignes du génie de l'écrivain et de la gravité du magistrat, tristes produits d'un paganisme d'arrière-saison, et arrivons au plus classique comme au plus parfait des ouvrages de Montesquieu : les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Ce beau morceau d'histoire tend à montrer comment, avec leurs constitutions et leurs maximes, les Romains ont dû nécessairement conquérir l'empire de l'univers, et comment ils ont dû non moins nécessairement le perdre. L'ouvrage est très substantiel, et M.

Villemain affirme que pas un fait ni une idée n'y ont été oubliés. Un tel éloge n'a pas besoin de commentaires. Observons cependant qu'on ne trouve dans cet ouvrage rien ou presque rien sur l'histoire intérieure de Rome, sur l'essence de sa religion, sur les transformations de son droit public ; remarquons aussi chez l'historien sa prédilection bien marquée pour la nature romaine pure et antérieure à toute action chrétienne, pour la nature romaine stoïque.

En résumé, Montesquieu est peut-être, comme le veut Chateaubriand, "le véritable grand homme du dix-huitième siècle[1]," mais, qu'il nous soit permis de le dire, ce n'est pas encore la grandeur telle que nous l'aimons.

BUFFON (1707-1788).

George Leclerc, comte de Buffon, ne se mêla qu'indirectement au mouvement philosophique de son siècle : l'étude de la nature avait de bonne heure absorbé toute les puissances de son esprit. Voulant réunir dans un seul ouvrage tous les faits de l'histoire naturelle, et embrasser dans son plan la création tout entière, depuis la formation du globe jusqu'au monde planétaire, depuis l'homme jusqu'aux minéraux, Buffon se mit à l'œuvre, s'aida de quelques amis, et après cinquante ans de travail, donna au monde de la science et des lettres une *Histoire naturelle* en trente-six volumes.

Nous n'avons à parler ici que du littérateur. Il paraît bien d'ailleurs que Buffon a ambitionné la gloire d'écrivain pour le moins autant que celle de savant, et aujourd'hui, en tout cas, on ne voit plus guère dans son livre qu'une œuvre de littérature. Ce n'est certes pas peu de chose, et, à ce point de vue, l'œuvre n'est pas telle quelle. Richesse de langage, noble gravité des expressions, harmonie soutenue du style, et dans maints articles, éclats, rapidité, fracas même, pour parler comme Rivarol, elle a quantité de mérites. Il lui manque pour charmer toujours,

1 *Génie du Christianisme* (1868), p. 416,

la simplicité, et aussi l'*attendrissement*. N'écrivant jamais qu'en toilette, Buffon met en toilette tout ce qui vient sous sa plume ; en visant au sublime, il ne rencontre souvent que du pathos et des banalités ampoulées. Jamais il ne touche, parce qu'il ne sait pas voir dans cette nature qu'il peint d'ordinaire si bien, la main du Créateur ; parce qu'il ne veut pas, comme ce pauvre dont parle le poète,

. ....bénir le Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin [1].

Le *Discours sur le style*, qui passe pour un chef-d'œuvre, est écrit avec une hauteur singulière d'expressions fastueuses, et suppose des conjectures imposantes et de longues méditations. Mais ce pompeux ouvrage semble plus propre à frapper l'esprit qu'à l'éclairer. C'est une espèce d'hymne où l'auteur raconte ses jouissances et exalte sa gloire ; ce n'est pas la confidence d'un talent supérieur qui nous révèle son secret. Quant au style, il est le même que partout. On a dit que Buffon, avant de pouvoir se contenter lui-même, avait transcrit "plus de vingt fois [2]," ainsi que J. J. Rousseau, tous ses ouvrages.

Que de peine pour se dresser une statue...et la statue est de plâtre !

VAUVENARGUES (1715-1747) se donna bien un peu de mal, lui aussi, pour mériter la faveur des philosophes. Or, on a beau proclamer la noblesse et la pureté de son âme, son respect sincère pour la religion, la morale et la vertu, jamais on ne fera disparaître entièrement la flétrissure que lui a imprimée Voltaire en le proclamant "un prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence." Il y a toutefois dans ses *Réflexions et Maximes* de belles pensées, dont quelques-unes resteront.

---

1 Hugo, *Voix intérieures*, V, I.

2 Maury, *Essai sur l'Eloquence*, t. I, p. 307.

ENCYCLOPÉDIE

On dirait un cliquetis de bouteilles cassées.
* *

Nous l'avons dit, le dix-huitième siècle se piquait de science, et pour faire croire qu'il était savant, il tenta une entreprise qu'il faut rappeler ici, car elle est généralement oubliée. Des gamins en révolte—pardon, c'est le mot—qui n'avaient pas même le projet d'une synthèse quelconque, qui ne voulaient que boire et blasphémer, se réunirent pour forger ensemble les armes du matérialisme et de l'irréligion, pour insulter à l'envi la lumière éternelle. Seulement, comme ils ne s'entendaient que sur ce point, et que chacun, du reste, apportait à cette entreprise, avec ses passions et ses erreurs, son contingent de stupidité et d'ignorance, il ne résulta de tant d'efforts réunis, qu'un charivari que l'on traduisit comme on put dans la langue du temps, et ce qui s'appellerait aujourd'hui "un monument ridicule du néant en délire [1]."

Ce fut D'ALEMBERT (1717-1783) qui traça le plan de l'*Encyclopédie*, et qui en écrivit la partie la moins saugrenue, le discours préliminaire. Cet honneur lui revenait : il était savant et ne croyait à rien, sauf peut-être à la géométrie. Philosophe d'ailleurs habile et prudent, toujours désireux de ne pas se compromettre et de paraître "respecter la raison, la religion, le gouvernement et même les ministres [2]," l'œuvre terminée, eut pour elle de beaux dedains et la compara sans façon à un habit d'arlequin.

DIDEROT (1713-1784) ne fut pas aussi réservé. D'Alembert se tenant trop à distance, il se mit lui-même à la tête de l'entreprise et déploya une incroyable ardeur. Avec lui l'attaque fut franche, ouverte, audacieuse. Diderot touche à tout et parle de tout, même de la vertu ; mais toujours errant dans le chaos d'opinions contraires que cette époque voyait naître ou se détruire, sans connaissance profonde sur aucune chose, sans persuasion arrêtée, sans respect pour aucune idée reçue, pour aucun sentiment, il est le vrai modèle des hommes froids et vides. On a de

---

1 Hello, *Le Croisé*, 25 mai 1861.

2 D'Alembert, *Lettres à Voltaire*, 27 fév. 1765.

lui de pages, des pièces volantes, des récits, des contes, des boutades, pas de *livres*. Pour faire un livre, il faut méditer, et Diderot ne médite pas. Il fait comme ses compères ; il boit et il insulte.

C'était assez en ce temps-là pour faire école. De fait, les disciples se rangèrent en grand nombre autour de ce maître et donnèrent une expression plus complète à sa philosophie sensualiste. GRIMM, l'un des hommes d'alors qui se piquait le plus d'être sans préjugés, vint le premier, et plutôt critique et historien littéraire que philosophe, il fut triste et aride.

CONDILLAC, lui, voulut réduire à la portée du vulgaire la science de la pensée, en retranchant tout ce qu'elle avait d'élevé, et il ne s'aperçut pas qu'il ne faisait que l'abaisser davantage, au lieu de rendre ses disciples capables d'y atteindre. Peu lui importait d'ailleurs. Ce qu'il voulait avant tout, c'était de supprimer d'un coup Dieu de l'âme, de borner la morale à l'instinct et à l'intérêt.

HELVÉTIUS l'aida puissamment dans cette besogne, et alla encore plus loin. Pour lui, la pudeur n'est qu'une invention de la volupté raffinée ; la loi qui oblige les époux à vivre ensemble, une loi cruelle et barbare dès qu'ils s'aiment moins ; celle qui prescrit aux enfants l'amour filial, une coutume, un vain préjugé.

Comme l'auteur du livre de l'*Esprit*, DUMARSAIS ne connaissait de vertu que ce qui est utile, et de vice que ce qui peut nuire à l'homme sur la terre ; FRÉRET écrivait que la cause universelle, que le Dieu des juifs et des chrétiens n'est qu'une chimère, et que les merveilles de la nature, loin d'annoncer un Dieu créateur, ne sont que les effets d'une matière prodigieusement diversifiée.

Le baron d'HOLBACH léguait aux matérialistes et aux athées son *Système de la nature*, et tenait en même temps table ouverte pour les athées dont la conscience était aussi élastique que l'estomac.

Enfin CONDORCET traçait son *Esquisse des Progrès de l'esprit humain*, ouvrage odieux et insensé dont M. de Pontmartin disait : " Comme talent, c'est inférieur aux chapitres les plus ennuyeux de l'abbé Raynal. Comme

mauvaise foi, ignorance volontaire, mensonge systématique, gageure contre la vérité, l'histoire et le bon sens, c'est inouï, incroyable ! MM. Michelet, Quinet, Taine, Renan, Ernest Havet, Edmond About sont des pères de l'Eglise, si on les compare à ce prodige d'impiété, de rage et d'athéisme [1]."

Comme la philosophie, la physique ou l'histoire de la nature avait son système anti-mosaïque, la médecine son athéisme. PETIT le professait aux écoles de chirurgie, DUPUIS le portait dans l'astronomie, d'autres dans les éléments de la grammaire. Cependant LALANDE forçait le public à s'occuper de lui en croquant devant les dames des araignées, des chenilles, des souris, et travaillait au *Dictionnaire des athées* où il trouvait moyen de placer le prophète David. Partout enfin "on enseignait que l'homme est l'effet du hasard, le résultat des combinaisons fortuites de la matière, jeté sur la terre, sans but et sans dessein, dans une indépendence absolue de la Divinité ; que tout lien religieux est une chaîne honteuse, avilissante, qu'il faut se hâter de briser, et que Dieu n'étant rien pour l'homme, l'homme ne doit rien être par rapport à lui." Et ces doctrines, secondées par l'hypocrisie et l'infernale politique de Voltaire, faisaient le tour de la France, pour ne pas dire du monde entier, allant des trônes aux universités, des universités à la chaumière du paysan. Et la France, semblable à un volcan prêt à se rallumer, faisait entendre un murmure général, avant-coureur de cette horrible tempête qui allait bientôt éclater et faire du royaume de saint Louis un amas de ruines.

RELIGION.—APOLOGÉTIQUE.

A ce point de notre étude, nous éprouvons le besoin de porter nos regards vers un autre spectacle, et de rappeler la belle et suave parole d'Ernest Hello : "L'Eglise a cru, même au dix-huitième siècle, dit-il, même dans cette nuit incomparable, dans ce silence, dans ce tombeau...Pendant

---

1 *Nouveaux Samedis*, 8e série, p. 345.

ce dix-huitième siècle, quand l'humanité semblait abjurer et se renier dans une orgie, quand l'humanité presque tout entière ressemblait à un collégien ivre, quand le sang et la boue semblaient avoir éteint toute lumière, quand la bête semblait avoir tué l'homme, quand la science était Diderot, quand la littérature était Marmontel, quand la peinture était Boucher, quand les dernières lueurs de l'intelligence humaine semblaient près de s'éteindre, l'Eglise chantait dans le désert le *Credo* qui ne se change pas...[1] "

Pourtant, et cela est triste à dire, c'est en vain que les orateurs de la chaire jetaient le cri d'alarme et prophétisaient à la société les maux prêts à fondre sur elle ; c'est en vain que l'abbé de BEAUVAIS, le père BEAUREGARD, M. DE BOULOGNE, avertissaient les peuples, et se distinguaient par une sainte hardiesse ; que le P. de NEUVILLE essayait de toucher les cœurs par des élans de profonde sensibilité ; que BRIDAINE, dans ses courses à travers les villes et les campagnes, unissait à la chaleur du sentiment le plus exalté la véhémence de l'action la plus éloquente et la plus vraie [1] ; que l'abbé de BOISMONT semblait capituler avec la philosophie et multipliait les précautions oratoires, pour se faire écouter et gagner quelques âmes : la foi était éteinte chez la plupart des hommes, refroidie et timide chez les autres, et l'éloquence religieuse restait sans effet.

Aussi bien, il faut le dire encore, à côté de ces apôtres qui répétaient hardiment le *Credo* catholique, il y avait d'autres prédicateurs, et c'était le grand nombre, qui avaient peur de heurter la mode, qui ne remplissaient leur ministère qu'avec crainte et réserve, tâchant de se faire pardonner et leur profession, et leurs discours. "On prêchait alors,

---

1 *Le Croisé*, 25 mai 1861, p. 293.

1 Je l'ai vu (Bridaine). Massillon lui-même en fut témoin ;
De s'égaler à lui l'orateur était loin.
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre
Qui semble attacher l'âme au plaisir de l'entendre ;
Ce langage épuré qu'une sensible voix
Parlait si doucement à l'oreille des rois ;
C'était un orateur saintement populaire,
Qui content d'émouvoir, oubliait l'art de plaire.
D'une éloquence vaine, il dédaignait les fleurs ;
Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs.

MARMONTEL.

écrit l'abbé Maury, sur les petites vertus, sur le demi-chrétien, sur le luxe, sur l'humeur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur la société conjugale, sur la pudeur, sur les vertus sociales, sur la compassion, sur les vertus domestiques, sur la dispensation des bienfaits......[1]" ; et la chaire descendait de sa haute région à une morale purement humaine.

Mais pendant que la chaire se montrait impuissante à soutenir la lutte, de vaillants apologistes l'engageaient sur un autre théâtre, défendant avec courage la vérité barbarement attaquée. Depuis longtemps Voltaire avait les rieurs de son côté. Un jour pourtant, ils se tournèrent contre lui, quand on lut les *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire* par l'abbé GUÉNÉE. Le savant polémiste, empruntant les armes de son adversaire, l'ironie et la verve caustique, osait le convaincre de mauvaise foi et d'ignorance dans ses diatribes contre la Bible. Ce fut un succès inouï, et le patriarche de Ferney lui-même écrivait dans son style à d'Alembert : "Le secrétaire juif n'est pas sans esprit et sans connaissance, mais il est malin comme un singe ; il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main."

Beaucoup plus modéré, mais non moins habile logicien, BERGIER répondait à la plupart des ouvrages un peu sérieux de la secte philosophique, et laissait dans le *Déisme réfuté par lui-même* et l'*Examen du matérialisme*, pour ne parler que de ces deux ouvrages, des modèles de controverse. BARRUEL passait en revue avec une finesse d'esprit peut-être excessive parfois, les divers systèmes des philosophes sur la physique, la métaphysique et la morale, et les réfutait l'un par l'autre.

Nous n'ajouterons pas d'autres noms à cette rapide revue. Nul d'ailleurs n'eut assez de retentissement pour soulever de durables enthousiasmes. Il y avait la croisade du mal, il n'y eut pas la croisade du bien ; et, encore un coup, si l'Eglise chanta, ce fut dans le désert.

---

1 Maury, *Essai sur l'Eloq.*, t. I, p. 129.

ELOQUENCE.

Au Barreau la faiblesse est grande, à tout le moins aussi grande que dans la chaire. Il est vrai, l'éloquence judiciaire tend à se délivrer de ce luxe d'érudition et de cette rhétorique pédante dont l'avaient surchargée les deux siècles précédents, mais elle n'y réussit pas encore tout à fait.

DAGUESSEAU (1688-1751), avec beaucoup de science et de vertu, n'est qu'un rhéteur élégant et disert. Supportable dans ses *Discours* parce qu'il a quelquefois de l'onction, il ne l'est pas du tout dans ses *Mercuriales* où il est froidement didactique et plus que jamais solennel et apprêté.

LALLY TOLLENDAL (1751-1830) eut dans sa jeunesse un moment d'éloquence généreuse et de pathétique, quand il défendit la mémoire de son père injustement conduit à l'échafaud ; après quoi, il ne fut toute sa vie qu'un déclamateur fatigant.

Nommons Henri COCHIN, improvisateur éloquent et passionné ; Antoine SERVAN, censeur rigide des abus de la législation ; LA CHALOTAIS, qui, dans sa prison de Saint-Malo, écrivait avec un cure-dents et de la suie délayée un mémoire indigné où ses détracteurs sont flagellés sans merci ; et faisons place à Beaumarchais (1732-1799).

Le sieur Caron de BEAUMARCHAIS, "fils aîné de Voltaire [1]," fut sans contredit l'écrivain le plus dramatique, le plus neuf, le plus original, le plus finement railleur du dix-huitième siècle, et nous comprenons que ses *Mémoires* aient pu dès leur apparition, occuper la cour et la ville, Paris et la province, la France et l'Europe. C'étaient des chefs-d'œuvre de plaisanterie, pleins de verve et aussi de cynisme, de grâce et aussi de mauvais goût. Au surplus, l'auteur y mêlait à une absence complète de dignité un singulier orgueil, une méchanceté tapageuse, et tout cela naturellement devait faire fortune.

Sa réputation faite, Beaumarchais changea de scène

1. L. Veuillot, *Mélanges*, 3e série, t. I, p. 131.

encore une fois et reporta sur le théâtre, où il avait eu déjà quelque succès, sa verve sarcastique et effrontée. Le *Barbier de Séville* parut, puis le *Mariage de Figaro*, puis la *Mère coupable*, trois pièces qui nous présentent en perfection l'image fébrille de la société française à la veille de la Révolution. Il y a dans cette trilogie un personnage qui domine, c'est Figaro. "Figaro, dit Sainte-Beuve, est comme le professeur qui a enseigné systématiquement, je ne dirai pas à la bourgeoisie, mais aux parvenus et aux prétendants, l'insolence [1]." Insolence contre la religion, l'union conjugale, la maternité, la magistrature, la noblesse, toutes les choses de l'Etat. Et, détail qu'il faut noter, en 1785, l'une de ces pièces était jouée au Petit-Trianon par la société intime de Marie-Antoinette, la reine elle-même jouant le rôle de *Rosine*, et le comte d'Artois celui de *Figaro* :

Quos vult perdere Jupiter dementat.

M. de Loménie, a tracé en quelques lignes le portrait de Beaumarchais : " Horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de plaisir, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, fournisseur, agent secret, négociateur, publiciste, tribun par occasion, homme de paix par goût, et cependant plaideur éternel, faisant comme Figaro tous les métiers, Beaumarchais a mis la main dans la plupart des événements grands ou petits qui ont précédé la Révolution [2] ;" disons mieux, qui l'ont préparée.

Revenons à l'éloquence. Dans les académies comme au barreau, elle n'est le plus souvent, surtout dans la première moitié du dix-huitième siècle, qu'une ennuyeuse rhétorique

..............où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire.

Après 1755, on sort enfin du cercle étroit et rebattu

---

1 *Causeries du Lundi*, t. VI, p 235.

2 *Beaumarchais, sa vie et son temps*.

des compliments pour traiter des sujets philosophiques ou pour faire des éloges de grands hommes, et l'éloquence académique prend un certain essor. Devant une Académie qui ne croyait à rien, un homme de vingt-huit ans, le P. GUÉNARD, osait parler de l'esprit philosophique en vrai jésuite qu'il était, et remportait le prix quand même [1]. Champfort se distinguait par les *Eloges de la Fontaine* et de *Molière* ; LA HARPE, par ceux de *Racine*, de *Fénelon* et de *Catinat*, THOMAS, le champion du genre (1732-1785), se faisait maintes fois couronner, malgré son emphase et ses allures par trop majestueuses. Il avait d'ailleurs une âme noble et pure, une imagination forte, un talent de style cultivé par un travail opiniâtre, et il ne lui manquait peut-être pour être vraiment orateur qu'un peu plus de chaleur et de variété. Son *Eloge de Marc-Aurèle* pourrait le prouver.

HISTOIRE

HISTOIRE DE FRANCE.—MÉMOIRES.—HISTOIRE ÉTRANGÈRE

Et d'abord, rendons hommage aux immenses travaux historiques des Bénédictins. S'il est vrai que ces infatigables religieux ont songé moins à la gloire qu'aux résultats utiles de l'étude ; s'ils n'ont guère rêvé aux lauriers académiques, il est également vrai qu'un souffle divin anime encore leurs œuvres, le même peut-être qui se plaisait à murmurer dans l'austère solitude de Saint-Germain-des-Prés ou de Saint-Vincent-du-Mans. Au surplus, ne semble-t-il pas qu'il leur ait fallu une énergie plus qu'humaine pour entreprendre et exécuter tant de gigantesques travaux ? En 1707 mourait le plus illustre des moines modernes, MABILLON, laissant neuf volumes in-folio d'*Acta martyrum*, c'est-à-dire la plus belle et la plus intéressante de toutes les collections consacrées à l'antiquité catholique [2].

---

1 Le Père Guénard consacra trente années de sa vie à un immense travail philosophique qu'il intitula : *Apologie du christianisme*. Pendant la terreur de 1793, il le brûla, pour ne pas compromettre les jours de M. de Beauvan qui lui avait offert un généreux asile dans son château de Belleville près de Nancy. (V. Chrétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 223.)

2 V. Montalembert, *Mélanges d'art*, p. 530 ss.

Après lui, MONTFAUCON *expliquait* l'antiquité païenne avec une érudition prodigieuse, et introduisait dans ses quinze énormes volumes trente à quarante mille figures. Cependant, FÉLIBIEN ET LOBINEAU faisaient l'*Histoire de la ville de Paris*, dom PLANCHER celle de *la Bourgogne*, dom VAISSETTE l'*Histoire générale du Languedoc*. Dom CALMET exécutait le même travail sur la *Lorraine* (7 vols in-fol.), se reposant ainsi de ses profondes études sur l'Ecriture [1]. Enfin dom RIVET, le même dont Sainte-Beuve a parlé si bien quelque part [2], déployait une incroyable ardeur [3], et produisait en vingt ans les neuf premiers tomes de l'*Histoire littéraire de la France*, œuvre magistrale que l'on regrette de voir tomber soixante ans plus tard aux mains de savants plus ou moins mondains, plus ou moins voltairiens, tous très laïques. Disons-le pour n'y plus revenir, on sent qu'il y a entre le religieux de Saint-Maur et ses illustres continuateurs une date qui a tourné bien des têtes et modifié bien des points de vue [4].

Ces grands travaux eurent un double résultat : ils facilitèrent les ouvrages de seconde main et donnèrent à l'histoire une direction qu'elle avait perdue depuis Bossuet. On ne se borna plus à enregistrer les faits et à raconter pour le plaisir de raconter : on s'attacha plutôt à la législation, aux mœurs, à la littérature des peuples qu'à leurs expéditions militaires ; en un mot, on s'efforça de connaître la raison des évènements. Si le succès ne couronna pas toujours le travail, si après les bénédictins, le philosophisme pénétra dans cette œuvre pour servir les intérêts de ses passions et de ses préjugés, il faut admettre cependant que c'était bien quelque chose que d'avoir ouvert à l'étude des voies nouvelles et préparé l'avenir.

---

1 Les œuvres complètes de D. Calmet ne forment pas moins de 50 volumes in-4o.

2 *Causeries du Lundi*, tome VIII, p. 274, 279.

3 Un détail entre autres. — Quand l'encre venait à geler dans une de ces froides bibliothèques de Bénédictins, le savant religieux ne se déconcertait pas ; il allait patiemment le faire dégeler au feu de la cuisine ou de l'infirmerie, et reprenait son travail, l'interrompant ainsi toutes les fois qu'il y avait besoin. Certains traits qui passent pour sublimes ne valent pas celui-ci.

4. Pastoret, Ginguené, Daunou, Fauriel, Victor le Clère ont donné dix volumes en quarante ans, 1814-1853.

Histoire de France. – Le président HÉNAULT est remarquable par sa précision, et son *Abrégé* offre encore une lecture intéressante. L'abbé VELLY, avec des proportions plus considérables, a moins d'originalité. VILLARET et GARNIER, ses continuateurs, sont, l'un, plus élégant et plus animé, l'autre, plus exact et plus profond. L'œuvre de ces trois mains, pour médiocre qu'elle soit, est cependant, parmi les *Histoires de France*, la meilleure qui ait paru au dix-huitième siècle. ANQUETIL a été autrefois trop loué et de nos jours trop déprécié. DUCLOS, historien et moraliste, voulut imiter la manière de Tacite et n'eut pour cela ni chaleur, ni imagination. De son côté, GAILLARD ne résistait pas assez à l'envie de paraître érudit, et multipliait sous sa plume les dissertations et les savants hors-d'œuvre ; du reste, il aimait la vérité et la recherchait avec passion, ce que n'a pas fait RULHIÈRE, historien d'office encore plus que poète de société.

L'abbé MABLY (1709-1785) demande une place à part. Si l'on veut ignorer à jamais notre histoire et notre constitution, disait M. de Bonald, il faut lire cet auteur, qui a traité de la politique comme son frère Condillac de la métaphysique[1]. D'abord partisan de la monarchie, Mably changea d'opinions en changeant de fortune, et se mit à regretter de n'être pas né Grec ou Romain, faisant son idéal des républiques anciennes. Ni la religion, ni le gouvernement, ni la gloire, ni les annales de la France et des nations européennes, enfin, rien de ce qui appartenait aux temps modernes ne lui parut mériter un regard. Sans appartenir à la secte des philosophes, pour laquelle il avait d'ailleurs un profond mépris, il travaillait comme elle et peut-être sans s'en douter, à briser les derniers liens de l'ordre social et de la morale publique.

Il est dangereux en histoire d'avoir un système préconçu, de faire entrer les faits bon gré mal gré dans les nécessités d'une idée plus ou moins fausse qu'on s'est formée d'avance. On tombe ainsi fatalement dans l'erreur. C'est

---

1 *Pensées diverses*, p. 322.

ce qui était arrivé avant Mably au comte de BOULAINVILLIERS (1658-1722) et à DUBOS (1670-1742). Suivant le premier, le système féodal est le chef-d'œuvre des gouvernements ; d'après le second, la féodalité n'est qu'une usurpation sur le pouvoir monarchique, et, faute d'une critique impartiale, tous deux défigurent les faits à leur guise.

Nous aurions dû nommer plus tôt, à côté d'un Montfaucon par exemple ou d'un Mabillon, l'éminent archéologue SAINTE-PALAYE (1697-1781.) Ce fut le du Cange du dix-huitième siècle. Travaillant et faisant travailler avec une infatigable énergie, il a laissé peu de livres imprimés, mais cent volumes in-folio de manuscrits et plus, attestent encore aujourd'hui la vigueur singulièrement productive de cette intelligence toujours en éveil.

Mémoires.—Nous pourrions passer sous silence les auteurs de *Mémoires*, et les limites de ce travail sembleraient l'exiger. Citons pourtant une page un peu badine, un peu maligne, mais très vraie, écrite par M. de Féletz vers 1810 : " Dans les âges précédents, dit-il, c'étaient les hommes d'Etat, les généraux, les négociateurs, qui publiaient des *Mémoires*, et leur histoire, liée à l'histoire publique, leur en donnait le droit et promettait un véritable intérêt aux lecteurs. Mais (au dix-huitième siècle), lorsque tous les gens de lettres se furent persuadé, et, qui plus est, eurent persuadé aux autres, que ce qu'il y avait de plus important dans la société, c'était un philosophe et un académicien, ils durent se croire autorisés à entretenir le public de tout ce qu'ils avaient fait depuis le berceau, de leurs enfantillages, de leurs espiègleries, de leurs bonnes fortunes, de leurs talents et de leurs vertus [1]."

Et c'est en effet ce qui arriva. J.-J. Rousseau, madame de STAAL DELAUNAY, le duc de NOAILLES, le duc de LAUZUN, MALLET DU PAN, observateur et juge éclairé ; le cardinal de BERNIS, qui *aurait détruit les Jésuites si on* l'avait *élu pape* [2] ; l'immonde CAZANOVA, le marquis d'AR-

1 Cité par M. de Pontmartin, *Nelles Causeries du Sam.*, p. 61.
2 Bernis à M. de Choiseul, 23 août 1769.

GENSON, anecdotier galant et graveleux ; Madame D'EPINAY, BACHAUMONT, la dame ROLAND, PRÉVILLE et *tutti quanti*, ne voulurent point rester inconnus à leurs contemporains ; ils ne voulurent pas non plus que la postérité oubliât ce siècle grand entre tous, où les gentils seigneurs s'occupaient de danseuses et de littérature, où les dames raisonnaient philosophie entre deux aventures galantes ; où de beaux officiers faisaient de la broderie ; où encore nombre d'abbés, en courant après un bénéfice, composaient des opéras-comiques, des petits vers licencieux, ou quelque traité bien fort de preuves contre l'immortalité de l'âme.

Histoire étrangère.—Mais à côté de ces pauvretés littéraires ou de ces débauches d'esprit, voici des œuvres sérieuses et durables. L'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* de ROLLIN (1661-1741) sont encore des livres classiques, et nous ne contredirons pas aux éloges de Montesquieu et de Chateaubriand appelant Rolin l'*Abeille de la France* et le *Fénelon de l'Histoire.* On retrouve dans le *Traité des Etudes* le même style simple, tranquille, attendrissant, joint à cette élévation morale et à cette sorte de poésie secrète qui s'exhale des ouvrages inspirés par le cœur.

CREVIER et LEBEAU continuèrent l'œuvre historique de Rollin. Formés par lui à l'admiration de l'antiquité, ils avaient hérité des sentiments vertueux de leur maître, de sa patience au travail, mais non pas des grâces de sa diction.

A la différence de Rollin, l'abbé BARTHÉLEMY (1716-1795) manque d'essor, de chaleur et de flamme. De plus, il ne se contente pas d'admirer comme lui l'antiquité *chez elle*, il veut en communiquer à ses lecteurs les idées philosophesques. A ce beau travail il emploie trente ans de sa vie. Il lit tous les auteurs anciens, entasse notes sur notes, donne à tout cela le plus de liaison possible, dissimule de son mieux les sutures, déploie une grande habileté de style, et au moyen de vagues mais continuelles allusions aux mœurs, à l'état de société et à toutes les sottes choses du présent, contribue puissamment à l'*amélioration* des temps à venir. Le *Voyage d'Anarcharsis* eut, en paraissant,

un prodigieux succès. Aujourd'hui, des hommes peu suspects de préjugés trouvent que c'est "un ouvrage médiocrement écrit et médiocrement savant[1]."

Raynal (1713-1796), le plat et ennuyeux auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, appartient à la même école que Barthélemy et va beaucoup plus loin. Entraîné par la fougue de Diderot au delà de ses propres pensées, déclamateur et emphatique avec un fonds de bon sens, impie et ricaneur, il fut un des glorieux initiateurs de la Révolution.

Encore un nom, un grand nom assurément. Constantin-François Chassebœuf, dit Boisgirais, dit Volney (1757-1820), le fameux auteur des *Ruines*, acquit en effet une grande réputation par son ardeur à propager les idées nouvelles. Homme d'étude, et bien au fait de la science chronologique, de l'histoire des langues orientales, mais d'autre part, disciple à vues étroites du philosophisme régnant, il n'a laissé que des œuvres prétentieuses et dégoûtantes. Il ne faut pas même faire exception pour son *Voyage en Egypte*, qui est son beau titre.

CRITIQUE.

Après le siècle de l'invention, le siècle de la critique. Voltaire, Diderot, d'Alembert, Chamfort, la mêlent un peu partout dans leurs ouvrages. D'autres en font leur métier, travaillant jour à jour à exalter leurs amis ou à rabaisser les réputations rivales, et prenant pour cela un ton qui tient de la censure ou de la flatterie. D'autres enfin, et nous ne parlerons que de ceux-là, apprécient généralement mieux l'honneur de tenir une plume, et s'occupent des grands monuments du présent et du passé.

Par malheur, la critique du dix-huitième siècle est bien étroite ; trop souvent elle participe de la sécheresse du procès-verbal et de la table des matières ; parfois aussi elle n'est qu'un froid et pesant requisitoire contre des infracteurs plus ou moins coupables des saintes règles du

1 Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 329.

beau ; ou bien encore elle se borne à faire la police de la littérature, à compter en roide et pédant Aristarque les fautes que tel auteur a commises contre les préceptes de la vieille rhétorique, ou les lois augustes de la grammaire. Le dix-neuvième siècle comprendra mieux le rôle de la critique, ou pour parler mieux, sa mission.

Marmontel et la Harpe, les deux coryphées du genre en leur temps, ont beauconp perdu de leur vogue avec les années, et les admirations toutes faites dont on les fait bénéficier ne sont plus guère de mise aujourd'hui. Le médiocre continu, intarissable, voilà le cachet de presque tous les écrits de Marmontel (1723-1799). Les *Eléments de littérature*, où l'on trouve beaucoup d'aperçus ingénieux et fins, abondent aussi en faux jugements, en erreurs de goût et en paradoxes. Quant aux tragédies de *Bélizaire*, des *Incas*, de *Cléopâtre*, elles ne peuvent plus prétendre qu'aux aumônes de l'oubli. Voltaire disait de Marmontel : "Il conduit les autres dans la terre promise, mais il ne lui est pas permis d'y entrer."

La Harpe (1739-1803), l'auteur du *Lycée* et de tant d'articles de littérature insérés pendant quarante ans dans les journaux, prétendit faire l'histoire de l'esprit humain, et embrassa plus ou moins dans son plan les trois grandes littératures classiques. Seulement, comme il connaissait imparfaitement l'antiquité, ce qu'il en dit est médiocre. Les saints Pères, le moyen âge, les origines françaises, tout ce qui a précédé Louis XIV, semble à peine exister pour lui. Arrivé au dix-septième siècle, il est plus à l'aise et analyse avec goût et finesse les œuvres de génie. Mais quand il aborde le dix-huitième siècle et ses contemporains, ses amitiés et plus souvent encore ses haines, sont les seuls guides de sa critique. Enrôlé dans la secte philosophique, ami de Voltaire et mêlé comme lui à toutes les passions de son temps, il n'avait point, il ne pouvait point avoir, surtout avant sa conversion, l'indépendance, les lumières, la fermeté de raison qui lui étaient nécessaires pour juger tant d'œuvres diverses. Son mérite, et il faut avouer que ce mérite n'est pas mince, est d'avoir le premier introduit l'éloquence dans la critique, et ceux qui l'ont suivi dans

cette voie ont dû, malgré leur dépit bien légitime, le reconnaître pour maître.

L'épicurien Rivarol (1754-1801) a laissé un nom brillant et comme un lointain phosphore. Homme de salon avant tout, esprit caustique et prodigue de bons mots, il écrivit peu et presque toujours des ouvrages légers, courts et éphémères. Dans un travail plus sérieux qu'il intitula *Discours sur l'universalité de la langue française*, il voulut prouver que la langue française a conquis l'empire par les livres, par l'humeur et l'heureuse position du peuple qui la parle, et qu'elle la conserve par son propre génie, qui est l'ordre, la clarté, la simplicité et la facilité de sa prononciation. Ce livre lui a value quelque renommée.

ROMAN—LETTRE

A la société infecte et blasée du dix-huitième siècle il fallait, ou la piquante satire de ses propres corruptions, ou le tableau tout vrai de ce qu'elle faisait chaque jour, ou des gravelures propres à flatter les goûts qu'elle faisait paraître, ou enfin la peinture de profondes passions, de doux sentiments, qu'elle était loin de connaître par elle-même, mais qui devaient lui plaire par un effet de contraste. De là les seize cents petites histoires de Restif de la Bretonne (1734-1806) et son intarissable flux de médisances contemporaines ; de là les contes et romans de Voltaire, de Rousseau, de Marmontel, de Diderot, de Crébillon fils, de Pigault-Lebrun, où le cynisme a divers degrés, suivant les tempéraments. De là encore les sensibleries de madame de Tencin, les tendresses de l'abbé Prévost et les langueurs extatiques de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814).

Disciple et ami de Rousseau, Bernardin cherchait comme lui la solitude et se consolait de ses petits malheurs dans l'étude de la nature. C'était, comme dit M. J. Claretie, " un homme fort épris des fleurs et des parfums, toujours prêt à chanter les agathes aux longues grappes de fleurs blanches, le lilas de Perse avec ses girandoles gris de lin, les bananiers, les orangers et les jam-roses [1]."

---

1 Voy. Pontmartin, *Nouv. Samedis*, 17e s., p. 309.

pour chanter tout cela,il prenait un style coloré, mélodieux, assoupissant. Les *Etudes* et les *Harmonies de la nature*, par exemple, sont d'un mortel ennui, malgré quelques beaux tableaux ça et là. Quant au roman tant vanté de *Paul et Virginie*, on doit savoir gré à M. de Courcy d'avoir mis naguère en belle évidence la platitude et l'immoralité de ce prétendu chef-d'œuvre[1].

On voudrait pouvoir excuser madame Riccoboni (1713-1792) de ses fadeurs : la pauvre comédienne avait l'âme bonne et bien faite. Elle demandait aux lettres les consolations que lui refusait la vie intime du foyer, faisait l'histoire de ses malheurs, et adressait à son mari infidèle des lettres assurément fort touchantes. " En général, dit la Harpe, ses idées sont fines, ses peintures vraies, son style soigné, élégant et précis : peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse et écrit avec autant de goût."

Le Sage, lui, ne songe guère à faire pleurer. Au même temps qu'il répandait dans plus de cent opéras comiques, féeries, farces et divertissements, le gén' éminemment comique dont la nature l'avait doué, il c ɔsait des romains pleins de verve et de spirituelle gaieté. *Turcaret*, son chef-d'œuvre dramatique, est de la bonne école de Molière : d'autre part, le *Diable boiteux* et surtout *Gil Blas* ont conservé tout leur charme. Ils servent encore à nous dégoûter de la faconde moderne, du roman d'intrigue, du roman de thèse, du roman de passion, de toute la marchandise à vingt sous qui se vend aujourd'hui. Pourtant malgré la grâce du style et du sel, malgré les observations vraies et fines, le Sage n'est pas toujours admirable : il ne sait pas châtier le vice, et il a bien un peu de venin contre la religion.

Bon nombre des écrivains que nous venons de mentionner produisirent leurs romans sous la forme de lettres. Ce dernier genre de composition était d'ailleurs fort cultivé au dix-huitième siècle. Parmi ces femmes philosophes ou libres penseuses dont le galant M. Sainte-Beuve faisait naguère vénérer les reliques aux lecteurs du *Constitu-*

---

1 Dans ses *Esquisses*, livre qu'on lit " deux fois," dit Veuillot.

tionnel, il y a Mlle DE LESPINASSE (1732-1776), toujours enflammée et désespérée ; il y a madame DE GRAFIGNY, qui ne fait que du cailletage ; il y a aussi madame DU DEFFAND, l'*incurable ennuyée*. Madame a soupé hier, elle soupe ce soir, elle soupera demain ; les soupers remplissent ses lettres comme ils remplissaient sa vie. Ajoutons que madame se levait à six heures du soir [1], ce qui explique peut-être sa réputation.

Au dire de la marquise de Créqui, madame du BOCCAGE (1710-1802), vécut quarante ans sur un piédestal et sous un dais, au sommet du Parnasse, au milieu d'un nuage d'encens pindarique [2]. Nous croyons pourtant qu'elle devait cet honneur moins à ses poèmes qu'à ses lettres. Si l'on excepte celles de madame de Sévigné, il paraît qu'on n'en peut lire de plus spirituellement judicieuses et dont la lecture soit plus attrayante que les siennes.

En anticipant un peu sur les temps, on peut citer à côté de ces dames et après Voltaire, Fontenelle et autres, le littérateur et moraliste JOUBERT (1754-1824), dont les *Lettres* et les *Maximes* sont pleines de réflexions heureuses sur la littérature, la morale et la critique ; MIRABEAU pour sa correspondance avec le comte de la Marck ; enfin Paul-Louis COURIER (1772-1825). Homme de la génération de 89, Courier en eut naturellement les idées, non la ferveur et la flamme. Soldat, démocrate, républicain, il n'aima ni la gloire militaire, ni la démocratie, ni la République. C'était avant tout un homme d'humeur. Dans ses *Pamphlets* et dans ses *Lettres*, il s'escrimait contre les prêtres, les nobles, les rois, faisant grande dépense de fiel et de gros sel, se montrant d'ailleurs pour la forme toujours fidèle à son précepte favori : *Peu de matière et beaucoup d'art*. Il a de fait la phrase bien brossée, peut-être un peu trop, et qnelques-unes de ses lettres passent pour des chefs-d'œuvre.

---

1 Voy. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. II, p. 125.

2 *Souvenirs* de la marquise de Créqui, tome II, p. 240.

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Éloquence de la Tribune

Nous touchons à la fin du dix-huitième siècle, de ce siècle qui avait commencé par le rire impie et les orgies de la Régence, et qui devait se terminer par le bouleversement de la société dans le sang et les larmes.

La Révolution une fois commencée, de même que l'on avait une législation révolutionnaire, un pouvoir, des tribunaux, des armées révolutionnaires, de même on eut des discours, des odes, des drames, des histoires, même des sermons révolutionnaires ; enfin une littérature tout entière digne expression d'une société désorganisée, comme elle affranchie de toutes les lois, et aussi barbare dans son style que la société était atroce dans ses opérations. Cette littérature ne nous arrêtera pas longtemps. Du reste, elle fut moins écrite que parlée, et c'est surtout dans les annales de la tribune qu'il en faut chercher les principaux monuments. Le reste peut intéresser les historiens, ou ceux qui veulent étudier de près les hommes et les choses de cette époque, mais l'homme de lettres passe outre, et il fait bien.

Entrons donc dans les clubs, dans les assemblées révolutionnaires, et assistons d'abord à l'intéressant spectacle qu'elles nous offrent.

" Les orateurs, unis pour détruire, nous dit Chateaubriand, ne s'entendaient ni sur les chefs à choisir, ni sur les moyens à employer ; ils se traitaient de gueux, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlements de leurs différents groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres, empruntées des objets les plus sales de tous les genres de voirie et de fumier ... Les gestes rendaient les images sensibles ; tout était appelé par son nom, avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de jurements et de blasphèmes ... Les harangueurs, à la voix grêle ou tonnante, avaient d'autres interrupteurs que leurs opposants ; les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher

sans cloches, s'éjouissaient aux fenêtres brisées, en espoir du butin ; elles interrompaient les discours. On les rappelait d'abord à l'ordre par le tintamarre de l'impuissante sonnette ; mais ne cessant point leur criaillement, on leur tirait des coups de fusil pour leur faire faire silence ; elles tombaient, palpitantes, blessées et fatidiques, au milieu du Pandémonium. Des charpentes abattues, des bancs boiteux, des stalles démantibulées, des tronçons de saints roulés et poussés contre les murs, servaient de gradin aux spectateurs crottés, poudreux, soûls, suants, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule ou les bras nus croisés. Les plus difformes de la bande obtenaient de préférence la parole. Les infirmités de l'âme et du corps ont joué un rôle dans nos troubles ; l'amour-propre en souffrance a fait de grands révolutionnaires [1]."

Selon ces préséances de hideur, passaient successivement Marat, le cordonnier athée Chaumette, Camille Desmoulins, Fouché, Danton, Fabre d'Eglantine, Robespierre, Mirabeau.

Les pieds nus dans des sabots ou des souliers ferrés, MARAT pérorait le premier parmi les montagnards, en vertu de ses incontestables droits ; il s'écriait avec une physionomie plate et ce demi-sourire d'une banalité de politesse que l'ancienne éducation lui avait laissée : " Peuple, il te faut couper deux cent soixante-dix mille têtes ! " Quand il était descendu de la tribune, CHAUMETTE, FOUCHÉ, Camille DESMOULINS y montaient. Ce dernier, sorte de Cicéron bègue, conseiller public de meurtres, léger républicain à calembours et à jeux de mots, diseur de gaudrioles sinistres, déclarait qu'aux massacres de septembre, *tout s'était passé avec ordre.* Au *procureur-général de la lanterne* succédait DANTON, " révolutionnaire gigantesque," dit plaisamment M. Mignet, " tribun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel," dit à son tour Chateaubriand. Danton allait par bonds et par soubresauts, et terminait son parlage avec fracas : " Nous

---

1 Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (Liége 1840 in-8o), t. I, p. 215

ne jugerons pas le roi, nous le tuerons!"—" Ces prêtres, ces nobles, ne sont pas coupables, mais il faut qu'ils meurent, parce qu'ils sont hors de place, entravent le mouvement des choses et gênent l'avenir."

Aussi impitoyable, mais plus adroit, ROBESPIERRE ne s'avançait qu'avec précaution dans le débat, et ourdissait avec art les trames du piège où devaient tomber ses ennemis.

Parmi les Girondins, adversaires déclarés des Montagnards, républicains soi-disant modérés, brillaient Vergniaud, Gensonné, Guadet, Brisson, Boyer-Fonfrède, Louvet, Pétion, Barbaroux, Lanjuinais, Condorcet, etc. GUADET jetait çà et là quelques lueurs blafardes, tandis que LOUVET scintillait sans cesse. LANJUINAIS, vrai Breton bretonnant, luttait avec les Montagnards voix contre voix, geste contre geste. VERGNIAUD (1759-1793), naturellement indolent, et toujours calme au milieu des agitations de parti, trouvait cependant de l'énergie à la tribune. Il avait du cœur, de l'intelligence, et le feu oisif de son être s'y portant par intervalles, l'échauffait, l'élevait jusqu'à l'éloquence.

Mais il est temps d'en venir à l'illustre Riquetti, comte de MIRABEAU (1749-1791). On a dit de lui des choses merveilleuses : " tête énorme grossie par une énorme chevelure," " face de lion qui se plissait et se crispait," " poitrine gonflée d'un souffle tempêtueux," " œil qui dardait des flammes," " tête moulée pour l'empire," " patte qui n'avait qu'à montrer ses ongles pour faire courir où elle voulait la plèbe furieuse ;" on nous a montré ce tribun " rugissant, bondissant, secouant son épaisse crinière toute blanchie d'écume, et prenant possession de la tribune avec la suprême autorité d'un maître et d'un roi ;" et cependant nous l'avouons, nous nous permettrons de n'être que médiocrement charmé.

Justement dédaigné par les ministres et par la cour à cause des honteux désordres de sa jeunesse, Mirabeau descendit au rôle de tribun démagogue et de factieux, mettant sa gloire la plus chère à être le boute-en-train de la révolution. Il revint plus tard aux doctrines monarchiques, mais quand il ne lui était plus possible d'arrêter le flot révolutionnaire et quand ses forces étaient épuisées.

C'était sans doute un orateur, *un roi de la halle*, un homme éloquent par l'impudence ; c'était aussi par moments un improvisateur. Mais n'allons pas trop loin dans l'éloge. Ne parlons pas comme tant d'autres de ce sang qui bouillonnait dans ses veines quand il prononçait le fameux *Va dire à ton maître !* . . . . . . puisque ce mot, il ne l'a jamais dit ! Ne tenons pas pour improvisés certains discours ou passages plus vantés que les autres, tels que la comparaison des Gracques, l'allusion à la roche Tarpéïenne, les harangues sur la *Constitution*, sur *le Droit de paix et de guerre*, sur *le Veto royal*, sur *les Biens du clergé*, sur la *Loterie*, sur les *Mines*, sur *la Banqueroute*, sur les *Assignats*, sur *l'Esclavage*, sur *l'Insiruction publique*, sur *les Successions*, puisque ce sont des morceaux écrits. Et par qui ? Peut-être par lui, peut-être bien aussi par l'un ou l'autre des Genevois Dumont, Raybaz, Clarière ou Duroveray [1].

Nous aimons mieux MAURY (1746-1817), malgré les fautes de ses dernières années. Il y a chez lui de quoi suffire à trois réputations brillantes. " Ecrivain, sinon du premier ordre, du moins très remarquable ; courageux jusqu'à l'héroïsme en face des plus grands dangers qu'il ait été donné à l'homme de cœur de mesurer et de braver ; orateur digne de combattre Mirabeau et de ne pas être vaincu, n'était-ce pas assez pour conquérir une triple palme dans cette France qui prise si haut le courage, le talent d'écrire et le talent de parler [2] ?" Ajoutez à cela les dons de l'improvisateur, la vivacité, l'haleine, les muscles, et vous aurez le Maury de 1788 et 1791, l'ennemi infatigable de la Révolution, l'homme qui osait lutter contre tout un peuple sans être jamais ni effrayé, ni écrasé.

---

1 Parmi les papiers de Raybaz déposés à la bibliothèque de Genève, se trouvent de nombreuses lettres de Mirabeau, où lui-même reconnaît avoir fait d'innombrables emprunts à son correspondant. "27 août 1790 :—Je vous renvoie tous les compliments que m'a valus l'excellent discours sur les assignats dont vous m'avez doté. Ne soyez pas fâché de deux ou trois mots que j'y ai dissimulés, ils resteront dans l'impression. Mais j'ai craint que l'assemblée fût quelquefois ou plutôt se crût trop gourmandée. Ainsi j'ai ôté (seulement pour la prononciation) le mot *bien*, etc. Maintenant, je vous assure ; 1o que le succès a été énorme, 2o que cela passera. Je vous demande la permission d'aller corriger les épreuves avec vous, etc."

2 Pontmartin, *Dern. Caus. litt*, p. 157.

BARNAVE (1761-1793), d'abord royaliste constitutionnel, se laissa plus tard entraîner au delà du rôle qu'il s'était tracé, et son éloquence impétueuse contribua à conduire la monarchie au bord de l'abîme. Moins incisif que lui, moins châtié que l'abbé Maury, CAZALÈS (1758-1805), mettait au service du roi une logique chaleureuse, toujours prête à l'improvisation. Nommons encore les trois hommes de cœur qui eurent l'insigne courage de défendre Louis XVI devant la Convention, DE SÈZE, TRONCHET et MALESHERBES. Le plaidoyer du premier est tout ce qu'il devait être, une discussion ferme, solide et chaleureuse. Nulle intention d'excuse, nulle petitesse de justification ; c'est un roi qui veut détromper ses sujets. Quelques jours plus tôt (13 déc. 1792), Malesherbes avait adressé à la convention un *mémoire* qu'on ne devait pas lui pardonner ; mais avant de suivre sur l'échafaud le maître qu'il avait si vaillamment défendu, il voulut laisser parler sa douleur et son indignation, et trouva pour flétrir les assassins du roi, des accents sublimes. " Vous auriez cru, dit l'abbé Edgeworth, entendre Burke lui-même."

Nous avons fini notre tâche.—S'il fallait maintenant tirer une conclusion, nous la prendrions toute faite dans l'*Homme* de M. Hello (p. 89).

" On représente le dix-huitième siècle, dit-il, comme le siècle de l'élan, de la hardiesse, du courage intellectuel, comme un novateur ardent et fier qui, s'il s'est trompé, s'est trompé noblement, par grandeur d'âme et par *excès de pensée*.

" Ce préjugé est dangereux, fatal. Il donne au dix-huitième siècle un air de grandeur qui peut le faire admirer et plaindre par tous ceux qui ne savent rien. Ce préjugé rend le dix-huitième siècle intéressant aux yeux de la foule, comme certains mélodrames voudraient rendre intéressants aux yeux de la même foule les criminels. Il y a des gens qui voudraient faire croire que les criminels sont de grandes âmes, ardentes et égarées, qui ont envahi les domaines du mal, parce qu'elles étaient trop grandes pour être emprisonnées dans le bien. On fait croire facilement

ces choses-là au pauvre monde. La vérité est que, en général les criminels sont des hommes mous, flasques, froids, qui glissent dans la boue et qui glissent dans le sang. Ainsi a fait le dix-huitième siècle. C'est un être mou, flasque et froid qui a glissé dans la boue et qui a glissé dans le sang."

DEUX GENRES LITTERAIRES

1o POÉSIE LYRIQUE

et

inc

rep
réc

ve
pré
pou
nog
tro
me
qui
pas
et p
veil
attr
mên
nous
plus
ou d
com
chan
mère
de *C*

---

1 *I*
Lévis),

2 I
Lévis).

3 *A*

POESIE LYRIQUE

Voir d'abord, dans les études générales sur les littératures hébraïque, grecque et romaine (profanes), les articles divers sur la *Poésie lyrique*....

Pour la poésie chrétienne, il faudrait ajouter aux Pères grecs que nous avons indiqués au passage, le nom de

SAINT JOSEPH L'HYMNOGRAPHE

(Supplément à la Poésie grecque chrétienne)

S'il nous est permis de nous citer nous-même, nous reproduirons ici une page de notre *Madame Saincte Anne*, récemment parue [1] :

" Après André de Crète et saint Sophrone, c'est-à-dire vers la fin du neuvième siècle, un homme prodigieux se présente, que la plupart des historiens littéraires ont pourtant jusqu'ici laissé dans l'oubli. C'est JOSEPH l'*Hymnographe*. Comment un génie cemme celui-là n'a-t-il su trouver place dans aucune histoire de la Poésie, et comment nous-même autrefois, quand nous écrivions tel ouvrage qui voulait rendre justice au moyen âge, ne l'avons-nous pas mentionné [2] ? Cependant "mieux vaut tard que jamais," et puisque, enfin, le temps en est venu, saluons le merveilleux poète auquel la *Bibliotheca sicula* de Mongitor attribue la composition d'hymnes innombrables [1]. Nous-même, en additionnant les chiffres qui nous étaient fournis, nous sommes arrivé à la somme de cinq cents *Canones* et plus, ce qui représente neuf ou dix fois autant d'hymnes ou d'odes ; soit à peu près *cinq mille* pièces. Un poète comme celui-là, doublé d'un saint, n'avait pas pu ne pas chanter la Vierge Marie et en même temps sa bienheureuse mère, sainte Anne. Aussi bien, il l'a fait dans une série de *Canones* qui portent le titre général de *Mariale*. Il

---

1 *Les trois Légendes de Madame Saincte Anne*, in-8o, 1898 (Impr. Mercier, Lévis), 1er volume, p. 347.

2 Le présent ouvrage : *Questions d'histoire littéraire*, in-8o, 1884 (Mercier, Lévis).

3 Ant. Mongitoris *Bibl. Sicula*, Panormi, 1708, t. I, p. 384.

faut entendre l'éditeur de ces poèmes dans la préface qu'il y a mise : " Ici, dit-il, tout est d'or, de pierre précieuse, plein du suc de la piété et du miel de la dévotion ; tout nous prouve combien le génie de l'auteur était épris de la Vierge Marie, et aussi combien son amour pour elle avait de génie [1]."

" Les deux premiers *Canones*, formant en tout dix-huit odes, chantent la naissance et la présentation au Temple de la sainte Vierge. Notre français est trop pauvre pour traduire ces richesses de la langue grecque et du style oriental. Comment aussi faire passer en notre langue tant de figures hardies auxquelles notre sévérité littéraire est si peu habituée ? " La Vierge, c'est le lit d'unique beauté, le trône très élevé de Dieu (Ode I), " la montagne que la main de l'homme n'a pas touchée et qui s'est formée de la pierre stérile (Ode II) ; " c'est la " Vigne salutaire dont le cep incorruptible a germé le fruit qui sera plus tard le vin mystique de la joie ; " c'est encore " le volume nouveau, où s'est écrit le Verbe de Dieu (Ode V) " ; et sainte Anne à son tour, est la " coquille (*concha*) qui produit la couleur pourpre dont le Christ doit teindre le vêtement de son Incarnation (Ode VI)," et ainsi jusqu'à la fin, dans une abondance d'images intarissable.

" Encore une fois *traduttore traditore ;* " un traducteur est un traître," et ici, mieux que jamais, il a chance de l'être. C'est pourquoi, nous laisserons au lecteur tout le plaisir de consulter les originaux mêmes."

---

1 *Dico esse totum aureum, totum gemmeum, totum ex pietatis saccharo, ac devotionis melle compactum, ex quo quam affectuosus fuerit auctoris in Mariam genius, quam ingeniosus affectus et quam purus ac fervens amor luculentissime elucet.* Migne, *Patrol, gr.*, lat. tant. edita, t. IV, col. 916.

POESIE LYRIQUE LATINE AU MOYEN AGE

LÉGENDES

Un des genres de poésie les plus féconds au moyen âge, c'est la poésie lyrique, et dans la poésie lyrique, la *légende*. Cultivées, lues et goûtées du sixième siècle au seizième, ces légendes, ces vies de saints, se comptaient vers la fin de cette période, par milliers et vingtaine de milliers, et nulle littérature, assurément, n'a plus occupé les intelligences et remué les âmes à aucune époque. Parties des monastères, toutes chaudes encore des ardeurs de la charité qui les avait inspirées, elles se répandaient parmi le peuple chrétien, et partout et toujours elles gravaient dans les convictions de ce peuple la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à la vérité que toutes les dissertations des philosophes.

C'est que, en ce bon vieux temps, personne ne doutait de la vérité, pas plus que de la douceur ineffable de ces pieux récits. On vivait alors, M. de Montalembert nous l'a dit, dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux de ses pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Eglise avait proclamé la sainteté. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié, un père, un ami, une amie ; et, sous sa garde, on s'avançait avec une douce confiance vers l'éternelle lumière. Au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, sous le toit du pauvre artisan, comme dans la brillante demeure du riche, ces saintes amitiés exerçaient leur consolatrice et fortifiante influence. Saint Louis mourant au delà des mers pour la Croix, invoque l'humble bergère que ses pères ont préposée à la garde de Paris et de la France. Roland, étendu à demi mort dans le défilé de Roncevaux, plaint sa Durendal,

sa bonne et vaillante épée, car elle va passer aux mains des païens, elle, si belle et si sainte ! Dans sa garde dorée il y a tant de reliques :

> Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
> Des cheveux de monseigneur saint Denys 1, etc.

Aussi pieux que Roland, les chevaliers et les nobles seigneurs ont pour modèles et pour patrons saint Michel et saint George, pour dames de leur pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite. Le laboureur voit dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue ; le pauvre artisan, l'homme de peine, rencontre à chaque pas ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouve en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie, dont le ciel est la moisson.

" Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections, qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie.... Chaque jour voyait éclore quelque légende merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à celle qui avait repeuplé les rangs des anges. *Il faut bien*, lui disait-on avec une délicieuse simplicité, *il faut bien que tu nous exauces : nous avons tant de bonheur à t'honorer !*"—" O Marie ! s'écriait-on encore, nous " te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la " terre d'Egypte.... O Marie ! ô notre Sara ! dis que tu " es notre sœur, afin que, à cause de toi, Dieu nous veuille " du bien ; afin que, par ta grâce, nos âmes vivent en Dieu ! " Dis-le donc, ô notre très chère Sara ! dis que tu es notre " sœur, et à cause d'une telle sœur, les Egyptiens, c'est-à- " dire les démons, auront peur de nous ; à cause d'une telle " sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos

1 *Chanson de Roland* (6e éd. L. Gautier), p. 199.

" côtés ; et le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit nous " feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi [1]."

La plus célèbre et aussi la plus belle des légendes connues a pour auteur JACQUES DE VORAGINE, religieux dominicain du treizième siècle (m. 1292). Longfellow, de nos jours, a senti toute la poésie que renfermait ce livre de l'humble moine, et il a essayé d'en faire passer quelque chose dans sa langue. " Jacques, dit-il dans l'argument de l'un de ses poèmes, avait intitulé simplement son livre : *Légendes des Saints*, mais ses admirateurs l'ont appelé *Livre d'or* ou *Légende dorée*, car suivant l'expression de Wynkin de Worde, " autant l'or l'emporte sur les autres " métaux, autant ce livre est supérieur aux autres livres." Pour moi, j'ai voulu aussi intituler mon poème *Légende dorée*, parce que le récit qui m'en a inspiré le fond me semble surpasser toutes les autres légendes en importance et en beauté.—Il nous montre au milieu de la corruption du moyen âge, ces vertus de désintéressement, de sacrifice, de foi, d'espérance et de charité qui suffisaient à toutes les exigences de la vie et de la mort [2]."

AUTRES POETES.

Revenons en arrière un moment. Outre les auteurs légendaires, il y a eu dans tout le cours du moyen âge des poètes lyriques et des hymnographes dont quelques-uns sont restés célèbres.

Nous savons tout ce qu'on peut trouver de défectueux dans les quatorze livres de poèmes que nous a laissés FORTUNAT, évêque de Poitiers (m. 609). Bon nombre de ses poésies profanes sont puériles et monotones ; nous sommes peu charmés de voir le poète dessiner avec ses vers, des croix, des losanges, des ailes, des haches, et se fatiguer en tours de force de ce genre. Mais quand on chante dans nos églises le *Vexilla Regis*, le *Pange lingua... lauream*

---

1 Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, Introd., pp. 148, 149, 152.—La prière citée est de saint Bonaventure, *Speculum Mariae*, lectio IX.

2 Longfellow's *Poetical Works* (London, 1868), p. 143.

certaminis; quand nous lisons les strophes touchantes de l'élégie sur la ruine de la Thuringe, ou celles que le poète consacre au souvenir de Galsuinthe, la malheureuse princesse, nous admirons, nous sommes ému, et nous estimons qu'il n'a manqué à l'auteur pour être mieux apprécié que d'être né dans une époque plus favorablement connue.

Au sixième siècle encore, un fils des rois d'Irlande, saint COLOMBA ou Columbkill, trouvait pour chanter la patrie absente des vers pathéthiques et charmants : " O Arran, mon soleil, mon cœur est à l'Occident avec toi. Dormir sous ton sol immaculé vaut autant que d'être enseveli dans la terre de saint Pierre et de saint Paul. Vivre à la portée de tes cloches, c'est vivre dans le bonheur. O Arran, mon soleil, mon amour gît en l'Occident et en toi."

Après ces vers, rien de touchant comme les souvenirs de prière et d'étude dont s'entretenait ALCUIN (725-804) dans ses vieux jours :

" O cher monastère, disait-il, douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours, adieu, cher monastère, à jamais !

" De tous côtés t'entourent des arbres aux rameaux pleins de murmures, charmants bosquets au front toujours chargé de fleurs !

" Ton cloître enferme des jardins qu'embaument des rameaux chargés de fruits, et la blancheur du lis s'y mêle à la pourpre du rosier.

" Des oiseaux de toute sorte y répètent leurs chansons matinales, célébrant par leurs concerts le Dieu qui les a créés.

" Mais dans ton enceinte résonna aussi naguère la douce voix du maître, nous transmettant de ses lèvres sacrées les leçons de la sagesse....

" Et maintenant, cher monastère, ma muse plaintive te pleure, mon cœur gémissant déplore ton destin....

" Rien ne demeure éternel, rien n'est vraiment immuable.. Les ombres de la nuit obscurcissent les saintes clartés du jour ;

"Le froid hiver vient brusquement secouer les fleurs brillantes ; les souffles orageux troublent les mers paisibles ;

"Et cette sainte jeunesse, qui poursuivait les cerfs dans la campagne, courbe aujourd'hui sur un bâton un corps que la vieillesse allanguit !

"Mais aussi, malheureux que nous sommes, pourquoi t'aimons-nous, ô monde fugitif ! Partout et toujours tu te précipites et fuis loin de nous [1] !"

Pendant que le doux Alcuin consacrait ses derniers loisirs à chanter les souvenirs du passé, THÉODULFE, évêque d'Orléans, faisait fleurir les bonnes études dans son diocèse et fondait plusieurs écoles célèbres : Saint-Aignan, Fleury, Saint-Lifard. Poète lui-même, comme le prouvent ses hymmes et son *Exhortation aux Juges*, poème didactique d'environ mille vers, il ne le fut jamais plus que lorsqu'il chanta d'inspiration les strophes majestueuses du *Gloria laus*. "Il y avait plus de quatre ans," raconte M. Baunard, "que Théodulfe languissait loin de son église et de la liberté, quand arriva la fête des Rameaux, de l'année 821 ou 822. Elle se célébrait avec une grande solennité à Angers, et cette année-là, particulièrement, elle allait être magnifique, car le roi devait assister à la procession qui parcourt la ville en mémoire de l'entrée triomphale du Seigneur à Jérusalem. Une foule considérable s'était rendue à cette solennité, des bords de la Sarthe, du Maine et de la Loire. Le clergé, le peuple, les magistrats et les grands, le roi à leur tête, tous portant dans leurs mains des branches verdoyantes, parcoururent les rues tortueuses de la vieille ville, et la joie disposait les cœurs à la pitié, quand le cortège sacré passa devant les murs de la prison de Théodulfe. Alors on aperçut une tête vénérable qui se penchait à la fenêtre. Puis on entendit une voix triste et belle.. C'était le prisonnier qui, joignant sa prière à celle du peuple fidèle, chantait une hymme nouvelle qu'il avait composée [2] :"

Gloria, laus et honor tibi sit, Rex Christe redemptor,
Cui puerile decus prompsit hosanna p'um !

---

1 *Versus de Cella Cormaricensi.*

2 L. P. Baunard, *Théodulfe, évêque d'Orléans*, etc., thèse pour le doctorat ès lettres.

"Gloire, louange et honneur soient à vous, ô Roi, ô Christ rédempteur, à qui cette joyeuse enfance chante en ce jour son pieux hosanna !

" Vous êtes le roi d'Israël et l'illustre rejeton de David, ô Roi béni, qui venez au nom du Seigneur !

" Tout chante à la fois vos louanges, les chœurs des anges dans les cieux, les hommes sur la terre, et toute créature.

" Le peuple hébreu vint au-devant de vous avec des palmes ; nous voici, nous, avec des prières, des vœux, des hymmes . ."

Le neuvieme siècle est une époque de tristesse. L'empire de Charlemagne se divise, les dissensions intestines se multiplient, les esprits les plus éclairés, croyant que les nations ne peuvent survivre à la monarchie du grand roi, désespèrent de tout, parce qu'il existe trois royaumes au lieu d'un. Un diacre de l'Église métropolitaine de Lyon, FLORUS, écrit alors sur le démembrement de l'empire, une complainte en vers "dont quelques passages, nous dit Augustin Thierry, offrent l'expression naïve des sentiments de ceux qui avaient rêvé l'éternité du système de Karle et de la soumission des peuples méridionaux au gouvernement tudesque [1]."

A la même époque paraissent NOTKER, l'auteur du *Victimæ paschali laudes* ; WALAFRID STRABON, RHABAN-MAUR (m. 856), ABBON, moine de Saint-Germain. Rhaban-Maur est surtout célèbre. A parcourir ses nombreux comme ses élégants volumes, on se fera une juste idée de son immense érudition. Ses profondes études dans toutes les sciences divines et humaines lui valurent de son vivant même le surnom alors très glorieux de sophiste. Outre son *Institution des clercs*, qui est un chef-d'œuvre, ses hymnes comptent parmi les plus belles de la liturgie catholique. Qui ne connaît le *Veni creator Spiritus*, le *Christe, sanctorum decus*, le *Tibi Christe, splendor Patris*, le *Salutis æterne Dator ?*

Sur la fin du dixième siècle, le roi ROBERT (m. 1031)

---

1 *Lettres sur l'histoire de France*, lettre 11e.

se présente à nous comme un nouveau David. Sa séquence *Veni, sancte Spiritus* est d'une élévation de pensée et d'une majesté de style vraiment admirables.—Un siècle plus tard, HILDEBERT (1096-1133), évêque du Mans, exerçait sur une multitude de sujets sa verve poétique intarissable. On a de lui des poèmes sur l'Ancien Testament, des poèmes didactiques, des fables, des élégies, des épitaphes, des inscriptions, des épigrammes.—Saint BERNARD, que nous retrouverons plus loin, offre au nom de Jésus trois perles ravissantes : *Jesu, dulcis memoria,* . *Jesu, rex admirabilis,... Jesu, decus angelicum..* ; et à la sainte Vierge, dix-huit hymnes d'une richesse de style inépuisable et d'une grande hardiesse dans la forme.—PIERRE LE VÉNÉRABLE, abbé de Cluny, célèbre de même la mère de Dieu dans des vers pleins d'enthousiasme. ABAILARD écrit en faveur des religieuses du Paraclet trois livres d'hymmes liturgiques d'où s'exhalent les plus doux parfums de piété.

Mais hâtons-nous de saluer celui que dom Guéranger appelait naguère le plus grand poète liturgique du moyen âge, et que le docteur Neale, plus récemment encore, appelait à son tour " le plus grand poète latin, non seule-du moyen âge, mais de tous les temps[1]." Ce poète incomparable a nom ADAM DE SAINT-VICTOR (m. 1180 ?). On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était anglais de naissance et qu'il vécut au monastère de Saint-Victor-lez-Paris, sous l'abbé Guérin. Adam consacra son génie poétique à la glorification des plus augustes mystères de notre foi, et à celle des bienheureux du ciel. Il chante l'indivisible Trinité ; il dépeint la naissance et la résurrection du Fils de Dieu fait homme, et raconte l'invention et l'exaltation de la Croix ; il adore l'Esprit-Saint et le supplie de répandre sur lui ses dons et ses grâces. Il fait ensuite le panégyrique des apôtres saint Pierre et saint Paul, de saint André, de saint Matthieu, de saint Luc, de saint Jean l'Evangéliste et de saint Barthélemy. Après avoir admiré la naissance et déploré la décollation de saint

---

1 Voy. *The Tablet*, no 2180.

Jean-Baptiste, il jette des couronnes sur le tombeau de saint Etienne et chante les élus de l'Eglise triomphante : Nicolas, Vincent, Laurent, Augustin, Denys, Martin, Agnès, Catherine, Geneviève.

Et quelles strophes pleines de lumière, de grâce et d'amour, quand le poète célèbre la Vierge-mère !

Salve, Mater Salvatoris,
Vas electum, vas honoris,
Vas cœlestis gratiæ !

" Je vous salue, Mère du Sauveur, vase d'élection, vase d'honneur, vase rempli de la grâce céleste ! .

" Je vous salue, sainte Mère du Verbe, fleur sortie des épines, fleur sans épines, gloire du buisson !....

" Porte close, fontaine des jardins, urne dépositaire des parfums et des aromates, votre suave odeur surpasse celle du bois de cinnamome, de la myrrhe, de l'encens et du baume !

" Je vous salue, honneur des vierges, médiatrice des humains, qui avez enfanté leur salut ; vous êtes le myrthe de la continence, la rose de la douceur, le nard odoriférant..

" Fleur de la prairie, lis incomparable des vallées, c'est de vous qu'est sorti le Christ.

" Vous êtes toute blanche et toute belle, vous êtes toute pleine de douceur et de parfums.. [1] "

Les séquences du poète de Saint-Victor embellirent longtemps les missels de l'Eglise de Paris ; longtemps elles furent populaires en Allemagne, en Angleterre, et généralement dans toutes les Eglises du nord de l'Europe. Mais la renaissance des lettres parut ; et ces hommes qui suspendaient leur lecture des Epîtres de Saint-Paul, dans la crainte de gâter leur style, décidèrent à l'unanimité que ces anciennes proses du moyen âge devaient céder la place aux inspirations d'un Santeuil. Nous disons à l'unanimité ; nous nous trompons. Jean de Toulouse, prieur de Saint-

1 *In Assumptione Beatæ Virginis.*—On trouvera cette hymne et plusieurs autres du même auteur dans le *Carmina e poetis christianis excerpta* de M. F. Clément.

Victor, eut le courage, en plein siècle de Louis XIV, sous le règne de Boileau, de venger la mémoire du vieux poète. Il osa dire qu'Adam joint la perfection de la forme à la sublimité du fond ; qu'il est admirable pour la rapidité du trait, la richesse et l'harmonie des finales, la variété du rythme, l'heureuse application des figures bibliques, la chaleur des sentiments, la beauté des comparaisons, les sublimes élans de l'enthousiasme ; en un mot il signalait une réunion de qualités qui placent le plus grand nombre de ses poésies au rang des productions les plus étonnantes de l'esprit humain. Notre siècle n'a pas démenti cet éloge. De nos jours, M. Léon Gautier n'a pas craint de composer l'histoire des œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, et l'auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, M. Auguste Nicolas, appelle la séquence : *Salve, Mater Salvatoris*, dont nous venons de citer quelques strophes, " l'un des joyaux les plus précieux de l'écrin liturgique de Marie."

Et maintenant, que dire de l'*Office du Saint Sacrement*, composition merveilleuse de saint THOMAS D'AQUIN (1227-1274), qui, en produisant ce chef-d'œuvre, s'est élevé aussi haut dans l'ordre de la poésie sacrée, qu'il l'est, par ses immortels ouvrages, dans l'ordre des sciences théologiques ? Qui n'a mille fois admiré, qui ne sait par cœur le *Pange lingua*, le *Sacris solemniis*, le *Verbum supernum prodiens*, l'*Adoro te supplex*, le *Lauda Sion Salvatorem* dont on croirait qu'ils ont été dictés au saint docteur par les esprits angéliques [1] ?

" Le génie méthodique du treizième siècle, écrit dom Guéranger, paraît dans la prose *Lauda Sion*, œuvre étonnante qui est incontestablement de saint Thomas. C'est là que la haute puissance d'une scolastique, non décharnée et tronquée comme aujourd'hui, mais complète comme au moyen âge, a su plier sans effort au rythme et aux allures de la langue latine, l'exposé fidèle, précis, d'un dogme aussi abstrait pour le théologien, que doux et nourrissant au

---

1 Un peintre italien a eu l'heureuse idée de représenter saint Thomas composant le *Lauda Sion*, environné d'anges qui lui dictent tour à tour les versets de cette admirable prose.

cœur du fidèle. Quelle majesté dans l'ouverture de ce poème sublime! Quelle précision délicate dans l'exposé de la foi de l'Eglise! et avec quelle grâce, quel naturel sont rappelées dans la conclusion, les figures de l'ancienne loi qui annonçaient le pain des anges, l'agneau pascal, la manne! Enfin, quelle ineffable conclusion dans cette prière majestueuse et tendre au divin pasteur qui nourrit ses brebis de sa propre chair et dont nous sommes ici-bas les *commensaux*, en attendant le jour éternel où nous deviendrons ses *cohéritiers*!.. Saint Thomas, le plus parfait des scolastiques du treizième siècle, s'en est trouvé par là même le poète le plus sublime [1]."

Qu'il paraisse à son tour, à côté du *Docteur angélique*, le *Docteur séraphique*, ce cher et grand saint BONAVENTURE (1221-1274). Non content d'approcher de la poésie dans sa *Légende de saint François*, Bonaventure se fit poète pour chanter la mère de Dieu et "paraphrasa deux fois le Psautier tout entier en son honneur [2]." Il nous a laissé de plus sous le titre de *Philomena* [3] un poème dont on ne dira jamais assez toute la ravissante beauté, et qui debute ainsi :

"Philomèle, avant-courrière d'une saison délicieuse, toi qui annonces la fin des pluies et des hivers, toi qui, par ton tendre chant, calmes l'inquiétude des cœurs, viens à moi, je t'en supplie, intelligent oiseau.

"Viens, viens, je t'enverrai là où je ne puis voler: tes chants consoleront mon bien-aimé; les doux accords de ta lyre apaiseront sa tristesse; mes paroles, hélas! je le sais, ne peuvent atteindre jusqu'à lui .....

"On dit du rossignol que, dès qu'il sent l'approche de la mort, il gagne le sommet d'un arbre, et que là, dès l'aube du jour, il fait entendre toute sorte de chants.

"Par des chants délicieux il devance l'aurore; mais quand, vers la première heure, le soleil brille d'un plus vif éclat, il donne plus d'extension à sa voix charmante et n'accorde à ses mélodies ni silence ni repos.

"Vers la troisième heure, il ne connaît pour ainsi dire plus de mesure, car la joie de son cœur va en augmentant; son gosier semble se briser, sa voix gagne en force; plus il produit des sons éclatants, plus il redouble d'ardeur.

---

1 Guéranger, *Institutions liturgiques*, t. I, p. 348.

2 Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, t. I, p. 84.

3 Nous ferons observer que *Philomena* est un mot très souvent employé au moyen âge pour *philomela*.

“Mais lorsque, à midi, le soleil est dans toute sa force, sa faible poitrine se brise sous un trop grand effort; suivant son habitude il répète *oci*, *oci*, et l'excès de la souffrance met seul un terme à ses chants.

“La lyre de Philomèle est brisée, l'oiseau est palpitant et mourant, et, quand vient la neuvième heure, il meurt, et toutes les veines de son corps se distendent à jamais.

“Cher ami, tu as entendu la courte histoire de l'oiseau; mais rappelle-toi que ses chants ont des rapports mystiques avec la loi de Jésus-Christ.

“D'après ma fiction, Philomèle est l'âme pleine de vertus et d'amour qui, dans son voyage à travers la patrie qu'elle aime, fait entendre de doux chants[1].”

Pendant que saint Bonaventure écrivait ces strophes immortelles, un autre ami de saint François d'Assise, THOMAS DE CELANO, chantait sur la tombe des morts :

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla
Teste David cum Sybilla.

. . . .

Ingemisco tanquam reus,
Culpa rubet vultus meus,
Supplicanti parce Deus.

Le *Dies iræ* est un monument de génie. C'est une complainte sombre et terrible au début, et qu'on dirait entonnée par le dernier des humains sur les décombres de l'univers. La trompette sonne, la solitude des tombeaux en est troublée ; les morts, effrayés, s'avancent vers le trône de Dieu : O souveraine Justice, qui osera comparaître devant vous ! qui pourra supporter vos jugements ! Puis le mot de miséricorde est prononcé, et l'hymne reprend son allure de recueillement solennel et de tremblement religieux. Où trouver une inspiration plus gigantesque, une lamentation plus désolée, une prophétie d'anéantissement plus atterrante que celle-là ? Quand, dans nos églises, vous entendez ce chant lugubre, ce n'est pas seulement une sensation fugitive, une surprise de l'imagination ; “ non, c'est la première rêverie de votre enfance, le remords du premier péché, les terreurs et les joies austères du confessional, et puis cette longue et rêveuse échappée vers les régions mys-

1 Nous avons donné ce poème en entier dans notre première édition.

térieuses de la peine et de la récompense ; c'est tout cela, c'est votre vie tout entière, prévisions et souvenirs, qui s'accumule et se condense dans une seule impression. Que l'artiste est puissant quand il peut dans l'âme humaine faire vibrer de pareilles cordes ! quand il est sûr d'ébranler et de mettre en jeu, non pas ce superflu de sensibilité qu'on met en réserve pour la distraction, mais ce qu'il y a de plus intime, de plus sérieux, de plus imposant dans la vie ; quand lui-même, au lieu de s'éprendre d'un sujet de fantaisie, il peut, sûr d'être senti de tous, jeter toute son âme dans un cri de joie, de terreur, dans une prière ardente ou une menaçante prophétie [1] ! "

A ces superbes paroles de M. Guéroult, on peut ajouter le mot de Proudhon : " Je ne connais vraiment rien, ni dans les Psaumes, ni dans les Latins, ni dans les Grecs, ni dans les Français, qui soit de cette force [2]."

Dans la liturgie catholique, nous passons d'une merveille à une autre, et quand on a pour ainsi dire épuisé sur une hymne toutes les formules de l'admiration, il reste encore tant d'autres compositions aussi belles, aussi sublimes, que c'est toujours à recommencer. Après le *Dies iræ* vient le *Stabat Mater* de JACOPONE, et dites combien elle est touchante elle aussi, " cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent commes des larmes ; si douce, qu'on y reconnaît bien une douleur divine et consolée par les anges ; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur [3] ? "

Que d'autres inspirations heureuses nous trouverions encore au moyen âge, parmi ces innombrables compositions lyriques dont les auteurs nous sont restés inconnus ; dans ces hymnes, ces proses, ces séquences où tout noble

---

1 Adolphe Guéroult, *De la musique sacrée et de la musique profane*, dans la *Revue encyclopédique* ; article reproduit au tome VI (p. 276) des *Annales de philosophie chrétienne*. On sait que M. Guéroult ne partageait pas nos croyances catholiques.

2 Proudhon, *Du Principe de l'Art.*, ch. VI, p. 71.

3 Ozanam, *Poètes franciscains*, p. 169.

et profond sentiment de l'âme humaine trouve sa vraie expression, une expression simple et grandiose à la fois ! Mais que sert de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet ? Tout catholique a senti dix fois, cent fois, mille fois en sa vie, le charme puissant de nos hymnes sacrées. Il est peu de dimanches et de fêtes dans l'année où nos églises ne retentissent de chants lyriques, qui, à plusieurs points de vue, peuvent soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de plus élevé et de plus harmonieux dans la poésie ancienne ou moderne. Et maintenant, qu'importe que des esprits soi-disant éclairés n'aient pas voulu reconnaître ces beautés pourtant si réelles ; qu'importe encore, dirons-nous aux pieux hymnographes du moyen âge en empruntant les paroles du poète,

Qu'importe que la foule aveugle vous préfère
  Les vains chantres de ses plaisirs ?
Que vous planiez trop haut pour ceux qui sur la terre
  Ont renfermé tous leurs désirs ?

. . . .

Si tous les cœurs chrétiens, émus d'un saint délire,
  Vibrent au son de votre voix,
Comme vibraient jadis les cordes de la lyre
  Où le barde posait ses doigts ;

Si chacun des accents de vos lèvres bénies
  Monte avec l'encens de l'autel ;
Si Dieu les reconnaît parmi les harmonies
  De son cantique universel ?

POÉSIE LYRIQUE FRANÇAISE AU MOYEN AGE

LANGUE ROMANE

Pendant que la langue latine se conservait dans l'Eglise et dans les écoles, elle subissait parmi le peuple des altérations de jour en jour plus profondes. Elle empruntait des mots au gaulois-celtique et au franc-germanique ; elle simplifiait la construction, elle prenait enfin le nom de *langue romane*, laquelle, remaniée sous des in-

---

1 Marie Jenna, *Élévations poétiques et religieuses* (1880), p. 72

fluences diverses, produisit le groupe franco-provençal, c'est-à-dire la langue d'oïl au nord et la langue d'oc au sud, l'italien, et le groupe hispano-portugais.

Pas plus que le latin vulgaire d'où elle était issue [1], la langue romane ne fut à son origine une langue écrite. Le latin seul, nous voulons dire le latin classique, constituait proprement la matière du style ; était seul employé dans toute rédaction théologique ou juridique, scientifique, historique ou poétique, publique ou privée. A prendre le mot de littérature dans son sens étymologique : d'expression de la pensée humaine fixée et transmise par l'écriture, c'est donc à l'histoire de la littérature latine qu'appartient la période mérovingienne.

Mais ce mot de littérature peut représenter à l'esprit

---

1 Cette opinion, généralement admise qui fait dériver le français du latin, a été contredite en ces dernières années par un critique d'une grande autorité, M. **Granier de Cassagnac**. Nous citons simplement :

" Une opinion très répandue et très accréditée, dit-il, fait venir la langue française du latin.... Il est évident qu'un grand nombre de termes latins et grecs sont entrés dans la composition de la langue française, surtout depuis la Renaissance, en vue d'exprimer les idées morales, philosophiques, politiques, littéraires, scientifiques, financières, propres à la société moderne ; mais il n'en est pas moins vrai que les éléments primordiaux, essentiels, populaires, de la langue française, sont d'origine nationale. Ils appartiennent directement, clairement, aux six ou sept idiomes, branches distinctes de la langue celtique, qui se parlent encore aujourd'hui en France, comme le catalan, le languedocien, l'aquitain, le bas-breton, l'auvergnat, le wallon ; et ces idiomes, qu'on appelle du nom général de patois, sont incontestablement antérieurs, non seulement à l'invasion romaine, mais à la formation de la langue latine....

" La langue latine, telle que nous la connaissons, n'existait pas encore lorsque la nation gauloise ou celtique était déjà la plus puissante et la plus redoutée de l'Europe.... On sait que, trois siècles avant notre ère, cette nation, maîtresse de la meilleure partie de l'Italie, établie en Illyrie et en Thrace, après avoir rançonné la Macédoine, la Thessalie, la Béotie et l'Italie, après avoir pris et brûlé Rome et Troie, régnait encore en souveraine sur toute l'Asie-Mineure.

" Bien évidemment une telle nation avait sa langue, appropriée à ses besoins et à ses mœurs. Cette langue, (on peut le prouver), était à peu près la même que celle d'aujourd'hui ; et elle comprenait déjà à cette époque reculée, les divers idiomes qu'elle possède de nos jours. Comme les Gaulois ne s'étaient jusqu'alors mêlés à aucune nation, leur langue n'avait emprunté ses éléments à aucune autre. Elle était surtout pure de tout élément latin, car le latin qui est parvenu jusqu'à nous, et qui est compris entre l'époque de Térence et celle de Tacite, n'existait pas encore, lorsque les Gaulois avaient déjà colonisé la moitié de l'Italie et dominaient en Illyrie, en Thrace et dans la Grèce Asiatique....

" La langue gauloise, si ancienne et déjà répandue d'un bout du monde à l'autre, avant la formation du latin, ne saurait donc être composée, ainsi qu'on se l'imagine sans réflexion et sans fondement, des débris du latin, langue bien plus récente. C'EST AU CONTRAIRE, LE LATIN QUI, POUR SE FORMER, EMPRUNTA UNE BONNE PARTIE DE SES ÉLÉMENTS A LA LANGUE GAULOISE ET AUX AUTRES IDIOMES RUSTIQUES DE L'ITALIE...."

(Pour la preuve, voir *Le Réveil*, 12 mars 1859, 1er article.)

une idée plus large. On peut douter par exemple que les Grecs du temps d'Homère connussent l'usage de l'écriture. Qui voudrait pourtant exclure l'époque de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* des temps qu'embrasse l'histoire de la littérature grecque ? Or, il est bien certain, quoiqu'il n'en reste que de faibles traces, longtemps méconnaissables sous la forme qui nous les a conservées, il est bien certain, disons-nous, qu'il y eut dès l'époque mérovingienne, une poésie romane, une poésie nationale, populaire, et l'on peut même dire que cette poésie contenait en germe plusieurs des genres que devait plus tard faire éclore et développer le génie inventif du moyen âge.

Cette poésie coulait de deux sources principales, et tout d'abord de la poésie populaire latine, dont l'existence nous est attestée par quelques débris qui nous en sont parvenus. Cette poésie, nous l'avons déjà vu, avait ses caractères propres, distincts des caractères de la poésie savante, de celle qui était cultivée par les lettrés, disciples de Virgile et d'Horace. L'Eglise catholique s'adressant à tous, riches et pauvres, dut parler la langue de tous, et pour cette raison, dès son origine, dès ses premiers développements dans l'Empire romain, ses prédicateurs mirent en œuvre le latin vulgaire à côté du latin classique. Ils tournèrent aussi leur attention sur la poésie populaire, et il semble bien résulter de quelques textes échappés à un oubli presque inévitable, comme de la suite même et de la logique des faits, qu'ils firent parfois pleinement usage, dans une intention religieuse et morale, de la poésie vulgaire. Ils durent composer, par exemple, en suivant les usages de cette poésie, des cantiques et pour ainsi dire des chansons chrétiennes, pour les opposer aux chansons latines profanes, d'esprit profondément idolâtrique et païen, qui avaient cours dans les ateliers et dans les campagnes.

Une autre source de la poésie romane des temps mérovingiens fut la poésie barbare apportée en Gaule par les guerriers de Germanie. L'habitude qu'avaient dès longtemps ces guerriers de célébrer les exploits de leurs ancêtres et aussi leurs propres exploits, se communiqua aux populations gallo-romaines et inspira une énergie nou-

velle, une vitalité plus grande, un ton plus élevé à la poésie populaire. Les grands personnages et les grands événements de l'époque mérovingienne furent dès lors l'objet de chants héroïques plus ou moins étendus, d'un caractère demi-narratif, auxquels on est convenu de donner le nom de cantilènes. De ces chants héroïques devait naître plus tard la Chanson de geste.

Du huitième au onzième siècle, les progrès de la littérature romane furent considérables, mais ils ne sont pas aisés à suivre, à cause de l'habitude qui persista longtemps de considérer le latin comme la seule langue littéraire, tandis que la langue parlée, alors même qu'elle se pliait aux lois d'une versification bien arrêtée et se prêtait à des compositions poétiques fort étendues, n'était toujours regardée que comme une sorte de patois, tout à fait indigne d'être noté par l'écriture. Cependant cette idée allait peu à peu disparaissant dans les esprits, et nous trouvons déjà, à l'époque carlovingienne, un certain nombre de textes conservés dans leur forme originale : pour la prose, les fameux *Serments* de 842 et le fragment d'homélie dit de Valenciennes ; pour la poésie, la *Cantilène de sainte Eulalie*, les poèmes sur *Boèce*, sur *saint Léger*, sur la *Passion du Sauveur*, le poème de *saint Alexis*[1].

La *Cantilène de sainte Eulalie* est, à l'heure présente, le plus ancien monument écrit de la poésie française. Elle remonte au commencement du dixième siècle. C'est un chant très court, composé de vingt-neuf vers, qui célèbre le martyre d'Eulalie, vierge chrétienne, refusant d'adorer les faux dieux, et que Maximien, roi des païens, ordonne de mettre à mort.

Buona pulcella fut Eulalia;	Bonne pucelle fut Eulalie;
Bel avret corps, bellezour anima.	Elle avait beau corps, âme plus belle.
Voldrent la veintre li Deo inimi,	Les ennemis de Dieu la voulurent vaincre.
Voldrent la faire diavle servir.	Voulurent la faire servir le diable.

1 V. Marius Sepet, *Annales de philosophie*, Avril 1881.

Elle n'out eskoiter les mals conseillers,	Elle n'eût écouté les méchants conseillers,
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus au ciel,	Pour renier Dieu qui demeure sus au ciel.
Ne por or, ned argent, ne paramenz,	Ni pour or, ni pour argent, ni pour parure,
Por manatce regiel ne preiemen,	Pour menace royale, ni pour prière,
Ne ule cose non la pouret omque pleier,	Ni pour aucune chose, on ne put jamais plier,
La polle sempre non amast lo Deo menestier,	La vierge à n'aimer pas le service de Dieu.
Et por o fut presentede Maximien,	Et pour ce fut-elle présentée à Maximien,
Chi rex eret a cels dis sovre pagiens.	Qui roi était en ces jours sur les païens.
Et li enortet, dont lie nonque chielt,	Il l'exhorte, ce dont elle ne se soucie pas,
Qued elle fuiet lo nom christiien.	A fuir le nom chrétien.
Ell'ent adunet lo suen element,	Elle en offre tout son corps au martyre;
Melz sostendreiet les empedementz,	Mieux aime souffrir les supplices,
Qu'elle perdesse sa virginitet.	Que de perdre sa virginité.
Poros furet morte a grand honestet.	Pour cela elle mourut à grande honnêteté.
Enz en l'fou la getterent com arde tost:	Il la jetèrent dans le feu, pour qu'elle brûlât tôt.
Elle colpes non avret, por o non s'coist.	Elle n'avait aucune faute, aussi ne brûla-t-elle pas.
A ezo no s'voldret concreidre li reis pagiens;	A cela ne voulut point se rendre le roi des païens.
Ad une spede li roveret tolir lo chief.	Il ordonna qu'avec une épée on lui tranchât le chef.
La domnizelle celle kose non contredist;	La demoiselle à cette chose, ne contredit;
Volt lo seule lazsier, si ruovet Krist.	Elle veut quitter le siècle, si Christ l'ordonne,
In figure de colomb volat a ciel.	En figure de colombe, elle vole au ciel.
Tuit oram que per nos degnet preier,	Prions tous que pour nous elle daigne prier,

Qued avuisset de nos Christus mercit,	Afin qu'ait de nous tous Christ merci,
Post la mort, et a lui nos laist venir	Après la mort, et qu'à lui nous laisse venir
Per souve clementia.	Par sa clémence.

L'importance littéraire de la langue romane s'accroît chaque jour, à mesure que s'approche la fin de l'époque carlovingienne. Le dixième siècle, siècle "dont on exagère trop les malheurs," dit Fénelon, fut pour la poésie nationale une époque d'élaboration féconde, et cela, au midi comme au nord de la France, dans le domaine de la langue d'oc, comme dans le domaine de la langue d'oïl. Alors, en effet, la séparation en deux idiomes, de l'ancienne langue romane de Gaule, apparaît comme un fait accompli depuis longtemps. Un fragment assez étendu d'un poème didactique et moral sur *Boèce*, composé vers le milieu du dixième siècle, nous offre le plus ancien monument connu de la poésie provencale, et en même temps du système de versification généralement employé dans les chansons de geste.

Parmi les débris de ces verdoyantes prémices de la poésie française, se trouve encore la *Vie de saint Alexis*, poème qui ne compte pas moins de cent vingt-cinq strophes de cinq vers monorimes Reprenant une ingénieuse comparaison de M. Gaston Paris, on peut dire de ce poème que c'est une belle église romane, où l'on admire "l'ordonnance grave et juste, la noble proportion, l'utilité de chaque membre et sa concordance avec le tout. On jouit de l'équilibre harmonieux des pleins et des vides, de l'appropriation parfaite, de l'absence complète de toute emphase et de toute recherche d'effets, de la franchise, si l'on peut ainsi parler, qui s'en dégage visiblement, et de la profondeur du sentiment qui se révèle à l'œil attentif dans cette simplicité et cette rectitude d'idées [1]."

La *Perle cachée* du cardinal Wiseman nous a rendu familière la légende de saint Alexis, cet ascète surhumain qui, sous l'impulsion céleste, dit adieu à sa jeune épouse le

---

1 *La Vie de saint Alexis*, poème du XIe siècle, etc., Paris, 1872, Introd.

soir même de ses noces pour aller faire au loin une longue pénitence, et qui, après dix-sept ans, revient souffrir et mourir, inconnu de tous, sur les marches du palais paternel. Rien dans ce poème n'est touchant comme les lamentations que l'épouse si longtemps délaissée exhale sur le cadavre de son époux, maintenant, mais trop tard retrouvé. On ne saurait mieux faire éclater la chaste tendresse de l'amour conjugal :

" Parmi le deuil du père et de la mère,—La vierge vint qu'il avait épousée : - " Sire, dit-elle, que de longues années—J'ai attendu dans la maison de ton père,—Où tu me laissas, dolente, égarée !

" Sire Alexis, tant de jours je t'ai désiré !—Et tant de larmes j'ai pour toi pleurées !—Et tant de fois, à cause de toi, j'ai au loin regardé,—Si tu revenais ton épouse consoler !....

" O cher ami, où est ta jeunesse belle ?—Combien me pèse que ton corps va pourrir en terre !—Ah ! cher époux, combien dolente dois-je être !—J'attendais de toi de bonnes nouvelles,—Et je les reçois si dures et si cruelles !..

" Belle bouche, charmant visage, gracieuse allure,—Combien est changée votre belle figure !—Plus vous aimai qu'aucune créature —Si grande douleur aujourd'hui m'est venue,—Que mieux vaudrait, ami, que morte fusse.

" Si je t'avais su là, sur les degrés,—Où tu es resté couché plein d'infirmités,—Certes, jamais personne n'aurait pu m'empêcher—Q'avec toi je n'allasse vivre et converser. —Si je l'avais pu, c'est moi qui t'aurais gardé.

" Et, sire, maintenant, me voilà veuve, dit la vierge ; —Jamais liesse n'aurai, cela ne peut être,—Ni jamais ne m'unirai à homme sur cette terre.—Dieu servirai, le Roi qui tout gouverne.—Il ne m'abandonnera pas, s'il voit que je le serve...."

Notre poésie, ou notre roman " fin de siècle " a-t-il une page plus vraie, plus *vécue* que celle-ci ?

TROUVERES ET TROUBADOURS, LANGUE D'OIL ET LANGUE D'OC.

Au onzième siècle commence l'époque de la chevalerie. " La chevalerie, a dit M. Villemain, est la réunion des deux choses qui occupaient le moyen âge, la religion

et la guerre[1]," et la poésie des troubadours comme celle des trouvères, considérée dans ce qu'elle a de plus original et de plus brillant, n'est, dit à son tour M. Fauriel, que "l'expression des idées, des sentiments et des actions chevaleresques[2]."

Dans ce onzième siècle, au sortir des terreurs de l'an mil, la foi est ardente et forte, elle se manifeste par d'héroïques efforts contre les invasions de l'Islam et par les merveilleuses expéditions des croisades. La littérature de cette société nouvelle réflète admirablement les mœurs et les caractères de l'époque. La grandeur mêlée à la violence, l'esprit d'aventures, le besoin d'action, le mépris du danger et de la mort ; et avec cela, une soumission docile à l'Église, la loyauté, le dévouement absolu au chef, au suzerain, en un mot, l'*honneur*, vertu nouvelle, chrétienne et chevaleresque : tels sont les sentiments, les passions dont nous trouvons l'expression dans la plupart des œuvres littéraires du onzième, du douzième et du treizième siècle.

Nous disons "la plupart," et cette restriction doit passer sur le compte de la poésie provençale. Car tandis que les trouvères, au nord, allaient chercher dans les traditions glorieuses du passé national la matière de leurs chants gracieux et de leurs vastes épopées, les troubadours, au midi, se tenaient, pour un bon nombre, renfermés dans le cercle étroit des chansons galantes. Et c'est peut-être, disons-le de suite, ce qui amena la rapide décadence de leur poésie. Cette poésie manquait de grande inspiration, elle s'élevait bien rarement au-dessus du culte de la beauté plastique ; elle représentait, sauf exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque, et pour toutes ces raisons, elle ne devait avoir de splendeur que pendant un siècle et demi.

Au douzième et au treizième siècle la poésie lyrique prit diverses formes. On distinguait la *parture* ou *jeu parti*, espèce de lutte entre deux poètes sur une question de sentiment tendre ; la *rotruenge* ou *retroenge*, qui, selon

---

1 Villemain, *Littérature au moyen âge*, t. I, p. 229.
2 Fauriel, *Hist. de la Litt. provençale*, t. I, p. 9.

M. Paulin Paris, répondait assez bien aux ariettes, ou cavatines modernes ; le *serventois* ou *syrvente*, d'abord consacré à louer les perfections de la Mère de Dieu, et devenu bientôt un instrument de satire violente et directe ; la *bergerie* ou *pastourelle*, genre aimable, mais où la licence se donnait fréquemment carrière, et à l'abri duquel se glissait souvent la satire des hommes et des événements contemporains ; enfin le *salut d'amour*, espèce de tendre complainte dans laquelle les vers n'étaient, règle générale, qu'un prétexte pour le chant. A ces diverses formes on pourrait ajouter la *romance* guerrière et patriotique[1].

Parmi les poètes lyriques les plus délicats du douzième siècle se distinguèrent : AUDEFROY, GUILLAUME DE FERRIÈRE, vidame de Chartres, RICHARD CŒUR DE LION, QUESNE DE BÉTHUNE, HENRI III DE BRABANT, GILLEBERT DE BERNEVILLE et BERTRAM DE BORN. Ce dernier fut avant tout un poète batailleur, un nouveau Tyrtée, non moins puissant que celui de la Grèce antique, car, dit le poète Jasmin,

> Aussitôt que celui-là faisait résonner sa guitare,
> On dit que les plus froids sentaient se remuer
> Leur âme dans le corps et le fer dans la main 2.

Le treizième siècle se répandit avec une abondance extraordinaire dans tous les genres ; mais dans nul peut-être il ne montra plus de fécondité que dans la chanson. " Bien des hommes de haute naissance se complurent à moduler des couplets tendres et gracieux ; les trois quarts des rimeurs s'y exercèrent. Sous forme de saluts ou complaintes, de lais, virelais, rondeaux, motets, serventois, descorts, jeux-partis, retroenges ou pastourelles, chacun voulut apporter sa part au concours de la gaie science. Le nombre des chansonniers d'alors est infini : sans parler de l'immense quantité des productions anonymes, Fauchet avait compté cent vingt noms pour ce siècle seul ; Paulin

---

1 F. Godefroy, *Leçons sur la litt. française*, p. 25.

2 Jasmin, poète provençal, *Les Papillotôs* (Ed. Didot 1860), p. 350.

Paris, le premier qui ait entrepris de les étudier d'un coup, en a rassemblé plus de deux cents dans un même chapitre."

ADAM DE LA HALLE, COLIN MUSET, GASSE BRULÉ et surtout THIBAUT IV, comte de Champagne et roi de Navarre, sont restés les plus célèbres représentants du genre. Après eux, SORDEL DE MANTOUE tient une place d'honneur, et apparemment, Dante avait pour ce poète une grande estime, puisque, la rencontrant dans le purgatoire, il lui fait embrasser son doux maître Virgile [1].

Au quatorzième siècle la poésie lyrique ne sort guère des inspirations banales que semblait pourtant avoir épuisées la chanson au siècle dernier, mais elle devient plus compliquée, plus savante dans la forme. C'est le temps de ces rondeaux et surtout de ces ballades dont l'analyse exige la connaissance d'une poétique à part et très raffinée. GUILLAUME DE MACHAULT (m. 1377), le plus célèbre de tous les rimeurs dans la poésie légère de cette époque, maniait le vers avec une merveilleuse habileté. FROISSART (1333-1410), qui n'était pas seulement un chroniqueur à l'imagination féconde, au style coulant et facile, mais encore un trouvère aimable, composait trente-sept ballades, sans compter nombre de *dittiés*, de virelais, de pastourelles et de *susdits* rondeaux.

Mais le plus fécond producteur du genre était EUSTACHE DESCHAMPS (vers 1320?). A part quatre-vingts virelais et cent soixante-onze rondeaux, (encore !), Eustache nous a laissé mille cent soixante-quinze ballades de toute espèce, ballades léonines, sonnantes, équivoques ou rétrogrades. Ajoutons que, par moments, sa poésie fait pressentir le grand siècle. Elle jette de beaux vers sur la tombe de Bertrand du Guesclin, le rude adversaire des Anglais,

La fleur des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combattant....
Le plus vaillant qui oncques fut en vie.
Chacun pour nous doit noir vestir et querre ;
Plourez, plourez, flour de chevalerie.

Au souvenir de Crécy et de Poitiers, elle s'anime et prédit la ruine de l'Angleterre (utinam !) :

---

1 *Purgatoire*, chant VI.

Lors passeront Gaulois le bras marin,
Le povre Anglais detruiront si par guerre,
Qu'adonc diront tous passant ce chemin ;
"Au temps jadis estoit cy Angleterre."

Plus loin, dans Toulouse la *sainte* et la *savante*, une femme-poète veut rendre au gai savoir son ancien éclat en fondant les *Jeux Floraux*[1]. C'est CLÉMENCE ISAURE (m. vers 1420). Elle-même donne l'exemple, et ce qui nous plaît, c'est qu'elle est aussi modeste que gracieuse :

" Souvent, à tort, l'orgueilleux s'imagine qu'il sera honoré de tout temps par les poètes ; mais moi je sais bien que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence.

" Telle en nos champs, la rose printanière fleurit gentille au retour des beaux jours ; mais tout à coup effeuillée et brisée par le vent de la nuit, elle meurt, et pour toujours s'efface de la terre[2]."

Ces beaux vers ont inspiré à M. de Jouy, dans son *Ermite en province*, l'ingénieuse observation que voici : "Si l'on ne retrouve pas chez Clémence autant de feu que dans les chants de Sapho, c'est qu'une vierge de Toulouse ne doit pas s'exprimer comme une vierge de Lesbos."

Au quinzième siècle, CHARLES D'ORLÉANS, père de Louis XII, adoucit les malheurs de sa captivité en cultivant la gaie science. CHRISTINE DE PISAN, femme savante s'il en fut, étudie tout, depuis la théologie jusqu'à l'art de la guerre ; cultive la poésie et livre à la postérité au moins deux cents ballades, quantité de rondeaux, de lais, de virelais et des poèmes allégoriques de cinq à six mille vers, tels que la *Mutacion de Fortune* et le *Chemin de longue Etude*.

Christine avait chanté les premiers succès de Jeanne d'Arc ; nous trouvons le même sentiment patriotique chez ALAIN CHARTIER (m. 1449). Témoin des malheurs de la France sous le règne désastreux de Charles VI, il s'adresse

---

1 Les *Jeux Floraux* érigés en académie à la fin du XVIIe siècle, subsistent encore aujourd'hui. On y distribue toujours comme autrefois aux poètes couronnés, la *violette*, l'*amarante*, l'*églantine*, le *souci*, le *lis*, la *primevère*, etc. Cette cérémonie, appelée "fête des fleurs," a lieu le 3 mai au Capitole de Toulouse.

2 Citée par M. Montalembert dans ses *Mélanges d'art.*, p. 61.

aux nobles, au clergé et au peuple il cherche à réveiller dans les cœurs le courage avec l'amour de la France.

Olivier Basselin, n'a pas, tant s'en faut, l'âme aussi généreuse. Pendant que la guerre ravage sa patrie, il s'amuse à fredonner des chansons bachiques :

> Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles :

dit-il quelque part ; et il cache son " nez dans un grand verre," le croyant ainsi " mieux assuré qu'en ung casque de guerre."

Villon (1431-1484) n'a pas meilleure physionomie que Bassalin. Tapageur, libertin, larron, détroussant les petits marchands, poursuivi par les soldats du guet, heureux des troubles publics, enchanté de la guerre, parce que la police y est plus relâchée, tel fut Villon. N'eût été l'argent qui lui manqua toute sa vie, il aurait été un voluptueux de bon ton. Réduit à être un libertin de mauvaise compagnie, il s'en consola par une gaieté qui touche au cynisme. Cependant, ce gibier de prison avait une âme de poète, et il a eu quelquefois des inspirations touchantes [1]. S'il fut moins fécond que Deschamps, les ballades qu'il intercala dans ses deux *Testaments* ont suffi néanmoins à lui mériter de nos jours le titre de " roi de la ballade [2]." C'est qu'au fond de cette eau fangeuse les perles ne sont pas rares ; c'est que Villon possède un talent réel, un esprit vif et vraiment national ; c'est qu'il met toute son âme dans ses vers.

Un dernier nom et en même temps une question à résoudre. — Le marquis de Surville vivait au dix-huitième siècle. On rapporte que, médiocrement heureux dans la poésie, il lui prit un jour fantaisie d'imiter l'ancien style, le style qu'il trouvait dans les vieux parchemins de sa famille. Il travailla longtemps, se donna bien de la peine, puis enfin, des amis annoncèrent à grands éclats de voix que le Marquis venait de retrouver les manuscrits

1 V. Nisard, *Hist. de la Litt. fr.*, t. 1, p. 201 ; S.-M. Girardin, *Litt. dramatique*, t. III, p. 21 ; Villemain, *Moyen âge*, p. 243.

[2] C. Asselineau, *Hist. de la ballade*.

d'une sienne arrière-bisaïeule, et que cette bisaïeule, qui avait nom Clotilde de Surville, méritait d'être connue, fêtée, dédommagée du long oubli où on l'avait laissée. Cela fit grand bruit. Une fois l'engouement passé, on trouva que Clotilde était plus savante que son temps (XVe s.) ; qu'elle parlait des satellites de Saturne quand ils n'étaient pas encore découverts ; que, sous une vieille orthographe, elle avait un ton d'idées tout à fait moderne, et que savons-nous encore ? On crut d'abord à une supercherie littéraire, puis on supposa que des retouches maladroites avaient pu être faites à ces poésies vraiment authentiques, puis on ne supposa plus rien.

I. POÉSIE ÉPIQUE AU MOYEN AGE.

CHANSONS DE GESTE.

L'inondation de barbarie et d'ignorance qui, au cinquième siècle, couvrit de ses flots toute l'Europe occidentale, fut, quoi qu'on en ait dit, une inondation féconde. Elle apportait avec elle, sur le sol appauvri du vieux monde romain, des éléments de vie et d'avenir, dont le développement, sous les auspices de l'Eglise, produisit une civilisation et une poésie nouvelles. On voit naître en Gaule, dès les temps mérovingiens, du sein de la poésie populaire, où courait une sève jusqu'alors inconnue, des chants héroïques consacrés aux grands personnages et aux grands événements du temps. Ces chants à la fois lyriques et épiques, nationaux et guerriers, se multiplient, se répandent dans les foules. Les trouvères, non contents de leurs propres chansons et de leurs fabliaux, les trouvères s'en emparent, ils vont les chanter dans les palais et les manoirs, ils les transforment, il les condensent ou les juxtaposent, et, de ces cantilènes jadis indépendantes et isolées, naissent les Chansons de geste, au moins les plus anciennes et les plus importantes.

Ces épopées, car il s'agit de véritables épopées, sont a peinture fidèle des mœurs chevaleresques, de l'esprit d'aventures, de l'ardeur guerrière qui animaient les chefs

de la société féodale. Les plus anciennes sont sobres de situations.. pathétiques ; le chevalier ne connaît pas les frivolités de la galanterie,—il est d'une virginité farouche. Plus tard, au quatorzième et au quinzième siècle, l'impiété et la lubricité éclateront dans certains poèmes. Ce ne sera plus la chanson de geste, ce sera le roman, c'est-à-dire la décadence. Du reste, à cette époque les grands enthousiasmes s'affaibliront, la personnalité extraordinaire de Charlemagne, dernier conquérant de l'Europe barbare et dernier héros d'épopée nationale, perdra de son prestige. Les trouvères, dont l'esprit s'est laissé envahir par les préoccupations généalogiques et les raisons d'intérêt personnel, s'attacheront moins à offrir des modèles de vertu et d'héroïsme qu'à flatter dans leur personnes où dans leurs ancêtres des seigneurs dont ils dépendent. Et conséquemment, fatalement, la poésie descendra de ses hautes régions au terre à terre des égoïsmes vulgaires.

On le voit déjà, rien n'est plus variable que la valeur littéraire des chansons de geste. Mais quoi qu'il en soit de cette poésie multicolore, et parfois incolore, il faut l'avouer, nous l'affirmons avec une pleine assurance, Malezieux s'est trompé en disant des Français qu'ils " n'ont pas la tête épique [1]." Si le nombre peut servir à prouver quelque chose, il est possible de démontrer mathématiquement que la France est la plus épique de tous les nations modernes, puisqu'elle compte ses épopées par centaines. C'est ce qu'ignorait Boileau quand il faisait commencer à Villon l'histoire de la poésie française, effaçant ainsi de son doigt sec et janséniste cinq siècles d'annales intellectuelles [2].

---

1 C'est à tort qu'on attribue si souvent ce mot à Voltaire. Voltaire a dit : " De toutes les nations, la nôtre est la moins épiqne."

2 Voy. L. Gautier, *Les Epopées francaises* (3 vols go. in-8o, 1ère édition), t. I, pp. 10, 68, 28 à 99, 144, 161, 478, 572 ; tome III, p. 57. Aussi : *Lettres chrétiennes*, août 1881 ; Godefroy, *Lecons sur la Litt. francaise*, p. 12.

Voici un tableau des principales chansons de geste, dressé par Léon Gautier. (*Loco citato*, t. 1, p. 179) :

Titres.	Date probable de la version qui est parvenue jusqu'à nous	Auteurs connus.
Aimeri de Narbonne	1ère moitié du XIIIe s.	
Aiol et Mirabel	do do do	

CYCLES ÉPIQUES

Un cycle est un groupe de poètes ou de poèmes faisant cercle autour d'un événement, d'un héros ou d'une famille considérables.

Les trois principaux cycles de la France sont ceux qui ont pour centres Charlemagne, Arthur de Bretagne et

---

Aliscamps	XIIIe siècle.	
Amis et Amiles	do do	
Anséis de Carthage	2e moitié du XIIIe s.	
Anséis fils de Girbert	XIIIe s.	Pierre du Riès(?)
Antioche (Chanson d')	XIIe s.	Graindor de Douai.
Aquin	Fin du XIIe s.	
Aspremont	XIIIe s.	
Aubri le Bourgoing	XIIIe s.	
Aye d'Avignon	XIIIe s.	
Bataille Loquifer	XIIIe s.	Jendeus de Brie (?)
Bastard de Bouillon (le)	XIVe s.	
Beaudoin de Sebourc	XIVe s.	
Berte-aux-grands-pieds	Vers 1275.	Adenès le Roi.
Beuves de Comarchis	do do	do do
Beuves d'Hanstonne	do do	Pierre du Riès (?)
Charlemagne	1ères années XIVe s.	Girart d'Amiens.
Charles le Chauve	XIVe s.	
Charroi de Nimes	XIIIe s.	
Chétifs (les)	Fin du XIIe s.	Graindor de Douai.
Chevalerie Ogier de Danemarche	XIIe s.	Raimbert de Paris (?)
Chevalerie Vivien	XIIIe s.	
Chevalier au Cygne (le)	XIIIe et XIVe s.	
Couronnement Looys	XIIIe s.	
Doon de la Roche	XIIIe s. (?)	
Doon de Mayence	XIIIe s.	
Doon de Nanteuil	XIVe s.	
Elie de Saint-Gilles	XII-XIIIe s.	
Enfances Charlemagne	XIIIe s.	
Enfances Godefroi	XIIe s.	
Enfances Guillaume	XIIIe s.	
Enfances Ogier	XIIIe s.	Adenès le Roi

Alexandre. On les connaît mieux sous les dénominations de *Cycle carlovingien* ou *Geste du Roi*, de *Cycle de la Table Ronde*, de *Cycle de Rome la grande* ou *Cycle antique*.

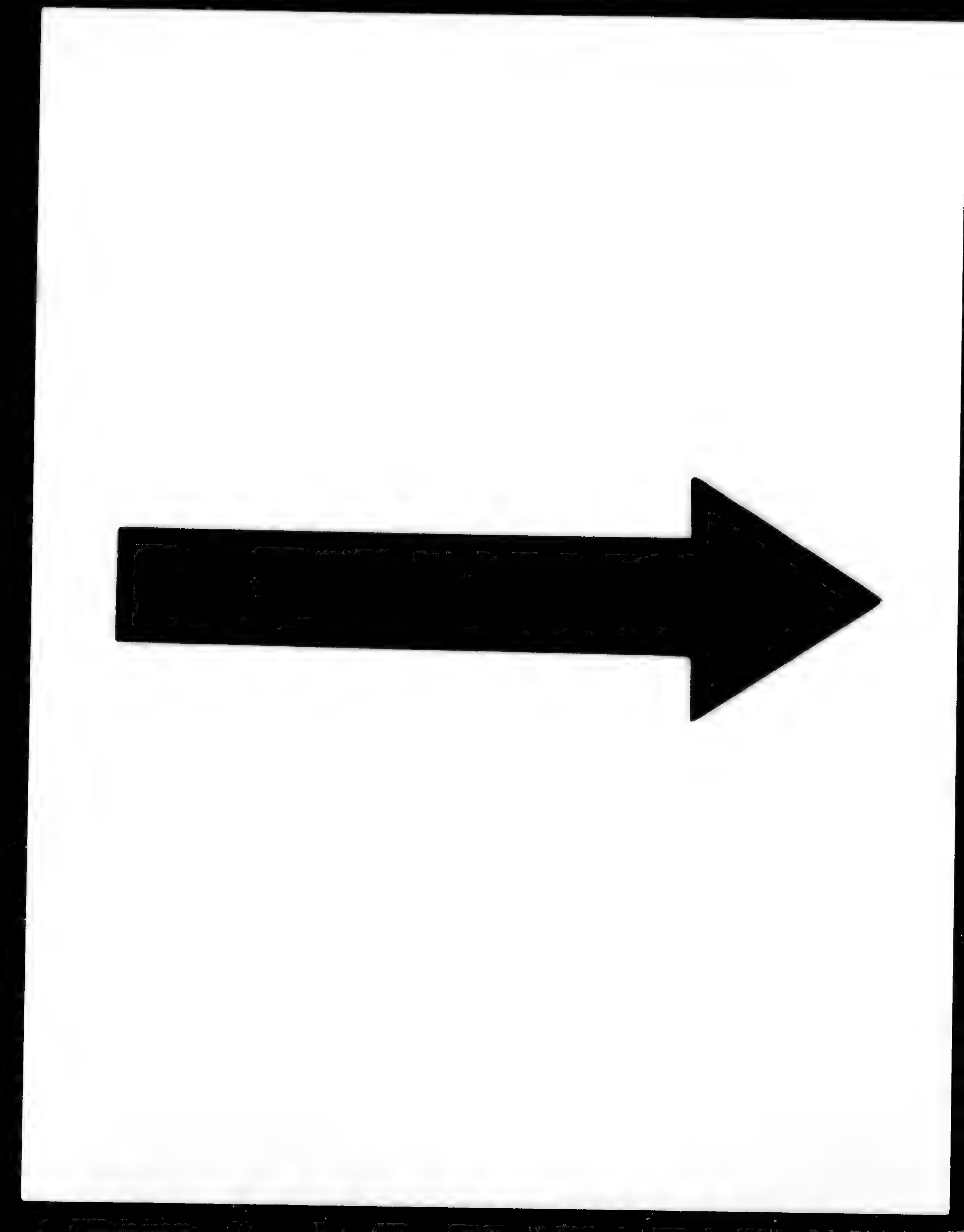
Enfances Roland et Ogier le Danois	XIIIe s.	
Enfances Vivien	XIIe s.	
Entrée en Espagne	Compilation du XIVe s.	Nicolas de Padoue.
Fierabras (*provençal*)	Vers 1230-1240.	
Fierbras (*français*)	Les manuscrits qui restent sont des XIVe et XVe ss.	
Floovant	Fin du XIIIe s.	
Foulque de Candie	XIIIe s.	Herbert le Duc.
Gaidon	XIIIe s.	
Garin le Loherain	XIIe s.	
Garin de Montglane	XIIIe s.	Jean de Flagy.
Garnier de Nanteuil (V. Aye d'Avignon).		
Gaufrey	Fin du XIIIe s.	
Girard de Roussillon (*provençal*)	XIIe s.	
Girard de Roussillon (*français*).	Vers 1315.	
Girard de Viane	XIIIe siècle.	Bertrand de Bar-sur-Aube (?)
Girbert de Metz	XIIe s.	
Gui de Bourgogne	Fin du XIIe s.	
Gui de Nanteuil	XIII et XIVe s.	
Guibert d'Andernas	XIIIe s.	
Hélias	Vers 1190.	
Hervis de Metz	Fin du XIIe s.	
Horn	Commencement du XIVe s.	
Hugues Capet	Vers 1320.	
Huon de Bordeaux	De 1180 à 1200.	
Jean de Lanson	XIIIe s.	
Jérusalem	Sous Philippe-Auguste.	Graindor de Douai.
Jourdain de Blaives	XIIIe s.	
Léon de Bourges	XVe s.	
Leherains (les)	XII et XIIIe s.	
Macaire	XIIIe s.	
Maugis d'Aigremont	XVIe s.	
Moniage Guillaume	XIIIe s.	
Moniage Rainoart	XIIIe s.	
Mort d'Aimeri de Narbonne	Commencement du XIVe s. ou fin du XIIIe.	

Le CYCLE CARLOVINGIEN, en y comprenant la geste de Guillaume, se compose de quarante-cinq chansons de geste. Tous les héros s'y meuvent autour de trois personnages illustres par leur piété autant que par leur vaillance : Charlemagne, Guillaume de Gellone autrement dit Guillaume d'Orange au Court-Nez, Renaud de Montauban. La grande figure de Charles, ses exploits gigantesques au nord et au midi, transmis de bouche en bouche à l'admiration des peuples, les traditions merveilleuses dont sa gloire bénéficiait, les calamités qui avaient suivi son règne glorieux, tout l'homme, en un mot, historique ou légendaire, offrait aux poètes la matière de grandes inspirations.

Charles s'était toujours fait gloire d'être dans le monde comme le vicaire temporel de l'Eglise et le bras de sa pensée. Le cycle dont il est le centre doit donc être profondément pénétré de l'idée chrétienne. Il l'est surtout dans ses débuts, dans les premières des épopées qui le composent. L'Empereur y est premièrement, avant tout le reste, con-

---

Otinel	XIIIe (vers le milieu).	
Parise la duchesse	XIIIe s.	
Prise de Pampelune	XIVe s.	
Prise d Orange	XIIIe s.	
Quatre fils Aimon (V. Renaud de Montauban)		
Rainoart	Fin du XIIe s.	
Raoul de Cambrai	XIIIe s.	Bertolais (?)
Reine Sibille (V. Macaire)		
Renaud de Montauban	XIIIe s.	
Renier	XIIIe s.	
Roland (Chanson de)	Commencement du XIIe s.	
Roncevaux (remaniement de Roland)	XIIIe s.	
Saisnes (Chanson des)	XIIIe s.	Jean Bodel.
Siége de Barbastre	Antérieure au Beuves de Comarchis.	
Simon de Pouille	XIIIe s.	
Siperis de Vignevaux	XVIe s.	
Tristan de Nanteuil	XVe s.	
Vivien l'amachour de Monbran	XIII-XIVe s.	
Voyage de Charlemagne à Jérusalem	XIIe s.	



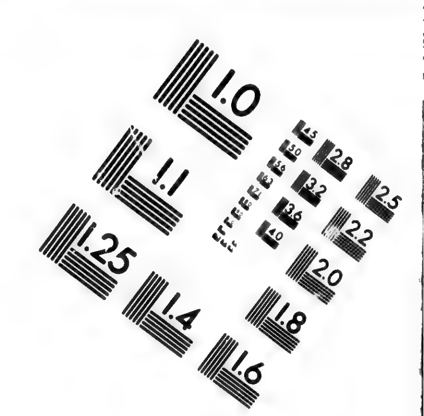
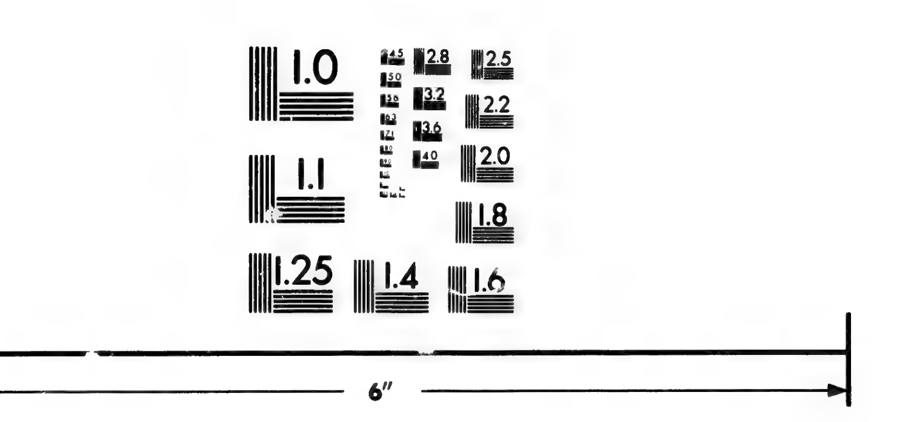
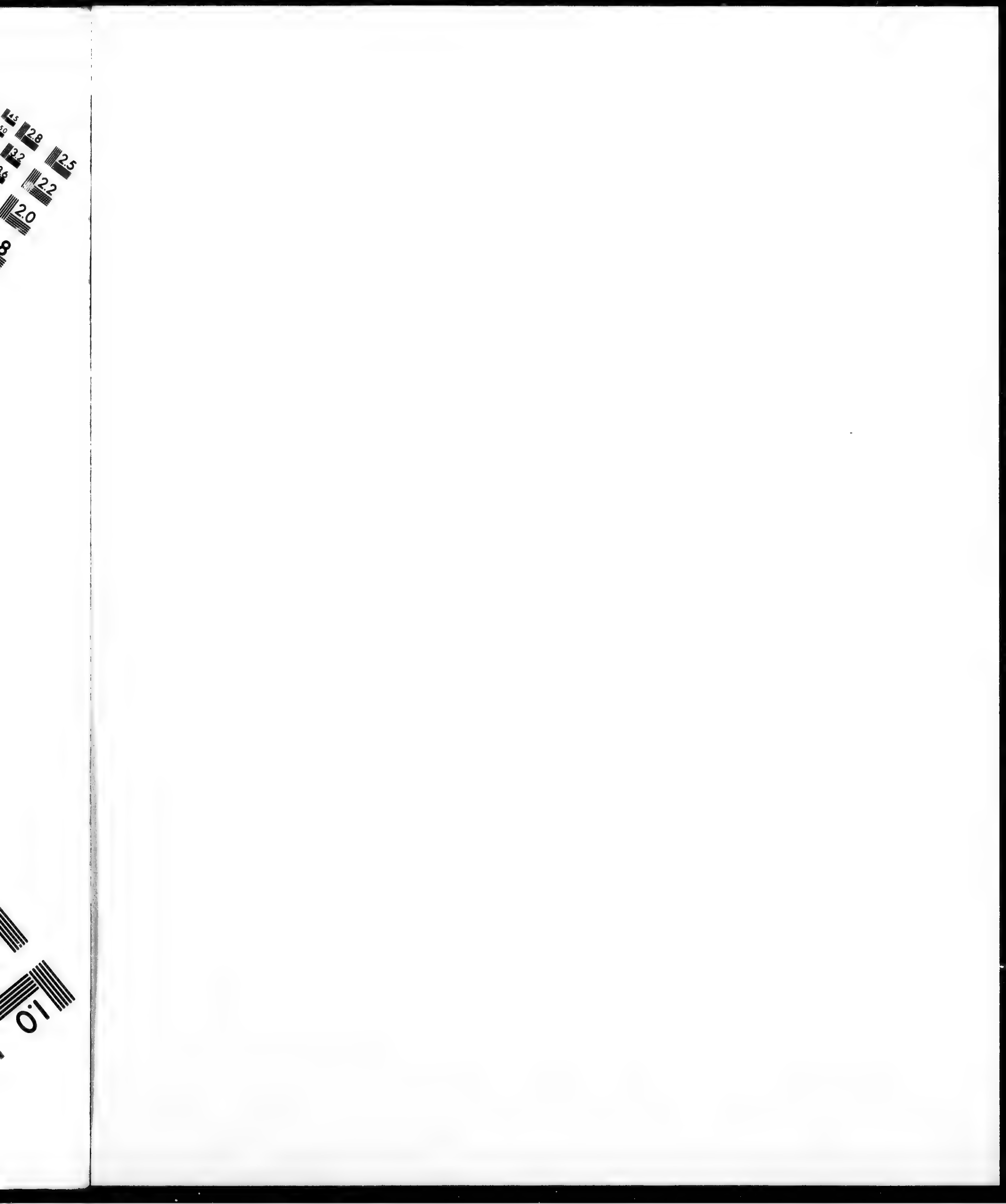


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

sidéré comme le champion du christianisme contre les infidèles ; il y est moins question de ses grandes guerres contre les Saxons que de ses expéditions contre les Sarrasins, ennemis du Christ ; bien plus, les victoires de Charles Martel et de Pépin contre les Arabes lui sont attribuées, comme s'il devait seul représenter les efforts du monde septentrional et de la civilisation chrétienne contre l'Orient et le mahométisme. Dans les derniers poèmes au contraire, les auteurs se montrent odieusement jaloux de tant de gloire et de grandeur. Ne voulant plus, ne sachant plus tailler la statue de Charles, ils font sa caricature. Libertin, traître, bas, oblique, goinfre, berné, trompeur et trompé, imbécile et paralytique ; composé de Néron et de Prusias, d'Agamemnon et de Macaire, de Vitellius et de Claude ; voilà ce qu'ils disent du grand homme,—vraies trouvailles de génies !

LA CHANSON DE ROLAND

La plus ancienne et aussi la plus belle épopée de la Geste du Roi est la Chanson de Roland. Le texte dit d'Oxford, parce que le manuscrit en est conservé dans cette ville à la bibliothèque Bodléienne, a été composé à la fin du onzième siècle. C'est ce texte, comprenant environ quatre mille vers de dix syllabes partagés en couplets ou laisses monorimes, qui a servi de base à l'édition aujourd'hui classique et populaire de M. Léon Gautier. Mais cette version plusieurs fois remaniée dans le courant du moyen âge, n'est elle-même que le remaniement d'un poème plus ancien, qui s'appuyait déjà sur des compositions antérieures.

" La *Chanson de Roland*, telle qu'elle nous est parvenue, nous représente une conception idéale de la société française des premiers temps féodaux, conception jointe à l'impression puissante conservée dans les esprits de la grande œuvre accomplie par Charlemagne. C'est, dit encore M. Marius Sepet, un tableau du onzième siècle dont la perspective s'étend au loin sur les siècles antérieurs, de même que l'*Iliade* nous a conservé la peinture de la société grecque du temps d'Homère avec une perspective qui remonte jusqu'à l'âge d'Agamemnon. Et comme les scènes et les

personnages de l'*Iliade* se produisent et se meuvent dans un milieu tout plein de l'esprit naissant du polythéisme hellénique, les scènes et les personnages du *Roland* se produisent et se meuvent dans un milieu tout plein de l'idée chrétienne. On sent pour ainsi dire de tout côté l'influence de l'Eglise, qui n'avait cessé, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, depuis Charlemagne jusqu'à Hugues-Capet, et qui allait continuer de Hugues Capet à saint Louis, et depuis toujours, de verser sur les nations nouvelles, et en particulier sur la France, sa fille aînée, des flots de vie et de lumière."

Le sujet de ce poème est la défaite de Roncevaux et la mort de Roland par suite de la trahison du " beau sire Ganelon." Charlemagne, malgré sa "barbe fleurie [1]," malgré ses "deux cents ans [2]," ne tient ici que la seconde place. Cependant jamais on ne peignit mieux le " noble roi " " qui tint France la douce." Personnage presque surnaturel, il marche sans cesse à la tête d'une armée de croisés, le regard jeune et fier, sa grande barbe blanche étalée sur son haubert étincelant. Il n'a qu'à " supplier le seigneur Dieu de vouloir bien arrêter pour lui le soleil," et " le soleil s'arrête, immobile dans le ciel [3]." Un ange est toujours à ses côtés, se penchant souvent à son oreille pour lui conseiller ce qu'il doit faire. Vingt peuples se pressent autour de lui ; mais c'est sur les Français qu'il jette son regard le plus tendre. Il les aime, il les commande avec douceur, il consulte ses barons ; il est humble, il hésite, il attend : c'est encore le kœnig germain, c'est déjà l'empereur catholique.

Les héros qui entourent Charlemagne sont naturels et sincères ; ce ne sont point des mannequins de fer, mais des gens qui nous ressemblent. On entend leur cœur, un vrai cœur, qui bat fort, et sous le heaume, on voit leurs yeux trempés de larmes. Ils ont des chutes, des pâmoisons, des sanglots qui enchantent. De plus, ils représentent tous les sentiments, toutes les forces de l'âme humaine.

---

1 *Chanson de Roland*, p. 199.

2 *Ibid.*, p. 49 et a

3 *Chanson de Roland*, p. 207 et 209, vers 2450 et 2458.

Roland est le courage indiscipliné, téméraire, superbe, et pour tout dire d'un mot, français. C'est un pourfendeur de païens. Olivier, c'est le courage réfléchi ; Naimes, c'est la vieillesse sage et conseillère ; Ganelon, c'est le traître, l'homme d'abord courageux et loyal, mais que les passions ont un jour terrassé. Turpin, c'est le type brillant de l'évêque féodal, le représentant idéal de ces pasteurs au sang bouillant, qui, durant la terreur des invasions normandes, non contents de relever le courage des populations, changeaient leur mitre contre le heaume des chevaliers, maniant la lance et l'épieu pour défendre leurs troupeaux contre les infidèles, et excitant au sein des combats l'ardeur des guerriers. Voyez :

D'autre part est l'archevêque Turpin,
Il pique son cheval, et monte sur une colline,
Puis s'adresse aux Français et leur fait ce sermon :
" Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici.
" C'est notre roi : nous devons mourir pour lui.
" Chrétienté est en péril, maintenez-la.
" Vous aurez bataille, le doute n'en est permis,
" Car sous vos yeux voici les Sarrasins.
" Or donc, battez vos coulpes, criez à Dieu merci !
" Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
" Si vous mourez, vous serez saints martyrs,
" Et sièges aurez au plus haut Paradis."
Français descendent, s'agenouillent à terre,
Et l'archevêque les bénit de par Dieu :
" POUR PENITENCE, dit-il, VOUS FRAPPEREZ LES PAÏENS [1].

Est-il besoin de signaler ce dernier trait ?

L'auteur du *Roland* n'est ni un théologien, ni un philosophe. On le dit, c'est vrai. Il ne sait guère que le catéchisme de son temps, et s'il connaît les "Histoires" de l'Ancien Testament, ce n'est peut-être que pour avoir *lu* les vitraux ou les bas-reliefs des cathédrales. Mais ce catéchisme, qu'il possède très profondément, vaut mieux que bien des subtilités et bien des raisonnements. Au surplus, les grandes conceptions ne lui font pas défaut ; elles viennent dans sa pensée sans qu'il les cherche, sans qu'il ait besoin de méditer. L'une de ces conceptions est celle de la royauté chrétienne française et le poème nous en offre déjà les traits. Ce beau type, emprunté en partie

---

1 *Chanson de Roland*, p. 97, vers 1124-1139.

au souvenir de Charlemagne, témoigne, en pleine anarchie féodale, du désir persistant d'un pouvoir à la fois fort et contrôlé, d'un roi tel que la maison capétienne alors à ses débuts, devait le montrer au monde, deux siècles plus tard, dans la personne de saint Louis.

Dessous un pin, près d'un églantier,
Sur un fauteuil fait d'or pur tout entier
Siége le roi qui tient douce France...... [1]

Ce roi règne et gouverne ; quand il a parlé, il faut obéir :

Vous irez là, certes, quand je vous l'ordonne [2]
Mais il veut s'éclairer des lumières d'autrui :
C'est leduc Ogier et l'archevêque Turpin ;
C'est Richard le vieux et son neveu Henri ;
C'est le brave comte de Gascogne, Acelin ;
C'est Thibaud de Reims et son cousin Milon.
Gérier et Gérin y sont aussi,
Et le comte Roland y est venu avec eux
Suivi du noble et vaillant Olivier......[3]
....
Par les Français en tout veut Charles se guider [4].

Une autre conception non moins belle, c'est cet idéal proposé aux guerriers chrétiens qu'on appelle la *Chevalerie.* Idéal de foi, de courage, de dévouement et de patriotisme, qui se traduit dans la bouche de Roland luttant et expirant sur le champ de bataille, par des cris partis du cœur, par des exclamations comme celle-ci :

Ah ! sainte Marie, venez à mon aide [5] !
Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges
Que par moi perde son honneur douce France !
Mieux vaut mourir que lui vienne hontage [6] !. ....
O terre de France, vous êtes tant doux pays [7] ?......

Et le style maintenant, quel est-il ? L'auteur du *Roland,* nous le repétons, est un ignorant. Qu'il connaisse la Bible, on peut le penser ; mais qu'il ait jamais lu Virgile ou Homère, qu'il ait fait ce qu'on appelle des études de style, c'est ce que nous ne pouvons nous persuader. S'il est un trait dans son œuvre qui rappelle le *Dulcis moriens reminiscitur Argos,* c'est suivant M. Gautier, une de ces

1 *Chanson de Roland,* vers 115.
2 *Ibid.,* v. 318.
3 *Ibid.,* vers 169.
4 *Ibid.,* vers 167.
5 *Ibid.,* vers 2302.
6 *Ibid.,* vers 1089.
7 *Ibid.,* vers 1861.

rencontres qui attestent seulement la belle universalité de certains sentiments humains. S'il emploie l'épithète homérique, s'il a des répétitions fréquentes et qui rappellent celles de l'*Iliade*, il faut se souvenir que se sont là des procédés communs à toutes les poésies qui commencent.

Non, notre poète n'est pas un polisseur de phrases. Il écrit en toute simplicité, comme il pense et comme il sent. Rien de plus spontané qu'une telle poésie : cela coule de source ; c'est une sorte d'improvisation dont la sincérité est vraiment incomparable ; c'est partout, comme dans Homère, le langage naïf, gracieux, ravissant, d'un enfant sublime.

Pour finir, citons un extrait où toutes les idées, tout le style, tout le ton du *Roland* se retrouvent merveilleusement. C'est un tableau d'une grâce infinie :

Roland sent que la mort l'entreprend
Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur......
Il est là, au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne,
D'une main il frappe sa poitrine :
" Mea culpa, mon Dieu, et pardon au nom de la tienne vertu,
" Pour mes péchés, pour les grands et les menus,
" Que j'ai commis dès l'heure que né je fus
" Jusqu'à ce jour où je suis parvenu ! "
Il tend à Dieu le gant de sa main droite,
Et voici que les anges du ciel s'abattent près de lui.
Aoi !

Il est là, gisant sur un pin, le comte Roland ;
Son visage est tourné vers l'ennemi.
Il se prend à se souvenir de plusieurs choses :
De tant de terres que le baron conquit,
Et de douce France, et de ses parents chéris,
Et de Charlemagne, son Seigneur qui l'a nourri.
Soupirs et pleurs ne saurait retenir,
Mais son salut ne veut mettre en oubli,
Et, de nouveau, bat sa poitrine et crie à Dieu merci !
" Notre vrai Père, qui jamais ne mentis,
" Qui saint Lazare du tombeau fis sortir
" Et Daniel des lions défendis,
Sauve mon âme, mets-la hors de péril
" Hors des péchés qu'en ma vie j'ai commis !
Son gant de droite à Dieu il a tendu,
Et de sa main saint Gabriel l'a reçu.
Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie, avec un chérubin,
Saint Raphaël, saint Michel du Péril.
Avec eux trois saint Gabriel y vint,
Ils emportent l'âme du comte en Paradis.
Aoi 1 !

1 *Chanson*, vers 2355 et 2366 ss.—Voir pour le cycle carlovingien ; L. Gautier, *Epopées françaises* t. I, pp. 90, 656 ; t. II, 144, 149 ; t. III, 71, 528 ;—Préface de la *Chanson de Roland*, passim ; Marius Sepet, *Loco citato* ; *Lettres chrétiennes*, no IV, p. 70 ; Bougeault, *Littérature française* ; Fauriel, *Poésie provencale*, t. I, p. 425.

CYCLE DE LA TABLE RONDE

L'épopée carlovingienne est surtout l'expression de la vie féodale et guerrière. Point de galanterie chez ces rudes barons toujours armés pour le combat. Aude, "la belle Aude," apparaît une fois à peine dans tout le drame de Roncevaux après la mort de Roland, et c'est pour laisser échapper ce mot vieux comme le monde et si peu dramatique :

> Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
> Qu'après Roland je vive encore [1] !

Avec le cycle de la Table ronde nous entrons dans un monde nouveau de sentiments et de croyances ; le mysticisme religieux remplace la foi naïve ; l'amour exalté dirige l'esprit d'aventures et pousse aux exploits les nobles et galants chevaliers.

Artus ou Arthur est le héros principal du poème. On le dit fils d'Utter à la tête de dragon. C'est un miracle de puissance. Il possède une épée magique ; il rivalise d'éclat avec le soleil. Plus tard, à cet Arthur légendaire succède un prince chrétien, un chef breton, qui tient sa cour à Kerléon dans le pays de Galles. C'est un roi chevalier, plein de piété et de vaillance. Il a pour cri de guerre : *Dieu aide et saincte Marie !*

Les récits qui servirent à la composition de la légende d'Arthur furent pour la plupart rédigés en français à la cour d'Angleterre, pendant le douzième siècle. Transportés en Armorique par les émigrés bretons, ils y furent conservés pieusement. Là ils prirent peu à peu cette consistance poétique, ce développement national qui a servi de base aux romans de chevalerie. Après plusieurs siècles de vogue, ces traditions orales ou écrites furent enfin re cueillies.

Revenons sur nos pas. C'était en 1155. Nos chansons de geste, écrit M. Gautier, étaient dans la plus riche adolescence de leur gloire..Tout à coup, le bruit se répandit qu'un *roman* nouveau, dû à l'imagination d'un trouvère

---

Chanson de Roland vers 3718.

anglo-normand, ROBERT WACE, conquérait, malgré ses quinze mille vers, un grand succès, surtout dans les provinces occidentales de la France. Le *Brut*, et tous les poèmes qui devaient en sortir, fut opposé aux vieilles chansons de geste. Il y eut dès lors deux écoles poétiques en présence, comme qui dirait l'école classique et l'école romantique. La poésie nouvelle apportait de nouvelles légendes ; elle se proposait de plaire à ceux qu'ennuyait l'antique poésie. Elle y réussit, on devine par quels moyens. L'Eglise préféra l'ancienne école [1].

Parmi les poètes qui attachèrent leurs noms au cycle de la Table ronde, il convient de nommer Luce, seigneur de Gast, près Shrewsbury, Gautier Map, Robert et Hélie de Barron, et le fécond poète CHRESTIEN de Troyes, auteur du *Chevalier au Lion*, de *Lancelot du Lac*, de *Guillaume d'Angleterre*, de *Perceval le Gallois* et du *Saint-Graal* [2].

Ces romans, et presque tous ceux du même cycle, ont toujours été fort admirés, et ils ont passé dans presque toutes les littératures. Dante en a tiré l'épisode de *Francesca di Rimini* ; le Tasse y a trouvé les enchantements de la forêt d'Armide ; l'Arioste, Chaucer, Shakespeare, Spenser, Milton, leur doivent des inspirations. De nos jours, Tennyson en a réuni plusieurs dans une vaste épopée, et Brizeux, le poète breton, disait avant de mourir :

Si la mort l'eût permis, Arthur, la Table ronde
Eût été le pavois et le centre du monde.

---

1 Voy. *Les Epopées françaises*, t. I, p. 320-337.

2 On appelait Saint-Gréaal ou Saint-Graal, un vase dont on prétendait que Notre Seigneur s'était servi pour la cène, et dans lequel Joseph d'Arimathie, selon les mêmes traditions, avait recueilli le sang qui coula des plaies de J.-C., lorsqu'il eut été crucifié.

....Le vase miraculeux se perdit ; ce fut pour le retrouver que le roi fabuleux Utter Pandragon institua l'ordre de la Table-Ronde, dont les premiers chevaliers avaient pour premier devoir de chercher par tout le monde et de reconquérir le Saint-Graal. Artur, fils d'Utter, perfectionna cette institution chevaleresque qui parvint sous son règne au plus haut degré de gloire. (*Hist. litt. de la France* par les Bénédictins, t. XV, p. 245.

CYCLE ANTIQUE.

Le cycle de *Rome la grande* nous ramène à la chanson de geste proprement dite. S'il n'a pas pour nous le même intérêt que les deux précédents, il eut pourtant aussi sa vogue et laissa une trace aussi profonde dans les annales littéraires du moyen âge. Les souvenirs de l'antiquité commencèrent à se reveiller vers le onzième et le douzième siècle. L'imagination des conteurs trouva bientôt dans les récits ou poèmes anciens sur la guerre de Thèbes, celle de Troie, et les grandes expéditions d'Alexandre, une mine féconde à exploiter.

BENOIT DE SAINTE-MAURE, qui vivait à la cour de Henri II d'Angleterre (1154-1189), est peut-être l'auteur du *Roman de Thèbes*, imitation de la *Thébaïde* de Stace ; il l'est certainement du *Roman de la guerre de Troie*, en trente mille vers de huit syllabes. Mais ni dans ces poèmes, ni dans l'*Alexandre* de LAMBERT LI CORS et d'ALEXANDRE DE PARIS (1184), ni dans les chansons de *Judas Macchabée*, de *Jules César*, de la *Destruction de Jérusalem*, quels qu'en soient les auteurs, il ne faut s'attendre à trouver l'image fidèle des mœurs grecques ou romaines, et la reproduction exacte des types historiques. Le moyen âge s'est assimilé l'antiquité en la métamorphosant, en la rendant sienne, en faisant disparaître, à son profit, les différences de civilisations, en transformant en paladins tous les héros de la Grèce et de Rome.

Pour résumer, toute cette poésie héroïque, qu'elle chantât Charlemagne et ses preux, Arthur et la Table ronde, la guerre de Troie et Alexandre, devait malheureusement disparaître elle aussi. Au quatorzième siècle, après la période brillante et forte de la chevalerie, elle est en pleine décadence. Aux chanteurs de geste ont succédé les jongleurs de bas étage. Leurs mœurs sont détestables et ils tombent au rang des vagabonds. De même au midi, la veine des troubadours est tarie ; les écrivains ne savent plus que copier en les dénaturant les anciens poèmes ; ou bien encore, ils les traduisent en prose, et leur enlevant

sous cette forme nouvelle leur caractère noble et héroïque, ils les font tomber peu à peu dans le dédain et l'oubli. — Ainsi dans ce pauvre monde,

..................les plus belles choses
Ont le pire destin.

QUELQUES HOMMES.

SAINT BERNARD (1091-1153).

Donoso Cortès, disait un jour : " Si j'avais à traiter avec les hommes du dehors l'affaire la plus épineuse qui fût au monde, je chercherais le plus mystique des hommes." Le douzième siècle a, par avance, compris et appliqué cette belle maxime. Saint Bernard, le plus grand mystique de son temps, fut aussi le plus grand " homme d'affaires " de son temps. Notre fin de siècle, fin d'un siècle si pratique, lui doit rendre au moins cet honneur.

Né près de Dijon, au château de Fontaines, en 1091, Bernard quitte le monde à l'âge de vingt-deux ans et va s'établir à Cîteaux. Puis il sort de ce monastère pour fonder dans la *Vallée d'absinthe* l'abbaye de Clairvaux. Pressés par son exemple, six de ses frères et un oncle l'ont suivi à Cîteaux ; sept cents novices se réunissent bientôt autour de lui à Clairvaux. Déjà le monde se plaît a répéter le nom de celui qui devait présider aux destinées du douzième siècle. Pendant vingt-cinq ans, on voit en effet cet étonnant spectacle d'un homme qui n'était pas du monde, et qui gouvernait le monde ; d'un homme intérieur, profond, préoccupé, recueilli, séparé et absorbé, qui était cependant le plus mêlé aux grandes affaires du dehors ; d'un solitaire en relation avec les papes et les empereurs, les rois et les reines, les princes et les évêques, les savants et les ignorants, les peuples des villes et les anachorètes des déserts, avec l'Orient et l'Occident. En un mot, Bernard porta le douzième siècle en lui, et celui qui voudrait écrire l'histoire de sa vie, aurait à écrire celle du monde entier pendant sa vie.

Fidèle disciple des Pères de l'Eglise, saint Bernard a mérité de partager avec eux ce titre glorieux. Et non

seulement il les a égalés par sa science et par sa doctrine, mais Dieu semble l'avoir doué de toutes les qualités éminentes qu'on trouve diversifiées dans les quatre docteurs de l'Eglise latine, où il a fleuri. Comme saint Ambroise, il a prêché la pénitence aux peuples et aux rois ; il a arraché au monde les grands et les princes, rendant déserts, comme il le dit lui-même, les villes et les châteaux. Comme saint Jérôme, il a été l'oracle de l'univers, répondant à toutes les consultations, résolvant toutes les difficultés. Comme saint Grégoire le Grand, il a éclairé l'Eglise pendant sa vie par ces admirables lettres où respirent son zèle, sa sagesse, sa science. Comme saint Augustin, il a été l'interprète de l'Eglise dans ses combats contre les hérétiques, et dans l'exposition de la science ecclésiastique.

"Les ouvrages de saint Bernard traitent à peu près de toutes choses. L'abbé de Clairvaux n'est pas un homme spécial : il parle de tout, et c'est la circonstance qui l'inspire. Il va au plus pressé. Un roi, un personnage quelconque a besoin de conseil, saint Bernard lui écrit. Une erreur s'élève, elle menace l'Eglise ; saint Bernard fait un traité, une apologie. La situation s'apaise-t-elle ? laisse-t-elle au terrible lutteur le temps de respirer ? Il se livre à la contemplation et nous communique les secrets qu'il reçoit [1]." Quand saint Bernard prend le loisir de chanter la paix, c'est que le monde se calme. Il fait face à toutes les nécessités, mais il n'oublie pas la *nécessité* elle-même, celle du travail, de la prière, de la santification personnelle et générale, et ses heures de repos donnent au monde un *Commentaire du Cantique des cantiques.*

Dans l'immense diversité des œuvres de saint Bernard, l'unité qui relie toutes choses entre elles, c'est l'étude de l'Ecriture sainte. En paix ou en guerre, le moine de Clairvaux s'appuie sur elle. Elle est l'instrument de ses combats et la joie de ses victoires ; elle est son arme et son repos. Et la connaissance qu'il a de l'Ecriture est si

---

1 E. Hello, dans la *Revue du Monde catholique*, huitième année, p. 187.

profonde, qu'il en reproduit les idées et les expressions presque à chaque phrase. Il voit tout à travers elle, comme à travers un prisme sans défaut ni mensonge.

C'est là sans doute qu'il puisait cette fermeté de doctrine et en même temps cette tendresse de parole dont ses œuvres nous offrent le modèle. Qu'il soit arbitre, prédicateur, conseiller, docteur, écrivain, controversiste, poète, saint Bernard reste toujours Bernard le religieux. Le langage qu'il tient aux princes et aux papes ne peut ni le troubler lui-même, ni irriter les autres, parce que c'est toujours l'amour qui l'inspire, et là où l'amour parle, le respect et la confiance l'entourent.

Nulle part ce caractère de douceur n'est plus sensible que dans les *Lettres*. Une des erreurs du monde consiste à croire que la bonté est voisine de la faiblesse. Le monde se trompe : la bonté est la chose du monde qui réclame la force la plus invincible et l'énergie la plus indomptable. Quand saint Bernard avertissait le souverain pontife de ne pas prêter l'oreille aux supplications d'un évêque prévaricateur, il prononçait cette parole, digne d'être méditée :

"De même qu'il est toujours mal de tromper, de même il est mal le plus souvent de se laisser tromper par un méchant."

Quand il parle d'un faux pénitent, il dit de même cette parole redoutable : "Nous vous laissez pas toucher."

Voilà la vraie bonté, celle qui est ferme, quelquefois terrible. Mais Bernard va maintenant supplier le pape Eugène en faveur d'un vrai pénitent. Ecoutez encore :

"Mes armes sont les prières des pauvres, et, de celles-là, j'en ai en abondance. Il faut de toute nécessité que la citadelle de la force, quand même autrement, elle serait imprenable, se rende à de telles machines. L'ami de la pauvreté, le père des pauvres, ne repoussera pas les prières des pauvres. Et quels sont ces pauvres ? Je ne suis pas seul. Je le serais, que peut-être je pourrais tenter encore. Mais tous ceux de vos fils qui sont avec moi, et ceux mêmes qui ne sont pas avec moi, s'unissent avec moi dans cette prière."

Voilà le même homme que tout à l'heure ; la circonstance seule a changé.

Saint Bernard, qui est tant de choses, est particulièrement observateur. Les habitudes extérieures, révélatrices des habitudes intérieures, sont saisies par lui avec une admirable finesse. Son traité des *Divers degrés de l'humilité et de l'orgueil*, qui commence par de charmants aveux relatifs à quelque doute ou à quelque citation inexacte, continue par des peintures de caractère auxquelles il ne manque, pour être admirées, que de n'avoir pas été écrites par un saint.

Les sermons de saint Bernard sont au nombre de trois cent quarante. Ils sont à peu près tous écrits en langue latine, et il est hors de doute que la plupart ont été prononcés en cette langue. La plupart, disons-nous ; car plusieurs sermons des éditions latines ne semblent que des traductions faites sur le roman, du temps même de saint Bernard. Et si l'on nous permet d'insister davantage sur ce détail philologique, il est très probable, par exemple, que dans son couvent même, le saint abbé parlait souvent la langue romane, et ce qui permet de le croire, c'est que parmi ses auditeurs il y avait différents frères qui ne comprenaient pas le latin, les frères convers, les frères associés au chœur et non tonsurés ; il y avait aussi des hommes du peuple, tous gens qui, suivant Mabillon, ne savaient pas la langue latine, quoique les actes publics se fissent en latin[1].

Du reste, il est un fait qui, mieux que le raisonnement, répond aux difficultés : c'est qu'on peut trouver encore dans les manuscrits de la bibliothèque nationale à Paris, quelques sermons de saint Bernard écrits en langue romane[2]. Quant à ces discours véhéments qui enflammèrent les peuples et les portèrent en masse vers l'Orient, il ne peut y avoir aucun doute. On regrettera toujours que ces

---

1 Itaque universim pronuntiare licet linguæ latinæ usum promiscuum non fuisse penès vulgus, etiamsi acta publica latine conderentur. (Dans la préface des *Sermons de saint Bernard*, t. III.)

2 Entre autres un sermon sur l'*Annonciation de Notre-Dame*, sur l'*Avent*, sur la *Nativité de N. S.*

harangues n'aient pas été recueillies. Comment en effet douter de l'éloquence d'un cénobite qui envoya cent mille croisés en Palestine, sans y aller lui-même ?

Parmi les traités ou opuscules théologiques et moraux de saint Bernard, il faut mentionner le livre de la *Considération*, sublime ouvrage plein de méditations d'une haute spiritualité.

Pour connaître l'abbé de Clairvaux comme écrivain, c'est dans ces mêmes traités qu'on doit surtout l'étudier. Si l'on excepte un petit nombre de sermons et de lettres, il s'abandonne partout ailleurs à ses sentiments, à ses idées, à l'activité libre de son imagination et de son esprit. Son style a de la couleur toujours, toujours aussi de l'éloquence et de la grâce ; mais le travail lui donne dans les opuscules théologiques plus de force et de caractère.

Saint Bernard toujours plus occupé d'affaires que d'études, ne fut pas l'homme le plus savant de son siècle ; mais toutes ses connaissances étaient claires, précises, disponibles, et sa mémoire, qu'il aurait pu enrichir davantage, avait du moins cette heureuse vivacité qui rend à chaque instant évocables, ou pour ainsi dire présentes, toutes les notions acquises dans le cours de la vie [1].

DANTE ALIGHIERI.

(Then) Uprose this poem of earth and air,
This mediæval miracle of song.
Longfellow's *Poetical works*.
(London 1868,), p. 355.

Dante Alighieri, " le plus grand poète des temps modernes [2]," naquit à Florence en 1265 au milieu de toutes les passions de guerre et de vengeance qui divisaient les guelfes et les gibelins. Il sortait d'une famille attachée au parti guelfe, à ce parti qui, soulevé

1 Voy. Hello, *Loc. cit.* : *Annales de philosophie*, t, X, p. 53 ss ; *Histoire litt. de la France*, t. XIII, pp. 178, 216, 233, 235 etc : Ratisbonne, *Hist. de saint Bernard*, IVe époque, ch. XVIII, ch. VII ; Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. III, p. 199.

2 J.-J. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*, p. 285.

contre l'empereur d'Allemagne, cherchait dans la défense des papes la liberté de l'Italie. Tout jeune il porta les armes pour cette cause. Plus tard les guelfes s'étant divisés en deux partis, les *blancs* et les *noirs*, Dante, qui était alors magistrat de Florence, dut, pour mettre fin à des discordes sans cesse renaissantes, faire bannir de la ville les fauteurs de désordre. Désigné comme *blanc* par les *noirs*, il vit sa maison pillée, et fut à son tour condamné au bannissement et au feu, s'il était pris.

Désormais, errant, malheureux, il entreprend de rudes pérégrinations à travers l'Italie ; il " monte les escaliers d'autrui " et sent "combien le pain de l'aumône est amer ;" il s'en va, perdant une à une tant de nobles illusions qu'il portait au cœur ; il meurt enfin loin " du baptistère de Saint-Jean et du beau bercail où il avait dormi petit agneau." Puis après sa mort, il revit dans ses œuvres.

Dante est lyrique dans la *Vita nuova*, philosophe dans le *Convito*, philologue dans le *de Vulgari Eloquio*, politique dans le *de Monarchia*, croyant sincère dans sa traduction du *Credo*. Mais où l'on peut le retrouver tout entier et admirer à la fois le poète, l'érudit, le patriote, l'homme et le chrétien, c'est dans la *Divine Comédie*.

Cette merveilleuse épopée est sans contre[illegible]ne des plus grandioses productions qu'ait enfantées [illegible]nie de l'homme,—pourquoi ce restrictif, et pourquoi ne pas dire : la plus grandiose de toutes ?—Ici, tout parle, même les nombres. Le poème est un et triple à l'image de Dieu ; chacun des trois royaumes que le poète parcourt, l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*, est subdivisé en trois fois trois grands cercles. Chaque strophe se compose de trois vers et chaque partie, de trente-trois chants qui, multipliés par trois et augmentés de la préface, donnent le nombre cent, symbole de la perfection.

Tout d'ailleurs est symbolique dans le poème dantesque.

La forêt sauvage où s'égare notre pèlerin, représente les errements intellectuels, moraux et politiques de l'humanité ; le lion, le loup, la panthère qui l'empêchent d'en sortir, sont les trois concupiscences énumérées par saint

Jean : *concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum, superbia vitæ.* C'est alors que descend du trône de Dieu la "grâce illuminative" figurée par sainte Lucie, la douce protectrice des aveugles. L'homme, personnifié par Dante est confié à Virgile, à la philosophie, qui le tire peu à peu de l'abîme du vice (Enfer) et lui fait parcourir un à un tous les degrés de la voie "purgative" (Purgatoire). Mais à l'entrée de la voie "illuminative" (Paradis), il faut au malheureux un autre guide pour le conduire à Dieu, à la lumière increée : c'est Béatrice, c'est la théologie. Telle est l'idée mère de ce poème où l'humanité tout entière est embrassée et dont le but est de faire trouver à l'homme l'ordre, la paix, le bonheur, c'est-à-dire Dieu même.

Dans l'épopée ancienne, le monde naturel occupait la plus grande place. Avec Dante, on le voit, le lieu de la scène sera, au contraire, le monde surnaturel tout entier, tel qu'il nous est fourni par les données de la foi. C'est là que le poète va résoudre tous les grands problêmes du temps et de l'éternité.

En effet, "ce pèlerin des rivages éternels" est peut-être de tous les poètes celui qui a le mieux compris les choses du temps. Il les a toutes connues et expliquées comme pouvait les connaître et les expliquer son siècle. En philosophie, il est, si l'on peut dire ainsi, éclectique ; il recueille tous les lambeaux de vérité semés dans les divers systèmes des âges précédents, et il en fait une synthèse dont l'élévation et l'universalité le rapprochent des maîtres de la science. En politique, il joint l'amour de l'autorité à l'amour de la liberté. En religion, il croit fermement et hautement tous les dogmes de la foi catholique. En théologie, il est le disciple de saint Thomas, de saint Bonaventure, de saint Bernard, et les vérités mystiques comme les vérités spéculatives trouvent en lui un sublime interprète.

Lors même, nous dit à ce propos M. Eugène Misset d'après le docteur Hettinger, lors même que toutes les bibliothèques auraient péri, que la sainte Ecriture aurait disparu de la terre, il serait possible avec la *Divine Comédie*, de reconstituer à peu près le christianisme, ses dogmes, sa morale, sa vie. Et s'il faut insister davantage, le poème

n'enseigne-t-il pas en effet l'*Unité* de Dieu, l'être par essence, qui, "du fond de son éternité, met les cieux en mouvement et demeure immobile ?" N'affirme-t-il pas la *Trinité*, cette "lumière incrée qui ne réside qu'en elle-même, qui est seule à se comprendre, et qui, comprise en même temps qu'elle comprend, s'aime et se sourit ?" Il nous parle de la *Création*, faite "par pur amour, en dehors des temps, alors qu'il n'y avait ni passé ni futur, et que l'esprit de Dieu courait sur les eaux pour les féconder." Il nous parle des *Anges*, ces formes immatérielles, ces purs esprits auxquels la fraîche imagination du poète prête des "ailes vertes comme feuillettes qui viennent de naître." L'*Homme* et la *Chute* au Paradis terrestre, le *Christ* et la *Réparation* sur le Calvaire, ce double poème que Milton devait plus tard écrire, Dante l'a chanté. Et de même que Michel-Ange a placé dans son jugement dernier la mère de Dieu près du souverain juge, de même, près de la croix, Dante a placé la co-rédemptrice du genre humain, *Marie*, "cette belle fleur dont soir et matin il invoque le nom," cette "Vierge mère, fille de son fils, plus humble et plus grande que toute créature." Les *Vertus chrétiennes* n'ont pas été oubliées. La foi parle au ciel par la bouche de saint Pierre, celui qui le premier a dit : *Tu es Christus* ; l'espérance est symbolisée par saint Jacques, la charité par saint Jean. Les *Vertus morales* brillent au-dessus de la tête de Caton à la porte du Purgatoire. Enfin la grâce et l'Eglise, les sacrements et les fins dernières, la primauté du siège de Rome, le pouvoir des clefs, la valeur de l'excommunication et des vœux, la légitimité des indulgences, le mérite et la nécessité des œuvres satisfactoires, achèvent de compléter cet ensemble théologique où les hommes de la Réforme ont bien pu chercher quelques erreurs de détail, mais qui nous appartient à nous, catholiques, et sera notre gloire aussi longtemps qu'un cœur battra sur la terre pour ces grandes et saintes choses : la foi, la liberté, la science.

Dante Alighieri est donc, à la différence d'Homère, un poète philosophe, un poète essentiellement réfléchi. Il est de plus celui de tous les poètes qui a le mieux peint, dans une seule action simple et grande, l'homme, le monde

surnaturel et le monde naturel. Si l'on ne trouve pas chez lui comme dans Homère de longues peintures du foyer domestique, il a cependant des mots touchants, des larmes qu'on n'oublie pas. Quel poète a mieux aimé son pays? Comme sa voix, voix d'amour au milieu même de l'imprécation, est pleine d'attendrissement! comme elle s'émeut au souvenir des anciennes mœurs de la patrie, de la simplicité, de l'innocence et de la paix d'autrefois! Comme le poète a bien su transfigurer et christianiser la passion toute pure et naïve qui avait rempli de joie son âme aux jours de l'enfance! Béatrice est une création dont rien n'approche dans l'antiquité ni dans les temps modernes.

Mais arrivons au mérite le plus incontestable de Dante, celui de l'expression. Ici, tout a été dit, et ce qu'il y a de mieux est de citer : "La poésie de Dante (et non pas *du* Dante, comme on s'obstine à l'écrire), sobre de mots, concise, nerveuse, rapide et cependant d'une prodigieuse richesse, se transforme trois fois pour peindre les trois mondes auxquels aboutit, selon la foi chrétienne, celui qu'habite l'homme pendant sa vie présente. Sombre et terrible lorsqu'elle décrit le royaume ténébreux, la cité du peuple perdu et de l'éternelle douleur, elle s'empreint aux lieux où s'expient les fautes légères, où se ferment les plaies guérissables, d'une tristesse douce et pieuse, et semble, en ces régions sans astres, refléter les lueurs molles d'un jour à demi éteint; puis tout à coup s'élevant de ciel en ciel, traversant les orbites des soleils innombrables, elle se revêt d'une splendeur toujours plus éclatante, s'embrase d'une ardeur toujours plus pure, jusqu'à ce qu'elle se perde par delà les dernières limites de l'espace dans la lumière essentielle elle-même et l'amour incréé. Mais en incarnant dans sa sublime poésie ces mondes invisibles, Dante y sut rattacher les événements réels et les passions des hommes. Il les peignit à larges traits, et souvent d'un mot, d'un de ces mots puissants qui retentissent dans les abîmes du cœur et en réveillent tous les échos. Il y a dans son poème des cris effrayants et d'affreux silences. Les âcres vapeurs du crime, de la haine immortelle, de la vengeance atroce, s'y mêlent aux plus suaves parfums de la tendresse et de l'innocence, des saintes affections et du céleste amour.

"Quelquefois le poète nous montre comme à travers un voile, en quelques vers simples et mystérieux, tout un drame lamentable. Il exprime moins les sentiments qu'il ne les suscite, par une sorte de magique évocation : et lorsque, plein de ses pensers profonds, emporté par l'orage qui gronde au dedans de lui, on le croirait entièrement séparé de la nature, voilà que soudain, l'embrassant d'un regard, il en reproduit, avec sa parole flexible et brève, riche de reliefs et de couleurs, les plus ravissants aspects, les plus délicates nuances, les accidents les plus fugitifs [1]."

Dante mourut en 1321. Son poème, publié par lambeaux, avait été lu avidement et chanté par le peuple. Cette admiration déjà universelle ne fit que s'accroître avec les années. En 1373, la république florentine reconnaissant ses torts, nommait un professeur pour lire et commenter dans l'église de Saint-Etienne les vers de son grand et malheureux citoyen, et quelque cent ans après, on suspendait aux parois de la cathédrale l'image du poète, à côté des prophètes et des saints.

Contre cette apothéose, les récriminations n'ont pas manqué. Mais ce qu'on n'a pas su empêcher, c'est que des hommes qui n'aiment pourtant ni la religion, ni la pensée de la mort, ni celle de l'éternité, ni la théologie parce qu'elle en est pleine, ni l'Eglise parce qu'elle les prêche, lisent, étudient, méditent, comme cela s'est fait depuis six siècles, cette œuvre où il n'est question que de la mort, de l'éternité, de la religion et de l'Eglise [2].

1 Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 388.

2 J.-J. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*, p. 335 ; Villemain, *Littérature au moyen âge*, p. 304 ; E. Misset, *Lettres chrétiennes*, 1ère année, t. II, p. 316 ; *L'Opinion publique*, 1er et 8 octobre 1874 ; P. A. Fiorentino, Introd. à la *Divine Comédie* ; Ozanam, *Dante ou la philosophie catholique au XIIIe siècle*, passim.

LE TASSE

(SORRENTE 1544-1595).

He brought a weary heart, a wasted frame,
The child of Visions from a dungeon came.
Hemans, *The Release of Tasso*.
(Works, New-York 1881, p. 400.)

La *Divine Comédie* est un poème original, la *Jérusalem délivrée* est une imitation. Si dans quelques parties Dante paraît se rapprocher de la Bible, de Virgile et des grands théologiens du moyen âge, dans l'ensemble on ne peut le comparer à personne. Il est lui-même dans tout le cours de son poème. Son œuvre ressemble à quelqu'une de ces églises romaines dont les pierres et les matériaux, empruntés aux ruines des temples païens, ont été taillés à nouveau, épurés en quelque sorte, pour entrer dans un plan différent. A peine y reconnaît-on quelques chapiteaux de colonnes antiques, tellement tout a disparu dans l'harmonie des proportions nouvelles.

La *Jérusalem délivrée*, au contraire, c'est tel de ces temples païens que l'Eglise a consacrés au vrai Dieu en y ôtant seulement les idoles, et en faisant les changements exigés par leur destination nouvelle. On voit encore sur les parois de l'édifice quelques symboles païens, débris mutilés mais toujours vivants d'une religion disparue. Le Tasse a comtamment imité Virgile et Homère. Son poème est chrétien par le sujet, païen par la forme.

Jamais sujet ne fut mieux choisi que celui de la *Jérusalem délivrée*; car jamais héros et événements ne furent plus prodigieusement épiques que ceux de la première croisade. Combien pâlit la guerre de Troie devant la guerre de Jérusalem ! Qu'est-ce que ces petites bandes de guerriers grecs vengeant une querelle vulgaire autour d'une ville sans souvenirs, si on les compare à ces multitudes de l'Occident marchant à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, et s'abattant, terribles, autour de la ville sainte pour venger les droits de Dieu ?

Ce sujet si grand par lui-même et qui s'accorde si bien

avec notre foi a pour nous encore un autre mérite : c'est qu'à l'intérêt de la foi et de l'amour, s'y joint celui des mœurs chevaleresques reléguées depuis si longtemps dans un lointain idéal, et dont la noblesse et la virilité ne cessent jamais de régner sur nos imaginations ravies.

De ce côté, nous voulons dire dans la peinture de l'héroïsme guerrier et chevaleresque, le Tasse est inimitable. Si la plupart de ses héros ne sont qu'une transformation des héros d'Homère, cette transformation ressemble beaucoup à une création nouvelle. La vertu de ces preux nous attire, nous les fait aimer. Qui ne préférerait Renaud à Achille ? Où trouver dans l'antiquité un héros comparable au généreux Tancrède, ou à ce vieux comte de Toulouse qui a gardé sous ses cheveux blancs toute la bravoure et l'ardeur de son héroïque jeunesse ? Quel poète ancien a fait une peinture comparable à celle de Godefroy de Bouillon, type immortel de foi, de vaillance et d'humanité, qu'un poète chrétien était seul digne de concevoir et de faire revivre ? Boileau serait bien empêché de prouver que le héros de la Jérusalem a des *faiblesses* [1], ou que sa vertu le rend peu intéressant. – Quant aux caractères de femmes, le poète en eût parcouru le cercle entier s'il eût représenté la mère. Peut-être faut-il, comme Chateaubriand, " chercher la raison de cette omission dans la nature même de son talent, qui avait plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse [2]."

Malheureusement, le Tasse n'a pas su s'emparer de toutes les grandes pensées et de tous les grands sentiments qu'une méditation plus profonde et surtout un sens plus chrétien auraient pu lui fournir. Il semble qu'il aurait dû chercher dans la Bible plutôt que dans l'*Iliade* l'inspiration de son poème. Il semble aussi que cette guerre sainte qu'il voulait décrire, cette conquête héroïque entreprise sur un théâtre témoin de toutes les merveilles de la terre et du ciel, aurait dû réveiller en son âme de chers et poéti-

---

1 Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

2 *Génie du Christianisme* (1868), p. 174

ques souvenirs. Chacun de ses pas sur cette terre bénie pouvait lui rappeler les mystères de la foi chrétienne ; les hautes cimes du Liban et les sommets gracieux du Carmel pouvaient encore résonner pour lui des chants des prophètes ; partout enfin, sous ce ciel d'Orient où les anges avaient chanté la naissance du Sauveur, il pouvait respirer le parfum des anciens jours, peindre comme Salomon, chanter comme David, pleurer comme Jérémie.

Pourtant, il n'est rien passé de cette grande poésie biblique dans l'œuvre du Tasse. Les beautés de cette nature enchantée qu'il voit, qu'il dépeint, le poète ne fait que les voir et les dépeindre. Il n'élève pas sa pensée plus haut ; que dis-je ? il semble qu'il n'y ait pour lui dans cette magnificence de la nature qu'une amorce de plus pour la volupté. Oui, chose incroyable, le Tasse est descendu là ; il a voulu donner au cœur—à la chair plutôt—cette pâture ; il a fait Armide, l'antithèse de Béatrice, la reproduction de Didon, et il a ajouté des détails que Virgile avait méprisés. Contresens et profanation.

Si on n'excuse pas une telle dégradation de l'art, on peut se l'expliquer. Le Tasse a été gâté par son siècle. Cette galanterie et cette volupté grossières qui avaient envahi les mœurs des sociétés chrétiennes, avaient préparé le seizième siècle à la restauration de l'art païen. Dans la corruption où il était descendu, il ne pouvait plus admirer que des œuvres où se retrouvait l'image de sa propre corruption, œuvres anciennes ou œuvres modernes. Le Tasse, jeune alors, toujours malheureux et souffrant, portant en lui, comme dit le poète, un cœur fatigué, *a weary heart, a wasted frame* ; le Tasse, enfermé dans sa prison et cherchant à se préparer d'avance une place dans le groupe de ces heureux auxquels il rêvait, le Tasse suivit le courant, et pouvant être un poète original et fort comme Dante, il ne fut qu'un poète imitateur et tendre, et mou, comme tous ceux de son siècle.

Et l'imitation, telle est la source de ses défauts. Il veut avec son vers italien imiter l'ampleur, la majesté, l'éclat du vers héroïque d'Homère, et de là cette tendance au boursouflé, à l'emphatique, contre laquelle son génie

lutte en vain quelquefois. Dante n'avait jamais essayé de faire parler Dieu dans ses vers ; lorsqu'il s'élève de degré en degré jusqu'à l'Etre infini, il le contemple un instant dans sa pure essence de lumière et d'amour, et il tombe frappé par l'éclat de sa majesté : *Opprimetur a gloria*. Le Tasse veut faire comme Homère, et le Dieu de *Jérusalem* parle à Gabriel comme Jupiter pourrait parler à Mercure. Homère fait grand usage du merveilleux, et ses dieux prennent constamment part aux luttes et aux passions des hommes, pour les entraver ou pour les faire réussir au gré des héros. Le Tasse se sert aussi du merveilleux ; mais tandis que d'un côté il place l'ange comme puissance amie, de l'autre il place comme puissance ennemie, la magie. C'est de la magie et des enchantements que sont tirés les plus grands obstacles à la sainte entreprise. Ils sont peu sérieux. Les merveilles de la forêt enchantée ne pourraient convaincre ou effrayer que des enfants.

Malgré ces taches, la *Jérusalem délivrée* est un des plus grands poèmes que le monde possède. Le Tasse est inférieur à Dante et à Homère, cela est vrai, mais nous n'en admirons pas moins l'étendue et la grandeur de son action, la facilité avec laquelle il l'a resserrée dans des limites aussi étroites, la richesse des épisodes, l'abondance et la variété des récits, l'art qui consiste à transporter sans secousse l'imagination du lecteur d'une scène à une autre, enfin la force et la puissance de caractère des personnages. Quant au style, il a, suivant le mot de Sévigné, " des beautés qu'on ne connaît point quand on n'a qu'une demi-science [1]." Un poète anglais l'a dit, " les pensées du Tasse, pour être de la terre, avaient cependant des ailes capables de le transporter par delà le monde créé ; son imagination était une harpe éolienne s'éveillant pour chanter aux souffles de la

---

1 Lettre du 12 juillet 1671.

nature ensoleillée, souffles que rien n'arrête et où se mêlent de mystiques harmonies [1]." Et c'est là être poète.

Du reste, une chose s'attache au souvenir du Tasse qui le fera toujours aimer ; c'est la pensée de ses malheurs, c'est ce mot qui termine le manuscrit de son poème et que, après sept années de captivité, d'abandon et de pleurs, il n'avait point effacé : *Laus Deo* ! C'est encore, le dirons-nous ? — dirons-nous un de nos souvenirs de Rome ? — ce grand chêne du couvent de Sant'Onofrio sous lequel il venait s'asseoir pour pleurer. A côté de ce chêne, apparaît un cyprès. Chêne et cyprès, grandeur et misère : c'est par là que l'homme se fait admirer, aimer et plaindre, et le Tasse fut tout cela.

MILTON.

I sung of Chaos and eternal Night.
Milton, *Address to Light.*

Milton naquit à Londres en 1608 et reçut à Cambridge une éducation lettrée. Son ode sur la *Nativité*, écrite au collège, indiquait déjà une ère nouvelle dans la poésie. *Lycidas*, qui vint après, est une touchante élégie sur la mort d'un ami. *Comus* passe pour le plus gracieux de ses poèmes. L'*Allegro*, ode à la joie, et le *Penseroso*, ode à la mélancolie, sont deux pièces d'un charme exquis. Ensuite, parurent divers traités et opuscules politiques. Milton déjà célèbre par ses écrits et par son ardeur républicaine, fut élu secrétaire de Cromwell ; il ne méritait pas moins pour avoir fait l'apologie de la condamnation de Charles I—une tache dans sa vie. Puis il devint aveugle :

Dark, dark, dark, amid the blaze of noon,
Irrecoverably dark total eclipse
Without all hope of day ;

a-t-il dit lui-même [2].

---

1 If but of earth, yet one whose thoughts were wings
To bear him o'er creation ; and whose mind
Was an air harp, awakening to the sway
Of sunny nature's breathings unconfined,
With all the mystic harmonies that lay
Far in the slumber of its chords enshrined,
Till the light breeze went thrilling on its way.
Felicia HEMANS, *Loco cit.*

2 *Samson Agonistes.*

Mais "quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume." Retiré dans la solitude après le retour des Stuarts, seul avec ses illusions évanouies, pauvre, détesté pour ses égarements politiques, Milton se rejeta par la pensée dans les fantastiques régions de l'éternité, et de ce monde où la muse anglaise n'avait pas encore pénétré, sortit le *Paradis perdu.*

Il apparaît dans les œuvres de Milton, nous ne dirons pas une lutte, mais un contraste singulier entre ses convictions religieuses et politiques et ses sympathies, entre sa raison et son imagination. Ainsi tandis que Milton le polémiste travaillait au renversement des institutions monarchiques de l'Angleterre et à la destruction de l'édifice hiérarchique de son Eglise, Milton le poète avait l'âme pénétrée d'enthousiasme pour l'ancienne histoire nationale, et prêtait l'oreille aux échos de ses vieilles fêtes catholiques. L'homme qui désirait l'abolition sur la terre de toute dignité extérieure nous a montré dans le ciel les uns au-dessus des autres les Trônes, les Principautés, les Vertus, les Dominations, les Puissances :

Thrones, Princedoms, Virtues, Dominations, Powers ;

celui qui voulait anéantir l'éclat et les cérémonies du culte chrétien,a manifesté plus que personne une admiration profonde pour l'architecture gothique et les majestueuses proportions des anciennes cathédrales. Cette admiration allait chez lui jusqu'à l'extase [1].

Mais venons de plus près au *Paradis perdu.*—Lorsqu'on entre dans le *Paradis perdu*, on entre dans un monde nouveau qui ne ressemble à aucun autre. Milton est avec

---

1 But let my due feet never fail
To walk the studious cloisters' pale
And love the high-embowered roof,
With antique pillars massy proof,
And storied windows richly dight,
Casting a dim religious light :
Then let the pealing organs blow]
To the full-voiced choir below,
In service high and anthems clear,
As may with sweetness through mine ear,
Dissolve me into ecstasies,
And bring all heaven before mine eyes.
Il Penseroso.

Dante le poète le plus original des temps modernes. Ce n'est pas la seule ressemblance qu'il y ait entre les deux poètes. Tous deux ont été des hommes de fortes passions, d'une imagination féconde et d'une science prodigieuse. Sur ce dernier point cependant,il existe entre eux une différence, car au lieu que la science de Dante lui a servi dans tout l'ensemble et les détails de son poème, celle de Milton ne sert qu'aux détails et trop souvent à des hors-d'œuvre. La science de Dante illumine toutes les parties de son œuvre ; trop souvent celle de Milton ne fait que jeter sur la sienne plus d'obscurité. Les deux poètes ont à un haut degré le don de la terreur et celui de la grâce. Dante est plus simple et plus naïf ; il est surtout plus sobre. Milton a moins de vraisemblable, moins de naturel et aussi moins d'idéal. Il n'est jamais symbolique.

Le sujet du *Paradis perdu* intéresse l'humanité tout entière comme celui de la *Divine Comédie*, et il fallait de la hardiesse et du génie pour aborder une action si connue dans ses détails essentiels. Il fallait aussi du génie pour pouvoir tirer d'un drame si simple, un parti si merveilleux. Nous savons que le poème est trop long, qu'il est parfois bien ennuyant, quelquefois même révoltant, mais quelle étonnante variété dans l'ensemble, quels contrastes ! Quelle majesté dans le style, quel roulement triomphal des mots ! Quelle abondance de peintures gracieuses tirées de la nature !

Le début du poème qui nous montre Satan et ses anges rebelles précipités dans le grand abîme, le vol de l'Archange maudit à travers les régions du chaos et son arrivée aux confins de l'univers, les traits sous lesquels est peint le Messie,fils de Dieu, le récit de la chute de l'homme, les visions prophétiques du haut de la montagne du paradis et d'autres morceaux, sont de vrais bijoux littéraires. Si l'inspiration du poète le soutenait toujours à la même hauteur, l'homme n'aurait peut-être rien produit de plus merveilleux, de plus grandiose que le *Paradis perdu*.

Mais la perfection, comme le sublime continu, n'est

1 *L'Opinion publique*, 5 nov. 1875.

pas d'ici-bas. Les derniers chants de l'ouvrage manquent d'intérêt ; ce qui tient au surnaturel est dépourvu de noblesse autant que de majesté ; dans certaines scènes, le ton est trop dogmatique ; il y a aussi des détails fastidieux de géographie, de mythologie, des subtilités de controverse, des plaisanteries déplacées, quand elles ne sont pas insipides ; et dans le style, des bizarreries, des incorrections, du prosaïsme. Quant à l'idée de rappetisser les démons pour les faire siéger plus à l'aise dans une sorte de parlement infernal ; quant à cette autre non moins bizarre de ranger en bataille les anges révoltés et de leur faire tirer du canon dans le ciel, il se peut, comme le veut M. Poujoulat[1], que ce soient là des traits de génie, mais on nous permettra de penser que certains " traits de génie " ressemblent un peu à des écarts.

Une des grandes créations du *Paradis perdu*, non pas pourtant la plus belle, c'est le personnage de Satan. L'âme républicaine de Milton s'est incarnée dans cet orgueilleux vaincu, mais non soumis, qui lutte toujours et anime de sa volonté indomptée les légions des anges déchus. Quoi qu'on fasse, Satan est intéressant. Or, il faut le dire, rendre intéressant, réhabiliter en quelque sorte à nos yeux l'auteur de tout mal, l'ennemi de l'homme et de Dieu, outre que ce peut être un blasphème contre Dieu, c'est certainement une inconvenance littéraire, aussi bien qu'une inconvenance morale. D'un ordre de choses à un autre ordre de choses, de la morale à la littérature, le Beau, et le Vrai, et le Bien, se tiennent par la main.

Mais voici une beauté incontestable, la plus grande du *Paradis perdu :* Adam et Eve. Ces deux caractères se développent en des pages d'une ravissante poésie, avec un parfum de grâce et de jeunesse dont il n'y a pas d'exemple dans la littérature ancienne. " Les conversations de nos premiers parents sous les gracieux berceaux de l'Eden, au milieu des plus belles scènes de la nature, leurs entretiens avec les anges, le récit que le père du genre humain fait à l'archange Raphaël de son entrée dans la

---

2 *Souvenirs d'Hist. et de littérature*, p. 52.

vie et de ses conversations familières avec Dieu ; la prière d'Adam et d'Eve, le matin, quand le chant des oiseaux et les premiers rayons du jour les réveillent après le paisible sommeil de la nuit, sont des créations aussi charmantes que nouvelles. On regrette seulement que Milton oublie parfois l'état d'innocence ou vivent encore ses héros, et qu'il leur prête un langage trop passionné pour ce bienheureux état."

WILLIAM SHAKESPEARE[1].

.... He is the brooch, indeed
And gem of all the nation 2,
Shakespeare, *Hamlet*, act II, sc. VII.

William Shakespeare naquit à Stratford en 1564 de parents catholiques, et il paraît aujourd'hui bien prouvé que lui-même ne démentit jamais la foi de sa famille[3]. Son père, chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfants, exerça d'abord le métier de son père ; en d'autres termes, le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer les tyrans, et on le vit adresser des harangues pathétiques aux spectateurs de l'injuste mort de ces innocentes bêtes. Une aventure de braconnier le chassa de son village. Appréhendé au corps dans le parc de sir Thomas Lucy, il comparut devant l'offensé, et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique. La colère de sir Thomas obligea William d'aller chercher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux à la porte des théâtres, il disciplina une troupe d'intelligents serviteurs, qui prirent le nom de *Shakespeare's boys*. De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit la fonction de *Call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur

---

1 Shakespeare écrit lui-même son nom *Shakspeare*. Mais l'autre orthographe a prévalu. On trouve aussi souvent *Shakespear*.

2 Il est la perle de son pays, et le joyau que sa nation montre avec orgueil.

8 C'est ce qu'a démontré M. R. dans son livre sur *Shahespeare*.

la scène, et d'acteur William devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne rédondit pas un mot. Du reste, il ne prenait aucun souci de ses œuvres ; il n'y attachait pas même son nom, il ne se donnait pas la peine de les recueillir, ni de les imprimer, et la postérité, à laquelle il n'avait jamais songé, dut les exhumer des vieux répertoires, comme on déterre les débris d'une statue de Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie [1]. Pareil trait suffirait pour la gloire d'un grand homme !

En fait d'érudition, Shakespeare se contenta du strict nécessaire. "Il savait peu de latin et encore moins de grec," dit Ben Jonson, son ami ; *he had small Latin and less Greek* [1], et cela en un temps où les langues anciennes s'étudiaient avec tant d'ardeur ; ou Elisabeth parlait latin, composait des épigrammes en grec, traduisait des tragédies de Sophocle et des harangues de Démosthène. Des chants populaires, des extraits de l'histoire d'Angleterre, puisés dans le *Miroir des Magistrats*, de lord Buckhurst, des lectures des Nouvelles françaises de Belleforest, des versions des poètes et des conteurs de l'Italie composaient toute l'érudition de Shakespeare.

Avec ce mince bagage littéraire et scientifique Shakespeare aborda cependant la scène. Il la trouva dans le dernier état d'abaissement. Il n'y avait à proprement parler, ni comédie, ni tragédie, ni caractères, ni dialogue. Que Shakespeare n'ait pas tout amélioré, tout créé du premier coup, que son génie ait subi la loi commune, c'est-à-dire, qu'il ait eut ses hésitations, ses incertitudes, ses variations, ses progrès, cela est certain, et constater ce fait n'est pas porter atteinte à sa gloire. C'est accroître l'intérêt que nous trouvons dans ses œuvres, c'est nous faire entrevoir l'homme sous le poète, et par là doubler notre admiration d'une vive sympathie.

Voyez d'abord les œuvres de jeunesse. Ce sont des

---

1 Chateaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise*, p. 100, dans l'édition Vivès 1875 de ses *Œuvres complètes*.

2 Cité par Samuel Johnson, *Lives of the poets* (London, Warne, New edition), p. 519.

tragédies, ou plutôt des drames historiques violents, heurtés, de couleurs crues et de ton déclamatoire ; ce sont des comédies artificielles pleines d'une gaiété débordante, mais où l'intrigue ne s'arrête pas devant l'imbroglio, ni l'esprit devant les *concetti*, ni le style devant les fausses élégances et le faux goût de l'époque.

Mais le jeune poète a pris confiance : il sent vivre en lui-même un maître. Plus d'adaptations, plus d'imitations de Marlowe ou des autres. Ses nouveaux drames : *Richard II*, *Roméo et Juliette*, *King John* ; ses nouvelles comédies : *Le Marchand de Venise*, *Beaucoup de bruit pour rien*, révèlent une poétique toute personnelle. Ce n'est plus la violence des sentiments, l'imprévu ou la complication de l'intrigue qui fait la valeur de ces pièces, c'est avant tout la vérité, c'est l'intérêt profond naissant du développement des caractères.

Les années de jeunesse sont passées ; l'expérience de la vie a porté ses fruits. Shakespeare a vu se dissiper ses illusions d'espérance et de bonheur, il a souffert et pour lui aussi la douleur a été un maître[1]. Les comédies : *Tout est bien qui finit bien*, *Mesure pour mesure*, etc, ne sont plus les brillantes et joyeuses productions d'autrefois ; le monde est mauvais, la vertu est difficile, et la gaiété se voile de tristesse. Les drames : *Jules César*, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Othello*, *Macbeth* sont profondément tristes. Toutefois l'artiste est en pleine possession de ses forces, et les créations se succèdent, nombreuses, variées, tragiques comme l'histoire, et sublimes autant que peut l'être une œuvre humaine.

Mais il n'y a qu'un temps pour le désespoir comme pour l'espérance. Après ces oscillations violentes, le génie de Shakespeare a trouvé l'équilibre et le repos. Plus d'enthousiasme ardent, plus de misanthropie indignée, mais une philosophie indulgente et, pour tout dire, un peu sceptique. Du reste, l'imagination de l'artiste n'a rien perdu de sa puissance ni de son éclat, témoin la *Tempête*, témoin *Henri VIII*[2].

---

1 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît s'il n'a longtemps souffert.

A. DE MUSSET

2 L. Morel, *Préface de Henri VIII*.

Cependant, il y a dans Shakespeare, comme chez tous les poètes, un caractère qui domine, quelque chose qui s'unit étroitement à sa personnalité, à son souvenir : c'est la terreur. Le poète avait rencontré dans sa jeunesse de vieux moines chassés de leur cloître, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses *fous*, ses maîtresses, ses bourreaux. Touchant d'une main ces têtes blanchies qu'avaient menacées le glaive de l'avant-dernier des Tudors, de l'autre il touchait la tête brune de Charles Ier, second des Stuarts, que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe, et ne parut à son aise qu'avec la mort. Aussi la lumière qui éclaire son drame ressemble-t-elle à celle qui éclaire les tombeaux ; cette lumière est effrayante elle-même, effrayante comme l'œil de Shakespeare qui regarde, effrayante comme l'objet regardé par l'œil de Shakespeare. Presque tout son théâtre ressemble au cauchemar. Il y ressemble par la nature des faits qu'il présente, par le regard qui est jeté sur ces faits, par le milieu dans lequel ces faits sont placés, par la lumière ténébreuse qui les éclaire ou plutôt qui les montre. Comme dans le cauchemar, le sujet de la pièce est terrible, et les choses qui ne seraient pas terribles par elles-mêmes, le deviennent, grâce à leur entourage[1].

Dans *Hamlet*, par exemple, dans cet odéon des ombres où l'on ne voit que des spectres, où l'on n'entend que des rêveries, que le *qui vive* des sentinelles, que le funèbre criaillement des oiseaux de nuit et le bruit de la mer, tout le monde meurt, et telle a été la peinture de leur malheur sous le pinceau du poète, que nous ne regrettons la mort de personne. Il n'est pas triste pour nous qu'ils cessent de vivre, mais qu'ils aient vécu. Donnez maintenant à Shakespeare le ciel riant de l'Italie et les amours de deux enfants, il vous fera respirer l'odeur des cimetières, il semblera vous avertir à chaque instant que ce beau ciel ne sauvera pas Roméo et Juliette, qu'il n'empêchera pas la

1 Au moins comme pensée, ce passage et le suivant est emprunté, autant que nous nous souvenons, à Ernest Hello.

terre de recevoir les cercueils, que ce soleil dont les rayons semblent dorer les premiers actes, est une illusion, qui augmentera, comme une raillerie, le triomphe de la mort.

Mais avant la mort, il faut du sang. Dans la tragédie de Corneille, le sang n'est qu'un mot, un mot usité en vers par les galants hommes qui offrent leur tête. Mais dans Shakespeare il y a du vrai sang. Les sorcières s'assemblent *super sanguinem* ; les personnages aiment le sang ; ils l'aiment en parlant de l'amour, ils l'aiment en parlant de la mort, ils l'aiment en blasphémant, ils l'aiment en plaisantant, ils l'aiment en chantant, ils l'aiment en faisant d'affreux jeux de mots et d'affreux calembours : " Le sang, a dit un critique célèbre, est le personnage principal du drame de Shakespeare."

Les pièces de Shakespeare ne sont, pour dire le vrai, ni des tragédies, ni des comédies, mais des compositions d'un genre à part, correspondant au drame moderne. Ce sont des tableaux du monde réel faits d'après nature ; et comme il y a dans le monde du bien et du mal, de la joie et des tristesses, de l'ignoble mêlé au noble, du bouffon mêlé au sérieux, il y a aussi de tout cela dans le drame de Shakespeare. Dans les scènes les plus tragiques, le rire prend au poète ; il mêle des divertissements et des acclamations de joie aux pompes funèbres et aux cris de douleur ; des musiciens appelés aux noces de Juliette, arrivent précisément pour accompagner son cercueil, et indifférents comme ils sont au deuil qui les entoure, ils se livrent à de grosses plaisanteries ou s'entretiennent de choses étrangères à la catastrophe. Qui ne reconnaît là toute la vie, et n'a été témoin de pareilles scènes ?

Les comédies de Shakespeare ne ressemblent pas plus à celles de Molière que ses tragédies ne ressemblent à celles de Corneille et de Racine. Chez lui, le comique n'est qu'occasionnel ; il ne fait jamais le fond d'une pièce et n'y entre, pour nous servir d'un mot de Walter Scott, que comme *an ingredient* [1]. Une complication d'incidents bizarres, une exagération, une caricature, un violent con-

---

1 W. Scott, *Prose works*, t. XVII, p. 205.

traste, un bout de dialogue étincelant de verve et d'esprit : voilà à peu près tous ses effets comiques. C'est ce que l'on remarque dans les *Joyeuses commères de Windsor*, les *Deux gentilshommes de Vérone*, le *Marchand de Venise*, etc. Ici comme dans *Hamlet*, *Richard III*, *Othello*, *Macbeth*, nous assistons à une représentation complète et animée de la condition humaine, de la vie sous toutes ses faces.

Shakespeare n'est pas un moraliste. Peut-être l'homme était-il plus religieux que le poète, mais ce que l'on voit bien, c'est que celui-ci ne songe nullement à moraliser le monde ; c'est qu'il se préoccupe avant tout de la fidélité des faits, et nous les présente sans souci du bien ni du mal. Cependant, ne le prenez pas pour un impie, pour un de ces beaux ricaneurs du dernier siècle. Non, il respecte toutes les choses saintes : "Qu'est-ce que la prière, dit-il, sinon cette double force qui retient l'homme avant qu'il ne tombe, ou qui relève l'homme tombé ?"

And what's in prayer, but this two-fold force—
To be forestalled, ere we come to fall,
Or pardon'd, being down [1] ?

Ailleurs il rappelle avec émotion ces jours où se célèbre la naissance du Sauveur, car alors, "les nuits sont saines, les planètes n'ont point de mauvaises influences, aucune fée ne s'empare de l'homme, aucune sorcière n'a le pouvoir de le charmer, tant est béni et plein de grâces ce temps de l'année :"

So hallowed and so gracious is the time [2] !

Ecoutez maintenant Henri IV parlant à ses généraux :

"Soldats enrôlés sous le saint étendard de la croix, c'est au service du Christ que nous avons dévoué nos armes ; c'est pour lui maintenant que nous allons combattre. Oui, l'Anglais est né pour chasser l'infidèle des plaines saintes que foulèrent ces pieds divins, qui, il y a quatorze siècles furent cloués pour notre salut sur une croix douloureuse.

To chase these pagans, in those holy fields,
Over whose acres walk'd those blessed feet,
Which, fourteen hundred years ago, were nail'd
For our advantage, on the bitter cross [3].

1 *Hamlet*, act III, scene III.
2 *Hamlet*, act I, scene II.
3 *Henry IV*, Part I, act I, scene I.

On nous pardonnera de ne pas nous arrêter aux défauts de Shakespeare. Il en a, et de très graves. Outre qu'il ne se propose jamais d'instruire, de faire aimer le bien, il est souvent licencieux, il manque souvent de dignité ; ses plans sont quelquefois très faibles, et lui-même ne paraît pas toujours savoir où il veut nous mener ; il a dans le style des parties déclamatoires, une multitude de locutions alambiquées et subtiles, de la bassesse, de l'obscurité, en un mot, on trouve chez lui, pour parler comme Johnson, des défauts tels qu'ils obscurciraient et feraient oublier tout autre mérite que le sien [1]. Mais aussi il a des qualités qu'on n'a pas surpassées. Nul ne se jette comme lui au milieu des situations, des circonstances, des habitudes ; nul ne s'empare mieux des sentiments vrais ou feints des personnages qu'il met en scène. Génie fécond et nouveau, il n'a pas tout créé, car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps distribuées en scènes, mais il a marqué d'un cachet original tous ses emprunts. " Nul poète ne fut jamais plus national. Shakespeare ; c'est le génie anglais personnifié, avec son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie [2]."

KLOPSTOCK 1724-1803

Il y a deux hommes en Klopstock, le poète épique et le poète lyrique. L'un ne vaut pas l'autre : Voici le poète épique.

---

1 Johnson, *Lives of the Poets*, ut supra, p. 512.

2 Villemain, *Litt. ancienne et étrangère*, p. 255.—Détail assez curieux, un écrivain anglais d'une certaine valeur, Malone, a prétendu prouver que Shakespeare n'avait été qu'un imitateur, moins que cela, un plagiaire ; et il a affirmé, en appuyant son dire de preuves, que sur 6,043 vers, 1900 seulement lui reviennent en propre. Aux érudits le soin de juger.—Pour nous, nous ne cesserons pas de croire que Shakespeare était doué d'un génie créateur. Ce qui constitue le génie, ce n'est pas l'absence d'imitation. Homère imitait des poèmes et des hymnes antérieurs ; Horace et Virgile imitaient les Grecs ; Corneille et Racine imitaient les anciens ; Molière prenait son bien où il le trouvait ; Gœthe construisait presque la moitié de son *Faust* avec de vieilles légendes.—Comme le dit Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, p. 186), " la meilleure partie du génie se compose de souvenirs," et " le premier trait du génie, dit à son tour Ozanam, ce n'est pas d'être neuf, comme le veulent quelques-uns ; c'est bien plutôt d'être antique, de travailler sur quelques-uns de ces sujets qui ne cessent jamais de toucher les hommes." (*Les Poètes franciscains*, p. 466.)

" Milton avait matérialisé le monde spirituel. Klopstock va se perdre dans le nuage.

" La *Messiade* est une œuvre infiniment plus religieuse que le *Paradis Perdu*. C'est une tendre effusion de la piété chrétienne, une poésie vraiment religieuse. Malheureusement, ce poème est trop long, les uns disent de dix chants, et moi je pense de dix-huit.

" Le poète a eu deux malheurs qui font un grand tort à son œuvre. Le premier, c'est de rappeler sans l'égaler l'inimitable simplicité de l'Evangile. Le sujet est si au dessus de l'homme qu'il n'y a que Dieu lui-même qui le puisse traiter dignement. Encore l'Esprit-Saint s'est-il astreint à la simplicité la plus parfaite, comme s'il eût désespéré d'égaler la grandeur du sujet par les magnificences de la parole humaine.

" Le second malheur de Klopstock, c'est qu'il était protestant. Le protestantisme est généralement froid et réservé avec Dieu, ou bien il se perd dans une mysticité nuageuse. Rien ne pouvait être plus fatal dans un pareil sujet.

" Le protestantisme a fait manquer à Klopstock ce qu'il y a de plus beau dans son sujet, l'Eucharistie et la sainte Vierge. L'histoire de la Rédemption ne se conçoit pas sans l'Eucharistie, qui est son terme et son complément. Sans la foi à ce mystère, le christianisme devient froid parce qu'il manque d'amour. Car on aime peu à distance. Au lieu de blâmer le culte de la Vierge, Klopstock eût pu écrire en l'honneur de cette seconde mère du genre humain les pages les plus suaves et les plus douces que jamais la piété filiale ait inspirées à la poésie.

" La *Messiade* est l'expression la plus fidèle et la plus poétique de la piété protestante. Mais le génie de Klopstock n'a pu donner la vie à sa religion. Son œuvre, pleine de tendres épanchements et de créations nouvelles, est lourde, froide et ennuyeuse dans l'ensemble. Elle met le lecteur dans une sorte de nuage où elle le berce constamment, et d'où il voit tout sans rien voir et entend tout sans rien entendre. Elle n'endort pas comme la *Henriade* d'un profond sommeil ; elle nous jette, après deux ou trois chants

dans un état de demi-sommeil d'où il est difficile de sortir pendant le reste du poème.

" Pour dire tout en un seul mot, la *Messiade* a des épisodes touchants, de beaux passages ; mais dans l'ensemble elle a un grave défaut dont un poème ne se relève pas : elle ennuie."

Voici maintenant le poète lyrique :

" J'ai vu . . . . Oh ! dites-moi, était-ce le présent, ou contemplais-je l'avenir ? J'ai vu la muse de la Germanie entrer en lice avec la muse anglaise, s'élancer pleine d'ardeur à la victoire.

Deux termes élevés à l'extrémité de la carrière se distinguaient à peine, l'un, ombragé de chênes ; l'autre, entouré de palmiers.

Accoutumés à de tels combats, la muse d'Albion descendit fièrement dans l'arène ; elle reconnut ce champ qu'elle parcourt déjà, dans sa lutte sublime avec le fils de Méon, avec le chantre de Capitole.

Elle vit sa rivale, jeune, tremblante ; mais son tremblement était noble ; l'ardeur de la victoire colorait son visage, et sa chevelure d'or flottait sur ses épaules.

Déjà, retenant à peine sa respiration pressée dans son sein ému, elle croyait entendre la trompette, elle dévorait l'arène, elle se penchait vers le terme.

Fière d'une telle rivale, plus fière d'elle-même, la noble anglaise mesure d'un regard la fille de Thuiscun. Oui, je m'en souviens, dit-elle, dans les forêts de chênes, près des bardes antiques, ensemble nous naquîmes.

Mais on m'avait dit que tu n'étais plus. Pardonne, ô muse, si tu revis pour l'immortalité, pardonne-moi de ne l'apprendre qu'à cette heure . . . . Cependant je le saurai mieux au but.

Il est là ! . . . . Le vois-tu dans le lointain ? Par delà le chêne, vois-tu les palmes, peux-tu discerner la couronne ? Tu te tais . . . . Oh ! ce fier silence, ce courage contenu, ce regard de feu fixé sur la terre, je le connais.

Cependant, pense encore avant ce dangereux signal, pense . . . N'est-ce pas moi qui déjà luttai contre la muse des Thermopyles, contre celles des Sept-Collines ?

Elle dit : le moment décisif est venu, le héraut s'approche. O fille d'Albion ! s'écrie la muse de la Germanie, je t'aime ! en t'admirant je t'aime...mais l'immortalité, les palmes me sont plus chères que toi. Saisis cette couronne, si ton génie le veut, mais qu'il me soit permis de la partager avec toi.

Comme mon cœur bat !.. Dieux immortels, si même j'arrivais plus tôt au but sublime !.. Oh ! alors tu me suivras de près ; ton souffle agitera mes cheveux flottants.

Tout à coup la trompette retentit ; elles volent avec la rapidité de l'aigle ; un nuage de poussière s'élève sur la vaste carrière ; je les vis près du chêne, mais le nuage s'épaississait, et bientôt je les perdis de vue[1]."

SCHILLER

(Marbach, Wurtemberg, 1759-1804)

Toujours plus tranquille !
Schiller.

Cette parole prononcée par Schiller sur son lit de mort a inspiré une belle page à M. de Barante :

" Toujours plus tranquille ! C'était bien l'histoire de sa vie. Quel spectacle peut, en effet, élever et rassurer plus la marche constante de cette âme ardente et agitée vers la religion, la vertu et le bonheur ? Quoi de plus instructif que de voir un esprit si actif et si inquiet, nourri d'abord dans toutes les habitudes de la morale et de la piété qui deviennent l'instinct de son enfance ; se révoltant ensuite dans l'âge des passions contre une telle contrainte ; s'enhardissant à tout attaquer, à tout braver ; se livrant au doute et à l'insulte ; puis ne trouvant qu'angoisse et souffrance dans cette lutte, et ramené, non par l'autorité, non par la faiblesse, non par la peur, mais par la force de la raison et l'impression de son cœur à la source de tout repos ; et à mesure qu'elle suit cette route salutaire pouvant

1 Ainsi finit l'ode, et il y a de la grâce à ne pas désigner le vainqueur. (Madame de Staël, *De l'Allemagne*, ch. V. 2e partie.)

dire, avec la conviction de la conscience : Toujours plus tranquille [1] ! "

Ce tableau de la vie de Schiller est en même temps le tableau de ses œuvres. En 1776, au moment où les passions lui surviennent, le jeune poète sait encore appeler au sein de l'orage l'assistance de celui qui fait taire les vents et les tempêtes :

" Souvent les ténèbres du doute ont enveloppé mon cœur, et dans l'angoisse que j'éprouvais, ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché ta lumière.

" Tu m'as soutenu dans les mauvais jours, où d'un côté, la superstition lançait ses oracles passionnés ; où, de l'autre, l'incrédulité dardait son rire moqueur.

" Me voilà vacillant dans l'orage, hélas ! et le faible roseau succomberait dans sa faiblesse, si tu ne prenais pitié, ô mon Père, de tes créatures !......

" J'entends le son de la cloche qui m'appelle au temple ; je vais là porter ma croyance, m'affermir dans la vérité, me préparer à l'éternité..."

Mais Schiller ne devait pas demeurer longtemps dans le temple. Entre l'hymne qu'on vient d'entendre et les *Lettres de Jules à Raphaël*, qu'était-il survenu ? A mesure que la vertu s'est obscurcie, que le mal a triomphé, la vérité s'est éclipsée, et le chrétien d'hier s'est déclaré incrédule. " Notre système philosophique n'est le plus souvent que l'histoire de notre cœur," a dit Fichte.

Avec l'orgueil du sens propre, avec l'incertitude de l'esprit, naquirent de cette perversion les regrets et l'angoisse déchirante du cœur. Parfois cette pauvre âme se débattait entre la fougue des sens et le frein de la conscience qu'elle ne pouvait briser, et ne sachant plus s'élever en haut comme autrefois, elle retombait, gémissante, sous le poids de ses chaînes : " Non, je ne soutiendrai pas plus longtemps ce combat, ce terrible combat du devoir. Si tu ne peux étouffer les agitations brûlantes de mon cœur, ô vertu, n'exige pas de moi ce sacrifice. Voici ta couronne, qu'elle soit à jamais perdue pour moi, reprends-la et laisse-moi faillir [2]."

---

1 *Études littéraires et hist.*, t. II, p. 170.

2 Ode du *Combat*.

Ayant franchi ce premier degré de la perversion qui est de faire le mal tout en le condamnant, Schiller fit ce second pas d'ériger en système son aberration. Dans les *Lettres philosophiques de Jules* on entend des aveux comme celui-ci : " J'ai sacrifié toutes les croyances . . . . Ma raison est maintenant tout pour moi, elle seule me garantit Dieu, la vertu et l'immortalité. Malheur à moi désormais si ce garant unique allait se contredire, si mon respect pour lui allait s'évanouir ! A partir de ce jour, mon bonheur dépend du système harmonique de mon entendement. Malheur à moi, si dans les crises de ma vie les cordes de cet instrument résonnent à faux ou se brisent."

Maintenant lisez les *Odes* : ce froid scepticisme en déborde de toutes parts. Le vrai, le bien, le juste, simples idéalités, n'ont pas plus de consistance que les lueurs qui parfois flottent au-dessus de la terre, mais qui n'y tiennent pas. Il n'existe que le beau,—quel beau ?—l'art est tout, —quel art ?—le reste n'est rien.

Et Schiller devait descendre plus bas encore, et cette fois, jusqu'au fond de l'abîme. Il avait glorifié le scepticisme, il avait ensuite adoré le sensualisme. Il ne lui restait plus qu'à chanter le néant. Il le chanta dans une pièce célèbre qu'il intitula par une sorte d'ironie terrible : *Résignation.*

" Ce fut le 22 février 1790, écrit l'abbé Baunard, que Charlotte de Lengefeld prit au pied de l'autel la tâche de réconcilier le poète misanthrope avec l'humanité, et le philosophe sceptique avec l'avenir et Dieu . . . . . Dès lors, Schiller vérifia en lui la parole de Dante : *L'amour pur est la semence de toute vertu.* Des amours indignes avaient égaré sa foi en corrompant son cœur, un amour saint et béni fut le principe de son retour au vrai comme au bien [1]."

Le premier symptôme de ce retour fut une méfiance avouée de la philosophie qui l'avait égaré. " Es-tu prêt, dit-il à un jeune homme qui voulait se consacrer à cette science, es-tu mûr pour pénétrer dans ce sanctuaire où

---

1 *Le Doute et ses victimes*, 5e éd., pp. 277, 278. On a pu remarquer, au passage, les emprunts que nous avons déjà faits à ce livre.

Pallas-Athénée garde le dangereux trésor ? Sais-tu ce qui t'y attend ? à quel prix tu l'achètes ? Sais-tu que tu paies un bien incertain d'un bien assuré ? Te sens-tu assez de force pour combattre le plus rude des combats, celui qui s'engage quand l'esprit et le cœur, le sentiment et la pensée se divisent ? Te sens-tu assez de courage pour lutter contre l'hydre immortelle du doute et pour marcher virilement à l'ennemi caché au-dedans de toi-même ? Fuis, si tu n'es pas sûr du guide que tu portes dans ton sein, fuis ces bords séduisants avant que l'abîme t'engloutisse. Bien d'autres ont voulu marcher vers la lumière et n'ont fait que tomber dans des ténèbres plus profondes. L'enfance chemine sûrement à la lueur du crépuscule."

La première chose qui saisit Schiller revenant au christianisme, ce fut la beauté morale des caractères formés à l'école de la religion. Quels types admirables ne lui emprunte-t-il pas dans les tragédies de sa dernière époque : *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *Guillaume Tell !* et quelle distance entre ces sages et belles compositions et les tragédies des *Brigands* ou de la *Conjuration de Fiesque !*

Considéré comme artiste, Schiller est un des chefs de l'école romantique. Son système dramatique, qu'il modifia plusieurs fois, fut dès l'origine, un parti pris et raisonné, une sorte de protestation contre le théâtre français. " Il écrivit longtemps, dit M. Feuilleret, avant de connaître le monde et dans l'ignorance de la tradition classique. De là, dans ses œuvres, l'allure capricieuse d'un génie indépendant ; de là un certain défaut de vérité dans les situations, et, dans les personnages quelque chose de vague et d'étrange. Ces personnages vivent, et la création est complète ; mais ils semblent vivre dans un monde imaginaire et idéal ; leur langage même est peut-être plus poétique que ne le comporte le drame et tombe quelquefois dans la déclamation. Mais tel est le charme de cette poésie, où l'harmonie du style égale la beauté des images, tel est le prestige de de cette déclamation qu'elle semble l'expression naturelle des sentiments élevés. Poète idéaliste avant tout, Schiller ne craint pas d'altérer l'histoire, et de la plier aux exigences de l'idée qu'il veut rendre ; nul ne l'a surpassé dans la

peinture de l'idéal ; nul n'a pensé plus noblement, ni senti avec plus de force. Inférieur à Shakespeare, il est à la tête du théâtre allemand."

JOSEPH DE MAISTRE

(CHAMBÉRY, 1754-1821.)

....le grand comte....
LACORDAIRE, 40e *Conf.*

Le comte de Maistre et de Bonald apparaissent comme deux fortes colonnes placées à l'entrée de notre siècle pour arrêter le torrent des mauvaises doctrines du siècle précédent. De Maistre a été un grand catholique ; il a vécu dans la solitude et dans la pauvreté, montrant obstinément le vrai à un monde qui ne voulait point le voir. Son regard toujours illuminé par la foi ne s'est point affaibli, ne s'est pas égaré, ne s'est pas amusé ; il a sans cesse gagné en étendue depuis le discours sur la *Magistrature* (1775 ou 77) jusqu'aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*. De Maistre est mort sans avoir entendu l'écho de sa voix courageuse, et s'il fallait trouver dans son histoire quelque chose qui représentât la haine d'Hérodiade, cet épisode n'y manquerait pas.

Les *Considérations sur la France*, "un livre d'or," disait de Bonald, étaient un fulminant anathème contre la Révolution française. Ce n'est que vingt ans après leur apparition que s'en fit "la grande explosion [1]," comme le dit l'auteur lui-même ; c'est-à-dire quand les prophéties de "l'Ezéchiel savoisien" eurent été réalisées ou dépassées ; mais elles eurent toutefois, au moment même, un retentissement considérable, et préparèrent de vigoureuses résistances aux doctrines qui triomphaient alors.

Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont pour le fond, une véhémente et profonde réplique à la philosophie du dix-huitième siècle ; pour la forme, un chef-d'œuvre de dialectique, de haute éloquence, et aussi de finesse. Ce dernier trait est à noter. Nulle part en effet, même dans les sujets les plus graves, J. de Maistre n'est triste ni

1 *Lettres et Opuscules*, t. II, p. 8.

ennuyeux. A l'encontre des *illustres*, il ne *pose* jamais. Il a tout le piquant de l'humeur, toute la bonhomie et toute la cordialité du génie.

Le livre du *Pape*, moins populaire et moins connu que les *Soirées*, est encore plus étonnant, et son influence a été incalculable. " Il est écrit, disait de Maistre, et il fera son chemin en silence. . Dans vingt ans peut-être il en sera question [1]." Le rôle magnifique de la papauté dans le monde, les services immenses qu'elle a rendus à l'Europe chrétienne, l'infaillibilité pontificale, le redoutable problème du pouvoir et de la souveraineté : telles étaient les questions que le grand philosophe osait traiter. On maugréa d'abord ; certains esprits ne voyaient là-dedans que les vieilles doctrines rouillées du moyen âge, et s'indignaient qu'on fût à ce point rétrograde. Mais à la fin, la voix du puissant apologiste fut entendue : le gallicanisme se rengaîna, perdit peu à peu du terrain, et bien longtemps avant le concile du Vatican, les doctrines romaines, les doctrines de de Maistre, avaient déjà triomphé.

Les *Soirées* et le *Pape* furent composés à Saint-Pétersbourg, où le comte de Maistre séjourna quatorze ans, comme l'on sait, loin d'une famille qu'il chérissait tendrement. Les *Lettres* qu'il écrivit pendant ce long exil à ses enfants et à ses amis, ont révélé dans celui que Napoléon appelait un " homme carré par la base " une merveilleuse souplesse. Il y est tour à tour tendre, enjoué, railleur ; il sème les images gracieuses, comme les idées hardies ; il prend tous les tons, sans phraser jamais. Et, chose plus admirable, ce *foudroyant* a d'exquises délicatesses. C'est qu'il était père, et si l'on peut ainsi dire, plus père que les plus tendres [2] ; car tout ce que les pères ont d'entrailles pour l'enfant qui vit sous leur toit, tout près de leur cœur, de Maistre l'avait pour une fille née le jour même où il avait quitté son pays, et dont il cherchait " à se représenter la figure," entrevue et devinée par le cœur dans les tristesses de l'absence, embellie et flattée toujours par l'orgueil paternel.

---

1 *Lettres et Op.*, t. II, pp. 8, 10.

2 En t'écrivant ceci, je pleure comme un enfant. (*Lettres et Opuscules*, t, I, p. 66. A sa fille.)

Que dire maintenant du style ? Lamartine, dans un moment de mauvaise humeur sans doute, a dit de l'illustre penseur : "C'est un Bossuet sauvage et un Tertullien illettré." Ailleurs cependant, il a voulu être plus juste. Voyez : "Le vrai triomphe du comte de Maistre, écrit-il, est surtout dans le style. Ici, il est non pas sans égal, mais sans pareil. Solidité, éclat, mouvement, images, souplesse, hardiesse, originalité, onction, brusquerie même, il a toutes les qualités de la parole qui sait se faire écouter. Son style restera la durable admiration de ceux qui lisent pour le plaisir de lire. C'est Bossuet pour l'élévation, Pascal pour la profondeur [1]."

CHATEAUBRIAND [2].

(Saint-Malo, 1768-1848)

On sortait des ruines de la Révolution ; la société se reconstruisait sous la main puissante de Bonaparte ; les temples trop longtemps profanés s'étaient enfin rouverts ; il y avait dans les individus comme dans la société "un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses qui venaient de la privation de ces consolations depuis longues années [3]." Un homme parut en ce moment, qui devait éclairer la route aux âmes encore indécises. Il s'adressa moins au raisonnement qu'à l'imagination et au cœur ; il disait : *On a prouvé que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu ; il faut prouver qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent.* Il le cria d'une voix si puissante et soudain répétée par tant d'échos, que ce monde couvert de boue et de sang dut l'entendre. Il trouva des pleurs, il éveilla des repentirs. Bientôt la prière publique humilia l'orgie révolutionnaire. Sur la tombe des martyrs, on commença de voir les fils des meurtriers épelant le *Credo*.

---

1 *Cours de Littérature*, tome VIII.—Voir aussi : Nisard, *Litt., fr.*, t. IV, 512-513 ; L. Veuillot, *Mélanges*, 3e s., IV, p. 605 ; Pontmartin, *N. Samedis*, 17e série, p. 338 ; Saint-Beuve, *Causeries*, t. IV, pp. 192-212 ; Godefroy, *XIXe* s.

2 Voy. L. Gautier, *Portraits litt.* 1-21 ; G. de Cassagnac, *Etudes litt.* 1 et 20 ; Pontmartin, *N. Samedis*, 13e série p. 74 ; Id., *Dernières causeries du Sam.*, p. 154 ; S.-Marc Girardin, *Litt. dramat.*, t. I, p. 154 ; Cormenin, *Livre des Orateurs* (18e éd.), t. I, p. 112 ; Poujoulat, *Souvenirs d'hist., et de litt.*, p. 48 ; L. Veuillot, L'*Univers*, 17 septembre 1875.

3 Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (Liége 1849), t. II, p. 28.

Nous admettrons avec tout le monde que le *Génie du Christianisme* n'est point l'œuvre d'un théologien instruit ni d'un vaste penseur. Nous admettrons même, si la Faculté nous y contraint, que ce n'est pas en tout point un chef-d'œuvre littéraire. Argumentation à peu près nulle, plan diffus et qui n'a rien de philosophique, style souvent prétentieux, abus de l'antithèse, périodes à la Jean-Jacques et périphrases à la Delille, lacunes, ignorances, sophismes : voilà bien des reproches, et nous inclinons à les croire tous mérités. Et cependant, nous le croyons aussi, le livre, malgré ses défauts, ne périra jamais tout entier, la religion qu'il a défendue et intreprétée lui ayant communiqué dès l'abord et à toujours quelque chose de sa grandeur, de sa beauté et de son immortalité.

Au reste, le *Génie du Christianisme* a un autre mérite encore, un mérite exceptionnel. Ce fut une *œuvre d'initiative,* où nous voyons s'exprimer les efforts d'une belle intelligence pour entrer dans vingt voies nouvelles, en art, en littérature, en histoire. Chateaubriand a clos en France la période de la renaissance grecque et latine, et commencé la restauration des traditions nationales. Mais chose singulière et qui n'est pas unique pourtant, cette mission qui semblait lui échoir de relever et de redresser ainsi les instincts de l'art indigène, non seulement il ne l'a pas poursuivie ni complétée, mais encore, il n'en a pas eu conscience, il ne l'a pas comprise et ne l'a pas avouée. Après avoir écrit le *Génie du Christianisme* qui était comme la justification et la poétique de l'art nouveau, le vieux Franc, le chevalier de noble race revient sur ses pas, et il écrit les *Martyrs*, une œuvre de renaissance pure, une amplification perpétuelle d'Homère, un pastiche de l'antiquité. Ce n'est pas que l'œuvre soit païenne ni qu'elle soit médiocre. Elle est au contraire très chrétienne par le fond et très poétique par la forme. Elle tend elle aussi à prouver le caractère poétique du christianisme. Mais on se demande pourquoi l'Iliade y est partout associée à la Bible, la Bible comme le christianisme allant si bien toute seule.

Dans sa jeunesse Chateaubriand était venu en Amérique. Il s'était enivré de cette nature vierge et grandiose, pleine de majesté et de poésie ; les forêts séculaires, le

savanes sans limites, avaient parlé à son âme. De ces émotions et de ces souvenirs encore vivaces, il fit jaillir plus tard *Atala*, *René*, *les Natchez*, revêtus des riches couleurs d'une poésie inconnue à l'ancien monde. Seulement les ardeurs *d'Atala* contrastent singulièrement avec nos frimats et nos "arpents de neige," et c'est vraisemblablement à propos de cet ouvrage que Sainte Beuve définissait Chateaubriand : "un épicurien à l'imagination catholique[1]." De même on ne peut excuser entièrement les fadeurs de *René*. On l'a dit, c'est de *René* que date l'ère des poitrinaires ; c'est de *René* que sont sorties tant de méditations hâves et blêmes, tant de *spleens* incurables. Cependant, quelque chose plaide ici en faveur de Chateaubriand ; c'est qu'il ne pouvait mesurer toute la portée de son livre[2], c'est aussi que sa pensée n'a pas été comprise. Cette mélancolie capricieuse et sombre de René, il en avait fait une expiation ; ses imitateurs en ont fait un signe de noblesse et de grandeur.—Les grands génies sont-ils jamais compris?

Ne disons rien des *Natchez*, œuvre prétentieuse et d'un ennui transcendental. En revanche, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est d'une admirable simplicité. Ce cahier de notes devenu chef-d'œuvre n'a qu'un défaut. L'auteur s'annonce dès la première page comme un vrai pèlerin et il ne l'est pas. Un vrai pèlerin eût parlé avec moins d'érudition peut-être, mais certainement avec plus d'émotion de Jérusalem, de la *Voie douloureuse*, et de tous ces lieux consacrés par de divins souvenirs. Il y a d'autres raisons, et qui lira les trouvera.

Resserré comme nous le sommes dans d'infranchissables limites, nous ne pouvons repasser un à un tous les ouvrages du fécond écrivain. Du reste les autres et ceux qui

---

1 *Causeries*, t. II, 145—"Je déclare devant Dieu, rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs, et généralement aux principes conservateurs du bien." (Chateaubriand, 3 juillet 1848.)

Cette dernière volonté n'a pas eu son effet ; mais on sait que l'héritage littéraire de Chateaubriand n'appartenait plus à sa famille. (Ponlevoy, *Vie de Ravignan*, t. I, p. 424.)

2 "Si René n'existait pas, dit-il, je ne l'écrirais plus : s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de Réné poètes et de Réné prosateurs a pullulé....Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes....." (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 23).

suivirent n'ajoutèrent rien à sa gloire, et, aussi bien, il était peut-être impossible qu'il pût s'y ajouter quelque chose. Mentionnons cependant l'*Essai sur la littérature anglaise*, livre plein d'imperfections sans doute, mais qui a ramené en France le goût pour la littérature anglaise, grossièrement outragée par le dix-huitième siècle. Rappelons aussi le *Dernier des Abencérages*, une des productions les plus achevées, les plus exquises et les plus pures du talent de Chateaubriand. Quand aux *Mémoires d'Outre-Tombe,* la morale et le goût s'accordent pour en signaler l'entreprise comme plus puérile que poétique, comme peu digne d'un chrétien, d'un quinquagénaire, d'un ambassadeur du roi de France, et surtout d'un grand écrivain.

Pour finir, Chateaubriand est avant tout, par goût et par nature, par vocation, un artiste, qualités et défauts. S'il a le culte de l'idée, il a aussi le culte de la phrase. Jusque dans ses pages les plus naturellement écrites, il point je ne sais quel atticisme, quelle fleur de délicate compagnie. C'est un chevalier qui garde toujours, même dans son déshabillé, quelque pièce de son armure, de peur qu'on ne le confonde avec la troupe des manants.

On a pu douter de sa foi, et lui reprocher d'avoir été de fois à autre balancé par des opinions divergentes, mais il lui restera toujours la gloire d'avoir fait avancer ici-bas le royaume de Dieu, et travaillé puissamment à la renaissance des idées disparues. De même qu'il y avait dans le *Génie du Christianisme* innovation de style, de même il y avait changement de doctrine ; le fond était altéré comme la forme ; l'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits ; l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire.

Voilà l'œuvre de Chateaubriand, voilà sa gloire. Quels que soient ses défauts, et certes nous ne les avons pas voilés, ils sont rachetés par des beautés réelles qui remueront les âmes, tant qu'il restera place en ce monde pour le triple amour du Vrai, du Beau et du Bien.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE ALPHABETIQUE DES AUTEURS
ET DES ŒUVRES ANONYMES